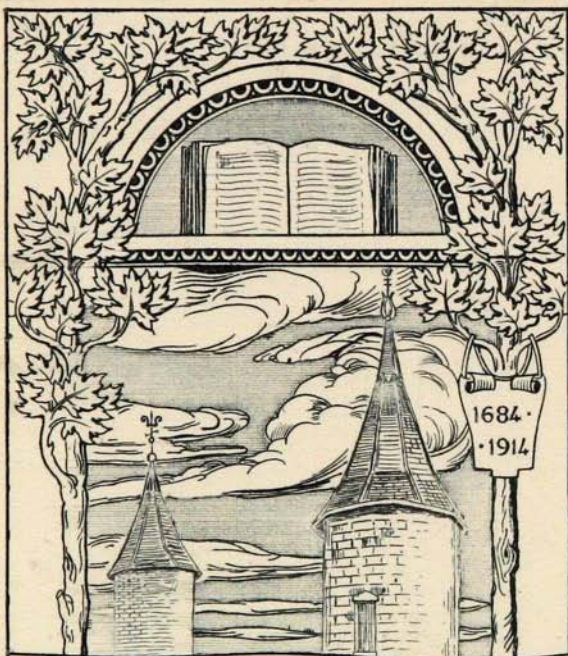




LE
DE
SOUVENIRS

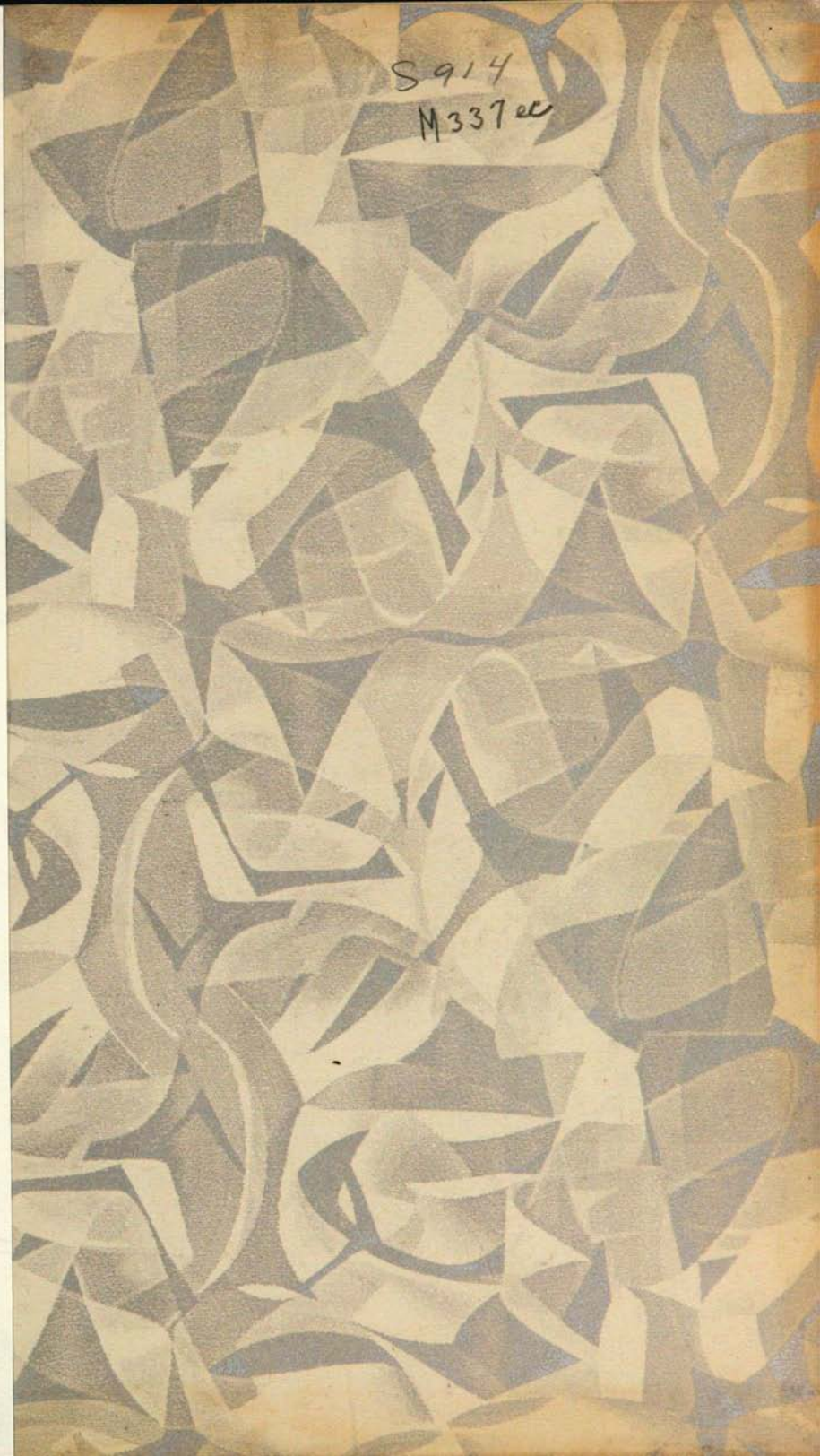


BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTREAL

S 914
M 337 E C

S914

M337^{ec}





Mont - Sainte - Anne
Lachine

1931

J. M. J. A.

Ecrin de Souvenirs

RELATION DU VOYAGE EN EUROPE

1926

de Révérende Mère Marie-Léopoldine

Supérieure générale des Soeurs de Sainte-Anne

BIBLIOTHÈQUE
SAINTE-SULPICE

NIHIL OBSTAT.

Marianopoli, die 23a Aprilis 1931

Canon. ÆMILIUS CHARTIER,

Censor librorum

IMPRIMATUR.

† GEORGES, arch.-coad. de Montréal

le 23 avril 1931

D
921
M37
1931

UNIVERSITÉS
DE MONTRÉAL

*A tous les membres de notre Institut
j'offre
cet Ecrin de Souvenirs
en témoignage de gratitude
pour l'ineffable faveur
qui m'a été octroyée
par le treizième Chapitre général
d'aller en personne
déposer
aux pieds de notre Très Saint-Père le Pape
le tribut
de profonde vénération
et de filial attachement
de notre famille religieuse.*

*Sœur Marie-Leopoldine
Supérieure générale*

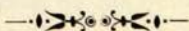
J. M. J. A.

RELATION DU VOYAGE EN EUROPE
DE RÉVÉRENDE MÈRE MARIE-LÉOPOLDINE
SUPÉRIEURE GÉNÉRALE
DES SŒURS DE SAINTE-ANNE

L'histoire de notre Institut, récemment embellie des fêtes du soixante-quizième anniversaire de sa fondation, s'enrichit, en 1926, d'un événement remarquable et sans précédent parmi nous.

Cet événement, c'est le voyage en Europe accompli par révérende Mère Marie-Léopoldine, supérieure générale de notre Communauté, en compagnie de l'une de ses assistantes, Mère Marie-Amélie.

Inspiré par les membres du dernier chapitre, approuvé et béni par Sa Grandeur Monseigneur Georges Gauthier, archevêque-administrateur du diocèse de Montréal, ce voyage atteignit son double but. Il facilita d'abord des relations nécessaires avec notre Cardinal protecteur et la Sacrée Congrégation des Religieux; puis il valut à notre famille de Sainte-Anne l'avantage d'être mieux connue du Souverain Pontife, de recueillir sur ses lèvres des paroles précieuses et de sa main une paternelle bénédiction.





CHAPITRE PREMIER

LE DÉPART

Mercredi, 1er septembre 1926

Notre départ de Montréal pour New-York doit s'effectuer dans la soirée. Bien courtes sont les heures qui précèdent les longs voyages; aussi nous efforçons-nous d'en ordonner l'emploi avec exactitude.

La matinée est consacrée aux Sœurs de la maison mère. Réunies dans la salle de communauté, elles entourent, à rangs pressés et silencieux, notre Mère Générale qui leur adresse des paroles vibrantes d'émotion:

« Mes bien chères Sœurs, quand, à l'automne de 1925, Mère Assistante Générale, interprète des capitulantes, me délégua pour aller porter au Souverain Pontife les hommages de notre Congrégation, j'éprouvai une joie intense, un de ces intimes bonheurs que l'on ne saurait décrire. Voir le Pape, m'agenouiller à ses pieds, l'entretenir de notre famille religieuse; visiter la Ville Eternelle, ses antiques monuments, gardiens de tant de souvenirs, quelle faveur! Mon âme exultait.

« Mais au moment de partir, mon cœur subit une véritable étreinte. La cause de ce malaise n'est pas l'appréhension des difficultés de la route, mais bien la responsabilité qu'implique la mission confiée à mon humble personne. Si je ne comptais sur l'appui de vos prières, vraiment je sentirais mon courage faiblir; mais forte de cette

assistance, j'espère m'acquitter de mon mandat selon votre attente et le plus grand bien de notre Institut. Vous n'ignorez pas que nous aurons à traiter, à Rome, des questions importantes concernant notre Communauté. Veuillez donc solliciter pour nous les lumières de l'Esprit-Saint et l'aide efficace de nos saints patrons.

« Mon voyage d'outre-mer ne se bornera pas à l'Italie. Désireuse d'aller porter aux familles de nos Sœurs européennes les messages d'affectueux attachement de celles qui les ont quittées pour Dieu, j'ai résolu de passer par la Belgique, la Hollande et l'Irlande. A cause de ses célèbres pèlerinages, la France nous retiendra quelque temps aussi.

« Ai-je besoin de vous assurer, mes bien-aimées Sœurs, que votre souvenir m'accompagnera partout? Vous serez avec votre supérieure aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ. Ensemble nous visiterons les basiliques romaines; nous irons prier le Sacré-Cœur à Paray-le-Monial et à Montmartre, la sainte Vierge à Lourdes et notre vénérée Patronne à Sainte-Anne d'Auray. Puis, je reviendrai vers vous riche des bénédictions de notre Très Saint-Père le Pape. Avec bonheur, je vous entretiendrai de son auguste personne et de tous les faits intéressants de mon voyage. »

Une visite aux Sœurs retenues à l'infirmerie avive dans le cœur des partantes la tristesse des adieux. Ces chères malades, les reverrons-nous toutes? Durant notre absence, Dieu ne viendra-t-Il pas en cueillir pour le ciel? Quelles seront les élues de son choix? Graves questions qui restent forcément sans réponses.

Vers 11 heures, nous nous présentons au salon de monsieur l'aumônier Emile Lambert. Ancien élève du séminaire canadien à Rome, il connaît la Ville Eternelle pour l'avoir parcourue en tous sens. Afin de nous permettre de la visiter avec profit, et pour nous être utile dans les différents pays que nous traverserons, il nous offre le

Guide de Bleser et la collection de *Bædeker*, don généreux qu'accompagne une bénédiction.

C'est bientôt l'heure du dîner avec la Communauté. On s'empresse autour de notre table servie comme aux jours de fête. Mais dans le grand réfectoire, pas de bruyante gaieté; on parle à mi-voix: l'adieu plane sur les convives.

Les Grâces dites, une procession s'organise spontanément et se dirige vers l'oratoire de la Madone du pensionnat. « Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, que l'on n'a jamais entendu dire que l'on vous ait invoquée en vain », murmurent à l'unisson des voix émues, des cœurs pleins d'espérance.

Au milieu d'un concert de souhaits de « bon voyage » et d' « heureux retour », notre Mère Générale et sa compagne reprennent la voiture que les ramène au Mont-Sainte-Anne.

A 2h. 30 a lieu le Salut du Très Saint-Sacrement suivi des prières de l'Itinéraire. Le chœur des novices entonne à sainte Anne un cantique familier qu'elles terminent par cette strophe de circonstance :

A ton saint patronage,
Nous confions nos jours;
Garde notre voyage
Heureux dans tout son cours!
Loin de ton sanctuaire
Quand nos pas auront fui,
Montre-toi notre Mère
Demain comme aujourd'hui.

Puis, vient la réunion à la communauté et au noviciat. Notre Mère Générale avoue que plus s'approche le moment du départ, plus elle sent que « partir, c'est mourir un peu ».

A 5 heures, dernier souper pris en famille. Deux heures plus tard, nous retrouvons les Sœurs professes réunies au parloir pour le baiser d'adieu.

Des mots du cœur s'entremêlent aux rapides salutations. Aux Mères conseillères, gardiennes du foyer, nous offrons nos vœux de santé, nos remerciements pour leur dévouement empressé.

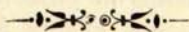
Les novices et les postulantes forment double haie autour du rond-point de l'avenue. Au moment où nous franchissons l'escalier de pierre, l'*Ave, maris stella* monte vers le ciel. Une dernière bénédiction par monsieur l'aumônier Fernet descend sur nos têtes inclinées, puis, nous prenons place dans les deux automobiles mises à notre disposition. Notre Mère Générale occupe la première avec Mère Assistante et Sœur Supérieure de la communauté du Mont; la seconde reçoit l'autre voyageuse ainsi que les Supérieures de la maison mère et du pensionnat.

Aux derniers échos de l'hymne à l'Etoile des mers, les autos démarrent et roulent vers Montréal.

Notre arrivée à la gare Bonaventure est saluée par des parents et des amis venus pour nous réitérer leurs félicitations.

A 8 heures, nous montons dans le train de New-York, billets en mains et sans aucunes préoccupations de nos malles. Monsieur Lortie, employé du Canadien National et notre ami de vieille date, a bien voulu en surveiller l'enregistrement.

La nuit passée dans un wagon-lit nous apporte un peu de sommeil. Mais avant de payer ce tribut à la fatigue, le cœur réclame le sien. Toutes les scènes du départ se présentent à notre esprit dans une succession fidèle. Et nos âmes, de nouveau, s'émeuvent à ces souvenirs.





CHAPITRE DEUXIÈME

NEW-YORK

Jeudi, 2 septembre

Ce matin, dès 8h. 40, la locomotive entre dans l'immense gare de la métropole commerciale des Etats-Unis. L'aimable Providence se manifeste à nous dans les prévenantes bontés de monsieur Conrad, secrétaire de monsieur Kelley, le distingué cousin de notre Mère Générale. A travers la foule, il vient à notre rencontre, s'empare de nos sacs et nous installe dans une superbe limousine. Il remet alors à notre Mère Générale une lettre-télégramme de madame Kelley, actuellement au Montana avec sa famille. Ce pli contient, outre des souhaits, la somme de deux cent cinquante dollars, secours appréciable en face des dépenses qui nous attendent. Selon les ordres qu'il a reçus, monsieur Conrad met à notre service auto et chauffeur pendant notre séjour à New-York. Lui-même nous soustrait l'ennui d'aller faire viser nos passeports aux bureaux de la compagnie de navigation.

A 10h. 30, nous descendons chez les bonnes Sœurs de la Miséricorde prévenues de notre passage à New-York. La bienveillance la plus cordiale nous accueille. En attendant le dîner, nous causons du pays, de nos Communautés respectives, de notre voyage encore à son début.

Malgré la pluie qui tombe à verse, notre Mère Générale reçoit, au cours de l'après-midi, la visite de madame sa belle-sœur accompagnée de son mari et de sa fille, Irène.

La fatigue nous a fait paraître longue notre première journée sur le sol américain. Il y a un remède à tout, dit le proverbe. Nous trouvons le nôtre dans le repos du soir. Entrées dans nos chambres à 7h. 30, nous réparons, grâce à d'excellents lits, les insomnies de la nuit précédente.

Vendredi, 3 septembre

Le 3 septembre coïncide avec le premier vendredi du mois. La messe réunit de bonne heure à la chapelle les trente religieuses de l'Hôpital Misericordia et une cinquantaine de gardes-malades catholiques. Avec elles nous faisons la communion réparatrice. C'est pour donner cette consolation au Sacré-Cœur que nous avons devancé d'un jour notre départ de Lachine.

En prévision d'une promenade, notre heure d'adoration régulière suit immédiatement le déjeuner.

Les Sœurs de la Providence de Montréal dirigent à Jersey City, depuis 1910, un hospice pour les vieillards. Cette fondation initiale du supérieurat de la vénérable Mère Marie-Julien, tante de notre Mère Générale, a conservé la priorité dans le cœur de la vénérée Mère. Aussi nous a-t-elle suggéré de l'aller visiter en son nom. Chose facile autant qu'agréable, puisque nous disposons du temps et du moyen de transport.

Le chauffeur de monsieur Kelley, sur notre demande, se présente au cours de la matinée, et nous partons après avoir fixé avec lui notre itinéraire.

Les rues principales de New-York nous attirent. Notre conducteur nous signale au passage la demeure du millionnaire Vanderbilt, construction grandiose en pierre brune que l'ampélopside décore de ses rameaux verts.

Nous descendons de voiture pour jeter un coup d'œil à l'intérieur de la cathédrale Saint-Patrice, église métropolitaine du cardinal Hayes. Ses proportions imposantes, les lignes élégantes de son architecture, ses autels en marbre et ses verrières au brillant coloris en font un remarquable monument.

Une grande partie du trajet s'effectue en côtoyant le Parc central où la main de l'homme a respecté la nature. D'énormes blocs de pierre s'étagent à une hauteur considérable. La végétation ressemble à celle des environs de Montréal, mais les arbres sont de moindre taille. Malgré leur hâtive défoliation, on reconnaît encore le peuplier, le chêne blanc, l'orme et le frêne.

A notre droite se dressent, le long du Parc, des maisons de vingt à vingt-cinq étages. Ces constructions, dont le toit « du ciel est voisin », étonnent plus qu'elles ne charment. Aucun balcon ne se détache de ces immenses façades, aucune fleur ne sourit aux fenêtres. Cependant, à cause de la beauté du site et du confort qu'offrent ces habitations, les Américains riches y prennent leurs appartements. La famille Kelley en occupe un de trente-cinq pièces durant l'automne et l'hiver.

La rivière Hudson sépare New-York de Jersey City. Nous la traversons sans quitter l'automobile, dans un bateau plat assimilable à un grand chaland. Rien à redouter sur cette surface tranquille; nous allons lentement mais sûrement.

A peine avons-nous atterri que notre auto s'élance sur la route Bergen pavée en asphalte et d'une largeur égale à deux fois celle de notre boulevard Saint-Laurent. D'un côté, la dépression du sol est très sensible. Des champs cultivés s'étendent à perte de vue, et comme dans nos campagnes canadiennes, les maisons sont disséminées le long des chemins.

Il est près de midi quand nous frappons à la porte des Sœurs de la Providence. Elles se disent très honorées de recevoir la Supérieure Générale des Sœurs de Sainte-Anne. Pendant que nous conversons au parloir, le dîner s'apprête. A la Providence, comme chez nous, il y a des cordons bleus : le repas qui nous est servi le prouve à l'évidence.

L'établissement que nous visitons au cours de l'après-midi se compose de deux locaux reliés par la cuisine : le premier appelé *villa Wambeck*, du nom de l'ex-propriétaire, est riche, presque luxueux ; le second, construit par les religieuses, est beaucoup plus simple. Dans l'un et l'autre les pensionnaires semblent couler des jours heureux.

De retour à l'Hôpital Misericordia, nous faisons la lecture spirituelle dans *Le Don de soi*, ouvrage du R. P. Schryvers, c. ss. r. La Providence met sous nos yeux ces paroles suggestives : « Se confier en Notre-Seigneur, c'est le charger de pourvoir à nos besoins ». Quelle invitation à la confiance ! De plus en plus nous lui ouvrons nos âmes. Et nous ne sommes pas déçues. Signalons à l'appui cette gracieuseté du boursier de notre bateau. Par l'intermédiaire de monsieur Conrad, il veut bien nous offrir, en échange de notre modeste cabine du pont D, une chambre avec dépendances située sur le pont C. Voilà comment Notre-Seigneur répond à l'abandon filial : en donnant plus que le nécessaire. Merci encore une fois à la bonté divine inspiratrice de la bonté humaine.

Samedi, 4 septembre

Jour de l'embarquement. Nous le commençons au pied de l'autel, suppliant Jésus, dans une communion fervente, de nous tenir fidèle compagnie sur mer. Sa présence rassure ; elle éloigne tout danger. Avec Lui, que peut-on

craindre? En vain les flots de l'Atlantique s'enfleraient-ils comme des montagnes ou gronderaient-ils comme le tonnerre, le Maître saura les apaiser, comme Il fit autrefois sur le lac de Tibériade.

Une partie de la matinée s'écoule dans une agréable conversation avec le R. P. Lemmens, s. m., ancien missionnaire de la Colombie Anglaise et neveu de Sa Grandeur Monseigneur Lemmens, évêque de Victoria. Informé de notre passage à New-York, il vient présenter ses hommages à notre Mère Générale. Son langage traduit les meilleurs sentiments envers nos Sœurs de l'Ouest. Il rappelle le souvenir de celles qu'il a particulièrement connues et fait l'éloge de leur dévouement. Après cette touchante évocation, il nous entretient de la paroisse de Marie-Porte-du-ciel, dont il est devenu le curé, de sa population si fervente, si généreuse. En quelques mois, il a recueilli pour ses œuvres plus de trente-cinq mille dollars. Le R. P. Lemmens a le bonheur de posséder encore son vieux père en Hollande. Comme témoignage de sympathie, nous lui promettons de l'aller visiter, si les circonstances nous favorisent.

Il est près de 11 heures. Dans quelques instants, l'auto Kelley nous conduira au quai où nous attend le navire qui doit nous transporter à Naples.

D'une plume alerte, notre Mère Générale écrit à sa grande famille les lignes suivantes :

« Avant de quitter la terre ferme, tout naturellement notre dernière pensée est pour les Sœurs du foyer religieux, pour la Communauté entière. La divine Providence veille maternellement sur nous et nous comble de ses délicates attentions. Aujourd'hui, fête de Notre-Dame de la Consolation, nouveau phare lumineux à l'horizon de notre lointain voyage. C'est à sa clarté que bientôt nous voguerons sur la grande mer. Priez beaucoup notre Mère du ciel pour les deux voyageuses qui vous saluent toutes bien affectueusement. »

Avec un empressement tout fraternel, le personnel religieux de l'Hôpital Misericordia se réunit au moment de notre départ. Ces bonnes Sœurs nous prient de les informer de notre retour à New-York, en janvier prochain. Leur hospitalité nous a été vraiment douce. Nous les en remercions de tout cœur, et pour répondre à leur désir, nous leur disons : Au revoir.





CHAPITRE TROISIÈME

VERS L'ITALIE

En quelques minutes, notre véhicule franchit la distance entre l'hôpital et le port. A la suite de monsieur Conrad, notre bienveillant conducteur, nous nous engageons dans les couloirs du *Conte Biancamano* — c'est le nom de notre navire. L'orchestre du bord joue brillamment. De toutes les salles s'échappe une odeur pénétrante de lis et de roses. Une lumière vive tombe des lustres et se réfléchit dans d'immenses glaces. C'est une féerie. Nous nous arrêtons à la cabine 208 devenue la nôtre. Nos malles y ont été déposées; de plus, deux superbes paniers de fruits: gracieux envois de mesdames Kelley et Noé Timmins. En vérité, la Providence a des gâteries toutes maternelles à notre égard. Nous en sommes profondément touchés.

Monsieur Conrad, satisfait de notre installation, nous salue gentiment et se retire.

En ce moment, la sirène du vaisseau lance dans l'air un jet sonore: c'est le signal du départ. Parents et amis qui avaient accompagné les passagers se précipitent à l'extérieur. Du pont C nous observons la manœuvre de l'équipe des matelots: leurs bras vigoureux retirent successivement amarres et passerelles. Libre de toute entrave, le *Conte Biancamano* s'éloigne lentement, majestueusement, remorqué par un petit paquebot américain. Comme le lion de la fable, ce roi des mers « a besoin », pour prendre le large, « d'un plus petit que soi ». Sur la rive, les mouchoirs

s'agitent audessus des têtes multicolores ainsi que des papillons blancs sur les fleurs. Les mouettes se jouent dans les rayons du soleil de midi. Tour à tour, elles s'élancent dans l'air puis rasant les vagues. Leurs évolutions capricieuses font songer à ces alternatives de la vie spirituelle que chacun expérimente et déplore: un coup d'aile nous élève au-dessus des choses terrestres, mais hélas! l'instant d'après, nous cédon's au penchant qui nous entraîne loin de Dieu.

Grâce à l'éloignement, notre horizon s'élargit et nous permet d'embrasser du regard l'immense port de New-York avec ses innombrables quais. Plusieurs océaniques s'y balancent et semblent désirer le moment de lever l'ancre.

Les sons retentissants du *gong* arrivent jusqu'à nous. C'est l'heure du second déjeuner. Obéissant à la cymbale d'Orient comme à celle de la cloche conventuelle, nous nous rendons à la salle à manger.

Pour condescendre à notre désir, le maître d'hôtel nous indique une table de deux couverts située en marge des autres. Le menu est imprimé sur carte de luxe, en anglais et en italien. Comme il est très varié, nous y trouvons sans peine des mets à notre goût. Mais le breuvage chaud nous manque: il est remplacé par l'eau froide qui deviendra notre boisson coutumière.

Après le repas, nous nous acquittons de notre examen particulier; suit la récitation de l'Angélus, de la prière à Marie Immaculée et de l'*Ave, maris stella* pour obtenir une heureuse traversée.

En mer, quand il fait beau temps, les heures se passent sur le pont. Nous nous y promenons en causant des événements survenus depuis notre départ.

Le vaisseau qui nous conduit en Europe appartient à la *Lloyd Sabauda*, société anonyme de navigation italienne.

propriétaire des *Trois Comtes*: le *Conte Biancamano*, le *Conte Verde* et le *Conte Rosso*. Ces noms rappellent trois princes de la Maison de Savoie qui vécurent au moyen âge: Humbert aux Blanches-Mains, considéré comme la souche de la dynastie, Amédée VI, le comte Vert, et Amédée VII, le comte Rouge. Leurs trois couleurs caractérisent le drapeau de l'Italie sur laquelle règne la Maison de Savoie.

Le *Conte Biancamano*, réputé le plus considérable des trois, mesure six cents pieds de longueur; il jauge vingt-cinq mille tonnes et franchit cinq cents milles par jour. Construit en 1925, il accomplit présentement son huitième voyage. Comme ses deux frères, il se prévaut d'une construction solide avec améliorations modernes et d'une décoration tout à fait artistique.

L'Italie est le pays de l'art, principalement de l'art décoratif. Il est donc naturel que les constructeurs italiens apportent une attention spéciale à l'embellissement de leurs vaisseaux.

D'autre part, le *Conte Biancamano* étant destiné aux croisières méditerranéennes, le ton de ses peintures devait s'harmoniser avec les gais paysages de son itinéraire et l'esprit enjoué des touristes.

Le luxe de ce palais flottant nous étonne. Les passagers de la première classe ont à leur disposition de très grandes pièces richement meublées: promenades, fumoirs, bibliothèques et salons où s'étalent les divans moelleux pour les habitués de la sieste, les fauteuils rembourrés et capitonnés pour l'agrément des joueurs de cartes. Nombre de cabines ont, comme la nôtre, deux lits complets entourés de rideaux, un bureau de toilette, une garde-robe avec glace biseautée en guise de porte; tout à côté, une salle de bains pourvue d'un lavabo recevant eau chaude et eau froide.

Ces cabines ne sont pas le dernier mot du confort sur le *Conte Biancamano*. Un riche couple Américain a établi ses quartiers dans une série de pièces louées quinze cents dollars pour une traversée de onze jours. Un appartement semblable a été mis gratuitement au service de Son Eminence le cardinal Bonzano, délégué papal au congrès eucharistique de Chicago. « Ce n'était pas trop, nous dit-on, pour payer l'amabilité du cardinal et l'honneur de posséder à bord le représentant du Souverain Pontife. »

Un livret distribué au cours de l'après-midi nous fait connaître les noms des officiers du bateau. La présence d'un aumônier catholique nous comble de joie. Il nous sera donc permis, durant la traversée, d'entendre la messe et de faire la sainte communion.

De 3h. 30 à 4h. 30, concert au salon pendant que l'on y sert le goûter. Nous allons prendre un verre de limonade et nous revenons immédiatement sur le pont. Les sons affaiblis des mélodies italiennes jouées par l'orchestre viennent discrètement troubler nos exercices spirituels. En face d'une mer grise comme le ciel qu'elle réfléchit, nous récitons le chapelet puis la prière du soir en union avec notre famille religieuse.

Avis a été donné d'avancer les montres de quarante minutes chaque soir, afin de garder l'heure du premier méridien. En voyageant de l'ouest à l'est, c'est-à-dire dans le sens de la rotation de la terre, la durée des jours diminue; elle n'est plus réellement pour nous que de 23 heures 20 minutes. C'est la clef du problème de la *semaine des trois jeudis* proposé dans les traités de Cosmographie élémentaire.

Un vent d'est qui souffle depuis la chute du jour imprime au navire un balancement de la proue à la poupe, avant-coureur d'« un mal qui répand la terreur » parmi les passagers: je veux dire le *mal de mer*. Notre Mère Générale en ressent déjà les premières atteintes. Aussi

nous hâtons-nous, après un léger souper pris à 7 heures, de rentrer dans notre cabine.

Notre sujet de méditation pour demain est tiré de *L'Année avec Marie*. Par la plume de l'auteur, cette bonne Mère nous demande la confiance et l'imitation. Du même cœur, nous lui accordons l'une et lui promettons l'autre.

Dimanche, 5 septembre

La nuit a été mauvaise pour notre Mère Générale. Au mal de mer bien caractérisé est venu s'ajouter un coryza accompagné de violentes douleurs de tête. Les médicaments de notre petite pharmacie restant inefficaces, une garde-malade est appelée. Elle conseille le repos absolu. En vertu de cette prescription, la malade est privée de la messe dominicale.

Le vent ne s'apaise ni ne change de direction. Depuis hier, notre navire lutte avec effort contre le puissant élément, ainsi que l'attestent les craquements entendus à l'intérieur. On dirait à chaque instant que les pièces de sa charpente vont se disloquer. Rien à craindre cependant. Ce bruit nous garantit la sécurité, puisqu'il est dû à un mode de construction qui donne aux parties du vaisseau le jeu nécessaire pour ne pas se rompre.

Comme pour nous faire oublier les ennuis causés par le vent, le soleil, en bon ami, nous montre son radieux visage. Le sommet des vagues bleues se dore sous ses rayons. Mais il ne réussit pas à réchauffer l'atmosphère. Les passagers qui apparaissent sur le pont marchent vite, ou bien s'étendent dans leurs longues chaises et se couvrent jusqu'au menton.

Par bonheur, il ne fait pas froid dans notre cabine située au centre du bateau ; mais Mère Générale est toujours souffrante. Le seul adoucissement à son état, c'est l'espérance... Et cette espérance repose tout entière sur l'inconstance caractéristique du vent : changeant comme le vent. Celui qui souffle depuis vingt-quatre heures va, sans doute, se calmer bientôt, alors le tangage cessera et avec lui, le mal de mer. Quelle délivrance ! nous l'appelons de tous nos vœux.

Lundi, 6 septembre

Cinquante et unième anniversaire de naissance de notre Mère Générale. A distance, elle entend les souhaits de longue vie formulés par ses filles et voit monter vers le ciel leurs prières portées par les anges gardiens de la Communauté.

Il s'est produit depuis quelques heures un notable adoucissement de température. Un officier du *Conte Biancamano* en attribue la cause au *Gulf Stream* que nous traversons.

« Ce courant marin, dit-il, n'est pas non plus étranger à l'agitation du bateau. Elle cessera quand nous aurons franchi la zone dans laquelle il évolue. Et ce sera demain. » Cette parole encourageante arrive à temps. Tout le monde paraît fatigué de la mer houleuse qui nous berce beaucoup trop fort.

Mardi, 7 septembre

La nuit reposante qu'a eue notre Mère Générale présage une bonne journée. Plus de nausées ni de mal de tête. L'air vivifiant de la mer complètera sa guérison; mais il n'est pas possible encore de l'aller respirer.

Pendant qu'elle sommeille, je vais sur le pont faire mon oraison du matin laquelle se prolonge dans une contemplation de la mer. Après trois jours d'agitation, elle s'est enfin calmée. . . Une brise légère l'effleure, la ride juste assez pour la faire étinceler au soleil. Sur toute sa surface, c'est une pluie de paillettes d'argent. Autour du vaisseau s'irisent les vagues. Chacune porte au front un diadème aux sept couleurs capable de rendre jalouses les reines de la terre.

Tour à tour, les officiers et les matelots viennent l'admirer, la regarder longuement par-dessus bord. Ils s'emplissent les yeux de ce ravissant spectacle qui leur est familier, et rentrent en souriant, heureux de nous dire au passage: « Belle mer, n'est-ce pas? »

Oui, belle aujourd'hui, mais sombre et mouvementée hier encore. Qu'elle semblait menaçante avec ses flots à crête blanche, ses gouffres entr'ouverts! Tout est changé. Sa fureur a fait place au sourire le plus doux.

Immensité de la mer, tu étonnes le regard! Pour tout horizon, de l'eau, toujours de l'eau. . . Le soleil sort de l'onde; il s'y replonge après avoir terminé sa course.

Profondeur de la mer, tu effrayes l'imagination! En vain cherche-t-elle à mesurer tes abîmes, ils sont insondables. L'homme a fait des calculs. . . sont-ils exacts? Il se flatte de connaître son domaine sous-marin. . . l'a-t-il tout exploré?

Mer immense et profonde, tu es petite à côté du cœur humain. . .

Nos cœurs sont plus grands que le monde,
Dieu seul est plus grand que nos cœurs.

Pourquoi donc Dieu a-t-Il donné au cœur de sa créature ces proportions infinies? C'est qu'Il voulait y mettre son ciel, son amour, tout Lui-même. Lui qui a fait toutes choses avec nombre, poids et mesure, selon l'expression des Livres Saints, aurait-Il creusé le bassin des mers pour y verser quelques gouttes d'eau? De même pouvait-Il créer notre cœur pour y déposer quelques parcelles de bonheur, quelques étincelles d'amour? Oh! non, c'était pour l'en combler, l'en rassasier par sa présence suprême.

O Dieu dont la bonté égale le pouvoir, soyez loué, soyez remercié, soyez éternellement béni par les êtres auxquels vous avez donné une âme pour vous connaître, un cœur pour vous aimer!

.

Aux premières vêpres de la fête de la Nativité de Marie, notre Mère Générale fait son apparition sur le pont. Elle n'y a pas mis le pied depuis trois jours. C'est vraiment une résurrection, une sortie du tombeau. Le spectacle de la mer l'enchanté. L'air tiède qu'elle respire lui fait du bien. Elle ne cesse de dire combien elle se sent mieux.

Les passagers ont reçu l'ordre de remplir un bulletin d'informations semblable à celui qui accompagne leurs passeports. Ce devoir accompli, nous faisons notre lecture spirituelle encore dans *Le Don de soi*, ouvrage goûté qui nous transmet, au jour le jour, les messages du bon Dieu.

Mercredi, 8 septembre

Nativité de Marie et soixante-seizième anniversaire de la fondation de notre Institut. Cette double fête est marquée pour nous, dès le matin, au coin du sacrifice, par la privation de la sainte messe et de la communion. Mais comme tous les biens sont communs en famille, nous espérons partager avec nos chères Sœurs les faveurs spirituelles qu'elles recueillent dans leurs chapelles respectives.

La chaleur augmente graduellement. A midi, nous passons au nord des Açores, mais à trop grande distance pour les apercevoir. La radio télégraphie annonce qu'elles viennent d'être secouées par un tremblement de terre. Une ville de l'île Flores, la plus occidentale du groupe, a été presque totalement détruite. Trois cents personnes y ont perdu la vie.

Depuis le 4, le trajet s'est effectué sur un même parallèle. Après la rencontre des Açores, la ligne fléchira vers le sud. Aujourd'hui, notre navire occupe la position $40^{\circ} 05'$ de latitude nord par $45^{\circ} 38'$ de longitude ouest. La distance parcourue depuis New-York est de 1296 milles. Nous avons actuellement une avance de 2 heures 30 minutes sur Montréal. Cette différence de temps ne nous empêche pas d'être en parfaite concordance de vie, de pensées, de sentiments avec notre chère Communauté.

Notre Mère Générale revient sensiblement à la santé. A l'heure du dîner, elle se dit assez forte pour descendre à la salle à manger.

Remontées sur le pont, nous récitons les prières d'usage et nous faisons un brin de sieste. Ce pont C est vraiment nôtre. Il n'est fréquenté que par quelques dames et jeunes filles. A certaines heures, nous y sommes absolument seules. Ce sont les moments choisis pour nos exercices religieux.

Pour la première fois, nous assistons au coucher du soleil sur l'Atlantique: spectacle grandiose, inoubliable. De notre observatoire, nous voyons, comme le poète,

Le roi brillant du jour se couchant dans sa gloire
Descendre avec lenteur de son char de victoire.

Quelque temps après sa disparition derrière un rideau vaporeux teinté d'or, de rose et de pourpre, se dessine, dans le firmament, un mince croissant de lune. Une étoile s'allume, puis deux, puis trois, puis des constellations entières brillent sur un écran qui s'obscurcit peu à peu.

Le ciel du 8 septembre nous parle de la Vierge. Ce timide croissant qui prélude à la reine des nuits est-il sans analogie avec la frêle enfant destinée à devenir la Reine des anges et des hommes? Ces étoiles scintillantes ne font-elles pas songer à Celle que l'Eglise nomme *Stella maris*?

Evocation pieuse et douce qui met sur nos lèvres les
Avé qu'emporte la brise du soir.

Jeudi, 9 septembre

L'audition d'une messe matinale comble nos ardents désirs. C'est au pied de l'autel que s'avivent la confiance et le courage nécessaires aux voyageuses du temps et de l'éternité. L'aliment sacré auquel nous communions contient toutes les énergies, y compris celles qui font les saints, et toutes les saveurs, sans en excepter celles du ciel. Après la visite de Jésus, nous n'avons donc plus rien à craindre et plus rien à souhaiter.

Au cours de la matinée, nous faisons, en compagnie d'un officier, une randonnée à travers le *Conte Biancamano*. Les cuisines sont installées au niveau du pont supérieur.

Ainsi, les odeurs de la cuisson des aliments se dissipent dans l'air et n'incommodent pas les passagers. Un regard autorisé mais discret jeté à l'intérieur, par d'étroites fenêtres, nous permet de constater beaucoup d'activité dans ce service. Il en est de même dans la boulangerie, la pâtisserie et la lingerie. Tous les employés portent des habits blancs très propres. Ils ont bon visage et nous regardent en souriant.

Nous voici chez le capitaine qui nous accueille avec grande affabilité. Dans un français assez correct, il fait valoir les moyens dont il dispose pour diriger son vaisseau et prévenir toute catastrophe. Une boussole de six à sept pouces de diamètre enregistre automatiquement les moindres déviations du navire. Un appareil d'invention récente révèle un incendie et précise l'endroit où il éclate. Le vaisseau est divisé par des cloisons étanches, comme le représente le schéma mural. Celles que l'on tient ouvertes pour la circulation seraient immédiatement fermées au signal du danger. Par la seule pression d'un bouton électrique, les chaloupes de sauvetage sont mises à la mer en deux minutes.

Le poste de radio télégraphie est contigu à la cabine du capitaine. Nous y entrons. Impossible de détourner l'attention du télégraphiste par quelque question. Obligé non seulement d'expédier les radiogrammes, mais encore de capter les messages confiés aux ondes aériennes, il ne saurait condescendre à la curiosité des visiteurs.

La télégraphie sans fil apporte chaque nuit l'heure du premier méridien au capitaine, qui règle alors toutes les horloges en déplaçant les aiguilles sur un seul cadran. Ce mode de transmission instantanée du temps a fait reléguer les chronomètres dans les musées. Tel est le regrettable sort des vieilles choses. Dès qu'elles sont dépassées, on oublie leurs services et on les met au rancart.

Le distingué capitaine rappelle avec fierté que le *Conte Biancamano* a eu l'honneur de reconduire en Italie le cardinal Bonzano, après le congrès eucharistique de Chicago; que ce prince de l'Eglise a bien voulu officier pontificalement à bord, devant une réunion plénière des passagers, tant protestants que catholiques. Une photographie-souvenir le représente en compagnie du capitaine et de l'aviateur Umberto Nobile, commandant du *Norge*, récemment arrivé d'une expédition au pôle nord.

Sur le *Conte Biancamano*, on garde aussi mémoire de Sa Grandeur Monseigneur Emard, qui a fait la traversée de l'Atlantique et de la Méditerranée le printemps dernier.

Pour complaire à notre Mère Générale, le capitaine autographe sa signature dans un carnet spécial avec ce mot gentil: *With kind regards. Capt. Giuseppe Turchi.*

A plusieurs reprises, aujourd'hui, nous avons vu des poissons volants sortir des flots et y replonger après s'être baignés dans les chauds rayons du soleil. Spectacle amusant et tout nouveau pour nous.

Au souper, le menu annonce du *loup de mer*. Nous en demandons par curiosité. O surprise! c'est un poisson excellent, à chair blanche et délicate, qui ne paraît guère mériter le nom disgracieux dont on l'affuble.

Vendredi, 10 septembre

Notre journée, comme celle d'hier, commence par la messe et la communion. La mer est calme, le ciel bleu, parcouru par de légers nuages blancs. Le soleil, plus tôt qu'à l'ordinaire, envahit notre pont. C'est que le navire accentue sa direction vers le sud-est pour atteindre demain Gibraltar.

A cause de l'abstinence, le maître d'hôtel nous fait servir au déjeuner deux mets spéciaux : de la sole frite et des œufs à la florentine. Dès hier au soir, il était venu nous en informer, sans doute afin de prévenir toute inquiétude.

Samedi, 11 septembre

Les cœurs sont à la joie. A 2h. 30, nous serons en rade de Gibraltar. Déjà les mouettes, de leurs longues ailes blanches, caressent notre vaisseau en signe de bienvenue. Dans les flots ondulants bondissent des légions de dauphins. Il y a plaisir à voir tant d'animation au dehors et au dedans.

Vers une heure et demie, on signale l'Espagne. Immédiatement, les passagers d'accourir sur le pont et de braquer leurs jumelles dans la direction de la presqu'île ibérique. Sous nos yeux s'allongent des falaises sablonneuses et nues. Quatre monts formant chaîne se dressent comme pour s'opposer aux empiètements de l'Atlantique.

Voici Tarifa, ville andalouse, aux maisons blanches ou grises, à toits plats, et capricieusement groupées sur le bord de la mer. Elle fut fondée par les Arabes, ainsi que l'atteste le caractère de ses fortifications.

Algéziras, autre établissement mauresque du moyen âge, présente à peu près le même aspect.

A notre droite se dessine, en ce moment, la côte septentrionale du Maroc. Cette ville bâtie sur les pentes d'une colline, c'est Tanger. Malheureusement, le brouillard l'enveloppe; impossible de rien distinguer, si ce n'est le phare qui brille à l'entrée du port.

A l'heure marquée par l'horaire du bateau, tous les yeux cherchent Gibraltar. Il apparaît... Quelle énorme masse de granit roux ! haute de quinze cents pieds dans sa plus grande élévation, et s'étendant sur une longueur de trois milles. La forme qu'affecte ce promontoire l'a souvent fait comparer à un lion gardant l'entrée de la Méditerranée, — lion redoutable, hérissé d'une multitude de canons.

D'admirables fortifications rendent cette forteresse imprenable. Après avoir appartenu aux Espagnols et aux Arabes, Gibraltar est devenu la possession de l'Angleterre en 1704. Plusieurs fois la France et l'Espagne réunies ont tenté de le reprendre, mais toujours sans succès.

La population de la ville compte trente mille âmes, y compris la garnison anglaise. Elle présente un mélange des peuples d'Europe, d'Asie et d'Afrique, chacun avec son costume et son idiome. Ce cosmopolitisme explique la variété des constructions qui s'échelonnent sur le versant sud de la montagne.

Nous avons espéré descendre à Gibraltar. Les trois heures promises auraient suffi pour une visite sommaire de la ville-forteresse. Et nous aurions eu la satisfaction de poser le pied sur le sol de l'Espagne. Mais à cause du retard occasionné par le vent contraire des premiers jours de la traversée, le *Conte Biancamano* ne fait qu'une courte escale et jette l'ancre en pleine baie. Aussitôt un transbordeur l'accoste. Il reçoit le courrier du navire et deux vieilles dames américaines qui vont effeuiller leurs dernières illusions au « pays des rêves ». C'est ainsi qu'elles désignent l'Espagne.

Si le service postal de Sa Majesté britannique s'accomplit aussi ponctuellement que le service domestique du *Conte Biancamano*, notre Communauté et nos familles recevront sous peu de nos nouvelles. Plusieurs lettres leur sont expédiées de Gibraltar.

Forcées de rester à bord, nous nous amusons à voir la foule des petits vendeurs accourus du rivage sur de légères embarcations chargées de fruits et d'objets-souvenirs de tous genres. Ils crient à tue-tête, et dans quatre langues différentes, le prix de leurs marchandises. Sur un signe des passagers, ils lancent de longues cordes sur lesquelles montent et descendent rapidement de légers paniers destinés à recevoir d'abord la monnaie puis à livrer l'objet désiré. En moins de vingt minutes, ils amassent une jolie somme qui grossira lors du passage d'un autre paquebot.

La sirène interrompt le bruyant commerce. Nous repartons laissant derrière nous ce que les Anciens appelaient les *colonnes d'Hercule*: Ceuta, l'Abyla de la côte marocaine, et Gibraltar, le Calpé d'autrefois.

Maintenant, nous voguons sur la Méditerranée. Elle est ravissante: bleue comme l'azur d'un beau ciel d'hiver, étincelante sous un soleil d'or. Des goélettes, parties de la France, se dirigent vers les côtes de l'Afrique pour y faire la pêche au corail et aux éponges. Ces blanches silhouettes qui glissent sur l'onde, ces mâts pavoisés, ces voiles tendues au vent nous font rêver du passé. Dans un lointain historique, nous en voyons de toutes semblables remonter notre Saint-Laurent. Elles portent d'intrépides marins français, et parmi eux le découvreur de notre pays. Longtemps les eaux canadiennes ne connurent que des voiliers. Ils sont devenus rares: la force constante de la vapeur primant celle du vent toujours capricieuse et incertaine.

Ce soir, dîner de gala pour les passagers de première. Autour des tables, fraîchement enguirlandées de fougères et garnies d'œillets et de chrysanthèmes, prennent place cent soixante convives. Tous, excepté le capitaine et les religieuses, s'affublent d'une coiffure burlesque. C'est la minute gaie. Les rires éclatent, les propos s'animent; mais on n'abdique ni la mesure ni le bon ton. A la fin du repas, on sert le champagne mousseux, puis on lance de

tous côtés des ballons verts, blancs, rouges. Les trois couleurs de l'Italie voltigent sur nos têtes. Et pendant que l'orchestre joue l'hymne national, on acclame la patrie: *Evviva l'Italia!*

Dimanche, 12 septembre

C'est le jour du Seigneur, le second dimanche passé en mer. Hier soir, l'aumônier est venu nous dire: « Mes révérendes Mères, si vous désirez communier demain, il faudra descendre en deuxième; un prêtre passager y dira la messe à 10 heures; la mienne n'aura lieu qu'à 11 heures. »

Accompagnées d'un officier, nous nous rendons au salon de la deuxième classe transformé en chapelle. A notre arrivée, les deux abbés sont en train de clouer au mur, où s'adosse l'autel, un grand drapeau italien. Immédiatement, un point d'interrogation se pose dans notre esprit: pourquoi cela? La messe commence. L'assistance, en majorité italienne, est nombreuse, recueillie. A l'issue de l'office, l'aumônier annonce l'attentat commis hier contre Mussolini par un anti-fasciste. La bombe lancée dans l'automobile du premier Ministre a épargné sa vie, mais blessé quatre personnes. Dans un langage vibrant, l'orateur rappelle les services rendus par cet homme extraordinaire. En reconnaissance pour la préservation de ses jours, il entonne le *Te Deum*. Deux voix seulement font écho à la sienne. Impossible de leur prêter secours, comme nous avions accepté de le faire; nous reconnaissons à peine la mélodie grégorienne à laquelle nos oreilles sont habituées. Après les versets et l'oraison, deux violonistes font entendre de nouveau l'air national. Aux premières notes, les Italiens applaudissent; puis, ils saluent le dra-

peau à *la fasciste*, le bras droit tendu : geste expressif qui traduit militairement le sentiment patriotique.

La seconde messe a lieu au salon de première. Après le *Credo*, l'aumônier lit en anglais l'épître et l'évangile du jour. Devant cet auditoire, composé surtout d'Américains, il se contente d'annoncer que les prières d'usage après la messe seront dites en actions de grâces pour la conservation toute providentielle du premier Ministre d'Italie, dans l'assaut meurtrier qu'il vient de subir.

La presse du *Conte Biancamano* publie une double feuille aujourd'hui. La première reproduit les détails de l'événement tragique ainsi que le message de félicitations du capitaine au premier Ministre. La seconde contient des instructions relatives aux préparatifs du débarquement.

Nous serons à Naples demain après-midi. Il fait une chaleur intolérable. Nuit et jour, le souffle brûlant du *sirocco* traverse la Méditerranée. Tout de neuf habillées, nous supportons péniblement cette haute température. Et comme la souffrance rend sympathique, nous plaignons de tout cœur les pauvres Africains destinés à vivre sous un ciel de feu.

Lundi, 13 septembre

Aux premières lueurs de l'aube, nous passons à proximité de la Sardaigne. A travers la brume s'estompent les contours imprécis du cap Spartivento, formant l'extrémité méridionale de l'île. Un phare à feux intermittents lutte contre la demi-obscurité qui plane encore sur la mer. Dans le firmament, quelques étoiles pâlisantes s'effacent à l'approche du roi du jour.

Aujourd'hui, dernière messe et dernière communion à bord. L'action de grâces terminée, l'aumônier vient nous souhaiter aimablement bon voyage à travers l'Europe. Sur l'invitation de notre Mère Générale, il accepte d'inscrire son nom, après celui du capitaine, dans le carnet qu'elle lui présente.

La matinée se passe à faire nos malles. Nous voulons les boucler tôt, afin de jouir, cet après-midi, des panoramas tant vantés par les Napolitains en service sur le bateau.

Il y a bien aussi la série des pourboires à payer. C'est ce que fait notre Mère Générale avec une générosité égale au dévouement dont nous avons bénéficié.

A midi, le tableau officiel marque la distance parcourue depuis New-York de même que la durée du trajet. Nous avons fait 4081 milles en 8 jours 15 heures 45 minutes. Ce *temps en marche*, ainsi nommé par les navigateurs, est inférieur de 8 heures 15 minutes au *temps du point de départ* qui compte exactement 9 jours.

Nous sommes en pleine mer Tyrrhénienne. A notre gauche émerge un groupe d'îles d'origine volcanique, dont les principales sont Ponza et Vendotena. La première a cinquante milles de tour avec un port et un village assez considérables; la seconde, beaucoup plus petite, paraît peu peuplée. Ces îles ont servi dans l'antiquité et servent encore de prisons d'Etat à l'Italie. Vendotena rappellera toujours les cruautés des Césars. Auguste y exila sa fille Julie; Tibère, Agrippine, aïeule de Néron; Néron, Octavie, son épouse.

Le golfe de Naples se dessine en vaste hémicycle devant nous. Des rochers énormes, sentinelles géantes, forment une imposante avant-garde. Au premier plan, du côté nord, l'île d'Ischia, dominée au centre par la cime de l'Epmo s'élevant à deux mille cinq cents pieds. Ce volcan a eu sa période d'activité; mais depuis le XIVE siècle, aucune

éruption n'a eu lieu. Toutefois, des tremblements de terre assez fréquents indiquent qu'il peut se réveiller un jour.

Les flancs de la montagne sont couverts de terrasses très fertiles, disposées en larges gradins pour la culture de la vigne et des arbres fruitiers. Quel contraste avec le sommet aride et nu comme la nature l'a fait! Le travail de l'homme est transformateur. Béni par Dieu, il opère des merveilles.

La population est disséminée sur tous les points de l'île. Des maisonnettes — celles des vigneron, sans doute — sont perchées à une hauteur considérable. On dirait des nids d'oiseaux dans la verdure.

Ischia, chef-lieu de l'île du même nom, s'étend pittoresquement en une longue rue sur le rivage. Deux monuments attirent l'attention : la cathédrale et le curieux châteaueu d'Alphonse V d'Aragon, presque entouré par la mer.

L'île de Procida est bien la sœur d'Ischia : même formation géologique, même sommet dénudé, mêmes cultures à mi-côte. Elle est plus petite, cependant, et peu accidentée.

La ville de Procida, située sur le versant septentrional, échappe à nos regards. On dit que ses maisons blanches à toits plats rappellent l'Orient. Les jours de fête, les femmes revêtent leur costume particulier, un vêtement rouge brodé d'or, et exécutent la *tarentelle*, danse empruntée à l'Italie méridionale.

Au moment où apparaît, dans le golfe de Pouzzoles, l'île de Nisida, autre cratère éteint de la chaîne méditerranéenne, un officier vient nous dire : « Si vous voulez voir le Vésuve, mesdames, il faut passer sur le pont de droite. » C'est le bon moment. Du cône gigantesque s'élève un panache de fumée blanche comme la neige. Trois fois le phénomène se renouvelle sous nos yeux en une dizaine de minutes. Les spectateurs en sont charmés.

Le Vésuve se dresse avec une régularité remarquable au milieu de l'ancienne Campanie, atteignant une altitude de quatre mille pieds. Chaque éruption en modifie la forme extérieure et l'élévation. Un funiculaire en facilite la longue ascension. Grand nombre de touristes, cependant, l'escaladent à pied.

L'Histoire a fidèlement enregistré les méfaits de ce volcan. De l'an 63 à 79, il ensevelit plusieurs villes, entre autres : Herculanium, Pompéi et Stabies. Dans les temps modernes, cinquante éruptions jetèrent successivement la terreur dans la plaine campanienne par la destruction de nombreux villages et de leurs habitants. La plus désastreuse fut celle de 1631. Un épais nuage de cendre et de fumée obscurcit la lumière du jour et se répandit jusqu'à Tarente. De lourdes pierres, dont l'une de vingt-cinq mille livres, furent projetées à cinquante milles de distance. Le sol fut violemment secoué et sept torrents de lave anéantirent cinq villages entiers. Ces villages reconstruits sur la lave solidifiée, tout autour de la montagne, sont très florissants. Les alluvions volcaniques constituent, en effet, un sol riche, propre à la culture de la vigne et des céréales. A cet élément de prospérité s'ajoute le tourisme qui apporte, en toutes saisons, un appoint considérable pour la vie de cette nombreuse population.

Nous entrons dans la baie de Naples par un temps superbe. Les eaux sont couvertes de chaloupes à voiles que l'arrivée du *Conte Biancamano* fait osciller gracieusement. Le soleil qui décline regarde bien en face la ville de Naples échelonnée sur le penchant d'une colline verdoyante. Il fait resplendir ses blanches villas aux balcons fleuris, et met des reflets d'or sur les feuilles des palmiers qui les ombragent. Panorama enchanteur ! Et pourtant, personne autour de nous ne s'exclame : « Voir Naples et mourir ! » On a, sans doute, vu des sites aussi beaux, plus beaux même peut-être.

A 6 heures, notre vaisseau aborde au quai. Aussitôt, une légion de portefaix se précipitent sur les malles des voyageurs comme des rapaces sur leur proie. Nous avons peine à défendre les nôtres contre une telle invasion. Mais notre embarras cesse dès l'arrivée d'un représentant de l'Agence Cook, lequel nous conduit en voiture à l'hôtel Métropole pour y passer la nuit. Nous pensions dormir enfin ! Vain espoir... Par nos fenêtres ouvertes, à cause de la chaleur suffocante, entrent sans merci les mille bruits d'une rue en travaux de pavage.





CHAPITRE QUATRIÈME

DE NAPLES À ROME

Mardi, 14 septembre

Une partie de la matinée se passe à la recherche d'une église pour y entendre la messe. Moyennant quelques indications recueillies le long de la route, nous en découvrons une sur la place de la Victoire. Elle est dédiée à la sainte Vierge. Une haute grille fermée au cadenas clôt le portique. Pour la franchir, il faut attendre l'arrivée du sacristain lequel, inconsciemment, exerce notre patience. Il se présente enfin suivi du chanoine qui dessert cette chapelle fréquentée par la noblesse du quartier. Mais il se fait tard. L'heure avancée nous permet tout juste de saluer Notre-Seigneur, l'Hôte permanent de cette église sombre et déserte.

En toute hâte, nous allons aux bureaux Thomas Cook échanger notre monnaie et acheter nos billets pour Rome. La dépréciation des valeurs italiennes occasionnée par la grande Guerre est encore telle que la Banque donne vingt-sept liras contre un seul dollar canadien. Cet état financier, déplorable pour l'Italie, est fort avantageux aux étrangers. La moindre somme échangée nous devient une fortune... encombrante. Les dimensions des billets augmentant avec leur valeur, ceux de mille liras atteignent approximativement huit pouces par cinq. Voilà qui est peu pratique au jugement des Américains du Canada et des Etats-Unis. Aussi s'en accommodent-ils fort mal.

Nous quittons Naples sans avoir vu ni le Musée national réputé pour ses galeries de peintures et ses collections d'objets trouvés à Herculaneum et à Pompéi, ni la cathédrale Saint-Janvier où se renouvelle chaque année le miracle de la liquéfaction du sang du martyr, ni l'ancienne chartrreuse San Martino convertie en musée par le gouvernement. Une aile abrite encore cinq religieux, derniers survivants d'une famille monastique sur le point de s'éteindre.

De l'hôtel Métropole à la gare, nous rencontrons la Place royale, la plus belle de Naples. Au milieu, un puissant jet d'eau. A droite s'étale la grande façade du Palais royal avec ses trois étages de colonnes doriques, ioniques et composites. Edifice moderne d'une structure imposante. A gauche, l'église à dôme de Saint-François-de-Paule, dont le portique orné d'une colonnade forme hémicycle. C'est une imitation du Panthéon romain.

Installées dans le train de Rome à 10h. 30, nous sommes obligées d'en descendre quelques minutes avant le signal du départ. Par mégarde, l'agent Cook, porteur de nos billets, est reparti sans nous les remettre. Grand désappointement! le deuxième depuis le matin. Sans aucune délibération, puisqu'il n'y a qu'un parti à prendre, nous appelons un *facchino* qui endosse immédiatement nos malles et les met à la consigne dans la gare. Nous le suivons de près: la prudence, partout de mise, l'est surtout à Naples.

De retour à l'hôtel Métropole, nous appelons au téléphone l'agent Cook. Il se confond en excuses et s'empresse d'apporter nos billets. Par bonheur, un autre convoi rapide quitte Naples pour Rome à 2h. 30. Si Dieu le veut, nous prendrons celui-là.

Il n'est que midi. Les heures d'attente sont toujours longues. Nous les abrégeons par la lecture et la récitation du rosaire. Après le dîner, nous reprenons, en autobus, le chemin de la gare. En y arrivant, nouvel assaut

de porteurs. Ils sont si nombreux les Napolitains qui vivent aux dépens des étrangers!

A Naples, tous les gens que l'on emploie — même ceux que l'on n'emploie pas — réclament un pourboire. Comme preuve, cet individu qui entre dans notre compartiment et tend la main après avoir dit: « Mesdames, asseyez-vous près des fenêtres, vous y serez mieux. » Bon gré mal gré, il fallut payer ce prétendu service dont nous n'avions nul besoin. Heureusement, l'on se tire d'affaire avec peu de chose.

Le trajet de Naples à Rome s'effectue entre deux branches des Apennins aux cimes arrondies, sans végétation, atteignant six mille pieds d'altitude. Sur les pentes inférieures se déploient d'immenses plantations d'oliviers que l'on reconnaît de loin à leurs troncs tortueux se bifurquant à la base.

De distance en distance, un village s'abrite dans un pli de la montagne ou se niche à une hauteur déconcertante. Ce sont des groupements de maisons en pierre solide qui semblent faire corps avec le rocher. Les façades sont percées d'étroites ouvertures assimilables à des meurtrières. On n'y voit aucune porte. Il en existe pourtant, mais à l'arrière; elles s'ouvrent sur un passage étroit par lequel les habitants communiquent entre eux.

L'attitude de ces villages et le mode particulier de leur construction rappellent le moyen âge. L'Italie était alors partagée en un nombre infini de duchés et de comtés indépendants toujours en guerre, à cause de la rivalité de leurs souverains respectifs. Il fallait donc se protéger contre les agresseurs en s'abritant dans des redoutes imprenables.

Mais comment expliquer que ces maisons de six siècles d'existence soient encore debout? Le secret de leur durée réside dans une double cause: la qualité du ciment qui en joint les pierres et le caractère des gens qui les habitent.

Aux environs de Pouzzoles, on trouve une sorte de gravier rougeâtre d'origine volcanique dont on fait le ciment dit *pouzzolanique*. Il est réputé indestructible. Victorieusement il résiste aux injures du temps comme il soutint autrefois les coups redoublés des engins de guerre.

D'autre part, les peuples anciens démolissent peu. Ils n'ont pas l'inconstance des modernes, probablement parce qu'ils ne possèdent pas leurs richesses. Sans souci de la mode et du confort, ils sont heureux d'habiter des logis où se sont succédé de nombreuses générations.

Les lieux historiques rencontrés sur notre chemin sont d'abord Capoue, place forte sur la rive gauche du Volturno. Fondée au IX^{ème} siècle, cette ville est le siège d'un archevêché et possède une cathédrale. A quelque distance se trouvent les ruines de l'ancienne Capoue, séjour enchanteur où Annibal fit reposer ses troupes après la victoire de Cannes. O fatalité d'une vie molle ! Le général carthaginois, qui avait triomphé de la force armée, fut vaincu par le bien-être et le plaisir. Il s'oublia dans *les délices de Capoue* et perdit l'occasion de s'emparer de Rome.

Ce fait vieux de vingt-deux siècles est néanmoins d'une constante actualité. A toutes les époques, l'humanité accuse les mêmes faiblesses. Elle se laisse prendre aux mêmes appas comme les oiseaux aux mêmes pièges. Seuls, les saints font heureuse exception à la loi commune. Ce sont les sages de ce monde. Pour se soustraire au danger, ils méprisent les exigences de leurs corps ; et vainqueurs de la volupté, ils font la glorieuse conquête du ciel.

Le train s'arrête pour la deuxième fois à Cassino, petite ville au pied du Mont Cassin, sur le Rapido. Elle paraît peu intéressante.

Au sommet de la montagne se dressent les murs crénelés de la célèbre abbaye dite *du Mont-Cassin*, fondée en 529 par saint Benoît, sur l'emplacement d'un temple consacré à Apollon. C'est le berceau de l'Ordre des Bénédictins.

tins. Vu d'en bas, le monastère a l'aspect d'une citadelle; il en a souvent joué le rôle: les Lombards, les Sarrasins, les Normands l'assiégèrent plusieurs fois. Les tremblements de terre même le détruisirent de fond en comble. Malgré tant de désastres, il se releva toujours de ses ruines. Et dans le grand naufrage de la civilisation antique, ses religieux sauvèrent, par leurs copies, les principaux ouvrages des écrivains grecs et latins.

L'abbaye, déclarée monument national par la loi de 1866, continue d'exister comme maison d'éducation. Elle est habitée par une trentaine de religieux, vingt jeunes gens de grande famille et environ quatre-vingts séminaristes.

L'unique route qui y mène décrit mille sinuosités sur les flancs de la montagne, tactique ingénieuse beaucoup plus sûre que la ligne directe pour escalader les sommets. Mais ce que l'on gagne en sécurité, on le perd en vitesse. L'ascension dure une heure et demie. Certainement les agitations humaines ne montent pas jusque-là.

Ces rochers escarpés sont couronnés de silence et de tranquillité. Dans ces murs,

..... l'âme se plonge en une paix profonde,
Et cette paix n'est pas la mort.

Le bonheur est fils de la paix; aussi pour les moines qui vivent près de Dieu, loin de tout bruit,

..... jamais le ciel n'est orageux ni sombre;
Un jour égal et pur y repose les yeux.
C'est ce vivant Soleil dont le soleil est l'ombre
Qui le répand du haut des cieux.

Ainsi pensait Lamartine en visitant un monastère. Peut-être était-ce l'abbaye du Mont-Cassin?

Les moines sont des laborieux: leurs œuvres en font foi. Ce sont aussi des hommes de prière:

La prière qui veille en ces saintes demeures
Remplit et mesure leurs jours.

Etude et prière : voilà les deux éléments de la vie des fils de saint Benoît. Bénissons le Seigneur ! ces deux éléments, les plus nobles qui puissent entrer dans une existence humaine, composent aussi la nôtre consacrée au service de Dieu dans l'éducation des enfants.

Emportées par une locomotive lancée à toute vapeur, nous passons sans arrêter à Aquino, patrie de saint Thomas d'Aquin. Une vue d'ensemble permet cependant de confirmer ce témoignage d'un auteur de la vie de l'éminent dominicain :

« Dieu qui se plaît à mettre des fleurs près des ruisseaux et qui prédestine le berceau des saints, fit naître saint Thomas d'Aquin dans un coin de terre admirable, protégé par les dernières cimes des Apennins, nommé de nos jours encore dans le doux langage du pays : la campagne heureuse, *la campagna felice* ; heureuse campagne, en effet, étendue comme un riche tapis au pied du plus célèbre monastère du monde : le Mont-Cassin. »

Sur la pointe d'un roc qui s'avance dans la plaine et nommé *Rocca Secca*, Roche Sèche, s'élevait jadis un château du même nom appartenant à l'illustre famille des comtes d'Aquino. C'est là que vint au monde, en 1226, le Docteur Angélique.

A cinq ans, il fut confié aux religieux du Mont-Cassin et demeura leur élève jusqu'à dix ans. S'il est vrai qu'à cet âge l'homme est déjà formé, comme le pense Joseph de Maistre, quel honneur pour ces moines d'avoir élevé celui qui domina son époque par la puissance de l'idée et dirigea le mouvement intellectuel de son siècle, non seulement comme théologien, mais encore comme philosophe !

Les provinces traversées depuis Naples accusent la pauvreté. Les Italiens du Midi manquent d'activité : la cha-

leur du soleil les alanguit. D'autre part, le sol de cette région paraît peu fertile. Les maigres pâturages nourrissent de petits troupeaux de moutons et de chèvres. Les vaches sont rares; les chevaux de même. La bête de somme est le mulet que l'on voit trotter devant sa charrette sur le chemin qui porte son nom. On appelle, en effet, *chemin muletier* la route unique, étroite, qui longe la voie ferrée et la traverse quelquefois en viaduc. Elle est toute blanche, enduite d'une couche de calcaire pulvérisé, que la pluie transforme en ciment. Le vent en saupoudre les arbrisseaux qui la bordent: ce qui fait un peu songer aux paysages d'hiver canadiens.

A cette date, les labours d'automne sont commencés. De grands bœufs blancs, au pas lourd, aux cornes montantes, effilées, en font les frais. Une charrue primitive, en bois, remue superficiellement une terre rousse, chargée sans doute de peroxyde de fer. En guise de herse, pour l'émietter, une simple masse maniée par les femmes et les enfants.

Cette mise en scène du temps jadis étonne fort les voyageurs d'Amérique habitués à voir dans les champs des instruments aratoires perfectionnés et des chevaux de belle mine.

Dans l'Italie méridionale, pays soumis aux sécheresses méditerranéennes, il n'y a pas de forêts. Un arbre maigre, aux feuilles lancéolées comme celles de notre saule, forme ici et là des bouquets de piteuse apparence. Les pousses qu'il émet à la cime lui sont enlevées à l'approche de l'hiver pour servir de combustible. Ce dépouillement répété lui donne un aspect disgracieux. Il est évident qu'on ne le laisse pas croître pour sa beauté, mais pour son utilité.

A proximité des villages se multiplient les plantations d'oliviers, d'orangers et de citronniers. La vigne s'accroche aux tiges de bambous qui lui servent d'appuis, et

forme d'interminables guirlandes. Ses grappes blondes ont tant bu de soleil qu'elles en ont pris la couleur.

La flore de cette région présente quelques espèces connues au Canada. Quel plaisir de voir s'aligner sur notre route l'acacia nain et le vinaigrier aux feuilles rougissantes ! L'aloès et le cactus croissent à l'état sauvage dans le remblai du chemin de fer avec une exubérance que leurs frères exotiques leur envieraient.

A la tombée du jour, les habitants rentrent au foyer après le travail ou en sortent pour prendre le frais. De petites processions s'organisent alors et vont, en sens contraire, à travers champs. Hommes, femmes, enfants marchent à la file. Toutes les têtes sont nues. La modestie du costume de ces Italiennes fait notre admiration.

Par ces sentiers raccourcis vont aussi les lavandières qui portent allègrement sur leur tête une corbeille contenant la lingerie de famille. Le blanchissage s'est fait au bord d'une rivière et l'essorage, sur les arbrisseaux d'alentour. La distance parcourue est souvent considérable, car les cours d'eau sont rares dans cette région. Outre le Volturmo et le Rapido déjà nommés, nous n'avons rencontré que le Garigliano, limite méridionale des anciens Etats de l'Eglise.

L'heure avance. Par les fenêtres de notre compartiment, nous voyons se profiler dans les ombres du soir une longue arcature. C'est tout ce qui reste de « ces aqueducs qui, comme des rayons aboutissant à un même centre, amenaient jadis les eaux au peuple-roi ». Sur ces arcs de triomphe coulaient des fleuves qui alimentaient les fontaines publiques et les Thermes construits par les empereurs.

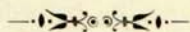
De plus en plus s'avive en nous le désir de voir Rome. Quand donc y arriverons-nous?... Plus de soupirs : nous y sommes.

Il est 7 heures. Le trajet entre Naples et la capitale de l'Italie a donc duré quatre heures et demie. Avec l'aide officieuse d'un envoyé de l'Agence Cook, nous montons en taxi et filons vers le Collège canadien, sur la *via delle Quattro Fontane*.

Au moment où s'arrête la voiture, quelqu'un paraît à la portière. C'est l'abbé Henri Grégoire, neveu de Sœur Marie-Hormisdas, qui a pressenti notre arrivée. Monsieur le Supérieur Bastien vient à son tour. Il nous informe que les religieuses de la Retraite du Sacré-Cœur nous attendent au Janicule, 4, *via Trenta-Aprile*.

Un accueil empressé nous est fait chez les bonnes Sœurs. Devinant notre fatigue, la Supérieure nous conduit à nos chambres après une courte visite à la chapelle.

Merci, Seigneur, de cette nouvelle étape si heureusement accomplie! David chantait jadis sur la lyre votre grandeur et votre magnificence; du fond de leurs cœurs vibrants de gratitude, les voyageuses que vous avez prises sous votre garde rendent grâce à votre paternelle bonté.





CHAPITRE CINQUIÈME

DANS LA VILLE ÉTERNELLE

Mercredi, 15 septembre

S'éveiller à Rome, c'est commencer un beau rêve qui serait mille fois plus doux si nous pouvions le partager avec vous, chères Sœurs de là-bas! Voilà l'épine à côté de la rose, ainsi qu'il arrive dans toutes les choses humaines. Mais à la pensée que vos cœurs battent à l'unisson des nôtres, que notre bonheur réjouit chacune de vous, l'épine s'émousse et la rose a plus de charmes.

La Retraite du Sacré-Cœur où nous logeons occupe un site merveilleux sur les hauteurs du Janicule, appelé communément *Monte Verde*, mont verdoyant, à cause de sa luxuriante végétation.

Dans ce quartier aux rues bordées de platanes, on ne voit que villas couronnées de belvédères, bouquets de pins à ombelles, cyprès élancés, majestueux palmiers, troènes touffus et lauriers de toute espèce. Le lierre court partout: pas un coin qui échappe à son envahissante activité. Il entrerait dans les maisons, si on le laissait faire.

Malgré ses attraits, la nature ne saurait nous retenir longtemps. A Rome, des amis nous attendent qui seront pour nous des guides dans cette ville inconnue. Allons d'abord vers ceux du Collège canadien.

En chemin, notre tramway longe quelque temps la mu-

raille Aurélienne, reste des fortifications en brique qui furent témoins, au Vème siècle, de l'invasion successive des Goths, des Vandales et des Hérules.

Bientôt il traverse le Tibre sur le pont Garibaldi, en amont de l'île Saint-Barthélemy. Ce n'est que cela, le Tibre! pensons-nous en le comparant à notre Saint-Laurent si large et si bleu. Ses eaux jaunâtres coulent entre deux rives étroites, exhaussées d'un rempart pour prévenir ses débordements. Aucune embarcation ne se profile à la rive; aucune rame ne ride sa surface. C'est le silence, la pure monotonie.

Le monument en pierre blanche de Victor-Emmanuel II, sur la place de Venise, étincelle sous les rayons du soleil. A distance, on dirait une magnifique toile de fond au *Corso Umberto I*, grand boulevard qui traverse Rome du nord au sud. L'architecture de cet édifice s'inspire des styles grecs et du roman. Un large escalier conduit à une galerie semi-circulaire supportée par des colonnes et décorée de mosaïques. Au premier plan de cette grandiose façade se détache la statue équestre du roi.

Érigé en 1910, pour célébrer l'Unité italienne, ce monument a été depuis consacré à honorer la mémoire du Soldat inconnu.

Nous voici à la porte du Collège canadien. Monsieur le Supérieur nous reçoit avec une bonté toute paternelle. Il nous conduit ensuite chez les Sœurs de la Sainte-Famille chargées, depuis un an, de l'entretien du Collège. Deux d'entre elles connaissent notre Mère Générale, aussi lui manifestent-elles beaucoup de joie.

Vers 2 heures, nous partons en taxi avec l'abbé Grégoire. Nous descendons d'abord chez Monseigneur Arthur Currotte, chanoine de la basilique Saint-Jean-de-Latran, puis à la maison mère des RR. PP. Oblats de Marie-Immaculée, *via Vittorino da Feltre*. Le Supérieur Général de la Congrégation, Monseigneur Dottenwill, nous accueille avec une

extrême bienveillance. Sur notre demande, le révérend Père G.-E. Villeneuve, supérieur provincial des Oblats du Canada et délégué au chapitre général, se présente au parloir suivi du Frère Lamarche, frère de nos chères Sœurs Marie-Elisa et Marie-Ladislas.

A peine remontées en voiture, nous rencontrons dans la rue monsieur Léonidas Perrin, p.s.s., que nous allions visiter chez les Sacramentines où il a élu domicile. Il nous apprend que notre vénéré Cardinal protecteur, actuellement dans le nord de l'Italie, ne reviendra chez lui que le 12 octobre. Par l'entremise de monsieur Perrin, son ami de cœur, le cardinal Sincero nous souhaite la bienvenue à Rome et nous invite à l'aller voir dans sa villa de Parme.

Cette saison de vacances multiplie nos déceptions. Son Eminence le cardinal Laurenti, préfet de la Sacrée Congrégation des Religieux, est absent; de même son secrétaire, Monseigneur La Puma, ainsi que Monseigneur Fidicicchi, chargé d'affaires de Monseigneur l'archevêque Gauthier. Les attendre avec patience, voilà bien le parti le plus sage, puisque nous ne pouvons sans eux traiter aucune question.

Nous profiterons donc de ce loisir pour visiter Rome davantage. Il y a tant à voir!

Avant de retourner au Janicule, notre révérende Mère adresse à Mère Assistante Générale la dépêche suivante:

Arrivées hier — Excellent voyage — Bonne fête!

Ce dernier mot évoque le soixante-cinquième anniversaire que célèbre aujourd'hui chère Mère Assistante.

L'abbé Grégoire veut bien nous accompagner jusqu'à la place Barberini, dite aussi *place du Triton*, à cause d'une fontaine où figure cette divinité mythologique. En attendant le passage du tramway, il nous fait un brin d'histoire.

« La place Barberini, dit-il, rappelle le souvenir des princes Barberini dont l'un devint pape sous le nom d'Ur-



S. S. Pie XI.

(Phot. Felici - Rome).



S. S. Pie XI assis devant son bureau de travail.

(Phot. Felici - Rome).

bain VIII. Ce Pontife fit construire le palais qui porte son nom sur la *via delle Quattro Fontane*, à quelques pas d'ici.

« Les palais de Rome, continue monsieur l'abbé, sont nombreux. Ils constituent un des traits saillants de la Ville Eternelle. Elevés presque tous par des cardinaux ou d'autres princes de l'Eglise, ils sont construits avec de grandes proportions, et partant n'ont pas été entièrement achevés. Une cour carrée avec fontaine, un escalier d'honneur ordinairement en marbre blanc, de riches galeries destinées aux œuvres d'art, une façade qui demande actuellement une restauration, tel est l'aspect que présentent ces édifices bâtis par Bramante, Michel-Ange, Fontana, Maderna et autres. Depuis que Rome a changé de maîtres, que les princes de Savoie se sont substitués aux Papes, ces palais, à l'exception du Vatican, de la Chancellerie, de Latran, sont devenus propriétés de l'Etat et leurs galeries artistiques, musées nationaux. »

A ce moment, le tramway du *Monte Verde* débouche sur la place Barberini.

« Bonsoir et merci, monsieur l'abbé.

— Bonsoir, mes révérendes Mères. A demain. »

Jeudi, 16 septembre

Les courses d'hier nous ont beaucoup fatiguées. Aussi, décidons-nous de ne pas aller en ville aujourd'hui. Il fait chaud comme en pleine canicule au Canada. Les ardeurs du soleil se font sentir même à l'ombre.

Après le dîner, Mère Supérieure de la Retraite nous invite à prendre la récréation avec la communauté, sous un marronnier de la cour.

L'heure est à la causerie. Notre Mère Générale excite un visible intérêt en parlant de la vie catholique dans la province de Québec, de la liberté d'enseignement, de la fécondité des paroisses en vocations sacerdotales et religieuses, des œuvres florissantes de notre Institut, de la sympathie des Canadiens français pour leurs cousins de France.

Mises en occasion de nous faire connaître leur histoire, les bonnes Sœurs nous apprennent que leur Congrégation fut fondée en 1678, à Angers. Elle s'appela d'abord tout court *la Retraite*. En mémoire de la mort d'une Sœur, victime de la Révolution de 1789 pour avoir propagé la dévotion au Sacré-Cœur, la Communauté prit le nom de *Retraite du Sacré-Cœur*, et chaque membre porta sur sa poitrine un cœur d'argent suspendu au cou par une chaîne de même métal. Quelque temps après la fondation, certaines succursales de la Bretagne s'étaient détachées et avaient formé la *Société de Marie*. Lorsqu'elles revinrent à l'unité, le nom de la Congrégation se modifia encore; il devint *la Retraite du Sacré-Cœur, Société de Marie*.

L'œuvre principale de l'Institut est celle des retraites fermées. Toutefois, on donne ici des cours de langues et d'histoire de l'art aux jeunes filles étrangères qui viennent parfaire leurs études en visitant les monuments de Rome.

Vers 4h. 30, nous allons voir les Sœurs canadiennes du Précieux-Sang établies au Janicule. Elles occupent provisoirement une jolie maison à deux étages, toute neuve, en attendant la construction de leur monastère dont l'emplacement est acheté. Des onzes religieuses qui composent la communauté, nous ne voyons que la Mère Supérieure à la grille du parloir. Elle nous avoue que la première année de leur séjour à Rome a été marquée au coin du sacrifice et de l'anxiété. Mais Dieu, qui vient au secours de ceux qui se confient en sa bonté, a soutenu leur courage par l'espérance de jours meilleurs. Actuellement, leur existence est assurée. Rome possèdera donc en permanence un foyer

religieux canadien qui rayonnera la ferveur et la réparation.

Depuis hier, on distribue à Rome et dans toute l'Italie un pain de farine grossière, sans levain et sans sel, semblable à celui que mangent les Juifs au temps de leur pâque. Spontanément, le peuple l'a nommé *pain Mussolini*, parce qu'il a été mis en circulation sur une ordonnance du premier Ministre.

Soucieux de la prospérité de son pays, Mussolini a donné, depuis qu'il détient le pouvoir, un grand essor à la culture du froment, en vue de supprimer un jour toute importation de farine étrangère. Le moment propice est venu de mettre à exécution son dessein. Les greniers de l'Italie sont pleins: on fermera donc ses ports aux blés d'outremer. Peu importe que les miches soient grises et durcissent vite. Il est toujours assez bon, le pain de chez nous.

D'ailleurs, les Italiens ne sont pas difficiles: une simple brioche et quelques olives mangées en se rendant à l'ouvrage, voilà pour le petit déjeuner. Aux repas du midi et du soir, pris en marge du trottoir sous les yeux des passants, le macaroni joue le principal rôle; on y joint une friture et comme dessert, une grappe de raisin. En vérité, le mot *frugal* et ses dérivés conviennent à bon droit aux Italiens.

Vendredi, 17 septembre

Restaurées par le repos d'hier et celui d'une nuit calme et fraîche, nous partons de bonne heure pour le Collège canadien.

A notre arrivée, l'abbé Grégoire nous communique le résultat des élections fédérales au Canada: le parti libéral

y a renversé le parti conservateur et l'honorable Mackenzie-King a été placé à la tête du Cabinet.

Sans nous attarder à conjecturer les faits et gestes possibles du nouveau ministère, nous allons tous trois à la recherche d'une église consacrée à sainte Anne et à saint Joachim, sur la *via del Quirinale*. Rien ne la signale à l'attention de l'étranger; aussi passons-nous plusieurs fois à la porte avant de nous y arrêter. Elle est petite, de forme octogone, faiblement éclairée par le toit. Pas de tableaux remarquables: celui qui domine l'autel principal représente quatre personnages: sainte Anne, saint Joachim, l'Enfant-Jésus et sa sainte Mère.

Notre piété filiale est déçue: nous aurions voulu un monument plus beau à l'honneur de notre auguste Patronne.

Au sortir de l'église, nous rencontrons le R. P. Fraeys, s. j., ministre de l'Université pontificale grégorienne. Il nous apprend que nous venons de visiter la chapelle du Collège belge, que l'Université compte quatorze cents élèves de toutes nationalités, et que, sur l'ordre du Souverain Pontife, on vient de commencer la construction d'un immeuble qui sera terminé en 1929.

L'Université grégorienne est la plus haute école des Jésuites. Ils y enseignent l'Écriture Sainte, l'apologétique, la sociologie, l'éloquence sacrée, la philosophie, la théologie dogmatique et morale, le droit canonique, les mathématiques supérieures, l'archéologie égyptienne et l'astronomie. Un de ses professeurs les plus distingués est actuellement le R. P. Vermeersch, juriste en législation ecclésiastique.

Etablie au XVI^{ème} siècle sous le nom de Collège romain, l'Université ne prit celui de Grégoire XIII, son insigne bienfaiteur, qu'en 1873, lors de son installation dans le palais Borromée qu'elle occupe aujourd'hui. A cette époque, par suite de la spoliation du gouvernement italien, le Collège des Jésuites devint lycée de l'Etat; et le célèbre

observatoire du Père Secchi fut également laïcisé après la mort de ce grand astronome.

L'humble église Sainte-Anne et Saint-Joachim est située dans un des plus beaux quartiers de Rome, sur le mont Quirinal, à l'extrémité nord-ouest de la ville. Elle avoisine le palais du Quirinal construit et embelli par les papes, de Grégoire XIII à Pie IX. Ce palais servit longtemps de résidence d'été aux Souverains Pontifes. Depuis 1870, le roi d'Italie en fait sa demeure ordinaire. Les statues et les peintures qui l'ornaient au temps des papes furent transportées au Vatican après la guerre de l'Indépendance; seules, les fresques murales demeurent comme pour rappeler le souvenir des premiers maîtres.

Sur notre demande, l'abbé Grégoire nous conduit au palais de la Chancellerie que nous aimons à entrevoir avant d'y venir en visite officielle.

Construit au XV^{ème} siècle, selon les règles de la Renaissance, ce palais se distingue, dans son ensemble, par une noble simplicité. La cour intérieure est entourée de deux étages d'arcades soutenues par des colonnes en granit provenant du théâtre de Pompée. Aux chapiteaux fleurit la rose conventionnelle, élément principal des armoiries du cardinal Riario qui fit ériger cet édifice.

Le cardinal Chancelier habite la Chancellerie. La plupart des Congrégations romaines y ont leurs bureaux.

En 1848, la Constituante nationale choisit ce palais pour lieu de ses assemblées. C'est ici, sur les premières marches du grand escalier d'honneur, qu'eut lieu l'assassinat du comte Pellegrino Rossi, ministre de Pie IX.

Le comte Rossi avait encouru la disgrâce des chefs de la Révolution en déclarant que « le suprême pontificat était la seule grandeur qui fût encore debout et qui, restant à l'Italie, lui attirait le respect et les hommages du monde catholique ». Ces nobles paroles déterminèrent sa perte.

Le 16 novembre 1848, malgré de pressants avertissements, Rossi voulut aller au Palais législatif; mais avant de s'y rendre, il se présenta chez le Souverain Pontife.

« Je vous recommande, lui dit Sa Sainteté, de prendre toutes les précautions possibles pour épargner à nos ennemis un grand crime et au Pape une immense douleur. »

— Ils sont trop lâches, répondit Rossi; ils n'oseront pas.

— Dieu le veuille, reprit le Saint-Père; en attendant, recevez la bénédiction que je vous donne de toute mon âme. »

Pendant ce temps, soixante républicains fanatiques s'étaient groupés dans la cour de la Chancellerie. Dès que le ministre parut: « Mort à Rossi ! » crièrent-ils d'une seule voix. Sans se laisser émouvoir, Rossi s'avança vers l'escalier la tête haute, la démarche assurée, le regard fier. A peine eut-il fait quelques pas, qu'il reçut un coup de poignard à la gorge. Il chancela et fut transporté défaillant dans le palais. Il put encore recevoir l'absolution et mourut en répétant la pieuse invocation: *Gesù mio, misericordia*, Mon Jésus, miséricorde.

Le lendemain, le peuple se jetait sur le palais du Quirinal où logeait Pie IX, le cernait et dirigeait le canon vers la porte principale; les balles arrivaient jusque dans la chambre du Pape. Son secrétaire, Monseigneur Palma, tomba mort à deux pas de lui. Voyant l'imminence du danger, le Pontife chercha son salut dans la fuite. Sous la protection du duc d'Harcourt, ambassadeur de la France, il put sortir sans encombre de son palais; puis, de sa capitale il vola vers Albano, ville des Etats de l'Eglise, sur la route de Naples. Ainsi commença la triste odyssée de Pie IX. . .

Mais revenons à la Chancellerie, ou plutôt suivons notre officieux guide au palais Farnèse, acheté par la France en 1874 pour son ambassadeur auprès du roi d'Italie.

L'année suivante, elle y installait une école d'archéologie, d'histoire, de beaux-arts, sous le nom d'*Ecole française de Rome*.

Ce palais, un des plus beaux de la Renaissance, fut construit par le cardinal Alexandre Farnèse qui prit, en ceignant la tiare pontificale, le nom de Paul III. L'entablement de cet édifice est un des chefs-d'œuvre de Michel-Ange. Dans les personnages des hauts-reliefs circule une vie que n'a pu altérer l'action de quatre siècles.

Nous admirons la cour, ses deux immenses bassins en granit provenant des thermes de Caracalla, le riche péristyle et les sculptures qui le décorent. Que c'est beau! ré-pétons-nous à chaque instant.

Si l'extérieur du palais Farnèse est d'une si grande valeur artistique, que doit donc être l'intérieur? Nous partîrions, cependant, sans l'avoir vu, n'ayant sollicité aucune admission du ministère français.

A côté du palais de la Chancellerie est l'église Saint-Laurent-*in-Damaso* construite au XV^{ème} siècle, pour remplacer l'ancienne basilique fondée par le pape saint Damase, dont le corps repose sous le maître-autel.

On vénère ici un Christ miraculeux qui aurait adressé la parole à sainte Brigitte.

Dans une chapelle dédiée aux martyrs, on voit le monument du comte Rossi surmonté de son buste. Son dévouement au pape Pie IX, roi couronné d'épines, sa mort tragique comme chef du ministère pontifical, lui ont valu l'honneur d'être considéré presque à l'égal des martyrs de Jésus-Christ.

Sur le *Corso Vittorio-Emanuele* s'ouvre l'église Saint-André-*della-Valle* desservie par les Clercs Réguliers Théatins. Elle est remarquable par sa façade ornée de belles statues et sa coupole, la plus grande et la plus brillante après celle de Saint-Pierre. Lanfranc y a voulu donner

une idée de la splendeur du paradis. Ce travail lui coûta de longues années. Les pendentifs de cette coupole, peints par le Dominiquin, représentent les quatre évangélistes. Ils passent pour des chefs-d'œuvre parmi les amateurs du style classique.

Le même artiste a illustré, dans la voûte de l'abside, l'histoire de l'apôtre saint André: sa vocation, sa flagellation, son crucifiement, sa glorification.

Quelques chapelles sont très riches. Celle des princes Barberini est une véritable galerie de peintures et de statues.

Les papes Pie II et Pie III ont leurs tombeaux dans la nef. Saint Gaétan de Thienne y a son autel.

En franchissant le seuil de l'église, notre Mère Générale regarde sa montre: « Il passe midi, dit-elle, allons restaurer nos forces. » Aussitôt dit, le tramway nous emporte vers le Collège canadien.

Les bonnes Sœurs de la Sainte-Famille tiennent table ouverte pour nous. C'est vraiment l'hôtellerie du bon Dieu, où l'on reçoit à toute heure et sans rémunération.

Après le dîner, un peu de causerie, une visite au Saint-Sacrement, puis, c'est le départ.

« Où nous conduisez-vous, cet après-midi, monsieur l'abbé?

— Si vous l'agréez, mes révérendes Mères, répond notre aimable guide, nous irons voir la place Saint-Pierre et jeter un coup d'œil d'ensemble dans la basilique. L'examen détaillé sera remis à plus tard. »

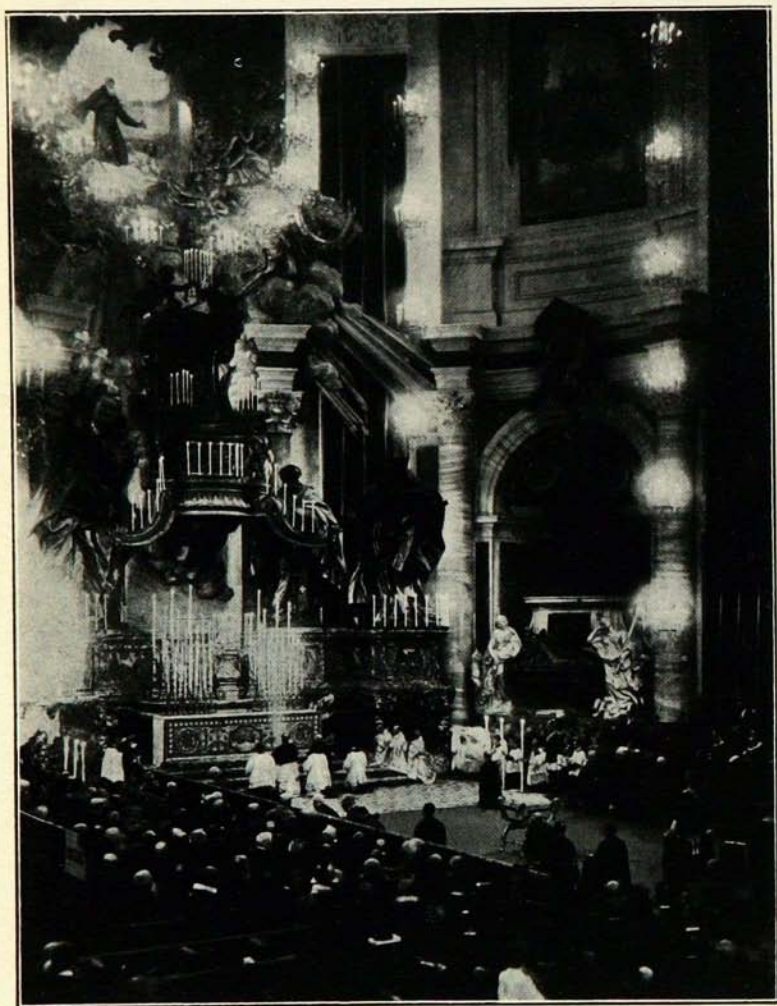
Cette suggestion, répondant à nos désirs, nous plaît beaucoup. Pour mieux bénéficier d'une telle visite, nous consultons en route nos manuels de touristes.

La place Saint-Pierre est un vaste espace qui précède la basilique vaticane. Sa longueur est de neuf cent quatre-



S. S. Pie XI entrant à St. Pierre sur « la sedia ».

(Phot. Felici - Rome).



(Phot. Felici - Rome).
S. S. Pie XI à genoux devant l'autel de l'abside de St. Pierre.

vingt-six pieds et sa plus grande largeur en atteint six cent quatre. Elle se divise en deux parties : l'une elliptique, circonscrite par une quadruple colonnade qui aligne deux cent quatre-vingt-quatre colonnes doriques en deux harmonieuses théories formant chacune trois galeries couvertes. Dans celle du milieu peuvent passer deux voitures de front. L'autre partie, en forme de quadrilatère, relie la colonnade au vestibule de la basilique. Elle est limitée par une double rangée de quarante-huit pilastres entre lesquels s'ouvrent vingt-deux fenêtres et deux portes immenses. Celle de droite est la célèbre *porte de bronze* qui donne accès au Vatican.

Le Bernin couronna ce péristyle d'une balustrade et de cent quatre-vingt-six statues de saints. C'était rendre sensible l'union véritable qui existe entre l'Eglise du ciel et l'Eglise de la terre représentée par les foules accourant au tombeau du prince des Apôtres.

La colonnade offre une intéressante étude de perspective. Le spectateur qui se place sur l'une ou l'autre des dalles rondes considérées comme foyers des courbures de l'ellipse, ne voit que la colonne frontale de chaque série : les trois autres s'effacent derrière la première. C'est la preuve que le rayon visuel du spectateur, dans son poste d'observation, coïncide bien avec le rayon vecteur du plan géométrique.

Au centre s'élève un obélisque en granit rouge provenant de la ville d'Héliopolis, en Egypte. Il fut transporté à Rome par ordre de Caligula, pour orner le cirque qu'il faisait construire dans les champs du Vatican ; mais son érection à l'endroit qu'il occupe depuis 1586 est due à Sixte-Quint. Elle eut lieu le 14 septembre. Le Souverain Pontife choisit à dessein ce jour pour couronner d'une croix le monolithe et le consacrer au triomphe du signe de la Rédemption, ce qui explique l'inscription gravée sur un des côtés du piédestal : *Ecce crux Domini; fugite, partes adversæ: vicit leo de tribu Juda*. Voici la croix du Seigneur ; fuyez, puissances ennemies : le lion de la tribu de

Juda a vaincu. Sur une autre face du socle, on lit ces paroles qui résument vingt siècles de christianisme: *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*. Le Christ est vainqueur, le Christ règne, le Christ commande.

Depuis 1740, la croix de l'obélisque renferme un fragment de celle du Sauveur.

L'érection de ce monument fut confiée à l'architecte Dominique Fontana. La manœuvre exigea le concours de huit cents ouvriers et de cent quarante chevaux. On raconte qu'au cours de l'opération les cordes échauffées par la tension allaient prendre feu quand un marin de San Remo, nommé Bresca, cria, malgré la sévère défense du Pape: *Acqua alle funi!* De l'eau sur les cordes! Ce conseil exécuté, le travail se poursuivit avec succès.

En signe de gratitude, Sixte-Quint accorda au matelot le privilège qu'ont encore ses descendants de fournir les palmes à Saint-Pierre le dimanche des Rameaux.

Cet obélisque mesure cent vingt-sept pieds. Il sert non seulement d'ornement à la place, mais encore d'aiguille à une méridienne dessinée sur le sol autour de son piédestal. On y voit aussi une rose des vents. Ces incrustations diverses en marbre blanc ressortent d'une manière frappante parmi les blocs de basalte noir du pavé.

De chaque côté de l'obélisque jaillissent deux fontaines, les plus belles de la péninsule. En une minute, chacune d'elles déverse trente-huit mille quatre cents litres d'eau dans une vasque de trente pieds de diamètre. Ce jet puissant, comme une immense gerbe de perles liquides, charme les yeux et produit une sensation de fraîcheur sur le pèlerin brûlé par le soleil d'Italie.

Dans son ensemble, la place Saint-Pierre est une merveille. Jamais l'architecture n'avait rien conçu d'aussi grandiose depuis les pompeuses entreprises des empereurs romains.

Et cette merveille n'est que le vestibule d'un temple élevé par les papes à la mémoire du premier Vicaire de Jésus-Christ, sur le mont Vatican, lieu de son martyre.

Dès l'an 90, le pape Anaclet avait fait construire un modeste oratoire pour recevoir le corps du saint apôtre. En 324, l'empereur Constantin posa la première pierre d'une basilique qui subsista onze siècles et demi. Lorsqu'elle menaçait ruine, Nicolas V entreprit de la restaurer, mais il mourut bientôt. Jules II reprit le projet de son prédécesseur en lui donnant de plus vastes proportions et s'adressa à Bramante. Celui-ci voulut donner à la basilique la forme d'une croix grecque, à bras égaux, avec grande coupole centrale, le chœur et les transepts terminés en hémicycle et les quatre bras surmontés de petits dômes. Après la mort de l'artiste, Léon X confia la direction des travaux à Raphaël qui transforma l'édifice en croix latine. L'œuvre avança peu. Enfin, Michel-Ange parut. Cédant aux instances de Paul III, il accepta, malgré ses soixante-douze ans et « pour le seul amour de Dieu, de la sainte Vierge et du prince des Apôtres », la charge proposée. Ce génie extraordinaire apportait dans tout ce qu'il faisait une activité prodigieuse. En quinze jours, il eut achevé son plan fort semblable à celui de Bramante, qu'il reconnaissait fidèle à la vérité. Il concentra toute son attention sur la coupole et s'efforça d'en relever l'expression de calme et de majesté. Le temps lui manqua pour l'achever, mais l'idée artistique du maître fut réalisée par Della Porta.

En 1606, il ne restait plus qu'à construire la façade quand Paul V revint à la croix latine conçue par Raphaël, soit parce qu'elle lui semblait nécessaire pour le déploiement de la pompe religieuse, soit pour incorporer tout l'espace occupé par la basilique constantinienne. L'exécution de ce nouveau projet fut confiée à Maderna. Il prolongea les nefs, reléguant ainsi en arrière le dôme qui, dans la pensée de Michel-Ange, devait figurer au premier plan. La basilique perdit de son idéale beauté, mais, par contre,

elle gagna l'espace qui lui permit de recevoir soixante mille pèlerins.

Maderna compléta son entreprise par la façade que nous admirons en ce moment. Sans être parfaite, au dire des critiques, elle est une œuvre remarquable et imposante.

Elle a trois cent soixante pieds de largeur et cent cinquante-cinq de hauteur, y compris la balustrade. Huit colonnes corinthiennes et dix pilastres supportent un attique orné de treize statues colossales : Jésus et ses donze Apôtres. Sur la frise, une inscription rappelle que l'on doit à Paul V cette partie de la basilique. Aux deux extrémités sont les horloges dessinées par Valadier, sous Pie VI. L'une marque l'heure de Rome ; l'autre, celle de Paris. Au centre de la façade s'avance la *loggia* où l'on proclame le nouveau Pape après son élection. C'est de ce balcon extérieur que Pie XI donna sa première bénédiction pontificale et non pas, comme ses trois prédécesseurs immédiats, du balcon intérieur.

Le R. P. Yves de la Brière, s.j., écrivait à cette occasion : « Le sens que Pie XI entend donner à son geste paternel est que sa bénédiction soit adressée non seulement à Rome et à l'Italie, mais à toutes les nations et à tous les peuples. Le Souverain Pontife veut que sa bénédiction porte au monde entier le souhait et l'annonce de la pacification universelle : message émouvant de foi et d'espoir en l'universalité du salut et de la paix de Dieu pour tous les peuples, pour toutes les âmes par le baiser du Christ et la parole de l'Eglise. »

Entrons dans le portique, grand et beau comme un temple. Au-dessus de la porte centrale, un bas-relief en marbre représente le Divin Pasteur confiant son Eglise à saint Pierre au moment où Il lui dit : « Pais mes brebis ». En regard de cette scène, la célèbre mosaïque de la *Navicella* de Giotto. Une barque, image de l'Eglise, porte onze Apô-

tres dont les attitudes diverses expriment l'effroi; saint Pierre marche sur les flots à la rencontre de son Maître.

Deux statues équestres occupent les extrémités du portique: celle de Constantin le Grand et celle de Charlemagne. Elles sont là pour rappeler les deux plus grands événements de l'histoire de l'Eglise: le triomphe du christianisme sur le monde païen opéré par Constantin, et l'établissement social du règne de Jésus-Christ dans l'univers dû à Charlemagne.

La basilique Saint-Pierre a cinq portes principales. L'une, appelée *Porte Sainte*, ne s'ouvre que pendant l'année jubilaire. En franchissant le seuil de la vaste basilique, on se sent petit comme au pied des hautes montagnes, comme en face de l'immensité des mers. Le regard est ébloui par la profusion des marbres et des mosaïques. On ne trouve sur ses lèvres aucune parole pour dire l'émotion de son âme et l'admiration qui la saisit. Grandeur, magnificence, richesse, proportions exquises, aspect imposant et majestueux, tout se trouve réuni dans ce monument unique au monde. « Les arts ont épuisé là leurs innovations et leurs ressources; les plus grands hommes y ont épuisé leur génie; vingt-huit papes y ont épuisé leurs trésors. »

Silencieusement nous parcourons les six cent vingt-trois pieds que mesure la nef de Saint-Pierre. Sous nos pas, des marbres précieux s'agencent en mosaïques aux dessins variés; de distance en distance, des chiffres rappellent les dimensions des plus grandes églises. Il est facile de constater que la basilique romaine laisse loin derrière elle Sainte-Sophie de Constantinople, la cathédrale de Milan, le Dôme de Florence et même Saint-Paul de Londres malgré ses cinq cent dix-sept pieds.

Nous nous arrêtons un instant sous la coupole qui recouvre de sa voûte le tombeau du prince des Apôtres, et décrit

au-dessus du maître-autel et de la crypte une magnifique courbe ascendante.

Dans les flots de lumière qui en descendent monte le fameux baldaquin en bronze du Bernin, couronné de la croix et soutenu par quatre colonnes torsées reposant sur des piédestaux en marbre coloré. Des rayons se jouent sur les reliefs des attributs pontificaux portés par deux anges; ils font étinceler l'or des guirlandes de laurier qui enlacent les colonnes et courent le long des draperies suspendues à la corniche du monument. Cette lumière d'en haut fait pâlir la flamme des quatre-vingt-sept lampes toujours allumées qui semblent, de loin, une couronne d'étoiles fixées à la balustrade de la crypte. Pénétrant jusque dans la confession, elle nimbe pieusement l'auguste front de Pie VI agenouillé, sur un prie-Dieu, au bas des degrés qui conduisent au tombeau du chef des Apôtres.

L'attitude recueillie du Pontife invite à la prière. Avec ferveur nous demandons à saint Pierre d'ouvrir le paradis à tous ceux que nous aimons.

La fin de l'après-midi est marquée par deux rencontres fortuites: celle de Monseigneur Fontana, chanoine de la basilique et grand ami des Canadiens, lequel s'engage à nous faire visiter, mardi prochain, des endroits qui ne s'ouvrent que sous son impulsion; puis, au moment de prendre le tramway, celle du R. P. Allard, o.m.i. « Quelles surprises nous réserve la vie! dit-il en apercevant notre Mère Générale. En 1924, je vous rencontrais à Juneau; aujourd'hui, dans les rues de Rome. »

Pour tous la vie a des surprises, et de très grandes parfois. On s'en accommode bien quand elles sont agréables.

De retour à notre pension, nous assistons au Salut du Saint-Sacrement qui clôt la première journée de retraite des bonnes Sœurs. Le motet à saint Joseph, chanté à Montréal, est remplacé par l'*Oremus pro Pontifice nostro*

Pio et le *Laudate* final par un *Cor Mariæ immaculatum*. Ces divergences, bien que légères, éveillent notre attention comme tout ce qui est inaccoutumé.

Samedi, 18 septembre

Notre Mère Générale a décidé qu'aujourd'hui nous irions au pensionnat des Dames du Sacré-Cœur, à la Trinité-des-Monts, visiter des religieuses, ses anciennes élèves. Déception complète: Mère de Traverse est en retraite et les deux Mères Moore ont quitté la maison. Ces renseignements nous sont donnés par Madame du Châtel, québécoise d'origine, entrée en religion en 1908.

Le couvent des Dames du Sacré-Cœur occupe un beau site, mais il ne paie pas de mine. Ses murs extérieurs de couleur indécise sont percés de fenêtres petites et sans ornements. Aucune corniche, aucune saillie, pas même un portique à l'entrée principale. Construit sur une éminence, il domine tout près la place de la Trinité-des-Monts, plus bas, la place d'Espagne.

Cette dernière doit son nom au palais habité par l'ambassadeur d'Espagne près le Saint-Siège. Elle est spacieuse, entourée de magasins d'objets d'art. On y descend par un très large escalier de cent trente-deux marches que divisent régulièrement onze paliers. C'est l'endroit favori des fleuristes de la banlieue. De grand matin, ils y étalent leur marchandise parfumée. Leurs sollicitations sont si pressantes et leurs prix si accommodants, que l'on peut difficilement passer sans acheter un bouquet de roses, d'œillettes ou de chrysanthèmes, selon la saison.

Au bas de cet escalier, une fontaine originale affecte la forme d'un petit bateau. Elle fut érigée sous Urbain VIII,

par le Bernin, pour commémorer une inondation du Tibre au cours de laquelle une barque aurait échoué sur la place.

L'espoir de trouver ici de belles héliogravures nous fait parcourir successivement une série de magasins assombris par d'épais auvents. Par malheur, nous ne trouvons rien qui vaille. Brûlées par le soleil de midi et pressées par l'heure, nous nous hâtons vers la *via delle Quattro Fontane* où nous attend la table bien servie des chères Sœurs de la Sainte-Famille.

A l'issue du dîner commun arrivent à l'improviste deux Sœurs canadiennes de l'Immaculée Conception, venues en ville pour y faire des emplettes. Immédiatement la table se regarnit comme sous le coup d'une baguette magique. Et nos bonnes hôtesse paraissent si heureuses qu'on les prendrait pour les obligées.

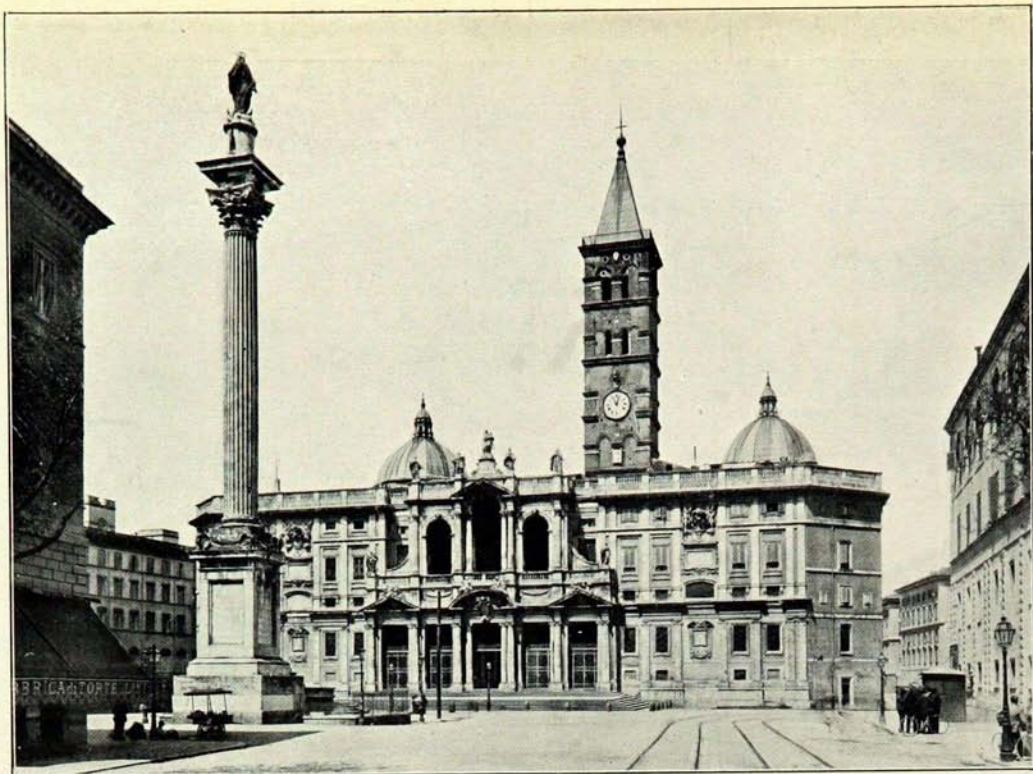
Les Sœurs de l'Immaculée-Conception de Montréal habitent Rome depuis un an seulement. Venues pour l'exposition missionnaire de 1925, elles furent priées par Son Eminence le cardinal Laurenti de fonder sans retard un établissement dans la Ville Eternelle. Avec l'autorisation de leur Supérieure Générale, les deux religieuses déléguées à l'exposition achetèrent, au *Monte Mario*, une maison assez grande pour y recevoir quelques compagnes et des enfants. Leur fonction est d'enseigner le catéchisme. Pour s'assurer des revenus, elles donnent des cours de français et d'anglais.

De même que les Sœurs de la Sainte-Famille, leurs devancières, elles ne s'ennuient pas ici. Vraiment, c'est merveille de voir comme on s'acclimate facilement à Rome.



ROME - Basilique de Latran. - L'intérieur.

(Phot. D. Anderson - Rome).



(Phot. D. Anderson - Rome).

ROME - Basilique de S.te Marie Majeure. - L'extérieur.

Dimanche, 19 septembre

Après l'audition d'une messe basse, nous partons pour la basilique Saint-Jean-de-Latran. Monseigneur A. Currotte y chante la grand'messe, accompagné de deux vénérables chanoines, officiant comme diacre et comme sous-diacre.

L'assistance est peu nombreuse et dispersée dans la nef. La plupart sont debout; quelques-uns ont un genou en terre. A travers les groupes d'adultes circulent les enfants, tantôt marchant, tantôt courant sans gêne.

Les Italiens, jeunes ou vieux, y vont à la bonne franquette avec le bon Dieu. Dans les églises, peu de tenue; on prie, mais on cause aussi parfois, au grand scandale des Canadiens plus respectueux pour le saint lieu.

L'office terminé, Monseigneur Currotte nous fait les honneurs de la basilique. Avec beaucoup d'amabilité, il nous en raconte l'histoire et nous en montre les trésors.

La basilique Saint-Jean-de-Latran, située sur le mont Cœlius, doit son existence à Constantin le Grand qui l'érigea sur un terrain appartenant à sa femme Fausta, de l'illustre famille des Laterani. Elle porta d'abord le nom de basilique du Saint-Sauveur. Incendiée au XII^{ème} siècle, elle fut reconstruite et dédiée à saint Jean-Baptiste. Voilà pourquoi on la désigne de nos jours sous le titre de Saint-Jean-de-Latran.

Cette basilique est la cathédrale du Pape, la mère et la maîtresse des églises de la ville et du monde entier. Cette prééminence se fait remarquer dans les réunions du clergé romain. Ainsi, à la procession générale de la Fête-Dieu, les chanoines de Saint-Jean-de-Latran ont le pas sur ceux de Saint-Pierre, bien que cette cérémonie religieuse ait lieu dans la basilique du chef des Apôtres.

En qualité de basilique majeure, Saint-Jean-de-Latran

possède un autel papal où le Souverain Pontife venait, en certaines solennités, offrir le saint sacrifice.

Un baldaquin, en style ogival, abrite cet autel où l'on conserve un nombre considérable de reliques : les crânes des saints apôtres Pierre et Paul, la table en bois sur laquelle saint Pierre célébra la première messe à Rome, chez le sénateur Pudens, un bras de sainte Hélène, une partie du crâne de saint Vincent de Paul, la coupe empoisonnée que Domitien fit présenter à saint Jean et une partie du lambeau de pourpre dont on revêtit Jésus par dérision.

Ce beau ciborium a été construit par le pape Urbain V et par Charles V, roi de France. Pie IX l'a magnifiquement restauré.

En avant du maître-autel et de l'escalier qui conduit à la confession est le tombeau en bronze de Martin V, de la famille des Colonna.

Léon XIII a le sien à l'entrée de l'abside qu'il a fait construire et si superbement décorer. Son sarcophage, en vert antique, est surmonté de la figure du pape debout et bénissant. A ses côtés, deux personnages : une femme éplorée représentant l'Eglise et un ouvrier pèlerin.

Les chapelles de la basilique de Latran sont nombreuses et très riches. Elles portent les noms des princes qui en ont fait leur lieu de sépulture. Deux seulement seront mentionnées ici.

La chapelle Aldobrandini fut enrichie par Clément VIII et dédiée au Saint-Sacrement. Quatre colonnes cannelées en bronze doré soutiennent l'architrave et le fronton de même métal. On croit qu'elles proviennent du temple de Jupiter Capitolin. Après sa victoire d'Actium, Auguste aurait fait couler en colonnes les rostres d'airain des vaisseaux ennemis et en aurait fait hommage au maître des dieux. Sur l'autel, un riche tabernacle dont la porte est en lapis-lazuli. Au-dessus de l'autel, à plus de quinze

pieds du sol, une peinture de la dernière Cène marque l'endroit où l'on conserve la table sur laquelle Notre-Seigneur institua la sainte Eucharistie. A la suite de notre distingué cicerone, nous montons un escalier extérieur pour aller la vénérer.

La chapelle Corsini, la plus belle de la basilique, fut construite par Clément XII en l'honneur de saint André Corsini, son parent. La vie du Bienheureux y est illustrée en bas-reliefs. Les murs sont revêtus de pierres rares. A droite, la statue du cardinal Corsini entourée de figures allégoriques symbolisant la Religion et les vertus cardinales. En face de ce groupe, le pape Clément XII bénit le peuple; à ses côtés figurent l'Abondance et la Munificence.

Dans le portique latéral que nous traversons pour aller au Baptistère, nous rencontrons, ô surprise! la statue d'Henri IV, roi de France. Henri IV à Latran! Eh bien, oui. Ses riches aumônes au chapitre l'ont fait nommer chanoine d'honneur de la basilique. Et ce canonicat est transmissible à tous les chefs du gouvernement français. Le Président actuel de la France, comme ses prédécesseurs, est donc chanoine de Latran.

Le Baptistère de Latran est une chapelle octogone où fut baptisé Constantin par le pape saint Sylvestre, en 324. Elle est petite mais sa richesse et son architecture en font un bijou. Trois rangées de colonnes de porphyre et de marbre blanc se superposent pour soutenir la voûte. Sur les murs, des peintures relatives à l'empereur: l'apparition de la croix dans le ciel, la déroute de Maxence et la victoire de Constantin, la destruction des idoles et celle des livres païens.

Le baptistère proprement dit comprend deux parties: un espace central et un pourtour. Au milieu, les fonts: baignoire antique en basalte vert qui a longtemps fait supposer que le baptistère occupait l'emplacement des ther-

mes de Constantin. Cette opinion commençait à s'affaiblir quand une découverte inattendue vint la confirmer.

En 1924, à l'occasion du seizième centenaire du baptême de Constantin, le pape Pie XI fit restaurer la chapelle. Sous une épaisse couche de ciment qui formait le parquet, on aperçut de superbes mosaïques, classées, par les antiquaires, parmi les dessins de l'époque impériale. Cet incident fit grand bruit dans Rome. Du même coup, il justifiait la tradition séculaire et triomphait des conjectures modernes.

Autour du baptistère s'élèvent quatre petits oratoires dont l'un est dédié à saint Jean-Baptiste, notre patron national. Nous y entrons un instant. Les portes de bronze sont merveilleuses : elles chantent en tournant sur leurs gonds. Agréable bienvenue ! Ce phénomène est dû, paraît-il, à la présence de l'or et de l'argent dans l'alliage. Voilà ce que pouvait l'art au III^{ème} siècle ; car ces portes ont servi d'abord aux thermes de Caracalla.

Au sortir du Baptistère, l'imposante façade de l'ancienne résidence des papes s'offre à nos regards. Inhabité depuis la translation du Saint-Siège à Avignon, le palais de Latran fut converti en musée par Grégoire XVI. Récemment, Sa Sainteté Pie XI y faisait insérer les objets précieux de l'exposition missionnaire tenue à Rome en l'année jubilaire 1925.

Sur la grande place de Latran, devant le palais, s'élève l'oratoire de la *Scala sancta*. Ce saint escalier est celui de la maison de Pilate que Notre-Seigneur monta et descendit quatre fois dans la matinée de sa Passion. Il fut apporté à Rome vers la fin des Croisades. Ses vingt-huit marches en marbre de Syrie sont couvertes de bois usé par les genoux des fidèles. Quatre petites croix en cuivre marquent les endroits teints du sang précieux de Jésus.

Cette voie sacrée est fréquentée par quantité de pèlerins. A certains jours, pendant le carême, la foule est si

grande qu'il faut stationner longtemps à la porte de l'édifice avant de pouvoir y entrer. Aujourd'hui, l'accès en est facile. Cinq personnes seulement font avec nous la pieuse ascension.

Arrivées au sommet, nous nous trouvons en face de l'ancienne chapelle des papes. Aucun visiteur n'y peut entrer. Monseigneur Curotte nous fait remarquer au frontispice cette inscription : *Non est in toto sanctior orbe locus*. Il n'est point de lieu plus saint dans le monde entier.

« Que renferme-t-il donc ? demandons-nous.

— Il renferme une image de l'Homme-Dieu peinte sur bois. Commencée par saint Luc, elle fut terminée par les anges. Cette image est dite *acheiropoïete*, mot d'origine grecque qui signifie *pas faite de main d'homme*. On ne la montre au public qu'à certaines fêtes. Dans les grandes calamités, on la portait solennellement jusqu'à Sainte-Marie-Majeure. La dernière procession eut lieu sous Pie IX. »

Avant de prendre congé de nous, Monseigneur Curotte nous amène au pied de l'obélisque qui orne la place. Comme celui du Vatican, il vient d'Héliopolis et porte au sommet une relique insigne de la vraie Croix. C'est le plus grand qui existe : il mesure cent quarante-cinq pieds. C'est aussi le plus ancien : son origine remonte à l'an 1700 avant Jésus-Christ.

Lundi, 20 septembre

Jour commémoratif de l'entrée des troupes piémontaises dans Rome, en 1870, et de la proclamation de l'Unité italienne.

Après avoir conquis successivement Venise et le Milanais, le royaume de Naples et la Savoie, Victor-Emma-

nuel II s'empare des Etats pontificaux et devient souverain de toute l'Italie.

La célébration de cette fête nationale s'opère dans le plus grand calme: aucune manifestation populaire, aucune réunion tapageuse où l'on insulte la papauté. On se contente de pavoiser et d'illuminer les rues principales de la ville. Que les temps sont changés! Il y a loin de Nathan à Mussolini! Doué d'un ascendant impérieux, le premier Ministre d'Italie emploie la puissance morale dont il dispose au maintien de l'ordre et du respect des droits de chacun. Plaise à Dieu qu'il puisse faire davantage en faveur du Souverain Pontife! ¹

L'anniversaire de cet événement historique nous rappelle le souvenir de Pie IX, roi dépossédé, que ses malheurs et le charme de sa personne ont rendu si populaire.

Il évoque aussi la mémoire de nos braves compatriotes qui exposèrent généreusement leur vie pour sauvegarder la monarchie pontificale. Par la pensée, nous voyons les survivants de cette phalange d'élite réunis, selon la coutume, dans l'église de Bonsecours, pour y entendre la messe. C'est ainsi qu'ils continuent de réclamer, par la prière, la restauration du pouvoir temporel papal.

Monsieur l'abbé Grégoire veut bien reprendre, ce matin, ses fonctions de guide. Notre itinéraire, qu'il a lui-même tracé, porte en première ligne la visite de Sainte-Marie-Majeure que nous apercevons à l'extrémité de la *via delle Quattro Fontane*, sur la colline de l'Esquilin. C'est la plus grande des quatre-vingts églises de Rome sous le vocable de la sainte Vierge.

En chemin, nous devisons sur la légende du miracle des neiges, sur la célébrité de la basilique Libérienne, enrichie par plusieurs papes et témoin de la première communion de Louis Veillot, après sa conversion.

(1) C'est fait, depuis les accords du Latran (1929).

Cette basilique tourne le dos à la Place de l'Esquilin et regarde celle de Sainte-Marie-Majeure où s'élève une magnifique colonne cannelée, portant sur son chapiteau corinthien une statue en bronze de la Vierge Immaculée. C'était l'unique colonne qui restait, au XVII^{ème} siècle, de la basilique de Constantin au Forum. Paul V en fit un piédestal à la Reine du ciel et de la terre.

De la façade se détache une *loggia* à trois arcades, d'où les papes donnaient la bénédiction apostolique le 15 août, fête de l'Assomption.

Dans le portique, une statue en bronze de Philippe IV, roi d'Espagne, destinée à rappeler les prérogatives des souverains de ce pays qui étaient, par droit de naissance, protecteurs de la basilique mariale et membres de son chapitre.

L'intérieur de l'église présente un coup d'œil brillant et majestueux. Le premier or qui servit à dorer la voûte à caissons venait d'Amérique. Deux rangées de colonnes ioniques en marbre blanc séparent les trois nefs. Au-dessus de l'entablement, une série de mosaïques illustrent les faits de l'Ancien Testament que les Pères du concile d'Éphèse avaient signalés comme préfigurant la maternité divine de Marie. La plus belle des mosaïques est celle qui remplit la voûte de l'abside. Elle représente le couronnement de la sainte Vierge au ciel. Sur un même trône entouré d'étoiles sont assis Jésus et Marie. D'une main, le Sauveur tient un livre; de l'autre, Il pose une couronne sur le front de sa Mère. A leurs pieds, on voit le soleil et la lune. Des groupes d'anges et deux inscriptions complètent le tableau: *Maria Virgo assumpta est ad æthereum thalamum in quo Rex regum stellato sedet solio.* Marie est montée à la demeure éthérée où le Roi des rois est assis sur un trône étoilé. *Exaltata est sancta Dei Genitrix super choros angelorum ad cælestia regna.* La sainte Mère de Dieu a été élevée au-dessus des chœurs des anges dans le royaume des cieux.

Au centre de la nef centrale, un baldaquin en bronze doré, avec colonnes de porphyre, surmonte l'autel papal. Cet autel est une urne antique recouverte d'une table en marbre blanc, soutenue par quatre anges.

La confession renferme deux reliques précieuses: le corps de l'apôtre saint Mathias et cinq planches de la crèche de Notre-Seigneur que l'on expose aux regards des fidèles une fois l'an, le 24 décembre. Entre les escaliers qui descendent à la crypte, Pie IX à genoux, mains jointes et visage souriant. Si sa présence ici n'est pas la mise à exécution d'une clause testamentaire, elle est indubitablement la réalisation d'un désir intime du pape de l'Immaculée Conception.

La basilique de Sainte-Marie-Majeure possède deux magnifiques chapelles en forme de croix grecque et surmontées de coupes peuplées d'anges.

La chapelle Sixtine, construite par Sixte-Quint, occupe le bras droit du transept. Le grand pape y a son tombeau. Une statue en marbre le représente dans l'attitude de la prière. Sur un pan de la muraille, des bas-reliefs rappellent les événements principaux de son pontificat: son couronnement, la canonisation de saint Didace, la conclusion de la paix entre le roi de Pologne et l'empereur d'Allemagne, et d'autres encore.

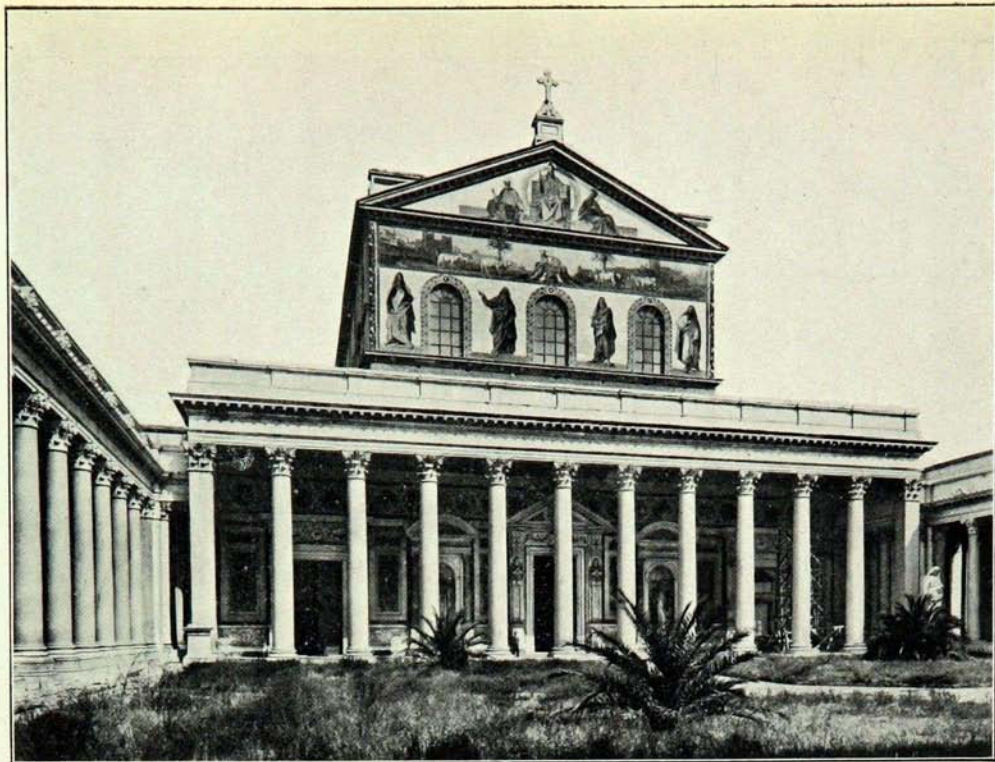
Dans la même chapelle, on voit le monument de saint Pie V, le pape de Lépante, dont le corps est conservé dans une urne de vert antique orné de bronze doré. Il est représenté couché, vêtu d'une soutane de soie blanche, le visage couvert d'un masque d'argent, les mains gantées, la droite portant l'anneau pontifical. La sculpture a mis en relief quelques pages de son histoire: son couronnement, son intervention dans les luttes des armées chrétiennes contre les invasions musulmanes.

La chapelle Sixtine est la chapelle du Saint-Sacrement. Le tabernacle en bronze doré a la forme originale d'une



ROME - Basilique de S.te Marie Majeure. - L'intérieur.

(Phot. D. Anderson - Rome).



(Phot. D. Anderson - Rome).

ROME - Basilique de St. Paul hors les murs. - L'extérieur.

basilique portée par quatre anges. Nous nous agenouillons pour rendre nos hommages au Dieu bon qui fait son ciel de notre pauvre terre, et dont la demeure n'est pas toujours aussi riche que le tabernacle de la chapelle de Sainte-Marie-Majeure.

Vis-à-vis de la chapelle Sixtine est la chapelle Borghèse dédiée à la sainte Vierge. Elle fut érigée par Paul V (Camille Borghèse) pour lui-même et pour les membres de sa noble famille. Sa statue avoisine celle de Clément VIII (Hippolyte Aldobrandini). Ici, comme dans la chapelle Sixtine, le ciseau des artistes a fait jaillir du marbre deux carrières illustres, fécondes en œuvres éclatantes.

L'autel de la sainte Vierge est un riche monument. Il consiste en une urne de lapis-lazuli posée sur trois degrés de marbre blanc. Quatre colonnes de jaspe oriental, avec bases et chapiteaux de bronze doré, soutiennent un entablement dont la frise est d'agate. Sur cet autel trône une image miraculeuse de la Vierge attribuée à saint Luc. Le temps l'a noircie; à peine y distingue-t-on les linéaments du gracieux et si doux visage de la plus belle des créatures humaines.

Le cadre, porté par sept anges, est incrusté de pierres précieuses: améthystes, rubis, émeraudes, topazes, grenats qui symbolisent les vertus de la Reine des cieux.

De tout temps, cette Madone a été l'objet de la vénération des Souverains Pontifes. C'est à ses pieds que les saints papes Grégoire III, Adrien Ier, Léon III et Pascal Ier passaient les nuits en prières; que Clément VIII venait, dès l'aurore, pieds nus, offrir le divin sacrifice; c'était pour lui rendre hommage que Benoît XIV ne manquait aucun samedi d'assister au chant des Litanies institué à *perpétuité* par Paul V.

Ainsi donc, par la récitation des Litanies, le samedi soir, les Sœurs de Sainte-Anne ont l'honneur de s'associer aux chapelains et aux fidèles réunis dans la basilique de

Sainte-Marie-Majeure, pour glorifier la sainte Vierge par l'évocation de ses plus beaux titres.

Notre itinéraire de nouveau consulté, nous partons sans retard pour Saint-Laurent-hors-les-murs. Le tramway franchit la muraille Aurélienne par la porte *San Lorenzo* et nous conduit à la basilique en suivant la *via Tiburtina*.

Sur la place s'élève une colonne de granit égyptien surmontée d'une statue en bronze de saint Laurent.

L'intérieur de la basilique offre un aspect étrange. C'est qu'elle est formée de deux bâtiments dont les entrées sont diamétralement opposées. Le premier fut érigé par Constantin à l'endroit où sainte Cyriaque, noble veuve romaine, avait inhumé saint Laurent et ses compagnons martyrs. Il s'ouvre à l'est. Le pape Honorius III ajouta la nef actuelle et plaça le portail à l'ouest.

Les restes vénérés de l'immortel Pie IX reposent ici. Le grand Pontife choisit, pour sa sépulture, la crypte qui formait autrefois le vestibule de la basilique constantinienne. Dans son testament, il avait fixé une somme de cinq cents écus pour son modeste tombeau, qu'il confiait à la garde des Capucins. Conformément à sa volonté expresse, son tombeau est simple : un sarcophage en marbre entouré d'une grille en fer. Mais pour cet humble de cœur se sont vérifiées les paroles de nos Livres Saints : « Celui qui s'abaisse sera élevé. » Et sa chapelle sépulcrale est devenue un des plus riches monuments. Plafond, murs et parquet sont entièrement couverts de mosaïques aux sujets et aux couleurs variés. Celles des parois représentent sur fond d'or les armoiries des papes, des cardinaux, des évêques et des communautés religieuses qui en ont payé les frais.

Les Capucins ne manquent pas un seul jour de monter la garde auprès du dépôt précieux qui leur a été confié.

La Vierge elle-même veille fidèlement sur le dernier sommeil du Pontife qui a glorifié son immaculée conception.

Notre dévotion satisfaite, nous visitons la cour intérieure du monastère des Capucins, attenant à la basilique. Ce monastère est le plus ancien de Rome : il date de 1190. Dans les murs extérieurs du cloître sont encastrés des fragments de statues, d'inscriptions de tout genre trouvés dans la catacombe Sainte-Cyriaque, creusée sous la basilique Saint-Laurent. Cela compose une mosaïque bizarre dont nous n'aimerions pas à couvrir les façades de nos maisons.

A côté de la basilique s'ouvre le *Campo verano*, vaste cimetière dont nous ne parcourons qu'une minime partie. Il a un aspect imposant ; à l'entrée quatre statues colossales : le Silence, la Charité, l'Espérance et la Méditation ; des cyprès séculaires forment bordure aux longues allées. Les Romains ont un culte pour leurs morts : ils entretiennent des lampes et des fleurs sur leurs tombes et leur érigent de beaux monuments. Pie IX en a fait élever un magnifique à la mémoire des soldats morts pour défendre les droits du Saint-Siège.

Le soleil de midi a des ardeurs insoutenables : il nous faut rentrer.

Dans l'après-dîner, nous nous dirigeons en voiture vers le *Pincio*, promenade publique hors de la ville. On l'appelait autrefois *collis hortulorum*, colline des jardins. Ce nom lui convient encore aujourd'hui.

Le *Pincio* est le rendez-vous du peuple romain le soir et les jours de fête. On y va chercher le repos, l'air pur et la fraîcheur sous des ombrages délicieux. On y trouve aussi l'espace : les dimensions de ce parc sont telles que les neuf cent mille habitants de Rome peuvent y évoluer à l'aise. Les routes sont larges et belles ; le terrain, agréablement accidenté.

Aux charmes de la nature se mêlent les beautés de l'art.

La Renaissance a élevé des temples aux divinités mythologiques, elle en a peuplé les fontaines. Les contours des avenues sont jalonnés de cent vingt-six bustes en marbre, représentant les grands hommes de la Rome antique et de la Rome moderne. Dans cette galerie historique, commencée par les papes, figurent le Père Secchi, savant jésuite correspondant de l'Institut de France, et l'architecte Valladier, dessinateur du parc et des jardins du *Pincio* à l'époque napoléonienne. Avant la guerre de 1914-18, l'empereur d'Allemagne, Guillaume II, y a fait ériger un somptueux monument à Goethe; la France, un plus modeste à Victor Hugo.

Un quartier du *Pincio* a été récemment converti en Jardin zoologique. La nature prévenante avait accumulé des rochers dans cet endroit. Elle y avait même creusé des cavernes pour les fauves et des bassins pour les animaux aquatiques. L'homme n'eut donc, pour ainsi dire, qu'à introduire les espèces exotiques. Elles s'y trouvent bien, excepté toutefois celles des régions polaires qui paraissent beaucoup souffrir sous le soleil d'Italie.

Avant de retourner à la Retraite du Sacré-Cœur, nous allons louer des chambres chez les Sacramentines de la *via Sistina*, afin de nous rapprocher du centre de la ville. Cette mesure nous permettra d'économiser à la fois forces, temps et argent: toutes choses qu'il faut ménager lorsqu'on veut voyager loin.

Mardi, 21 septembre

A 6h. 15, nous nous mettons en route pour Saint-Pierre avec une religieuse Franciscaine du Saint-Sacrement, notre compagne de pension.

Monsieur l'abbé Grégoire, fidèle à son engagement d'hier, nous y rejoint bientôt pour célébrer la messe aux intentions de notre Communauté.

« Aujourd'hui, écrit notre Mère Générale à Mère Assistante, nous avons eu le bonheur d'entendre deux messes dans la crypte de Saint-Pierre, près des tombeaux de Pie X et de Benoît XV. Que j'y ai prié pour notre chère famille religieuse! Pendant l'action de grâces de ma communion, j'ai demandé aux saints Apôtres et à Pie X, de vénérée mémoire, de nous restaurer toutes dans le Christ Jésus, par la pratique toujours croissante de la charité. »

A cette heure matinale, le tombeau du Pape de l'Eucharistie est environné de personnes en prières; des cierges y brûlent; des couronnes de fleurs fraîchement coupées embaument la chapelle. Personne ne se retire sans avoir fait toucher son chapelet au cercueil du saint Pontife. Il en est ainsi tout le jour, paraît-il. C'est la canonisation spontanée du peuple. Lorsque l'Eglise l'aura confirmée, on dira: la voix du peuple était la voix de Dieu.

Après la messe, petit déjeuner dans la salle voisine de la sacristie. Avec l'abbé Grégoire et deux curés de la Saskatchewan, les abbés Perrault et Joyal, venus à Rome pour la première fois, nous visitons ensuite les détails de l'intérieur de la basilique.

Plusieurs chapelles sollicitent notre pieuse curiosité. La chapelle du Saint-Sacrement, grande et belle entre toutes, est fermée par une magnifique grille en fer. Les mosaïques de sa coupole, les ornements en stuc doré de sa voûte, les marbres multicolores qui revêtent ses murs lui donnent un aspect brillant. Le tabernacle coulé en bronze et orné de pierres précieuses est une miniature du petit temple circulaire de Bramante à Saint-Pierre-in-Montorio. Douze colonnettes corinthiennes, incrustées de lapis-lazuli, soutiennent la corniche sur laquelle s'élèvent les statues des Apôtres; celle du Sauveur domine le dôme.

Trois papes ont leur tombeau dans cette chapelle. Sixte IV (de la Rovère) est représenté sur un lit funèbre en bronze; des bas-reliefs symbolisent les vertus et les connaissances de ce Pontife. Grégoire XIII (Boncompagni), majestueux, est assis sur un trône en marbre, entouré de la Religion et de la Force. C'est le pape de la réforme du calendrier: un large bas-relief rappelle cet événement mémorable. Grégoire XIV (Sfondrato) a un sarcophage fort simple.

Une porte à gauche de l'autel s'ouvre sur le Vatican. C'est là qu'apparaît le Souverain Pontife quand il vient présider une cérémonie à Saint-Pierre.

Outre sa haute destination coutumière, qui est d'abriter les saintes Espèces, la chapelle du Saint-Sacrement devient chapelle ardente à la mort des papes. On les y expose de façon à laisser les pieds du Pontife défunt dépasser la grille pour que les fidèles les puissent baiser.

La chapelle du chœur des chanoines de la basilique ne le cède ni en richesses ni en dimensions à celle du Saint-Sacrement. Elle possède deux belles orgues. Les stalles en noyer sont ornées de fines sculptures. Au côté droit de l'autel, on voit une colonne de marbre blanc et noir avec plinthe en porphyre, base et chapiteau en bronze doré; cette colonne sert de chandelier au cierge pascal. Le Chapitre de Saint-Pierre, composé d'un cardinal, d'un prélat remplissant les fonctions de vicaire, de trente chanoines, de trente-six bénéficiers et de vingt-six clercs, s'y réunit tous les jours pour la célébration des saints Offices.

Une modeste pierre tumulaire, enchassée dans le marbre du pavé, garde le nom de Clément XI (Albani), qui ne gouverna l'Eglise qu'un an. La statue d'Innocent VIII (Cybo) se détache d'un monument colossal en bronze. Ce pape est couronné de la tiare. Sa main droite est levée pour bénir; la lance que porte sa main gauche rappelle la

sainte Lance que ce Pontife réclama de Bajazet II, empereur de Constantinople.

La chapelle Clémentine, due à Clément VIII, renferme le tombeau de saint Grégoire le Grand. La mosaïque de l'autel représente le miracle opéré par le saint pape pour prouver aux incrédules que les voiles qui recouvraient les corps des martyrs devaient être vénérés comme des reliques. Devant une foule de témoins, il fait jaillir le sang en déchirant l'un de ces voiles.

Le monument de Pie VII (Chiaramonti) occupe tout un pan de cette chapelle. Il fut érigé par le cardinal Consalvi, lequel désigna lui-même les attributs qui devaient entourer la statue du pape : la Sagesse et la Force, le Temps et l'Histoire. En face de ce Pontife bénissant, martyr du *non possumus*, on songe à son exil décrété par Napoléon, à sa dure captivité de Fontainebleau, mais plus encore à sa magnanimité envers la famille de l'empereur déchu. Quelle noblesse dans ce geste chrétien ! Il élève de cent coudées l'opprimé au-dessus de l'oppresser : une grande âme est plus qu'un grand génie.

Trois autres chapelles ressemblent à la Clémentine : celle de Saint-Michel, de la Madone de la colonne et la Grégorienne. Nous les visitons avec intérêt, mais sans nous y arrêter bien longtemps.

Tout autour de la basilique règne une véritable galerie de monuments funéraires. Saluons en passant :

Paul III (Farnèse), le pape du concile de Trente, trônant entre la Prudence et la Justice ;

Urbain VIII (Barberini), pape aussi éclairé que vertueux qui condamna les erreurs de Jansénius ;

Alexandre VII (Chigi), dans l'attitude de la prière ; la Mort lui présente un sablier ;

Clément X (Altieri), dont les vertus sont symbolisées

par deux statues de femmes au doux visage: la Clémence et la Bénignité;

Alexandre VIII (Ottoboni), qui condamna les quatre articles de l'assemblée du clergé de France relatifs aux libertés de l'Eglise gallicane;

Innocent XI (Odescalchi), aussi sévère et inflexible contre les abus que doux et tendre envers les pauvres;

Innocent XII (Pignatelli), dont l'expression de la physionomie et du geste révèle l'ami de la justice et le censeur rigoureux des mœurs de son époque;

Benoît XIV (Lambertini), debout et bénissant, dans une attitude majestueuse et résolue. Sur son front rayonne la haute science qu'il incarne;

Clément XIII (Rezzonico), chef-d'œuvre de sculpture vénitienne, la plus belle représentation d'un Pontife en prière. Sa mansuétude et sa vigilance sont figurées par deux lions: l'un dort, l'autre veille;

Léon XII (della Genga), représenté au moment où il donne la bénédiction *urbi et orbi* du balcon central de la basilique;

Pie VIII (Tenerani), à genoux aux pieds de Jésus, entre les saints apôtres Pierre et Paul;

Pie X (Sarto), le pape de l'Eucharistie, de la restauration de toutes choses dans le Christ, le pape des enfants. Son visage est sans sourire, sans bonté. Aucune ressemblance entre ces traits de marbre et ceux que lui a toujours donnés la photographie. Oeuvre imparfaite: il est rumeur qu'elle sera bientôt remplacée.

Le monument de Benoît XV (della Chiesa), encore dans l'atelier du sculpteur, représentera ce Pontife en mosette et étole, à genoux sur un coussin, suppliant Dieu et la Vierge de ramener la paix. Au fond de la scène, derrière la statue orante en marbre blanc, la Guerre avec ses ca-



ROME - Extérieur de la Basilique de St. Pierre.

(Phot. D. Anderson - Rome).



ROME - Intérieur de la Basilique de St. Pierre.

(Phot. D. Anderson - Rome).

nons, ses hommes d'armes, ses incendies, ses ruines; dans le ciel, la Vierge et l'Enfant laissant tomber sur la terre un rameau d'olivier; au bas du monument, l'urne funéraire garnie d'ornements de bronze et portant les armes du Pape de la paix.

On rencontre aussi dans Saint-Pierre les mausolées de quelques princes et princesses dont les cendres reposent dans les cryptes vaticanes :

Jacques III Stuart, ses deux fils: Charles-Edouard et Henri, son épouse: Marie-Clémentine Sobieski, tous bannis de l'Angleterre à cause de leur religion;

Christine de Suède qui abjura le protestantisme, abdiqua le trône et vint mourir à Rome;

La comtesse Mathilde, appui de Grégoire VII contre Henri IV d'Allemagne dans la querelle des Investitures. La tiare et les clefs qu'elle soutient de la main gauche rappellent son dévouement au Saint-Siège.

S'il faut en croire certain Guide réputé digne de foi, on compte, dans la basilique, trois cent quatre-vingt-seize statues. C'est tout un peuple composé, en majeure partie, des fondateurs d'Ordres religieux. Ils forment une couronne d'honneur autour de saint Pierre dont la statue en bronze — bien connue par ses fac-similés vénérés dans nos églises — s'adosse au dernier pilier de droite.

Au-dessus de la niche en marbre sculpté qui abrite le chef des Apôtres, se dessine le portrait en mosaïque de Pie IX. Il y fut placé en 1872 pour rappeler que ce pape avait seul jusqu'alors dépassé les vingt-cinq années de pontificat de saint Pierre à Rome.

On dit qu'annuellement, le 29 juin, la statue de saint Pierre est revêtue des ornements pontificaux. C'est le traditionnel hommage de fête rendu au prince des Apôtres pendant que la liturgie célèbre ses louanges et que les fidèles portent en triomphe sa statue — une minuscule celle-

là — à travers le temple que lui a élevé la munificence des papes.

Dans la basilique vaticane, au-dessus de l'autel de l'abside, on conserve la chaire de saint Pierre qui fut d'abord la chaise curule du sénateur Pudens. Quatre statues colossales, représentant saint Athanase, saint Jean-Chrysostome, saint Ambroise et saint Augustin, soutiennent un trône magnifique en bronze doré dans lequel est renfermé le siège vénérable. Il est en chêne marqueté d'or et orné de bas-reliefs en ivoire.

De tout temps, cette chaire fut l'objet d'un culte public et solennel. Aux premiers siècles, elle était le signe visible de l'origine apostolique de l'Eglise romaine; on s'en servait alors pour l'intronisation des nouveaux papes.

L'abside de Saint-Pierre fut témoin, le 8 décembre 1854, de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception par Pie IX, « la première définition de foi qu'aucun dissentiment ne précéda et qu'aucune hérésie ne suivit » (Mgr Dupanloup). Quatre grands rectangles de marbre conservent en lettres d'or la formule de la définition du dogme ainsi que les noms des cardinaux, archevêques et évêques qui prirent part à la glorification de la Vierge Immaculée. L'un d'eux nous est bien familier: c'est celui de notre vénéré fondateur, Monseigneur Ignace Bourget.

Saint-Pierre a son trésor de reliques insignes: la sainte Face imprimée sur le voile de la pieuse Véronique; la sainte Lance retrouvée par l'impératrice Hélène et remise à Innocent VIII par Bajazet; un fragment notable de la vraie Croix; le chef de saint André apôtre conservé à Constantinople jusqu'au XVème siècle puis cédé à Pie II.

Ces reliques sont exposées chaque année à la vénération des fidèles: les trois premières durant la semaine sainte; la dernière, le 30 novembre, fête de saint André.

Nous terminons la visite de la vaste nef par le bras gau-

che du transept où s'alignent en courbe dix confessionnaux. Une pancarte fixée au-dessus de la porte indique la langue entendue par le confesseur.

Un onzième confessionnal, un peu isolé des autres, est celui du Grand Pénitencier. Les Pénitenciers sont des religieux prêtres des différentes nations catholiques attachés aux basiliques Saint-Pierre, Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Marie-Majeure, pour entendre les confessions des fidèles et absoudre des cas réservés au Pape. Ces religieux sont munis d'une longue baguette dont ils frappent légèrement la tête des pénitents qui fléchissent le genou en passant devant leur confessionnal. Quarante jours d'indulgence sont attachés à cet acte d'humilité.

C'est une coutume du droit romain sanctifiée par la religion et devenue le symbole de l'affranchissement des âmes. Dans l'ancienne Rome, pour affranchir un esclave, son maître le frappait sur la tête avec une baguette nommée *vindicta*.

Tel que convenu la semaine dernière, Monseigneur Fontana se met à notre disposition pour continuer la visite commencée. Avec empressement nous descendons à sa suite dans la crypte, prier sur le tombeau des saints apôtres Pierre et Paul, l'endroit le plus vénérable de la basilique. L'autel qui renferme leurs cendres est richement orné de pierres précieuses. Les messes s'y succèdent de 5 heures à midi tous les jours. En ce moment, un prêtre élève la sainte Victime. Nous nous prosternons pour l'adorer.

Dans l'intime de nos âmes, nous repassons l'histoire glorieuse du tombeau de l'humble pêcheur de Galilée! Sur ces dalles, combien de générations se sont agenouillées! Pendant des siècles, c'est autour de ce tombeau, dans le culte de saint Pierre, que l'unité catholique s'est affirmée et fortifiée. C'est dans le tombeau de Pierre qu'ont germé les vastes entreprises apostoliques: la conversion des Gen-

tils, la civilisation des barbares, la pacification des peuples passionnés pour la guerre. De tout temps, le tombeau du prince des Apôtres, comme celui de son divin Maître, a diffusé la lumière et la foi, le zèle et la charité. Il est la source merveilleuse de l'influence des papes, du prestige de leur personne, de l'autorité de leur parole, de la sainteté de leur vie. Aussi, les Souverains Pontifes, qui se disent en toute vérité les vicaires de Jésus-Christ, se proclament-ils glorieusement les successeurs de Pierre.

Sous la nef majeure de la basilique s'alignent trois longues galeries de sépultures de papes et de princes; les plus anciennes datent du IX^{ème} siècle. Heureux ceux qui dorment à côté de saint Pierre!

Devant Monseigneur Fontana, toutes les portes s'ouvrent: ce qui nous permet d'entrer dans les jardins du Vatican. Pie XI y vient chaque jour: la semaine, en carrosse; le dimanche, dans l'automobile que lui ont donnée les Milanais. Quand il descend de voiture, il s'assied sur un banc de pierre, en face d'un grand aquarium peuplé de cyprins dorés. Nous nous y reposons un instant, puis, nous continuons notre promenade à travers les allées caillouteuses, sous les pins-parasols dont la taille géante domine celle des chênes verts, des ifs, des tilleuls et des magnolias. Ici et là, le long de la route, des touffes de bambou grêle, des buissons de houx, des bouquets d'asters fleuris, d'amaranthes veloutées et de sauge aux grappes écarlates.

Au détour d'une avenue apparaît un fac-similé de la grotte Notre-Dame de Lourdes, où Benoît XV allait réciter le chapelet quotidiennement avec son frère malade. A distance se profile la Villa Pia, séjour des papes en vacances. Pie XI n'y va pas: Sa Sainteté n'en trouve guère le loisir.

Dans les jardins du Vatican, les fontaines sont nombreuses: de tous côtés, on entend des bruits de cascades. L'une est appelée la *fontaine de l'aigle*, parce qu'elle est

surmontée d'une aigle éployée. Une autre dont les jets sont disposés comme les rayons d'un ostensor se nomme *fontaine du Saint-Sacrement*. Elle fut érigée par Paul V qui en a fait un véritable monument.

Avant de quitter le jardin, nous cueillons, sur l'invitation de Monseigneur Fontana, quelques fleurs de cyclamen rose, des branchettes de houx et de lierre. Lui-même ajoute gracieusement à notre collection deux oranges qu'il détache de l'arbre.

En rentrant, nous nous arrêtons au musée des carrosses. On en garde treize de différents styles. Le vieillard qui en est le conservateur a quatre-vingt-quatre ans; il en compte soixante-trois de service. Comme tous les anciens domestiques, il est très attaché à ses fonctions et paraît glorieux de son passé. « Je fus écuyer sous Pie IX, nous dit-il. Quand le Pape parcourait les rues de sa capitale, je chevauchais devant son carrosse traîné par quatre chevaux blancs. Pie IX était bon; on l'acclamait sur son passage. Et j'en étais heureux. »

Pendant l'évocation de ce souvenir, le gardien avait désigné d'un geste le carrosse de Pie IX. Il est blanc avec ornements en cuivre doré; sur les portières, les armoiries du Pape; pour fermoirs, les trois clefs, symbole du triple pouvoir pontifical; à l'intérieur, un *tronetto* drapé de velours rouge. « Les harnais de son attelage, nous dit le vieillard, étaient ornés de pierres précieuses. Le saint Pape y substitua des pierres vulgaires et fit enchâsser les gemmes dans une couronne de la Vierge. »

De Léon XII à Pie IX, le carrosse des papes a des proportions extraordinaires. Les roues postérieures mesurent cinq pieds de diamètre. Le corps de la voiture, tendu de velours rouge, est couronné d'une dentelle en cuivre doré. En avant, deux anges de même métal portent les attributs de la papauté: la tiare et les clefs.

Ce carrosse fut prêté par Pie X pour l'exposition de Mi-

lan. Il revint mutilé, appauvri. On lui avait enlevé de ses plus riches ornements et donné aux autres des substituts sans valeur.

Malgré le vif intérêt trouvé dans la visite du jardin et du musée, nous avons hâte de franchir le seuil du Vatican. Deux gardes-suisse en faction font le salut militaire à Monseigneur Fontana et nous laissent passer.

Ces gardes-suisse sont jolis à voir avec leur casque à panache rouge, leur hallebarde dressée, leur uniforme à la *Michel-Ange* où s'agencent harmonieusement le jaune, le rouge et le violet.

Ils sont au nombre d'une centaine sous le commandement d'un colonel. Leur fonction est de surveiller les avenues et les salles de réception du Vatican, l'antichambre du Souverain Pontife et de faire régner l'ordre dans la basilique, quand la foule y est considérable.

Deux autres corps composent l'armée pontificale actuelle: la garde palatine, sorte de milice bourgeoise forte de trois cent cinquante hommes répartis en quatre compagnies; la garde noble, qui se recrute parmi l'aristocratie romaine, comprend une vingtaine de gentilshommes portant le titre d'officiers. Les deux corps sont de service les jours de grande cérémonie.

Ces détails, appris occasionnellement, nous font désirer de plus en plus voir le brillant cortège du Pape, lors de son entrée solennelle à Saint-Pierre.

Un mot du Vatican avant d'y pénétrer par l'escalier royal. C'est le plus vaste palais du monde; non pas un bâtiment unique avec une façade digne de sa magnificence, mais plutôt une agglomération d'édifices construits successivement pour y loger les chefs-d'œuvre découverts dans les ruines de Rome. Il est à trois étages et renferme une multitude de salles, des galeries, des corridors, des chapelles, une bibliothèque, un musée: en tout, onze mille piè-

ces, dit-on. Une aile suffit à loger le distingué personnel du Vatican: le Souverain Pontife, le cardinal Secrétaire d'Etat et le Majordome.

Ainsi renseignées, entrons dans la salle royale destinée à la réception des ambassadeurs. Elle mesure cent six pieds de longueur sur une largeur de trente-sept pieds. Plafond et murs latéraux sont couverts de fresques: *la Bataille de Lépante*, *la Nuit de la Saint-Barthélemy*, *la Prise de Tunis par Charles-Quint*, *l'Absolution de Frédéric Barberousse par Alexandre III*, *le Retour des papes d'Avignon*, et d'autres encore. Ces scènes historiques, peintes par différents artistes, sont toutes très vivantes.

La salle ducale, ornée de paysages, est plus petite. Elle servait primitivement aux audiences des princes. Aujourd'hui, l'on y reçoit des pèlerins de toutes conditions.

La chapelle Pauline, construite sous Paul III, est la chapelle officielle du sacré palais. Le Pape y célèbre quelquefois et donne la communion aux pèlerins qui en ont sollicité la faveur. Nous avons peu d'espoir d'obtenir ce privilège. En cette année du septième centenaire du Patriarche d'Assise, tous les billets d'admission vont aux délégués mondiaux de la famille franciscaine.

A notre grande satisfaction, notre itinéraire s'allonge. Il est vrai que nous marchons depuis longtemps, mais l'intérêt tient la fatigue à distance. Successivement, nous traversons deux pièces où sont réunis les portraits des papes, de saint Pierre à Benoît XV, ainsi que des tableaux dont les reproductions en mosaïque se voient dans les basiliques romaines.

La section de la mosaïque comprend trois salles. Dans la première sont exposées les pièces à vendre, quelques centaines environ, et si belles, que l'on voudrait s'arrêter pour les admirer à loisir. Mais impossible de succomber à la tentation: marche, marche, nous dit inces-

samment le pas rapide de notre cicerone que ces merveilles n'étonnent plus.

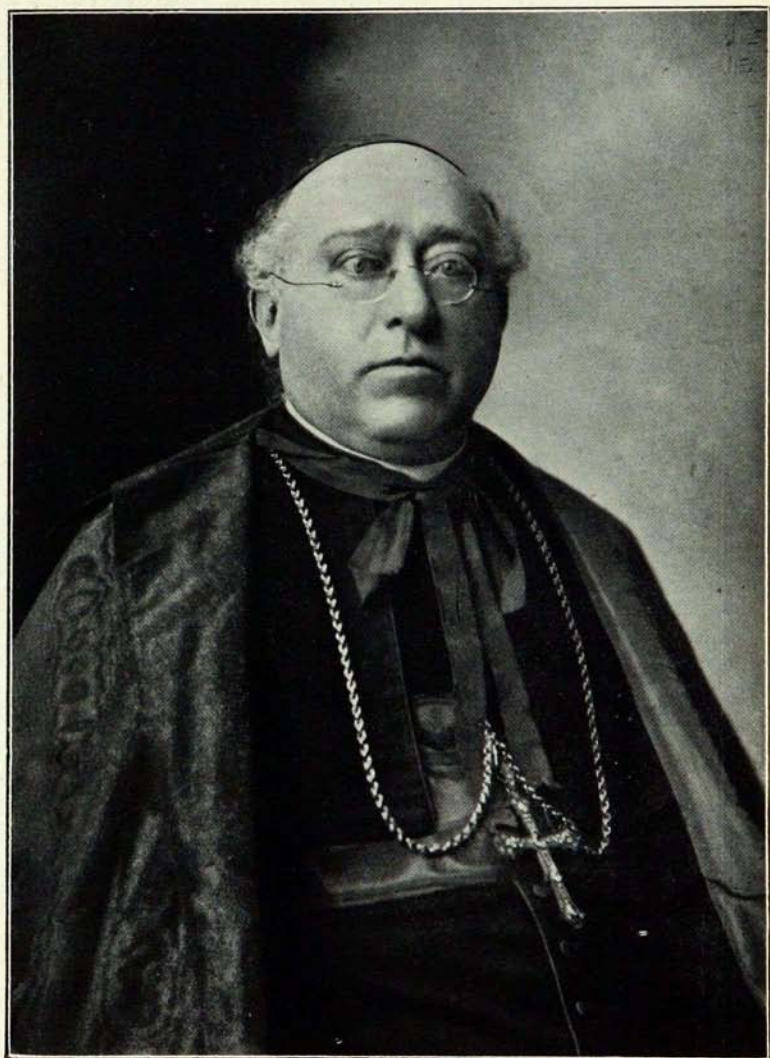
Les mosaïques de la deuxième salle sont plus petites, mais combien jolies ! de vrais bijoux ! Le Pape vient y choisir des cadeaux pour les personnages qu'il veut honorer. Heureux ceux-là ! puisque la valeur du don s'accroît encore de la dignité de celui qui l'offre.

Voici l'atelier où s'élaborent ces inimitables chefs-d'œuvre. Il en est qui coûtent jusqu'à vingt ans de travail. Une longue carrière d'artiste n'en saurait produire plus de trois. La patience étant vertu rare à notre époque de fébrile activité, les mosaïstes s'enrôlent en petit nombre. Deux seulement sont à l'ouvrage. Leur attitude est celle des peintres : debout devant leur chevalet, le modèle à droite, les émaux à gauche. Habités au va-et-vient des visiteurs, ils ne nous donnent pas un regard : des religieux au chœur ne sont pas plus modestes. Leurs mosaïques terminées, ils les exposent au feu comme on fait de la porcelaine fraîchement décorée.

L'atelier des mosaïques du Vatican est le plus renommé de Rome et du monde entier. L'habileté de ses ouvriers, la qualité de ses émaux et l'incomparable gamme de leurs teintes lui valent cette priorité. Au témoignage de notre guide, trente mille couleurs sont distribuées dans les caisiers fixés aux murs.

Le désir de remplacer les peintures de la basilique Saint-Pierre par des tableaux plus durables, tel est le motif qui détermina les Papes à créer cet atelier. La mosaïque est inaltérable : elle résiste aux injures du temps. De plus, elle convient excellemment à l'ornementation des églises.

L'heure est venue de remercier Monseigneur Fontana. Notre Mère Générale le fait au mieux. Dans la main que lui tend l'amitié, elle glisse une pièce brillante ; les trois abbés l'imitent. Et l'aimable prélat nous dit, dans un sou-



Le Cardinal Sincero.

(Phot. Felici - Rome).



ROME - Place St. Pierre et Vatican.

(Phot. D. Anderson - Rome).

rire, sa reconnaissance et ses bons sentiments envers les Canadiens.

Après une matinée débordante de fatigues, notre Mère Générale décide d'employer l'après-midi à l'achat d'objets de piété et de *Bénédictions apostoliques*, pour faire des heureux à son retour : excellente inspiration de son cœur qui lui verse le courage et la bonté à jet continu, comme ces fontaines bien alimentées que nous admirons tous les jours dans la ville de Rome.

Le magasin Berretti, fréquenté par les séminaristes canadiens, fixe notre choix. Il renferme tout ce que nous pouvons souhaiter. De plus, on y parle couramment le français : ce qui facilite les affaires. Nous revenons donc satisfaites. Cet achat, le premier du genre, a passablement alourdi nos sacs sans trop alléger notre bourse.

Avant de retourner au Janicule, nous allons visiter l'abbé Perrin à sa pension des Sacramentines. Il y est bien logé. La vie paraît lui sourire et pour cause. Un grand appartement bien orné et confortablement meublé, un service domestique irréprochable, des livres choisis, d'intéressantes revues, l'amitié de cardinaux influents, voilà, certes, des éléments de bonheur. Et l'ex-curé de Notre-Dame possède tout cela.

Une lettre du cardinal Sincero, qu'il vient de recevoir, lui met de la joie au cœur et des rayons dans les yeux.

A cause de la date éloignée de son retour, notre Cardinal protecteur nous engage de nouveau à l'aller rejoindre dans l'Italie septentrionale. Malgré notre désir de le rencontrer, il est peu probable que nous fassions ce long voyage. Le courrier lui portera bientôt nos remerciements pour sa bienveillante invitation et nos vœux de prompt retour à la santé.

Jeudi, 23 septembre

Par un temps frais et clair, nous partons, de grand matin, pour la catacombe Saint-Calixte, en compagnie de l'abbé Grégoire et des deux curés de l'Ouest canadien.

Le trajet s'accomplit en taxi par l'antique voie Appienne. Malgré ses deux mille ans d'existence, elle a conservé son pavage de basalte et ses murs de brique. Jadis, on la surnommait *regina viarum*, la reine des voies, parce qu'elle était bordée d'édifices et de tombeaux somptueux. Les guerres du moyen âge et les tremblements de terre ont multiplié les ruines. Aujourd'hui, les thermes de Caracalla, le cirque de Maxence, le mausolée des Scipions et tant d'autres monuments ne sont plus que des masses informes de débris qui proclament le néant des grandeurs humaines. Seul le monument de Cæcilia Metella, femme du triumvir Crassus, profile encore sa tour ronde et massive sur la campagne romaine. Les créneaux qui la couronnent rappellent qu'au XIIIème siècle ce tombeau servit de forteresse.

A vingt minutes environ de la porte Saint-Sébastien, la route se bifurque. Nous prenons la droite et nous montons les pentes douces d'une colline. Au sommet s'ouvre la catacombe Saint-Calixte.

Léon XIII en confia la garde aux Trappistes afin de soustraire à l'oubli cette nécropole chrétienne et de la remplir des louanges de Dieu. Fidèles à leur mandat, les fils de saint Bernard veillent et prient sur les tombeaux des martyrs. Chaque matin, dès l'aube, ils y offrent le saint sacrifice à l'exemple des papes persécutés et des confesseurs de la foi des premiers siècles.

Sur notre demande, l'un d'eux nous présente des billets d'entrée. Un autre nous précède, bougie en main, dans l'escalier souterrain de cinquante-six marches taillées dans le tuf. Les abbés Perrault et Joyal s'arrêtent à la crypte

des Papes; notre Mère Générale et sa compagne s'engagent dans un étroit couloir qui conduit à la chapelle Sainte-Cécile, où monsieur l'abbé Grégoire doit célébrer la messe aux intentions de notre Communauté.

Cette chapelle est petite et basse, pleine d'ombre et de touchants souvenirs. La noble vierge romaine y fut ensevelie et demeura insoupçonnée pendant près de sept siècles dans une excavation de la muraille. Le pape Pascal Ier l'y découvrit à la suite d'une révélation de la glorieuse martyre. Son corps intact portait des vêtements tissus d'or fin. Il reposait sur le côté droit dans un cercueil en bois de cyprés. Par ordre du Souverain Pontife, sa précieuse dépouille fut transportée au delà du Tibre, dans l'église élevée en son honneur sur l'emplacement même de son palais. Huit cents ans plus tard, en 1599, on rouvrit son sarcophage. La sainte apparut dans la même attitude et sans le moindre indice de corruption. Dieu qui aime les purs d'un amour de prédilection continuait à veiller sur la beauté de ce lis virginal. Rome tout entière put la voir et l'admirer. Epris d'un si beau modèle, Maderna le reproduisit en marbre blanc. Cette statue occupe aujourd'hui la niche sépulcrale qui renferma si longtemps le corps de sainte Cécile.

Pendant que nous la contemplons à la lueur vacillante de deux chandelles derrière la petite grille en fer qui la protège, l'*Introibo* retentit au pied de l'autel. La messe commence. Prions le Dieu qui soutient les martyrs et les couronne de gloire de donner à chacun des membres de notre Institut le courage dans les combats de la vie et la palme du triomphe éternel.

La consécration a fait descendre Jésus sur l'autel. Comme nos pères dans la foi, nous participons tous aux saints mystères. Outre le célébrant, cinq convives prennent place au banquet eucharistique: trois religieuses et deux séculières, notre petite sœur Franciscaïne s'étant jointe à nous avec deux jeunes filles.

Une communion aux Catacombes! qui dira ce qu'elle éveille dans l'âme, ce qu'elle y met de foi, d'espérance et de charité! Au souvenir de ces chrétiens qui, après avoir mangé le pain des forts, allaient courageusement au supplice pour rester fidèles à Dieu, on comprend mieux la puissance du *Credo*, on sent l'immortalité pénétrer sa vie passagère et l'amour divin s'aviver au fond de son cœur.

L'action de grâces terminée, nous visitons la crypte de saint Sixte II où, de 230 à 275, les Papes furent inhumés. Après les tombeaux des Apôtres, cette crypte fut le plus vénéré des sanctuaires de la primitive Eglise romaine. Les parois latérales sont percées de *loculi*, niches oblongues, horizontales, disposées « comme les rayons d'une bibliothèque », selon l'expression de Frédéric Ozanam. Une tablette de marbre portant un nom — illustre quelquefois — scellait hermétiquement chacune de ces sépultures. Outre les Papes, nombreux furent les martyrs ensevelis dans ce caveau, ainsi que l'atteste l'inscription latine de saint Damase, le restaurateur des Catacombes.

A la faveur du grand jour qui éclaire maintenant la première galerie, nous examinons les peintures dont les premiers chrétiens ornèrent leur cimetière Saint-Calixte. Elles révèlent plus de piété que d'art. Ce sont d'abord des symboles idéographiques, signes mystérieux compris des seuls initiés: le *poisson* représente le Christ; la *colombe*, l'âme au séjour des élus; l'*agneau*, le chrétien, membre du troupeau mystique du bon Pasteur.

Pas de portrait de Notre-Seigneur. Il n'apparaît que sous des images hiératiques: la vigne, le pasteur. Il en est ainsi de la sainte Vierge, que l'on croit reconnaître sous les traits d'une femme en prière.

L'Eglise est figurée par l'arche de Noé flottant sur les eaux du déluge; la résurrection, par Jonas rejeté du sein de la baleine et Lazare sortant du tombeau. L'eucharistie

et la sainte messe trouvent leur expression dans le sacrifice d'Abraham.

Les Catacombes constituent des archives très précieuses pour l'Eglise romaine : elles démontrent ses origines apostoliques et la divinité de sa doctrine. Aussi les Papes ordonnèrent-ils des fouilles méthodiques, des études sérieuses lorsque, en 1578, elles furent découvertes après un oubli de six siècles.

L'heure était toute providentielle. Luther venait de nier la primauté et partant l'autorité de l'Eglise romaine ; il avait rejeté ses dogmes les plus sacrés comme inventions superstitieuses des siècles barbares. Il fallait des arguments aux apologistes chrétiens, un démenti formel aux insolentes propositions de l'hérésiarque. Les Catacombes les fournirent à l'improviste.

Le nom de Pierre mille fois gravé sur les murailles, les peintures et graffites révélant la croyance aux sacrements et à la résurrection, le culte de la Croix et de la Vierge Marie furent autant de protestations contre les mensonges de Luther. Il était évident que le chef des Apôtres avait été le premier évêque de Rome et que le Credo professé par les premiers chrétiens leur venait des Apôtres et par eux, de Jésus-Christ lui-même.

A aucune époque l'exploration scientifique des cimetières souterrains ne se pratiqua avec plus d'ensemble et de méthode que sous Pie IX, proclamé le *nouveau Damase des Catacombes*.

En 1854, ce grand Pontife institua l'Académie romaine d'archéologie qui compta parmi ses membres le commandeur Visconti et le chevalier de Rossi. Les travaux de l'illustre société furent considérables. Mais lorsque, en 1870, l'usurpateur la somma de changer son titre de *pontificale* en celui de *royale*, elle préféra se disperser plutôt que d'obéir à cette injonction.

Grâce à Pie XI, elle vient de renaître sous le nom d'Institut d'archéologie chrétienne. Pour en assurer le bon fonctionnement, le Pape en a confié la direction à un élève de Rossi, Monseigneur Kirsch, bien connu dans le monde de la science.

Le travail archéologique tel qu'il se pratique à Rome est un travail de grande envergure mais de réalisations lentes. « Tout s'éternise dans la Ville Eternelle. » Cette parole, qui sert à justifier les lenteurs romaines de toute nature, s'applique avec justesse aux recherches destinées à mettre au jour l'histoire mystérieuse de la Rome souterraine.

Notre matinée doit être consacrée aux pèlerinages. Après avoir déjeuné d'un morceau de pain et d'une tasse de chocolat à l'hôtellerie des RR. PP. Trappistes, nous partons, encore tout imprégnées du mystique parfum des Catacombes, pour la basilique Saint-Paul-hors-les-murs.

C'est la plus belle comme ensemble, mais sa brillante décoration lui a enlevé le caractère des premières basiliques chrétiennes. Elle fut construite en 1823, sur les ruines de l'église édifiée par Constantin à l'endroit même où fut inhumé l'Apôtre des Gentils. Léon XII la voulut digne de la magnificence romaine. A cet effet, il fit appel à l'univers catholique. Les aumônes furent si abondantes qu'avec les seuls intérêts annuels des sommes versées, on put la rebâtir plus riche qu'elle n'était auparavant. Pie IX la consacra le 10 décembre 1854 en présence de cent quatre-vingt-cinq cardinaux, archevêques et évêques, glorieux témoins de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Leurs noms sont inscrits sur des tables de marbre encastrées dans les murs de l'abside.

L'intérieur de ce temple est vraiment imposant. C'est la seule basilique romaine qui soit à cinq nefs divisées par quatre-vingts colonnes corinthiennes en granit du Simplon. La voûte à caissons est riche d'ornements dorés sur fond d'argent. Au centre se détachent, dans un superbe relief, les armes de Grégoire XVI et de Pie IX. Des pla-

ques de marbre veiné, de toutes nuances, couvrent les murs. Elles sont si habilement jointes que l'on cherche en vain les lignes de contact. La richesse du parquet fait aussi notre admiration. On dirait une exposition de marbres préparée par un artiste en mosaïque.

Sur la frise qui court le long des nefs et du transept figurent les portraits en mosaïque des deux cent soixante-quatre papes qui ont gouverné l'Eglise depuis saint Pierre jusqu'à Benoît XV. Tous ces médaillons ont été exécutés dans les ateliers du Vatican. Chacun d'eux mesure quatre pieds de diamètre et représente un an de travail.

Ce cortège d'une majesté sans égale proclame la pérennité de l'Eglise qui traverse victorieusement les siècles et les sociétés. Quelle dynastie humaine peut se comparer à cette glorieuse lignée? Les dynasties tombent, disparaissent dans les révolutions sociales: la série des Vicaires de Jésus-Christ se poursuit sans interruption! « Les Papes meurent, mais le Pape ne meurt pas. »

Sous l'autel papal surmonté d'un baldaquin gothique, on conserve le corps de saint Paul et ses chaînes de captivité. Au même endroit repose le saint martyr Timothée, que l'on ne doit pas confondre avec le disciple bien-aimé de l'Apôtre.

L'histoire nous apprend que la basilique Saint-Paul-hors-les-murs jouit jusqu'au XVIème siècle de la protection des rois d'Angleterre. Henri VIII y mit fin. Jacques III Stuart, pendant son séjour à Rome, ne manqua jamais d'envoyer, le jour de la Chandeleur, un cierge à la basilique, pour commémorer les gestes pieux de ses ancêtres catholiques.

La voix du souvenir nous rappelle, dans cette basilique consacrée à saint Paul, le nom d'un ami, d'un père qui en a souvent franchi le seuil. Au cours de ses voyages à Rome, Monseigneur Bruchési n'a jamais oublié, sans doute, de venir prier à l'endroit même où nous nous agenouillons

pour lui. Ici, son cœur s'épanchait dans le cœur du grand Apôtre. Il lui confiait les soucis de sa carrière épiscopale et puisait en pleine source l'ardeur infatigable, la charité compatissante, l'amour du Christ qui embrasait l'Apôtre des nations.

Dieu voulut en faire un autre *vase d'élection*. Il lui donna non seulement les vertus de saint Paul, mais encore... ses chaînes. L'impuissance, la maladie, voilà les entraves qui font des dernières années de notre Archevêque une véritable captivité. C'est ainsi que Dieu marque de sa croix ceux qu'Il aime particulièrement.

La *via Laurentina* nous conduit à l'église Saint-Paul-aux-trois-fontaines construite à l'endroit même où l'Apôtre fut décapité. Son nom lui vient de trois sources que fit jaillir la tête ensanglantée du martyr dans un triple bond sur le sol.

La pauvreté de cette église contraste fort avec la richesse de la basilique du même nom. Elle possède cependant une relique précieuse: la colonne de marbre où saint Paul subit la flagellation avant de recevoir le coup de glaive du bourreau.

L'abbaye avoisinante, longtemps abandonnée à cause de la *malaria*, a été cédée, en 1868, aux Trappistes français. Des travaux de dessèchement, la culture du sol et l'introduction de l'eucalyptus ont eu raison de cette fièvre tant redoutée des Romains. Les religieux possèdent une distillerie pour la liqueur d'eucalyptus dont la vente est une source de revenus.

En quittant Saint-Paul-aux-trois-fontaines, pèlerins et pèlerines, dont les idées s'harmonisent à merveille, prennent le chemin de Sainte-Croix-de-Jérusalem, église construite par sainte Hélène, à son retour de la Terre-Sainte, pour abriter les reliques sacrées qu'elle en rapportait. Ces reliques sont conservées dans une chapelle derrière l'abside. Lorsque nous y entrons, la foule est déjà considé-



ROME - Basilique de St. Laurent hors les murs. - L'extérieur.

(Phot. D. Anderson - Rome).



ROME - Basilique de St. Paul hors les murs. - L'intérieur.

(Phot. D. Anderson - Rome).

rable. Un prêtre en surplis se présente; il allume un cierge, récite un Pater et un Avé, puis il fait vénérer tour à tour les reliques du Trésor: un fragment de la vraie Croix mesurant environ cinq pouces, deux épines de la sainte Couronne dépassant en longueur celles de l'aubépine du Canada, un clou du crucifiement à quatre arêtes et à tête arrondie, une partie de l'inscription: *Jésus, Nazaréen, roi des Juifs*, le doigt de saint Thomas qui toucha les plaies de Jésus: un index bien articulé adjoint à une main de métal doré.

Quel bonheur de voir et de vénérer d'aussi précieux souvenirs! Ce furent pour nous — et pour tous, sans doute, — des minutes d'émotion intense et d'ardente réparation.

Une chapelle de la crypte est consacrée à sainte Hélène. Au centre du pavé se lit une inscription ainsi conçue: *La terre déposée par la bienheureuse Hélène, dans la partie inférieure de cet édifice, provient du saint Calvaire de Jérusalem.*

Une sage économie de temps nous permet d'ajouter un article au programme de la matinée. L'abbé Grégoire, jamais à court d'inspirations, propose la visite du Gesù, église principale des Jésuites.

Nous y pénétrons pendant la célébration d'une messe tardive. Force nous est donc de restreindre notre curiosité.

La chapelle de saint Ignace de Loyola, dessinée par un de ses fils, le R. P. Pozzi, est magnifique: quatre colonnes revêtues de lapis-lazuli et rayées de bronze doré soutiennent l'entablement en vert antique; au milieu du fronton, un groupe en marbre représente la sainte Trinité. Le globe terrestre que tient le Père éternel est le plus beau morceau connu de lapis-lazuli: il mesure deux pieds de diamètre. L'autel, tombeau de saint Ignace, est en bronze doré, orné de pierres précieuses et de bas-reliefs représentant les miracles opérés par l'intercession du saint.

De la chapelle du Fondateur de la Compagnie de Jésus nous nous portons vers celle de saint François-Xavier, apôtre des Indes et du Japon. Dans un superbe reliquaire est enchassée sa main droite, cette main qui a baptisé des milliers d'infidèles, qui a fait descendre sur tant d'âmes coupables le pardon qui régénère et la bénédiction qui fortifie. Elle est desséchée, cette main, mais intacte; les cinq doigts portent des gemmes d'une grande valeur.

A côté de l'autel, on conserve, sous verre, le corps de saint André Bobolo, martyr jésuite.

Dans son ensemble, l'église du Gesù offre un aspect pompeux. La richesse du décor de ses trois nefs, les fresques brillantes de sa voûte et l'ampleur de son dôme la classent parmi les plus belles de la Renaissance italienne.

La seconde moitié de la journée, comme celle d'hier, se passe dans les magasins. Cette fois, notre Mère Générale fait provision d'albums-souvenirs et de photographies, *vedute di Roma*, pour illustrer ses futures causeries de famille sur la Ville Eternelle et ses monuments. C'est le moyen par excellence d'aider la mémoire quelquefois infidèle et la parole souvent impuissante à décrire ce qui a charmé les yeux.

Le studio Felici édite les portraits du cardinal Sincero. Nous en achetons six de grandes dimensions pour la maison mère et les cinq provinces de notre Institut. Ils sont, paraît-il, d'un naturel parfait. Nous en jugerons à la première entrevue de notre vénéré protecteur. Dès maintenant toutefois, nous donnons pleine confiance aux artistes de cet atelier, attendu qu'ils ont l'honneur d'être les seuls photographes pontificaux.

Un arrêt de quelques minutes au Collège canadien nous met en présence de Monseigneur Hertzog, distingué procureur de Saint-Sulpice. C'est une personnalité en vue à Rome. Il demeure pour nous une de ces figures attachantes dont on garde longtemps le souvenir.

Vendredi, 24 septembre

Nous passons la majeure partie de la journée à préparer notre déménagement de demain. Vers 5 heures, visite chez les Pères Blancs, dans l'espoir d'y rencontrer un missionnaire qui puisse nous donner des nouvelles des Pères Goulet, frères de nos chères Sœurs Marie-Madeleine-du-Sacré-Cœur et Marie-Jeanne-du-Sacré-Cœur. Malheureusement, ce religieux est sorti.

Les Pères Blancs habitent le Janicule depuis le mois de mai dernier. Ils y ont acquis une belle maison entourée d'un jardin qu'ils cultivent. Les fils du cardinal Lavignerie en feront leur Béthanie après un long apostolat chez les Arabes ou les nègres africains.

Avant de rentrer au couvent, nous faisons une courte excursion dans la localité que nous quitterons bientôt. La rue principale porte le nom de Garibaldi, l'auxiliaire du roi Victor-Emmanuel II dans la prise de Rome. Là-bas, sur la hauteur, le révolutionnaire a sa statue. Loin de nous la tentation d'y faire un pèlerinage historique! Pour un plus noble usage réservons nos instants.

De plus en plus se précise le bruit d'une cascade. Elle semble tout près et pourtant n'apparaît pas encore... Où est-elle donc?... Ah! la voici. Des flots pressés s'échappent par trois robinets et tombent bruyamment dans un bassin d'une trentaine de pieds de diamètre: une véritable petite mer dont les houles battent régulièrement les bords. C'est la fontaine Pauline. Elle affecte la forme d'un arc de triomphe où se mêlent le marbre blanc et le granit rouge. Au frontispice du monument se lit le nom de Paul V; au pied figurent les deux dragons héraldiques de sa famille.

Depuis trois siècles, la population du quartier vient chaque soir de la belle saison se reposer sur ce plateau du Janicule, en face de l'*Acqua Paola*. La place est spacieuse

et pourvue de sièges commodes. De cet endroit, le spectateur embrasse un large horizon. Pour nous, un seul point attire nos regards : le dôme de Saint-Pierre. C'est le pôle magnétique de notre piété filiale et de notre vénération.

La *via Trenta-Aprile* nous ramène, par une longue courbe, à la Retraite du Sacré-Cœur. La clochette réglementaire annonce bientôt le souper. Madame Purdie, notre commensale, paraît chagrine de notre départ. Nous la quittons aussi avec regret. Ses manières engageantes, sa conversation facile et bien nourrie en font une personne agréable. Cette dame, anglaise d'origine et fervente catholique, vit à Rome depuis la mort de son mari. Elle s'y plaît beaucoup et visite cette ville le livre à la main. Peu de places et de monuments dont elle ne connaisse l'histoire.

Samedi, 25 septembre

Clôture de la retraite des religieuses : rénovation des vœux pendant la messe, bénédiction du Saint-Sacrement et chant final de la prière de saint Ignace : « Recevez, Seigneur, ma liberté tout entière. » Cette cérémonie semblable aux nôtres nous transporte à Lachine, en notre maison mère. La moindre circonstance nous y ramène.

Notre dernière heure à la Retraite se passe avec la révérende Mère Supérieure et son Assistante. Nous les remercions de leur hospitalité — non gratuite toutefois —, et nous les assurons que le seul motif de notre départ, c'est le besoin de nous rapprocher du centre de la ville, besoin dont elles comprennent l'urgente nécessité.

Avec l'aide officieuse de l'abbé Grégoire, venu en taxi au-devant de nous, le déménagement s'opère à merveille.

Les bonnes Sœurs Sacramentines nous ont réservé deux chambres contigues, donnant sur la cour intérieure de leur couvent. Grande fenêtre, bon lit, ameublement convenable, il ne manque rien du nécessaire.

La Communauté des Sacramentines est d'origine française. A la suite de la loi d'expulsion des religieux, la maison généralice, accompagnée du noviciat, vint s'établir à Rome. Elle y possède un immeuble assez grand pour tenir hôtellerie.

La chapelle est remarquablement belle. Sa voûte cintrée, ses vitraux peints, ses autels en marbre avec leurs colonnettes et leurs dais légers, sa table de communion en cuivre doré, son parquet de mosaïque semblable à celui de Sainte-Marie-Majeure lui donnent l'aspect d'une petite basilique. C'est en vain que l'on y cherche le Chemin de la Croix, des images ou des statues de saints: il ne s'en trouve pas. Tous les hommages pieux doivent s'adresser à Jésus-Eucharistie exposé chaque jour sur l'autel.

Le costume des Sacramentines peut être classé parmi les plus jolis. Coiffées à la Marie Stuart, ces religieuses portent un voile d'étamine noire, une robe violette avec long scapulaire blanc, sur la poitrine un cœur d'argent. Leur amabilité toute française nous plaît beaucoup.

Au cours de l'après-midi, visite à monsieur l'abbé Perrin. Il nous annonce qu'à Rome se tient actuellement le vingt-deuxième congrès de l'*Association internationale des Américanistes* pour l'étude de l'Amérique pré-colombienne. On y compte trente-cinq représentants officiels de diverses nations. Le Canada a le sien dans la personne de l'abbé Perrin. De plus, un grand nombre de savants y ont été conviés pour exposer le résultat de leurs recherches sur la civilisation, les mœurs, la langue des peuplades de l'Amérique avant sa découverte par le navigateur génois.

L'antiquité passionne le monde actuel. Les universités, les gouvernements organisent des expéditions pour découvrir, dans un sous-sol profond, quelques vestiges des civilisations éteintes. Les fouilles qui se pratiquent dans l'Italie, la Grèce, la Turquie d'Asie, l'Égypte fournissent des documents à l'histoire et des éléments d'étude à la science. Plaise à Dieu que ces recherches fortifient l'idée religieuse des peuples et orientent de plus en plus les esprits vers le Créateur des générations descendues successivement dans la tombe!

Avec la meilleure grâce du monde, l'abbé Perrin nous propose une excursion au nord de Rome. En sa compagnie, nous nous dirigeons vers la villa Borghèse — aujourd'hui villa Umberto Imo, — immense et superbe avec ses avenues ombreuses, ses lacs, ses fontaines jaillissantes, ses ruines artificielles, ses statues antiques, son palais devenu Institut d'agriculture international. Ce palais fut construit pour le cardinal Scipion Borghèse, neveu de Paul V. Environné d'une magnificence royale, il y tenait une cour d'amis et d'artistes : les uns charmaient ses loisirs, les autres embellissaient sa villa.

Le musée Borghèse, fondé par le cardinal, a été appauvri par Napoléon Ier au bénéfice du Louvre. En 1803, le prince Camille Borghèse ayant épousé Pauline Bonaparte dut céder à son beau-frère une partie de ses sculptures antiques. Malgré cette perte, les collections Borghèse tiennent encore la première place après celles du Vatican.

Tout en causant du passé, nous franchissons la Porte du peuple, ancienne porte *Flaminia* du mur d'enceinte aurélien. C'est par cette porte que les touristes venant du nord, par la voie Flaminienne, pénétraient dans Rome avant l'ouverture des chemins de fer. Construite au XVIème siècle, elle fut embellie par le Bernin, en 1655, pour l'entrée de la reine Christine de Suède.

Les lettres pastorales que les évêques séjournant à Rome adressent à leurs diocésains doivent être datées hors de la Porte du peuple; le Souverain Pontife seul a le droit de dater ses encycliques de l'intérieur de la Ville Eternelle.

La première église *intra muros* qui se présente à nous est celle de Sainte-Marie-du-Peuple, sur l'emplacement du tombeau de Néron. A la suite d'apparitions étranges, ce lieu étant devenu un sujet d'effroi, le pape Pascal II y éleva une chapelle à la sainte Vierge, remplacée plus tard par une église bâtie avec les aumônes du peuple: d'où son nom. C'est l'église favorite des Romains: le nombre des sépultures qu'elle renferme en est la preuve. Le pavé est incrusté de pierres funéraires portant des noms de papes, de cardinaux, de princes chrétiens. Nous marchons sur les tombes.

Les murs et les vitraux chantent en couleurs les gloires de Marie. Le poème commence avec sa bienheureuse Nativité; il se termine par son Assomption et son Couronnement au ciel.

L'église Sainte-Marie-du-Peuple rappelle le souvenir de Luther. C'est ici qu'il célébra sa dernière messe. Envoyé à Rome par ses supérieurs, pour changer le cours de ses idées exaltées par un faux mysticisme, le moine austère ne comprit rien aux splendeurs de l'Italie, à l'éclat et au rayonnement de la Papauté. Il sortit de Rome l'anathème à la bouche. Il n'était pas encore rebelle; il allait bientôt le devenir. Le couvent des Augustins où il logea se voit tout à côté de l'église. Il abrite encore les religieux du même Ordre.

Nous reprenons la voiture pour nous rendre aux thermes de Dioclétien, restes d'un établissement qui couvrait un espace occupé de nos jours par la place des Thermes, deux églises, un musée et quelques maisons particulières. D'après la tradition, ces thermes auraient été construits par quarante mille chrétiens condamnés à mort pour la

foi. Baronius confirme cette croyance en signalant des briques marquées d'une croix.

Abandonnés durant onze cents ans, ces bains tombèrent en ruine. Au XVIème siècle, le pape Pie IV chargea Michel-Ange de transformer en église les bâtiments restés debout. Sous la main de l'habile architecte le *caldarium*, grande pièce centrale dont la voûte en berceau était supportée par huit colonnes monolithes en granit rouge, devint l'un des bras de la croix grecque adoptée pour cette basilique; le *laconicum* où se prenaient les bains de vapeur lui servit de vestibule; le *frigidarium*, bassin de natation, fut converti en chœur.

C'est ainsi que l'on vit surgir, comme une fleur de christianisme au milieu des ruines païennes, l'église Sainte-Marie-des-Anges. Longtemps elle appartient aux Chartreux, qui habitaient le cloître transformé par le gouvernement en Galerie de sculptures et d'antiquités. Elle est devenue la propriété de l'Etat à titre de monument national historique. Soustraite par ce moyen à la juridiction immédiate du Vatican, l'église Sainte-Marie-des-Anges peut s'ouvrir aux membres de la famille royale. C'est là que se célèbrent les baptêmes et les mariages des princes de la Maison de Savoie. ¹

Les peintures sont remarquablement belles. Elles proviennent en majeure partie de Saint-Pierre où elles ont été remplacées par des mosaïques: le *Crucifiement du chef des Apôtres*, la *Chute de Simon le magicien*, la *Mort d'Ananie et de Saphire*, *saint Jérôme dans le désert*, *l'Immaculée Conception*, la *Présentation*, le *Martyre de saint Sébastien* et plusieurs autres, toutes œuvres de maîtres.

Dans une niche de la nef se dresse une colossale statue de saint Bruno, fondateur des Chartreux, par Houdon, sculpteur français. Clément XIV disait de ce chef-d'œu-

(1) Depuis les accords du Latran (1929), cette situation a dû disparaître.



ROME - Basilique de S.te Croix de Jérusalem. - L'extérieur.

(Phot. D. Anderson - Rome)



(Phot. D. Anderson - Rome)

ROME - Basilique de St. Laurent hors les murs. - L'intérieur.

vre: « Il parlerait si la règle de son Ordre ne le lui défendait. »

Sur le pavé du bras droit du transept s'allonge une échelle méridienne tracée en 1703 par l'astronome Bianchini. Le rayon solaire entre par un minuscule orifice percé dans la voûte. Son déplacement sur l'échelle graduée indique l'heure du jour.

Au moment de franchir l'enceinte des Thermes, nous rencontrons une petite chapelle, de forme ronde avec coupole antique, dédiée à saint Bernard. Un de ses titulaires fut le cardinal Sarto, devenu le bon pape Pie X.

« Certaines églises de Rome, nous fait remarquer monsieur Perrin, sont placées sous la protection de cardinaux étrangers; telle Notre-Dame-de-la-Victoire dont le cardinal Taschereau eut l'honneur de posséder le titre. En cette qualité, elle a droit à une visite spéciale des Canadiens. Accomplissons immédiatement ce devoir. »

L'église Notre-Dame-de-la-Victoire est brillante par ses peintures et riche par la profusion de ses marbres. Erigée sous Paul V en l'honneur de l'apôtre saint Paul, elle fut dédiée à la sainte Vierge après le triomphe de Maximilien de Bavière sur les protestants, à la bataille de Prague, en 1620. Les différentes phases de cette bataille sont représentées en tableaux sur les murs.

L'image miraculeuse de Marie qui rallia les troupes impériales fut incendiée avec une partie de l'église en 1833. Celle qui trône actuellement au-dessus du maître-autel n'en est que la copie. Elle a été donnée par le cardinal Fesch, oncle maternel de Napoléon Ier. Tout autour se lisent ces paroles que chanta l'armée victorieuse à son entrée dans la ville de Prague: *Gaude, Maria virgo, cunctas hæreses sola interemisti*. Réjouissez-vous, vierge Marie, seule vous avez écrasé toutes les hérésies.

La visite de l'église Notre-Dame-de-la-Victoire clôt notre

intéressante randonnée. Nous en remercions l'abbé Perrin en lui souhaitant le bonsoir.

Notre souper est servi à 7 heures par une jeune converse, Sœur Loretto, d'une simplicité charmante. Son langage, mélange de français et d'italien, n'est pas sans saveur.

Notre étonnement de nous trouver ce soir dans une hôtellerie nouvelle n'a d'égal que notre bonheur. L'expérience en est faite et la résolution, prise. Désormais, nous choisirons une pension centrale dans les villes où nous mettrons pied à terre.

Dimanche, 26 septembre

Notre nuit a eu le défaut d'être trop courte. Vers 2 heures, le chant d'un vieux coq sonna le réveil. Sa voix ne resta pas sans écho: en moins de dix minutes, un concert des plus désagréables battait son plein. Un poulailler ici!... en pleine ville!... est-ce possible?... Les Sœurs Sacramentines, bien à court de terrain, ont établi une basse-cour sur leur toit. Les poules paient leur haute hospitalité par de bons œufs; quant aux chanteclers, ils contemplant le ciel et annoncent le jour.

Cette installation aérienne, en regard de nos chambres, nous causera sûrement d'autres ennuis. Voilà la rançon de notre accommodant séjour au cœur de Rome.

Nos chères Sœurs de la Sainte-Famille terminent, ce matin, leur retraite prêchée par Monseigneur Hertzog. Nous nous empressons d'aller partager avec elles les joies du *Benedicamus Domino*. Sans être bruyante, leur conversation a beaucoup d'entrain: on a tant d'impressions à se communiquer au sortir du cénacle.

Notre Mère Générale leur apporte comme souvenir *Le Don de soi*, qui a fait nos délices depuis le 1er septembre. Chacune des six retraitantes reçoit ensuite une image de sainte Anne peinte par une artiste de notre Communauté. Ces petits cadeaux paraissent faire grand plaisir : le but de la donatrice est donc atteint.

Avant de réintégrer notre domicile, nous visitons, chemin faisant, l'église Saint-Charles-aux-quatre-fontaines, desservie par les Trinitaires. Elle est de forme ovale et n'occupe pas plus d'espace qu'un seul des piliers de la coupole de Saint-Pierre. L'architecte a tout de même tiré un parti admirable du minuscule terrain dont il disposait. Aucunes richesses. Une peinture de saint Jean de Matha domine l'autel. Au centre du pavé, les armoiries de l'Ordre des Trinitaires avec la croix rouge et bleue qui se détache sur le long scapulaire blanc des religieux.

Voisine, mais bien supérieure en dimensions et en élégance, est l'église des Jésuites désignée sous le nom de Saint-André-du-Quirinal.

Nous y entrons à l'heure où les congréganistes se disposent à psalmodier l'Office de la sainte Vierge, sous la présidence d'un religieux. Instinctivement, nous allons nous agenouiller à l'autel de saint Stanislas de Kostka, pour lui recommander avec instance de veiller sur nos deux noviciats. Nous le prions d'obtenir pour les novices et pour tout le personnel de l'Institut le secret d'une sanctification éminente et rapide.

Cette chapelle renferme, dans une urne précieuse, les reliques du jeune saint. Trois grandes peintures de Maratta rappellent les faveurs célestes dont il fut honoré : il reçoit la communion de la main d'un ange, la Vierge lui présente l'Enfant Jésus, il est plongé dans le ravissement de l'extase. Ces tableaux sont admirables de beauté.

Un énorme bouquet artificiel, composé de lis et de roses, porte en dédicace, sur un modeste carton blanc, le nom du

pape Pie XI. Ce cadeau vient d'être offert à l'occasion du deuxième centenaire de la canonisation de saint Stanislas.

Dans un couloir à côté du maître-autel, on voit la tombe d'Emmanuel IV, roi de Sardaigne. Ce prince, après avoir abdiqué en 1802, se retira à Rome, embrassa la règle de saint Ignace et mourut dans son Ordre dix-sept ans plus tard.

Ce monument funéraire remet en mémoire la vigoureuse protestation adressée par le R. P. Beckx, général de la Compagnie, à Victor-Emmanuel II après la promulgation du décret d'expulsion des Jésuites :

« J'adresse cette protestation à la conscience de Votre Majesté. Je la dépose sur la tombe de Charles-Emmanuel IV, illustre prédécesseur de Votre Majesté, lequel, il y a quarante-cinq ans, descendit volontairement du trône qu'occupe aujourd'hui Votre Majesté pour venir mourir parmi nous, vêtu de l'habit, lié par les vœux de la Compagnie de Jésus et professant dans notre noviciat de Rome, où reposent ses cendres bénites, ce genre de vie que le gouvernement de Votre Majesté blâme et poursuit de ses haines calomnieuses et acharnées. »

Cette protestation fut sans résultat. Les Jésuites furent dépossédés et chassés comme des malfaiteurs, non seulement de Rome mais de tout le royaume.

Au cours de l'après-midi, notre Mère Générale reçoit la visite de Sa Grandeur Monseigneur Bunoz, o. m. i., vicaire apostolique du Yukon. Il est accompagné du R. P. Allard rencontré le 17 septembre.

Après leur départ, nous allons à l'église des Capucins connue sous le vocable de Sainte-Marie-de-la-Conception. Le pape Urbain VIII en bénit la première pierre et lui fit don de quelques tableaux de grande valeur artistique. Le plus estimé est le chef-d'œuvre de Guido Reni : *Saint Michel terrassant Lucifer*. Rien n'égale la beauté de cet ar-

change. Des critiques vont jusqu'à le comparer à l'*Apolon du Belvédère* : « Même triomphe dans le regard, disent-ils, même mépris pour l'ange déchu. »

Deux sépultures avoisinent le chœur. A droite, la modeste pierre qui recouvre les restes du cardinal Barberini, capucin, fondateur de cette église et frère d'Urbain VIII. Elle porte cette inscription : *Hic jacet pulvis, cinis et nihil*. Ci-gît de la poussière, de la cendre, rien : trois mots suggestifs et pleins d'une incontestable vérité.

A gauche s'élève le monument d'Alexandre Sobieski, fils de Jean III, roi de Pologne et libérateur de Vienne. Il mourut à Rome et voulut être enseveli avec l'habit de l'Ordre qu'il avait tant aimé et dans lequel son père avait rencontré de dévoués amis sous les murs de la capitale de l'Autriche.

On conserve dans des chapelles de la nef les corps de saint Félix de Cantalice et du bienheureux Crispin de Viterbe qui vécurent chez les Capucins en qualité de frères convers. Leurs cellules, d'une pauvreté extrême, se voient dans une pièce attenante à la sacristie. Elles sont faites de roseaux fixés à de minces troncs d'arbres. Chacune des dimensions mesure environ six pieds. Pour toute fenêtre, une minuscule ouverture fermée par un volet. Aucun meuble, pas même un grabat : le plancher leur servait de lit après les longues courses quotidiennes entreprises pour la quête en faveur du couvent.

Les saints, à qui Dieu suffit, peuvent se passer du confort, même du nécessaire : telle est la leçon qui se dégage du dénuement de ces chambrettes.

Le religieux qui nous accompagne nous invite à descendre, par un étroit escalier, au cimetière conventuel, fermé aujourd'hui par ordre du gouvernement. Ce cimetière occupe le sous-sol de la sacristie ; il se compose d'une chapelle et de cinq caveaux bien éclairés renfermant les osse-

ments de quatre mille Capucins tous inhumés, sans tombe, dans une terre rousse apportée de Jérusalem.

Plusieurs générations se sont succédé dans ce champ sacré relativement petit. Après un laps de dix ans, on pratiquait une exhumation partielle. Les corps trouvés intacts étaient ou couchés dans des *loculi* semblables à ceux des catacombes, ou maintenus debout, un crucifix à la main. C'est ainsi qu'ils nous apparaissent aujourd'hui. Quant aux ossements désagrégés, on en a fait des décorations architecturales : rosaces, guirlandes, bordures, pendentifs. Chaque pièce a son style propre parfaitement caractérisé ; au milieu, suspendu au plafond, un lustre étale ses lugubres girandoles.

Ce déploiement funèbre donne le frisson aux étrangers, mais non aux Italiens habitués, paraît-il, à ces sortes de nécropoles. La seule ville de Rome en possède plusieurs.

Remontées à la sacristie, nous payons les honoraires d'une messe pour les âmes du purgatoire. Immédiatement, le religieux sacristain ouvre un tiroir et nous présente des cartes-souvenirs illustrant les chapelles funéraires que nous venons de visiter.

La prière pour les morts est passée dans les coutumes romaines. Chaque soir, à la nuit tombante, les cloches tintent pour avertir de songer aux pauvres âmes avant de prendre son repos. A ce signal connu, on s'empresse de réciter un *De profundis*. Cette pieuse pratique, enrichie d'indulgences par les Souverains Pontifes, remonte à saint Gaétan. On l'appelle communément l'*Ave Maria des morts* pour le distinguer de l'Angélus que l'on nomme également l'*Ave Maria*.

Lundi, 27 septembre

C'est le jour fixé pour notre démarche auprès du Maître de chambre de Sa Sainteté, en vue d'obtenir une audience particulière. Pour nous enlever toute préoccupation, l'abbé Perrin veut bien nous accompagner au Vatican. Nous y arrivons quelques minutes seulement avant l'heure officielle. L'attente n'est donc pas longue.

Au coup de dix heures, paraît la haute stature de Monseigneur Caccia-Dominioni. Prévenu par monsieur Perrin, il nous fait l'honneur de nous appeler les premières. Notre Mère Générale lui présente la lettre de recommandation de Monseigneur l'archevêque-administrateur de Montréal. Il la parcourt entièrement. Puis, quand il en a achevé la lecture :

« Monseigneur, lui dit notre Mère Générale, c'est la première fois que les Sœurs de Sainte-Anne font le voyage de Rome après soixante-seize ans d'existence.

— Ne venez-vous pas pour vous y fixer? interroge vivement Sa Grandeur.

— Serait-il opportun de le faire? reprend notre Mère Générale. Il y a déjà tant de Communautés à Rome!

— En effet, il y en a *beaucoup*, dit Monseigneur Caccia, soulignant cet adverbe d'un signe de tête et d'un accent particulier, mais il y a de la place pour un plus grand nombre. »

Sans s'attarder davantage à cette question inattendue, notre Mère Générale poursuit :

« Notre Communauté, d'origine canadienne, a eu pour fondateur Monseigneur Ignace Bourget, deuxième évêque de Montréal. Elle compte aujourd'hui quinze cents membres vivants et quatre-vingt-dix-sept maisons réparties en treize diocèses du Canada et des Etats-Unis. Nous enseignons trente mille enfants et recevons cinq mille malades chaque année dans nos hôpitaux. En Alaska, nous colla-

borons avec les Pères Jésuites à la civilisation des sauvages. »

Après ce bref exposé, qui paraît intéresser grandement l'éminent prélat, notre Mère Générale exprime l'importante demande :

« Pouvons-nous, Monseigneur, espérer d'être admises en audience auprès de notre Très Saint-Père le Pape ?

— Assurément, répond Monseigneur Caccia ; donnez-moi votre adresse afin que je puisse vous faire parvenir le billet d'admission. » Condition facile pour s'assurer une si haute faveur. Nous y joignons l'expression sincère d'une profonde gratitude.

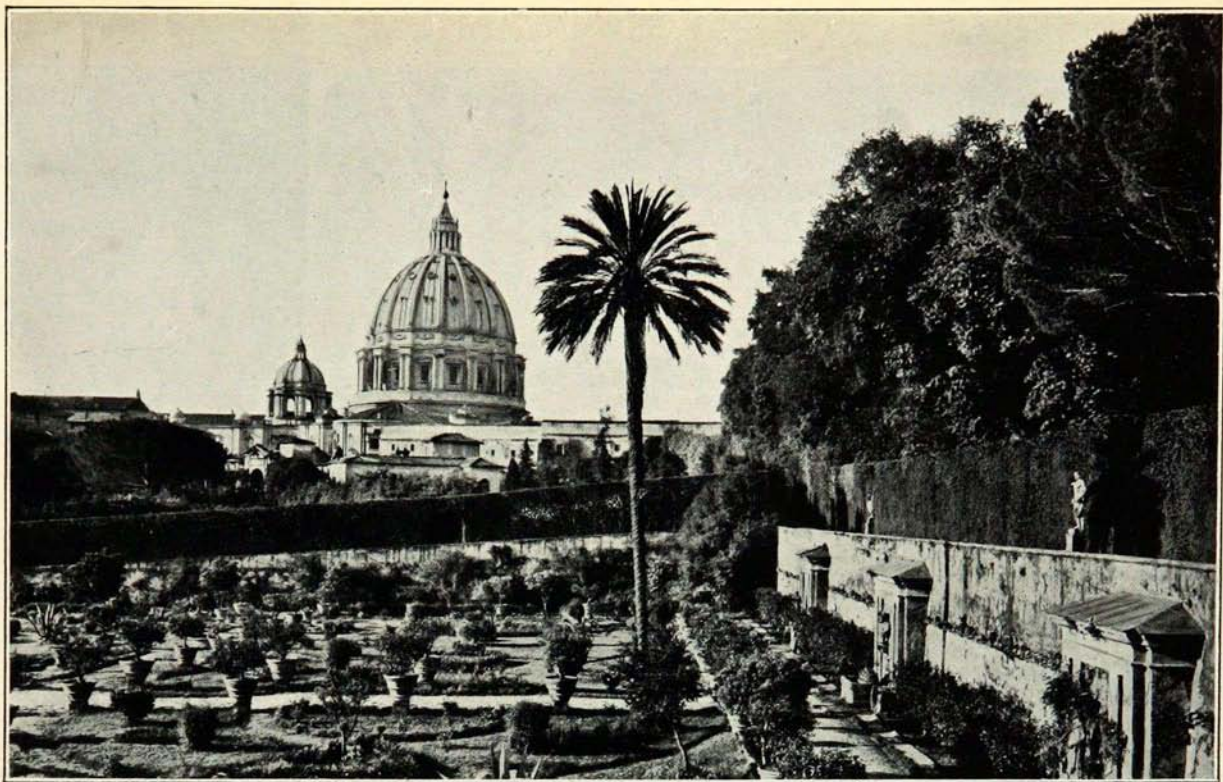
La seule perspective de notre audience nous remplit l'âme de joie. Quel bonheur apportera donc la réalité !

En descendant l'escalier Pie IX, nous entrons au bureau du Préfet des cérémonies pontificales, lequel s'ouvre sur un palier, pour acheter des billets d'entrée à Saint-Pierre afin d'assister à la béatification du martyr abyssin, Michel Ghèbre, agrégé à la Société des prêtres de la Mission. Cette cérémonie, la première d'une série de quatre, aura lieu dimanche prochain. Elle sera présidée par le Souverain Pontife.

Sur la bienveillante proposition de l'abbé Perrin, nous allons visiter la Pinacothèque, galerie des peintures vaticanes.

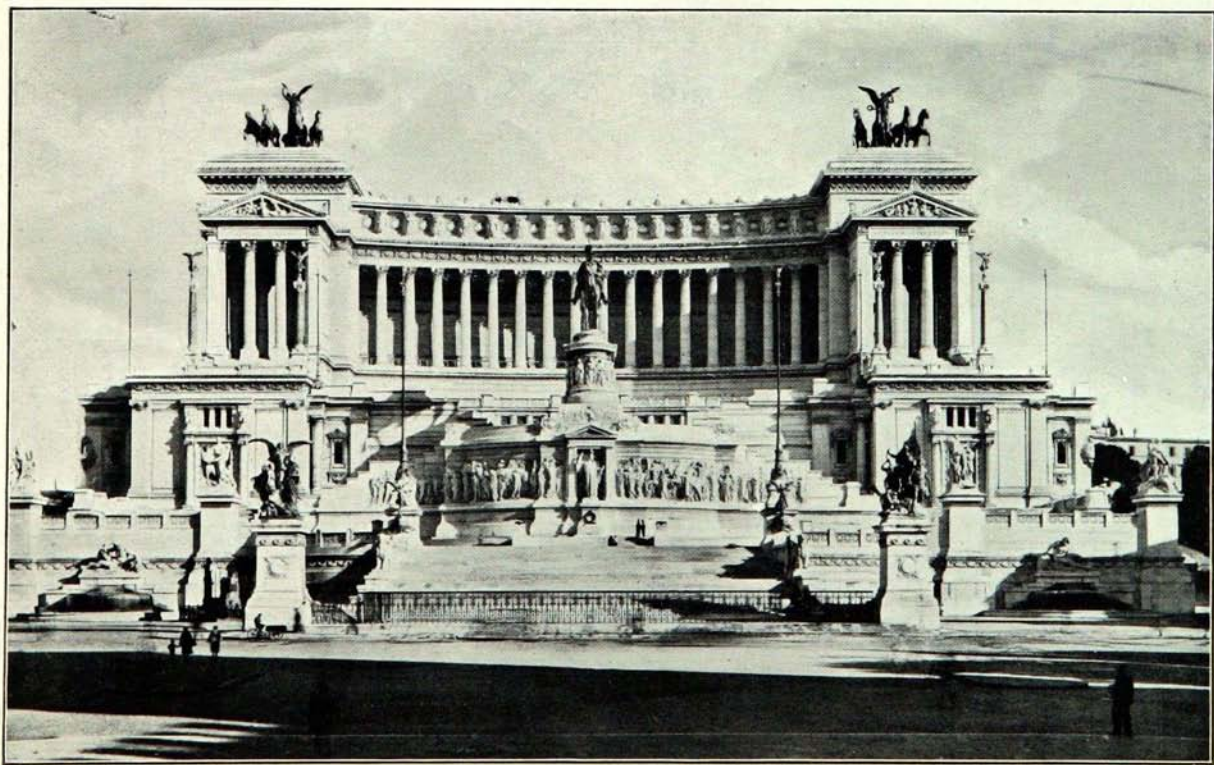
Cette galerie a été fondée par Pie VII avec le concours du cardinal Consalvi, son ministre, et du sculpteur Canova. Les tableaux, distribués en sept salles, proviennent en partie des anciennes collections pontificales du Vatican, du Quirinal et du Capitole ; les autres, après avoir été cédés à la France, par le traité de Tolentino, furent rendus à Rome en 1815.

Dans le vestibule, nous saluons un buste de Pie X, continuateur de l'œuvre commencée par Pie VII.



ROME - Les jardins du Vatican.

(Phot. D. Amderson - Rome).



ROME - Monument de Victor Emmanuel II.

(Phot. D. Anderson - Rome).

La première salle contient quelques peintures des écoles primitives: Byzance, Sienne, Florence. Les unes sont caractérisées par la rigidité des formes, les autres, par la souplesse des mouvements; toutes, par des tons riches et brillants.

Les toiles des deux salles suivantes datent du commencement et de l'apogée de la Renaissance. Notons au passage: la *petite Vierge* entourée d'anges sur fond d'or de Fra Angelico, le *saint Jérôme* de Léonard de Vinci, la *sainte Famille* d'Andrea del Sarto, le *Christ bénissant* d'Annibal Carrache, le *Couronnement de la Vierge* de Foligno, et bien d'autres qui mériteraient également l'honneur d'être nommées.

Raphaël occupe presque entièrement la quatrième salle. On ne voit à côté de lui que le Pérugin, son maître, et ses deux élèves: Francesco Penni et Jules Romain. En face de l'entrée se déploie la *Transfiguration*, son dernier grand tableau exécuté pour le cardinal Jules de Médicis devenu Clément VII. Pour condescendre au désir de ce haut dignitaire, l'artiste dut ajouter aux personnages déjà nombreux de la scène évangélique deux diacres représentant les saints Julien et Laurent, par allusion au père et à l'oncle du cardinal.

Les spécialistes admirent, dans cette exposition, le génie de Raphaël fait de l'équilibre de toutes sortes de qualités. Ils s'émerveillent à bon droit de la grâce, du charme idéaliste qui se manifeste au suprême degré dans ses madones si brillantes de jeunesse et de fraîcheur. Mais ces types de beauté pure laissent plutôt froid: ils n'incarnent pas assez l'idée de Marie. Devant ces madones, aucune prière ne monte aux lèvres; on ne sent pas le besoin de dire: Mère de miséricorde, ayez pitié de nous qui sommes vos enfants.

La cinquième salle est affectée à l'école vénitienne. Là, deux copistes reproduisent des modèles d'un contraste frap-

pant : une jeune fille peint une Vierge des plus belles ; un jeune homme achève le portrait du doge Niccolo Marcello, — œuvre du Titien, — spécimen d'une laideur pleine de caractère. A cette vue, les visiteurs ne peuvent s'empêcher de sourire.

Les tableaux des peintres du déclin de la Renaissance sont réunis dans la sixième salle. Nous nous arrêtons, pour l'admirer, devant la *Dernière communion de saint Jérôme* du Dominiquin. Au souvenir de cette toile, Louis Veillot écrivait : « Toute la composition est admirablement entendue. Le saint ne voit que le Dieu qu'il adore ; il le voit plus encore des yeux de son âme que des yeux de sa chair, où la flamme s'éteint. Les autres personnages et le prêtre lui-même — saint Ephrem de Syrie, au costume grec — regardent moins Dieu que le saint. Tous, à différents degrés, sont remplis de respect. Dans le prêtre, ce sentiment est mêlé de condescendance ; le respect du diacre est plus humble ; celui des autres est absolu. La femme pieuse qui baise la main de saint Jérôme est la figure même de la vénération. »

Ce tableau, fait pour l'église Saint-Jérôme-de-la-Charité, fut peu apprécié des religieux desservants. Après un certain temps, ils le reléguèrent dans un coin obscur. S'étant adressés à Poussin pour le remplacer, ils lui présentèrent comme toile à peindre la *Communion de saint Jérôme*. Mais Poussin respecta l'œuvre du Dominiquin. Non seulement il fit rétablir le tableau sur le maître-autel, mais il le proclama, avec la *Transfiguration* de Raphaël et la *Descente de Croix* de Daniel de Volterra, un des trois chefs-d'œuvre de la peinture.

C'est par un intérêt de conservation qu'on l'a transporté au musée du Vatican.

Les écoles étrangères se partagent la septième salle. De Murillo, nous rencontrons l'*Adoration des bergers* et les *Fiançailles de sainte Catherine*, don de la reine d'Espagne,

Isabelle, à Pie IX; de Nicolas Poussin, le *Martyre de saint Erasme*, scène d'une expression puissante; de Valentin, le *Martyre des saints Procès et Martinien* qui mérita d'être reproduit en mosaïque pour la basilique Saint-Pierre. Le *Georges IV d'Angleterre*, de Lawrence, attire vivement les regards. De grandeur naturelle, brillamment décoré des insignes royaux, il honore beaucoup l'artiste qui l'a peint. La ressemblance des portraits dessinés par Lawrence est, dit-on, frappante, et la physionomie, spirituellement saisie. Nous sommes donc en face du véritable Georges IV et non d'une image fantaisiste et sans valeur.

Bien que parcourue sommairement, la Pinacothèque vaticane nous a beaucoup intéressés. Nous souhaitons revenir bientôt pour continuer la visite des fresques et des objets d'art que renferme l'immense palais des Papes.

Hors de la Porte de bronze, nous retrouvons, sous le péristyle de Saint-Pierre, les soldats de la garde royale gantés comme des gentilshommes et coiffés de leur bicorne empanaché. Comme tous les policiers de Rome, — fascistes ou autres — ils sont d'une taille et d'une carrure remarquables. Il semble que la sécurité marche de pair avec leur colossale personne. On les voit partout: le long des rues, sur les places et même dans les églises. Ils sont d'une grande courtoisie quand on leur demande un renseignement.

L'ordre qui règne actuellement dans Rome fait l'admiration des étrangers. Mussolini peut être fier d'avoir renouvelé en si peu de temps la physionomie de la ville. Espérons que sa politique atteindra les couches profondes de la société romaine.

Le tramway qui nous ramène à la *via Sistina* passe par la place de la Minerve.

« Quelle est cette église? demandons-nous à monsieur Perrin.

— C'est Sainte-Marie-de-la-Minerve, » nous répond-il.

Aussitôt, croyant répondre à un désir, il nous invite à y descendre un moment.

Cette église, desservie par les Dominicains depuis le XIV^{ème} siècle, tire son nom d'un temple dédié par Pompée à la déesse de la guerre et de la sagesse, après sa glorieuse campagne d'Asie. Sur la façade inachevée, on a eu la singulière idée d'inscrire les niveaux atteints par le Tibre dans ses plus fortes inondations. Cette injure au bon goût choque l'œil le moins délicat.

Mais l'intérieur fait oublier l'extérieur. Restauré vers 1850 d'après l'art gothique, il offre un aspect très agréable. La voûte et les murailles sont peintes en bleu. Sur ce fond d'azur se détachent des médaillons représentant les prophètes, les évangélistes, les docteurs de l'Eglise et plusieurs fils de saint Dominique.

Le maître-autel est consacré à sainte Catherine de Sienne. Il renferme le corps de la servante de Dieu transporté solennellement par ordre de Pie IX. Derrière la sacristie, on peut voir la chambre témoin de sa bienheureuse mort.

Saint Dominique s'efface humblement devant sa fille spirituelle. Il a son autel dans une chapelle latérale de même que saint Thomas d'Aquin, saint Pie V, saint Vincent Ferrier, saint Louis Bertrand et sainte Rose de Lima.

Cette église possède des œuvres d'art de premier ordre. Citons les tombeaux de Léon X et de Clément VII, les deux Médicis; de Clément VIII et de sa famille; de Fra Angelico, moine dominicain surnommé le *Peintre des anges*; le *Christ ressuscité*, de Michel-Ange, au pied protégé par une chaussure en bronze.

Le couvent contigu à Sainte-Marie-de-la-Minerve fut le siège de l'Inquisition romaine. C'est là qu'eut lieu le procès de Galilée; là qu'il soutint que la terre tourne: *E pur si muove*; là qu'il fut accusé d'être en contradiction avec la

Bible et condamné, non à un sévère emprisonnement, mais à une reclusion douce, dans une maison de campagne près de Florence.

Depuis sa sécularisation, le couvent des Dominicains est occupé par le ministère des finances.

Au coin de la rue qui mène aux thermes de Dioclétien se voit l'*Acqua Felice* érigée par Sixte-Quint. Cette intéressante fontaine est formée de trois niches creusées dans le roc. Celle du milieu renferme une malheureuse reproduction du Moïse de Michel-Ange. L'insuccès de cet ouvrage fit mourir de chagrin son auteur, Bresciano. C'était payer bien cher le périlleux honneur d'avoir voulu imiter un maître inimitable. Privé de beauté, le Moïse de Bresciano n'est pas dépourvu de puissance. Sous le coup de sa baguette jaillissent mille filets d'eau pure, fournis non par l'Horeb, mais par les monts Albains aux sources claires et bien alimentées. Les personnages des deux autres niches sont Aaron conduisant les Hébreux à la source miraculeuse, et Gédéon leur faisant passer le Jourdain. Ceux-ci ne font pas parler d'eux, sans doute parce que Moïse défraie toutes les médisances.

Les heures favorables aux courses de l'après-midi sont employées à la recherche d'images-souvenirs. Nous en trouvons d'assez jolies au magasin Clémeau. Comme son nom l'indique, le propriétaire est un Français établi à Rome depuis la grande Guerre. Il paraît bien disposé à nous procurer ce que nous désirons.

Mardi, 28 septembre

Repos toute la matinée, c'est-à-dire travail à la pension.

Vers 3 heures, nous montons chez monsieur l'abbé Perin pour échanger les journaux canadiens qu'il nous a

prêtés. Combien nous est cher tout ce qui vient du pays ! En dépit du proverbe, loin des yeux n'est pas toujours loin du cœur. La conversation s'engage sur des questions nationales que le savant sulpicien élucide magistralement. Puis, il en vient à parler avec chaleur de sa patrie d'adoption, de Rome, l'incomparable Rome !

« Rome, dit-il, est la *ville du souvenir* à cause de son long passé. Quelle ville moderne peut se réclamer d'une existence de vingt-huit siècles ? Et son intéressante histoire est gravée sur ses monuments. Il en est de toutes les époques. Déjà, vous en avez rencontré de très anciens ; vos futures excursions vous en feront voir de contemporains à l'empire, à la république et même à la royauté.

« Rome est la *ville des âmes*. Elle parle une langue que toute âme peut entendre. C'est Rome qui a converti Louis Veuillot ; c'est elle qui, d'un indifférent, d'un libre-penseur a fait un chrétien fervent, un fils soumis de la sainte Eglise. Rares sont ceux qui font le pèlerinage de Rome sans devenir meilleurs. On ne peut se soustraire à l'emprise de la Ville Eternelle ; ce qui a fait dire à quelqu'un : « Ceux qui n'ont pas vu Rome y rêvent souvent ; ceux qui l'ont visitée y pensent toujours. » Et moi, j'ajouterai, continue monsieur l'abbé Perrin, ceux qui ont vécu à Rome n'ont plus d'autre patrie.

« Rome est la *ville exceptionnelle* par ses basiliques et ses églises les plus vénérables du monde. Riches en matériaux précieux, elles le sont davantage en reliques des saints. La seule église Sainte-Praxède reçut du pape Pascal Ier les corps de deux mille trois cents martyrs retirés des Catacombes. Exceptionnelle encore est Rome par ses monuments. Ses palais de marbre, ses arcs de triomphe, ses ruines colossales, ses obélisques et ses dômes couronnés de la croix lui donnent un cachet spécial. Pas une pierre dans Rome qui ne dise quelque chose et quelque chose de grand. Mais ce qui fait surtout de Rome une ville unique au monde, c'est qu'elle possède la plus haute

Majesté de la terre, le Souverain Pontife. Dans sa personne sacrée apparaît le Christ, Roi de tous les peuples. Il attire à lui non seulement ses sujets fidèles, mais encore les victimes du schisme. Sur tous il lève une main bénissante, il ouvre à tous un cœur paternel. Le Pape personnifie donc à la fois la grandeur et la bonté. Ces deux caractères brillent d'un vif éclat dans la personne de Sa Sainteté Pie XI et de ses prédécesseurs immédiats. Jamais, depuis quinze siècles, Pierre n'a eu de plus dignes successeurs. Jamais, non plus, l'Eglise ne fut plus glorieuse et plus respectée. »

L'arrivée de monsieur Chaput, marchand de Montréal, interrompt ce discours jailli spontanément du cœur d'un homme épris de la Ville Eternelle. Après une brève présentation par l'ex-curé de Notre-Dame, nous descendons au parler.

Monsieur Clémeau nous y attend. Outre nos achats d'hier, il apporte de grandes photographies représentant les chefs-d'œuvre exposés dans les galeries artistiques de la ville. Notre Mère Générale en choisit dix-huit des plus belles qu'elle paie neuf lires chacune — trente sous en monnaie canadienne. C'est un excellent marché.

A peine sommes-nous en train de souper qu'un messager du Vatican se présente et remet à la Sœur portière un billet officiel à l'adresse de la Supérieure Générale des Sœurs de Sainte-Anne du Canada. « C'est la réponse à notre demande d'audience, » dit notre Mère Générale en jetant les yeux sur l'enveloppe scellée aux armes du Maître de chambre du Souverain Pontife. D'une main tremblante d'émotion, elle brise le cachet et lit :

Sua Santità riceverà in udienza privata la Superiora Generale delle Suore di Sant'Anna del Canada con l'Assistente, nel giorno di Mercoledì 29 corrente, alle ore 12¼.

Vaticano, 28 Settembre 1926

Il Maestro di Camera di S. S.,

C. Caccia

Sa Sainteté recevra en audience particulière la Supérieure Générale des Sœurs de Sainte-Anne du Canada avec son Assistante, mercredi, le 29 courant, à 12h. 15.

Vatican, le 28 septembre 1926

Le Maître de chambre de Sa Sainteté,
C. Caccia

Quelle surprise et quelle joie! Habituees à entendre répéter que tout s'expédie lentement à Rome, nous n'espérons pas une si prompte admission. Mais la fête de saint Michel approche et le bon archange tient, sans doute, à nous donner un témoignage de complaisance. Laisant à saint Raphaël le soin d'écarter les périls de notre route, il se réserve de faire aboutir nos projets. Jusqu'à présent, il n'y a que saint Gabriel qui se soit montré peu empressé à notre égard. De lui, nous attendons des lettres de La-chine et il n'en vient pas. Chaque jour apporte un nouveau désappointement. Quand donc lirons-nous de ces bonnes pages si ardemment désirées?

Mercredi, 29 septembre

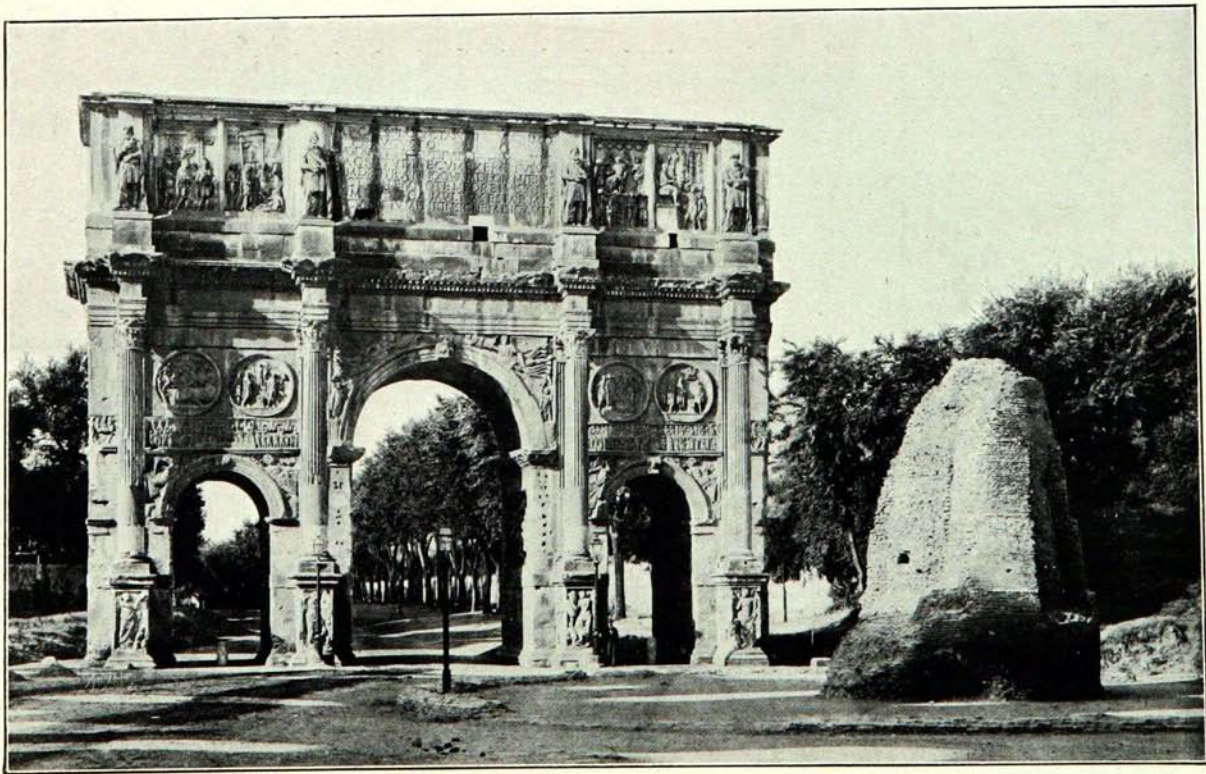
C'est le grand jour de notre audience pontificale. Nous en causons d'abord avec le bon Dieu, premier confident de notre bonheur, puis avec l'abbé Perrin à qui nous demandons quelques conseils de circonstance.

Le protocole de notre visite établi, nous partons en taxi pour le Vatican. Il est 11h. 15. Une vingtaine de minutes plus tard, nous contournons le chevet de Saint-Pierre. Au moment de franchir la première cour intérieure, notre voiture s'arrête: Mère Générale présente son billet d'audience aux gardes pontificaux. Même formalité en arrivant à la cour Saint-Damase. La présentation dix fois répétée de



ROME - Palais et place du Quirinal.

(Phot. D. Anderson - Rome).



ROME - Arc de Constantin.

(Phot. D. Anderson - Rome).

ce passeport nous permet d'arriver enfin à une antichambre, grande pièce aux belles décorations murales où nous sommes invitées à nous asseoir. Pendant le quart d'heure d'attente, nous égrenons discrètement le chapelet.

La foule des pèlerins, comme une vague montante, déferle de salon en salon jusqu'à nous. Un huissier courtois nous prie alors de passer dans la salle dite du *tronetto*, dernière antichambre. Un évêque hollandais nous y a précédées ainsi qu'une dame française avec ses deux enfants : garçon et fille de quinze à vingt ans. Ils sont appelés les premiers auprès du Pape. Le cérémoniaire d'office, Monseigneur Mella, reparait. C'est notre tour. « Mère Marie-Léopoldine, » dit-il solennellement. Nous le suivons.

A notre entrée dans le bureau de travail du Pape, il fait la présentation en ces termes : « La Mère Supérieure Générale des Sœurs de Sainte-Anne du Canada. — Les Sœurs de Sainte-Anne du Canada, répète le Souverain Pontife d'un accent paternel, soyez les bienvenues ! soyez les bienvenues ! » Nous ployons le genou une troisième fois pendant qu'il nous tend la main et nous donne à baiser l'anneau du Pêcheur. Sur un geste d'invitation, nous prenons place sur des fauteuils, à droite de Sa Sainteté.

« C'est la première fois, dit notre Mère Générale, que les Sœurs de Sainte-Anne viennent à Rome, qu'elles ont l'honneur de présenter leurs hommages au Souverain Pontife.

— Alors, votre visite revêt un caractère solennel. Quel est le motif de votre voyage ?

— Nous avons entrepris le voyage pour déposer aux pieds de Votre Sainteté le tribut de notre profonde vénération, et en second lieu, pour mettre au point les Constitutions de notre Institut.

— C'est bien, c'est bien, dit le Pape, accompagnant ces

paroles d'un signe de tête approbatif. Il existe à Rome, continue-t-il, une grande Communauté de Filles de Sainte-Anne. Combien la vôtre compte-t-elle de religieuses?

— Quinze cents vivantes, Très Saint-Père, exerçant leurs fonctions dans quatre-vingt-dix-sept établissements répartis en treize diocèses du Canada et des Etats-Unis.

— Le but de votre Communauté, c'est l'enseignement?

— Oui, Très Saint-Père, nous enseignons trente mille enfants dans nos pensionnats et nos écoles.

— Oh! vous avez de la besogne! Vous dirigez aussi des hôpitaux?

— Nous en avons cinq dans la Colombie anglaise, le Yukon et l'Alaska.

— La nature est rude là-bas. Etes-vous à Nome? Je connais la géographie de ce pays.

— Nous sommes un peu à l'est de Nome, à Sainte-Croix, mission éloignée de plus de six mille milles de la maison mère. Il faut, pour s'y rendre, accomplir un voyage de trois semaines.

— Vous êtes là-bas avec les Oblats de Marie-Immaculée?

— Oui, Très Saint-Père, et avec les Jésuites qui sont bien bons pour nous.

— Vous avez des novices?

— Près de deux cents dans nos deux noviciats.

— Oh! je vous en félicite. Dites-leur de ma part que je leur envoie une bénédiction spéciale. Le noviciat, c'est l'espoir d'une communauté.

— Très Saint-Père, veuillez bénir aussi tous les membres de notre Congrégation, nos familles, nos élèves, nos malades, nos bienfaiteurs, Monseigneur l'Archevêque et

les œuvres de son diocèse, notamment l'Institut pédagogique qui lui tient tant au cœur.

— Nous en avons entendu parler; c'est une très bonne chose qui peut faire beaucoup de bien.

— Daignez bénir aussi, Très Saint-Père, les prêtres dévoués à nos intérêts.

— Je les bénis tous et je bénis aussi de tout cœur votre Congrégation ainsi que les personnes qui vous sont chères.

A ce moment, notre Mère Générale se lève et, présentant ouverte la boîte contenant notre cadeau, elle dit :

« Me feriez-vous l'honneur, Très Saint-Père, d'accepter la modeste offrande de notre Communauté ?

— Oh! les Canadiens sont toujours généreux.

Le Pape prend alors le porte-feuille; il en examine les détails et en loue le fini artistique. Notre Mère Générale lui faisant remarquer l'écusson de l'Institut, il lit à haute voix notre devise et ajoute :

— Vous avez un beau programme!

— Voici la maison que nous habitons, dit notre révérende Mère en désignant le Mont-Sainte-Anne; elle a plus de trois cents pieds et compte cinq étages.

— Oh! vous êtes plus grandement que nous ne le sommes à Rome. »

Puis, se levant, le Pape bénit les deux Sœurs de Sainte-Anne agenouillées à ses pieds et leur offre de nouveau son anneau à baiser. Notre Mère Générale remercie avec effusion et nous nous éloignons les yeux fixés sur le vénéré Pontife dont le bienveillant accueil nous a remplies d'un inexprimable bonheur. Notre audience a duré quinze minutes, minutes inoubliables passées sous le regard du Pape, à écouter ses paroles, à contempler son auguste personne.

Pie XI unit dans son maintien la simplicité la plus touchante à une indéniable grandeur. C'est une Majesté paternelle qui inspire le respect et rayonne la bonté. Dès le prime abord, on est gagné par la douceur de sa voix, l'affabilité de son geste, la sincérité de son sourire. Il parle lentement et d'une manière expressive, nuancant le français des inflexions propres à l'italien.

Le Pape donne de près l'impression d'être beaucoup plus jeune qu'il n'est en réalité. Le teint est frais encore. Les cheveux, qui apparaissent sous la calotte blanche, sont demeurés bruns et ne grisonnent même pas. Ses soixante-neuf ans ne pèsent guère sur ses épaules. Il est droit comme les chênes de ses jardins. Sa robuste apparence permet d'espérer que la barque de Pierre, qui trace un si lumineux sillage, voguera longtemps sous son habile direction.

L'expression de son visage est tout à la fois celle d'un saint et d'un savant. Sur son large front, illuminé par une intelligence supérieure, est empreinte la pensée des grands intérêts de Dieu et de l'Eglise: l'évangélisation du monde païen, le retour des dissidents à l'unité catholique, le règne du Christ-Roi sur les nations et les individus. Et pour atteindre ces objets transcendants, quelle ardente activité! Mais en même temps, quelle puissance sereine! La paix dans la force, tel est le Pape glorieusement régnant; tel est aussi le secret du prestige dont il jouit. La moindre de ses paroles produit une vibration sensible dans les âmes; elle est accueillie comme un écho du Verbe divin.

Pie XI est un des plus brillants flambeaux allumés par Dieu pour éclairer l'univers chrétien. Après quatre années seulement de pontificat, l'auréole des papes illustres nimbe déjà son front d'une lumière idéale. Dans l'histoire de l'Eglise et du monde, une grande période commence avec lui.

Notre désir le plus ardent étant comblé, nous revenons

au couvent des Sacramentines dans une sorte de recueillement radieux, essayant de protéger contre les distractions extérieures des souvenirs qui embelliront notre vie jusqu'à son déclin. Nos lèvres sont muettes, mais au fond de nos cœurs s'élève un vibrant *Magnificat* auquel s'associeraient avec reconnaissance toutes les Sœurs de Sainte-Anne, si elles apprenaient à l'instant la faveur que le Ciel vient de nous accorder.

Il est 2 heures lorsque nous nous mettons à table pour dîner. Nous n'aurions pas besoin de le faire, si l'on vivait d'émotions. . .

.

Depuis notre arrivée à Rome, nous cherchons des reliques des saints. Evidemment, elles ne sont pas rares ici, mais où les prendre? . . . Monsieur l'abbé Grégoire nous apporte en ce moment la réponse. « Les religieuses Dominicaines, dit-il, en possèdent un trésor considérable. Si vous l'agréez, je vous servirai d'interprète auprès de ces bonnes Sœurs, car aucune d'elles ne comprend le français. »

Par la *via Nazionale*, boulevard moderne bordé de luxueux magasins, nous arrivons au pied d'un monticule sur lequel se dressent l'église et le couvent dominicains. Dans la sacristie, nous vénérons des reliques insignes: le crâne de saint Dominique, un os d'un bras de saint Thomas d'Aquin, deux doigts de saint Pierre de Vérone, une main stigmatisée de sainte Catherine de Sienne. Une religieuse présente ensuite à travers les carreaux de la grille claustrale la longue liste des reliques dont elle a la garde. Notre Mère Générale fait son choix et demande de les insérer dans des crucifix achetés à cette fin.

Rentrées assez tôt à la pension, nous retournons chez monsieur Perrin l'entretenir de notre audience accomplie. Il est tout heureux de notre bonheur. Son cœur sensible vibre à l'unisson des nôtres.

Jeudi, 30 septembre

Notre journée commencée par l'action de grâces, au souvenir de l'événement d'hier, se continue par la recherche d'héliogravures représentant les œuvres de Raphaël. Le seul établissement romain qui les édite est la *Calcografia Regia*, ancienne imprimerie des papes. Nous passons deux heures à y feuilleter d'immenses albums. Ces gravures sur cuivre sont délicieuses, d'un fini sans égal. Leurs dimensions conviennent aussi fort bien à notre Mère Générale. Elle choisit donc plusieurs sujets destinés à orner les murs de l'une ou l'autre de nos grandes maisons.

Le quartier que nous habitons est riche en églises. Dans notre courte promenade de l'après-midi, nous en rencontrons trois appartenant à des Ordres religieux: Sainte-Marie-*in-via* aux Servites, les Saints-Anges-Gardiens à l'Ordre de la Merci, Saint-Claude, la plus jolie, aux RR. PP. du Très-Saint-Sacrement. Cette dernière a la forme d'une croix grecque surmontée d'une gracieuse coupole. L'ostensoir brille sous un diadème étincelant et se détache nettement sur la blancheur du manteau royal. Nous nous agenouillons au milieu d'une foule pieuse. Rares sont les sanctuaires de Rome où le Dieu du tabernacle compte autant d'adorateurs.

La fin de septembre est marquée par un événement important: la tenue d'un *Congrès international d'éducation morale*. Les représentants de dix-neuf Etats, de cinquante-trois universités, de cinquante-deux associations appartenant à trente-neuf nations différentes sont assemblés au Capitole, sur lequel, depuis peu, trône de nouveau la croix, symbole de la Rome catholique.

Devant ce groupe de professeurs, tous inféodés au libéralisme, à la franc-maçonnerie, à la libre-pensée ou au judaïsme, le gouvernement italien a eu la loyauté d'affirmer sa foi au catholicisme dans une déclaration solennelle et imposante.

L'auteur de ce beau geste est monsieur Brodero, recteur de l'Université royale de Padoue, dont le discours est une protestation de fidélité à l'Évangile.

A cette assemblée réunie, non pour rechercher des voies nouvelles favorables à l'éducation morale, mais bien pour établir des fondements nouveaux, monsieur le Recteur déclare sans ambages que le nouvel Etat italien ne reconnaît qu'un code: l'Évangile. « Si messieurs les Congressistes, dit-il, sont venus à Rome, berceau du catholicisme mondial, dans le but d'opposer à l'Évangile une morale nouvelle, c'est bien à tort qu'ils ont choisi notre capitale pour lieu de réunion. Dans ce cas, ils auront fait un effort inutile, car il ne saurait être question que d'une chose seulement: trouver les moyens et les voies permettant d'utiliser, en vue de l'éducation, la puissance de l'Évangile. »

Pour confirmer ses paroles, monsieur Brodero énumère les mesures édictées par le gouvernement italien depuis cinq ans. Elles montrent dans quel esprit pratique l'Etat fasciste s'est attaqué au problème de l'éducation et comment il espère le résoudre. Convaincu que l'Évangile du Christ, condensé dans les commandements de Dieu et dans le catéchisme, donne la seule forme possible d'éducation morale, le gouvernement a rendu obligatoire l'enseignement de la religion catholique. Il a prescrit la réinstallation du crucifix dans toutes les écoles, de la primaire à l'université, dans tous les tribunaux et jusqu'à la Cour suprême. Il a employé tout son pouvoir à extirper l'immoralité sous ses formes diverses et à doter le peuple italien d'une forte conscience morale.

Ce discours, paraît-il, a produit un effet renversant. Il semble tout naturel que les Congressistes aient terminé hâtivement leurs séances et qu'ils s'en soient retournés confus et désappointés dans leurs pays.

Vendredi, 1er octobre

La coïncidence du premier vendredi avec l'ouverture du mois du Rosaire rend ce jour doublement solennel. Nous en consacrons les heures matinales à la prière. Devant le Saint-Sacrement exposé, nos Avé se mêlent aux amendes honorables comme dans les corbeilles du sanctuaire s'unissent des fleurs diversement nuancées.

Cet avant-midi, dans la salle vaticane du Consistoire, aura lieu, en présence du Souverain Pontife, la lecture du décret *de Tutu* en vue de la béatification d'une glorieuse phalange de martyrs de la Révolution française: le vénérable Noël Pinot, curé de Louroux-Béconnais, et cent quatre-vingt-onze autres victimes — dont trois évêques et cent quatre-vingt-huit prêtres et religieux — massacrés en haine de la foi, en septembre 1792, au couvent des Carmes et au séminaire de Saint-Firmin. L'un des vingt-deux Sulpiciens, nommé Grasset, est né au Canada.

Les bonnes Sœurs Sacramentines ont trouvé le moyen de nous procurer deux billets d'admission. En toute diligence, nous nous rendons au Vatican. L'assemblée, qui remplit la vaste salle, représente les diocèses et les congrégations religieuses auxquels appartenaient ces martyrs.

A 11 heures entre le Pape escorté de prélats et de gardes-suisse. Il bénit l'assistance et prend place au trône. Immédiatement commence la lecture en latin des deux décrets déclarant qu'« en toute sécurité » on peut procéder à la béatification des vénérables Serviteurs de Dieu. Suit une adresse d'hommage à Sa Sainteté par Monseigneur Hertzog, postulateur de la seconde cause. Le Pape y répond longuement. L'italien qu'il parle est si net, son geste si expressif, que nous parvenons à saisir les idées principales qu'il développe. Son allocution est d'abord une apologie du martyr: sa grandeur, son mérite; puis, un panegyrique des courageux Confesseurs de la foi. La bénédic-



ROME - Basilique de S.te Cécile au Trastevere. - L'intérieur.

(Phot. D. Anderson - Rome).



(Phot. D. Anderson - Rome).

ROME - Basilique de S.te Cécile au Trastevere. - L'extérieur.

tion apostolique, recueillie par tous avec piété, termine la cérémonie. Le Pape descend alors de son trône, donne sa main à baiser aux prélats et regagne ses appartements.

Samedi, 2 octobre

Parties vers les 10 heures pour visiter les musées du Vatican, nous sommes obligées de rebrousser chemin à la Place du peuple. Un déraillement de tramway qui nous immobilise durant une heure, une averse contre laquelle nous ne sommes pas prémunies, tels sont les deux motifs de ce retour précipité. Le beau temps qui règne à Rome, en cette saison, nous a rendues imprévoyantes. Le ciel, étoilé chaque soir, est d'azur tout le jour. Ce n'est guère l'image de la vie.

La Providence, toujours attentive à nos besoins, donne un suppléant à monsieur l'abbé Grégoire qui partira bientôt pour Paris. Ce guide nouveau est le R. P. Alfred Lavallée, de la Congrégation de Sainte-Croix. Il vient généreusement mettre à notre disposition les derniers jours de ses vacances d'étudiant.

Le programme de l'après-midi rapidement fixé, nous partons avec lui pour le Transtévère. Ce quartier, annexé à Rome sous l'empereur Auguste, conserve le caractère de faubourg. Il est à peu près exclusivement habité par la classe ouvrière. Les Transtévérins prétendent avoir le mieux conservé l'ancien sang romain et parlent même un dialecte particulier. Ici, plus qu'au cœur de Rome où les traditions populaires ont subi quelques brèches, on retrouve costumes surannés et usages primitifs. Les femmes, sans exception, ont la tête nue, les cheveux séparés en deux bandeaux plats ne laissant voir de l'oreille que le

lobule chargé d'une boucle qui effleure l'épaule. Elles portent une jupe plissée à la taille. Sur leur corsage uni descendent les trois pointes d'un châle aux couleurs voyantes. La vanité paraît être leur moindre défaut; la modestie, leur première vertu. Quels modèles trouveraient ici grand nombre de nos Canadiennes!

Les églises du Transtévère sont très anciennes. La première visitée est celle de Sainte-Marie. Au lieu même où elle s'élève jaillit, au temps d'Auguste, une fontaine d'huile qui coula pendant un jour avec tant d'abondance qu'elle descendit jusqu'au Tibre. Dans cette source merveilleuse, les chrétiens virent plus tard l'annonce symbolique de la naissance du Christ, l'Oint par excellence. Ils firent l'acquisition de ce lieu et y bâtirent, en 224, la première chapelle romaine en l'honneur de la Mère de Dieu. Deux fois reconstruite, elle a gardé sa façade du XIIème siècle. Cette façade est ornée d'une mosaïque représentant les vierges sages et les vierges folles. La Vierge Marie, portant l'Enfant Jésus, occupe le centre. L'intérieur de l'église est riche. Sous le maître-autel reposent les corps des saints papes Calixte, Jules et Corneille. On conserve fixée à un pilier la pierre avec laquelle saint Calixte fut précipité dans le puits où il couronna son glorieux martyre.

Par un réseau de petites rues sans trottoirs que les voitures disputent aux piétons, nous arrivons à l'église Sainte-Cécile élevée sur l'emplacement même du palais où mourut l'illustre vierge romaine.

Dans la crypte, on retrouve des restes du parquet en mosaïque, des tronçons de colonnes en marbre, des vases d'albâtre aux formes variées: autant de témoignages confirmant la tradition.

En entrant dans la nef, on voit à droite la pierre tombale du cardinal Rampolla, titulaire de cette église. Il mit à la restaurer les ressources d'une grande fortune.

Aussi en a-t-il fait un monument digne de la sainte qu'il voulait honorer.

Un couloir s'ouvre sur la nef latérale de droite et conduit au *caldarium*, salle de bain où Cécile devait périr. On voit encore les tuyaux de plomb par lesquels montait la vapeur brûlante qui se transformait, par miracle, en tiède rosée. C'est sur le pavé de cette salle, aujourd'hui devenue chapelle, qu'elle fut laissée à demi morte par le licteur, après avoir reçu au cou une triple blessure. C'est ici que durant trois jours elle encouragea les chrétiens et consola les pauvres. Le troisième jour, le pape Urbain étant venu la visiter, elle lui dit : « Père, j'ai demandé au Seigneur ce délai de trois jours pour remettre mes trésors aux mains de Votre Béatitude : ce sont les pauvres que je nourrissais et auxquels je vais manquer. Je vous lègue aussi cette maison que j'habitais, afin qu'elle soit par vous consacrée en *église* et qu'elle devienne à jamais un temple du Seigneur. » Ayant ainsi parlé, elle rendit son âme à Dieu.

Sous l'autel de la nef centrale, apparaît, dans un demi-jour, la blanche statue de sainte Cécile, par Maderna, admirée déjà dans la Catacombe Saint-Calixte. Son corps avec ceux de Valérien, de Tiburce et de Maxime, repose, depuis 1901, dans une partie de la crypte convertie en chapelle sépulcrale. Cette chapelle, de pur style byzantin, est une merveille d'art et de richesse.

En présence de la vierge de l'harmonie, nous nous agenouillons et prions spécialement pour les maîtresses de musique de notre Communauté.

D'un commun accord, nous revenons en ville en passant par l'île du Tibre. Cette île n'est pas une corbeille de verdure, un fragment de l'Eden comme nos Mille-Iles. Rien d'enchanteur dans ce coin de terre qui disparaît sous les massifs de constructions. Au centre est solidement assise la vieille église Saint-Barthélemy. Les restes de l'Apôtre sont conservés dans une urne en porphyre qui sup-

porte la table de l'autel. A l'entrée du chœur s'ouvre un ancien puits, à margelle ornée de bas-reliefs, dans lequel furent déposées les reliques de saint Paulin de Nole, de sainte Exupérance et de saint Marcellin, confesseur.

L'un des deux ponts qui relie l'île Saint-Barthélemy aux rives du fleuve compte vingt-trois siècles d'existence. En a-t-il vu passer des gens et des flots! Ses trois arches surbaissées lui donnent l'apparence d'un vieillard courbé sous le poids des ans. Néanmoins, il tient ferme et conserve encore ses ornements primitifs: des têtes d'Hermès sur les pilastres des parapets.

A peine sommes-nous de retour à la *via Sistina* que la Sœur portière nous annonce Monseigneur A. Curotte. Il vient tout gentiment nous porter deux billets d'admission à la cérémonie de béatification du martyr abyssin, Michel Ghèbre. C'est un geste de haute bienveillance de la part d'un chanoine de Saint-Jean-de-Latran.

Dimanche, 3 octobre

De bonne heure, nous sommes à Saint-Pierre. Nous y occupons d'excellentes places dans l'abside — des meilleures, puisque toute la cérémonie s'y déroule. De notre tribune, nous voyons bien la brillante décoration. Des draperies de damas rouge avec bandes jaunes tombent le long des pilastres; des lustres garnis d'ampoules électriques soulignent discrètement les lignes architecturales de la basilique.

Deux scènes de la vie du bienheureux Michel Ghèbre, le héros du jour, dominent les autels Sainte-Véronique et Sainte-Hélène. La première nous le montre dans une calebane de roseaux, entouré d'hérétiques eutychéens auxquels

il enseigne la vérité qu'il a eu le bonheur de connaître. Dans la seconde, il est en prison : les mains liées l'une à l'autre, les jambes enserrées dans une cangue. Comme les saints apôtres Pierre et Paul, il évangélise ses compagnons de captivité et les édifie par sa fermeté et sa résignation.

A 10 heures, un cortège imposant pénètre dans l'abside. Il est formé d'une trentaine de cardinaux, de prélats et de chanoines qu'accompagnent des religieux de diverses Congrégations. Bientôt un prélat monte dans une chaire installée au milieu du chœur et lit, à haute voix, en latin, le décret qui proclame Bienheureux l'humble prêtre abyssin. Au moment où la chorale sixtine, dirigée par Dom Perosi, entonne le *Te Deum*, le rideau de la gloire du Bernin glisse, laissant voir, en pleine lumière, le Bienheureux porté sur les nuées et entouré d'une troupe d'anges. Il paraît beau dans ce décor. Qu'il doit l'être surtout au ciel ! Son Eminence le cardinal Vicaire récite pour la première fois l'oraison du martyr et célèbre pontificalement la messe. Le chant est d'une perfection ravissante. L'audition des chœurs romains à Montréal, en 1924, n'en donne qu'une faible idée.

A l'issue de la cérémonie, nous rencontrons inopinément le R. P. Lévi Côté, o.m.i., venu à Rome pour compléter ses études théologiques. Il vient de prêcher une retraite à une communauté religieuse, dans une petite ville d'Italie. Ces moniales, enfermées dans leurs murs bien clos, ignorent tout du Canada actuel, à tel point qu'elles le croient encore peuplé d'Iroquois. Quand on leur annonça comme prédicateur un Oblat canadien, elles crurent voir arriver un Indien d'Amérique. Grande fut, sans doute, leur surprise d'apercevoir un blanc qui fait honneur à sa race et qui, de plus, parle élégamment la langue française.

Une cérémonie de béatification se termine dans l'après-midi par le Salut du Très Saint-Sacrement auquel assiste le Souverain Pontife. Il vénère les reliques du nouveau Bienheureux — quand on peut en produire — et reçoit les

présents de la postulation: un bouquet, des images et une biographie du Serviteur de Dieu.

Nous repartons donc pour Saint-Pierre vers 3h. 30 et nous nous installons dans la même tribune. Heureuses sommes-nous d'avoir ces places spéciales, car une multitude empesée envahit les nefs.

L'arrivée du Pape est annoncée par les trompettes d'argent qui jouent la marche pontificale composée par le marquis Giovanni Longhi, garde-noble de Sa Sainteté Pie IX. Dès qu'il paraît, un immense frisson circule dans l'assemblée. Des applaudissements éclatent de toutes parts, les mouchoirs s'agitent, des milliers de voix crient dans un élan d'enthousiasme: « *Evviva il Papa!* » Du haut de la *sedia gestatoria*, Pie XI bénit ses enfants. Il passe comme une blanche vision au-dessus de cette foule dont les acclamations redoublent à chaque bénédiction. Aucun sourire sur son visage, mais un calme imposant, majestueux. Lentement défile le brillant cortège composé de la milice papale, des princes de la cour romaine, d'un grand nombre d'évêques et de chanoines. Au moment du passage sous la coupole, des faisceaux de rayons descendent des hautes verrières, animant les couleurs éclatantes des uniformes, scintillant sur les gemmes des croix pectorales, les épées des gardes-nobles et les halberdes des suisses. L'auguste front du Souverain Pontife apparaît, dans cette lumière, radieux comme celui de Moïse au Sinaï. Le cortège atteint l'abside. Bientôt la main du Vicaire de Jésus-Christ se lève sur nos têtes. A notre tour de recueillir sa bénédiction pour nous et notre chère Communauté toujours présente à nos cœurs.

Pendant le Salut, deux fois le Pape quitte son prie-Dieu et se rend à l'autel pour l'encensement liturgique. La cérémonie terminée, il remonte sur la *sedia* et la procession suit le même parcours à travers la basilique, si ce n'est qu'elle contourne à gauche l'autel papal. Comme

dans une psalmodie, les bénédictions du Père alternent encore avec les acclamations de ses enfants.

Avant de franchir le seuil de son palais, le Pape s'arrête. Il enveloppe, d'un dernier regard, ses fils bien-aimés et les bénit d'un geste large et touchant. Une clameur formidable y répond aussitôt : « *Evviva il Papa!* » Et les échos de la grande nef multiplient ce souhait, formule populaire de l'oraison de l'Eglise pour son Pasteur suprême : « Seigneur, conservez les jours de notre Pontife; assurez son bonheur sur la terre et ne permettez pas qu'il succombe sous les efforts de ses ennemis. »

Une telle cérémonie vue pour la première fois jette dans une sorte d'extase. Nous sommes rappelées vers le monde extérieur par la rencontre du R. P. G.-E. Villeneuve. Deux jeunes Pères de la Salette nous abordent à leur tour et nous demandent si nous ne sommes pas des Sœurs de Sainte-Anne. Sur notre réponse affirmative, ils déclinent leurs titres respectifs : le P. Boulanger, frère de Sœur Marie-Jeanne-d'Orléans; le P. Dubois, ancien élève de notre école de Ware. Tous deux viennent à Rome continuer des études commencées en Suisse. Le premier s'informe de sa sœur; le second, de ses maîtresses. C'est plaisir de les entendre questionner notre Mère Générale.

A travers les rangs pressés de la foule, nous parvenons à nous frayer un passage. Enfin! nous voici sur la place Saint-Pierre. Un tramway nous prend et nous ramène, par des rues qui s'emplissent d'ombre, à la *via Sistina*.

Malgré la fatigue, le sommeil est lent à venir. A nos oreilles résonne encore la mélodie puissante des trompettes d'argent; dans nos yeux clos brille la splendeur de la basilique remplie du Pape, et « plus rayonnante de cette présence que de tout l'or qui ruisselle sur ses marbres et de tout le soleil qui l'inonde ».

Lundi, 4 octobre

Monsieur l'abbé Grégoire nous fait ses adieux pour la France. C'est avec peine que nous le voyons partir : il a été si plein de dévouement pour nous ! Nous lui devons les plus intéressantes de nos visites des églises de Rome. Dès son arrivée à Paris, il se mettra à la recherche d'une pension pour nous dans un couvent. Ce service nous permet de vivre plusieurs semaines encore dans la plus parfaite quiétude.

Après cette visite, nous montons chez monsieur Perrin pour lui exposer les questions que nous voulons soumettre à la Sacrée Congrégation des Religieux. Il en fera l'étude et pourra, en temps opportun, nous être utile auprès des autorités romaines ; car, nous le constatons, monsieur Perrin jouit ici d'une grande influence.

Au déclin du jour, la fraîcheur de l'atmosphère nous invite à sortir. Nous nous dirigeons vers la Place d'Espagne par la *via di Capo le Case*. Sous une fenêtre d'hôtel apparaît le frais visage de Thérèse Martin — sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Cette peinture rappelle le séjour que fit, dans cette pension, la future carmélite, lorsqu'elle vint à Rome solliciter de Léon XIII son entrée en religion.

A l'extrémité de la petite rue s'ouvre, à gauche, l'église Saint-André-*delle-fratte*, ainsi nommée à cause des haies — *fratte* — qui entouraient autrefois les jardins environnants. Cette église fut longtemps sans gloire, sans histoire et sans nom. Un jour, un Juif — Alphonse de Ratisbonne — y entra sur l'invitation d'un ami chrétien. Demeuré seul quelques instants, il se sentit tout à coup saisi d'un trouble inexprimable. « Je levai les yeux, raconta-t-il lui-même, tout l'édifice avait disparu à mes regards ; une seule chapelle avait concentré toute la lumière, et au milieu de ce rayonnement, parut debout, sur l'autel, pleine de douceur et de majesté, la Vierge Marie telle qu'elle est sur ma médaille. Une force irrésistible me poussait vers



(Phot. D. Anderson - Rome).

ROME - Eglise de la Trinité des Monts avec escalier de la Place d'Espagne.



ROME - Panthéon.

(Phot. D. Anderson - Rome).

elle. La Vierge m'a fait signe de la main de m'agenouiller. Elle ne m'a point parlé, mais j'ai tout compris. »

La chapelle où s'opéra la conversion de Ratisbonne est richement décorée. Elle possède trois tableaux relatifs à cet événement : sur l'autel, la *Madone miraculeuse* couronnée d'un diadème de pierres précieuses ; à droite, la scène de l'*Apparition* ; à gauche, le *Baptême* du néophyte hébreu.

Louis Veillot, cet autre converti de la Rome de Grégoire XVI, aimait à venir prier dans l'église Saint-André-delle-fratte, quand il logeait à la Place d'Espagne. C'est sans doute pour ce motif qu'on lui a érigé une pierre tombale tout en face de la chapelle miraculeuse. Ses traits gravés dans le marbre sont très ressemblants.

Certes, il méritait bien que son souvenir s'immortalisât à Rome, ce vaillant défenseur du Pape et de l'Eglise. Aussitôt converti, il mit à leur service les ressources de sa grande âme. Et son attachement pour le successeur de Pierre et l'épouse du Christ alla toujours croissant. Chevalier de la plume, sans peur comme sans reproche, il eut la gloire, pendant le concile du Vatican, d'éclairer les esprits et de gagner ainsi de nombreux partisans à la cause de l'infailibilité pontificale.

Nous prolongeons notre promenade en passant par l'église de la Trinité-des-Monts appartenant aux Dames du Sacré-Cœur. Il est 5h. 30 ; nous faisons avec la communauté les exercices du mois du Rosaire. Du haut de la tribune, les religieuses chantent pieusement et bellement. Nous sommes quand même fort étonnées de n'entendre chez les Dames du Sacré-Cœur de Rome que des pièces polyphoniques quand leurs sœurs d'Amérique dirigent à New-York une *schola* renommée pour l'enseignement du plain-chant grégorien.

Le 4 octobre, septième centenaire de la mort de saint François d'Assise, est fêté civilement en Italie, par ordre de Mussolini. Voilà un geste qui honore son auteur. Il

révèle que le premier Ministre voit dans l'humble religieux plus qu'un mystique vivant d'austérités et de contemplation. Saint François lui apparaît plutôt, semble-t-il, comme un citoyen dévoué à son pays. Les saints, en effet, sont les hommes les plus utiles à la société qui les a produits. Leurs bons exemples ne restent pas inefficaces. En vertu de la solidarité, « celui qui s'élève élève le monde ». A ce seul point de vue, saint François d'Assise mérite donc d'être considéré comme un vrai patriote, et partant, d'être fêté par tout le peuple italien.

Mardi, 5 octobre

En compagnie du R. P. Lavallée, nous partons, ce matin, pour le Vatican, avec l'intention de continuer la visite de ses musées. Moyennant un billet de six lires, nous parcourons plusieurs pièces d'un intérêt insurpassable. D'abord, deux galeries : la galerie des tapisseries de Raphaël et celle de Géographie.

Les tapisseries exposées dans la première ont été dessinées par Raphaël ou par ses élèves et exécutées en France, à Arras. Elles reproduisent des scènes de la vie de Jésus et des Apôtres. Selon le vœu de Léon X, elles servent à décorer la partie inférieure des murs de la chapelle Sixtine aux jours de grandes solennités.

La galerie géographique, longue de quatre cent cinquante pieds, doit son existence à Grégoire XIII. Les cartes peintes à fresque représentent les pays anciens au double point de vue physique et politique.

Pour visiter la chapelle Sixtine, il nous faut descendre au premier étage. Ce célèbre oratoire porte le nom de son fondateur, Sixte IV. Il est principalement destiné aux cérémonies de la semaine sainte. A cette époque se fait

entendre — chose assez rare — le chœur complet des fameux chantres connus sous le nom de *chantres de la chapelle Sixtine*. D'autres offices solennels ont lieu dans cette chapelle, tels que la messe pour le couronnement d'un nouveau pape et pour le repos de l'âme du pape défunt. On y célèbre aussi le saint sacrifice à l'occasion du décès d'un prince catholique et de certains pèlerinages.

Michel-Ange exécuta, sous le pontificat de Paul III, le splendide ensemble des fresques de la chapelle Sixtine.

Le *Jugement dernier* peint sur une des parois, au-dessus de l'autel, révèle la prédilection marquée de l'artiste pour l'effet dramatique. Dans cette œuvre grandiose, il s'applique à éveiller chez ses compatriotes des sentiments de contrition en leur montrant les châtiments réservés aux coupables. Toutefois, on ne peut s'empêcher de regretter que le génie de Michel-Ange, en s'inspirant de Dante, ait mêlé des éléments païens à ses inspirations chrétiennes.

Ce fut sur les instances de Jules II que Michel-Ange entreprit la décoration de la voûte : composition magistrale où l'artiste, se pénétrant de la grandeur épique de l'Ancien Testament, se montre tour à tour grave et sublime, vif et impétueux, tendre et ému.

Michel-Ange y a voulu retracer les causes et l'accomplissement de la Rédemption. Il a placé au milieu les multiples scènes de la Création du monde, l'histoire d'Adam et d'Eve, le Sacrifice de Noé et le Déluge. Les iniquités humaines toujours croissantes nécessitent le Rédempteur : de là, les Prophètes et les Sibylles qui ont prédit sa venue. Dans les pendentifs figurent les ancêtres du Messie et les diverses délivrances des Israélites.

Cette voûte est donc peuplée d'une multitude de personnages. La hauteur à laquelle ils sont placés, la position qu'il faut tenir pour les voir sont des conditions peu favorables pour en faire l'étude. Certains visiteurs se servent de miroirs ; d'autres se couchent sur des bancs, face au

plafond, et braquent leur lunette tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Pour nous qui n'avons fait usage ni de miroirs ni de lunettes, nous quittons la chapelle Sixtine brisées de fatigue, mais l'âme remplie d'admiration pour la richesse et l'ordonnance de l'œuvre de Michel-Ange.

Remontant au second étage, nous nous arrêtons à la salle de l'Immaculée dont les peintures murales rappellent le souvenir du dogme proclamé par Pie IX le 8 décembre 1854. Au plafond brillent les armes du grand pape. Un meuble à tiroirs, en chêne sculpté, renferme la Bulle mariale traduite en toutes les langues. C'est un don du clergé français.

De la salle de l'Immaculée, nous passons directement dans les célèbres *Chambres de Raphaël*: quatre pièces décorées par cet artiste à la demande du pape Jules II. Elles ne furent terminées que sous Léon X.

La première visitée se nomme la chambre de l'Incendie du bourg. Elle occupe le troisième rang dans l'ordre chronologique des fresques. Pour honorer son protecteur, Léon X, Raphaël conçut l'idée de peindre les événements importants des règnes de Léon III et de Léon IV. Deux sujets se rapportent au premier: la *Justification de Léon III* en présence de Charlemagne, le *Couronnement de l'empereur* dans l'ancienne basilique Saint-Pierre. Deux autres ont trait au second: la *Victoire de Léon IV sur les Sarrasins*, à Ostie, et l'*Incendie du bourg* éteint par un signe de croix du pape.

La chambre de la Signature était autrefois la salle d'enregistrement des actes pontificaux. Les quatre médaillons de la voûte représentent la *Théologie*, la *Philosophie*, la *Poésie*, la *Jurisprudence*. Sous le médaillon de la Théologie se déploie la fresque si improprement nommée la *Dispute du Saint-Sacrement*. Cette composition symbolise les rapports de l'homme avec Dieu par la rédemption du Christ et le mystère de l'Eucharistie.

Au médaillon de la Philosophie correspond l'*Ecole d'Athènes*. En face du triomphe de la foi par la religion, Raphaël a voulu consacrer le triomphe de l'intelligence appliquée à la recherche de la vérité philosophique.

La Poésie est figurée par le *Parnasse*. Autour d'Apollon assis sous les lauriers, au bord de l'Hippocrène, sont réunies les neuf Muses partagées en deux groupes. Des poètes grecs, latins et italiens, complètent la cour du dieu des arts.

Deux personnages principaux figurent la Jurisprudence : l'*empereur Justinien* représente la loi civile ; *Grégoire IX*, la loi ecclésiastique.

La décoration de la chambre d'Héliodore devait être une allusion flatteuse aux vertus de Jules II, mais ce projet ne put être qu'en partie réalisé.

Pour rappeler les victoires de ce pape sur les envahisseurs du patrimoine de saint Pierre, Raphaël le peignit sous les traits du grand-prêtre Onias obtenant par ses prières le *châtiment d'Héliodore*.

La deuxième fresque reproduit le *Miracle de Bolsène*. Un prêtre, doutant de la transsubstantiation, voit apparaître, au moment de la consécration, des taches de sang sur l'hostie et le corporal. Ce miracle a pour témoins le pape Urbain IV, quelques cardinaux et de nombreux fidèles. L'intention de Raphaël en le reproduisant fut de montrer comment Dieu assiste l'Eglise contre les incrédules.

La *Délivrance de saint Pierre*, peinture d'un aspect saisissant et très original, rappelle la délivrance presque miraculeuse de Léon X, fait prisonnier par les Français à la bataille de Ravenne.

L'expulsion des Français d'Italie, sous Léon X, est commémorée par *saint Léon le Grand arrêtant Attila* aux portes de Rome. Le pape, monté sur une mule blanche, est entouré de cardinaux et d'une suite à cheval. Au-dessus,

saint Pierre et saint Paul resplendissants de lumière, visibles seulement pour Attila et les siens, inspirent la terreur aux Huns.

La chambre de Constantin est la dernière et la plus vaste de la série. Les peintures de cette pièce symbolisent l'établissement du pouvoir temporel de l'Eglise et relatent les épisodes de la vie du premier monarque chrétien. Raphaël en conçut le plan général, mais il ne put exécuter que la *Victoire de Constantin sur Maxence* et l'*Apparition de la croix*. Des élèves du grand artiste achevèrent l'œuvre de leur maître par le *Baptême de Constantin* et la *Donation de Rome au pape saint Sylvestre*.

Ces compositions, comme les précédentes, sont d'une ampleur magnifique, d'une exquise délicatesse d'exécution et de coloris.

Les *Loges de Raphaël*, auxquelles on accède par la salle de Constantin, sont une des trois galeries entourant la cour Saint-Damase. Elles sont divisées en treize arcades; chacune des voûtes présente quatre scènes bibliques dans un cadre doré. Cette galerie, primitivement ouverte, a beaucoup souffert des intempéries: certains personnages même sont méconnaissables. Pie IX l'a fait vitrer pour la soustraire à une ruine complète.

A la suite de notre guide, qui s'oriente facilement dans les méandres du Vatican, nous arrivons aux appartements Borgia habités par le pape Alexandre VI. Abandonnées depuis le XVIème siècle, ces six pièces furent restaurées par Léon XIII, dans le dessein d'en faire un musée de la Renaissance.

La voûte étoilée de la salle des Pontifes est très belle. Deux souvenirs historiques attirent l'attention: l'armure de Jules II et celle du connétable de Bourbon mort au siège de Rome en 1527.

La salle des Mystères doit son nom aux fresques de

l'Annonciation, de la Nativité, de l'Adoration des Mages, de la Résurrection, de l'Ascension, de la Pentecôte et de l'Assomption.

Dans la salle voisine, dite de la Vie des Saints, sont représentés le *martyre de saint Sébastien*, le *débat de sainte Catherine d'Alexandrie* devant l'empereur Maximien, la *légende de sainte Barbe* et plusieurs autres sujets.

La quatrième salle, consacrée aux Arts libéraux et aux Sciences, est peuplée de personnages allégoriques représentant la *Grammaire*, la *Dialectique*, la *Rhétorique*, la *Géométrie*, l'*Arithmétique*, la *Musique* et l'*Astronomie*.

Les douze Apôtres sont réunis dans la salle du Credo. Chacun d'eux porte écrit sur un parchemin l'article du Symbole qui lui est attribué.

Dans la dernière salle sont associés prophètes et sibylles de toutes dénominations.

Le Musée profane occupe une pièce immense où sont étalés une quantité d'objets d'art moderne offerts aux papes par des souverains. Signalons en passant deux candélabres en porcelaine de Sèvres présentés par Napoléon Ier à Pie VII, lors de son couronnement à Paris; deux vases superbes de même matière, dons de Charles X à Léon XII et du président Grévy à Léon XIII; les fonts baptismaux sur lesquels fut tenu le fils de Napoléon III et deux vases de Sèvres d'une beauté sans égale offerts par l'empereur à Pie IX qui avait consenti à devenir, par procuration, parrain du prince impérial.

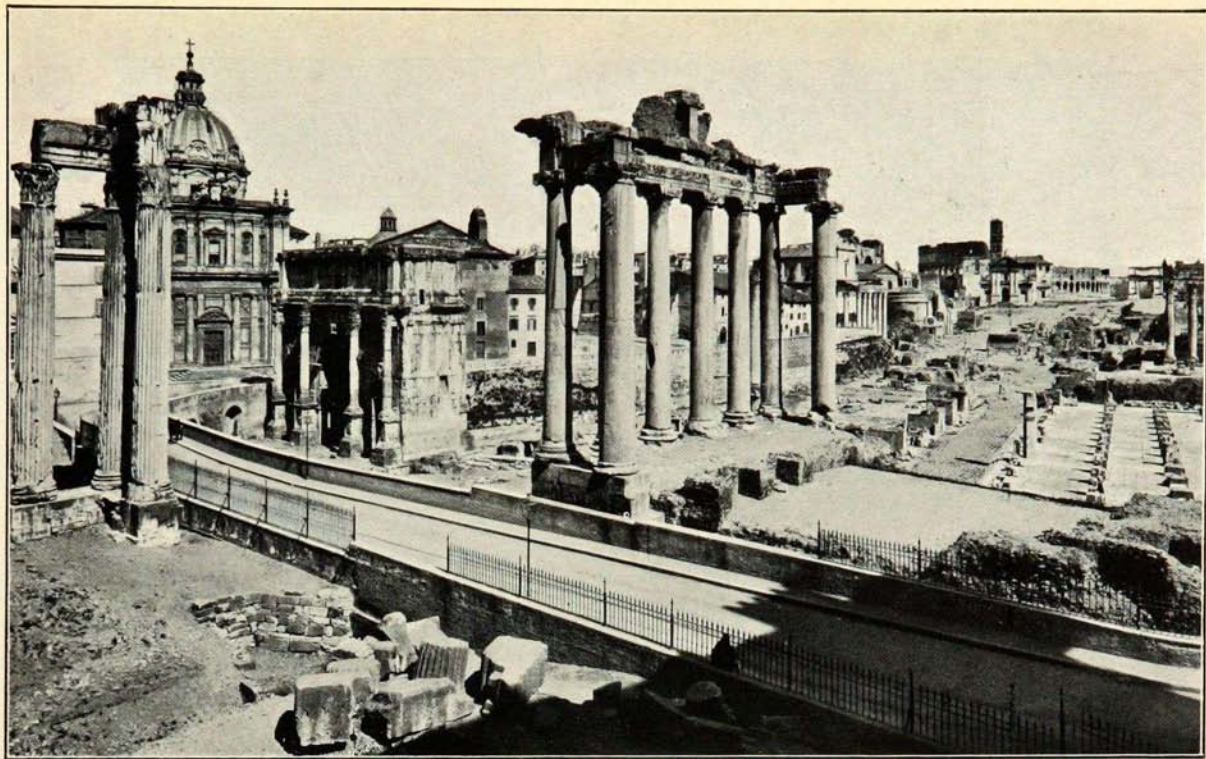
Au milieu de la salle, dans des vitrines bien alignées, on conserve de superbes manuscrits: un parchemin de Cicéron, la Bible grecque du IVème siècle brillamment enluminée, des homélies de saint Grégoire le Grand, un Dante illustré, des autographes de Pétrarque, du Tasse, de Luther; le traité qu'écrivit Henri VIII sur les sacrements pour combattre les hérésies de l'auteur du protestantisme.

Le Musée chrétien comprend trois salles remplies d'objets provenant surtout des catacombes ou des vieilles églises : lampes, vases sacrés, camées, statuettes, peintures, inscriptions, croix, médaillons. Il faudrait des jours pour examiner en détail tous ces souvenirs antiques ; or, nous n'avons plus que quelques minutes disponibles ; force nous est donc de passer rapidement. Impossible toutefois de ne pas s'arrêter devant deux beaux prie-Dieu : l'un en chêne finement sculpté donné à Pie IX par les Français ; l'autre en bronze avec ornements dorés offert à Léon XIII par les Génois. Ce dernier est sous verre. Dans la grande allée centrale, nous rencontrons encore une miniature de la belle cathédrale de Carcassonne, une autre plus volumineuse de la non moins belle basilique du Sacré-Cœur de l'Equateur. Toutes deux sont en cuivre doré.

La grande salle de la Bibliothèque étonne par ses dimensions autant qu'elle plaît par le bel effet décoratif de ses fresques. Divisée en deux nefs par six énormes piliers, elle mesure deux cent seize pieds de longueur et quarante-huit de largeur. Ses peintures rappellent l'institution des plus célèbres bibliothèques du monde, la vie des papes qui ont enrichi la Vaticane, la tenue des conciles généraux, les différentes phases du plan de la basilique Saint-Pierre. Ce « temple de la science, ce somptueux abri du travail de la pensée » est dû à Sixte-Quint.

Sous Nicolas V, considéré comme le fondateur de la Vaticane, cette bibliothèque ne comptait que neuf mille manuscrits. Au cours des siècles, elle s'est augmentée par legs ou par achats successifs de collections particulières. Les cinq cent mille volumes imprimés et les soixante mille manuscrits qui la composent sont gardés sous clef, dans des armoires non-vitrées adossées aux murs.

Le préfet actuel de la Vaticane est Monseigneur Angelo Mercati, distingué successeur de Monseigneur Achille Ratti — aujourd'hui Sa Sainteté Pie XI.



ROME - Forum romain.

(Phot. D. Anderson - Rome).



ROME - Le Colisée.

(Phot. D. Anderson - Rome).

Mercredi, 6 octobre

Cette fois, c'est monsieur l'abbé Perrin qui veut bien se faire occasionnellement notre cicerone et nous conduire dans les antiques forums romains. Monsieur Perrin est un véritable archéologue: les ruines n'ont plus de secrets pour lui. Aussi sa compagnie nous sera-t-elle extrêmement précieuse.

Après un assez long trajet, le tramway nous amène au pied du Capitole. C'est ici que se trouve la prison Mamertine, relique vingt-six fois séculaire puisqu'elle doit son origine à Ancus Martius, quatrième roi de Rome.

Cette prison historique se compose de deux cachots superposés. Le premier, au niveau du sol, est de forme quadrangulaire. Ses murs sont en grosses pierres grises. Mieux éclairé qu'autrefois, il ne l'est encore pourtant qu'à demi par un étroit soupirail.

Dans le dallage se dessine une ouverture circulaire par laquelle on précipitait les condamnés à mort dans le second cachot appelé *Tullianum*. On y descend aujourd'hui par un escalier qui s'appuie sur la muraille. Quel trou sombre et humide, creusé dans le roc, à douze pieds environ sous terre!

Pendant la république et l'empire, nombreuses furent les victimes qui périrent en ce lieu: Jugurtha, roi de Numidie, Catilina et ses complices, Vercingétorix, l'héroïque adversaire de César, et une foule de prisonniers de guerre que l'on égorgeait pendant que le vainqueur montait triomphalement au Capitole.

Monument de la Rome païenne, la prison Mamertine l'est aussi de la Rome chrétienne. Elle garde le souvenir de saint Pierre et de saint Paul qui convertirent à l'Evangile leurs geôliers et leurs compagnons de captivité. Comme l'eau manquait pour les baptiser, saint Pierre fit jaillir mi-

raculeusement une source encore existante. Tout à côté s'élève un autel en marbre avec bas-relief représentant ce miracle et le baptême des néophytes par le prince des Apôtres.

Dans la prison tullienne, devenue chapelle depuis le XVème siècle, la messe se dit fréquemment.

L'inspection de ce souterrain et l'évocation des souvenirs qu'il rappelle nous y ont retenus assez longtemps. Nous en sortons transis et pour cause. Mais le soleil de dix heures a tôt fait de nous pénétrer de sa chaleur ardente.

Quelque cent pas à faire et nous sommes en plein Forum romain, au milieu d'un vaste champ de ruines. Vraiment, pensons-nous avec Louis Veillot, le peuple-roi a bien travaillé pour nous donner une belle idée du néant des fortunes humaines.

Le Forum, situé entre le Capitole et le mont Palatin, fut témoin de la vie dramatique des Romains sous la république. C'est de là que sortirent toutes les conquêtes populaires. C'est là aussi que se plaiaient les grandes causes politiques. Entre temps, le Forum servait de rendez-vous à toute la ville. On y célébrait des jeux, des fêtes religieuses; on y donnait des repas publics; on y exposait des statues et des tableaux. Le cortège des triomphateurs, passant par la Voie sacrée, le traversait. Tout autour s'alignaient les magasins de luxe, les comptoirs des changeurs, des banquiers et des joailliers.

Grâce aux fouilles pratiquées depuis un siècle, nous retrouvons, en parcourant le Forum, les vestiges de la vie intense et des monuments des anciens Romains.

Quelques pans de murs qui s'effritent, c'est le temple de la Concorde érigé en mémoire de la fin des longues luttes entre les patriciens et les plébéiens.

Une simple substruction en pierre, voilà tout ce qui reste

des Rostres, tribune aux harangues construite par Auguste et décorée avec les proues des navires pris aux ennemis à la bataille d'Actium. Les dimensions de cette estrade à ciel ouvert permettaient à l'orateur d'aller et venir comme les prédicateurs d'aujourd'hui dans certaines églises de Rome. Cicéron y prononça ses célèbres *Catilinaires*, faisant vibrer les échos du Forum de sa voix éclatante et vengeresse.

Les huit colonnes du temple de Saturne, victorieuses du temps et des dévastations, sont une des gloires du Forum. Aussi les photographes et les peintres des ruines du Palatin ne manquent-ils jamais de les inclure dans le champ de leur paysage.

Une pierre émergeant à peine de terre paraît avoir servi de base au Milliaire d'or élevé par Auguste pour indiquer la distance où étaient de Rome les principales villes de l'empire.

La basilique Æmilia, dont le nom évoque celui du censeur Æmilius Lepidus, étale sa ruine grandiose presque en face de la basilique Julia qui n'a conservé de sa double arcature que trois humbles arcades.

Du temple de Castor et Pollux, édifié en mémoire de la bataille du lac Régille, il reste trois colonnes en marbre de Paros debout sur un stylobate en pierre.

L'œil exercé de notre guide reconnaît, dans un soubassement circulaire, le foyer du temple de Vesta. Cette divinité païenne était la personnification du foyer domestique où le feu, symbole de l'âme des ancêtres, brûlait nuit et jour. Ses prêtresses, recrutées parmi les premières familles de Rome, étaient chargées d'entretenir dans son temple le feu sacré. Malheur à celle qui le laissait s'éteindre! . . . Elle était enterrée vive dans le *Campus sceleratus*.

Aidé de son heureuse mémoire, monsieur Perrin reconstitue si bien ce qui est disparu, qu'il nous semble voir le palais en marbre des Vestales, à double étage, la

cour intérieure avec sa riche colonnade; au milieu de cette cour, un bassin destiné à recueillir l'eau du ciel servant aux rites de la déesse, puis des statues, de la verdure et des fleurs. Et parmi les délices de cet Eden, apparaissent les gracieuses silhouettes des vierges païennes en tunique de toile blanche sur laquelle tombent les plis d'un long manteau de pourpre.

Aux extrémités de l'enceinte parcourue se dressent les formes imposantes de deux arcs de triomphe: l'arc de Titus, mémorial de la défaite des Juifs et de l'accomplissement des prophéties de Jésus; l'arc de Septime-Sévère, l'empereur qui disait: « J'ai été tout, tout n'est rien. »

Au nord du Forum romain s'amoncellent les décombres des Forums des empereurs: ceux de César, d'Auguste, de Vespasien, de Néron et de Trajan, le plus somptueux de tous, « ouvrage unique en son genre, écrit un historien latin du IV^{ème} siècle, que les dieux eux-mêmes trouveraient admirable, que l'on ne saurait décrire et que des mortels ne sauraient refaire. »

Cette merveille a été anéantie. Seule la colonne Trajane est restée debout. Les assises de marbre de son fût haut de quatre-vingt-cinq pieds portent en relief les épisodes de la glorieuse campagne de Trajan contre les Daces. La statue de l'empereur, que supportait le chapiteau de la colonne, a été remplacée par celle de saint Pierre.

Dans leur apostolique dessein de christianiser la Rome païenne, les papes ont transformé en églises plusieurs des édifices des Forums. Ainsi, la Curie, salle de réunion du Sénat, a été consacrée à saint Adrien; la bibliothèque du forum d'Auguste est devenue Sainte-Marie-l'Antique; saint Côme et saint Damien sont honorés dans un temple dédié primitivement à Romulus.

Ces églises et plusieurs autres forment comme une couronne vivante autour des Forums en ruine. Témoins des luttes des premiers siècles, elles figurent le triomphe de la

religion du Christ sur les antiques superstitions païennes.

Tout en épongeant la sueur qui ruisselle sur nos fronts, nous gravissons le Palatin. La marche est difficile : souvent le pied heurte une pierre ou s'enfonce dans le sable. Après maints faux pas, nous atteignons le sommet.

Le Palatin a été le noyau de la Rome primitive. Romulus y jeta les fondements de sa ville naissante. Au temps de la république, les familles patriciennes étaient fières de l'habiter. Auguste y naquit. Après la bataille d'Actium, il se fit construire sur cette colline une résidence dont les proportions et la richesse étaient extraordinaires.

Le palais d'Auguste avait sa façade principale tournée vers le Forum. Cette façade était précédée d'une haute galerie de colonnes, avec trois saillies à balcons. Les parties déblayées sont les pièces d'apparat. Celle du milieu nommée *tabulinum* était la salle d'audience. On ne voit plus que la grande abside semi-circulaire où s'élevait le trône de l'empereur, et dans les murs de cette abside, six niches qui ont conservé les socles des statues colossales qu'elles renfermaient.

A proximité du *tabulinum* se trouvait la basilique où l'empereur rendait la justice. Une balustrade en marbre, dont on voit encore une partie notable, séparait le tribunal de l'endroit réservé aux plaideurs.

Le *triclinium* ou salle à manger s'ouvrait sur un vaste jardin entouré d'une colonnade. Arbres et fleurs, oiseaux et fontaines agrémentaient ainsi les festins de l'empereur et de ses commensaux. Le pavé du *triclinium* en dalles de marbre et de porphyre est en grande partie conservé.

Une autre pièce nous est nommée le *laraire*, sanctuaire des dieux lares ou chapelle domestique. Deux grandes salles terminées en hémicycle semblent avoir fait partie de la bibliothèque.

Pour nous faire mesurer du regard l'étendue des cons-

tructions impériales, notre guide désigne au loin une villa construite au XVIème siècle dans la partie centrale du palais. Vendue trois siècles plus tard à sir Charles Mills, elle a gardé le nom de cet acquéreur, bien qu'elle ait appartenu subséquemment aux religieuses Visitandines jusqu'à leur expulsion en 1906.

Les ruines du palais d'Auguste ont leur prolongement dans celles du palais de Septime-Sévère, au pied du Palatin. Il reste encore de la demeure de cet empereur quelques pièces assez bien conservées, pourvues d'appareils de chauffage semblables à ceux de notre époque.

Du haut du Belvédère, la vue embrasse non seulement le Forum qu'elle domine, mais encore les quartiers du sud de la ville. Quel plaisir de reconnaître, dans cet ensemble, les édifices que nous avons visités!

Monsieur Perrin, qui se propose de nous conduire au Colisée, nous fait observer le paysage dans lequel ce monument est situé. « Tout cet espace, dit-il, en désignant d'un geste la vallée comprise entre le Palatin et l'Esquilin, était occupé par la Maison dorée de Néron. C'était plutôt une ville qu'un palais. Au milieu de ses jardins, à l'endroit même du Colisée, il avait fait creuser un lac. Le bloc de maçonnerie que l'on voit là, à côté du Colisée, supportait le colosse de Néron, statue haute de cent vingt pieds, d'argent et d'or, à tête couronnée de rayons. L'empereur, pris d'un fol orgueil, se faisait adorer comme dieu du soleil. L'œuvre extravagante de Néron dura peu. A peine fut-il mort que Vespasien fit dessécher le lac et commencer l'immense amphithéâtre rêvé par Auguste; l'arc et les thermes de Titus, plus tard ceux de Trajan remplacèrent les constructions somptueuses par lesquelles Néron avait voulu s'immortaliser. »

C'est le moment de quitter notre observatoire. Prestement, nous nous acheminons vers le Colisée: une descente est toujours plus facile qu'une ascension.

En cours de route, monsieur l'abbé Perrin continue son récit historique. Nous l'écoutons avec plaisir et intérêt à cause de la solidité de son information et de l'élégance toute simple de sa parole.

« Le Colisée, poursuit-il, fut terminé sous Titus par trente mille captifs amenés de Jérusalem. Ce monument, unique au monde, fut longtemps considéré comme le symbole de la grandeur romaine. La vie même de Rome semblait dépendre de celle du Colisée. « Tant que le Colisée sera debout, disait-on, Rome vivra ; si le Colisée disparaît, Rome périra. »

« A l'époque de la Renaissance, cette croyance s'était affaiblie : une ère de vandalisme commença. Durant trois siècles, on exploita, comme une carrière, le Colisée déjà mutilé par les tremblements de terre et la main des Barbares. Bien des palais furent bâtis avec les matériaux que l'on en tira ; tels furent ceux de Venise, de la Chancellerie, Farnèse et Barberini.

« Le Colisée allait disparaître entièrement, si le pape Benoît XIV ne l'eut mis sous la protection de la religion en le consacrant à la mémoire des martyrs. Par un décret publié en 1744, il interdit toute profanation du Colisée. Il le bénit solennellement, fit dresser une croix au centre et construire quatorze oratoires correspondant aux stations de la Voie douloureuse. En outre, Benoît XIV donna au monument le titre d'église publique et à cette fin, le cardinal-vicaire de Sa Sainteté y célébra la messe et distribua la communion aux fidèles. L'intervention du pape eut sa pleine efficacité : on n'osa plus détacher une seule pierre de la vieille relique.

« Bien que le Colisée n'ait conservé qu'un tiers environ de son volume primitif, voyez comme il garde un aspect imposant ! Les axes de son plan elliptique mesurent respectivement six cent vingt-cinq et cinq cent vingt pieds. L'amphithéâtre comptait quatre-vingts gradins et pouvait

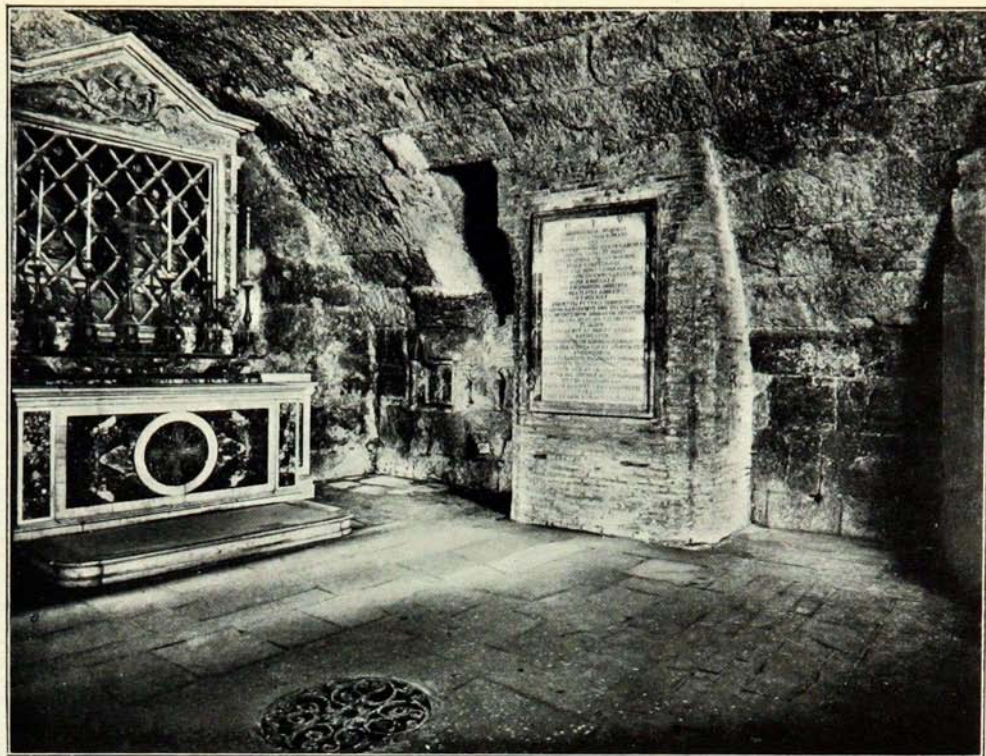
contenir quatre-vingt mille spectateurs. Des monuments semblables ne se peuvent plus concevoir.

« L'arène du Colisée, qui a bu le sang des gladiateurs et des martyrs, garde le souvenir de deux civilisations et de deux religions : la civilisation païenne remplacée, pour le bonheur des peuples, par la civilisation chrétienne, et la religion des empereurs détrônée par la religion du Christ. C'est ce qu'affirmait Louis Veillot en disant : « Le Colisée est une grande tombe et un grand berceau. »

Peu à peu, durant cet entretien, nous nous sommes rapprochés du Colisée — *il Colosseo*, le colosse, comme disent les Romains. Nous voici à ses pieds. Malgré sa large brèche, il nous écrase de sa masse. Qu'en était-il donc aux jours de son intégrité ? En faire le tour, c'est parcourir mille sept cent cinquante pieds.

Le Colisée est construit en blocs de travertin, originellement reliés par des crampons de fer, ainsi que l'attestent des orifices encore visibles. Il comportait trois rangs d'arcades superposées ; celles du deuxième et du troisième renfermaient les statues des consuls romains. Un quatrième étage était percé de quarante-deux fenêtres pour éclairer l'intérieur de l'édifice. Au-dessus des gradins, monsieur Perrin nous fait remarquer les consoles qui supportaient une petite terrasse, où se tenaient les matelots de la flotte impériale chargés de déployer le *vélarium*, — grande toile aux couleurs de l'arc-en-ciel — afin de préserver les spectateurs de la pluie ou du soleil. Il nous indique le couloir souterrain par lequel l'empereur venait du Palatin, des restes d'aqueducs servant à inonder l'arène quand on voulait représenter une bataille navale, la ménagerie où étaient parqués puis affamés deux jours avant le combat les fauves destinés aux spectacles.

C'est bien ici qu'une légion de vaillants chrétiens furent mis en pièces et broyés sous la dent des lions. Au-dessus de cette arène, combien de fois les anges sont-ils venus du



ROME - Prison Mamertine.

(Phot. D. Anderson - Rome).



ROME - Palais de la Chancellerie.

(Phot. D. Anderson - Rome).

ciel pour couronner, après leur victoire, les héros du Christ immolés à la gloire de leur Roi!

Les papes, en témoignage de respect, ont fait couvrir d'un sable fin le sol arrosé du sang des martyrs.

Nous traversons le Colisée et rencontrons à peu de distance la *Meta sudans*, fontaine conique d'où l'eau, jaillissant du sommet, retombait en pluie sur les gladiateurs qui venaient s'y rafraîchir. De cette fontaine, il ne reste plus que le noyau central en brique.

Un instant nous nous arrêtons devant l'arc de triomphe de Constantin érigé en 312, après la défaite de Maxence. C'est le plus beau de Rome. Il est à trois baies et couvert de sculptures. Entre autres inscriptions, on y lit: *Liberatori urbis*, au libérateur de la ville, et *Fundatori quietis*, à l'auteur du repos; dénominations bien légitimes accordées au prince qui mit un terme aux persécutions et rétablit la paix dans l'empire.

A tous les clochers midi sonne. Notre excursion du Forum et de ses alentours a duré trois heures qui nous ont paru brèves. Comme les ruines parlent quand on sait les interroger! La science de monsieur Perrin les a rendues éloquents. Aussi lui redisons-nous de mille manières notre grande satisfaction.

Revenues à la pension, nous y trouvons repos et fraîcheur: deux choses fort appréciables en ce moment.

La bonne Sœur Loretto, toujours attentive à notre retour, s'empresse de servir le dîner. Devenue plus à l'aise avec nous, elle cause maintenant et nous charme par son ingénuité. C'est une intéressante petite personne. Sa taille, son costume, mais surtout l'expression de sa physionomie, qui reflète une âme candide, lui donne quelque ressemblance avec Bernadette Soubirous. Qui sait si la sainte Vierge ne l'honorera pas un jour de ses confidences?

L'Eglise Saint-Ignace, appartenant aux Jésuites, tel est

l'objet de notre pèlerinage de l'après-midi. Nous le faisons à pied. La *via del Tritone* nous conduit à la place Colonna, qui doit son nom à la colonne de Marc-Aurèle. Semblable à celle de Trajan, quant à la structure, elle porte au sommet la statue de saint Paul.

A l'angle nord de la grande place, s'élève l'ancien palais Chigi devenu la propriété du gouvernement et la demeure du premier Ministre. Du haut du balcon, Mussolini harangue ses partisans dont les rangs pressés figurent de puissants bataillons. Parmi la foule des fascistes se glissent parfois des traîtres, anarchistes ou communistes, pour attenter aux jours du *Duce* : l'endroit est si favorable pour l'atteindre d'une balle.

Deux ou trois insignifiantes petites rues nous conduisent à l'église Saint-Ignace, sur la place du même nom. C'est un édifice grandiose construit aux frais du cardinal Ludovisi, neveu de Grégoire XV, après la canonisation du fondateur de la Compagnie de Jésus. La plupart des peintures sont l'ouvrage du R. P. Pozzi, s.j. Celles de la voûte représentent l'entrée triomphale de saint Ignace dans le ciel.

Cette église possède le corps du cardinal Bellarmin récemment béatifié. La pourpre que ce prince de l'Eglise a si hautement honorée l'enveloppe dans la tombe, comme un vêtement de gloire. Deux statues allégoriques, la Religion et la Sagesse, ornent son mausolée. Ses vertus, de même que sa science et son attachement au Saint-Siège, lui méritèrent l'estime des papes contemporains et de celui qui l'a placé sur les autels.

Sur notre demande, le religieux sacristain nous conduit, par un escalier en hélice de cent vingt-cinq degrés, sur le toit de l'église, et de là, aux chambres habitées jadis par saint Jean Berchmans et saint Louis de Gonzague.

Elles sont converties en chapelles et renferment de précieuses reliques des deux saints jésuites.

Un portrait authentique domine l'autel de saint Louis de Gonzague. On conserve encore de lui des autographes : lettres, consécration à la Vierge, traité de Géométrie, de Dialectique; un fragment de sa soutane et un crucifix apporté de la maison paternelle.

Ces chapelles attirent de nombreux visiteurs, ainsi que l'atteste le volumineux registre où nous sommes invitées à inscrire nos noms. Les signatures des rois Léopold II de Belgique et d'Alphonse XIII d'Espagne sont conservées à vue dans de jolis cadres.

Jeudi, 7 octobre

Avec des forces toutes fraîches et un courage renouvelé, nous repartons, par un temps splendide, pour visiter les Antiques du Vatican.

Cette collection est réputée la plus riche du monde. C'est l'œuvre de plusieurs papes dont les noms se détachent en grosses lettres sur les portes ou les plafonds des salles.

Le musée Pio-Clementino a pour fondateurs Clément XIV et Pie VI. Il occupe onze salles et galeries :

La salle à croix grecque, ainsi nommée à cause de sa forme, a une porte remarquablement belle, de vingt pieds de hauteur. Les jambages sont en granit rouge, l'entablement est soutenu par deux statues colossales sur colonnes en marbre blanc. Deux sarcophages en porphyre rouge, d'une seule pièce, attirent surtout l'attention. Le premier est celui de sainte Hélène; le second, de sainte Constance, fille de Constantin.

La salle du Bige doit son nom à un char antique attelé de deux chevaux qui en occupe le centre.

La galerie des Candélabres aux formes variées renferme aussi des statues et des vases en marbre précieux dont les belles couleurs donnent à la pièce un charme particulier.

La salle ronde est construite sur le modèle du Panthéon. Elle est ornée de dix pilastres en marbre de Carrare, dont les chapiteaux sont finement sculptés. De tous côtés on ne voit que statues mythologiques. Au centre s'étale un bassin en porphyre, de douze pieds de diamètre, provenant des thermes de Titus.

La salle des Muses, de forme octogone et à coupole, contient aussi des personnages historiques: Démosthène, Eschine, Platon, Sophocle et bien d'autres.

La salle des animaux offre la plus riche collection qui existe.

La galerie des statues est une véritable exposition mythologique.

Dans la salle des bustes figurent les empereurs romains.

Le cabinet des masques tire son nom de la mosaïque qui en forme le parquet.

La cour du Belvédère est une salle carrée avec colonnade circulaire au centre. Les angles forment quatre cabinets où trônent les chefs-d'œuvre de la sculpture antique: le célèbre *groupe de Laocoon*, que Michel-Ange appelait « le miracle de l'art », l'*Apollon* et le *Mercure du Belvédère*, le *Persée* de Canova. Le vestibule du Belvédère termine la série des onze salles du musée Pio-Clementino. La belle vue dont on jouit d'un balcon de ce vestibule a fait donner à cette partie du palais des papes le nom de Belvédère (italien: *bello*, beau; *vedere*, voir).

Le musée Chiaramonti contient la collection de Pie VII qui lui donna son nom de famille. Il occupe une galerie de quatre cent cinquante pieds que des pilastres divisent en trente compartiments. Ce musée ne compte pas moins

de sept cents spécimens d'art antique : statues, bustes, bas-reliefs, sarcophages dont les détails doivent intéresser vivement les sculpteurs et les archéologues.

Nous le traversons sans aucun arrêt pour arriver bientôt à la galerie lapidaire qui lui fait suite. Quelles longues et fructueuses études peut faire un épigraphiste devant cette collection de cinq mille inscriptions païennes et chrétiennes scellées dans les murs !

Le *Braccio Nuovo*, le bras neuf, construit en 1821 par Pie VII, prolonge de deux cent quinze pieds le musée Pio-Clementino. C'est une belle salle avec voûte en berceau par laquelle descend la lumière. Le pavé en marbre est enrichi de dix mosaïques anciennes. L'une d'elles, blanche et noire, représente Ulysse attaché au mât de son navire, pour échapper à la séduction de la voix des Sirènes.

Le musée égyptien, formé par Grégoire XVI, occupe dix salles. Le parcourir, c'est remonter de quarante siècles le cours des âges, puisque nous y rencontrons les statues de plusieurs Pharaons des premières dynasties. Certaines momies leur sont contemporaines. Deux ont la tête et un pied découverts ; la bouche entr'ouverte laisse voir les dents ; les doigts du pied portent leurs ongles.

Par quels procédés les anciens Egyptiens obtenaient-ils la dessiccation de leurs morts ? Leur secret consistait à enduire d'abord les cadavres de substances balsamiques, à les plonger ensuite dans des bains antiseptiques jusqu'à ce qu'ils fussent devenus incorruptibles. Ces cadavres ainsi préparés étaient enveloppés d'une couche épaisse de bandes en toile, puis enfermés dans des sarcophages en basalte ou de simples caisses en bois de cèdre.

Une foule d'objets révèlent encore les mœurs égyptiennes : ustensiles sacrés et profanes, statuettes de divinités, de génies bienfaisants, amulettes, stèles funéraires.

Dans une des salles, on garde une collection de papyrus

couverts d'hiéroglyphes. Ils sont considérés comme très importants pour l'histoire de l'Égypte.

Le musée étrusque, plus grand que l'égyptien, a eu le même fondateur : Grégoire XVI. Pie IX l'a enrichi d'objets trouvés à Pompéi, en 1849, dans les fouilles exécutées en sa présence.

L'histoire des Etrusques est en voie d'être reconstituée par les érudits modernes. Les matériaux abondent. Aucun peuple n'a peut-être laissé de traces plus nombreuses d'une civilisation avancée.

La sculpture en argile a fait la gloire des Etrusques et cette sculpture était polychrome. Pour le prouver, que de statues, de bustes, de pierres tumulaires, de bas-reliefs, de plaques décoratives ! Sur les murs s'alignent de nombreuses effigies étonnantes de naturel et d'expression.

L'orfèvrerie était aussi prospère chez les Etrusques. Les bagues, boucles de ceinture, pendants d'oreilles de bronze ou d'or exposés dans une vitrine sont d'une merveilleuse finesse et d'un fort beau style.

Mais c'est à la céramique surtout que l'Etrurie a dû sa renommée artistique. La collection des vases remplit six salles. Les plus anciens ont une teinte jaune : l'art étrusque s'inspirait alors de l'égyptien ; ceux de couleur rouge aux figures noires imitent les vases grecs ; ils appartiennent à la deuxième période ; les plus modernes sont à fond noir avec figures rouges. La plupart des motifs de décoration sont des scènes de la vie commune.

Sans nous attarder davantage, nous quittons, pour n'y plus revenir, les musées du Vatican, musées immenses qui révèlent l'esprit conservateur et scientifique des Papes.

A l'heure de la réouverture des églises, c'est-à-dire vers les trois heures, nous allons chez les Carmes pour obtenir des reliques de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. A titre de postulants de la cause de canonisation de la petite

sainte, ces religieux possèdent un bras entier de la jeune Carmélite de Lisieux. Le R. P. Rodrigo, gardien du trésor, répond généreusement à la demande de notre Mère Générale.

Au retour, nous faisons une pieuse halte à l'église Sainte-Suzanne appartenant aux RR. PP. Paulistes. L'endroit qu'elle occupe est le site même de la maison paternelle et le lieu du martyre de la vierge sous Dioclétien. Dans la confession reposent ses restes unis à ceux de saint Gabinus, son père. Des peintures nombreuses illustrent sa vie et celle de l'héroïque Suzanne de la Bible.

Vendredi, 8 octobre

Avant notre départ de Lachine, les religieuses de Marie-Réparatrice de Montréal nous avaient priées de visiter leurs Sœurs de Rome; nous le faisons aujourd'hui. A défaut de la Supérieure Générale, actuellement en Espagne, nous voyons l'Assistante chargée de leur province canadienne et la Supérieure du couvent. Elles s'informent du *pays inconnu*. C'est ainsi qu'il convient d'appeler le Canada à Rome: tout le monde l'ignore. Combien nous sommes heureuses de le faire connaître à ceux qui s'y intéressent! Ces bonnes Mères nous offrent, en souvenir de Pie X, un morceau de sa soutane papale. Nous l'acceptons avec empressement et reconnaissance.

La maison mère de la Société de Marie-Réparatrice possédait un grand jardin. Elle vient d'en céder les trois quarts aux Jésuites en vue de la construction de l'Université grégorienne. Fait pour un si beau motif, le sacrifice paraît moins lourd.

L'église Sainte-Croix de' *Lucchesi*, construite sur l'em-

placement d'un couvent où vécut saint Ignace de Loyola, appartient aux Sœurs de Marie-Réparatrice. La nef est grande, divisée en deux parties égales: l'une occupée par les stalles des religieuses; l'autre réservée aux fidèles. Pas de peintures remarquables dans cette église.

Dans le voisinage se dresse la monumentale fontaine de Trévi, au sommet de laquelle apparaît le nom de Benoît XIV. C'est la plus belle de Rome. La niche centrale renferme une statue de Neptune entourée de tritons et de chevaux marins. Deux autres personnages, la Santé et la Fécondité, occupent les baies latérales. L'eau bouillonnante qui tombe en cascades des rochers dans un grand bassin provient de l'*Acqua vergine*, aqueduc construit sous Agrippa. La tradition veut que la source qui alimente cet aqueduc ait été découverte par une jeune fille, *vergine*, d'où son nom.

Samedi, 9 octobre

La journée s'ouvre par une visite au bureau de change French-Lemon pour se pourvoir de numéraire local. La lire est cotée quatre sous: c'est un progrès, mais bien faible encore. Selon toute probabilité, il en coulera de l'eau dans le Tibre avant le rétablissement normal des finances italiennes.

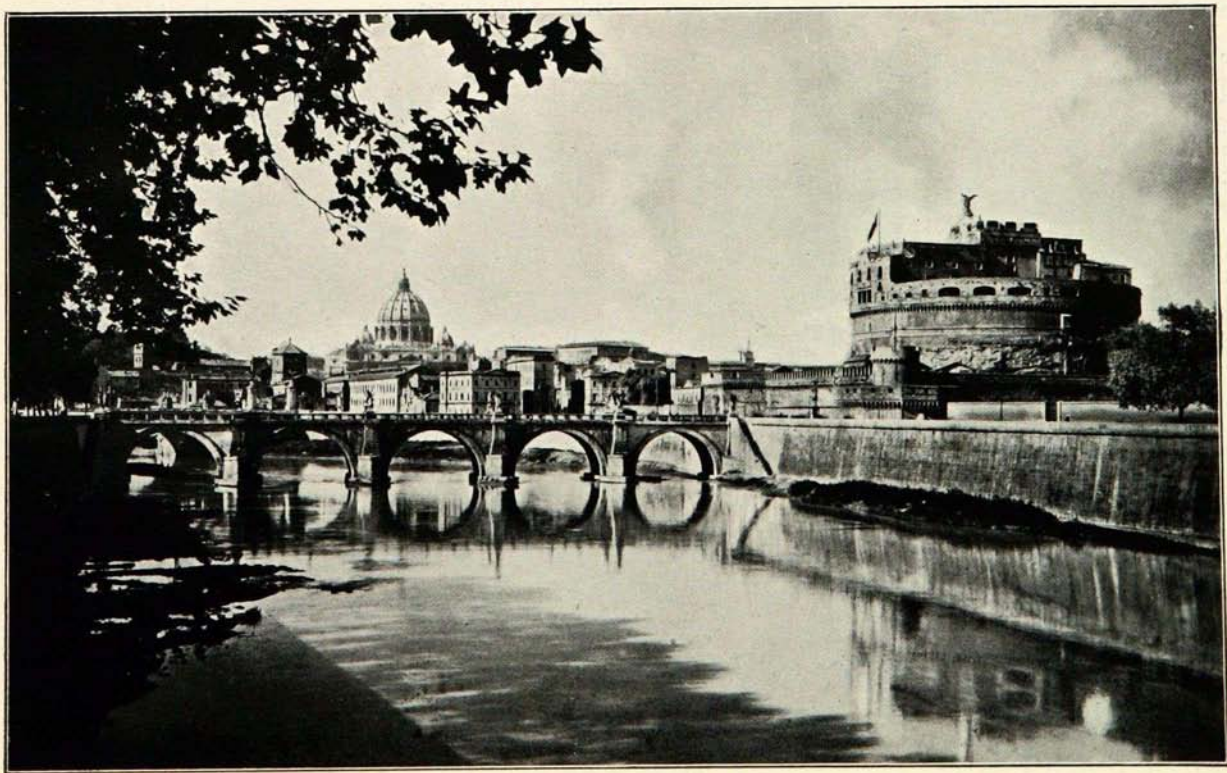
En prévision de notre pèlerinage d'Assise, projeté pour lundi prochain, nous achetons nos billets de l'Agence Cook. D'avance nous fixons l'heure du départ et les autres détails de notre plan de voyage.

Une déception nous attend chez les religieuses Dominicaines. Les crucifix-reliquaires, qui devaient nous être remis aujourd'hui, ne sont pas prêts. Il nous faut revenir les mains vides.



ROME - Un coin du Pincio.

(Phot. D. Anderson - Rome).



ROME - Le Tibre avec le pont S. Ange.

(Phot. D. Anderson - Rome).

Dans une dépression du terrain, le long de la *via Nazionale*, apparaît le toit de la petite église Saint-Vital dont le cardinal Bégin, archevêque de Québec, fut titulaire. Nous y entrons un moment. Elle est sombre et pauvre. Construite au niveau du sol, il y a quinze siècles, elle n'est accessible actuellement, du côté du boulevard, que par un long escalier. Les vingt pieds de remblai qui ont exhaussé la rue ont creusé un tombeau à la vieille église.

Au cours de la soirée, Monseigneur Curotte nous apporte deux billets de faveur pour nous permettre d'assister à la béatification des onze martyrs de Damas. Nous en sommes bien heureuses, car il y aura foule demain encore à Saint-Pierre, et seuls les porteurs de permis y seront reçus.

Dimanche, 10 octobre

Notre programme de la matinée, élaboré hier avec le R. P. Lavallée, comporte l'audition de la grand'messe à Sainte-Sabine, église des Dominicains, puis la visite des autres églises de l'Aventin que l'on classe parmi les plus intéressantes de Rome.

Sainte-Sabine est une église d'une grande simplicité. Son faitage apparent lui conserve le caractère des vieilles basiliques chrétiennes. Elle fut construite en 425 sur l'emplacement d'un temple consacré à Junon. Honorius III la donna à saint Dominique ainsi que le palais pontifical voisin pour y établir son Ordre.

Il est 10 heures lorsque nous y arrivons. Le célébrant paraît à l'autel en chasuble ronde relevée sur les bras. Il offre le saint sacrifice face au peuple. Une chorale d'étudiants, dirigée par un Frère des Ecoles chrétiennes, exécute avec grande perfection le chant liturgique. Ici comme

ailleurs, pas de prédication. A Rome, les annonces de fêtes religieuses, les publications de mariages s'affichent à la porte des églises.

L'office terminé, nous parcourons la grande nef. Dans le pavé, une mosaïque indique le lieu de sépulture d'un général des Dominicains, Munio da Zamora, mort en 1300. Sous le maître-autel reposent les corps de saint Alexandre, pape, des saints Evence et Théodule, ses compagnons de martyre; le corps de sainte Sabine et celui de sainte Sérapie, sa gouvernante.

Les chapelles latérales sont consacrées à Notre-Dame du Rosaire, au fondateur et aux saints illustres de la famille dominicaine.

Le portique de l'église est celui même du temple de Junon. Nous y admirons les portes en bois de cyprès dont les panneaux représentent des scènes bibliques. Une fenêtre donne vue sur le jardin de l'ancien couvent de l'Ordre et nous permet de voir un oranger planté par saint Dominique. Cet oranger poussa une branche nouvelle à l'époque où parut Lacordaire. Depuis, aucune autre ne s'est développée.

Sur l'inspiration de Monseigneur Rouleau, rencontré au Mont-Sainte-Anne en août dernier, nous sollicitons le privilège de visiter les chambres habitées jadis par saint Dominique et par saint Pie V. La première peut mesurer dix pieds en longueur et six en largeur. Elle ne reçoit aucune lumière extérieure. Moins un autel qui en occupe le fond, elle a conservé son état primitif: dallage vulgaire, plafond en bois brut avec poutres saillantes. On pourrait, en toute vérité, écrire sur la porte: Au royaume de la sainte pauvreté.

La chambre de saint Pie V, un peu plus grande, est éclairée par une fenêtre. Elle possède aussi un autel. Les peintures murales reproduisent des scènes de la carrière du saint pape.

On conserve de lui une pantoufle en cuir, une paire de lunettes, un crucifix en ivoire. Ce crucifix, qu'il baisait souvent, s'éloigna de ses lèvres un jour qu'il avait été enduit de poison: touchant miracle de Jésus pour protéger la vie de son représentant sur la terre. Longtemps gardé au Vatican, ce crucifix fut donné aux Dominicains par Pie IX.

Avant de quitter Sainte-Sabine, notre Mère Générale achète quelques objets de piété, entre autres des chapelets avec *grain d'oranger*.

Nous apprenons que cette église fut autrefois stationnale pour le premier jour du carême. Durant plusieurs siècles, les papes y vinrent recevoir les cendres de la pénitence.

Le monastère fut illustré par le séjour de saint Raymond de Pennafort, de saint Thomas d'Aquin, de saint Hyacinthe, la lumière de la Pologne, et de saint Ceslas, son frère.

De Sainte-Sabine à Saint-Anselme, église des Bénédictins, la distance est vite franchie. Nous y allons dans l'espoir d'entendre moduler, avec la pureté classique de Solesmes, les neumes grégoriens. Déception! « Durant la saison des vacances, nous dit le frère portier, on ne chante pas de grand'messe ici. Je vais quand même vous ouvrir l'église et vous la faire visiter. » Une grosse clef tourne dans la serrure d'une porte sculptée, et nous voilà dans une nef aussi spacieuse que belle, à voûte soutenue par douze colonnes de granit, éclairée par vingt-huit fenêtres aux brillantes verrières. Entre les six longues rangées de stalles, se dessine, dans le pavé en marbre, une superbe croix grecque avec inscription latine. Le baldaquin à coupole qui surmonte l'autel ajoute à la majesté du temple bénédictin.

La crypte, avec son riche dallage et ses dix-sept autels en marbre, excite l'admiration. C'est là que chaque matin

les religieux disent leur messe avant de commencer les laborieuses journées d'études qui feront d'eux des érudits, des hommes à science profonde, solide, dont bénéficiera l'Eglise.

L'agrandissement de l'abbaye et de l'église Saint-Anselme est dû à Léon XIII qui voulut en faire un séminaire international de Bénédictins.

Sur l'Aventin, en marge d'une petite place que nous traversons au sortir de Saint-Anselme se trouve le Prieuré de Malte. Deux croix blanches à huit pointes, tranchant sur de grandes portes brunes, le signalent aux passants. Dans cette enceinte vivent, sous l'autorité d'un grand-maître, les membres de l'Ordre religieux militaire fondé en Palestine, au XIème siècle, sous le nom de Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Ils prirent celui de Chevaliers-de-Malte après la conquête de l'île qu'ils livrèrent sans combat à Bonaparte en 1798. Pie VII les appela à Rome et Léon XIII leur concéda le terrain qu'ils occupent actuellement.

« Le Prieuré ne s'ouvre pas le dimanche aux visiteurs, dit le Père Lavallée. Il y a cependant moyen de voir l'intérieur du jardin. » Et ce disant, il applique l'œil à un petit orifice pratiqué dans la porte. L'exemple entraîne : nous l'imitons. Quel paysage charmant ! Au bout de l'allée principale s'arrondit le dôme de Saint-Pierre. Il semble tout près. . . Jamais il ne nous a paru si beau, si majestueux ! Voilà une curiosité bien payée ; aussi n'en avons-nous aucun regret.

Notre piété avide de sanctuaires est heureuse de rencontrer l'église si vénérable consacrée à saint Alexis. Elle s'élève sur les ruines du palais de son père, le sénateur Euphemianus.

Le corps de saint Alexis se retrouve dans la crypte avec ceux des saints martyrs Boniface et Aglaé.

On peut voir aussi, au bas de la nef de l'église supérieure, le puits étroit et profond, à margelle de marbre, où Alexis puisait l'eau lorsqu'il vivait comme domestique dans la maison paternelle, l'escalier de bois sous lequel il mourut ignoré des siens, dans la plus profonde humilité. Cet escalier de dix marches est maintenu horizontalement, au-dessus d'un autel, par deux anges qui ne symbolisent pas la beauté.

La plus jolie chapelle de l'église est celle du transept où l'on conserve l'image miraculeuse de la Madone d'Edesse qui conseilla à saint Alexis, alors qu'il traversait la Syrie en pèlerin, de retourner à Rome et d'y vivre inconnu chez ses parents. Le tabernacle d'une richesse extraordinaire est un don de Charles IV, roi d'Espagne. Ce malheureux prince, forcé par Napoléon Ier d'abdiquer sa couronne, finit ses jours dans le monastère attenant à l'église Saint-Alexis. Les Pères Somasques y ont leur noviciat ainsi qu'une école pour les aveugles.

Nous quittons l'Aventin pour le Vélabre afin de visiter l'église Saint-Georges dont notre Cardinal protecteur est devenu le titulaire. Ce quartier occupe un vallon formé par le Palatin et le Capitole: ce qui l'expose aux inondations du Tibre contre lesquelles il est mal protégé.

L'église Saint-Georges-*in-Velabro* fondée au IV^{ème} siècle, reconstruite au VII^{ème} et souvent remaniée depuis, a néanmoins conservé le style des anciennes basiliques. Ses trois nefs sont séparées par vingt-quatre colonnes dont deux en marbre violet. On ne voit presque plus les peintures tant l'humidité les a détériorées. Son Eminence le cardinal Sincero a déjà fait exécuter de grands travaux de restauration; mais il reste beaucoup à faire. Il faudra de fortes sommes d'argent pour rendre à cette église sa beauté primitive. Avant de la quitter, nous prions aux intentions de notre vénéré Cardinal protecteur devant l'autel où l'on conserve la tête du soldat martyr, sa lance et son étendard.

La plus remarquable ruine antique du Vélabre est l'arc de Janus *Quadrifrons* (à quatre visages) : construction étrange qui paraît avoir servi d'entrée au temple du dieu. Douze niches vides en creusent les faces latérales. Les statues qu'elles renfermaient ont été enlevées pendant l'occupation française sous Napoléon Ier, et transportées au musée du Louvre.

A peu de distance débouche dans le Tibre la *Cloaca Maxima*, fameux égout construit sous Tarquin l'Ancien pour l'écoulement des eaux du Forum et du voisinage. Il sert encore aujourd'hui. Au temps des persécutions, que de martyrs y furent jetés et emportés vers le fleuve où les chrétiens recueillaient leurs corps !

Une nouvelle cérémonie de béatification, voilà bien ce qui nous ramène à Saint-Pierre cet après-midi. Nul bonheur comparable à celui de revoir le Pape en fonctions pontificales. On se lasse des plus beaux spectacles profanes, on ne se lasse pas de la vue et de la présence du Vicaire de Jésus-Christ. Les Romains accourent en foule à la basilique chaque fois qu'il y a solennité religieuse. Et toujours ils ont des vivats et des applaudissements enthousiastes.

Quant à nous, commodément installées dans une tribune de l'abside, nous vivons une heure du Thabor. Aux clartés de la foi, le Pape, comme le Sauveur, nous apparaît transfiguré, planant au-dessus des ombres de la terre. Les cardinaux qui l'escortent, ce sont les Moïses et les Elies du Testament Nouveau. La prière des Apôtres peut-elle ne pas se trouver en ce moment sur nos lèvres ? mais avec une modification inspirée par l'amour fraternel : Il nous est bon, Seigneur, d'être ici. Que ne pouvons-nous y voir toutes les Sœurs de Sainte-Anne !

Lundi, 11 octobre

Pour la première fois, nous nous permettons une excursion hors de Rome. Aussi, avons-nous l'illusion d'entreprendre ce matin un lointain voyage, et pourtant, Assise n'est qu'à quatre heures de la capitale.

Trois pèlerins irlandais partagent notre compartiment de seconde: un bon curé que la chaleur endort sur son bréviaire et deux dames à cheveux gris qui causent et mangent sans façon. Lecture spirituelle, chapelet, observation des paysages, voilà ce qui nous occupe pieusement et agréablement.

Le train a vite fait de traverser la campagne romaine fraîchement labourée ou plantée de vignes encore chargées de raisins mûrissants. Il s'engage bientôt dans une vallée étroite formée par les monts de la Sabine. Plusieurs fois il s'engouffre dans des tunnels. Le Tibre, au cours sinueux, fait de brèves apparitions; il ne semble pas pressé d'arriver à la ville. La vallée s'élargit entre les ramifications de l'Apennin central. Nous entrons dans l'Ombrie. De chaque côté défilent des villages à l'importance variable: Orte au confluent de la Nera et du Tibre; Narni, patrie de l'empereur Nerva et du pape Jean XIII; Terni, centre populeux et industriel qui utilise les chutes d'un tributaire de la Nera pour mettre en activité ses fabriques d'armes et son pouvoir d'éclairage électrique; Spolète, riche et florissant dès l'empire romain, conserve entre autres monuments moyenâgeux un château-fort et une cathédrale; Foligno, propre, actif et d'un aspect agréable; Spello, pittoresquement étagé sur le flanc de la montagne; enfin, à notre droite apparaît Assise sur le versant occidental du Subasio, dans un site d'une incomparable beauté.

Rien d'étonnant que cette ville ait donné le jour à trois poètes: Properce, saint François et Métastase. La nature influe plus qu'on ne pense sur l'éclosion et la fécondité des âmes d'artistes. Les plaines fleuries, le voisinage des

montagnes, les rives enchantées des fleuves, voilà les petites patries qui font les poètes et leur donnent l'inspiration. Pour chanter, il leur faut des visions esthétiques, des ramage d'oiseaux, des souffles embaumés.

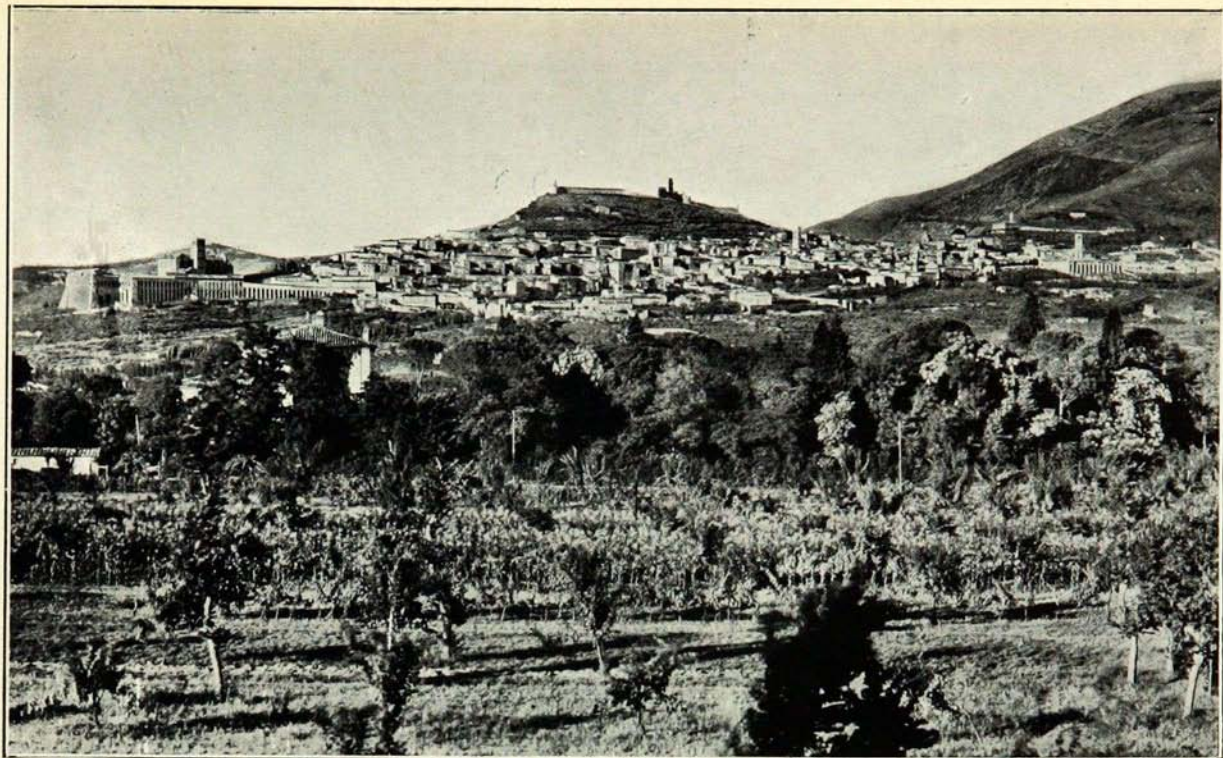
Ce qui frappe le plus lorsqu'on regarde d'en bas la ville d'Assise, c'est, au premier plan, l'ancien couvent des Franciscains qui s'élève, semblable à un château-fort, sur d'énormes soubassements de pierre. Sécularisé en 1866, il a été transformé en collège pour les orphelins des instituteurs italiens. Mussolini songerait, assure-t-on, à y réintégrer les moines.

Le chemin en lacet qui monte à Assise est si lisse qu'il fait songer à notre belle route Edouard VII. Voilà qui surprendrait saint François s'il revenait dans son village. Nous y entrons par l'unique porte de l'ancien mur d'enceinte encore debout sous le poids de quelque vingt siècles.

Le maître d'hôtel du Subasio, où nous avons pris notre dîner, nous envoie conduire par un garçonnet chez les religieuses Colettines. Pas de place pour nous dans leur hôtellerie : si nombreux sont les pèlerins que le comité d'organisation des fêtes franciscaines les oblige à recevoir ! Le couvent plus spacieux des Bénédictines de Saint-Joseph nous permet d'y louer une chambre. Nous y déposons nos sacs et nous apprêtons à commencer immédiatement nos visites de sanctuaires.

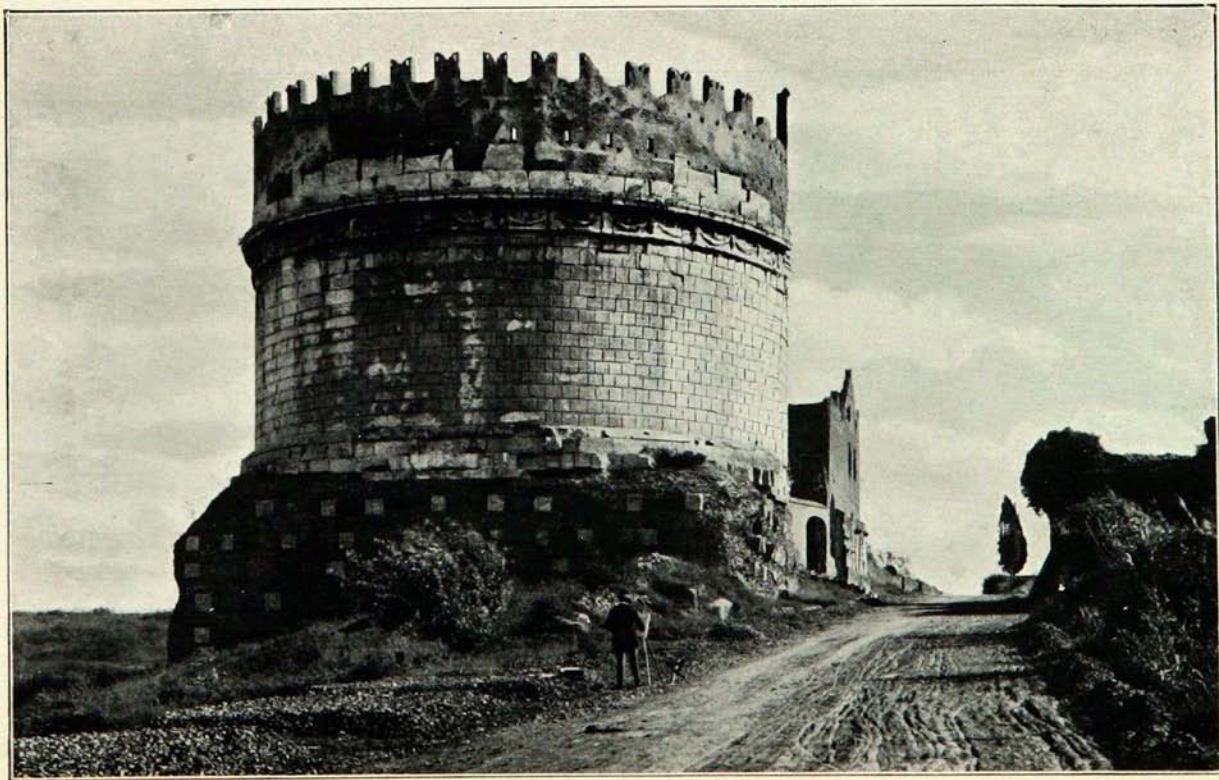
Mais où trouverons-nous le guide dont nous avons besoin ? La Providence, dans sa prévoyance maternelle, a bien voulu nous ménager la rencontre de deux Lazaristes de la Yougoslavie et d'un Carme de la Hongrie, pèlerins comme nous. Avec bonheur nous acceptons l'invitation de les accompagner.

La basilique Saint-François se compose de deux églises superposées, construites successivement au cours du XIII^{ème} siècle. L'église haute a la forme d'une croix latine, de belles fenêtres gothiques et un portail du même



Panorame d'Assise.

(Phot. D. Anderson - Rome).



ROME - Tombeau de Caecilia Metella.

(Phot. D. Anderson - Rome).

style. Les vingt-huit fresques de la nef, plus ou moins endommagées, racontent la vie et les miracles du saint d'Assise.

L'église inférieure est sombre. A peine pouvons-nous déchiffrer les scènes relatives à Notre-Seigneur, à la sainte Vierge, à saint François et à saint Antoine de Padoue qui ornent les murs. Dans l'abside nous admirons cinquante stalles en noyer dont la sculpture a fait de vrais monuments.

La sacristie renferme des souvenirs précieux : une épine de la sainte Couronne donnée à saint François par saint Louis, roi de France, la bulle d'Honorius III approuvant la règle franciscaine, une tunique de saint François dont les innombrables pièces ont été cousues par lui-même, ses souliers en feutre confectionnés par sainte Claire, son cilice, son capuchon, une rondelle de chamois marquée du sang de la blessure de son côté.

Nous descendons à la crypte pour prier auprès des restes du saint patriarche d'Assise. Des cierges brûlent autour du cercueil en pierre brute qui les renferme. Par l'entremise d'un religieux, nos chapelets touchent l'humble tombeau.

La deuxième station de notre pèlerinage est l'église Sainte-Claire, bâtie en style gothique. Depuis 1872, cette église possède le corps de la sainte dans une châsse en bronze doré. A notre arrivée, une religieuse clarisse apparaît voilée derrière la grille de la petite chapelle. Apprenant que nous venons du Canada, elle nous donne une enveloppe contenant de la poussière prise dans l'urne sépulcrale, des images de sainte Claire pour nos Sœurs qui portent ce nom et des dahlias déposés près de sa châsse. Cette même religieuse nous montre ensuite le crâne de sainte Agnès d'Assise, le manteau de saint François aussi rapiécé que sa tunique, le crucifix miraculeux peint sur bois qui demanda

au saint de restaurer l'église Saint-Damien tombant en ruine.

Sur la proposition de nos guides, nous descendons à Sainte-Marie-des-Anges, dans la plaine. C'est une imposante construction du XVII^{ème} siècle surmontée d'une coupole. La façade subit actuellement une véritable transformation, à l'occasion du septième centenaire de saint François.

Semblable à un vaste écrin, cette basilique renferme deux joyaux de la famille franciscaine: l'oratoire de la Portioncule, berceau de l'Ordre et témoin de l'indulgence accordée par Honorius III à son saint fondateur; la cellule où mourut le pauvre d'Assise, cellule sans pavé, aux murs de pierre nue percés d'une seule petite fenêtre.

A la suite d'un groupe de pèlerins, nous entrons d'abord dans l'oratoire pour gagner l'indulgence plénière, puis dans l'humble chambre, image de l'étable de Bethléem. Simultanément nous tombons à genoux. Qu'elle est vénérable cette pauvreté qui fait de si grands saints! Elevant les bras et la voix, le religieux Carme qui nous accompagne dit avec l'accent de la prière: « Sainte pauvreté de François d'Assise, inspire-nous. »

Les larmes aux yeux, nous franchissons, en la baisant pieusement, l'authentique porte de bois, enveloppée d'un grillage, qui ferme encore la cellule de saint François.

Par la sacristie, nous arrivons au jardin merveilleux où croissent les *rosiers sans épines*. Ce n'est pas une légende: nous constatons de nos yeux que les tiges de ces rosiers sont inermes.

Au milieu de ce coin de terre fleuri, une statue représente le saint entouré d'animaux. Sa main caresse une brebis vers laquelle il se penche; des oiseaux sont familièrement perchés sur ses épaules.

A quelques pas, nous visitons la chapelle des Roses; au-dessous, la grotte où saint François faisait oraison. Elle

est si basse qu'il ne pouvait s'y tenir qu'à genoux. Une reproduction plastique nous le montre dans cette position ; son crucifix gît par terre devant lui.

La montée du Subasio s'accomplit en taxi. A peine sommes-nous rentrés dans la ville que les RR. PP. Lazaristes prennent congé de nous. Le groupe réduit des pèlerins décide néanmoins de descendre à l'église Saint-Damien. Un brave Assisien, à qui nous demandons la route et la distance, nous répond dans sa langue : « Prenez ce sentier : c'est le seul qui conduise à Saint-Damien. Dans dix minutes, vous y serez. »

La pente est raide ; le chemin, rocailleux. Impossible de régler le pas au rythme de nos Avé. De chaque côté, des oliviers étalent leurs branches chargées de fruits.

Après avoir récité ensemble deux chapelets :

« Sommes-nous éloignés de Saint-Damien ? demandons-nous de nouveau à une vieille paysanne, au panier rempli de denrées.

— Vous en êtes à dix minutes, » répond-elle avec assurance.

Cette parole identique à la première nous fait rire.

Dix minutes encore pour Saint-Damien ! nous en étions donc à vingt au départ. Nous pressons le pas... mais le jour baisse ; l'impatience nous gagne :

« N'arrivons-nous pas à Saint-Damien ? demandons-nous cette fois à quelqu'un qui paraît en venir.

— Il vous faut marcher encore dix minutes. »

Ces dix minutes vont-elles se multiplier indéfiniment ? A la vérité, nous ne savons plus quel parti prendre. Devons-nous poursuivre notre but ou rebrousser chemin ?

Soudain apparaît au tournant de la *viale Mazzini* la petite église restaurée par saint François. Nous en avons vite fait le tour en trébuchant sur les nœuds saillants du plancher. C'est la pauvreté même, une frappante illustration de la vétusté.

Après avoir agrandi le monastère attenant, abandonné par les Bénédictins, saint François y installa sainte Claire et ses premières compagnes. Elle y vécut quarante-deux ans et y mourut. Lorsque les Clarisses quittèrent le couvent de Saint-Damien, les Franciscains vinrent prendre leur place afin de garder cette relique de famille.

Le religieux qui nous escorte assure que l'église et le couvent n'ont subi aucune restauration depuis le XIII^{ème} siècle. L'acte de foi est facile à faire.

Le chœur des moniales de jadis est une petite pièce mal éclairée, aux murs sans crépi. Des bancs étroits, deux gros lutrins, voilà tout ce qu'elle contient. Par un guichet qui s'ouvre sur l'abside, le regard pénètre dans le réfectoire sombre et bas où sainte Claire et ses filles spirituelles prenaient leurs maigres repas. Elles sont encore là les deux tables, vrais autels où l'on multipliait les sacrifices en immolant les exigences de la nature.

Un escalier branlant conduit à l'étage supérieur du monastère. Une petite terrasse agrémentée de pots de fleurs nous est nommée le *Jardin de sainte Claire*. C'est là que saint François d'Assise, fixant, un soir, sur le soleil couchant son regard extatique et joyeux, entonna, dans une effusion lyrique, l'*Hymne au Frère-Soleil*. Une effigie en bronze commémore ce ravissement. Les paroles du poème se lisent tout à côté sur une pierre polie du Subasio.

Autre est le spectacle que nous contemplons en ce moment du Jardinnet. L'astre-roi vient de s'éteindre au fond de la vallée. Les premières étoiles piquent d'un or très pur l'azur du ciel ombrien. Sur les champs cultivés plane une gaze transparente tissée des vapeurs du soir; elle enveloppe les bosquets de chênes verts, les sommets arrondis des Apennins et, plus près de nous, les tours crénelées des remparts de l'ancienne Assise. Nul bruit ne se fait entendre. Ce calme pieux de la nature qui s'endort favorise l'ascension de la pensée, du sentiment. Avec un enthous-

siasme quasi franciscain, il nous prend envie d'entonner en chœur un cantique au Créateur des beaux soirs comme des clairs matins.

De la terrasse nous passons dans un oratoire dédié à la sainte Vierge. On y garde avec vénération le Bréviaire de sainte Claire écrit par frère Léon, compagnon de saint François, l'antique monstrance et la custode recouverte en toile jaunie, la cloche réglementaire qui tinte pour nous, la croix pectorale de saint Bonaventure.

Par une porte qui s'ouvre au fond de l'oratoire, nous entrons dans le dortoir. L'endroit où mourut sainte Claire est marqué sur le mur par une croix en bois noirci, et sur le plancher par un lit de fleurs naturelles. Nous nous arrêtons devant la fenêtre d'où la courageuse abbesse mit en fuite les Sarrasins en leur montrant le Saint-Sacrement.

La cellule où mourut sainte Agnès d'Assise, incluse actuellement dans le cloître des Franciscains, est inaccessible aux visiteurs.

En quittant Saint-Damien, nous reprenons le chemin montant d'Assise, difficile à gravir. Le cœur bat vite et fort. Souvent hors d'haleine, nous nous arrêtons un moment. A quelque distance devant nous, un cheval tire péniblement un cabriolet occupé par trois dames. Nous entendons le heurt de ses sabots sur les cailloux. A bout de forces, il s'abat et les dames sont forcées d'achever à pied l'ascension de la montagne.

Il est 7 heures quand nous arrivons au couvent des Bénédictines. Une demi-heure plus tard, le souper réunit autour d'une table dix-huit convives : huit prêtres, quatre religieuses et six dames. La conversation s'engage en italien, langue commune à ces pensionnaires de nationalités diverses. Par courtoisie pour nous, on y mêle un peu de français.

La nuit passée au Subasio nous apporte d'excellentes

heures d'un sommeil favorisé par le silence et la fraîcheur entrant par nos fenêtres ouvertes. Qu'il est doux de trouver le repos après la fatigue!

Mardi, 12 octobre

Les pèlerins sont des gens qui ne se fixent guère. Une fois leur piété satisfaite, ils reprennent leur itinéraire de voyage. Ainsi faisons-nous, ce matin, après avoir entendu deux messes et payé notre modeste note de pension à la Mère Supérieure.

Nous descendons immédiatement à l'hôtel Subasio pour y faire un peu de correspondance, assurées de trouver là des cartes postales de bon goût. C'est d'Assise même que nous adressons nos vœux de fête à monsieur l'aumônier Wilfrid Fernet, du Mont-Sainte-Anne, et à Mère Marie-Antoinette, supérieure provinciale de Saint-Joachim.

En dépit de quelques hôtels modernes, la ville d'Assise garde son cachet d'antiquité: rues étroites, caillouteuses et sans trottoirs, maisons en pierre brute, aux fenêtres rares et petites. La population féminine — la seule observée — paraît très active. Il est à peine dix heures que déjà les ménagères, sur le seuil de leur porte, fleurissent de *points d'Assise* des morceaux de toile blanche: nappes, serviettes de table, rideaux de fenêtres qu'elles vendent surtout aux étrangers. Autour des mères se groupent les fillettes qui s'initient, dès le bas âge, à ce genre de travail.

Le train d'Assise nous ramène à Rome à la chute du jour. Un courrier considérable nous y attend. Quel bonheur de rencontrer, parmi tant de visiteuses venues d'un peu partout, deux lettres de Mère Assistante retenues long-

temps, par inadvertance, au bureau Cook. Inexprimable est la joie qu'elles causent. Cet extrait d'une lettre écrite le 8 octobre, par notre Mère Générale, témoigne que ces messagères étaient vivement désirées :

« A Rome, la température est des plus agréables : il fait beau constamment. Le seul nuage au ciel de nos cœurs, c'est l'absence de nouvelles de Lachine : pas un mot du Mont-Sainte-Anne et de la Communauté depuis notre départ. Que c'est long surtout quand on est si loin du foyer ! L'ouragan dévastateur du sud de l'Amérique aurait-il, par hasard, atteint le bateau porteur de vos lettres ? Vraiment, nous nous perdons en conjectures ; nous sommes anxieuses tout en nous abandonnant au bon vouloir divin. Chaque jour, monsieur Perrin nous passe le *Devoir* et le *Canada* qu'il reçoit ; mais pour nous, tous les quotidiens du monde ne valent pas une ligne de *chez nous*. »

Mercredi, 13 octobre

L'économe du couvent, Mère Marie-de-la-Croix, monte de bonne heure à nos chambres pour nous présenter à remplir un bulletin d'informations réclamé, par les autorités municipales, de tout étranger séjournant à Rome. Elle nous trouve en exercice... de propreté, essayant de nous débarrasser de la poussière d'Assise qui s'est opiniâtrément attachée à nos chaussures et à nos vêtements. Naturellement, nous causons avec elle de notre pèlerinage dont nous avons rapporté — c'est évident — plus que des souvenirs pieux.

Grâce à la prévoyante bonté de monsieur Perrin, nous tenons aujourd'hui même, pour dimanche prochain, nos billets d'admission à la béatification des Martyrs de la Révolution française.

Jeudi, 14 octobre

Son Eminence le cardinal Sincero annonce, par lettre, à monsieur l'abbé Perrin sa prochaine arrivée à Rome. « Dès samedi matin, écrit-il, je serai à la *via Sistina*. »

Cette nouvelle nous met en jubilation.

Vendredi, 15 octobre

Accompagnée d'une religieuse Sacramentine, notre Mère Générale retourne chez les Dominicaines chercher ses crucifix-reliquaires. Elle revient chargée d'un bouquet de soixante-douze œillets blancs, qu'elle envoie porter, avec un mot de bienvenue, à la demeure de notre Cardinal protecteur.

Gracieux précurseurs au langage parfumé, allez saluer le retour de notre vénéré Père et lui parler de la Communauté dont le Saint-Siège lui a confié les intérêts.

Samedi, 16 octobre

A midi, nous avons l'honneur de rencontrer le cardinal Sincero chez monsieur l'abbé Perrin tout heureux de nous présenter à son éminent ami. L'entrevue est courte mais pleine d'amabilité de la part du cardinal. Il nous dit son plaisir de connaître les Sœurs de Sainte-Anne et nous remercie des fleurs que nous lui avons envoyées hier.

Notre Mère Générale lui expose le but de notre voyage à Rome, puis elle ajoute: « Jusqu'à présent, nous n'avons ouvert aucune relation avec la Sacrée Congrégation des



ROME - Eglise de S.te Marie des Anges. L'intérieur. (Phot. D. Anderson - Rome).



ROME - Chapelle de S.te Cécile dans la Catacombe St. Calixte.

(Phot. Sansaini - Rome)

Religieux. Nous attendions votre retour, Eminence, pour vous présenter d'abord nos suppliques et solliciter ensuite votre bienveillante protection auprès du cardinal Préfet. Guidées et appuyées par vous, nos démarches seront couronnées de succès. Nous comptons aussi sur votre haute influence pour hâter le règlement de nos affaires. Bientôt nous devons partir. Combien nous voudrions apporter avec nous nos Constitutions revisées et définitivement approuvées par la Sacrée Congrégation! »

Son Eminence prend alors nos pièces pour les examiner à loisir. Il nous bénit de nouveau l'une après l'autre et nous donne rendez-vous chez lui à 4 heures.

Les appartements du cardinal Sincero occupent le troisième d'une maison de la *via Crescenzo*. Ses armoiries en indiquent l'entrée. Un petit salon sert d'antichambre. Déjà plusieurs personnes nous y ont devancés. Notre tour d'audience sera donc lent à venir. Que faire en attendant? sinon regarder les porcelaines orientales suspendues comme des images, à la mode d'Italie, ou les vases antiques étalés sur des tablettes fixées au mur.

La pièce voisine, intermédiaire entre l'antichambre et le cabinet de travail de Son Eminence, porte le nom de *salle du trône*. Il en existe une semblable dans toutes les demeures cardinalices de Rome. On y recevait le Souverain Pontife, quand il jouissait de sa liberté politique. Dans cette salle commémorative se voit encore le trône papal surmonté d'un baldaquin; le grand fauteuil rouge, inoccupé depuis 1870, est renversé sur une table au centre: attitude symbolique exprimant tout à la fois l'absence, l'attente et l'espérance. ¹

Sur un geste d'invitation du Cardinal, nous traversons la *salle du trône* et entrons dans son bureau. Immédiatement commence l'examen des questions relatives à nos

(1) Depuis 1929, cet usage a dû disparaître.

Constitutions. Après chacune il dit : « C'est juste, — c'est raisonnable, — on vous accordera cela. » Combien cette approbation de notre protecteur nous encourage et combien nous rassure sa promesse d'être avec nous le 18, au palais de la Chancellerie, quand nous nous présenterons au cardinal Laurenti, préfet de la Sacrée Congrégation des Religieux.

Avant de se retirer, notre Mère Générale lui offre, au nom de la Communauté de Sainte-Anne, un porte-feuille de même facture que celui du Pape. Au moment où elle soulève le ruban d'ivoirine, mettant ainsi à découvert un billet de cent dollars : « C'est trop, beaucoup trop, » dit-il, les larmes aux yeux. Il est seul à le penser ; pour nous, nous jugeons inestimable l'appui d'un ami puissant et éclairé.

Priée ensuite d'enrichir d'un mot de sa main six de ses photographies, Son Eminence promet de le faire à bref délai.

Que la bienveillance met de charme dans les relations ! C'est l'expérience que nous renouvelons aujourd'hui auprès de notre Cardinal protecteur. Sa physionomie morale semble résulter d'un heureux mélange d'affabilité, de simplicité et d'une gravité « aisément souriante, aisément attendrie ». Le dévouement paraît lui être familier. Nous sentons qu'il éprouve du bonheur à nous rendre service. Deux Congrégations canadiennes, celle des Sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie et la nôtre, trouvent place dans son cœur hospitalier et elles n'y sont pas à l'étroit. « Je pourrais en patronner un plus grand nombre, » nous déclare Son Eminence.

Tout dans sa personne donne l'impression de la force physique et d'une ardente activité.

Ce bel ensemble de qualités s'auréole d'une culture d'esprit qui fait du cardinal Sincero une des plus illustres figures du Sacré-Collège. Savant juriste, il devient, en 1908, auditeur de la Rote et consultant du concile tenu la même

année, consultant de la Congrégation des Religieux en 1913, des Séminaires et Universités en 1916, secrétaire de la Commission d'interprétation du droit canon en 1917. A partir de 1919, il devient successivement vicaire de plusieurs Chapitres, assesseur de la Consistoriale, consultant des Affaires ecclésiastiques extraordinaires.

C'est le 23 mai 1923 qu'il a été créé cardinal du titre de Saint-Georges-*in-Velabro*. Depuis, il a rempli la charge de légat pontifical au concile plénier des Abruzzes en 1924, à celui de Salerne en 1925, de président de la Commission russe la même année. Le 6 février dernier, il était nommé secrétaire de la Congrégation de l'Eglise orientale dont le Pape actuel s'est constitué le préfet.

La multiplicité des fonctions du cardinal Sincero témoigne de la haute confiance dont l'honore le Souverain Pontife. La nôtre, plus humble, rend également hommage à la sagesse et au dévouement de ce prince de l'Eglise.

La pension des Sacramentines s'est accrue, cette semaine, de quelques dames françaises venues à Rome pour la béatification de cent quatre-vingt-onze de leurs compatriotes, victimes de la Révolution de 1789. Deux d'entre elles, madame Nourrit et mademoiselle Levaux, comptent des parents parmi les futurs Bienheureux.

Le Canada est fier de ses huit glorieux Martyrs; mais la France a bien droit de l'être davantage, elle qui compte tant de brillantes constellations au firmament de l'Eglise! « C'est la Mère des Saints », selon l'expression de Benoît XV.

Pendant l'Année jubilaire, le Souverain Pontife a placé sur les autels cent trente et un saints et bienheureux dont cent vingt-six pour la France, si l'on porte à son crédit — outre ses cinquante fils — les soixante-seize martyrs Coréens qui durent leur couronne de gloire à des missionnaires français.

Dimanche, 17 octobre

La matinée se passe pour nous au couvent.

Dans l'impossibilité de compter sur sa compagne pour aller à Saint-Pierre, notre Mère Générale s'associe une religieuse Sacramentine, d'origine canadienne, qui s'estime très heureuse de ce choix. Toutes deux reviennent vers 6 heures. Une place favorable leur a permis de tout voir et de n'être pas incommodées par la foule.

Les dames françaises, témoins pour la première fois d'une cérémonie de béatification, sont ravies de la solennité que l'Eglise donne à cette fête. Durant le souper, elles causent à qui mieux mieux de l'angélique harmonie des trompettes d'argent, de l'affluence étonnante du peuple romain, du cortège papal si grandiose, puis du Souverain Pontife lui-même qui domine tout et dont la sympathique Majesté fait battre les cœurs . . . et les mains.

A Saint-Pierre, ces dames ont aussi remarqué, dans la tribune diplomatique, l'ambassadeur de France près le Saint-Siège: monsieur Jean Doulcet, « un de ces hommes qui font honneur à leur pays et à l'humanité », et madame Doulcet qui n'est en rien inférieure à son mari. Egalement pieux et dévoués aux intérêts de la France et de l'Eglise, ils assistent à la messe et communient chaque matin pour le salut de l'une et le triomphe de l'autre.

Lundi, 18 octobre

Fidèle à sa promesse, le cardinal Sincero arrive à 10 heures, ce matin, au palais de la Chancellerie. Son Eminence nous adresse un paternel bonjour, puis nous précède chez le cardinal Laurenti. Une demi-heure plus tard, nous y

sommes appelées pour entendre le cardinal Préfet nous assurer l'approbation de nos demandes par la Congrégation. Devinant notre pensée, le cardinal Sincero insiste pour que ce soit le plus tôt possible. « Vous avez choisi un bon protecteur », dit en riant le cardinal Laurenti.

Cette parole se vérifie à la lettre et sans retard. Avant de quitter le palais, le cardinal Sincero va lui-même aviser le secrétaire de la Congrégation des Religieux et le stimuler selon nos désirs. Au cours de l'après-midi, il nous apporte ses photographies portant signature et bénédiction et nous promet de retourner aux bureaux de la Congrégation donner un nouveau coup d'aile au secrétaire.

Mardi, 19 octobre

Les Sœurs de l'Immaculée-Conception du *Monte Mario* reçoivent aujourd'hui la visite de notre Mère Générale. Des quatre religieuses qui composent leur communauté de Rome, deux seulement sont au couvent: Sœur Loyola, la supérieure, et Sœur du Saint-Nom-de-Jésus. Elles regrettent vivement l'absence de leurs compagnes privées d'une si grande joie. Leur maison, petite mais propre, porte le cachet du savoir-faire des femmes qui l'habitent: tout y est convenable; rien n'y manque du nécessaire religieux.

Faute de temps, notre Mère Générale les quitte bientôt et s'arrête, dans le voisinage, à la Fraternité Sacerdotale pour voir deux postulants canadiens, les frères Marsolais et Dubé, neveux de nos Sœurs Marie-Gertrude et Marie-Théonas. Le dernier seul se présente; il paraît heureux et bien portant. Le frère Marsolais est actuellement à Rome. Au témoignage du R. P. Prévost, supérieur et maître des novices, il supporte vaillamment l'ennui et l'acclimatation.

Mercredi, 20 octobre

Nous avons promis un pèlerinage d'action de grâces à Notre-Dame du Bon Conseil de Genazzano, si nous obtenions le succès désiré dans le règlement de nos affaires. Aux premières lueurs d'espérance, nous décidons d'exécuter notre promesse, tant nous sommes assurées que la sainte Vierge va nous continuer sa protection et mener toutes choses à bonne fin. Ainsi, nous irons la remercier demain, par anticipation, à Genazzano.

Le R. P. Lavallée accepte avec plaisir le rôle d'aumônier dans notre pèlerinage. Il veut bien, de plus, prendre à sa charge l'ennui des informations nécessaires en pareille occurrence. Avant la fin du jour, il vient nous prévenir que le premier train quitte Rome à 6h. 15. Cette heure nous convient, nous l'acceptons.

Au cours de l'après-midi, le R. P. Langlais, maître des novices dominicains à Rome, nous honore de sa visite. Par suite d'une récente obédience, il est devenu supérieur de la province canadienne de son Ordre. En conséquence, son départ pour le pays s'effectuera bientôt. A la manière des saints, il ne parle que de spiritualité. Aucune parole ne trahit les sentiments de son cœur. Regrette-t-il de quitter Rome? Est-il heureux de retourner au Canada? Impossible de le deviner.

Jeudi, 21 octobre

A 5h. 30, la porte extérieure du couvent s'ouvre devant nous. En franchissant le seuil, nous nous demandons: quel temps fera-t-il aujourd'hui? La réponse se lit au

front de mille étoiles qui scintillent encore dans le crépuscule du matin.

Le quartier est silencieux. Tout à coup résonnent sur les dalles du trottoir les pas du R. P. Lavallée. En quelques minutes, il se rend à l'extrémité de la rue, éveille un cocher endormi au fond de son fiacre et revient nous prendre pour nous conduire à la gare centrale.

Les quatre voitures du train électrique qui nous emporte vers Genazzano sont presque vides. Par les fenêtres ouvertes entre l'air frais du matin. Notre prière, commencée selon les formules d'usage, évolue naturellement en contemplation : c'est l'oraison des voyageurs. Le ciel s'éclaire au-dessus de la campagne romaine encadrée par les monts Albains et par ceux de la Sabine. Encore caché derrière les sommets rocheux, le soleil lance des flèches d'or.

Bientôt l'orient s'enflamme ; l'astre du jour enveloppe de sa chaude lumière Frascati, l'antique *Tusculum* des Romains. Au temps des empereurs, c'était le séjour favori des grands citoyens, des poètes et des généraux. Cicéron et Lucullus y eurent leurs maisons de campagne.

La moderne Frascati, ainsi que sa devancière, s'est peuplée de villas délicieuses renommées pour leurs frais ombrages et leurs belles pièces d'eau. Au dire des touristes, c'est la perle des monts Albains. La cathédrale Saint-Pierre, son principal monument religieux, conserve gravés dans le marbre, les noms des deux derniers Stuarts : Charles-Edouard, connu sous le nom de *prétendant*, et Henri-Benoît, duc d'York, créé par le Saint-Siège cardinal de Frascati.

Comme sur la route de Naples et d'Assise, nous traversons un pays planté d'oliviers et de vignes aux grappes noires attendant les vendangeurs. De minuscules forêts de bambous, aux tiges élancées, pressées les unes contre les autres, offrent l'aspect de soldats rangés en ordre de

bataille. Leur ennemi, c'est le vent ; leur moyen de défense : l'union. Isolée, chacune de ces tiges grêles succomberait au premier assaut ; réunies, elles résistent à l'impétuosité de la rafale.

Dans tous les ordres de choses, l'union est génératrice de force. L'homme le sait bien, et pourtant, que de fois il paraît l'ignorer !

La voie monte lentement le long des pentes des monts Albains ; elle passe au pied de Palestrina, ville du moyen âge qui conserve des restes de son ancienne splendeur : murs cyclopéens, citadelle et château-fort élevés par la puissante famille des Colonna.

Cette ville donna le jour au célèbre Giovanni Pierluigi, surnommé *Palestrina*. La gloire de ce génie profondément liturgique est d'avoir contribué à la réforme entreprise par Marcel II et d'avoir fait trouver grâce à la polyphonie que ce pape avait songé à bannir de l'office divin. Son œuvre religieuse comprend une multitude de messes, d'hymnes et de motets ; elle est caractérisée par la puissance d'invention, la variété du style, une harmonie large et simple, une douceur angélique.

De plus en plus, nous pénétrons dans une région montagnaise égayée de maisonnettes et de troupeaux. A Cave — 1200 pieds d'altitude —, le train s'arrête après avoir traversé un pont à sept arches jeté sur une petite rivière. Ce village paraît actif et moderne dans son ensemble.

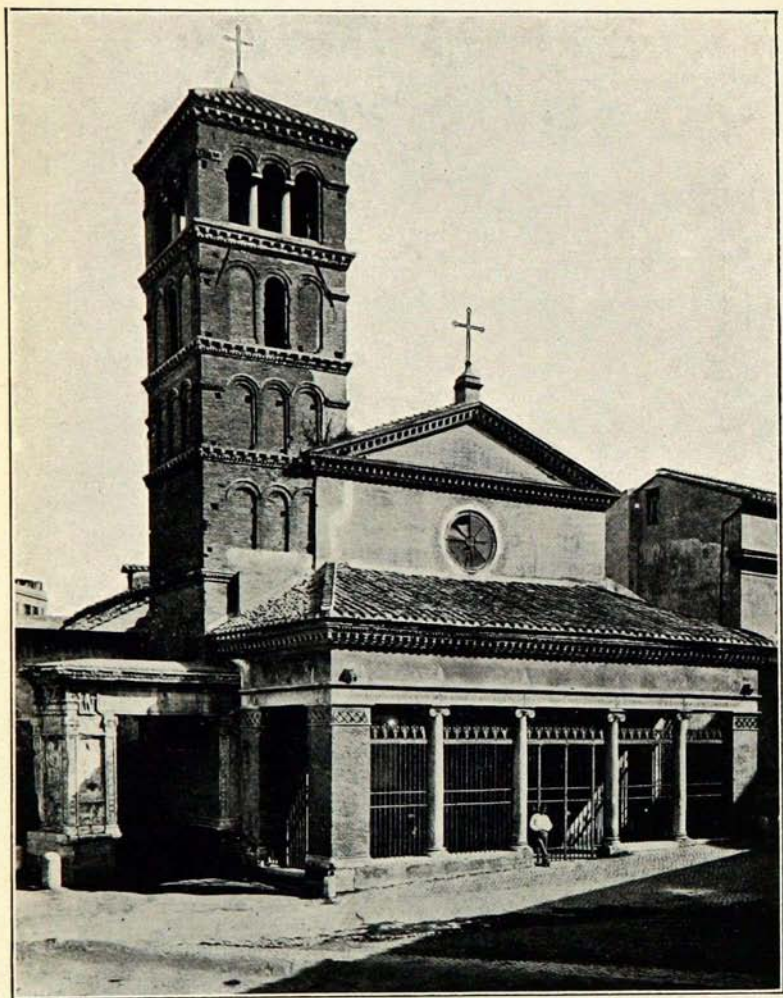
Bientôt apparaît à gauche, sur une éminence isolée, Genazzano, terme de notre voyage. Un autobus nous conduit, par la route en zigzags, au cher sanctuaire de Notre-Dame du Bon Conseil.

Dans la chapelle de la Madone, qui occupe le bras droit du transept, une messe commence ; nous l'entendons en compagnie de quelques bonnes vieilles égrenant leur cha-pelet.



(Phot. D. Anderson - Rome).

ROME - Basilique de S.te Croix de Jérusalem. - L'intérieur.



(Phot. D. Anderson - Rome).

ROME - Eglise de St. Georges in Velabro. - L'extérieur.

A 9h. 30, le R. P. Lavallée monte à l'autel. Le sacristain nous invite alors à franchir l'enceinte grillée de la chapelle. Agenouillées en face de l'image miraculeuse, nous prions en union avec le célébrant : nos intentions étant celles qu'il dépose sur la patène avec les deux petites hosties qui nous sont destinées. A l'issue de toute messe célébrée dans cet oratoire, il y a encensement de la sainte image et récitation des Litanies. On ajoute un *Ave Maria* au moment où l'écran doré glisse devant les doux visages de la Mère et de l'Enfant divin.

L'église de Genazzano, desservie par les RR. PP. Augustins, est petite et sans richesses décoratives. Les murs de l'abside et la frise sont garnis de cœurs d'argent, ex-voto commémoratifs des faveurs obtenues par Notre-Dame du Bon Conseil.

A quelle occasion cette modeste église devint-elle lieu de pèlerinage ?

« Une image merveilleuse de la Vierge, lit-on dans une revue, était vénérée de temps immémorial dans une chapelle voisine de Scutari, en Albanie. En l'année 1467, peu de temps avant la conquête de cette province par les Turcs, elle fut transportée par les anges à Genazzano, pour la soustraire aux profanations des infidèles.

« Deux serviteurs de Marie, l'albanais Georges et l'esclavon Desclavis, attachés à la garde du sanctuaire, furent choisis par la Mère de Dieu pour être témoins du prodige.

« Ils priaient un jour devant la sainte image, lorsque, tout à coup, ils la virent se détacher de la muraille sur laquelle elle était peinte, s'élever dans les airs sur une nuée transparente et se diriger vers l'Occident. Ils la suivirent sans hésiter. Arrivés sur les bords de la mer, ils s'aventurèrent sur les flots qui les portèrent par miracle. Ils traversèrent l'Adriatique et arrivèrent aux portes de Rome. A cet endroit, hélas ! l'image disparut à leurs yeux. C'était le 25 avril.

« Ce même jour, à Genazzano, les cloches de l'église Sainte-Marie, mues soudain par une force invisible, sonnaient joyeusement. Le peuple accourt. Surprise!... Une peinture représentant la Mère de Dieu portant sur son bras l'Enfant-Jésus pend au mur de la chapelle de saint Blaise.

« La nouvelle de cette apparition parvint bientôt à Rome. Nos deux pèlerins volent alors à Genazzano. Ils reconnaissent l'image qui s'était dérobée temporairement à leurs yeux. Avec les villageois qu'ils instruisent du miracle, ils remplissent l'église de leurs prières et de leurs chants. »

Ce fut le premier pèlerinage à Notre-Dame du Bon Conseil de Genazzano.

L'odyssée de la sainte image est représentée dans une fresque de grandes dimensions se déployant à l'intérieur du mur de façade. Nous nous y arrêtons quelque temps avant de quitter l'église.

Sur la place de l'église, commence, vers les onze heures, la procession des ménagères qui viennent puiser de l'eau à la fontaine pour l'apprêt du dîner de famille. Nous les observons. Vêtues à l'antique, elles portent un cotillon à mi-jambes et un corsage serrant la taille. Leurs pieds sont chaussés de pantoufles qui ne les gênent nullement. Des bas, elles n'en ont cure; ils font sans doute partie de la toilette du dimanche. De stature moyenne en général, mais alertes et vigoureuses, elles semblent se rire des fardeaux. Un enfant sous le bras gauche, elles chargent de l'autre, sur leur tête, une *conca* pleine jusqu'aux bords, et la portent en parfait équilibre le long des escaliers de pierres branlantes ou des rampes de la montagne. Mais le plus étonnant, c'est de voir des fillettes en faire autant. Quels muscles dans ces petits corps d'enfants! Voilà le résultat d'un entraînement quotidien, le fruit d'une éducation virile.

Il est midi et notre retour à Rome n'aura lieu qu'à 4 heures. Il faut donc songer à dîner ici. Le R. P. Lavallée commence alors d'actives recherches qui aboutissent au *Ristorante del Conte*. Le Restaurant du Comte, grâce à son nom, nous inspire de la confiance. Réclame trompeuse! déception!... Oh! ce dîner pris à Genazzano sera toujours d'*indigeste* mémoire.

A demi réconfortés, nous attendons le passage du train sur une véranda enguirlandée de vignes et dominant la vallée d'une hauteur considérable. En face se dresse un mont gigantesque couvert de végétation: des oliviers, sans doute. Hommes et femmes paraissent occupés à la cueillette des fruits. A cause de l'éloignement, on les prendrait pour des pygmées, et leurs maisons perchées là-haut, pour des jouets d'enfants. A coup sûr, ces gens sont heureux: ils chantent... Les notes de bonheur qu'ils lancent aux quatre vents du ciel nous arrivent vibrantes et pures, nuancées de quelque chose de tendre et de sentimental comme le thème d'une romance. S'il est vrai que la chanson révèle l'âme d'un peuple, cette romance est l'expression psychologique de ces montagnards italiens.

Notre passage à travers le village de Genazzano, en descendant à la gare, nous enrichit de nouvelles observations. Le *farniente* paraît inconnu de cette petite population. Les hommes font aujourd'hui la vendange sur les côtes ou la coupe du bois dans la montagne. Les mulets chargés de raisins ou de fagots qui montent à la file en fournissent la preuve.

Assises devant leurs maisons aux façades noircies, les femmes se livrent aux travaux domestiques. Les unes trient du blé; d'autres font sécher des tomates au soleil pour apprêter, durant l'hiver, le traditionnel *spaghetti*. Quelques vieilles aux doigts noueux filent de la laine à la quenouille, comme autrefois la Vierge de Nazareth, ainsi que nous le montre le peintre de *Mater admirabilis*.

Les enfants jouent dans la rue ou sur la place publique. A notre apparition, la surprise dilate leurs yeux noirs qui brillent au milieu d'un petit visage barbouillé.

Tout est simplifié dans ce village: peu de rues et encore sont-elles très étroites; deux fontaines alimentent mille foyers; un seul cadran, sur la place publique, compte les heures de ces paysans à la vie active et tranquille. Bienheureux ceux qui se contentent de peu!

Le train passe vers 2 heures. Il nous ramène à Rome sous les effluves d'un soleil ardent. Le voyage a eu ses incommodités, mais ses charmes aussi.

Mère du Bon Conseil, qui avez entendu nos actions de grâces, continuez-nous votre protection. Faites que nous puissions vous dire bientôt notre dernier merci.

Vendredi, 22 octobre

Notre absence d'hier nous a privées de la visite d'un haut personnage: celle de Monseigneur Pietro di Maria, ex-délégué apostolique au Canada. Comme dédommagement, Son Excellence a bien voulu nous honorer d'un rendez-vous chez les Pères du Sacré-Cœur où Elle loge. A cet effet, nous partons matinalement en compagnie de monsieur Perrin.

Monseigneur témoigne une grande joie en revoyant notre Mère Générale. En termes aimables, il rappelle sa réception à Lachine en juillet 1923, et résume les impressions de son séjour dans notre Communauté par cette phrase aussi délicate que laconique: « Je me suis senti chez moi. »

Du Canada qu'il vient de quitter pour la nonciature de Berne, il dit avec un accent sincère: « Le Canada est un

beau et bon pays, mais il faut le connaître. Je le connais et je l'aime. »

Monseigneur sait aiguïser une pointe de taquinerie. Entendant monsieur Perrin nommer plusieurs cardinaux qu'il a rencontrés depuis son arrivée: « Monsieur Perrin est toujours avec les cardinaux, dit-il; lui aussi, je crois, portera bientôt la soutane rouge. »

Son Excellence écoute avec un visible intérêt l'exposé des questions qui nous ont amenées à Rome et dont nous attendons impatiemment la solution; puis Elle dit:

« Vous avez ici un cardinal protecteur?

— Oh! oui, répond notre Mère Générale, et son dévouement nous est d'un grand secours. Il est en train de stimuler la Congrégation des Religieux.

— Je vais vous aider à mon tour, » ajoute Son Excellence.

Nous avons foi en la parole de ce véritable ami que nous quittons avec regret. Aurons-nous le bonheur de le rencontrer encore dans le chemin de la vie?...

Sur l'aimable proposition de monsieur l'abbé Perrin, toujours généreux de son temps, nous nous acheminons vers le Panthéon, ou mieux: l'église Sainte-Marie-des-Martyrs. Au moment de notre arrivée, une messe se dit à l'un des autels latéraux; le tintement d'une clochette annonce l'élévation. Ce signal, qui nous fait ployer les genoux, ne dérange nullement un soldat de la garde royale. Assis près d'une petite table, casque en tête, il continue à tourner lentement les pages d'un gros in-folio. Deux autres gendarmes font les cent pas sans donner aucune marque de révérence. On dirait qu'ils ne soupçonnent point le mystère qui se passe sur l'autel. Cette indifférence religieuse fait mal à voir.

Le Panthéon remonte au temps d'Auguste; il fut dédié à toutes les divinités du paganisme. En 609, le pape Bo-

niface IV le christianisa en le consacrant à la sainte Vierge et à tous les Saints, sous le nom de Sainte-Marie-des-Martyrs. A cette occasion, il y fit transporter une grande quantité d'ossements provenant des Catacombes.

Ce temple était d'une grande richesse. Son caractère sacré ne le protégea pas contre la cupidité des barbares. Tour à tour, il se vit enlever les statues de ses niches, les étoiles d'or des caissons de sa voûte et les tuiles de bronze de son toit. Des papes l'ont restauré, mais il garde, malgré cela, la triste figure d'un dépouillé.

Le Panthéon n'a aucune fenêtre; il reçoit la lumière par une seule ouverture non-vitrée pratiquée au milieu de la voûte. Le pavé, où s'agencent avec art le granit, le marbre et le porphyre, s'abaisse insensiblement vers le centre pour faciliter l'écoulement de l'eau qui tombe par l'œil de la coupole lorsqu'il pleut.

Le portique du Panthéon est imposant. Il est formé de deux rangées de colonnes corinthiennes en granit, hautes de cinquante pieds. Ces colonnes supportent un majestueux fronton triangulaire orné primitivement de bas-reliefs. La main du temps les a effacés, respectant toutefois l'inscription suivante, véritable témoignage historique: *Marcus Agrippa consul tertium fecit*. Construit par Marcus Agrippa, consul pour la troisième fois.

Une foule d'artistes ont voulu être inhumés au Panthéon. Raphaël y a son tombeau; à ses côtés reposent Annibal Carrache, Jean d'Udine, Balthasar Peruzzi, Taddeo Zuccaro et plusieurs autres.

On remarque aussi, au Panthéon, quelques sépultures royales: celles de Victor-Emmanuel II, de Humbert Ier et de la princesse Marguerite de Savoie, épouse de ce dernier.

La visite du Panthéon terminée, nous contournons le colossal édifice, dégagé maintenant des ruines des thermes d'Agrippa, et nous arrivons, par une série de petites rues,

à l'église Saint-Pantaléon desservie par les Clercs réguliers des Ecoles pies de Notre-Dame.

Le corps de saint Joseph-Calasanz, fondateur de cette Congrégation religieuse, repose sous l'autel majeur dans une urne en porphyre. L'apparition de la sainte Vierge et de l'Enfant-Jésus dont il fut favorisé est représentée dans un haut-relief en marbre blanc.

Comment s'adresser, dans une prière, à ce saint privilégié de Marie sans songer à la vaillante missionnaire qui porte son nom? La vie de notre chère Sœur Marie-Joseph-Calasanz, consacrée à l'instruction des enfants pauvres, rappelle la charitable carrière de son bienheureux patron. Puisse-t-elle, avec l'aide de Dieu, ajouter à cette ressemblance un dernier trait: vivre comme lui jusqu'à quatre-vingt-douze ans!

Une pluie fine et serrée tombe depuis le matin. C'est un événement: il faut l'insérer dans notre journal. Mais ce n'est pas un obstacle à l'exécution plénière de notre programme d'aujourd'hui.

Cet après-midi, nous retournons à la maison généralice des RR. PP. Oblats avec l'espoir, cette fois, de rencontrer le R. P. Piédalue. Il vient justement de rentrer au couvent après d'heureuses vacances passées hors de Rome.

La remise d'une lettre, à nous confiée, le met en occasion de nous expliquer la nature des liens qui l'unissent à nos Sœurs Marie-Pierre-Claver et Marie-Dominica: liens d'affection familiale et liens de gratitude que l'éloignement n'a pas altérés.

Brillant causeur, le jeune Oblat nous entretient des activités nouvelles de sa Congrégation: retraites fermées établies en différents centres, organisations de syndicats ouvriers. Les questions sociales paraissent avoir gagné ses sympathies. Il y mettra beaucoup d'ardeur, si l'on en juge par la flamme apostolique qui jaillit de sa conversation.

Il s'est à peine écoulé trois jours depuis la remise de nos pièces au cardinal Laurenti et déjà nous voudrions les tenir. L'impatience, de plus en plus, grandit en nos âmes. Sans attendre le lever d'une nouvelle aurore, nous nous rendons diligemment au palais de la Chancellerie.

A notre grande satisfaction, Monseigneur Fideicichi, l'un des secrétaires de la Congrégation des Religieux, nous annonce que tout le travail est accompli. « Il n'y manque plus que la signature du cardinal Préfet, nous dit-il. Comme elle ne peut se faire attendre, vous aurez vos pièces demain. J'irai moi-même vous les porter. »

Immédiatement, notre Mère Générale s'empresse de communiquer, par câblogramme, aux chères Mères du Mont-Sainte-Anne, l'heureuse issue de nos négociations avec la Sacrée Congrégation des Religieux :

Affaires parfaitement réglées. — Partons pour Paris.

En effet, nous n'attendions que le règlement de nos affaires pour quitter Rome. Mais quel jour partirons-nous? Après délibérations, nous optons pour le 27 et décidons de commencer sans retard nos visites d'adieux.

Le beau rêve s'achève... Bientôt seront finis les jours passés à Rome, « jours d'or que l'on s'étonne d'avoir vécu ».

Pendant notre séjour dans cette ville incomparable, nous avons visité les basiliques merveilleuses, prié sur le tombeau des Apôtres; nous sommes descendues aux Catacombes, dans la prison Mamertine; nous avons assisté aux pompeuses cérémonies de Saint-Pierre, admiré le Collège cardinalice drapé de pourpre et couronné d'honneur; mieux encore, nous avons vu Celui que nous nommons avec une religieuse vénération: notre Très Saint-Père le Pape.

Nos yeux sont pleins de visions et nos cœurs pleins de souvenirs et d'impressions que nous cherchons à revivifier afin de rapporter au Canada, dans leur intensité plénière, les suaves « parfums de Rome ».



(Phot. D. Anderson - Rome).

ROME - Monument à Pius X dans la Basilique de St. Pierre.



ROME - Bibliothèque du Vatican.

(Phot. D. Anderson - Rome).

La vie romaine à laquelle nous avons participé depuis six semaines nous a permis d'expérimenter cette parole d'un historien du siècle dernier: « Nul ne peut habiter Rome qu'il ne se sente grandir d'une coudée. »

Cependant, la secrète fierté qui pénètre nos âmes s'inspire moins du prestige de la Cité reine du monde, immortelle survivante de l'antiquité, que de la Cité sainte, tête et cœur de la catholicité. Rome, pour nous, c'est le Pape, et le Pape, c'est l'incarnation du pouvoir divin, le représentant du Christ, Roi des nations et Père de tous les peuples.

O dignité des sujets d'un tel Roi!

O noblesse des fils d'un tel Père!

Samedi, 23 octobre

Conformément à notre décision d'hier, nous allons prendre congé du R. P. Lavallée, notre excellent guide, et des Sœurs de la Sainte-Famille, nos charitables hôtes alors que nous demeurions dans la banlieue.

Monsieur le Supérieur Bastien est absent du Collège canadien.

Même désappointement nous attend chez les RR. PP. Rédemptoristes de la *via Merulana*. Le R. P. Lemieux, que nous désirons rencontrer, est encore en vacances à Frascati. ¹

Tout à côté du couvent, à l'extrémité d'une avenue, s'ouvre l'église Notre-Dame du Perpétuel Secours. Nous y entrons pour répéter à la sainte Vierge nos antiennes de gratitude. Devant l'autel de saint Alphonse-Marie de Li-guori, nous prions pour la prospérité de nos noviciats.

(1) La mort (mars 1931) a ravi à sa Congrégation ce religieux modèle.

Immédiatement après le dîner, nous partons pour le Bureau de poste, les bras chargés de colis à expédier au Mont-Sainte-Anne. Tous les guichets s'ouvrent sur un jardin intérieur divisé en carrés de gazon bordés de buis. Au centre, sur un tertre où fleurissent chrysanthèmes d'or et cosmos lilas, trône le buste du roi d'Italie érigé en 1925, lors du jubilé d'argent de son règne. Sa poitrine de bronze est constellée de décorations militaires.

Dans nos salutations dernières, nous n'avons garde d'oublier les bonnes Mères de Marie-Réparatrice. Le plus cordialement du monde, elles nous pressent de nous arrêter, en cours de voyage, chez leurs Sœurs de Gênes et de Bruxelles, nous assurant une fraternelle hospitalité. Ces prévenantes délicatesses nous sont très agréables et fort utiles. L'hôtellerie du bon Dieu sera pour nous, dans chacune de ces deux villes, le couvent de Marie-Réparatrice.

Vers les 4 heures, Monseigneur Fidecicchi se présente à notre pension, mais il a les mains vides. Dans l'impossibilité d'obtenir la signature du cardinal Préfet, en retraite chez les Passionnistes, il n'a pas apporté nos documents. Lundi prochain, l'obstacle sera levé: le cardinal sortira de retraite et nous les aurons.

Dimanche, 24 octobre

Fête de saint Raphaël, l'archange dont la protection s'est plus d'une fois manifestée durant notre voyage. Nous l'en remercions avec toute l'effusion de nos cœurs.

Le 24 octobre ramène aussi l'anniversaire des élections générales dans notre Communauté. A cet effet, ce jour devient pour notre famille religieuse la fête de l'Autorité. Notre Mère Générale, qui la personnifie en tout premier

lieu, écrit de Rome aux Mères Assistantes du Mont-Sainte-Anne :

« Ce matin, dès l'aube, et au moment de la sainte messe et de la communion, j'ai senti que nos âmes étaient intimement unies dans une commune prière et que nous prenions de nouveau la résolution de nous mettre tout entières au service de notre chère Congrégation à la tête de laquelle la Providence nous a placées.

« Avec quelle ferveur j'ai lu et relu l'épître du jour, m'appropriant les paroles du grand Apôtre pour demander au Seigneur « que notre charité croisse de plus en plus en lumière et en intelligence, afin que nous soyons toutes remplies du fruit de justice ». Puis j'ai demandé à l'archange Raphaël, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la fête, de « daigner se souvenir de nous, de prier ici, partout et toujours le Fils de Dieu pour nous » .

Un événement de haute portée vient de s'accomplir à Rome. Après cinquante-deux ans d'absence, la Croix rentre triomphalement au Colisée dans le calme d'un beau soir, saluée par les acclamations d'une foule immense.

Dès 2 heures de l'après-midi, le peuple romain se portait vers la basilique Sainte-Croix-de-Jérusalem où se trouvait la nouvelle croix offerte par un généreux catholique, monsieur Rosalbino Falcone. C'est une pièce de chêne massif, mesurant vingt-cinq pieds de hauteur, taillée dans un arbre vénérable choisi, dit-on, parmi beaucoup d'autres dans les bois avoisinant Viterbe.

Pendant la bénédiction de cette croix, la multitude réunie sur la place de la basilique chante le *Stabat* et le cantique *Evviva la Croce!* Vive la croix! Sous l'impulsion de gendarmes en grande tenue, elle s'organise en procession et se met en marche. Les membres des sociétés catholiques s'avancent sur deux rangs, flambeaux en mains; puis, vient la lourde croix portée sur les épaules de dix citoyens.

Par intervalles, le cri de « *Viva la Croce!* » ajoute une note claire, enthousiaste au chant grave et si solennel du *Vexilla regis prodeunt*.

La nuit tombe quand le cortège arrive au Colisée brillamment illuminé par ordre du gouverneur de Rome, le sénateur Cremonesi. Des dizaines de milliers de personnes occupent déjà les ruines des gradins, les plates-formes, les déambulatoires, l'arène et les parties adjacentes. La longue théorie entre à grand'peine dans cette enceinte presque égale en longueur à celle de Saint-Pierre. Et quand se présentent les porteurs de la croix, il faut une manœuvre de la garde pour écarter la foule qui obstrue le passage.

Le gouverneur de Rome, accompagné de ses secrétaires, occupe le centre du Colisée. Un lit de roses et de lis blancs, préparé par des dames de l'aristocratie, s'étale sur le sol. Au moment où l'on y dépose la croix, la pieuse acclamation « *Viva la Croce!* » jaillit de nouveau de toutes les poitrines.

Le silence s'étant rétabli, le curé de Saint-Jean-de-La-tran, d'une voix retentissante, offre à la Croix, rouvrant ses bras dans le Colisée, le salut de tout le peuple italien. Il rappelle l'histoire de l'amphithéâtre Flavien et célèbre la gloire des martyrs, exhortant l'assistance à les imiter dans la défense de la religion et de la Croix qui en est le divin symbole. Il remercie les autorités civiles organisatrices de cette manifestation, en particulier le chef de l'Etat qui, après avoir rétabli la Croix au Capitole et dans toutes les maisons d'éducation, a décrété son retour au Colisée. L'orateur exprime ensuite sa joie de voir enfin réparé le geste honteux qui avait proscrit l'étendard du salut. En signe d'adhésion à ce sentiment chrétien, l'assemblée entonne le *Te Deum*, puis elle s'avance pour baiser la Croix: acte réparateur qui venge le Christ outragé, détrôné, expulsé des milieux où Il doit régner en maître.

Dans un *loculus* aménagé à l'endroit même où doit s'élever la Croix, on dépose un coffret contenant les médailles

de Pie XI et de Victor-Emmanuel III, et deux reliques de la Terre-Sainte envoyées par le patriarche de Jérusalem : un morceau de bois d'olivier provenant du jardin de l'agonie et un fragment de rocher détaché du Golgotha.

Il ne reste plus qu'à dresser le bois sacré sur un socle digne de lui et de Celui qu'il nous rappelle. Mussolini achèvera son œuvre : ainsi pensent les Italiens catholiques.

La réinstallation de la Croix au Colisée est un nouveau triomphe sur la franc-maçonnerie, un nouveau témoignage de l'attachement du peuple italien à la religion qui a fait sa gloire et sa prospérité.

Lundi, 25 octobre

Dans la matinée, visite d'adieu à monsieur le Supérieur du Collège canadien dont la bonté nous a été maintes fois secourable. C'est lui qui nous a reçues à Rome et nous a donné les premiers renseignements. Notre reconnaissance lui est donc justement acquise.

Au parloir du Collège, nous avons la bonne fortune de rencontrer le procureur de la Société de Saint-Sulpice, monsieur Robin, voyageur expérimenté en pays d'Europe. Séance tenante, il nous trace un itinéraire préférable à celui de l'Agence Cook. Nous l'adoptons d'emblée. Ainsi, nous entrerons en France par Modane et nous nous dirigerons vers Lyon. De là, nous irons en pèlerinage à Notre-Dame de Fourvière et à Ars. Le dimanche, 31 octobre, nous serons à Paray-le-Monial pour célébrer la première fête officielle du Christ-Roi, et le lendemain à Nevers, chez les Sœurs de la bienheureuse Confidente de Marie Immaculée. Nous quitterons Nevers pour Paris où nous séjournerons quelque temps. C'est de la capitale que nous rayon-

nerons vers Lisieux, Auray, Lourdes; de là aussi que nous partirons pour la Hollande.

Enfin! la deuxième étape de notre voyage est fixée!

Deux étudiants canadiens arrivés hier au Collège se présentent au parloir pour nous saluer. L'un, monsieur Sylvio Laporte, est neveu de monsieur le Curé Thérien de Lachine; l'autre, monsieur l'abbé Antoine Saint-Pierre, neveu de Sœur Marie-Geneviève. Venus en Europe par le Havre, ils ont fait en France une randonnée de quinze jours. C'en est assez pour mettre l'eau à la bouche et faire projeter de nouvelles excursions au pays de nos ancêtres. Aussi n'ont-ils qu'un désir: visiter entièrement la France avant de retourner au Canada. A Rome, ils suivront, durant trois ans, les cours donnés à l'Angélique par les Dominicains ou à l'Université grégorienne par les Jésuites. Ce stage terminé, ils iront reprendre leurs postes de professeurs, donnant ainsi à des confrères la liberté d'aller conquérir à leur tour les grades des universités romaines.

Quiconque cherche trouve, mais il faut parfois du temps pour obtenir ce que l'on cherche. Cette expérience vieille comme le monde se vérifie pour nous au sujet de la Marche pontificale jouée par les trompettes d'argent dans la basilique vaticane. Plusieurs magasins visités n'ont pu nous l'offrir. Notre dernière lueur d'espoir allait s'éteindre quand, aujourd'hui, en passant par la *piazza Esedra*, nous trouvons la pièce tant désirée. Dans le dessein de la faire exécuter chez nous sur plusieurs instruments, nous en achetons six exemplaires. Ainsi, nous entendrons encore la mélodie qui nous est devenue familière, mais les trompettes d'argent nous manqueront toujours...

Dans son extrême bienveillance, notre Cardinal protecteur nous apporte lui-même, ce soir, nos documents revêtus des signatures officielles. Il paraît heureux de nous procurer ce bonheur. Faisant allusion à ses vacances prolongées dans le nord de l'Italie:

« Vous m'avez attendu longtemps, dit-il, mais vous voilà bien dédommagées. Jamais à Rome l'ouvrage ne s'est fait si rapidement. »

Béni soit Dieu d'avoir accompli pour nous cette merveille!

Mardi, 26 octobre

Il est 10 heures. Le R. P. Lemieux, c.ss.r., vient de nous quitter. Il nous a recommandé de prier pour le règlement de la Question romaine, qui intéresse si fort tous les cœurs catholiques.

« L'Italie, dit-il, n'a jamais été en position plus favorable pour la résoudre. Mais Mussolini le fera-t-il? et comment le fera-t-il? D'aucuns croient à l'inopportunité d'une souveraineté temporelle pour le Saint-Siège. Ils affirment que le Pape, dépouillé de ses Etats, paraît plus grand aux yeux de l'univers entier. C'est un fait indéniable que la Papauté jouit d'un étonnant prestige; qu'elle est reconnue comme un Pouvoir du monde, puisque l'on compte au Vatican vingt-sept ambassades et délégations. Il n'en reste pas moins vrai que le Pape est privé de la liberté et de l'indépendance auxquelles il a légitimement droit, étant donné qu'il est le Père de tous et qu'à ce titre, il ne peut et ne doit être asservi à aucun gouvernement.

« L'Eglise, ajoute-t-il, possède un saint Pape et de saints cardinaux. Ils sont tout dévouement à leurs charges apostoliques. Ils ne vivent que pour l'Eglise et ses seuls intérêts. Toutes leurs aspirations semblent actuellement tendues vers une restauration spirituelle de la chrétienté et l'évangélisation des peuples infidèles. »

Cette appréciation, nous l'entendons tous les jours. La forme varie; le fond reste le même.

Quelle édification rayonne des sommets de l'Eglise de Jésus-Christ!

Et quelle consolation de penser que le Pape nous suit du regard, qu'il s'intéresse à nos œuvres!

Au cours de l'après-midi, nous allons à Saint-Pierre prendre le suprême congé. Pour la dernière fois, nous faisons le tour de la basilique nous arrêtant devant tous ses autels, devant tous ses tombeaux, devant toutes ses mosaïques. Que de beautés vues sous un angle nouveau!

Dans l'abside de la grande nef, on dispose, en ce moment, autels et tribunes pour la consécration des six évêques chinois, par le Souverain Pontife lui-même. Elle aura lieu le 28 courant, fête de l'apôtre saint Jude.

Nous ne saurions quitter la basilique sans visiter son majestueux dôme. Un ascenseur nous conduit sur le toit. Et nous voici au pied de ce temple aérien haut de deux cent quatre-vingt-quinze pieds et mesurant à sa base cinq cent quatre-vingt-douze pieds de circonférence.

Aux quatre angles intérieurs figurent les quatre évangélistes, dont la taille atteint vingt-deux pieds; la plume de saint Luc en a six.

Dans la frise se détachent sur fond bleu des lettres d'or de six pieds composant l'inscription suivante: *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et tibi dabo claves regni cælorum.* Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et je te donnerai les clefs du royaume des cieux.

Deux balustrades, placées à différents niveaux, permettent de faire le tour de la coupole. Sans craindre le vertige, nous nous y engageons résolument. De là-haut, les hommes qui circulent auprès de la Confession nous paraissent



ROME - La chapelle Sixtine.

(Phot. D. Anderson - Rome).



ROME - Basilique de Latran. - L'extérieur.

(Phot. D. Anderson - Rome).

de tout petits points noirs, comme des fourmis s'agitant sur le pavé. Combien trompeuses sont les distances! à quelles illusions ne donnent-elles pas lieu!

Les mosaïques qui tapissent l'intérieur de la coupole se divisent en six bandes: la première représente les papes et les évêques dont les corps reposent dans la crypte; la deuxième, le Christ et sa Mère, saint Jean-Baptiste et les Apôtres; la troisième, des Anges portant les instruments de la Passion; les trois dernières, différents ordres d'esprits célestes. Ces personnages ont des proportions fantastiques: le pied se mesure à la coudée, la bouche, au palme.

Des personnages illustres ont fait l'ascension de la coupole de Michel-Ange. Sur les murs, on lit les noms de Léopold Ier et de Joseph II, empereurs d'Allemagne, de l'archiduc d'Autriche, Maximilien, d'Albert Ier de Belgique, d'Alphonse XIII d'Espagne, de Georges V d'Angleterre et d'un grand nombre d'autres princes. Comme nous, leurs Majestés ont dû gravir l'étroit escalier pratiqué entre la double calotte du dôme. Mais elles nous ont sans doute dépassés.

Le manque d'air et la fatigue nous obligent d'interrompre la longue ascension. Nous avons quand même parcouru trois cent trente-trois degrés avant de fléchir. Nous nous en félicitons.

Revenues sur le toit, nous visitons le village en miniature qui s'y trouve. C'est là que sont les magasins et les ateliers des *Sanpietrini*, ouvriers chargés du soin de la basilique. Leur vie entière s'écoule dans ses murs ou sur ses terrasses. Leurs appointements sont prélevés sur les cent mille dollars que coûte annuellement l'entretien de Saint-Pierre.

Du haut de la *huitième colline de Rome*, — c'est ainsi que le peuple appelle plaisamment les combles de Saint-Pierre — la vue embrasse le Vatican, ses constructions nombreuses, disparates, développées au détriment de l'uni-

té du palais. Naturellement nos yeux s'arrêtent sur ces murailles derrière lesquelles vit, dans une nécessaire reclusion, la personnalité la plus considérable qui soit ici-bas, le Vicaire de Jésus-Christ, le Chef suprême d'un empire qui déborde tous les royaumes terrestres. Quelle journée de travail plus occupée que celle du Pape, souverain spirituel de trois cent millions de fidèles! Cependant, il a daigné nous en consacrer quinze minutes. Oui, nous avons eu l'insigne honneur d'avoir été reçues par lui et chez lui. Quelle faveur! C'est l'un des plus grands souvenirs dont soit faite une vie humaine.

Dans la soirée, Son Eminence le cardinal Sincero nous fait sa dernière visite. De part et d'autre, l'émotion est visible. Notre Mère Générale le remercie de nouveau de son dévouement à notre Communauté depuis qu'il est devenu notre protecteur. Au nom de tous les membres de l'Institut, elle promet à Son Eminence, comme tribut de filiale gratitude, des prières quotidiennes pour le succès de ses œuvres apostoliques.

« Quand reviendrez-vous à Rome? lui demande le Cardinal.

— Assurément, jamais! répond notre Mère Générale. Un tel voyage ne se répète pas d'ordinaire dans la vie d'une religieuse. Mais il est bien possible que d'autres Sœurs de Sainte-Anne y viennent un jour.

Votre Eminence nous permet-elle d'espérer sa visite à Lachine?

— Les cardinaux de la Curie sortent peu de Rome. Cependant, rien n'est impossible. Je veux garder l'espoir de répondre à votre invitation. Alors, au revoir, à Lachine! Je vous bénis de tout cœur et, dans votre personne, la Communauté entière. »

Mercredi, 27 octobre

Notre dernier jour passé à Rome commence par une visite à Son Eminence le cardinal Laurenti. Un quart d'heure d'antichambre nous met en relation avec trois Chanoinesses régulières de Notre-Dame, dont le fondateur est saint Pierre Fourier.

Ces religieuses possèdent ici deux établissements. Elles nous apprennent que la vénérable Marguerite Bourgeoys était enfant de Marie dans leur couvent de Troyes, avant son départ pour le Canada. Ce fut un grand bonheur pour elles de rencontrer l'an dernier, à Rome, Sœur Sainte-Anne-Marie et Sœur Sainte-Elisa, de la Congrégation Notre-Dame de Montréal qu'elles considèrent comme une communauté-sœur.

Notre tour d'audience venu, nous offrons nos hommages et nos remerciements au vénéré cardinal Préfet et nous lui annonçons notre prochain départ. Son Eminence nous fait ses souhaits de bon voyage et nous donne, comme souvenir, quelques conseils. « Faites-vous saintes, nous dit-il, votre état et vos œuvres le demandent. La vocation à la vie religieuse est un appel à la sainteté. Nées de l'Eglise, les Congrégations religieuses doivent toutes ressembler à leur Mère qui participe de la sainteté de son divin Fondateur. »

Ces paroles, recueillies sur les lèvres d'un saint, méritent une place dans la mémoire de chacune des Sœurs de Sainte-Anne.

En quittant le palais de la Chancellerie, nous allons à la recherche du Musée du purgatoire dont on nous a vanté l'intérêt singulier. Faute d'indications précises, nous faisons maints tours et détours qui nous amènent au seuil de deux églises non visitées.

Sur la place Navone apparaît la belle façade de l'église Sainte-Agnès surmontée d'une coupole et d'élégants clo-

chers. Construite au XVII^{ème} siècle, elle est remarquable par les lignes harmonieuses de son intérieur en forme de croix grecque. Toute sa décoration consiste en marbres d'une grande richesse; il n'y a de peintures que dans la voûte.

Cette église possède le crâne de sainte Agnès donné par Pie X. Elle est bâtie sur les ruines de la première chapelle qui fut consacrée à la jeune vierge et à l'endroit même où celle-ci souffrit la mort sous Dioclétien.

Des pièces souterraines conservent le souvenir des diverses phases du courageux martyr de cette enfant de treize ans. Nous y descendons précédées par le sacristain. A la lueur d'une bougie qu'il promène sur des fresques détériorées, nous reconnaissons sainte Agnès en prison; elle est gardée par un ange qui la protège contre ses geôliers; plus loin, nous la voyons au milieu d'un brasier dont les flammes s'écartent pour ne la point brûler. La pièce où la sainte fut égorgée renferme un autel. Durant seize siècles, on y célébra le saint sacrifice. Ainsi, cet « antre d'infamie » purifié d'abord par l'effusion du sang de la vierge Agnès, le fut ensuite par le ruissellement mystique du sang de l'Agneau divin, Rédempteur du monde.

L'église Saint-Augustin, sur la petite place de ce nom, renferme le corps de sainte Monique et quelques ossements de sainte Rita de Cassia. Sa coupole est la première que l'on ait vue à Rome.

A côté de la grande porte d'entrée, on rencontre une Madone, objet d'une dévotion extraordinaire. La Vierge est assise et tient l'Enfant-Jésus sur ses genoux. La chaussure d'or qui protège son pied droit est à moitié usée par les baisers des fidèles. A son front brille une couronne offerte par le chapitre de Saint-Pierre, après la délivrance de Rome en 1849. L'oratoire déborde de lampes et d'ex-voto.

Avant de quitter l'église, notre Mère Générale paie les honoraires d'une messe pour le repos de l'âme de la mère de Sœur Marie-Monique récemment décédée. Cette pensée du cœur, si précieuse pour la défunte, consolera grandement la chère missionnaire colombienne.

Au delà du Tibre que nous traversons, croyons-nous, sur le pont Cavour, nous trouvons, enfin! le Musée du purgatoire. Le portier du couvent propriétaire de cet étrange musée disparaît immédiatement après nous avoir introduites dans la salle à visiter.

Nous voilà donc seules en face d'une collection d'empreintes attestant l'apparition des âmes du purgatoire: empreintes de doigts, de mains, de larmes sur des corporaux, des nappes d'autel, des missels, des pièces de bois. Il y en a plus d'une centaine, toutes accompagnées de certificats écrits en diverses langues. La présence d'un interprète nous serait nécessaire, mais le portier ne reparait pas. Nous prêtons l'oreille et n'entendons que... le silence. Quels religieux habitent ce couvent?... Mystère!...

Une belle église gothique, consacrée au Sacré-Cœur et au culte des âmes du purgatoire, s'élève sur la place. C'est la seule du genre à Rome. L'élément essentiel de sa décoration est évidemment l'ogive, la pieuse ogive figurant « deux mains jointes levées vers le ciel », selon l'expression de Reynès-Monlaur. On la retrouve partout dans ce temple tout neuf, en compagnie de la flèche dont elle ne se sépare guère. Pour la première fois, depuis notre arrivée ici, nous nous agenouillons dans un banc à l'église. Un instant nous nous croyons au Canada.

A Rome s'élaborent aujourd'hui les préparatifs de la fête du *Fascisme*. Demain soir, les rues étincelleront du luminaire municipal. Le *Corso Umberto Imo*, que nous traversons, présente une série d'arches garnies d'ampoules électriques diversement colorées. Ces arcs-en-ciel en miniature se déploieront également au-dessus du *Corso Vit-*

torio-Emanuele et de la *via Nazionale*. Déjà la plupart des maisons et des édifices publics sont pavoisés aux couleurs de l'Italie. Il ne manque plus que le souffle de la brise pour enfler ces drapeaux et les faire onduler gracieusement.

Les dernières heures de l'après-midi se passent en préparatifs immédiats de départ. Il faut refaire ses malles, grandes et petites, les boucler : c'est l'ennui des longs voyages.

A la fin du souper, agréable surprise ! On annonce l'arrivée du cardinal Sincero. Dans son aimable bonté, notre Cardinal protecteur vient nous renouveler ses souhaits d'heureux voyage et sa paternelle bénédiction. Il nous apporte aussi la bénédiction du cardinal Laurenti et l'assurance de ses bons sentiments.

Ce concours de pieuses et délicates attentions remplit notre âme de joie et de confiance en l'avenir.

Quelques moments d'entretien avec la révérende Mère Supérieure des Sacramentines, son Assistante et la Mère économe nous permettent d'évoquer les souvenirs qui ont embelli nos jours passés dans leur couvent.

Ces bonnes Sœurs nous ont rendu la vie douce. Elles nous ont édifiées par leur esprit de pauvreté, leur mépris du confort et leur mentalité religieuse. Aussi, est-ce avec regret que nous les quittons, après les avoir remerciées de leur excellente hospitalité.

Monsieur l'abbé Perrin met le sceau à son obligeance coutumière en nous accompagnant à la *Stazione dei Termini*. Une respectueuse poignée de mains, un merci du cœur, et le train s'ébranle... en route pour la France !

Jeudi, 28 octobre

Depuis le réveil, nous côtoyons un littoral pittoresque, enchanteur, où viennent expirer en rythme solennel les flots majestueux de la mer. On dirait la répercussion des battements réguliers et profonds du vieux cœur de la Méditerranée. La côte occidentale de l'Italie est très découpée. Pendant que sous l'effet des courants marins se creusent les anses, les pentes s'allongent par les alluvions. La terre regagne ce qu'elle avait perdu. Il en est toujours ainsi dans la nature puisque, selon l'axiome de la physique, *rien ne se perd*.

A 9h. 30, le train s'arrête à Gênes, mais impossible d'en descendre pour voir le port et la fameuse statue de Christophe Colomb tournée vers l'Amérique: nous n'en avons pas le temps.

A Gênes comme à Rome, le drapeau national flotte sur les édifices: c'est la fête du Fascisme, lequel compte aujourd'hui près d'un million de partisans. Sur la place de la gare, paradent des bataillons de *chemises noires*, hommes et garçonnets. Ils marchent au pas militaire pendant que la fanfare, au loin, joue l'air de l'hymne fasciste.

Le rapide franco-italien franchit tout d'une haleine la distance entre Gênes et Turin. Il ne stationne en aucun des gros villages qui passent sous nos yeux comme des tableaux cinématographiques. Toute l'attention se concentre alors sur la campagne bien différente de celle de l'Italie méridionale. Plus d'ânes ni de mulets; cependant, on voit encore dans les champs de grands bœufs blancs, aux cornes monumentales, qui tirent la charrue. Chevaux et voitures ressemblent à ceux du Canada. Les maisons sont hautes, isolées les unes des autres et bien bâties. Tout annonce l'aisance chez les Piémontais. C'est qu'ils habitent une des plus fertiles plaines du monde et qu'ils la cultivent soigneusement. Les céréales, le lin, le chanvre, la vigne produisent en abondance. La sériciculture et l'api-

culture entrent aussi dans le domaine de leurs richesses. Les matières premières susmentionnées alimentent grand nombre de fabriques. Elles deviennent ainsi la fortune des industriels et le gagne-pain des ouvriers.

Arrivé à Turin vers 1h. 30, le convoi n'en repart qu'à 3 heures.

La capitale du Piémont est une des plus belles villes d'Europe quant à l'ordonnance de ses rues, à la variété et à la richesse de ses monuments. Le Pô passe à ses pieds et porte complaisamment ses vaisseaux jusqu'à la mer Adriatique. Les Turinois, comme les autres habitants du nord de la péninsule, sont de taille élevée avec des yeux gris ou bleus, des cheveux blonds ou châains; dans le sud, on voit prédominer les petites tailles, les cheveux et les yeux noirs. Au point de vue ethnographique, — comme à tout autre d'ailleurs — il y a de grandes dissemblances entre les régions septentrionales et les régions méridionales de l'Italie. Cette constatation frappe singulièrement les étrangers.

En quittant Turin, nous entrons en pays accidenté, bientôt montagneux. Ce sont les Alpes, verdoyantes de la base au sommet, car ici les arbres portent encore leur frondaison. Pins, sapins, mélèzes, hêtres, chênes et bouleaux défilent sous nos yeux: une vraie flore canadienne. Ce n'est pas une surprise: le distingué professeur de botanique à l'Université de Montréal n'a-t-il pas dit un jour: « Nul besoin d'aller en Europe pour étudier la flore alpine: elle se trouve dans les Laurentides et autres régions de la province de Québec. J'ai même rencontré le légendaire édelweiss au Labrador. »

L'orographie peut seule expliquer ces affinités entre deux systèmes de montagnes si distants l'un de l'autre; elle seule aussi peut donner la raison des formes variées des cimes qui se dressent sous nos yeux dans le lointain: tantôt ce sont des aiguilles, des colonnes, des pyramides; tantôt des

murailles crénelées, des châteaux-forts ou des plateaux. Oh! l'admirable architecture des montagnes! on ne se lasse pas de la contempler.

Le long de la route de plus en plus montante, nous cherchons à découvrir les villages perchés à diverses altitudes. Tous ont un clocher qui émerge au-dessus des maisonnettes. Nous le saluons au passage en bénissant Notre-Seigneur de son amour pour les hommes.

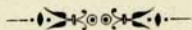
Au sortir de l'un des nombreux tunnels que nous avons traversés, ô surprise! le paysage a changé de couleur. De vert, il est devenu tout blanc. La neige charge les branches des conifères qui ploient comme des bras fatigués; elle garnit de duvet les tiges des arbrisseaux et coiffe de ses flocons les toits pointus d'un hameau blotti au fond de la vallée. Quelle joie cette neige met en nos cœurs de Canadiennes! A quelle distance nous transporte cette blanche *bordée!*

Brusquement nous passons du plein jour à la nuit, une nuit profonde éclairée par des lampes électriques en guise d'étoiles. Le train vient de s'engager dans le tunnel du Cenis long de trente-huit mille pieds. Il en sort au bout d'une quinzaine de minutes. Bientôt, nous sommes à Modane, ville de la frontière française. Contrôleurs et douaniers montent à bord: les premiers vérifient nos passeports; les seconds inspectent superficiellement nos petites malles.

Salut, belle France!... Déjà son « doux parler » résonne à nos oreilles. Nous nous croyons chez nous. « Enfin! s'exclame notre Mère Générale, nous allons pouvoir comprendre et nous faire entendre! » En Italie, nous avons eu la nostalgie du français, bien que nous en ayons rencontré suffisamment pour nos affaires.

A 9 heures précises, nous descendons à Aix-les-bains, fatiguées, sans doute, d'un long trajet en chemin de fer, mais avec l'espoir de passer dans cette petite ville une nuit

reposante. L'Hôtel international, à proximité de la gare, nous offre, à cette fin, les conditions les plus favorables. Cette nouvelle attention de la Providence remet sur nos lèvres la formule de l'action de grâces: Merci, Seigneur, pour toutes vos bontés!





CHAPITRE SIXIÈME

AU PAYS DE NOS ANCÊTRES

Vendredi, 29 octobre

A l'église paroissiale d'Aix-les-bains, une messe se dit à 7 heures. Nous y assistons. Les communions sont nombreuses comme elles doivent l'être en notre pays, pendant le triduum eucharistique préparatoire à la fête du Christ-Roi. Durant ces trois jours, il y aura exposition du Saint-Sacrement dans les églises de France.

Deux heures de la matinée suffisent pour parcourir la ville qui nous a donné l'hospitalité.

Aix-les-bains est située sur la rive orientale du lac du Bourget, dans une vallée entourée par les Alpes savoisiennes. Elle a l'aspect d'un cirque lunaire, ou mieux d'un nid protégé par une couronne de rochers.

Rien de remarquable, si ce n'est l'établissement thermal qui fait la prospérité de la ville et l'arc romain que l'on garde comme souvenir historique. Les nombreux hôtels fermés en cette saison lui donnent une physionomie tranquille et même ennuyeuse. Toute l'activité se concentre dans certaines rues bordées de magasins.

Des voix d'enfants nous attirent vers une école où cent fillettes prennent leurs ébats sous la surveillance de quatre maîtresses séculières. Au moment de notre passage, quel-

ques-unes se détachent des groupes qui sautent à la corde et viennent à la palissade nous saluer : « Bonjour, mes Sœurs, » disent-elles gentiment. Le respect de ces enfants envers des religieuses témoigne en faveur de leurs parents et de leurs maîtresses. Il nous porte à conclure que l'éducation donnée en France — au moins dans certaines localités — n'a pas le caractère qu'on lui suppose chez nous.

A 11h. 30, nous quittons Aix-les-bains pour Culoz afin d'y rejoindre le train de Lyon. Assez longtemps nous côtoyons le lac du Bourget, qui étend sous nos regards sa belle nappe bleue, aux bords agréablement accidentés.

Voici le promontoire de Tresserve appelé dans le monde littéraire la *colline de l'inspiration*. Lamartine y écrivit son ode au Lac, première éclosion de son génie romantique. La poésie, il la sent à peine quand, à vingt-cinq ans, il arrive en la petite ville d'Aix pour soigner, disait son médecin, « une légère atteinte au foie ». Mais lorsqu'il partira de la Savoie, des ailes lui auront poussé qui le porteront au sommet du Parnasse.

Quel est cet édifice d'aspect sévère, à large façade brune, qui s'isole sur la rive opposée du lac, au pied du mont Chat? C'est l'abbaye d'Hautecombe, sépulture des princes de l'ancienne Maison de Savoie. Fondée en 1125 par Amédée III et placée sous la règle de saint Bernard, elle s'agrandit rapidement grâce à la protection et aux libéralités des princes de Savoie. Ruinée pendant la Révolution, elle fut réédifiée par Charles-Félix, roi de Sardaigne, et par sa veuve la reine Marie-Christine.

Le reste du trajet s'accomplit dans un pays ondulé. Les dépressions du sol, où s'est accumulée l'eau des pluies, forment une multitude de petits lacs, tandis que les hauteurs sont couronnées de vignes dépouillées par la vendange.

Culoz! Le train en destination de Lyon arrive tout essoufflé de Chambéry. Diligemment, nous nous y instal-

lons dans un compartiment de première. Il est occupé par un monsieur et une dame à l'air accueillant. La conversation s'engage. Apprenant que nous sommes Canadiennes, ils nous parlent avec admiration de feu Monseigneur Paul-Eugène Roy qu'ils ont rencontré à Evian-les-bains, dans un hôpital où il tentait une cure d'urgence. La nouvelle de sa mort leur cause de vifs regrets. On dirait qu'ils ont perdu un parent.

Ces Français, nos compagnons de route, habitent l'Algérie. Ils y retournent après un séjour de trois mois à Thonon-les-bains où le pauvre mari, atteint d'un mal d'yeux, a laissé sa dernière espérance de guérison. Rien d'étonnant s'il paraît triste. Sa femme ne l'est pas moins, mais elle s'efforce d'être courageuse. Leur langage, à tous deux, est empreint de distinction et révèle des sentiments religieux. Comme bien d'autres, ils s'étonnent de la survivance française en Amérique.

L'entrée en gare du train de Lyon nous oblige à quitter ces bons amis. Sans perdre de temps, nous louons un taxi et partons pour Ars, notre premier pèlerinage en France.

La route nationale suit d'abord la Saône. Elle s'en éloigne ensuite de plus en plus. Durant une heure et quinze minutes, notre véhicule court à travers des champs aux sillons fraîchement tracés, des prés verts bordés de peupliers, des plantations de betteraves à sucre, de mûrier blanc cultivé pour la nourriture du ver à soie.

Enfin! voici Ars qu'illustra l'humble et saint curé Vianney. Pendant quarante et un ans, il en fut le pasteur. En l'envoyant, son évêque lui avait dit: « Allez, mon ami, il n'y a pas beaucoup d'amour de Dieu dans cette paroisse; vous en mettrez. » Il en mit en effet, transformant bientôt une population jusqu'alors très peu chrétienne.

Sur une indication du gardien, nous entrons dans la sacristie, pièce basse et extrêmement petite. Dans un angle,

le vieux confessionnal témoin de tant de repentirs et de conversions : une simple grille protégée par un réseau métallique contre les pieux larcins des pèlerins. Le saint curé y passait quinze heures chaque jour. On venait de très loin chercher auprès de lui des conseils, le pardon, la grâce, le soulagement de l'âme. C'étaient des foules, des milliers de personnes. Il fallut établir des services de voitures. En une seule année, les omnibus de Villefranche transportèrent quatre-vingt mille personnes. Cette affluence explique les attentes prolongées jusqu'à une semaine auxquelles il fallait se soumettre pour avoir son tour.

La petite église historique existe encore. Sur une plaque en marbre blanc, fixée au mur, on lit ces paroles adressées par Pie X, en 1905, au chanoine Convert : « Si vous bâtissez une église, respectez celle du saint curé d'Ars ; il ne faut pas y toucher ; laissez-la telle quelle. »

Pour obéir aux ordres du Pape, on a juxtaposé la basilique nouvelle à l'église ancienne. Cette dernière surtout nous intéresse. Nous y retrouvons l'autel où notre saint célébra la messe durant tant d'années, la stalle d'où il faisait ses fameux catéchismes tous les jours à 11 heures, la vieille chaire où il prêchait. . . Oui, le curé d'Ars prêchait ; il avait de l'éloquence ainsi qu'on vient de le démontrer à la Faculté des Lettres de Caen, dans une thèse de doctorat. Lacordaire l'ayant entendu, l'admira. Ce n'était ni le sermon, ni la conférence ; c'était la confidence des secrets de Dieu faite par un saint.

Le corps du curé d'Ars, dans sa châsse de bronze et de cristal, occupe une des chapelles qui rayonnent autour de la basilique. Il est vêtu d'une soutane et d'un rochet. Un chapelet enlace ses mains vénérables. Le masque de cire qui recouvre son visage ne dissimule ni son profil ascétique, ni ses traits creusés par les jeûnes et les longues stations au confessionnal. Confiantes dans sa puissance d'intercession, nous le prions pour NN. SS. les évêques, pour MM. nos curés et nos aumôniers, pour le clergé du monde entier.

Le moment n'est pas propice pour la visite du vieux presbytère. Nous y renonçons avec peine et reprenons le chemin de Lyon. A l'heure où nous y arrivons, la ville étincelle sous le rayonnement des lumières électriques. Son aspect est ravissant.

Mais nous ne sommes pas au terme de notre course. Il faut monter à Fourvière, au sommet de la colline sur laquelle s'étage Lyon. Là, nous attendent les religieuses de Notre-Dame de la Retraite au Cénacle.

Les premières salutations, très cordiales, sont suivies d'une invitation à souper. On nous conduit au réfectoire des jeunes filles du patronage. Le silence y règne toute la durée du repas. Une religieuse en profite pour faire une lecture édifiante. Voilà une forme toujours efficace d'apostolat: semez de bonnes pensées, vous récolterez de bonnes actions.

Pendant la soirée, nous apprenons que la cause de béatification de la fondatrice de la Société, Marie-Victoire-Thérèse Couderc, vient d'être portée à la cour de Rome. Sa vie abrégée, publiée par le *Messenger du Cœur de Jésus*, en décembre 1924, offre de frappantes analogies avec celle de notre vénérée Mère Marie-Anne. Cette constatation renforce les liens religieux qui nous unissent à ces bonnes Sœurs.

Samedi, 30 octobre

Jour de notre pèlerinage. Nous nous rendons vers 6 heures à la basilique. Elle est à moitié remplie de fidèles. Un évêque commence la messe au maître-autel que domine une haute statue de la sainte Vierge portant l'En-

fant-Jésus. Cette Vierge du Rosaire, en marbre blanc, se détache admirablement sur un écran doré, véritable *gloire* qui nous rappelle, malgré son infériorité, celle du Bernin à Saint-Pierre de Rome. Pendant que nous implorons notre Mère du ciel pour tous ceux qui tiennent une place dans nos cœurs, un groupe de jeunes orphelines chante avec expression :

O Notre-Dame du Rosaire,
Toi dont le nom est si doux à nos cœurs,
Regarde-nous pendant notre prière,
Et de ta main daigne essayer nos pleurs.

Les communions se multiplient. Hommes et femmes reviennent, mains jointes, de la sainte table. C'est très édifiant.

La basilique Notre-Dame de Fourvière est assise sur des fondations romaines. Elle occupe l'emplacement de l'ancien forum de Trajan qui fut témoin du martyre de saint Pothin, premier évêque de Lyon. Dès le Xème siècle, on avait construit un sanctuaire à cet endroit. Fermé pendant la Révolution, il fut rouvert en 1800, puis consacré de nouveau par le pape Pie VII en 1805. L'édifice actuel, construit de 1872 à 1894, est en style byzantin. Ses tours octogones et massives lui donnent l'aspect d'une forteresse. Un beau portique et quatre colonnes monolithes, dont le granit provient du lac Majeur, en Lombardie, décorent la façade.

La basilique de Fourvière, comme celle de Montmartre, est l'expression artistique d'un vœu national.

D'après un usage très ancien, deux fois par an, aux fêtes mariales du 8 septembre et du 8 décembre, l'archevêque de Lyon se rend à Fourvière et, du haut de la colline, bénit solennellement la ville. Au son du canon, tous les fronts s'inclinent, respectueux et émus, sous la bénédiction de Jésus-Hostie. Puis, quand la nuit est tombée, les maisons s'allument, la basilique et ses tours s'embrasent, la colline

tout entière flamboie. C'est l'hommage de Lyon à Notre-Dame.

Les religieuses du Cénacle qui ont, ce matin, une cérémonie de première communion dans leur chapelle, trouvent quand même le moyen de nous aider à préparer notre voyage de Paray-le-Monial. Grâce à leur obligeance, voiture et renseignements nous arrivent à point. Nous partons, gardant de notre court séjour chez ces bonnes Sœurs le plus agréable souvenir.

De Lyon à Paray, le trajet en chemin de fer dure cinq heures. Il s'effectue d'abord à travers champs, puis, nous nous rapprochons des villages groupés autour de leurs clochers où trône le coq gaulois. A la voix d'une cloche qui tinte comme celles de chez nous, nous récitons l'Angélus de midi. Que cette sonnerie nous est douce! Nous ne l'avons pas entendue depuis notre départ de Lachine. A Rome, on sonne l'Angélus comme, dans nos couvents, le *De profundis* du soir.

Déjà le nom de Paray-le-Monial apparaît, de distance en distance, sur les poteaux télégraphiques. Nous y serons bientôt... Nous y voilà!

Plusieurs omnibus font le service de gare; nous prenons celui de l'Hôtel du Sacré-Cœur.

Le Paray que traverse la ligne Paris-Lyon-Marseille est un village moderne comme il s'en forme d'ordinaire dans le voisinage des stations ferroviaires. Il paraît actif et populeux. L'antique Paray, lieu de pèlerinages, est à dix minutes du premier.

A notre arrivée, les distinguées hôtelières du Sacré-Cœur nous souhaitent la bienvenue et nous font servir à dîner. Le repas terminé, nous allons saluer le bon Dieu dans la chapelle des Apparitions: la largeur de la rue seulement nous en sépare; puis, nous nous rendons au monastère des Visitandines. La Mère Supérieure veut bien nous

accorder un quart d'heure. A notre Mère Générale qui s'excuse de prendre la liberté de l'appeler au parloir, elle dit aimablement : « Je suis heureuse, ma révérende Mère, de me mettre en relation de prière avec vous. »

L'entretien roule sur trois sujets : la fête du Christ-Roi, sainte Marguerite-Marie, la communauté de Sainte-Anne inconnue de la Visitation de Paray-le-Monial.

Nous aurions aimé voir le jardin du couvent, le bosquet de châtaigniers où Notre-Seigneur apparut à sa Confidente. Mais cet enclos, compris dans la clôture monacale, reste fermé à nos désirs. En compensation, nous recevons quelques reliques de sainte Marguerite-Marie.

A la faveur de la clarté du jour, nous visitons le tombeau du Père de la Colombière, dans la modeste chapelle des Jésuites, la basilique du Sacré-Cœur construite au XIIème siècle par les moines de Cluny, le Hiéron, musée du Règne social du Cœur de Jésus.

Le musée du Hiéron est un monument unique au monde dans son genre, créé pour réunir les trésors que les sciences sacrées, les beaux-arts, la littérature ont produits à la gloire de l'Eucharistie, trésors par lesquels est prouvé le Règne social de Jésus-Christ.

L'inspirateur de ce musée fut le R. P. Drevon, s.j., descendant de Bayard. Un arrière-neveu de sainte Thérèse, le baron de Sarachaga, en devint le fondateur, y consacrant sa fortune et quarante ans de son existence. Il mourut pendant la grande Guerre, laissant à monsieur Georges de Noaillet la direction et la conservation à vie de son œuvre.

Ce musée dédié à Jésus-Hostie a pour protecteur saint Michel dont on voit la statue à la façade. Prince de la milice céleste, le grand archange a pour rôle spécial de renverser tous les obstacles qui s'opposent au règne du Christ.

Sur la masse imposante de cet édifice de style ionien, se détache un dôme central éclairé par quatre fenêtres à trois baies. Au sommet de sa lanterne se dessine la lettre H à l'intersection des deux pièces d'une croix ancrée. Sur le frontispice, le regard rencontre l'inscription: *A Jésus-Hostie Roi*, qui explique la raison de l'existence de ce musée.

La première salle où pénètre le visiteur se nomme la *Salle du Droit* ou des Docteurs.

Le Christ est Roi par droit de création. Consubstantiel à son Père; Il a créé le monde conjointement avec Lui.

Le Christ, Homme-Dieu, est Roi par droit de conquête, ayant racheté l'homme par l'effusion de son sang sur la Croix.

Le Christ-Eucharistie est un Roi toujours vivant. Il a établi son siège parmi nous dans le tabernacle. L'hostie sainte est le trône de ses miséricordes infinies.

C'est à ce Christ-Roi que les Docteurs, les Pères et les Papes ont rendu un culte souverain par leurs écrits, par la sainteté de leur vie et par l'institution des fêtes liturgiques.

Soixante-deux tableaux, dont plusieurs originaux de grands maîtres, se rapportent à la présence eucharistique. Signalons les principaux seulement:

La *Cène des Apôtres*, original de l'Ecole de Venise. Elle date de cinquante ans avant celle de Léonard de Vinci.

La *Cène d'Emmaüs*, XVIème siècle. Les disciples d'Emmaüs y sont représentés, l'un sous la figure de François Ier, l'autre sous celle de Charles-Quint, pour rappeler une réconciliation qui se fit entre eux après la communion.

Saint Thomas d'Aquin. Un ange insiste pour que le grand docteur se décide à écrire l'Office du Saint-Sacrement.

Saint Philippe de Néri en extase devant Notre-Seigneur se manifestant dans l'hostie.

Saint Jérôme, saint Augustin, saint Athanase et saint Grégoire le Grand discutant sur l'Eucharistie. Pendant le débat, l'hostie se montre à eux rayonnante de lumière.

La Dispute du Saint-Sacrement de Raphaël, copiée par Mignard.

La première communion de saint Louis de Gonzague, vrai chef-d'œuvre de peinture. Saint Charles Borromée donne la communion au jeune saint dont le père et la mère, marquis de Mantoue, admirent le profond recueillement.

La Communion de la sainte Vierge, excellente copie du Dominiquin.

L'Eucharistie et le purgatoire. Marie montre à Jésus-Hostie ses malheureux enfants du purgatoire; ceux-ci lèvent vers Lui leurs regards et leurs bras suppliants.

L'apothéose de l'Eucharistie, original de l'Ecole de Venise d'une finesse de détails remarquable. Au dernier soir du monde, alors que les ténèbres envahissent la basilique Saint-Pierre de Rome, les anges prennent avec respect la dernière hostie consacrée et l'emportent au paradis.

Deux vitrines de grandes dimensions renferment :

D'antiques monstrances, premières formes des ostensoirs actuels;

Les divers genres d'hosties en usage dans l'Eglise au cours des siècles, les fers avec lesquels on les confectionnait;

Plusieurs fac-similés des lampes des Catacombes;

Un beau Christ byzantin habillé, des croix de Caravaca (Espagne). Un émir maure contraint un prêtre catholique, qu'il a fait prisonnier, à célébrer la messe devant sa cour. Le prêtre ayant oublié de poser une croix sur l'au-

tel, deux anges en apportent une du ciel et l'émir se convertit à la vue de ce prodige. Un ordre de chevaliers, dit *de Caravaca*, en conserva longtemps le souvenir.

La deuxième pièce du musée est appelée la *Salle du Fait* ou des miracles.

Le Christ-Hostie n'est pas seulement Roi de droit, comme l'illustre la première salle. De fait, Il a régné jusqu'au miracle.

Il a régné sur les sociétés: de grandes cartes murales montrent les endroits qu'Il a défendus soit des invasions, soit des hérésies en faisant éclater quelques signes de sa présence dans l'Eucharistie. Il a régné sur les cœurs des hommes et surtout dans le cœur de la Vierge, sa mère.

Visite très impressionnante que celle de cette salle. Nous y rencontrons:

Une peinture de Lebrun qui représente *la Vierge*, toute défaillante d'amour, *recevant la sainte communion* des mains de saint Jean.

Le Miracle d'Alboraya (Espagne). Un prêtre, ayant laissé tomber deux hosties dans un torrent en portant le Saint-Sacrement pendant la nuit, voit deux dauphins sortir de l'eau et les lui rapporter intacts.

Le Miracle de Posen (Allemagne). Des bœufs s'agenouillent devant trois hosties consacrées que des Juifs ont voulu jeter dans un ruisseau et qui sont restées suspendues au-dessus de l'eau.

Le Miracle de Constantinople. Une hostie, enfermée dans un coffre, en soulève le couvercle et se montre à une femme.

La dernière communion d'Othon III d'Allemagne. L'hostie s'échappe du ciboire et va se poser sur les lèvres de l'empereur.

La Vierge sert de guide au bienheureux Odoric qui porte le viatique à une mourante.

Sainte Julienne de Falconieri meurt d'amour après avoir reçu la communion.

On conserve sous verre un tabernacle en bois à demi consumé extérieurement. L'intérieur reste intact ainsi que les hosties consacrées, alors que l'incendie dévore la chapelle des Frères, à Auray, et fait fondre les chandeliers de l'autel.

Nous visitons, en troisième lieu, la *Salle des consécra-tions*.

Puisque Jésus-Christ est Roi de droit et de fait, un devoir s'impose à chacun de ses sujets : se consacrer, se vouer à Lui. Ces consécractions ont toujours lieu devant l'hostie, au pied du tabernacle.

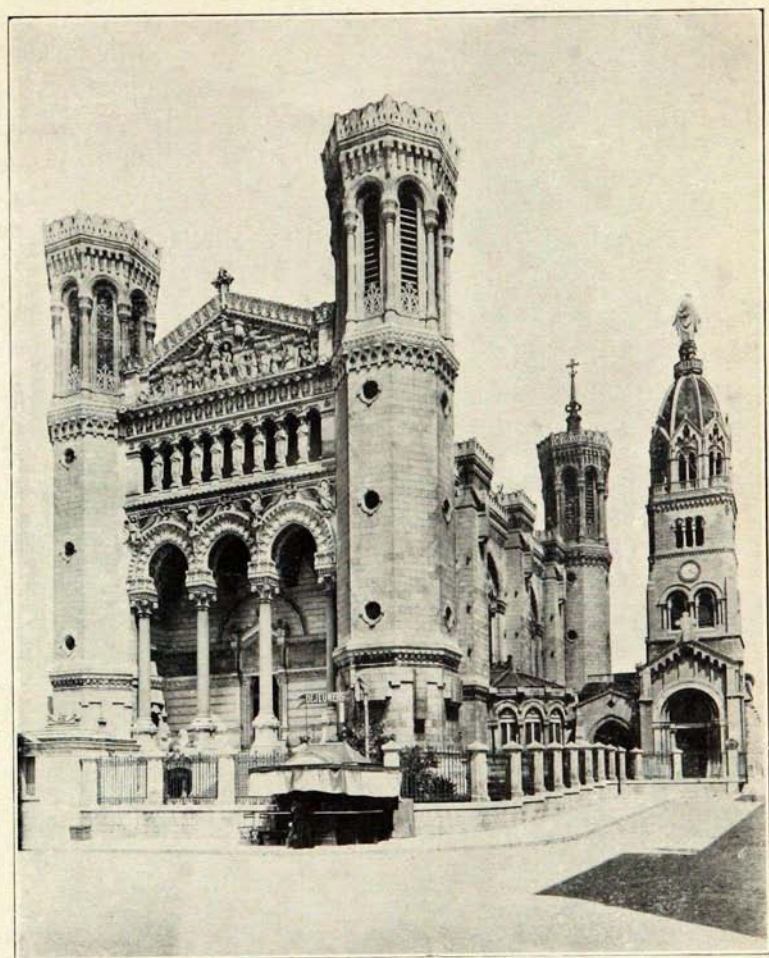
Plusieurs peintures l'attestent :

Le pacte de sainte Catherine de Sienne. Dans l'hostie, la sainte dominicaine aperçoit l'Enfant-Jésus. Vaincue par ses charmes, elle se voue à la mission qui l'effrayait : celle d'aller chercher le Pape à Avignon et de le faire rentrer à Rome.

Le pacte du cardinal de Bérulle illuminé par un rayon émané du tabernacle.

Plusieurs *pactes de corporations ouvrières*. Celui des charpentiers de Paray est un chef-d'œuvre d'enluminure.

Une vieille *bannière de saint Michel*. L'archange apparaît à saint Aubert, évêque de Coutances, pour lui réclamer la construction d'une église en son honneur sur le mont Tombe, et lui annonce que le Christ l'a choisi pour ange gardien de la France. Telle fut l'origine d'un oratoire sur le mont appelé aujourd'hui Saint-Michel, puis de la basilique élevée plus tard par les Bénédictins.



LYON - Notre DAME de FOURVIÈRES



PARAY-Le-MONIAL - Intérieur de l'Église de la VISITATION
et le tableau de l'APPARITION

Une série de tableaux représente les consécration des enfants, des prêtres et des évêques, des communautés religieuses en présence du Saint-Sacrement.

La famille naturelle, première cellule de la société, doit jurer fidélité au Roi d'amour. Un tableau encore inachevé montrera le rayonnement universel de cette idée qui n'est autre que l'*Intronisation du Sacré-Cœur*, croisade commencée par le R. P. Matéo, ss.-cc., après sa guérison à Paray-le-Monial.

La quatrième salle porte le nom de *Salle des hommages*.

Une année avant la mort de sainte Marguerite-Marie, Notre-Seigneur change soudain de ton avec elle. Ce n'est plus l'accent de la tristesse, du regret, de l'amoureux reproche; Il commande, Il parle en Roi:

« Je veux que mon Cœur soit adoré dans les palais des grands.

« Je veux un temple national.

« Je veux la consécration et les hommages du roi et des grands.

« Je veux que mon Cœur soit peint sur les étendards. »

Ce sont les révélations de 1689, celles que l'on nomme à juste titre les *grandes révélations* ou *révélations sociales*. Jésus-Christ demande la reconnaissance de ses droits souverains comme elle a été pratiquée au moyen âge, avant que la Réforme eût contesté ces mêmes droits au nom de la raison humaine. Quelles belles pages d'histoire ont été écrites en ces siècles de foi! En voici quelques-unes reproduites par le pinceau des artistes:

L'hommage de Vasco de Gama. Atterrissant aux Indes orientales, le navigateur portugais fait célébrer la messe pour que Jésus-Christ soit le premier qui prenne possession de ces terres nouvelles.

Vasco de Gama a eu d'illustres imitateurs au Nouveau-Monde: Cartier, Champlain, Maisonneuve ont érigé des autels avant d'arborer le drapeau fleurdelisé au nom du roi de France.

La procession du Saint-Sacrement à Venise. Le doge Cigogna vient de consacrer la république à Jésus-Hostie; tous les ordres sociaux accompagnent Celui qui sera désormais le Roi de la cité.

Le geste pieux de Rodolphe de Habsbourg. Par respect pour le Saint-Sacrement, il abandonne son cheval à un prêtre qui porte la communion à un malade.

Le cycle de la *bataille de Lépante*. Ecole vénitienne de Paul Véronèse. Le tableau du centre représente les vaisseaux amiraux, chrétien et turc, dans le feu du combat. Au-dessus du premier, deux anges portent la croix et l'hostie: gages de la victoire miraculeuse remportée par la religion sur la barbarie.

Une bataille moyenâgeuse. Des troupes sont en marche. A l'horizon se profile un de ces chars eucharistiques sur lesquels les aumôniers militaires célébraient la messe en campagne.

Ces chars renfermaient une arche contenant ce qui était nécessaire pour le saint sacrifice. Nous avons l'avantage d'en examiner une de près. Finement sculptée sur ivoire, elle porte les figures du duc et de la duchesse d'Albano et d'un grand nombre d'autres personnages. Ce chef-d'œuvre fut témoin de multiples combats entre Guelfes et Gibelins.

La conversion du duc de Brunswick. Encore protestant, il entre avec sa femme dans une église de la province d'Assise. La vue de saint Joseph de Copertino soulevé de terre au moment de distribuer la communion remplit son âme de foi en la présence eucharistique: « Jésus-Christ est dans cette hostie, dit-il. Que Luther et Calvin en doutent

s'ils veulent, moi je serai son disciple et son apôtre. » Le duc ploie le genou et incline profondément la tête.

Une salle centrale, particulièrement soignée par l'architecte, offre un sens plus profond que les autres. Trois superbes fresques prouvent historiquement que c'est depuis la création du monde que Jésus-Christ est le Roi attendu et prédit, et que son sacrifice préfiguré est l'acte fondamental de toutes les religions.

La première fresque représente la *reine de Saba* montée sur son char et accompagnée d'une suite nombreuse. Elle vient à Jérusalem pour admirer la sagesse de Salomon et se prosterner devant l'Arche d'alliance, figure de l'Eucharistie.

Moïse offrant un sacrifice au pied du Sphinx, tel est le sujet de la deuxième fresque. Les yeux fermés de cette statue mystérieuse symbolisent l'état de l'humanité dans les ténèbres de l'idolâtrie et attendant le Messie; son corps de chien, la fidélité dans l'espoir de sa venue.

Après les religions de l'Asie et de l'Afrique, voici celle des fils de Japhet en Europe: *Gomer devant la roche de Solutré*.¹

Cette fresque donne au visiteur du Musée la réponse à la demande instinctive qu'il se pose: Pourquoi le Sacré-Cœur s'est-Il manifesté à Paray plutôt qu'ailleurs? C'est que — l'histoire nous le dit — ce pays fut de tout temps prédestiné par Dieu à une haute mission.

La roche de Solutré, devant laquelle Gomer offrit un sacrifice, était située dans la région où devait plus tard s'élever Paray-le-Monial. Cette région connut avant toute autre les trois grandes vérités édeniques apportées par Go-

(1) *Roche de Solutré*: rocher escarpé, à sept kilomètres de Mâcon, abritant une station préhistorique où l'on a trouvé les restes d'une civilisation caractéristique dite de *Solutré*. Les ossements découverts au pied de cette roche prouvent qu'on y a offert, près de 4 000 ans avant Jésus-Christ, des sacrifices d'animaux domestiques.

mer et sa tribu : un Messie, une vierge qui en sera la mère, la nécessité du sacrifice.

Pendant le II^{ème} siècle, les disciples de saint Pothin prêchent l'Évangile à Paray, et le peuple l'embrasse avec ardeur.

Au témoignage des savants, c'est dans le ciel de Paray que la croix apparaît à Constantin.

En l'an 999, près d'un siècle avant l'affranchissement des communes de France, Hugues, comte de Chalon et de Paray, rédige une charte où il déclare « que Paray ne relèvera plus d'aucune puissance humaine, mais reconnaîtra comme unique suzerain et recteur Jésus-Christ, de siècles en siècles et de générations en générations ».

Mais la plus éclatante manifestation de la prédilection divine envers Paray est dans les soixante-onze apparitions du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie. C'est de Paray que l'amour du Christ veut rayonner sur le monde et l'affranchir de l'orgueil et de la corruption.

La visite du Hiéron, de ce musée qui fut le premier effort en vue de la proclamation universelle de la Royauté du Christ, nous prépare à la solennité de demain.

Nous retournons à la chapelle des Apparitions pour nous confesser et pour prier à loisir. Seul, l'oratoire de sainte Marguerite-Marie est éclairé ; tout le reste est dans l'ombre. L'autel où elle repose, dans une châsse rutilante d'émaux et de pierres serties dans le bronze et l'argent, est en marbre sculpté, d'une éclatante blancheur. Au-dessus rayonne le Cœur de Jésus dans une mosaïque dorée. Dominant tout, ces paroles de Notre-Seigneur à sa sainte Amante : « Je te constitue l'héritière de mon cœur. » Au près de la Dépositaire des trésors de Jésus, que peut-on demander, sinon l'amour réparateur dont elle était embrasée ?

A l'heure des exercices du mois du Rosaire, la chapelle

entière s'illumine. Aussitôt apparaissent les drapeaux multicolores de la voûte, les bannières soyeuses frangées d'or et les blancs ex-voto qui rendent hommage au Sacré-Cœur et à l'humble Visitandine. L'autel disparaît sous la neige des chrysanthèmes, des marguerites et des délicats asters. La tribu des radiées est manifestement à l'honneur. Elle le doit, sans doute, à la *marguerite* des champs, son type gracieux, comme le monastère des Visitandines de Paray doit sa célébrité à la *Marguerite* du Cœur de Jésus.

Devant le Saint-Sacrement exposé, l'aumônier du couvent récite le chapelet. Plusieurs centaines de voix murmurent dévotement: « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous. » La grâce du mystère sollicitée est toujours la même: l'extension du règne social du Sacré-Cœur de Jésus. Mais l'énoncé de cette grâce varie de forme; il se fait avec tant d'onction, que la piété de l'officiant se communique à l'assistance.

Les prières du Rosaire terminées, le chœur des moniales commence, derrière la grille, la psalmodie des motets liturgiques du Salut. Aucune note chantée. Leurs voix pieuses et très douces portent à Dieu.

Et l'ostensoir d'or brille sur l'autel comme au jour de la première apparition. C'est bien ici que Notre-Seigneur se montra, dans sa forme humaine, à sainte Marguerite-Marie, qu'Il exprima ses plaintes et ses promesses, qu'Il manifesta son immense amour.

Il semble que Jésus dans l'hostie s'anime de nouveau pour nous, qu'Il nous ouvre son Cœur débordant de flammes, qu'Il prête amoureusement l'oreille à notre prière:

« O Roi de l'univers à qui tout appartient et qui voulez pourtant conquérir vos sujets par le don libre et spontané de leur amour, que votre règne arrive! Réglez sur nos intelligences pour les rendre plus droites, sur nos volontés pour les rendre plus fermes, sur nos cœurs pour les rendre

plus fidèles. De toutes les familles, de toutes les sociétés et de toutes les nations, soyez la lumière, la force et la vie. »

Après le Salut, les confessions reprennent leur cours. « La presse y est à mourir », dirait madame de Sévigné, si elle en était témoin. Il est près de 7 heures quand nous quittons la chapelle.

A l'Hôtel du Sacré-Cœur règne, ce soir, une pieuse jubilation qui s'harmonise admirablement avec l'esprit de l'Eglise. Autour des tables de la salle à manger, on cause de la fête prochaine. Bientôt arrive le vénérable aumônier des Visitandines : « Vive le Christ-Roi ! » dit-il en franchissant le seuil de la porte. « Vive le Christ-Roi ! » répètent d'une seule voix tous les convives. Le bon vieillard vient ensuite droit à nous. Il nous félicite d'être à Paray pour la première fête du Christ-Roi :

« Demain matin, poursuit-il, je déposerai vos intentions sur la patène de mon calice ; toute votre Communauté, tout le Canada y sera. »

Quelle bonté ! qu'ils sont grands les cœurs d'apôtres !

Deux noms, ceux de monsieur et de madame de Noailat, émergent de tous les entretiens. Rien de plus juste et de plus naturel : ce sont les promoteurs de la fête du Christ-Roi. Ils y ont consacré sept ans de labeur intense. Après avoir été à la peine, tous deux devraient être, ce semble, à l'honneur et à la joie. Dieu en a décidé autrement. Madame de Noailat n'est plus. Elle mourait le premier vendredi de février dernier, après avoir communiqué et entendu deux messes. Mort tragique pourtant que la sienne ! Une enquête établit qu'elle avait été asphyxiée par les émanations toxiques d'une salamandre.

Madame de Noailat était douée d'une intelligence supérieure, d'une volonté énergique, d'un esprit clair, à la fois scientifique et pratique. Conférencière attitrée de la Ligue patriotique des Françaises, elle s'acquittait rapidement une

notoriété très justifiée dans les milieux catholiques par son éloquence persuasive, son activité et son dévouement. Elle avait épousé un des membres les plus en vue de l'Association catholique de la Jeunesse française, monsieur Georges de Noailat, lui-même conférencier distingué et très versé dans les questions sociales. Peu à peu, la pensée du Règne social de Jésus-Christ devint la pensée dominante de leur vie. Vivement encouragés à Rome par le Souverain Pontife, Benoît XV, et par le cardinal Laurenti, monsieur et madame de Noailat entreprirent alors auprès des cardinaux, archevêques et évêques cette enquête mondiale qui, après bien des vicissitudes, aboutissait en 1925 à l'Encyclique de Pie XI, *Quas primas*, instituant la fête du Christ-Roi et la fixant, pour l'univers entier, au dernier dimanche d'octobre.

Dimanche, 31 octobre

Fête du Christ-Roi! Que nous sommes heureuses de la solenniser à Paray-le-Monial! Dans la matinée, nous entendons trois messes successivement et nous communions aux multiples intentions de notre chère famille religieuse. La messe solennelle a lieu à 8h. 30. Un chœur de jeunes filles chante, avec accompagnement d'orgue, la Royauté du Christ:

Jésus est Roi par sa puissance,
Mais encor plus par son amour!

Aux dernières oraisons éclate le *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*: vibrante protestation contre les outrageantes négations des droits de Celui qui s'est proclamé le « Roi immortel des siècles ».

Monsieur de Noailat, digne et recueilli, occupe un prie-

Dieu dans le sanctuaire. Lorsqu'il sort de l'église, on s'empresse autour de lui. Des poignées de mains lui expriment simultanément les félicitations dues à ses succès et les sympathies accordées à son immense chagrin. L'absence de madame de Noailat doit être particulièrement sentie en ce jour qui couronne leur commune ambition.

A l'Hôtel du Sacré-Cœur où il se rend après l'office, monsieur de Noailat rencontre notre Mère Générale et lie conversation avec elle. Naturellement, il est invité à parler de madame de Noailat :

« La cause du Christ-Roi, dit-il, elle l'a servie avec un amour et une force de volonté qui ont triomphé d'obstacles proportionnés à l'ampleur et à la sublimité de la tâche. Songez à ce que lui coûtèrent ces six cents adhésions recueillies parmi les hauts dignitaires de l'Eglise. Ce n'est pas spontanément qu'ils devinrent postulateurs de la fête du Christ-Roi.

« Madame de Noailat avait dit souvent : « Je ne verrai probablement pas la fête du Christ-Roi : ce serait trop de bonheur sur la terre. » Elle l'a vue, mais à Rome seulement. Elle ne la voit pas à Paray dans la basilique qu'elle aimait ou dans la chapelle des Apparitions, témoin de sa dernière communion réparatrice.

« Le 15 décembre 1925, nous partions pour Rome. Nous assistions, en la solennité de Noël, à la clôture de l'Année sainte et à la promulgation de l'encyclique *Quas primas*. L'œuvre principale à laquelle madame de Noailat avait consacré sa vie s'acheva dans les inoubliables fêtes du 31 décembre, où le Pape célébra lui-même la première messe liturgique du Christ-Roi. Ce fut pour elle une joie immense d'y assister.

« La Royauté spirituelle du Christ officiellement proclamée, il restait à saisir l'élite catholique du véritable sens de l'acte pontifical. Il fallait faire comprendre à tous l'urgente nécessité de remettre Dieu à sa place, non seulement

dans l'individu et la famille, mais dans les sociétés et les lois qui les régissent. C'est le but que s'est assigné la revue du Christ-Roi, dernière inspiration, tâche inachevée de madame de Noailat. Les fortes études latines, philosophiques et théologiques qu'elle avait faites en sa jeunesse l'avaient merveilleusement préparée à cette nouvelle initiative.

« Le Sacré-Cœur l'a récompensée de son zèle. Il lui donnait sa dernière marque de prédilection en l'appelant à Lui le premier vendredi de février. »

N'est-il pas vrai que cet éloge décèle, chez le panégyriste, beaucoup de modestie? A l'entendre, madame de Noailat a tout fait. Et pourtant, chacun sait quel collaborateur actif fut monsieur de Noailat.

L'heure de notre départ a sonné. Le registre de l'Hôtel du Sacré-Cœur reçoit, en cette date solennelle du 31 octobre 1926, les noms des deux Sœurs de Sainte-Anne qui ont eu l'ineffable bonheur de célébrer à Paray-le-Monial la première fête du Christ-Roi.

Le train quitte la gare vers 11 heures. Ainsi, nous serons à Nevers avant trois heures. C'est dimanche: les passagers sont nombreux. On ne voit que bras chargés de chrysanthèmes violets. La fête des morts approche; on s'empresse d'aller déposer ces fleurs sur leurs tombes.

En route, nous stationnons à Moulins, ville considérable et bien bâtie sur l'Allier. Elle doit son nom aux moulins à eau établis sur les bords de la rivière qui l'arrose.

Au confluent de la Nièvre et de la Loire, voici Nevers. Une averse salue froidement notre arrivée. Malgré la protection de nos parapluies, nous arrivons toutes trempées au couvent de Saint-Gildard, maison mère des Sœurs de la Charité. La concierge nous indique la porte latérale de la chapelle. Nous y entrons pendant la récitation du chapelet devant le Saint-Sacrement exposé. L'exercice se

termine par une consécration au Sacré-Cœur et le cantique bien connu : « Jésus l'a dit : il faut qu'Il règne ! »

Les bonnes Sœurs de Nevers, comme nous les nommons à Lachine, ne nous laissent guère le temps de prolonger nos pieux colloques. Elles nous entraînent hors de la chapelle pour donner cours aux manifestations de leur joie. Souhaits de bienvenue, étreintes cordiales, paroles affectueuses, tout sert à traduire leur gratitude envers notre Mère Générale, dont la main s'est largement ouverte en faveur de leur bienheureuse Bernadette. La Supérieure Générale de la Congrégation, actuellement à l'infirmerie, est suppléée par son Assistante accompagnée de Sœur Marie-Alphonse, secrétaire générale, de Sœur Marguerite-Marie, aide-secrétaire et correspondante de notre Communauté, de l'Econome générale et de la Maîtresse des novices.

Bientôt les bons sentiments se traduisent en actes officiels. Pour les voyageuses transies et affamées, on allume une chaufferette et l'on dresse une table où figure un excellent menu de couvent. La conversation de l'Assistante et de la Secrétaire agrmente le repas. Nous y allons de quelques nouvelles de Rome et du Canada qui paraissent les intéresser. Rome leur rappelle les solennités de la béatification de Sœur Marie-Bernard, la petite Bienheureuse de Saint-Gildard. A peine son nom a-t-il été prononcé qu'on nous propose de l'aller voir dans sa châsse. C'est notre désir, ne l'ayant aperçue qu'à distance à cause de la foule qui l'entourait après le Salut du Saint-Sacrement.

Quelques personnes sont encore là qui prient. L'une d'elles mêle des larmes à ses supplications : c'est une jeune fille malade qui aspire à la vie religieuse.

Nous voici agenouillées à notre tour auprès de la Confidente de Marie. Officiellement, c'est Sœur Marie-Bernard que l'Eglise a béatifiée et non la Voyante de Lourdes, parce que c'est la vertu de la religieuse qu'elle a voulu couronner et non le privilège de l'enfant. Et pourtant, sur sa

châsse, on lit en lettres d'azur : *Bienheureuse Bernadette*. Le nom de la petite bergère a prévalu, nom familier sous lequel la dévotion populaire aime à l'invoquer.

La Bienheureuse, revêtue de son habit religieux, repose là, sous nos regards. C'est bien son corps retrouvé intact, flexible même, après quarante-six ans d'inhumation. Le Lys de l'Immaculée, plus blanc que la neige des montagnes, a été soustrait non seulement aux souillures de la terre, mais encore à la corruption du tombeau. Les chairs brunes par suite d'un procédé maladroit, lors de la dernière exhumation, ont été recouvertes d'une mince couche de cire. Sa tête et ses mains jointes sont inclinées vers la gauche : attitude que nulle force extérieure ne lui a imposée. Jusque dans la mort, elle garde cette simplicité charmante qui lui a valu les faveurs de Marie.

On ne se lasse pas d'admirer l'expressive douceur de ses traits, sur lesquels on croit voir des reflets du paradis. Faut-il s'en étonner ? si souvent ces yeux clos ont entrevu les clartés célestes ! si souvent ils ont contemplé la Reine du ciel dont elle disait : « Marie, oh ! elle est si belle que, quand on l'a vue une fois, on voudrait mourir pour la revoir ! »

La châsse de la bienheureuse Bernadette, en bronze doré, est une œuvre d'orfèvrerie très délicate et profondément symbolique. L'artiste lyonnais qui l'a exécutée « s'inspirant du caractère de la Bienheureuse a cherché un ensemble de formes, de motifs et de couleurs pouvant exprimer la simplicité de sa vie, la fraîcheur et la pureté de son âme ». C'est ce qui explique la sévérité des lignes et la sobriété des ornements.

Sur la base se détachent, « parmi les flots émaillés de l'eau de Lourdes, d'un bleu turquoise », ces paroles de la Vierge : « Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais dans l'autre. — Allez boire à cette fon-

taine. — Pénitence, pénitence, pénitence. — Priez pour les pécheurs. »

La frise porte les armoiries des deux derniers évêques de Nevers, de l'évêque de Lourdes, des Souverains Pontifes Pie X et Pie XI et de la Congrégation à laquelle appartient la Bienheureuse.

Des tiges de lis fleuries encadrent les panneaux de verre des parois que décorent huit couronnes d'églantines renfermant les dates des apparitions de la Vierge.

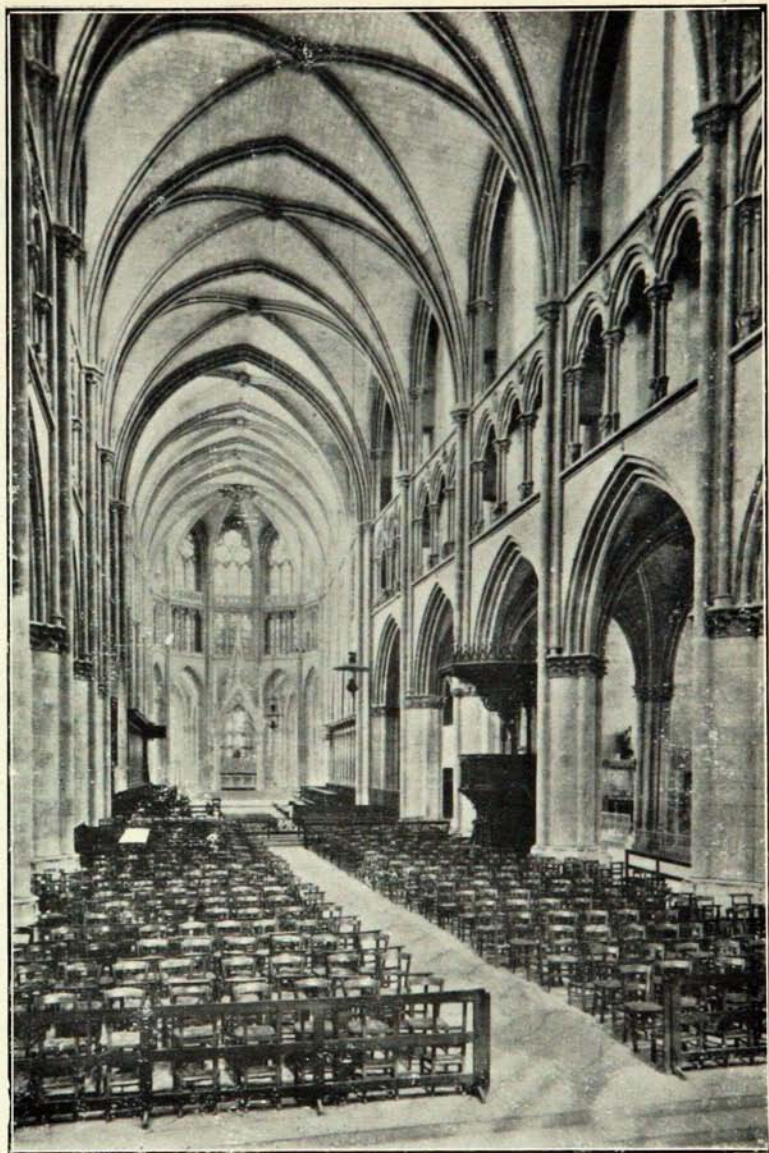
Sur la châsse, « deux rinceaux élégants supportent le monogramme de Notre-Dame de Lourdes autour duquel s'enroule un chapelet aux grains d'ivoire, cependant que deux colombes aux ailes éployées semblent prendre leur envol et indiquer l'aboutissant mystique de la mission de Bernadette ».

Avant de quitter la chapelle, nous récitons le rosaire, demandant à la Bienheureuse de donner à nos Avé la ferveur des siens et de les présenter ensuite à la Vierge Marie.

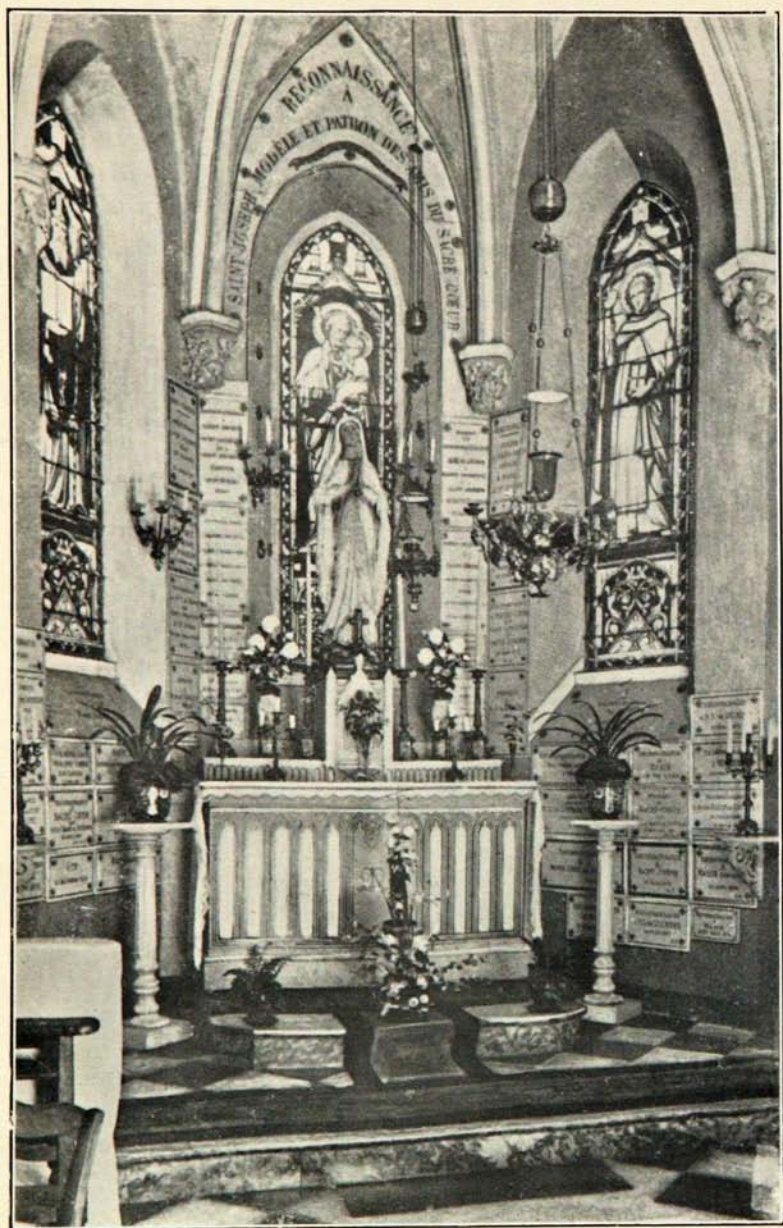
La cloche annonce le souper à 6h. 30 comme chez nous. Nous le prenons avec la Communauté et le Noviciat. Pendant le repas, une Sœur lit le compte rendu du Tri-duum de la béatification de Sœur Marie-Bernard à Saint-Louis-des-Français, Rome.

Du réfectoire, nous passons immédiatement à la salle de récréation où se réunissent une quarantaine de religieuses. De grosses bûches flambent dans la cheminée et pétillent agréablement. C'est la joie en étincelles. Cette chaleur ne suffit pas aux vénérables Anciennes: elles ont sous les pieds de petits réchauds. Nous en acceptons de semblables pour faire plaisir.

Notre Mère Générale, priée de prendre la parole, intéresse son auditoire en faisant connaître les œuvres de notre Institut en Canada, aux Etats-Unis et dans l'Alaska.



NEVERS - Église St CYR - La Nef



NEVERS - Le tombeau de BERNADETTE au
Couvent St GILDART

A 8h. 30, sonne la prière du soir. Pour tempérer le froid humide, des mains charitables ont allumé d'avance les foyers de nos chambres. Il fait bon quand nous y entrons. Les lits sont pourvus d'épaisses couvertures en laine et de ciels en toile blanche qui se prolongent en deux bandes tombant avec élégance à la tête et aux pieds, comme les voiles des berceaux.

Ces ciels de lit éveillent de lointains souvenirs. Ils étaient en usage autrefois, dans notre pays. Nos grand'mères ont dormi sous ces dais gracieux. Depuis quelque soixante-quinze ans, ils ont disparu comme tant d'autres choses. . .

Lundi, 1er novembre

Fête de tous les Saints. Nous assistons à une messe matinale pour y communier, puis à la grand'messe de 8h. 30. Le chœur des novices ressemble à celui du Mont-Sainte-Anne: même douceur de voix, même perfection d'exécution. Le *Credo* est chanté en grégorien par la Communauté entière. Cette profession commune de foi chrétienne est vraiment impressionnante.

Les heures libres de la matinée sont consacrées à la visite des jardins et de la maison. La cour intérieure nommée le *parterre de la Croix*, à cause d'un calvaire qui en occupe le centre, est plantée de sapins dont la verdure persistante contraste avec le feuillage jaunissant des marronniers. Les jardins fruitiers et potagers se déploient sur un vaste terrain en pente. Dans l'un de ces jardins se trouve la chapelle de Saint-Joseph que Sœur Marie-Bernard affectionnait particulièrement et où elle fut inhumée. Les ex-voto y sont nombreux: des épaulettes militaires, des croix d'honneur, des plaques de marbre proclament les

faveurs obtenues par l'intercession de la Privilégiée de Marie.

En rentrant au couvent, nous visitons quelques pièces du noviciat : l'ouvroir, la salle de musique et celle des conférences spirituelles. Désignant une issue à l'extrémité de cette dernière salle : « C'est par cette porte, dit Sœur Marie-Alphonse, que Sœur Marie-Bernard s'esquiva, un jour, pour se soustraire à la pieuse curiosité d'un évêque venu pour connaître la Voyante de Lourdes. Elle avait en horreur tout ce qui la mettait en vedette. Son effort constant fut de se cacher. Jamais, sans y être obligée par l'obéissance, elle ne parla de Lourdes ; elle n'y voulut jamais retourner. Qu'elle fut édifiante notre petite Bienheureuse ! Comme nous l'aimons ! »

Pendant le parcours du long couloir aux fenêtres ogivales, nous apprenons que le couvent de Saint-Gildard fut à l'origine une abbaye habitée successivement par les moines Basiliens et les Augustins jusqu'à la Révolution. Après le rétablissement de la paix, la Congrégation de la Charité, fondée depuis 1682, en fit l'acquisition ; elle y établit l'administration générale et le noviciat.

La révérende Mère Supérieure, malgré sa faiblesse, nous invite à l'aller voir dans sa chambre d'infirmerie, où la maladie la retient depuis six mois. A son tour, elle remercie notre Mère Générale de sa large souscription pour la châsse de Bernadette. Elle s'informe de notre voyage, s'intéresse à l'histoire de notre Institut et nous offre, comme souvenirs de Saint-Gildard, une série de cartes postales, des reliquaires contenant chacun un cheveu de la Bienheureuse et deux volumes relatifs à sa béatification. La bonne Mère nous apprend que sa Congrégation compte soixante-seize établissements européens. Elle espère en fonder un prochainement en Amérique.

Nous la quittons édifiées de l'élévation de ses pensées autant que charmées de l'amabilité de son accueil.

Deux pièces de l'infirmerie nous parlent de Sœur Marie-Bernard : l'oratoire où elle entendit la messe, se confessa et communia les deux dernières années de sa vie, la chambre où elle « fit son emploi d'être malade ». On y voit, devant la cheminée, le fauteuil dans lequel elle expira, son asthme ne lui permettant pas de demeurer au lit. Une armoire renferme son livre de prières, un cahier de notes intimes, une lettre autographe écrite à Monseigneur Peyramale, son scapulaire, une paire de bas, un gant et les objets pieux dont elle se composait de petits oratoires. On conserve aussi un ongle qui se détacha de son pied, lors de la première exhumation.

Nous passons avec les bonnes Sœurs de Nevers la récréation de midi qui se termine par des adieux. Cette famille religieuse nous plaît beaucoup : sous plus d'un rapport, elle ressemble à la nôtre. Agréable souvenir que celui des heures vécues à Saint-Gildard : nous y avons été comblées d'attentions.

La récitation du chapelet, le chant des Vêpres, telles sont les dernières harmonies que nous entendons dans la chapelle de la bienheureuse Bernadette. Il nous faut partir.

La voiture de la communauté est gracieusement mise à notre disposition. Sœur Marguerite-Marie y monte avec nous. Ses connaissances nous sont profitables. Elle nous fait remarquer la vieille ville de Nevers étagée le long d'un coteau, autour de la cathédrale. Un beffroi du XV^{ème} siècle existe encore ainsi que le couvent des Visitandines, victimes de la verve moqueuse et fantaisiste de Gresset, dans son poème *Vert-Vert*. La ville nouvelle occupe un plateau hors de la primitive enceinte. On y admire un parc immense planté de châtaigniers, de chênes et de marronniers. Ce parc a conservé le nom du duc de Nevers déposé par la Révolution de 1789.

L'intéressante conversation de Sœur Marguerite-Marie charme la route. Cette bonne amie ne nous quitte qu'après

notre installation dans le convoi du P.-L.-M. (Paris-Lyon-Marseille).

Notre arrivée à Paris a lieu vers 7 heures du soir. Conduites chez les religieuses Bénédictines de la rue Monsieur, nous y trouvons l'abbé Henri Grégoire tout surpris et fâché de ne pas nous avoir rencontrées dans la gare de Lyon, où il s'est rendu pour nous recevoir.

En ce moment, l'hôtellerie bénédictine est au complet. On nous installe provisoirement dans une grande pièce destinée aux réunions d'un cercle d'études féminin qui reprendra ses cours le 8 novembre. Notre séjour ici ne sera donc pas de longue durée.

Mardi, 2 novembre

Les messes se succèdent à la chapelle des Bénédictines, au bénéfice des âmes du purgatoire. Nous en entendons trois consécutivement pour nos Sœurs et nos parents décédés.

Après le déjeuner, nous décidons d'aller sans retard aux bureaux de l'Agence Cook, place de la Madeleine, pour réclamer nos malles et faire connaître notre domicile, en vue de l'expédition de notre courrier.

Bientôt notre véhicule débouche sur la place historique de la Concorde par le pont du même nom jeté sur la Seine. Quelle vue splendide! A droite, le jardin des Tuileries, œuvre de Le Nôtre sur laquelle l'art moderne a mis son sceau; à gauche, la superbe avenue des Champs-Élysées; en face, le palais du Ministère de la marine; à l'opposé, celui de la Chambre des députés, tous fiers de leur colonnade corinthienne.

La place de la Concorde est une étape du grand boulevard qui traverse Paris du sud-est au nord-ouest. L'obélisque de Luxor, don du khédivé d'Égypte, Méhémet-Ali, au roi Louis-Philippe, en marque le centre. L'érection de ce monolithe date de 1836. Deux fontaines peuplées de néréides et de tritons, et huit statues, représentant les principales villes de la France, complètent le décor de la place. De 1870 à 1918, la statue de Strasbourg fut, chaque année, couronnée d'immortelles, à la fête de la République. Elle porte maintenant, ainsi que la statue de Lille, sa voisine, les emblèmes des Alliés de la grande victoire.

La rue Royale, dans laquelle nous nous engageons, aboutit à la place de la Madeleine. L'Agence Cook y a une superbe installation, un personnel nombreux et des plus distingués. Les comptoirs de change et le bureau de poste occupent le premier étage; au second, se trouvent les bureaux de renseignements.

Nos affaires terminées, nous allons à la Madeleine. Un enchevêtrement d'échafaudages l'enveloppe. Des ouvriers, armés de brosses métalliques, attaquent vigoureusement les colonnes cannelées du péristyle et le bas-relief du fronton afin de les ramener à leur couleur primitive. La Madeleine, malgré ses cent ans d'existence, aura bientôt l'air d'une église neuve.

A l'intérieur comme à l'extérieur, c'est la majesté du temple grec; c'en est aussi la richesse, quant à ses belles peintures et à ses marbres variés.

Une immense draperie noire parsemée de couronnes et de palmes d'argent couvre aujourd'hui les murs de l'abside. Trois prêtres sont à l'autel. La foule est debout et si compacte que l'espace nous manque pour nous agenouiller. Pendant la messe, deux officiers font le tour de l'église pour recueillir les aumônes. Ils sont précédés de suisses en livrées; le premier dit à haute voix: « Pour nos morts, s'il vous plaît »; le second: « Pour les pauvres de monsieur

le curé, s'il vous plaît ». Dans les deux plateaux tombent dru les pièces de monnaie.

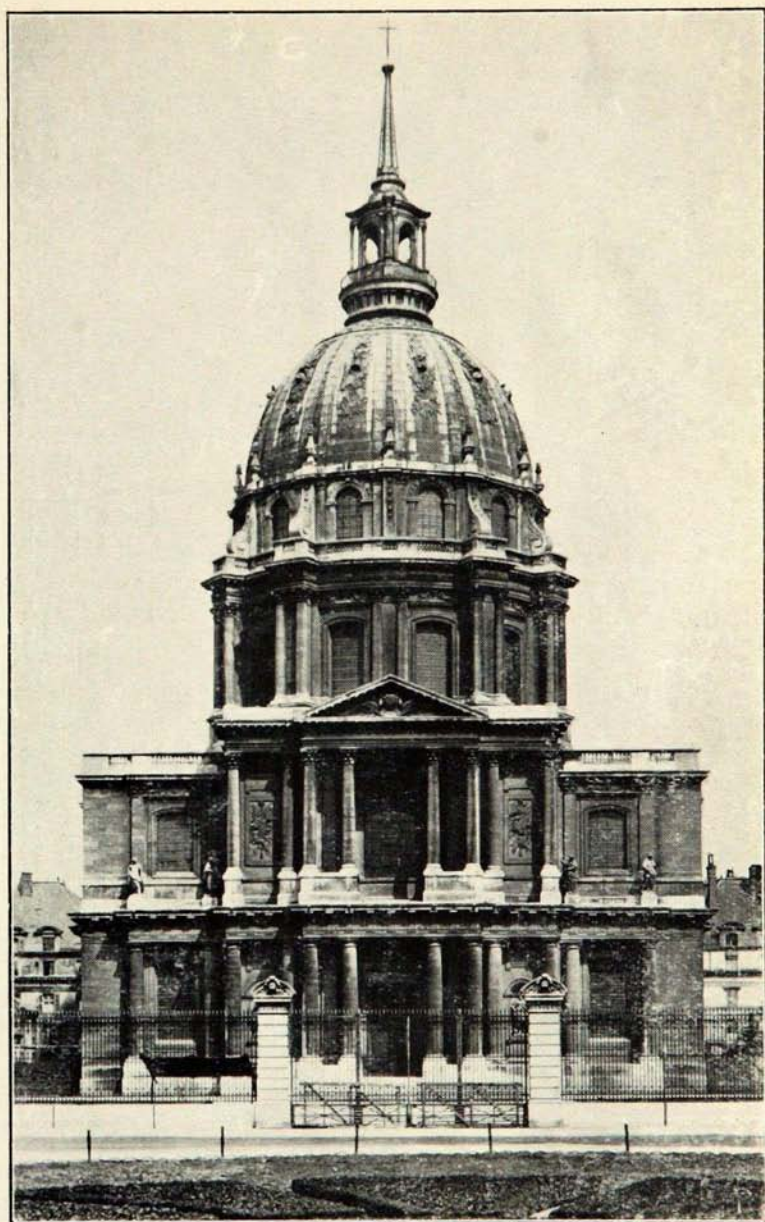
L'église de la Madeleine est renommée pour le chant et la musique de ses offices religieux. Ce que nous entendons aujourd'hui confirme cette réputation.

Dès les premières heures de l'après-midi, nous recevons la visite de deux anciennes élèves de Sainte-Anne : madame Armand Tourangeau et sa fille, Annette, devenue récemment madame Paul Caumartin. Devinant que nous aimerions visiter quelques monuments de Paris, elles louent un taxi et nous partons pour les Invalides dont le dôme se voit à distance.

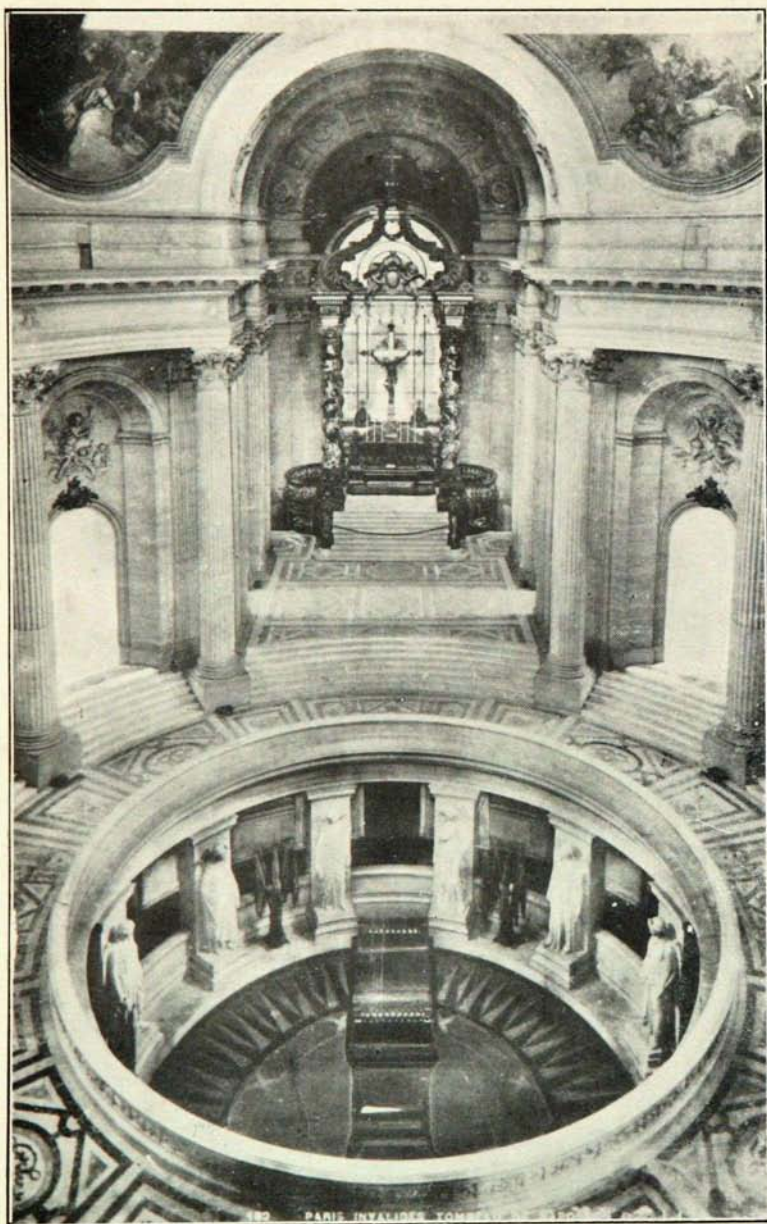
Sans nous arrêter ni au musée d'artillerie ni au musée de l'armée, nous traversons la cour d'honneur. A côté des canons, dont la grande voix annonce les événements importants, sont venus s'aligner, depuis 1918, des chars d'assaut en retraite.

L'église Saint-Louis a son portail au fond de la cour d'honneur. La nef est décorée de deux rangées de drapeaux pris à l'ennemi surtout en Algérie, en Crimée, en Italie, en Chine et au Mexique. Ceux des campagnes de Napoléon Ier ont presque tous été détruits. Des pierres funéraires portent les noms des maréchaux et des officiers supérieurs dont les corps reposent dans les caveaux de l'église. Les soldats morts durant la guerre de 1914-18 ont pour monument une belle chapelle. Un groupe en bronze représentant un aviateur couché sur le sol avec, au-dessus de sa tête, un aigle aux ailes éployées, rappelle le souvenir des héros de l'air, victimes de leur audacieux dévouement.

Le Dôme est une seconde église dont l'abside confine à celle de l'église Saint-Louis et n'en est séparée que par une verrière. Elle fut ajoutée, en 1706, par Mansart, pour les offices en présence de la Cour. Quoique petite, elle est, par l'élégance de son architecture, d'une inexprimable beauté.



PARIS - Le DÔME des INVALIDES ..



PARIS - Le tombeau de l'Empereur NAPOLÉON 1^{er}
aux INVALIDES

Vu à l'intérieur, le dôme présente deux coupoles. La première, divisée en douze compartiments où sont peints les Apôtres, est ouverte au milieu et laisse voir la seconde ornée d'une grande composition : saint Louis offrant au Christ l'épée qui a terrassé les infidèles.

Un jour faible et bleuâtre tombe du dôme dans la crypte circulaire où se trouve le sarcophage de Napoléon. Penchées sur la balustrade, nous regardons l'urne de porphyre rouge à base de granit vert contenant les cendres du guerrier qui remua l'Europe. Autour du monument, des trophées, des statues rappelant les victoires napoléoniennes ; et dans la mosaïque du parquet, une couronne de laurier et des noms de batailles.

Sur la porte de bronze qui permet l'entrée de la crypte, on lit ces paroles extraites du testament de l'empereur : « Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé. » Ce vœu fut accompli. En 1840, le prince de Joinville, fils de Louis-Philippe, ramenait en France les restes mortels du César moderne. Quelque temps après, ils étaient déposés aux Invalides où dormaient déjà Turenne et Vauban.

L'amitié, dans la personne de Duroc et de Bertrand, monte la garde auprès de Napoléon ; la famille y est aussi représentée par Joseph Bonaparte, roi de Naples, et par Jérôme, roi de Westphalie, la reine, son épouse, et leur fils aîné.

En repassant devant le musée de l'armée : « Mais, nous dit madame Tourangeau, vous n'avez pas vu la collection des souvenirs de Napoléon conservés ici. C'est une lacune : il faut la combler. Entrons. »

Dans la salle dite de Turenne, on conserve une table et des chaises de son mobilier quand il n'était encore que lieutenant, un de ses chapeaux bicornes, le mors du cheval qu'il montait à Waterloo, des objets divers ayant appartenu à son fils, son cercueil en bronze de Sainte-Hélène portant la

date de sa mort, la grille de sa sépulture aux mailles enlacant la lettre N, le drap mortuaire dont on couvrit le char funèbre qui transporta ses restes aux Invalides, ce char lui-même en bronze, puis le masque en plâtre de l'exilé de Sainte-Hélène aux traits amincis par le mal qui consume et l'ennui qui dévore.

Quelle direction prendrons-nous maintenant? Voilà ce que nous nous demandons au sortir des Invalides. Le patriotisme, bon conseiller, nous inspire d'aller à l'église de Saint-Germain-des-Prés voir la plaque commémorative que la Commission des monuments historiques du Canada y a récemment inaugurée. C'est un bas-relief en marbre incrusté dans la muraille et qui représente Monseigneur de Laval recevant l'onction épiscopale des mains du nonce Piccolomini, le 4 octobre 1658, sous le pontificat d'Alexandre VII.

L'église de Saint-Germain-des-Prés est une relique du passé puisqu'elle date du XI^{ème} siècle. Elle dépendait de l'abbaye bénédictine du même nom fondée par Childebert I^{er}, fils de Clovis. Ses murs extérieurs sont restés les mêmes; seul, l'intérieur a été restauré. Elle est si sombre que l'on distingue à peine les sujets des peintures murales. Hippolyte Flandrin, qui l'a décorée, y a son tombeau; on y rencontre aussi ceux de Descartes, de Mabillon, de Boileau dont le cœur seulement a été inhumé ici.

Pour honorer la mémoire des trois mille soldats de la paroisse morts pendant la grande Guerre, on a gravé leurs noms en lettres d'or, sur des tablettes de marbre, dans la chapelle de Marie, Consolatrice des affligés. Plusieurs personnes, agenouillées devant cette bonne Mère, « versent des larmes avec des prières ». La fête des morts éveille chez les mères et les veuves de France des douleurs à peine endormies.

Madame Dazé de Sainte-Agathe-des-Monts, actuellement à Paris, a informé notre Mère Générale, qu'elle connaît

particulièrement, de son départ prochain pour le Canada. Nous allons la visiter à l'hôtel Saint-Georges, rue Bonaparte, chez sa fille, madame Armand Derome. Grand'mère depuis deux mois, madame Dazé paraît tout heureuse de nous montrer, dans son berceau, sa petite-fille et filleule. Vraiment, elle a raison d'en être fière. Elle n'est pas seule à lui trouver des charmes. Hélas! la séparation aura bientôt mis un océan entre la grand'mère et la petite-fille. Mais on se reverra, puisque monsieur le docteur Derome, venu à Paris pour études, retournera sous peu à Montréal.

Mardi, 3 novembre

Pour la seconde fois, nous entendons chanter l'Office à la bénédictine. C'est tout ce qu'il y a de plus doux, de plus pur, de plus élevant. On ne saurait, sur la terre, mettre plus de perfection à célébrer les louanges de Dieu. Dès 6 heures du matin, les cent voix des moniales entonnent l'hymne de Prime. Aussitôt la chapelle, voisine du cloître, se remplit de mélodies pieuses qui enveloppent les âmes d'une atmosphère surnaturelle. On entend la messe, on communie avec plus de ferveur. Unie aux accents de ce chœur angélique, la prière prend des ailes; elle devient facile. On garde, de cette impression matinale, une joie seraine qui rayonne sur toute la journée.

Monsieur Pierre Dupuy, secrétaire de l'honorable Philippe Roy, commissaire du Canada, informé de notre arrivée à Paris, nous a gracieusement invitées à passer par son bureau. Nous nous y présentons à 10 heures. En vue de nous être utile, il s'offre à nous mettre en relation avec des institutions d'enseignement libre, primaire et secondaire, ce que nous acceptons avec reconnaissance. Sa bienveillance nous autorise à lui demander de nous procurer l'ho-

raire des cours de l'Institut catholique. Monsieur Dupuy s'y engage aimablement.

Le Commissariat canadien occupe un bel immeuble du boulevard des Capucines, boulevard fashionable malgré son nom évocateur d'un ancien couvent du XVIIème siècle. Les Canadiens résidant à Paris s'y réunissent dans la salle de bibliothèque, pour la lecture des journaux de leur pays. Leurs noms enregistrés couvrent plusieurs pages d'un gros volume.

La négociation d'un chèque avec la succursale parisienne de la Banque de Montréal nous amène à la place Vendôme. L'existence de cette place remonte à l'époque de Louis XIV. Mansart en traça le plan octogone et l'entoura d'édifices construits d'après une architecture uniforme. Une statue équestre du grand roi en occupait alors le centre; elle fut brisée par les révolutionnaires de 1793.

La place Vendôme plut à Napoléon. En 1805, il y érigea une colonne à la gloire de la grande Armée avec le bronze des douze cents canons enlevés aux Russes et aux Autrichiens. C'est une imitation de celle de Trajan à Rome. Cette colonne est entourée d'une spirale de bas-reliefs représentant les faits mémorables de la plus glorieuse campagne de l'empereur, depuis la levée du camp de Boulogne jusqu'à la victoire d'Austerlitz.

En raison de l'instabilité des gouvernements français depuis 1814, la colonne Vendôme, couronnée de la statue de Napoléon, a subi bien des vicissitudes. La République actuelle, en réparant les ruines faites par la Commune, l'a glorieusement restaurée.

La première partie de l'après-midi est consacrée à la visite du cimetière du Père-Lachaise, en compagnie de madame Tourangeau. C'est le plus grand et le plus célèbre de Paris. Il porte le nom du Jésuite, confesseur de Louis XIV, à qui le roi avait fait bâtir une maison de campagne à l'est de la capitale. Un siècle plus tard, la ville

faisait construire une chapelle à l'endroit de cette maison, et l'enclos qui l'entourait était converti en cimetière.

Au lendemain de la Commémoration des morts, la vaste nécropole présente l'aspect d'un véritable champ de fleurs. Pas une tombe qui n'ait sa couronne d'immortelles ou sa gerbe de marguerites. Les plates-bandes de l'avenue principale, dévastées par l'automne, ont été regarnies de frais chrysanthèmes aux teintes variées: témoignage d'affection constante qui enlève à la grande séparation quelque chose de son amertume.

Entreprendre de parcourir les cent dix acres que couvre cette cité des morts est chose vraiment impossible. Nous allons un peu au hasard, suivant tantôt un large chemin, tantôt un étroit sentier.

Recueillons en passant quelques noms connus gravés sur le marbre des bas-reliefs, le socle des statues ou des bustes, le granit des stèles, le frontispice des chapelles gothiques ou romanes. Le long de l'avenue centrale, celui du philosophe Victor Cousin, du poète Alfred de Musset, de l'astronome Arago, des compositeurs Rossini, Auber, Chopin, Cherubini. Molière et La Fontaine dorment leur dernier sommeil côte à côte, sous des pierres semblables. Casimir Delavigne, dans l'avenue qui porte son nom, a pour voisins le romancier Balzac, Emile Souvestre et Charles Nodier. Au milieu d'un groupe de généraux du premier empire, la tombe du maréchal Ney, le prince de la Moskowa. Delille est entouré des compositeurs Grétry, Bellini, Boïeldieu et du littérateur Bernardin de Saint-Pierre. Disséminés parmi la foule des inconnus, les chimistes Lavoisier, Gay-Lussac et Boussingault, Ingres, le peintre de Jeanne d'Arc, le chirurgien Dupuytren, le chansonnier Béranger, le sculpteur Pradier, l'égyptologue Champollion, l'astronome Laplace, le célèbre avocat De Sèze qui défendit le roi Louis XVI devant la Convention.

La chapelle du cimetière domine un grand talus. La

messe s'y dit deux fois la semaine. En ce moment, des dames y font le Chemin de la croix et la flamme de plusieurs cierges monte, comme une prière, vers les statues des saints protecteurs de la France.

Avant de réintégrer notre pension, nous allons visiter madame Auguste Descarries, ancienne élève du pensionnat de Lachine, qui veut à tout prix nous recevoir chez elle. Soit dit à la gloire de ses maîtresses, son logis est le royaume de l'ordre, du bon goût et de l'harmonie. La nature a mis dans l'âme de madame Descarries de généreuses dispositions, des aptitudes variées qu'elle emploie pour aider son mari dans la carrière qu'il a courageusement embrasée.

Deux fois boursier du gouvernement de Québec, monsieur Descarries étudie la musique à Paris depuis cinq ans. Il paraît appartenir à la phalange des infatigables, à l'élite des vaillants qui sourient au travail et vont *jusqu'au bout*. « C'est par le travail qu'on règne », disait Louis XIV. Monsieur Descarries pense de même; aussi, est-ce par ce rude sentier qu'il s'achemine vers les sommets de l'art musical. D'ailleurs, ses éminentes qualités artistiques favorisent grandement l'éclosion de ses projets. Ce n'est donc pas abuser de la conjecture que de le placer d'ores et déjà parmi les compétences professionnelles qui guideront les jeunes pianistes canadiens dans la marche ascendante du progrès.

Au salon où l'on nous reçoit, tout décèle la vie laborieuse, le culte fervent de l'art. Bientôt la conversation s'engage sur la musique considérée comme facteur d'éducation, sujet qui met facilement en verve monsieur Descarries, tellement la source est en lui jaillissante. Elle se poursuit autour de la table blanche et coquette où madame Descarries nous invite gracieusement à prendre le thé.

Ames éprises d'un noble idéal, monsieur et madame Descarries ont conscience d'accomplir un devoir en cherchant

à l'atteindre. Cette ambition les honore; elle ennoblit leur féconde jeunesse. Et combien elle tranche sur le terre à terre de ces mondains dont la pensée ne dépasse pas le cercle du plaisir ou de la bagatelle!

Jeudi, 4 novembre

Monsieur le curé Larivière, de Beverley, avait dit à notre Mère Générale, avant son départ pour l'Europe: « Lorsque vous serez à Paris, veuillez bien vous adresser, pour tout renseignement, à mon ami, l'abbé Robert. Il est en mesure de vous être utile et je désire que vous expérimentiez son obligeance. »

Ce matin, nous allons demander lumière et secours à ce bon vieillard domicilié à Paris depuis vingt ans, au centre de la paroisse Saint-Sulpice. Après avoir dépensé, comme professeur au collège de Sainte-Marie-de-Monnoir, la vigueur d'une constitution robuste, il épuise ici ses dernières réserves vitales comme chargé d'affaires de ses confrères du Canada et des Etats-Unis. Entre temps, il fait du ministère auprès des malades.

Monsieur l'abbé Robert est un bibliophile. Cela se voit au premier coup d'œil; des livres, et rien que des livres autour de l'ancien professeur. Les armoires de sa chambre débordent sur sa table de travail, la corniche de sa cheminée et jusque sur les étagères improvisées du couloir. Cette compagnie paraît faire son bonheur.

Après une heure de conversation pleine d'intérêt, il veut bien nous conduire dans les principales imageries du quartier. Les achats terminés, il nous amène à l'église Saint-Sulpice et prend congé de nous, en nous réitérant avec bienveillance ses offres de services.

L'église Saint-Sulpice s'annonce par deux tours inégales et de structure différente. Elle est plus imposante que belle. La première pierre en fut posée par Anne d'Autriche, en 1655. L'intérieur se compose d'une triple nef en arcades. Derrière le maître-autel est une chapelle de la Vierge assidûment fréquentée par les membres d'une confrérie pieuse.

Les offices du dimanche à Saint-Sulpice ont grande réputation dans Paris à cause de l'excellente musique que l'on y entend. Malgré son âge avancé, Widor, l'organiste actuel, est toujours égal à lui-même. C'est lui qui donnera, la semaine prochaine, le concert inaugural des orgues restaurées.

Notre retour à la rue Monsieur s'effectue à pied et sans trop de peine, à travers un quartier qui nous est peu familier. Il y a bien parfois quelque hésitation en face d'un carrefour, mais pas d'embarras réel; preuve qu'il est facile de s'orienter dans Paris.

L'agrément de notre après-midi est dû à mesdames Tourangeau et Caumartin. Leur programme comprend la visite de certains édifices de l'île de la Cité.

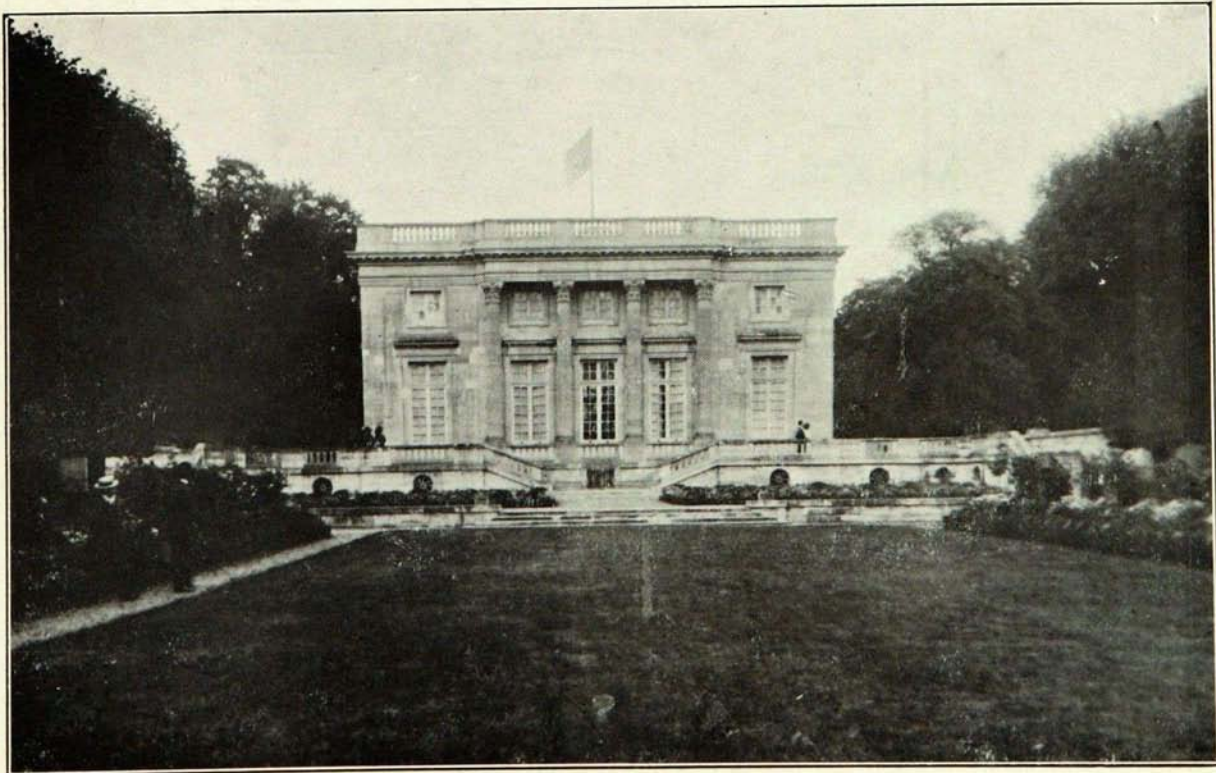
La Seine forme deux îles importantes dans son parcours à l'intérieur de Paris: la Cité et l'île Saint-Louis. C'est dans la première que l'histoire place le berceau de la capitale de la France, humble berceau qui s'est merveilleusement dilaté, embelli! Quinze hectares suffisaient à Lutèce; Paris en couvre plus de huit mille. Lutèce n'était, au témoignage de César, qu'une chétive bourgade; Paris passe pour la plus belle ville de l'Europe et du monde entier.

Nous entrons dans l'île par le pont Saint-Michel et nous nous dirigeons vers la Sainte-Chapelle, le plus pur chef-d'œuvre de l'art gothique du moyen âge.

Beaudoin II, empereur de Constantinople, avait cédé à Louis IX, à prix d'argent, la sainte Couronne d'épines, un



PARIS - Les Tombeaux de MOLIÈRE et de LA FONTAINE au Cimetière du
PÈRE LACHAISE



VERSAILLES - Le PETIT TRIANON

fragment de la vraie Croix, le fer de la lance qui ouvrit le côté de Notre-Seigneur, l'éponge, le roseau et le manteau de pourpre de la Passion. Le roi voulut renfermer ces objets sacrés dans un reliquaire digne d'eux. Il en confia l'exécution à Pierre de Montereau. C'était en 1245. Trois ans après, la Sainte-Chapelle était terminée. L'architecte en avait fait un édifice solide en même temps qu'un joyau d'une légèreté et d'une grâce incomparables.

La Sainte-Chapelle se divise en deux parties : la chapelle basse, au niveau de la rue, servait aux domestiques de la cour ; elle était consacrée à la sainte Vierge. La chapelle haute, sous le vocable de la sainte Croix, était réservée à la famille royale ; elle communiquait de plain-pied avec le premier étage du palais.

A l'époque de la Révolution, la Sainte-Chapelle vit son autel brisé et ses reliques transportées à Notre-Dame. Depuis, elle n'a servi qu'occasionnellement au culte. Malgré sa beauté, rien de triste comme ce monument désert élevé par la foi et dépouillé par l'impiété.

Le mur de façade est percé d'une rosace immense et terminé par un pignon aigu. « De la porte d'entrée de la chapelle supérieure, on jouit d'une vision merveilleuse sur l'intérieur élancé, très vaste d'apparence à cause de la simplicité des lignes, au coloris puissant inondé de la lumière multicolore qui entre à flots dans cet édifice tout en fenêtres et où la part de la pierre est réduite au point de ne pas frapper l'œil. C'est une église de verre où les vitraux produisent un éblouissement plein de douceur. On dirait des murs construits avec de la lumière, des pans de ciel et des rayons de soleil. »

Dans les vastes ouvertures des fenêtres aux tons somptueux, huit cent quatre-vingt-treize médaillons reproduisent l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament ainsi que les faits relatifs à la translation de la sainte Couronne.

Pendant la guerre de 1914-18, les canonniers Allemands ayant pris pour cibles les plus beaux monuments de Paris, on mit en sûreté les vitraux de la Sainte-Chapelle. Ce ne fut pas peine inutile, puisque les édifices voisins furent mutilés.

Dans l'abside, une élégante plateforme, soutenue par des colonnettes et des arcatures en bois doré, supporte un baldaquin qui abritait autrefois les châsses des saintes reliques.

Aux piliers de la nef se voient encore les statues des Apôtres; et dans le mur, à droite, le petit guichet grillé derrière lequel Louis XI se dissimulait pour entendre la messe.

De la Sainte-Chapelle, nous passons dans le vestibule du palais de justice qui a remplacé, au XV^{ème} siècle, le palais des rois de France. Deux fois incendié, il n'offre presque plus rien de l'édifice primitif. Un couloir nous conduit à la salle des Pas-Perdus longue de deux cent vingt pieds et large de quatre-vingt-cinq. Sous les voûtes arquées des deux galeries qui la composent se promènent, en causant avec chaleur, une centaine d'avocats et d'avocates en toges. Ils attendent l'ouverture des différents tribunaux.

Malesherbes et Berryer ont leur statue dans cette salle. Puissent ces grands magistrats, ces citoyens vertueux compter de nombreux imitateurs parmi le barreau français!

Notre itinéraire si bien prévu ne laisse aucune place à l'indécision. Allons à Notre-Dame! Et nous partons incessamment.

L'église métropolitaine de Paris a été fondée en 1163 par l'évêque Maurice de Sully. Le légat du pape Alexandre III et le roi Louis VII en posèrent la première pierre. Les travaux de construction durèrent environ un siècle. Ce monument chrétien appartient donc aux deux premières périodes.

des du style gothique: le *lancéolé* de Philippe-Auguste et le *rayonnant* de saint Louis. Il en est un des plus remarquables spécimens.

La plus belle partie de Notre-Dame est sa façade qui produit une impression grandiose, due à la clarté et à l'harmonie des grandes lignes, comme au nombre et à la richesse des détails. Que serait-ce s'il ne manquait aux deux tours les flèches qui devaient les couronner?

Cette façade offre trois étages bien distincts. Au premier, trois porches avec dais aigus et sculptures représentant le Jugement, le Crucifiement et le Couronnement de Marie. Sous les voussures de ces porches, un peuple de statues rappelle les mystères du christianisme.

Le principal ornement du deuxième étage est une rosace de quarante pieds de diamètre qui s'épanouit entre quatre fenêtres ogivales.

Au troisième étage règne une galerie de statues royales formant comme une garde d'honneur à l'édifice où les souverains de France recevaient l'onction sainte.

Notre-Dame est le temple de l'art, mais aussi la maison de Dieu. Rien n'éveille la pensée de l'infini comme l'immensité de ce vaisseau divisé en cinq vastes nefs. Quel plus entraînant *sursum corda* que ces colonnes qui s'élancent d'un seul jet vers les voûtes aériennes dont on ne peut détacher les yeux, que ces hautes verrières où rayonne le brillant cortège des saints, les amis de Dieu! Et cette abside, chef-d'œuvre d'élégance et de proportions; et ce chœur avec ses stalles aux fines sculptures, ses monuments des archevêques de Paris; et ces trente-sept chapelles latérales riches d'autels en marbre et de peintures; et ces tribunes, et cette chaire chrétienne, tout cela constitue un ensemble de prière, de grandeur et de beauté.

La sacristie renferme le trésor de Notre-Dame qui s'ou-

vre aux visiteurs le jeudi. Notre admission y est donc facile aujourd'hui.

Ce trésor est très riche, mais la plupart des objets sont modernes. Parmi les objets anciens, on remarque une grande croix grecque émaillée du XIIème siècle, deux bustes en argent de saint Denis et de saint Louis, des reliquaires et des chasubles avec figures brodées du moyen âge.

La liste complète des souvenirs modernes serait longue. Mentionnons seulement :

Les ornements sacerdotaux ornés de pierres précieuses donnés par François II et Marie Stuart. On s'en sert annuellement aux fêtes de Noël, de Pâques et de l'Assomption. Chacun sait que le 15 août rappelle la consécration officielle du royaume de France par Louis XIII à la Vierge Marie ;

Plusieurs chasubles en drap d'or, également ornées de gemmes, dues à la munificence des rois. L'une de ces chasubles vient de Marie-Antoinette ;

Un grand Christ en ivoire, d'une seule pièce, sauf les bras ;

Une statue en argent massif, haute de quatre pieds, représentant la Vierge et l'Enfant-Jésus ;

L'ostensoir d'or donné par Louis XVIII à l'occasion du rétablissement de Ferdinand VII sur le trône d'Espagne. Quatre cents pierres précieuses, dont plusieurs diamants, brillent sur les rayons de cet ostensor ;

Un grand nombre de vases sacrés légués par les archevêques de Paris ;

Un reliquaire doré, donné par les dames de Paris, pour exposer la sainte Couronne, le vendredi saint ;

Un service d'autel et des ornements sacerdotaux d'une

grande valeur artistique offerts par Napoléon III à l'occasion du baptême du prince impérial.

On conserve aussi comme souvenirs historiques le manteau pourpre et or que portait Napoléon Ier lors de son sacre et le coussin sur lequel il s'agenouilla.

Ce n'est pas sans émotion que l'on considère les masques en plâtre de Monseigneur Affre et de Monseigneur Darboy, tous deux archevêques de Paris et victimes, le premier de l'insurrection de 1848, le second de la Commune de 1871.

Nous sommes admises à visiter la grande salle du Chapitre où le cardinal de Paris réunit ses chanoines. C'est une construction moderne avec riche ameublement — bureaux et trône — en chêne sculpté.

Pour compléter notre visite à Notre-Dame, nous en faisons le tour extérieurement. De nombreux contreforts en appuient les murs. Voilà le secret de la hardiesse de la voûte gothique qui semble prendre son essor vers le ciel.

Au chevet de la cathédrale, s'élève, dans le square de l'archevêché, la fontaine Notre-Dame. Conçue dans le style gothique du XIII^{ème} siècle, elle date des travaux de restauration exécutés à Notre-Dame vers 1845. Ce petit monument est l'élégance même, une agréable combinaison de gracieux dais et de pinacles élancés.

Dans un quartier du vieux Paris, sur la rive gauche de la Seine, existe l'église Saint-Séverin, considérée par les artistes comme une perle du moyen âge. La voûte de l'abside est une merveille d'architecture gothique *flamboyante*, et les vitraux constituent un spécimen achevé du genre.

Un peu plus loin, l'église Saint-Julien-le-Pauvre, en gothique du XII^{ème} siècle, la plus petite et la plus modeste de la ville. Elle eut pourtant ses jours glorieux puisqu'elle servit autrefois d'église à l'Université de Paris. Elle est maintenant affectée au culte catholique grec. On rencon-

tre, dans cette église, la statue de Montyon, philanthrope qui fonda le prix de vertu décerné annuellement par l'Académie française.

Le jour baisse. C'est l'heure de retourner chez les Bénédictines et de remercier nos aimables guides, qui nous ont fait bénéficier de leurs connaissances autant que de leur générosité.

L'après-souper nous apporte la visite de madame Dazé et de mademoiselle Jacqueline, sa fille. Elles quittent Paris le 6 pour Montréal. Sur leurs bienveillantes instances, notre Mère Générale leur confie lettres et petits paquets destinés à la communauté du Mont.

Mademoiselle Marguerite Lemieux, qui a fait ses études classiques chez les Sœurs de Sainte-Anne, vient, ce soir, saluer notre arrivée à Paris. Elle nous montre les objets en cuir repoussé qu'elle envoie à sa famille et nous invite à visiter son exposition d'art à l'hôtel Jean-Bart.

Vendredi, 5 novembre

La journée réparatrice commence, pour nous, par la communion et l'audition de deux messes.

Au sortir de la chapelle, la pluie nous assiège, une grosse pluie froide qui tombe bruyamment sur les dalles de la cour. Cette mauvaise température rendra désagréable notre déménagement, mais ne l'empêchera pas.

Vers 2 heures, après avoir fait nos adieux à la Mère Prieure, nous quittons l'hôtellerie bénédictine. La pension Sainte-Odile, tenue par les religieuses de la Retraite du Sacré-Cœur, devient notre domicile. Tout nous porte à croire que nous y trouverons ce que nous avons rencontré

chez nos dévouées hôtes du Janicule : bons soins et franche cordialité.

Un gros courrier, venant de Lachine et de Victoria, allume comme un feu de joie dans notre soirée du 5 novembre. Nous le dépouillons promptement : si grande est notre impatience ! Le journal de la Communauté, malgré ses dix-sept pages, est lu d'un seul trait. O lettres de chez nous, que vous apportez de bonheur dans vos plis discrets !

Samedi, 6 novembre

Madame Delisle, sœur de Sœur Marie-Antonie, vient passer une heure avec nous. Elève de Sainte-Anne, elle garde un reconnaissant souvenir à ses maîtresses qu'elle nomme tour à tour.

L'éducation de son fils, pensionnaire au collège de Normandie, motive son séjour prolongé à Paris. Madame Delisle connaît bien la capitale ; elle s'y plaît beaucoup. Femme cultivée, elle goûte le charme de la vie intellectuelle qui circule dans ce foyer de science et d'art.

Nous aimons à lui entendre dire que, dans les milieux français, l'amour du Canada s'avive et se généralise chaque jour davantage. On le connaît mieux depuis la guerre ; les relations diplomatiques, commerciales ou simplement amicales échangées surtout dans ces dernières années, entre les Français et les Canadiens, ont réveillé cette communauté de race et d'âme que la Providence a faite aux deux peuples.

Notre langage est loué des Français instruits : « Vous parlez un français très pur, nous disent-ils volontiers, un français que ne parlent même pas tous les Parisiens. » D'aucuns seraient surpris d'entendre ce jugement.

Dimanche, 7 novembre

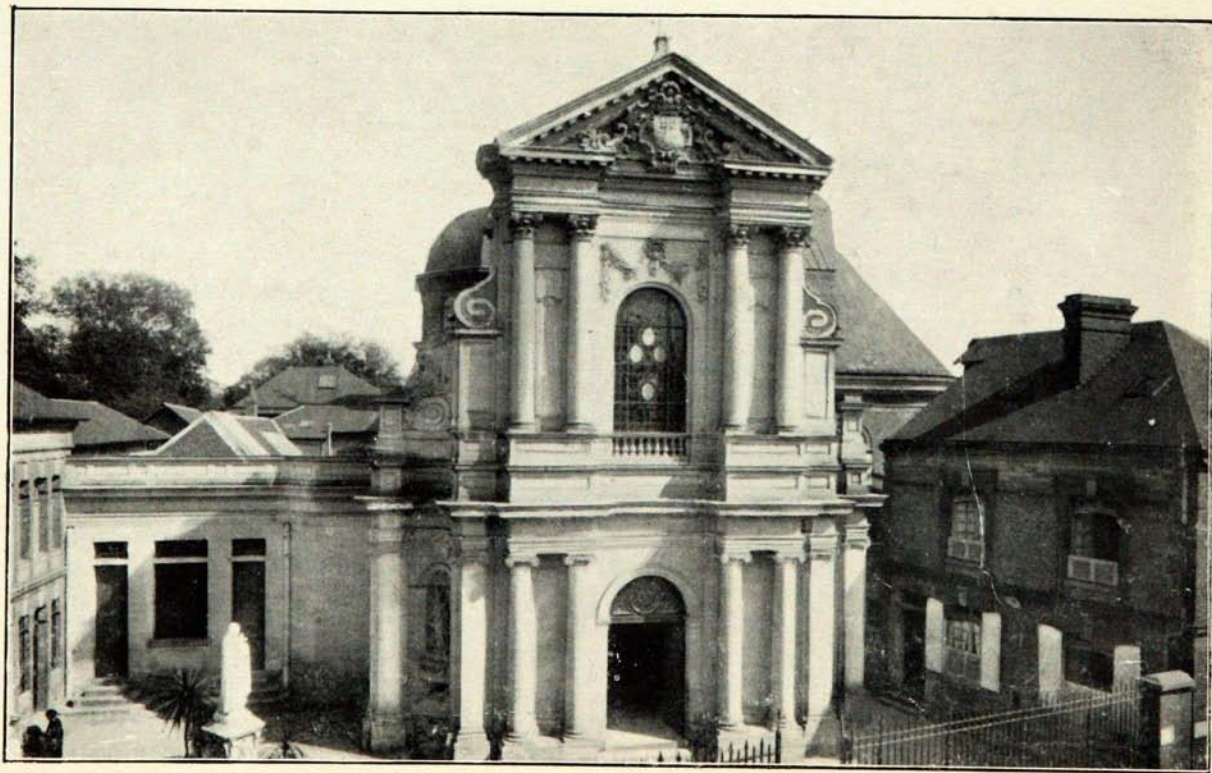
Retraite mensuelle qui nous plonge dans le silence, la prière et la méditation toute la matinée. La pluie ne désespère point. Inexorable, elle tombe nuit et jour. Depuis notre arrivée, Paris ne nous a montré qu'un ciel en grisaille, toujours prêt à pleurer. Habituees aux sourires du ciel de Rome, nous ressentons davantage l'ennui d'une pareille température.

La pension Sainte-Odile, que nous habitons depuis deux jours, est située sur la rue Saint-Guillaume, dans l'aristocratique faubourg Saint-Germain. Derrière une façade modeste, comme celle de tous les hôtels du quartier, elle présente des pièces d'une tenue riche mais sobre, pleine d'élégance et de dignité, tenue semblable à celle des grandes dames qui y ont vécu.

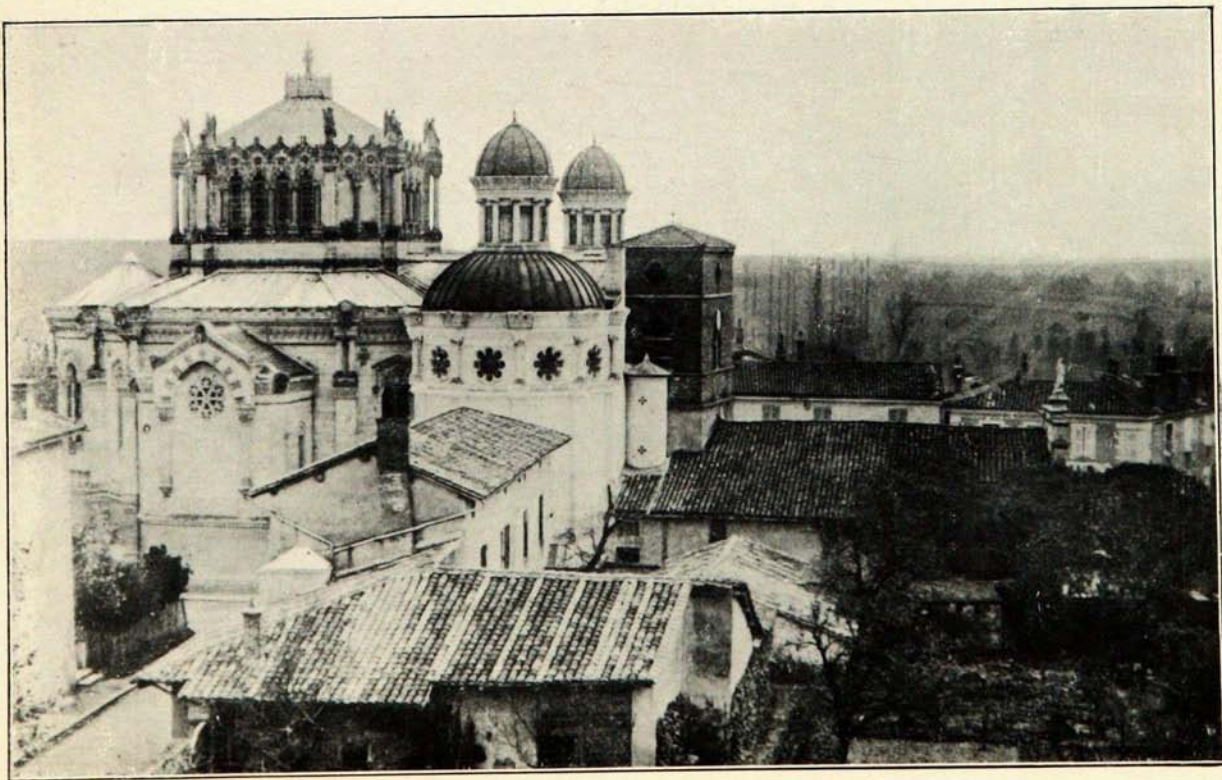
En regard de cette pension sont installés les bureaux du *Correspondant*, revue littéraire, historique et philosophique, née en 1829. Le *Correspondant* est resté fidèle aux grandes traditions de ses fondateurs et de ses illustres maîtres: Montalembert, de Falloux, Lacordaire, Dupanloup, Cochin, Monseigneur d'Hulst, de Broglie, Ollé-Laprune, Ozanam, de Lapparent. Il garde le même programme: Réunir les représentants les plus qualifiés des diverses opinions politiques sur le terrain commun des croyances et des libertés chrétiennes.

Au deuxième étage de l'immeuble du *Correspondant* habitent Léon Daudet et sa famille. A toute heure du jour et de la nuit, deux sergents de police montent la garde devant sa résidence. Cette mesure de sécurité fait présumer que la vie du chef royaliste est menacée.

Quoi qu'il en soit, le plus grand calme règne dans la rue Saint-Guillaume, même aux abords de l'Ecole des sciences politiques fréquentée par une foule d'étudiants, dont plusieurs de nationalité étrangère. Les futurs diplomates,



LISIEUX - La cour d'entrée du CARMEL et la Statue de Ste THÉRÈSE de l'Enfant - Jésus



ARS (Ain) - Vue d'ensemble de la nouvelle et de l'ancienne Eglises - Le Presbytère du
BIENHEUREUX et son Jardin

s'ils tiennent promesse, ne seront pas des turbulents.

Les pensionnaires de Sainte-Odile forment deux groupes. Le premier est composé de jeunes filles, élèves des différentes écoles du Quartier latin. On désigne ainsi un quartier parisien devenu au XII^{ème} siècle le centre de l'enseignement. Il est voisin du faubourg Saint-Germain et, comme lui, situé sur la rive gauche de la Seine. Là se sont groupés par affinités naturelles l'Institut, la Sorbonne, le Collège-de-France, les lycées Louis-le-Grand, Saint-Louis et Henri IV, l'Ecole normale supérieure et plusieurs autres institutions. Les religieuses de la Retraite du Sacré-Cœur, bien que sécularisées, n'enseignent pas les jeunes filles qu'elles hébergent. Elles ne peuvent que les surveiller.

L'autre groupe de pensionnaires est celui des dames rentières. C'est une société d'élite. Elle compte actuellement quatre comtesses et marquises dont l'une est Espagnole. Parmi les autres, d'origine française, figure la comtesse de Pellicar dont le nom rappelle un succès militaire de son mari, à l'époque du second empire. D'une naissance aristocratique, elle connut les fêtes brillantes des Tuileries sous Napoléon III. C'est avec beaucoup de simplicité qu'elle évoque ces souvenirs. Encore faut-il qu'on lui en fournisse l'occasion. Même modestie chez les autres grandes dames. Aucune d'elles ne nous a décliné sa qualité; mais la distinction de leurs manières et de leur langage, la noblesse de leurs sentiments auraient suffi pour nous la faire connaître.

Le personnel de la pension fêtait hier le retour d'une Mexicaine, nommée tout court mademoiselle Angéla. Ce chaleureux accueil témoigne de l'estime méritée par cette demoiselle qui paraît compter deux fois quinze ans. Elle revient à Paris pour tenir lieu d'ange gardien à son frère étudiant. Son français, bien que nuancé d'espagnol, est très intelligible. Nous avons hâte de l'entendre parler de la situation des catholiques mexicains, dont nous entretenons la presse depuis quelque temps.

Lundi, 8 novembre

Invitée à parler de son pays, mademoiselle Angéla défraie la conversation durant le dîner.

Après avoir rappelé l'ordonnance épiscopale du 1er août suspendant le culte public dans tout le Mexique :

« Le culte public devenu impossible, ajoute-t-elle, on osait croire à la possibilité du culte privé à domicile. Mais les décrets de Calles et les mesures de police poursuivent les catholiques sur ce terrain, proscrivant tout acte clandestin de culte, le prêtre en fût-il absent.

— Mais alors vos compatriotes subissent actuellement le sort des chrétiens de la primitive Eglise ?

— L'analogie est frappante. Aussi, le Pape autorise-t-il les prêtres à célébrer la messe, comme au temps des Catacombes, en surplis et en étole ou même sans aucun vêtement liturgique, à la célébrer sans autel, sans calice, avec une coupe ou un verre quelconque, en s'en tenant à l'Offertoire, à la Consécration et à la Communion. Autre souvenir des persécutions romaines : les laïques peuvent se communier eux-mêmes, porter la communion dans un linge ou dans une boîte aux malades, aux prisonniers.

— Les incarcérations sont-elles nombreuses ?

— On le dit. Je le crois sans peine car l'espionnage est bien organisé. Des prêtres, surpris dans l'exercice du saint ministère, ont même été fusillés.

— Mais comment Calles peut-il justifier ces exécutions ?

— Par des arguments que les empereurs romains Caligula, Claude, Néron ne répudieraient pas :

« Le Mexique lutte pour la suprématie du pouvoir civil. Il est vrai que nous avons enlevé aux prêtres catholiques le droit de suffrage ; mais il est juste qu'ils n'aient plus le pri-

vilège de citoyens dès l'instant qu'ils prêtent allégeance à l'étranger: à Rome. »

Voilà de quelle manière raisonne le fanatisme maçonnique. Les catholiques, comme le clergé mexicain, sont pleins de courage et d'espoir en Notre-Dame de Guadeloupe qui ne peut manquer de les secourir. »

Sur ce, mademoiselle Angéla nous distribue des photographies de la Vierge miraculeuse, afin de nous engager à la prier pour les persécutés.

Mardi, 9 novembre

L'événement d'aujourd'hui, c'est la visite du R. P. Valentin-Marie, o.f.m. Après dix-sept ans de ministère au Canada, il est revenu en France, sa patrie, pour y refaire sa santé.

Montréal surtout a bénéficié de sa science et de son esprit apostolique. Souvent, nos revues ont publié ses articles. Questions sociales ou religieuses étaient traitées par lui avec la même maîtrise. On ne s'en étonna plus, lorsqu'on apprit que le religieux revêtu de la bure franciscaine avait d'abord porté la toge du barreau français.

Actuellement, il vit à Paris. Le soin des âmes et la direction d'un bulletin de son Ordre se partagent son temps. Après nous avoir dit son attachement pour notre pays, il nous fait cet aveu: « Le ministère au Canada est consolant: on rencontre tant de foi, de piété! Cependant, les bonnes âmes sont moins viriles, moins trempées qu'ici, parce qu'elles ont moins lutté. »

Tempérament combatif, le révérend Père affirme, une fois de plus, sa prédilection pour les volontés énergiques,

les âmes aux convictions profondes, bien enracinées comme ces arbres qui ont subi l'assaut des vents et la violence des tempêtes.

Mercredi, 10 novembre

L'approche de la Saint-Martin nous est favorable: pas de pluie aujourd'hui. Il a fallu toute la puissance du saint patron de Tours pour déchirer les épais nuages qui voilaient le ciel de Paris et forcer le soleil à nous faire bon visage.

Monsieur l'abbé Grégoire se présente à la pension Sainte-Odile accompagné de monsieur Boulenger, chanoine honoraire d'Arras. Ce prêtre français est l'auteur d'un *Abrégé de la doctrine chrétienne* dont il fait hommage à notre Mère Générale. Il n'en est pas à son premier ouvrage. La noble passion du travail intellectuel mis au service de l'Eglise paraît être l'âme de sa vie.

On peut en dire autant de l'abbé Grégoire. Lui aussi est un laborieux. Etudiant à la Sorbonne après l'avoir été aux universités romaines, il veut prendre rang parmi les professeurs dont le savoir honore l'Eglise et lui prépare des fils distingués.

Jeudi, 11 novembre

Notre Mère Générale part pour Lisieux avec madame Tourangeau; sa compagne, convalescente de la grippe, ne

peut entreprendre ce pèlerinage. A son retour, elle écrit à Mère Assistante :

« Je reviens de Lisieux, joli et pittoresque petit village de la Normandie, à trois heures de Paris. La température a été superbe, chose assez rare en France, à cette saison de l'année.

« Nous y avons visité la chapelle du Carmel, la superbe châsse de la céleste Thaumaturge, la salle des reliques, puis, causé avec Sœur Anne-de-Jésus, cousine de notre Sœur Marie-Marguerite-de-Hongrie. Par un privilège insigne, m'a-t-on dit, la révérende Mère Prieure Agnès-de-Jésus, nous a favorisées, pendant une dizaine de minutes, d'un entretien tout cordial et très consolant.

« Le lendemain, nous entendions la messe et faisons la sainte communion dans la chapelle du monastère. J'ai prié de toute la ferveur de mon âme, suppliant la chère sainte Petite-Thérèse de nous donner l'intelligence de sa voie d'enfance spirituelle et de nous y faire marcher résolument; de nous aider aussi à l'imiter dans la pratique de la simplicité, de l'humilité et de la charité.

« Que de piété dans ces murs bénis! Tout respire le parfum des roses thérésiennes. J'ai vu des soldats en nombre agenouillés auprès de la châsse et absorbés dans une supplication ardente. Il y avait aussi des hommes, des femmes, des enfants; tous priaient avec ferveur.

« En passant par la sacristie, avant la messe, j'ai eu le plaisir de saluer le R. P. Georges-Etienne Villeneuve, sur le point de s'embarquer pour le Canada. Ces rencontres font oublier, pour un moment, les grandes distances qui nous séparent des nôtres.

« A Lisieux, nous avons aussi visité les Buissonnets tout remplis des souvenirs de la vie de famille de la Petite Fleur, puis l'abbaye des Bénédictines où l'on conserve des

objets de sa vie d'écolière, de sa première communion et de sa réception dans la congrégation de la sainte Vierge.

« Dans ces divers endroits, j'ai acheté grande quantité de cartes postales qui m'aideront à vous faire voir les lieux habités par l'aimable petite Sainte et les reliques que l'on y vénère. »

Il serait à souhaiter que ces cartes postales fissent le tour de nos couvents. Mais comme cela est peu probable, essayons de décrire ce qu'elles représentent.

Le monastère des Carmélites de Lisieux a la forme austère d'un grand cube de brique, percé de fenêtres à petits carreaux. Dans la cour d'entrée, sur un haut piédestal, la blanche statue de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus accueille les pèlerins.

La façade de la chapelle est dans le style du XVIIIème siècle, avec le double étage des deux ordres grecs superposés : l'ionique à la base, le corinthien à la partie supérieure.

L'intérieur n'offre rien de grandiose ; il plaît cependant par les harmonieuses proportions de l'ensemble et la lumière abondante qui fait ressortir les détails de l'ornementation.

Le groupe allégorique qui domine le maître-autel ne nous est pas inconnu, mais il dépasse de beaucoup, par la perfection des lignes et par l'expression des personnages, ceux que produisent les statuaires de Montréal. Comme elle est suppliante la sainte Carmélite à genoux devant la Vierge et l'Enfant-Jésus, au pied de la Croix drapée du saint Suaire et ornée de la sainte Face ! Quelle libéralité dans le geste de la divine Mère offrant les roses symboliques ! Quelle grâce dans le sourire de l'Enfant-Dieu ! A la prière de l'aimable Thaumaturge, les roses pleuvent sur le monde. C'est l'accomplissement de sa prophétique parole : « Je ferai tomber du ciel une pluie de roses. »

Est-il surprenant que l'enfant qui a fait cette promesse

soit devenue, selon le mot de Pie XI, « l'enfant chéri du monde entier » ?

Du maître-autel, les pèlerines sont attirées vers le gracieux transept qui s'ouvre en forme de rotonde. C'est là que, dans une vision de lumière, de pureté et de gloire leur apparaît l'humble religieuse que le Souverain Pontife vient d'exalter devant l'univers catholique.

Cette chapelle est le monument de la gratitude. Les peintures de la voûte ajourée, les scènes des vitraux multicolores, la draperie murale bleu azur et frangée d'or, constellée de roses qui s'effeuillent, la mosaïque du pavé où s'entremêlent lis et roses, tout exprime la bonté compatissante de Sœur Thérèse et la généreuse affection de ses protégés. Langage éloquent que la richesse de ce décor !

Comme la chapelle, la châsse révèle l'abondance des offrandes versées par les amis de la petite sainte mondiale. Cette châsse, merveille de ciselure, est un gracieux édicule en bronze doré. Une croix la domine : c'est l'insigne canonial du Supérieur du Carmel qui administra l'Extrême-Onction à la jeune sainte. Des guirlandes de roses en marquent les contours. A l'une de ces guirlandes s'enlace une banderole portant l'inscription latine qui explique cette apothéose : *Congratulamini mihi quia cum essem parvula placui Altissimo*. Réjouissez-vous avec moi, parce qu'étant petite, j'ai plu au Très-Haut. Le socle, en marbre légèrement teinté, est exhaussé sur trois larges degrés en marbre bleu turquin. Tandis qu'à la base du monument se dessine l'écusson du Carmel, au centre de la frise brillent les armoiries de celle qui se nommait Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la sainte Face.

Appuyée sur des coussins bleu de roi, la Sainte semble dormir. On dirait qu'un reflet d'éternité bienheureuse illumine son pur visage. Elle est vêtue d'une robe de velours brun et d'un manteau de satin blanc, l'un et l'autre bordés d'un milleret doré enrichi de pierres précieuses :

timide évocation du vêtement de gloire que lui ont acquis ses vertus. Une couronne de roses blanches, celle même de ses fiançailles mystiques, entoure son front. Sa main gauche presse sur son cœur le crucifix qui reçut son dernier soupir, tandis que la droite laisse échapper une rose.

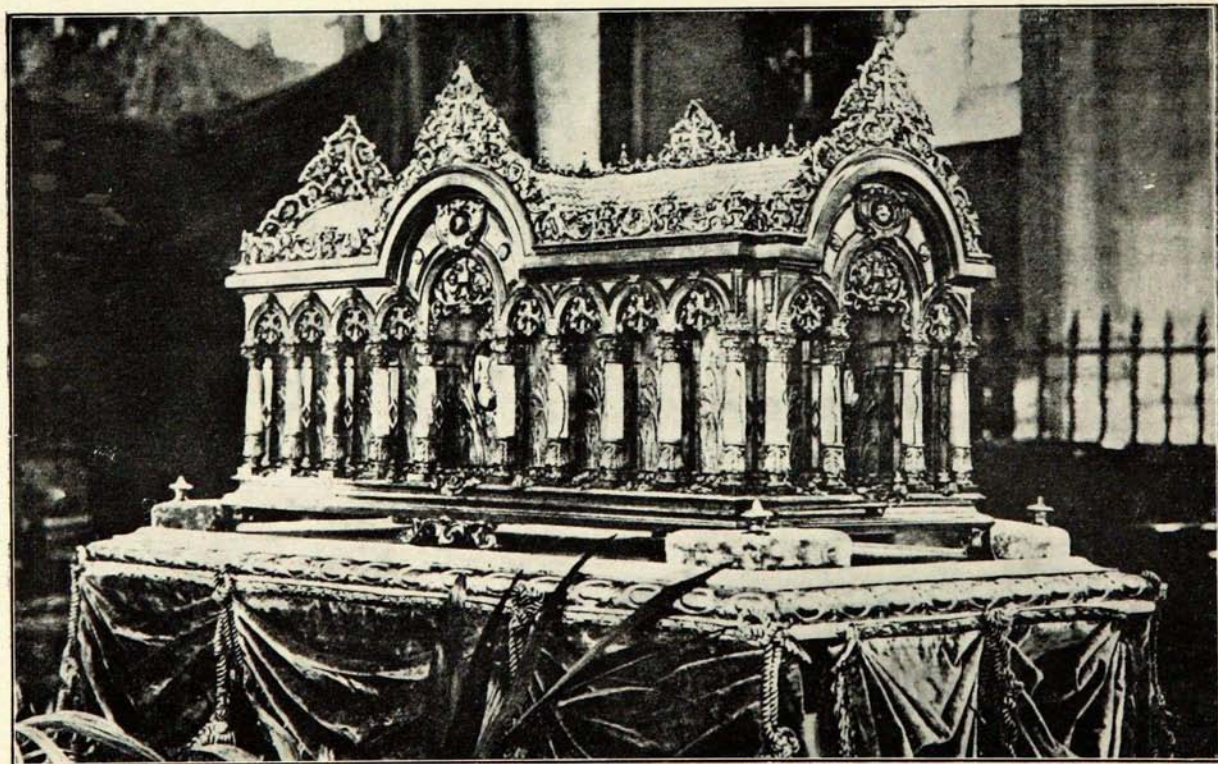
Deux anges de marbre, d'une éclatante beauté, veillent auprès d'elle. L'un d'eux, assis à sa tête, tient sur ses genoux l'Évangile ouvert où se lit ce passage : *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum*. Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. L'autre se tient debout, ailes déployées, au pied de la châsse. Du geste et du regard, il désigne un jeune enfant auquel il semble appliquer ces paroles écrites sur un parchemin : *Sapientiam præstans parvulis*. La sagesse est donnée aux petits.

Dans la pensée de l'artiste, cet ange étant destiné à symboliser la vie ascétique de la sainte moniale, effleure, d'une main, les cordes d'une harpe; de l'autre, il couvre de roses une croix couchée sur des nuages. Deux choses, en effet, résument la mission providentielle de Sœur Thérèse : chanter sans cesse le cantique de l'amour et dissimuler, sous le voile du sourire, les épines de la souffrance quotidienne.

Tout au fond de la salle apparaît, sous un léger campanile, la statue miraculeuse de la Vierge du sourire, celle qui, jadis, aux Buissonnets, s'avança vers Thérèse enfant et lui rendit la santé. Comme elle protégea son berceau, elle protège également sa tombe. Marie est toujours mère; elle veille toujours...

Une fraction notable des ossements de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est conservée dans un coffret en bois de rose, pour être portée en procession dans la petite châsse en vermeil offerte par le Brésil.

Une heure par jour, la salle des reliques s'ouvre aux pèlerins. En y entrant, ils se trouvent en face d'un portrait magnifiquement encadré de sainte Thérèse. Le peintre



LISIEUX - CHASSE de Ste THÉRËSE de l'Enfant-Jésus



LISIEUX - Intérieur de l'Église du CARMEL

Roybet l'a représentée debout, les bras chargés d'un crucifix fleuri de roses.

Dans de hautes vitrines à fond bleu, les vêtements de la jeune Carmélite: son long manteau blanc, ses voiles noirs, son lourd chapelet, la frêle couronne de roses de sa Profession religieuse.

D'autres vitrines plus petites renferment sa pelisse de baptême, sa toilette de première communion, la robe à ceinture rose qu'elle portait un jour de Fête-Dieu, lorsqu'elle effeuillait des fleurs au passage du Saint-Sacrement, enfin, le voile de tulle de sa Prise d'habit.

Au premier plan, sa blonde et abondante chevelure, toute bouclée et parée des lis de sa Vêtue.

En regard, ses instruments de pénitence: la croix et le bracelet de fer, la discipline, les cilices.

On voit encore la pauvre table de bois brun qui servait à la Sainte lorsqu'elle peignait des images, vendues ensuite pour aider la communauté à vivre; son humble chaise empaillée; une petite toile représentant Notre-Seigneur, et, comme posés là par elle, sa palette et ses pinceaux.

Une vitrine à trois étages conserve d'autres vestiges de la pauvreté carmélitaine: le modeste godet de grès et le couvert du réfectoire, les *alpargates* ou chaussures de corde, avec semelles de bois, enfin ses auxiliaires de travail: ciseaux, pelote d'épingles et aiguillier, tels que les a laissés Sœur Thérèse.

Pour jeter une note gaie dans ce décor, deux gerbes s'élèvent gracieusement: l'une de fleurs champêtres dont elle ornait la statue de l'Enfant-Jésus du cloître, l'autre formée des lis qui l'entourèrent sur son lit de mort. Au bas de celle-ci, dans un cadre, la palme toujours verte retrouvée lors de l'exhumation du 6 septembre 1910; et sous la gerbe de l'Enfant-Jésus, les couronnes de bluets tressées de sa main défaillante pour la Vierge Marie.

Placé un peu à l'écart, le coffret de chêne où reposèrent les ossements de la Servante de Dieu pendant les six dernières années qui précédèrent sa glorification.

Voilà les trésors du Carmel de Lisieux. Les reliques des saints sont, en effet, des choses précieuses. On les considère, à bon droit, comme des protections efficaces, des enseignements pratiques, des leçons permanentes de vertu.

Au sortir du monastère, les pèlerines n'ont plus qu'une pensée : aller visiter les Buissonnets et l'abbaye des Bénédictines pour remonter à la source de cette vie si pure et si haute qui a distingué sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ; car la Servante de Dieu était en germe dans la petite fille exquise et prédestinée qui se nommait Thérèse Martin : la religieuse n'a été que l'épanouissement de l'enfant, la fleur qui, sous l'influence d'agents favorables, s'est dégagée du bouton.

Les Buissonnets sont une villa située dans un quartier solitaire de Lisieux : grande maison d'allure confortable et aisée, pourvue d'un belvédère et entourée de jardins. En arrière, au milieu d'un bosquet de sapins, un groupe de marbre blanc représente monsieur Martin et sa fille au moment de l'entrevue où la jeune Thérèse demanda l'autorisation d'entrer au Carmel. Tous deux sont assis sur un simple banc. Thérèse, mains jointes, supplie... Le regard du père, dirigé vers le ciel, semble y chercher le courage et l'inspiration.

A l'intérieur, on voit, dans le vestibule, la cheminée où Thérèse enfant déposait ses souliers la nuit de Noël ; au second étage, la table de travail où elle préparait ses classes sous le regard de Jésus crucifié. Livres et cahiers, encrier et plumier, buvard et autres accessoires résument sa vie laborieuse d'écolière.

La chambre-oratoire de la famille est à cloison vitrée. C'est là qu'eut lieu la guérison miraculeuse de Thérèse. On y voit, à la même place, le fac-similé de la Vierge qui s'ani-

ma dans cette circonstance. Un petit autel, surmonté d'une verrière cintrée, occupe le fond de cette pièce.

Bien touchante est l'exposition des jouets de la petite Thérèse : cahiers d'images, livres de prix, jeu de dames, petit bateau à voiles, corde à danser, petit piano, poêle de cuisine en fer-blanc, cage d'oiseaux, poupée avec couronne de fleurs et robe longue débordant du petit lit d'osier, et mille autres objets familiers dont l'état de conservation est merveilleux. Ces jouets intacts présagent, il semble, ce que sera plus tard cette enfant : une jeune fille soucieuse de la beauté de son âme, une moniale attentive à ne présenter au bon Dieu que des œuvres parfaites.

Un portrait-médailion de la jeune Thérèse domine la porte de sa chambre à coucher. On retrouve, dans l'alcôve, le même lit massif garni de traversins, le même prie-Dieu où elle s'agenouillait matin et soir pour faire sa prière.

L'aurore de la vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus fut embaumée par la piété de même que par la tendre affection de sa famille. Au foyer, elle fut aimée et considérée comme une petite reine ; et pourtant, elle ne s'y attarda pas longtemps. La raison, elle-même l'expose dans une lettre à sa sœur aînée : « Sur la terre, écrivait-elle, il ne faut s'attacher à rien, pas même aux choses les plus innocentes, car elles nous manquent au moment où nous y pensons le moins. Seul, ce qui est éternel peut nous contenter. »

L'abbaye des Bénédictines de Lisieux s'honore de compter parmi ses élèves sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Aussi, les religieuses gardent-elles soigneusement, dans l'oratoire où elle se consacra à la sainte Vierge, plusieurs objets qui rappellent son souvenir : une de ses premières pages d'écriture, sa grammaire du cours moyen, son couvert de pensionnaire, une composition d'instruction religieuse, des décorations-récompenses souvent méritées et portées par elle, un crucifix apporté de Rome à sa maîtresse de catéchisme, une série d'images pieuses autogra-

phiées par la jeune Sainte, deux portraits la montrant à dix ans et à treize ans; autour de ce dernier se déploie, sous forme d'encadrement, son ruban d'Enfant de Marie.

De sa première communion, on conserve le tabouret où elle s'agenouilla, la draperie de son prie-Dieu, le crucifix et le missel de la rénovation des vœux de son baptême, la statue devant laquelle elle lut, au nom de ses compagnes, l'acte de consécration à la sainte Vierge, le 8 mai 1884.

Une peinture ancienne, représentant le Sauveur en croix, fut témoin des larmes de Thérèse, un jour que sa maîtresse de catéchisme disait la peine faite à Dieu par le péché véniel.

L'âme de Thérèse rendit toujours le son de la délicatesse. Devenue religieuse, elle ne voulait pas se plaindre des incommodités de la vie: « Le bon Dieu, disait-elle, a suffisamment de peine, Lui qui nous aime tant, d'être obligé de nous laisser sur la terre accomplir notre temps d'épreuve, sans que nous venions constamment Lui redire que nous y sommes mal; il ne faut pas avoir l'air de s'en apercevoir! »

Le pèlerinage de Lisieux est terminé. Notre Mère Générale et sa compagne ont respiré, chez les Bénédictines, les derniers parfums des « roses thérésiennes ». Au soir du 12, elles rentrent à Paris.

Dimanche, 14 novembre

La *Semaine religieuse* de Paris publie d'avance l'heure des offices dominicaux, dans les différentes églises de la capitale. Elle annonce aussi les prédicateurs qui s'y feront entendre. Cette gracieuse information permet à chacun de fixer, dès le samedi, son programme du lendemain.

Depuis hier, il est décidé que nous entendrons la grand'-messe à Saint-Eustache et que nous assisterons, dans l'après-midi, à la cérémonie commémorative de l'armistice célébrée à Montmartre.

L'église Saint-Eustache, comme toutes celles de France, est aujourd'hui tendue de noir. Au centre, un catafalque se dresse à la mémoire des soldats morts durant la dernière guerre. La paroisse en pleure cent quatre-vingt-quatorze dont les noms se lisent sur deux tablettes de marbre brun, dans la chapelle de l'*Ecce Homo*. C'est pour l'éternel repos de leurs âmes que va être chanté le service solennel.

La messe de *Requiem*, en plain-chant, est exécutée avec perfection par un chœur d'hommes et de garçonnets. Au moment du prône, un cortège, formé d'un prélat et de quelques ecclésiastiques, quitte le chœur, précédé d'un suisse en grande tenue et va prendre place dans une longue stalle en face de la chaire. Un autre officier accompagne de même le célébrant et les deux diacres jusqu'à la balustrade où trois fauteuils ont été apportés. Ce déplacement du clergé met en branle tous les fidèles. Chacun tourne pres-tement sa chaise et s'assied, dos à l'autel, pour voir le prédicateur et le mieux comprendre. L'attention est remarquable. Le vénérable curé lit et commente l'évangile du jour; il annonce les offices de la semaine et fait part à ses paroissiens d'une lettre pastorale du cardinal Dubois, relativement à saint Louis de Gonzague dont la translation du crâne, de Mantoue à Rome, donnera lieu à de grandes solennités.

L'église Saint-Eustache est, dit-on, la première église de Paris pour la musique religieuse et les exécutions avec orchestre les jours de fête. Au point de vue architectural, elle offre un curieux mélange de gothique et de renaissance. Quoi qu'il en soit, l'ensemble produit une impression de grandeur élégante. Elle est mieux éclairée que Notre-Dame et Saint-Sulpice. Ses verrières, surtout les rosaces des transepts, sont remarquablement belles. Le chœur est

vaste et riche: autel en marbre, stalles en chêne sculpté, parquet en mosaïque.

En visitant les chapelles latérales, nous rencontrons le tombeau de Colbert, ministre des finances sous Louis XIV, et celui de Jean-Philippe Rameau qui porte en dédicace: Hommage de la société des compositeurs de musique de Paris.

Sur le conseil des dames de la pension Sainte-Odile, nous partons immédiatement après le dîner pour la basilique de Montmartre, afin d'y prendre des places. A notre arrivée, les nefs latérales, destinées à la foule anonyme, sont déjà aux trois quarts remplies. La grande nef grillée est réservée aux membres de l'Adoration.

A 2h. 45, aux premiers appels lancés par la Savoyarde, du haut de son campanile, commence le défilé des drapeaux à travers la nef centrale. On les compte par centaines. Témoins des sanglants combats de la grande Guerre, ils portent dans leurs plis glorieux l'honneur de la France et le souvenir de l'assistance divine. Comme aux jours de Jeanne d'Arc, c'est à Dieu que la France doit sa victoire, c'est également à Dieu qu'elle vient en rendre hommage, pour la neuvième fois, dans une fête religieuse solennelle.

A peine les derniers porte-drapeaux ont-ils pris place dans le sanctuaire, que la chorale entonne le *Magnificat*. L'orgue vibre, les voix aussi. Dans cette expression de gratitude, on sent battre le cœur de la France catholique. Au *Gloria Patri*, fronts et drapeaux s'inclinent dans un mouvement d'ensemble, comme pour dire: Non pas à nous, Seigneur, mais à la Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit, soit la gloire dans les siècles des siècles!

Dans toute cérémonie à Montmartre se fait entendre la voix de la réparation. Entre le cantique de l'action de grâces et le *Pitié, mon Dieu!* si expressif et si suppliant, il n'y a d'autre transition qu'une brève modulation de l'orga-

niste. Dès les premières notes, la foule devient un chœur immense. Elle implore miséricorde et demande pardon...

On ne saurait rien imaginer de plus émouvant : le cœur se gonfle ; les larmes viennent aux yeux. Qui dira l'efficacité de la prière de ces milliers de justes !

Nous avons hâte de voir monter en chaire le conférencier annoncé par la *Semaine religieuse* : Monseigneur Périé, protonotaire apostolique du diocèse d'Orléans. Il y paraît bientôt enveloppé du regard de ses nombreux auditeurs. Dans un langage plein de force, de solidité, de conviction, le distingué prélat retrace l'histoire de la dernière guerre. Il développe avec art les leçons qui se dégagent du dévouement et de la mort des soldats tombés au champ d'honneur. « Entendez, dit-il en terminant, ces héros vous dire par delà la tombe : Soyez unis ! La force naît de l'union. Un peuple divisé est un peuple affaibli que l'ennemi peut surprendre et humilier rudement. Cette union des cœurs, nous devons la demander surtout devant Jésus exposé dans l'ostensoir ; car, ne l'oublions pas, l'auguste sacrement est, par excellence, le sacrement de la concorde et de l'entente. »

Ce discours terminé, Son Eminence le cardinal Dubois, dont la présence rehausse encore la grandeur de la cérémonie, donne à l'assemblée, d'une façon très solennelle, la bénédiction apostolique.

Pendant le Salut, on chante les *Litanies du Sacré-Cœur* ainsi que le *Te Deum* de la victoire et du rétablissement de la paix. La bénédiction avec l'ostensoir est annoncée par le clairon : nouveau salut des drapeaux.

Bientôt un chapelain de la basilique se présente à l'ambon et lit, d'une voix très distincte, la consécration de la France au Sacré-Cœur de Jésus. Quelle formule touchante ! et tant de fois répétée dans ce sanctuaire ! En l'écoutant, on sent croître sa confiance dans le triomphe final du Christ-Roi au pays de ses prédilections.

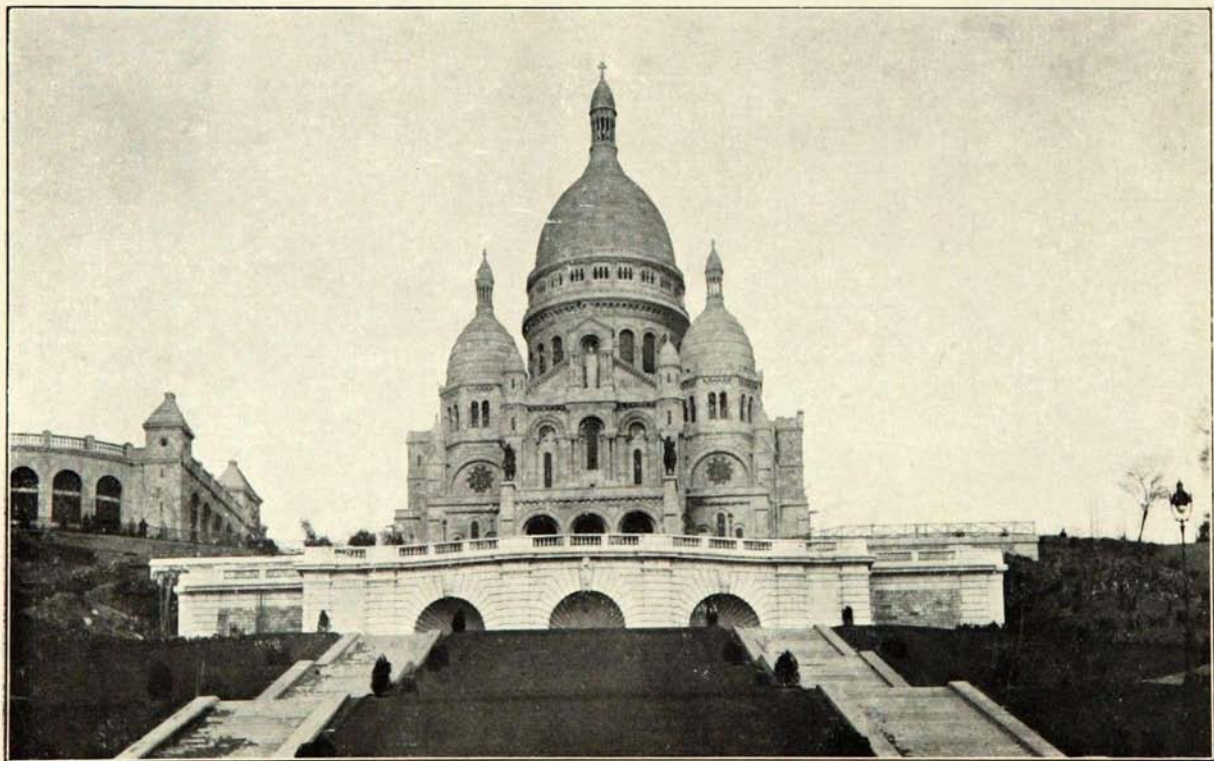
Tout semble fini. Soudain, le chant lugubre du *De profundis* remplit l'immense vaisseau. C'est la prière pour les morts de l'affreuse guerre. Seigneur, faites miséricorde à ceux que nous pleurons; donnez à tous le lieu du rafraîchissement, de la lumière et du bonheur éternel.

Au moment où la foule, en flots pressés, s'écoule par toutes les issues, commence, au pied de l'autel, la récitation du rosaire eucharistique par les confrères de l'Adoration. Depuis 1885, la garde d'honneur autour de Jésus-Hostie ne s'est interrompue ni jour ni nuit, accomplissant l'hommage expiatoire et la supplication permanente de la France repentante et consacrée; car Montmartre, chacun le sait, est la basilique du Vœu national de la France au Sacré-Cœur pendant les effroyables désastres de l'invasion étrangère de 1871.

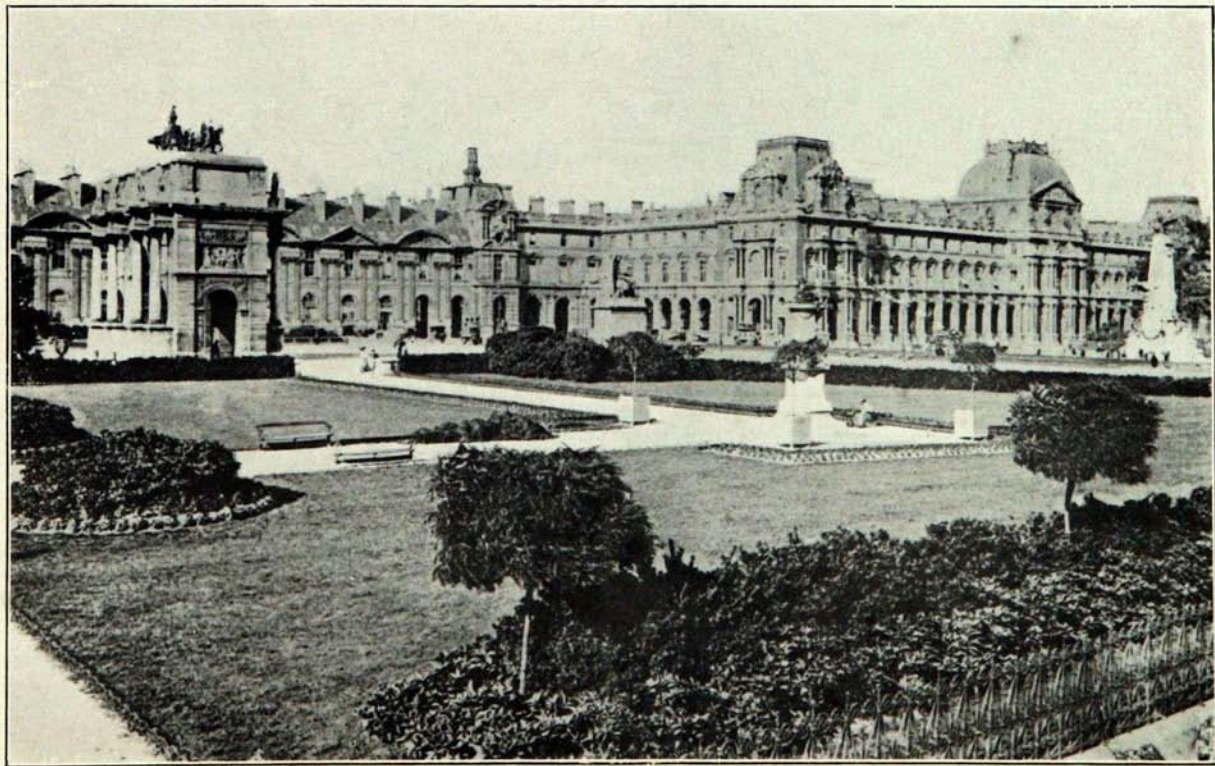
L'érection de ce monument est la tardive réponse au message de Notre-Seigneur, communiqué au roi Louis XIV par sainte Marguerite-Marie. Ce fut le cardinal Guibert, archevêque de Paris, qui en prit la glorieuse initiative. Lui-même fixa l'emplacement de la basilique sur la colline de Montmartre, *Mons martyrum*, dont le nom évoque le souvenir de saint Denis et de ses compagnons martyrs.

La basilique du Sacré-Cœur, construite en pierre blanche, dresse sa masse romano-byzantine sur une hauteur de quatre cent trente pieds. De tous les points de Paris, on aperçoit les cinq dômes qui la couronnent. Ses dimensions sont considérables: huit mille personnes peuvent y trouver place.

Lorsque, pénétrant à l'intérieur, on remonte l'allée centrale, on a devant soi, tout au fond de l'abside, une image du Sacré-Cœur aux bras largement ouverts. Le retable du maître-autel représente le Christ en croix et, de chaque côté, les Apôtres. Les dix-huit stalles du chœur sont en bois d'essences variées, y compris le cèdre du Liban envoyé par le patriarche des Maronites. Le dallage est formé



PARIS - BASILIQUE du SACRÉ - CŒUR de MONTMARTRE



PARIS - La Place du CARROUSEL et le nouveau LOUVRE

d'un entrelacement de marbres multicolores. La table de communion est en fer forgé et en cuivre repoussé.

Autour de la nef, des chapelles nombreuses décorées de statues, de vitraux et de mosaïques honorent la mémoire des saints. C'est, sans doute, par allusion à la générosité des bienfaiteurs que la chapelle Saint-Michel est dite de l'armée; la chapelle Saint-Louis, du barreau; la chapelle des saints Côme et Damien, des médecins; la chapelle Saint-Jean-Baptiste, du Canada.

L'heure avancée nous presse de quitter la basilique. Comme souvenir de notre pèlerinage, nous achetons des livrets illustrés, des médailles du Sacré-Cœur et des cartes postales qui prendront bientôt le chemin du pays.

Notre arrivée à la pension coïncide avec la bénédiction du Saint-Sacrement. Nous y assistons de nouveau. En vérité, jamais dimanche n'a été plus intégralement consacré au Seigneur.

Lundi, 15 novembre

Depuis longtemps projetés, nos pèlerinages à Notre-Dame du Marillais et à Sainte-Anne d'Auray auront lieu cette semaine. En conséquence, nous quittons Paris ce matin pour Varades, village de la Loire-Inférieure, où nous attend le R. P. Louis-Marie Fillaudeau, de la Société de Marie. Ami de notre Communauté, qu'il a connue pendant son long séjour à Dorval, ce bon Père se met généreusement à notre disposition pour la visite des sanctuaires susmentionnés.

A 7 heures précises, nous arrivons à la gare du Quai d'Orsay, d'où rayonnent les voies d'Orléans. Dix minutes

plus tard, le train s'ébranle sans secousses ni jets de vapeur. La traction du convoi, sur un parcours de trois mille mètres en tunnel, se fait par l'électricité.

Rares sont les voyageurs à cette heure matinale. Nous sommes absolument seules dans notre compartiment. Le silence de l'intérieur et le demi-jour de l'extérieur invitent au recueillement, à la prière. D'un commun accord, nous accomplissons une partie de nos exercices religieux de la journée.

Pendant ce temps, le soleil monte à l'horizon et la locomotive file à grande allure. Orléans! Saluons en passant l'héroïne qui en fut la libératrice au XV^{ème} siècle. Dans cette ville, Jeanne d'Arc a deux statues monumentales; une église lui est consacrée. On conserve la maison historique où elle logea pendant le siège de 1429.

Le vaillant avocat de la Pucelle, celui qui l'a fait inscrire au calendrier des saints, vient de mourir. Le 23 septembre dernier, Son Eminence le cardinal Touchet, évêque d'Orléans, rendait sa belle âme à Dieu, après avoir consacré vingt années de labeur incessant au service de celle qu'il nommait complaisamment: « ma Jeanne ». La vie de l'éminent postulateur semblait s'être identifiée avec la cause de la Bienheureuse qu'il voulait conduire à la gloire de la canonisation. Ce bonheur lui fut accordé en 1920. A Rome, sous la coupole de Saint-Pierre, il eut la suprême consolation d'entendre le Pape infaillible proclamer vierge et martyr sa Jeanne bien-aimée. Comblé dans ses vœux, le digne prélat dut vivre des jours d'actions de grâces en attendant l'appel du Seigneur.

A Orléans, nous rencontrons la Loire que le chemin de fer longe, mais à quelque distance, jusqu'à son embouchure.

Bientôt nous allons voir les célèbres châteaux de la Loire, disons-nous en regardant par les fenêtres du wagon.

« Voici déjà celui de Blois, dit obligeamment une dame qui vient de s'installer à côté de nous. Il fut construit par Louis XII, François Ier et Gaston d'Orléans. Quelques parties ont été récemment restaurées, mais l'aile Louis XII existe encore avec ses deux tours saillantes renfermant des escaliers en limaçon. Ils sont à pente si douce que princes et chevaliers les montaient à cheval pour atteindre la terrasse.

— Quelle est cette construction flanquée de tours à toits coniques que l'on aperçoit plus loin?

— C'est le château de Chaumont qui date du XV^{ème} siècle; un vrai château féodal avec créneaux, mâchicoulis et fossé: le pont-levis se lève chaque soir. Il appartient depuis longtemps aux ducs de Broglie. Il servit de retraite à madame de Staël lorsque Napoléon l'exila de Paris. La baronne y reçut alors l'hospitalité de sa fille devenue, par son mariage, duchesse de Broglie.

Désignant de la main un autre point de l'horizon:

« Amboise apparaît là-bas, dit-elle, dominée par son château-fort bâti sur un rocher escarpé. L'histoire de la ville se confond avec celle du château dont l'origine est romaine. Les rois de France y résidèrent assez souvent. Charles VIII y naquit et y mourut. Ce souverain ainsi que Louis XII et François Ier le reconstruisirent et François II s'y réfugia lors de la prise d'armes des calvinistes. Le site d'Amboise est si beau qu'il faillit l'emporter sur Versailles lorsque Louis XIV conçut l'idée de son merveilleux palais. »

Le train s'arrête un instant à Tours et nous voyons avec regret descendre l'intéressante voyageuse. Finie la « tournée des châteaux »... en chemin de fer!

Depuis quelque temps, nous sommes en pleine Touraine, le *jardin de la France*. Et quel jardin! renommé pour son agréable climat, ses plaines fertiles, ses routes bordées d'élégants peupliers, ses côteaux couverts de vignobles.

Dans le flanc des collines crayeuses sont creusées, côte à côte, les logettes des vigneron. Pour toute ouverture, une porte vitrée. Les générations se succèdent dans ces habitations primitives, dont les occupants sont peut-être plus heureux que les riches propriétaires des châteaux de la Loire. Ce ne sont pas les pièces d'or, mais bien plutôt l'absence de désirs qui fait le bonheur. « J'ai peu de désirs, disait saint François de Sales, l'homme le plus heureux de son temps, au dire de ses biographes, et pourtant, si je pouvais renaître, je voudrais n'en avoir aucun. »

La Touraine est une région hérissée de moulins à vent. Les premiers aperçus attirent notre attention. Elles sont si jolies à voir, ces grandes ailes qui tournent majestueusement sous la poussée du vent. Infatigables, elles évoluent tout le jour; ce soir, à la brunante, on verra leurs silhouettes se mouvoir encore à l'horizon. L'activité de ces moulins révèle la fécondité du sol tourangeau pour la production des céréales comme l'effet révèle la cause. Lorsque les meules n'ont plus de grain à broyer, les ailes s'immobilisent, de même que les bras humains se croisent quand ils n'ont rien à faire.

Nous stationnons successivement à Saumur, où demeure la Communauté des Sœurs de Sainte-Anne de France, puis à Angers, ville importante à tous les points de vue. Elle est le siège d'un évêché dont le titulaire, Monseigneur Rumeau, a plus d'une fois reçu la visite de son ami, Monseigneur Bruchési. L'enseignement libre y a établi des Facultés catholiques pour les provinces occidentales de la France. Angers est une véritable pépinière religieuse: quinze Congrégations y ont pris naissance et s'y développent malgré les obstacles suscités par le gouvernement. Personne n'ignore, chez nous, que les maisons du Bon-Pasteur de Montréal sont les filiales du Bon-Pasteur d'Angers.

A 2h. 30, nous arrivons à Varades. Fidèle au rendez-vous, le R. P. Fillaudeau est à la station. Tout en nous disant son bonheur de revoir des Sœurs de Sainte-Anne de

Lachine, il nous invite à monter dans l'auto d'un de ses amis. Chemin faisant, ce bon Père nous soumet le programme qu'il a tracé pour notre agrément. C'est une perfection du genre; aussi, l'acceptons-nous d'emblée, sans aucune modification.

Nous voici bientôt au Marillais, petit bourg situé au confluent de l'Evre et de la Loire. Il compte à peine une trentaine de familles; mais son pèlerinage de Notre-Dame l'a rendu célèbre surtout dans l'Anjou, la Bretagne et la Vendée, provinces parcourues par le Bienheureux Grignon de Montfort. C'est donc à juste titre que les Pères de la Société de Marie sont devenus les chapelains de ce pèlerinage. Dans le dessein d'en faire connaître l'antique origine et les phases diverses, le R. P. Fillaudeau a publié, en 1925, une intéressante notice dont voici le résumé.

Vers l'an 430, sous le roi Clodion le Chevelu, la sainte Vierge apparut au Marillais, *Maria de lacu*, à saint Maurille, évêque d'Angers. Elle tenait dans ses bras l'Enfant-Jésus; et de ses lèvres souriantes, elle laissa tomber ces paroles: « La volonté de mon Fils et mon bon plaisir sont que tu fasses célébrer la fête de ma Nativité. »

Après cette apparition, la fête du 8 septembre prit le nom de *fête Angevine*, et la sainte Vierge elle-même reçut le nom de *Notre-Dame l'Angevine*. On l'honora par l'érection d'une chapelle qui fit place ensuite à une basilique construite par Charlemagne, comme ex-voto d'une victoire remportée en ce lieu par Audulphe, son lieutenant. L'empereur en confia le soin aux Bénédictins de Saint-Florent, dont il avait restauré le monastère avec magnificence.

A l'époque des invasions normandes, la région fut dévastée. Les Barbares détruisirent tout, excepté l'autel de la Vierge. Les moines, obligés de s'enfuir, ne revinrent que cent ans plus tard, avec la permission de Hastings, duc des Normands, établi à Nantes.

Aussitôt restauré, le sanctuaire de Notre-Dame du Marillais vit de nouveau les populations des Mauges¹ accourir aux pieds de Marie. Incendié en 1076, il fut reconstruit incessamment par un abbé de Saint-Florent.

Durant tout le moyen âge, l'affluence des pèlerins au Marillais fut considérable. On y venait de loin, même d'Allemagne et d'Angleterre. Le jour de la Nativité, les prêtres ne suffisaient pas à lire les évangiles et recevaient pour cela jusqu'à cinq cents écus. Il fallait tuer plus de cent bœufs pour nourrir la multitude.

Mais la Révolution de 1793, fatale aux autels comme aux couronnes, interrompit ce beau mouvement en saccageant l'église et en faisant disparaître la statue de la Vierge, objet de tant de vénération. Lorsque la paix religieuse fut rétablie, une nouvelle statue remplaça l'ancienne et les pèlerinages à Notre-Dame l'Angevine reprirent leur cours.

Il y a une trentaine d'années, les Pères de la Société de Marie entreprirent au Marillais la construction d'une église en pierre blanche de Saumur. Grâce à la générosité des pèlerins, elle est presque achevée. Tout, dans cet édifice, concourt à symboliser la simplicité, la grâce et la pureté de Celle que l'on y honore : un toit pointu sans autres ornements qu'une statue de la Vierge et trois petites croix, des murs immaculés découpés de rosaces et de hautes fenêtres à triples baies ; à l'intérieur, l'ampleur des cintres de la voûte, la légèreté des colonnes couronnées d'élégantes volutes, la dentelle de la balustrade du balcon qui court, tout le long de la nef, sur une série d'arcades. Que Marie doit aimer ce décor et cette architecture ! Que cette blancheur doit lui plaire !

C'est vers les 3 heures qu'elle reçoit notre première visite et notre première prière. Pour honorer sa Nativité, nous lui offrons l'hommage de notre Communauté née, sous

(1) Les Mauges : région de l'ancien Anjou comprise dans le département de Maine-et-Loire.

ses auspices, le 8 septembre 1850. Ce jour-là, notre Mère fondatrice, comme autrefois saint Maurille, élevait un temple à la gloire de Dieu et de sa sainte Mère. Et ce temple, aux pierres vivantes, c'est notre Institut dédié, dès son berceau, à Notre-Dame de Bonsecours.

Nous quittons l'église pour nous rendre à la maison des chapelains. C'est le royaume du R. P. Fillaudeau, puisqu'il en est le supérieur. Nous y trouvons un dîner préparé à la canadienne. Cette délicatesse a dû coûter des préoccupations au bon frère cuisinier : nos usages lui étant tout à fait inconnus.

Bientôt, la communauté, composée de huit religieux, se trouve réunie au parloir. L'un d'eux, entendant le nom de notre Mère Générale, lui dit : « C'est donc aujourd'hui votre fête patronale, ma révérende Mère, puisque le 15 novembre est la Saint-Léopold. » — « Comment ai-je pu l'oublier ! reprend vivement le R. P. Fillaudeau. Ah ! malheureuse mémoire ! que tu nous joues de vilains tours ! Mais les grandes fêtes ont des lendemains : tout n'est donc pas perdu pour vous, ma révérende Mère. Ma messe de demain, à l'autel de Notre-Dame, sera dite à vos intentions. »

Voilà, certes, un oubli bien réparé.

La courte veillée, au coin du feu, est pleine de charmes. Saillies heureuses et bons mots voltigent sur les lèvres comme les étincelles dans le foyer. Les souvenirs y ont aussi leur place. . . Et la mémoire du bon Père Fillaudeau, accusée tout à l'heure d'infidélité, prend, en ce moment, la plus éclatante revanche.

Le couvre-feu a sonné : encore une visite à Notre-Dame l'Angevaine. Au seuil de l'église, nous rencontrons la mère Bournigaut, bonne vieille du quartier, chargée de nous préparer le couvert pour la nuit, dans la maison inoccupée d'un ami du Père Fillaudeau. A la lueur d'une chandelle, elle nous conduit à la chambre qu'elle a meublée pour nous. Rien n'y manque : ni l'espace, ni le feu clair dans l'âtre,

ni les bons lits, ni les bougeoirs, ni les allumettes... les allumettes de la *mère* Bournigaut! car la petite vieille est marchande d'allumettes: elle-même nous l'a dit. Comme un ange gardien, elle passe la nuit à côté de nous, dans une toute petite chambre.

Mardi, 16 novembre

Ce matin, bien avant le jour, la *mère* Bournigaut nous conduit à l'église, toujours à la lueur de sa chandelle. Nous y entendons trois messes en union avec la sainte Vierge, pour assurer l'efficacité à nos demandes. Pendant ce temps, de longs cierges se consomment en l'honneur de Notre-Dame. Notre Mère Générale n'oublie jamais d'associer l'aumône à la prière: son cœur généreux lui en fait une loi.

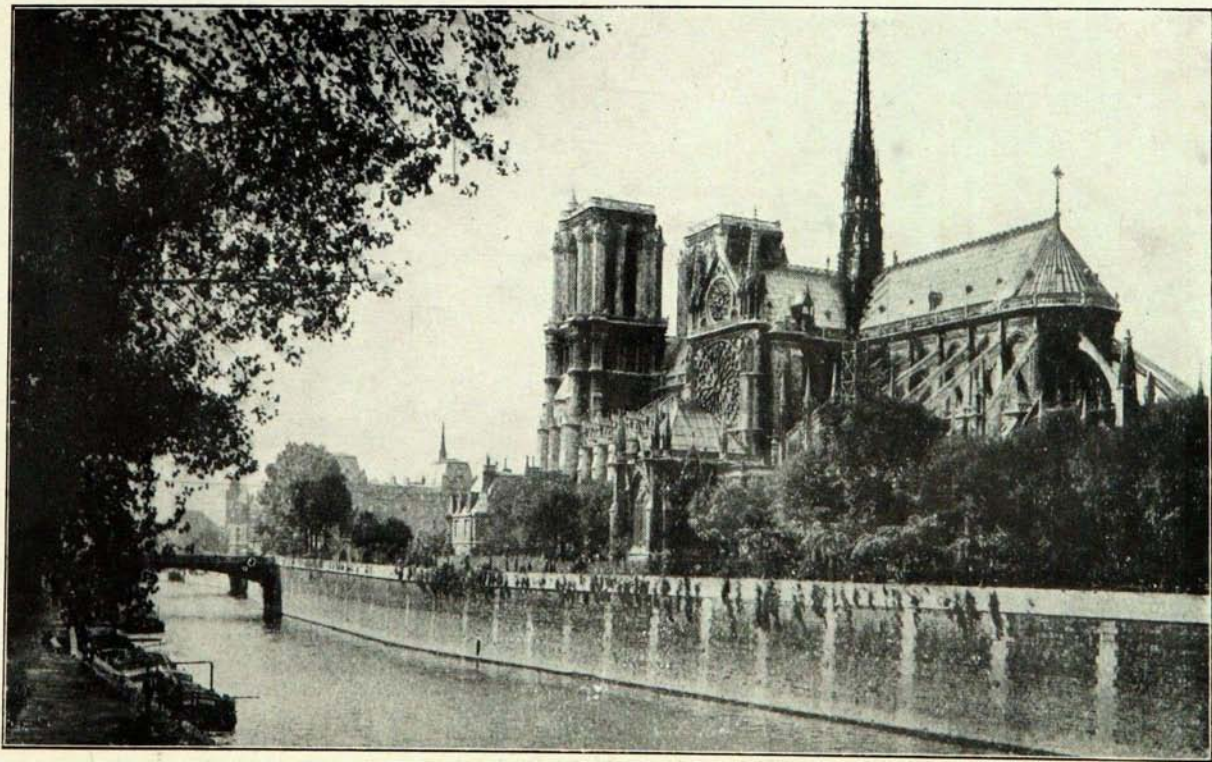
Après le petit déjeuner, nous visitons le jardin du couvent où fleurissent encore, malgré la saison avancée, roses, fuchsias et reines-marguerites. De même, les légumes: choux, betteraves, laitues continuent à croître. Les vignes n'ont rien produit cette année. Par contre, les poiriers se sont chargés de beaux fruits; nous y avons goûté: ils sont savoureux.

Par suite du débordement périodique de la Loire, tout le Marillais est inondé durant l'hiver et le printemps. Il prend alors l'aspect d'un lac et les maisons ne sont habitables qu'au premier étage. Ainsi, chaque année, les religieux doivent quitter leur rez-de-chaussée pendant la crue des eaux et le restaurer ensuite à grands frais. Et pourtant, ils aiment le Marillais et ne consentiraient pas à s'éloigner de la Vierge qui fait le bonheur de leurs jours.

A quelque distance du bourg, sur les hauteurs du mont Glonne, est situé le village de Saint-Florent-le-Vieil. Nous



PARIS - La Ste CHAPELLE et le PALAIS de JUSTICE



PARIS - NOTRE DAME

partons à pied pour le visiter. En compagnie du R. P. Fil-laudeau, Vendéen d'origine, ce pèlerinage historique promet d'être intéressant. Un champ au bord de la route porte le nom de *Pré des martyrs*. Deux mille Vendéens y sacrifièrent leur vie pour défendre la liberté de leur foi.

Un calvaire en granit, haut de trente pieds, nous rappelle le souvenir du bienheureux Grignon de Montfort. C'est lui qui a inauguré les croix de carrefour en Bretagne. Il en a peuplé le pays. Mais il en existait en France depuis très longtemps. Une légende bretonne dit qu'un disciple de Joseph d'Arimathie débarquant à Morlaix, en l'an 72, évangélisa la ville et fit ériger, au point de rencontre de deux routes, une colonne surmontée d'une croix. Cet exemple se généralisa tellement qu'au début du moyen âge il était d'usage courant, en France, d'élever des calvaires à la croisée des chemins. Avec nos ancêtres, la pieuse coutume franchit les mers et se répandit dans notre pays. Partout sur le bord de nos routes, ils dressèrent la croix comme symbole de leur foi. Et comme tout passe devant elle, elle demeure un signe d'éternité.

Nous voici au sommet de la colline, sur la place de l'église. Au bas coule la Loire tranquille, à demi voilée par le brouillard. Dans une île rapprochée de la rive fut tiré le premier coup de canon de la guerre de Vendée. Une haute colonne de granit érigée à Saint-Florent, par la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI, garde la mémoire des soldats vendéens tombés, sous les balles républicaines, victimes de leur attachement à la religion et à la royauté.

En parcourant la vieille église, nous rencontrons le tombeau du marquis de Bonchamp, général vendéen vainqueur à Thouars, à Torfou et à Saint-Florent. Un grand sarcophage en marbre noir porte ses armes — une épée avec la devise : Dieu et le roi ! —, les noms de ses victoires et des couronnes de laurier. Sa statue, blanche comme les *lys* qu'il a vaillamment défendus, tranche sur cette urne sombre qu'elle domine. A ses pieds, on a gravé sa dernière

parole: *Grâce aux prisonniers!* Son cœur magnanime intercédait, à l'heure suprême, en faveur de cinq mille républicains condamnés à être fusillés.

Dans la crypte, construite avec une belle voûte ogivale, sont conservées les reliques de saint Florent, abbé du monastère de Glonne, mort au commencement du Vème siècle.

L'abbaye bénédictine, attenante à l'église, remonte au XIIIème siècle. C'est un admirable chef-d'œuvre de style gothique et de sculpture sur bois.

Nous revenons au Marillais pour prendre le dîner, faire nos adieux à Notre-Dame, aux bons Pères chapelains ainsi qu'à la *mère* Bournigaut qui, en ce moment, fait sa lessive au bord de l'Evre; puis nous partons en auto pour Saint-Laurent-sur-Sèvre.

La campagne que nous traversons est merveilleusement belle sous un ciel qui s'éclaire. Des routes nombreuses, comme d'immenses rubans, s'y déroulent à perte de vue, entre des haies vertes de genêts, d'ajoncs et de houx aux baies rouges. Par ci, par là, une touffe d'or émerge du buisson: c'est un ajonc tardif qui se hâte d'épanouir ses fleurs avant l'arrivée de l'hiver. Les châtaigniers, aux troncs robustes et aux feuilles pourpres, font songer aux érables canadiens. Et tout cela s'étale sur un parcours de cinquante-deux kilomètres.

Aux beautés naturelles s'ajoutent les souvenirs historiques. « Ce pays, dit le R. P. Fillaudeau, fut le théâtre de la guerre de Vendée. Il fut arrosé et pénétré du sang de milliers de martyrs. Le parcourir, c'est faire un pèlerinage sans fin. »

La Romagne, village natal du R. P. Fillaudeau, est sur notre chemin. Nous nous y arrêtons pour saluer son vénérable père qui porte ses quatre-vingt-quatre ans sans fléchissement de taille et sans cheveux blancs. La Providence lui a laissé, pour prendre soin de lui, un fils et une

filles remplis de dévouement. Dispensé du travail, il en fait néanmoins tous les jours : on dirait deux amis qui ne se peuvent séparer. Oh ! le beau soir d'une vie laborieuse ! A la santé de l'heureux vieillard, nous prenons une délicate tasse de thé chaud, puis, nous remontons en voiture.

A notre arrivée à Saint-Laurent, nous sommes reçues chez les Filles de la Sagesse, avec une cordialité démonstrative, par la Supérieure Générale et ses Assistantes.

La visite de leur établissement nous fait passer deux heures pleines d'intérêt. La chapelle est un grandiose monument gothique. Son clocher exceptionnellement élan-cé la désigne à distance. Elle possède de belles orgues. Les verrières sont à double sujet, mettant en corrélation la vie du Bienheureux Grignon de Montfort avec celle de Jésus, le divin Modèle. La chaire surprend d'abord par ses proportions ; elle émerveille ensuite par le fini de ses sculptures. La rampe de ses deux escaliers est en pierre blanche de Saumur. Par l'heureuse combinaison des ajours avec les feuilles de vigne et les grappes de raisin, le sculpteur en a fait une œuvre délicate et de grande valeur. On en peut dire autant de la table de communion qui en est comme le prolongement artistique : mêmes motifs liturgiques, même perfection de travail.

Le fondateur de la Sagesse a une fort belle statue, sur piédestal, dans la cour d'honneur, en face de l'église. Un oratoire du couvent garde son corps renfermé dans une châsse en bronze doré. Cette châsse, surmontée d'une statue en argent de la sainte Vierge, a la forme d'une arche, parce que le Bienheureux, dans ses écrits, appelle Marie *l'Arche d'alliance, l'Arche sainte*. Comme sainte Thérèse de Lisieux, le Bienheureux de Montfort a ses attributs : un crucifix, un chapelet. Toute sa vie de missionnaire ne se résume-t-elle pas dans la prédication de la croix et du rosaire ?

Derrière l'église s'étend le jardin divisé en deux parties : l'une, destinée à la culture des légumes et des arbres fruitiers — poiriers et cerisiers — est confiée aux soins des frères convers de la Société de Marie ; l'autre, parcourue par la Sèvre, sert à la récréation des religieuses. C'est un endroit charmant planté de marronniers, de chênes et de châtaigniers. L'araucarie s'y étale avec tant d'exubérance qu'on la croirait dans sa localité propre ; de même le gynérion argenté, dont la vaste panicule soyeuse se balance avec grâce. A côté de ces plantes exotiques, l'hortensia et le rosier forment de superbes buissons qui fleurissent encore gentiment. Les chrysanthèmes vivent en serre. On les cultive pour l'ornementation des autels. Ce qu'il en faut pour une seule parure dans une si grande église ! Mais la sacristine n'a pas à craindre d'être à court : des centaines de pots sont à sa disposition.

Des rochers naturels ont permis d'établir, le long de la rivière, une miniature de Lourdes et de petites solitudes pour les retraitantes. Plus loin, c'est la Salette ; puis la Voie douloureuse conduisant au cimetière des Sœurs. Nous renonçons à le parcourir pour pouvoir visiter quelques pièces du couvent.

Au rez-de-chaussée, nous traversons le réfectoire. Les tables, sans tiroirs, sont garnies d'ustensiles. A la place de chaque Sœur, une assiette creuse en étain, un gobelet de même métal, une serviette contenant une cuiller et une fourchette en buis — le couteau, à ressort, se portant dans la poche —, une petite cruche de vin pour mêler à l'eau, seul breuvage dont on use. Le café est proscrit par la règle et le thé considéré comme médicament.

Le menu du déjeuner est invariable. Il consiste en un bouillon aux légumes servi avec du pain. Les autres repas ne sont pas soumis à cette intangible uniformité.

Toutes les pièces entrevues portent le cachet d'une grande pauvreté. Sur les planchers en bois mou, quelques

lisières de *catalogne*; les lits, sans couchettes, reposent sur de simples tréteaux.

Le respect des traditions est tel à la Sagesse, qu'après deux cents ans d'existence, on y retrouve les usages primitifs parfaitement conservés. Détail probant: le nombre des épingles de la coiffe, fixé dès l'origine, n'a été ni augmenté ni diminué.

Le noviciat est prospère; il compte actuellement deux cents sujets. Ce recrutement considérable prouve la fécondité de la sève chrétienne au pays de nos ancêtres. Elle coule moins abondante qu'autrefois, il est vrai, mais la France reste encore la première nation missionnaire.

Comme les beaux jours, les agréables rencontres durent peu. C'est pour nous le moment de partir. Nous quittons les Sœurs de la Sagesse charmées de leur accueil et de leurs délicates prévenances. La révérende Mère Supérieure, apprenant que nous allons bientôt à Lourdes, nous prie de nous arrêter dans leur couvent de Bordeaux. Et pour que l'hospitalité réponde à ses désirs, elle charge sa secrétaire des informations préalables. Invitée par Mère Générale à visiter notre communauté de Lachine, lorsqu'une mission officielle l'appellera au Canada: « Je m'en ferai un plaisir, répond la bonne Mère, heureuse de connaître les honorées voisines de nos Sœurs de Dorval. »

Une voiture nous conduit à la gare, après une pieuse station au tombeau du Bienheureux Grignon de Montfort, dans l'église paroissiale. La compagnie d'une religieuse de la Sagesse agrémente le voyage. A notre arrivée à Nantes, nous en rencontrons deux autres qui nous amènent à la *Petite-Providence*: c'est le nom d'un orphelinat de la Sagesse.

Mercredi, 17 novembre

Nous avons trouvé à la Petite-Providence l'hospitalité que son nom nous permettait d'espérer. Ce n'est pas peu dire. Après la messe, célébrée par le R. P. Fillaudeau, nous quittons les bonnes Sœurs que nous aimons déjà. Il est convenu que nous les reverrons après notre pèlerinage d'Auray, étant donné que nous prendrons à Nantes le train de Lourdes.

Le port de Nantes, que côtoie la voie ferrée, est très intéressant. Son commerce maritime et ses chantiers de constructions navales couvrent ses eaux de vaisseaux variés. Par delà les navires à vapeur qui déchargent leur cargaison dans les entrepôts de la rive, mille corvettes, semblables à des oiseaux en repos, ont replié leurs voiles et se laissent bercer doucement par les flots de la Loire.

Sur le parcours, nous rencontrons la petite ville de Redon devenue populaire depuis que Larrieu a chanté ses châtaignes, puis Vannes beaucoup plus considérable et adossée contre une colline sur laquelle elle étage ses quartiers modernes.

Le pays que nous traversons est un peu triste : l'eau des pluies automnales inonde les plaines basses. Une couche de lichen enveloppe tous les arbres ; cette végétation parasite leur donne piteuse mine.

Les maisons en pierre des champs présentent toutes le même aspect : toit en pente à deux cheminées, façade percée d'une porte et de deux fenêtres avec contrevents aux volets clos. Elles rappellent de très près les antiques maisons de pierre que l'on rencontre encore çà et là dans nos campagnes.

Nous arrivons à Auray vers 10 heures. Les filles de la Sagesse y ont un établissement considérable servant à la fois de retraite aux religieuses âgées et d'institution aux

jeunes filles aveugles ou sourdes-muettes. Nous y sommes reçues par la Supérieure provinciale de Bretagne qui y réside.

Ce couvent, nommé la *Chartreuse d'Auray*, fut construit au XV^{ème} siècle par les fils de saint Bruno et abandonné à l'époque de la Révolution. Les filles de la Sagesse en firent l'acquisition en 1812 et lui conservèrent son nom primitif. La chapelle a subi peu d'altérations. On y retrouve les quarante stalles des religieux et la cloison claustrale qui séparait le chœur de la nef réservée aux séculiers. Ces pièces de sculpture révèlent beaucoup d'habileté et un grand souci de la perfection. A cause de leur fini artistique, deux bancs ont été estimés à plusieurs milliers de francs. Au-dessus des hautes boiseries également admirables pour leur beau relief, une série de tableaux reproduit la vie du Sauveur.

La sacristie possède une chasuble confectionnée avec de petits morceaux d'étoffe, multiformes et multicolores, provenant des vêtements des martyrs de Bretagne et de Vendée. La main d'une pieuse dame les a habilement agencés en une croix liturgique. Ce travail lui a coûté six ans.

Le cloître est une véritable galerie de peintures murales à la mémoire de saint Bruno. Dix-sept épisodes de sa vie, reproduits par le pinceau de Lhermitais, sont racontés en vers latins bien alignés sur de grands panneaux. Les plus émouvants de ces épisodes s'intitulent : la prière de saint Bruno, sa vision, sa mort, son apo théose.

Le réfectoire, également digne d'une visite, garde, comme souvenirs du passé, ses boiseries en chêne et ses colonnes doriques, sa voûte en berceau aux armoiries de la Bretagne, sa chaire sculptée et ses longues tables où les religieux s'asseyaient deux fois la semaine. Les autres jours, ils prenaient leurs repas dans leurs cellules respectives.

Une autre salle de la primitive Chartreuse, c'est la bibliothèque où nous rencontrons un groupe d'élèves sourdes-

muettes en exercice de couture. Les *parlantes*, invitées à réciter, s'en acquittent bien. L'habileté des Sœurs de la Sagesse dans ce genre d'éducation est incontestable. C'est à leur institution de Larnay qu'eut lieu la merveilleuse transformation de Marthe Obrecht privée tout à la fois de l'ouïe, de la parole et de la vue. Depuis ce succès initial, combien d'âmes de jeunes filles, également fermées au monde extérieur, ont été mises *hors de leur prison!*

Comme au temps des Chartreux, les corridors s'éclairaient, le soir, au moyen de lanternes à parois métalliques percées d'une petite ouverture par laquelle passe la faible lumière d'une chandelle. Dans les autres pièces de la maison, la lampe à pétrole règne en maîtresse: on n'y a fait encore aucune installation électrique.

A proximité du couvent, s'élève le mausolée des *Martyrs* de Quiberon. On désigne ainsi les sept cent onze émigrés français qui, après s'être réfugiés à Londres, tentèrent, en 1795, un débarquement dans la baie de Quiberon. Le général républicain Humbert vint à leur rencontre. Sur la promesse qu'il leur fit de les épargner, s'ils mettaient bas les armes, ils se rendirent et furent, quand même, fusillés dans une prairie près d'Auray.

Le monument de ces royalistes, victimes de la perfidie révolutionnaire, consiste en une grande chapelle sobrement décorée: sur les murs, un revêtement de marbre, noir dans sa partie inférieure et blanc dans sa partie supérieure; à la voûte, une couronne, des palmes et autres figures symboliques.

Un bloc de marbre, représentant un catafalque couvert de sculptures expressives, porte les bustes de Sombreuil et de Soulanges avec cette inscription: *Tombeau des royalistes, courageux défenseurs de l'autel et du trône.* C'est l'œuvre du sculpteur Louis Petitot mort en 1862.

A l'intérieur s'ouvre l'ossuaire où, pêle-mêle, ont été dé-



Ste ANNE D'AURAY en BRETAGNE La - BASILIQUE



Ste ANNE D'AURAY - Intérieur de la BASILIQUE

posés leurs restes mortels. Le temps, qui détruit tout, ronge peu à peu ces ossements. En un siècle, leur niveau a baissé d'un mètre.

La bonne Sœur de la Sagesse qui nous accompagne nous fait observer que la porte du tombeau, qu'elle referme derrière nous, a été fabriquée avec le bronze des canons des émigrés. C'est une œuvre d'art. Le pavot et le sablier en sont les principaux éléments décoratifs.

En 1823, la duchesse d'Angoulême présidait à la pose de la première pierre de ce monument. Un peu plus tard, le duc, son époux, assistait à la translation des ossements des victimes. Des bas-reliefs de grandes dimensions gardent mémoire de ces deux événements.

Après le diner, nous visitons les aveugles de l'Institution. Elles sont une cinquantaine, la plupart boursières, comme les sourdes-muettes, de la municipalité d'Auray. Leur maîtresse religieuse souffre de cécité comme ses élèves : condition favorable à la sympathie. Après un solo de piano — *Sur les bords du Gange* — exécuté par une jeune fille du groupe, toutes chantent *Le Pardon breton*, par Chaminade.

Que c'est triste de voir tous ces yeux éteints ! Et dire qu'aucune lumière ne brillera pour eux, hormis celle de l'éternité ! Il y a tant de belles choses à voir en ce monde ! tant de merveilles à admirer !

Il est 2 heures. Nous partons avec le R. P. Fillaudeau pour Sainte-Anne, à cinq milles de la Chartreuse d'Auray.

Le culte de sainte Anne en Bretagne remonte à une époque lointaine, puisqu'une chapelle bâtie en son honneur, au village de Ker-Anna, fut détruite vers l'an 700. De cette antique construction, il n'était resté qu'un souvenir vague et quelques ruines, dans le champ du Bocenno où la statue de sainte Anne avait été enfouie. Le XVII^e siècle allait être témoin de la restauration de la dévotion popu-

laire à sainte Anne, et l'humble village qui portait son nom, devenir un centre de pèlerinage et comme la capitale religieuse de la Bretagne.

Yves Nicolazic, vertueux paysan de Ker-Anna, fut l'instrument choisi par la Providence pour accomplir ses desseins.

Il semble que sainte Anne, avant de charmer le regard de son serviteur par la radieuse beauté de ses apparitions, ait voulu le familiariser avec le surnaturel. Durant les dix-neuf mois qui précèdent la découverte de la statue, la vie de Nicolazic est remplie de prodiges extraordinaires. Tantôt son oreille perçoit le bruit d'une multitude en marche, tantôt elle est ravie par des mélodies d'une merveilleuse douceur. Le plus souvent, c'est la lumière d'un flambeau, tenu par une main visible, qui éclaire sa maison pendant la nuit ou qui guide ses pas lorsqu'il rentre tard au logis.

Un soir, après le coucher du soleil, Nicolazic et son beau-frère étaient allés, à l'insu l'un de l'autre, chercher leurs bœufs dans un pré voisin d'une fontaine. Avant de les ramener, ils voulurent les faire passer à l'abreuvoir. Les animaux refusent d'avancer, comme si un obstacle se dressait devant eux. Les deux paysans s'approchent, et quel n'est pas leur étonnement d'apercevoir, au milieu d'une éblouissante lumière, une dame majestueuse revêtue d'un habit de lin éclatant comme la neige. Sa main droite tenait un flambeau allumé et ses pieds reposaient sur un nuage.

Cette vision se renouvela souvent à Nicolazic seul, en divers endroits. C'était toujours la même attitude, la même majesté, le même silence.

Le 25 juillet 1624, veille de la fête de sainte Anne, Nicolazic revenait chez lui en récitant le chapelet. La nuit était déjà tombée lorsqu'il passa près de la croix qui portait son nom parce qu'il s'y arrêtait pour prier. A ce moment, la dame mystérieuse lui apparut de nouveau. Mais

cette fois elle parla. Elle appela le paysan par son nom et lui dit quelques mots d'un ton fort doux comme pour le rassurer. Puis, elle l'accompagna jusqu'à sa maison, l'éclairant de son flambeau. Arrivée à cet endroit, elle disparut. Jamais Nicolazic n'avait été aussi impressionné.

Au cours de la nuit, l'apparition se répète. La dame dit son nom; elle apprend à Nicolazic l'antiquité de son culte en Bretagne et l'investit d'une mission.

« Yves Nicolazic, dit-elle, ne craignez point; je suis Anne, mère de Marie. Dites à votre recteur que, dans cette pièce de terre appelée le Bocenno, il y a eu autrefois, même avant l'existence d'aucun village, une chapelle dédiée à mon nom. C'était la première de tout le pays. Il y a neuf cent vingt-quatre ans et six mois qu'elle est ruinée. Je désire qu'elle soit rebâtie au plus tôt et que vous preniez ce soin, parce que Dieu veut que j'y sois honorée. »

Cette révélation faite, sainte Anne disparut. Nicolazic avait reçu un mandat dont l'accomplissement devait lui coûter bien des peines et des difficultés. Sainte Anne l'encourageait, lui promettant l'argent nécessaire pour faire exécuter l'ouvrage demandé.

Nicolazic hésitait toujours.

Dans la nuit du 7 mars 1625, sainte Anne se montre à son messenger, lui disant d'appeler ses voisins et de les amener avec lui au lieu où le flambeau le conduira. Six paysans de Ker-Anna le suivent heureux et pleins d'espoir, comme jadis les Mages guidés par l'étoile. Arrivé en face du Bocenno, le flambeau quitte le chemin, pénètre dans le champ et se dirige vers l'emplacement de l'ancienne chapelle. Trois fois il s'élève dans l'air et s'abat sur le sol où il disparaît à sa troisième chute. Les paysans creusent à cet endroit et découvrent une vieille statue en bois, détériorée par un long séjour dans la terre, mais conservant néanmoins quelques traits assez frustes et des ombres de couleurs.

A partir de cet événement, les difficultés de l'entreprise confiée à Nicolazic s'aplanissent. Bientôt la chapelle est construite, les pèlerinages commencent. Le culte de sainte Anne était restauré en Bretagne.

Au commencement du XIX^{ème} siècle, un nouveau Nicolazic, monsieur l'abbé Guillouzo, se fit mendiant de sainte Anne pour lui élever une basilique à la place de l'ancienne chapelle. En quelques années, il recueillit deux millions. Pendant que s'élevait l'édifice en granit armoricain et avec des proportions grandioses, il faisait appel aux meilleurs artistes pour le décorer. Aussi la basilique d'Auray est-elle une œuvre d'art autant qu'une œuvre d'amour et de foi.

On entre et c'est une teinte grise reposante. Du granit, encore du granit, partout du granit. Il s'élève en colonnades; il forme les murs, il forme la voûte. Et les sculptures les plus fines se jouent à sa surface. On dirait que, pour glorifier sainte Anne, le dur granit a changé de nature; qu'il est devenu une pierre tendre se prêtant aux dessins les plus délicats.

L'autel dédié à sainte Anne occupe le bras gauche du transept. C'est là que nous allons nous agenouiller pour prier notre céleste Patronne, lui parler de l'Institut canadien qui se réclame de son nom béni et de sa haute protection. Une statue en bronze doré la représente debout avec la Vierge enfant. Dans le piédestal apparaît la moitié du visage de l'ancienne statue retrouvée au Bocenno.

Une relique insigne, — fragment d'os mesurant deux pouces environ — dans un encadrement de cuivre, sous verre convexe, est fixée à un pilastre, près de l'autel. Cet accès facile nous permet de la vénérer à loisir.

Le couronnement de sainte Anne a eu lieu en 1868, par un légat du pape Pie IX. En cette fête, la plus solennelle que l'on ait vue dans le pays, soixante mille pèlerins acclamè-

rent la souveraineté séculaire de *Notre-Dame sainte Anne* sur la Bretagne.

Les pèlerinages à son sanctuaire d'Auray ne cessent en aucune saison. La tradition de venir à Sainte-Anne est plus qu'une habitude, c'est un véritable besoin de la piété bretonne; d'où le dicton populaire:

Mort ou vivant, dit-on,
A Sainte-Anne, une fois, doit aller tout Breton.

Pour visiter le Trésor, nous traversons la sacristie et le cloître des Carmes dont le couvent est devenu un séminaire. Ce Trésor est une collection de souvenirs et d'ex-voto. On nous fait voir le portrait de Nicolazic, une croix de processions et un reliquaire de sainte Anne offerts par le pape Léon XIII, un calice, une soutane et une mosette ayant appartenu à Pie IX, une chasuble confectionnée par la reine Anne d'Autriche, une bannière et un dais en velours rouge brodé d'or donnés par l'empereur Napoléon III, une croix surnommée *l'unique du monde* d'un travail artistique sur cuivre vraiment merveilleux, le masque du Pénitent de Kériolet, ce personnage d'Auray qui, au XVII^{ème} siècle, étonna par la rigueur de sa pénitence ceux qu'il avait scandalisés par sa vie licencieuse, des centaines de croix de guerre, des épauettes d'officiers de marine, des nacelles et même de minuscules avions.

Les ex-voto qui témoignent d'une guérison figurent dans la basilique; ils ornent les murs de la chapelle de sainte Anne et se comptent par centaines: éloquente manifestation de la puissante bonté de la céleste Thaumaturge.

Le désir d'acheter des objets de piété nous conduit dans un magasin sur la place de l'église. Soudain, le son du *binou* se fait entendre. Une danse s'organise en pleine rue: dix-huit couples d'âge varié, se tenant par la main, forment une chaîne fermée. Ce sont des salutations, des civilités en cadence, des approches délicates à pas rythmés

et gracieux. Quelle belle et modeste danse! à l'honneur ici, aux noces d'aujourd'hui, comme elle l'était aux noces d'autrefois.

Et ces costumes bretons, rien de si joli! Une robe en soie noire avec corsage montant, pourvu de manches, et jube longue, garnie inférieurement d'une bordure en velours de même couleur; autour du cou, un large rabat blanc dont l'élégance rivalise avec la fraîcheur de la coiffe en dentelle; un tablier en soie ou en peluche aux teintes claires et richement brodé: voilà la toilette féminine.

Les hommes portent l'habit *matelot* avec veste galonnée, et le grand chapeau à rubans.

Idéale Bretagne, où les mœurs sont demeurées patriarcales; pays des calvaires et des clochers à jour, des *menhirs* et des *dolmens*; région où fleurit la piété autant que le pittoresque, tu as vu naître grand nombre de nos pères. Sois fière de tes fils. Ils ont si profondément enraciné chez nous la foi bretonne, qu'elle y est encore en pleine vitalité.

Pendant que nous rentrons dans la basilique, pour allumer des cierges à l'autel de sainte Anne, le carillon du clocher colossal chante la mélodie du cantique: *Vers son sanctuaire*. Ainsi, des deux côtés de l'Atlantique, dans la vieille France et dans la nouvelle, sainte Anne entend les mêmes voix aériennes comme elle perçoit, sans doute, les mêmes accents du cœur.

Le retour à Auray s'effectue par le village de Pluneret. Nous entrons au cimetière où reposent, côte à côte, Monseigneur de Ségur et sa mère, Sophie Rostopchine. Ce rapprochement rappelle l'intime communion de pensées et d'affections dans laquelle ont vécu le fils et la mère.

Jeudi, 18 novembre

Ce matin a lieu notre pèlerinage à la basilique de Sainte-Anne. Nous y arrivons à la demi-obscurité et sous une pluie battante. Le R. P. Fillaudeau offre le saint sacrifice aux intentions de notre Communauté, à l'autel de la statue miraculeuse. Nous sommes seules dans la chapelle pour nous unir au célébrant, seules aussi pour recevoir la communion de sa main. Notre action de grâces a lieu pendant la célébration d'une seconde messe dite au maître-autel.

En signe d'adieu, nous vénérons une dernière fois la relique de notre bonne mère sainte Anne, lui demandant une bénédiction, une faveur pour chacune de ses filles.

L'heure avancée nous accorde juste le loisir de prendre un petit déjeuner au Grand hôtel de France, — qui n'a de grand que le cœur de ses hôtelières — d'acheter quelques cartes postales illustrées et de prendre le train pour Nantes. Encore faut-il la présence d'esprit et l'agilité du R. P. Fillaudeau pour nous permettre d'y monter à temps.

Nous voici de retour à la Petite-Providence qui nous accueille comme la première fois. Les Filles de la Sagesse, qu'elles soient de Saint-Laurent, de Nantes ou d'Auray, n'ont qu'une même manière d'exercer l'hospitalité; mais cette uniformité n'est pas celle qui engendre l'ennui. Se fatigue-t-on d'une prévenante bonté?

Au cours de l'après-midi, nous allons visiter l'Hôtel-Dieu, vaste établissement fondé par Napoléon III et tenu par quatre-vingt-quatre Sœurs de la Sagesse. Neuf cents malades y sont hospitalisés. Il est construit à la manière des couvents européens: de longues ailes entourant un jardin; dans ces ailes, une seule série de pièces s'ouvrant sur un large corridor qui sert de promenade aux patients. Par les multiples fenêtres, le jardin leur envoie, dans la belle saison, le parfum de ses fleurs et la fraîcheur de ses eaux jaillissantes.

Les salles consacrées au traitement par le radium nous intéressent vivement. « Nombreuses sont les cures opérées par le radio-actif, nous dit la religieuse chargée du département. Les sujets guéris sont tenus de se rapporter à date régulière; ce qui permet de constater la permanence de leur guérison. »

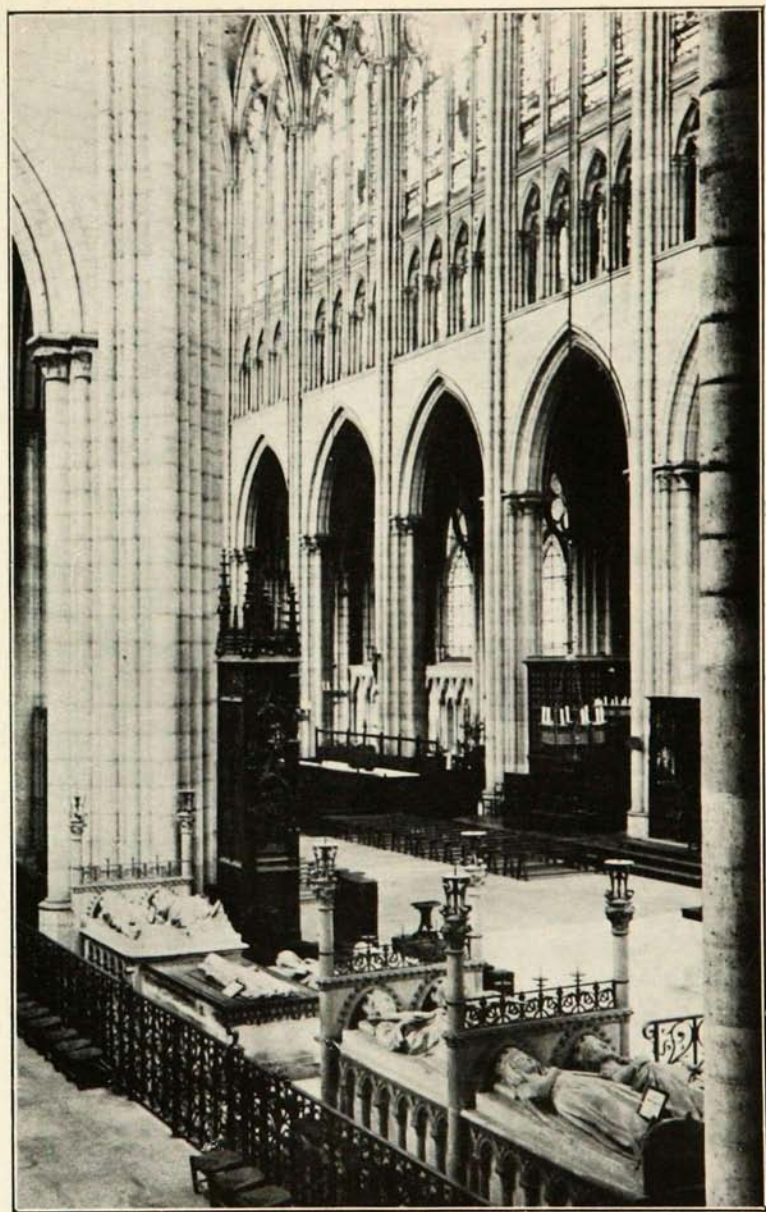
A notre retour à la Petite-Providence, la bonne Mère nous amène à l'ouvroir. Une cinquantaine d'orphelines s'y exercent aux travaux à l'aiguille. Les plus habiles — et c'est le grand nombre — confectionnent des trousseaux de mariage. Les recettes de leur travail soutiennent l'orphelinat qui prend soin de leur jeunesse et les prépare à la vie.

La récréation du soir nous met en contact avec la communauté des religieuses. Rien ne peut nous être plus agréable. Le R. P. Fillaudeau, l'âme de la conversation, excelle à mettre en scène les plus timides et à fournir à chacune l'occasion de tirer son épingle du jeu. C'est fort amusant.

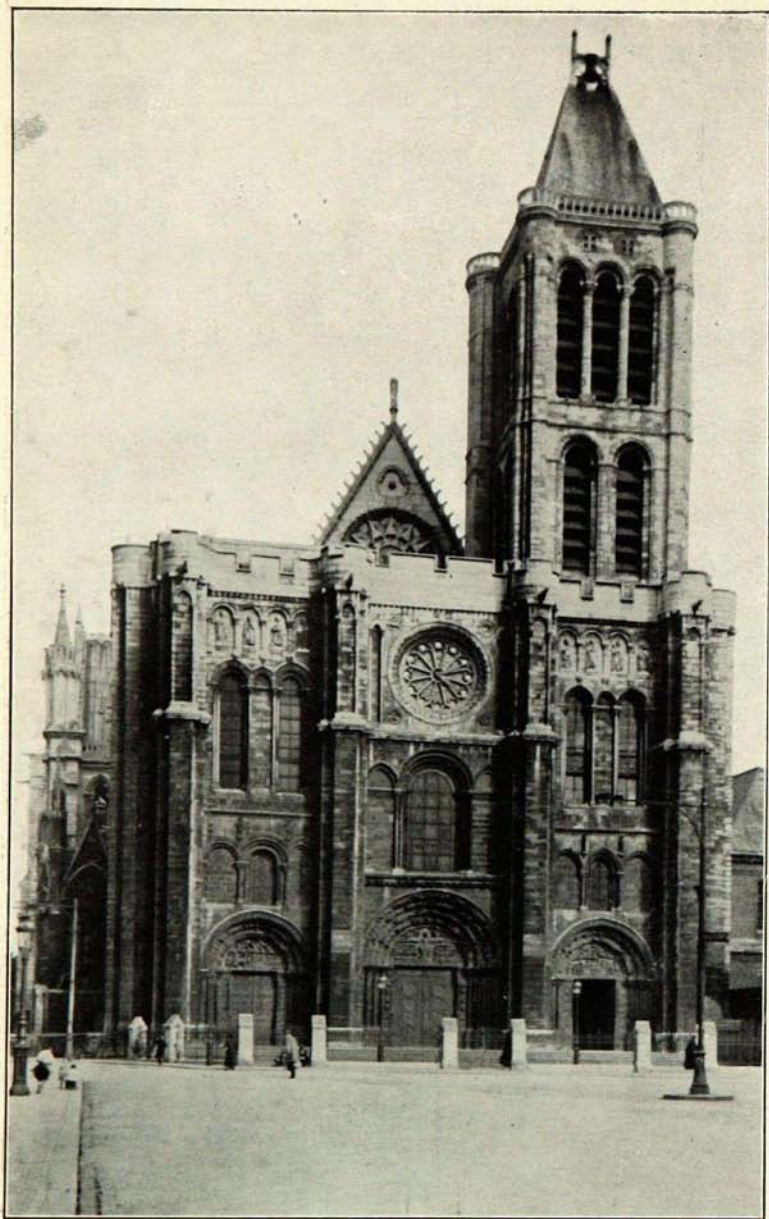
Vendredi, 19 novembre

Fête patronale de Mère Marie-Elise, dont le nom est évoqué au *Memento* de la messe par le R. P. Fillaudeau. Lui-même nous en a assurées hier soir. Notre souvenir personnel pour cette chère Mère se traduit par une ardente prière à ses intentions.

Deux visites se partagent la matinée. D'abord, celle de la cathédrale de Nantes où nous retrouvons les belles colonnes gothiques qui s'élancent à la voûte pour s'y disperser comme la ramure des arbres d'une forêt. Nous les admirons avec non moins de plaisir que celles de Notre-Dame de Paris. Peu de sépultures dans cette cathédrale: d'un côté, le monument de François II, dernier duc de Bretagne,



St DENIS - Les tombeaux des ROIS de FRANCE



St DENIS - La BASILIQUE

et de son épouse Marguerite de Foix; en face, celui du général Lamoricière, commandant des troupes pontificales en 1860.

Outre l'Hôtel-Dieu et l'Orphelinat, les Sœurs de la Sagesse ont encore, dans cette ville, sur l'autre rive de la Loire, la direction de trois établissements considérables: l'hôpital des contagieux, l'hospice des vieillards et l'asile des aliénés qui héberge trois mille patients. Nous nous contentons de mesurer du regard, à l'extérieur, l'immense étendue qu'occupent ces bâtiments.

Un court entretien avec la Mère Supérieure et l'ex-provinciale du Canada nous permet de leur exprimer notre admiration pour leurs œuvres et notre estime pour leur belle Congrégation.

En traversant la Loire, un spectacle étonnant pour des Canadiennes frappe nos yeux. Sur les bords de la rivière, au cœur de la ville de Nantes, des blanchisseuses, à genoux sur des radeaux, manient vigoureusement le battoir. Aux cordes tendues, sèche, en plein air, le linge lessivé. Voilà bien le lavoir primitif dans toute la simplicité de son outillage. Et l'on s'en contente encore ici au XXème siècle!

Notre dernier repas à la Petite-Providence est un peu avancé pour nous permettre de prendre le rapide de Bordeaux qui passe à Nantes à midi et demi. Le R. P. Fillaudeau et la Mère Supérieure nous accompagnent à la gare. Futures pèlerines de Lourdes, où nous serons demain, nous promettons à ces bons amis de traduire notre reconnaissance pour eux en prières à la Vierge Immaculée.

Ce soir, le R. P. Fillaudeau reprendra le chemin de Varades et du Marillais, après nous avoir consacré cinq jours de son temps si précieux, et avec quelle inoubliable amabilité!

En cours de route, nous passons à Luçon, en Vendée, à la Rochelle au fond d'un petit golfe. Ce port est encore

protégé par la digue que construisit Richelieu. Et pourtant Dieu sait s'il en a subi des assauts de la mer depuis trois siècles! En ce moment, les vagues sont furieuses; elles viennent du large en bondissant et franchissent les remparts.

De La Rochelle à Rochefort, nous nous éloignons peu à peu de l'Atlantique. Rochefort, grand port militaire sur la Charente, n'était au XI^{ème} siècle qu'un fort bâti sur un roc, d'où son nom. Louis XIV le fit creuser et chargea Vauban de le fortifier. C'est à Rochefort que Napoléon s'embarqua pour l'exil en 1815.

La campagne charentaise fait pitié à voir. Sous la pluie qui ne cesse de tomber, les cours d'eau débordent. Chez nous, on croirait au déluge. Ici, on ne s'alarme pas de ces inondations périodiques. Elles sont même souhaitées pour la prospérité des oseraies établies dans les terrains bas. L'osier est une espèce de saule qui a besoin d'un sol très humide. Celui que l'on cultive dans ce département se nomme *l'osier pourpre*, à cause de sa couleur. La flexibilité de ses rameaux permet aux jardiniers et aux vignerons d'en faire des liens; les vanniers l'emploient pour la confection de paniers, de corbeilles et d'ustensiles variés.

Sur les coteaux verts paissent des troupeaux de vaches, de moutons ou de chèvres. Le pâtre, c'est quelquefois un tout petit bonhomme; plus souvent, une bonne vieille assise sous un vaste parapluie et tricotant des bas.

Un autre intérêt du paysage, c'est la présence du gui sur les arbres dépouillés. Il apparaît comme une chevelure verte, emmêlée et cramponnée à l'aisselle des grosses branches. Le gui évoque le souvenir des forêts ombreuses de l'ancienne Gaule, des chênes géants, des druides à tunique blanche et à serpe d'or. Plante négligée aujourd'hui, le gui eut cependant ses jours glorieux. Les Celtes superstitieux y attachaient de mystérieuses vertus. C'était la

panacée souveraine que l'on distribuait en grande cérémonie après l'avoir recueillie avec une solennité religieuse.

Le train file toujours. Il vient de passer à Saintes, capitale de l'ancienne Saintonge, où Louis IX remporta une victoire sur les Anglais.

Le soleil, voilé toute la journée, se dégage enfin des nuages gris et dessine, avant de disparaître, deux beaux arcs-en-ciel. Quelle délicieuse apparition! Nous y voyons un pronostic de beau temps pour notre pèlerinage de Lourdes.

Il fait déjà sombre quand la locomotive s'engage sur le superbe pont de la Garonne. A l'autre rive, voici Bordeaux où nous devons passer la nuit. Que nous sommes heureuses, en ouvrant la portière, d'apercevoir la blanche cornette d'une Fille de la Sagesse! Nous nous saluons comme de vieilles connaissances, puis, nous partons pour le couvent de la rue Landiras. Averties par leur Supérieure Générale que nous descendions à Bordeaux le 19 au soir, la bonne Mère et ses Sœurs nous ont préparé bon souper et bon gîte. Le faible des Canadiens pour le thé est bien connu en France; aussi, nos aimables hôtes ont-elles eu la prévoyance de préparer une infusion de thé noir pour la fin du repas. Elles n'ont pas oublié non plus d'allumer un bon feu dans nos chambres. Rien n'y manque, pas même le prie-Dieu dont nous savons pourtant bien nous passer.

Samedi, 20 novembre

Le départ matinal du train de Lourdes nous oblige à quitter tôt les chères Sœurs de la Sagesse. Quelle agréable halte nous avons faite chez elles!

Une heure de trajet met une longue distance entre Bor-

deaux et les voyageuses. Nous entrons dans les Landes, département de la France occidentale, au sol sablonneux et inculte en plusieurs endroits. Les zones stériles se couvrent de fougères, de genêts et d'ajoncs. Des plantations de pins maritimes, de chênes et d'acacias ont établi, contre l'envahissement des dunes, un rempart victorieux. L'industrie principale des Landais est l'exploitation de la résine. Aussi, voit-on tous les pins porter au flanc une ou deux longues blessures.

Le train s'arrête quelques minutes à Dax, ville des Landes, sur l'Adour.

A Pau, la plupart des passagers descendent pour prendre le dîner à l'hôtel de la gare. Nous ne quittons pas notre compartiment. De la fenêtre, nous voyons les sommets neigeux de l'avant-garde des Pyrénées françaises étinceler sous les feux du soleil. Un cours d'eau rapide mais peu profond coule bruyamment sur un lit de cailloux arrondis... C'est le Gave qui descend du mont Perdu. Après avoir franchi, en de nombreuses chutes, les gradins successifs des Pyrénées, il passe à Lourdes, puis à Pau et s'en va grossir l'Adour.

Le train reprend sa course, longeant le Gave dont il remonte le cours, et nous emporte à travers une vallée idéale. Quand serons-nous à Lourdes? De plus en plus intense est notre désir d'y arriver. Soudain, un tournant de la route nous met en face de la blanche image de la Vierge encadrée dans le rocher... une grotte, des ex-voto, une basilique: c'est Lourdes!

Le temps de revêtir manteaux et capelines, et le train entre en gare.

Après un moment d'orientation, nous nous dirigeons vers l'Hospice municipal tenu par les Sœurs de la Charité de Nevers. Ne pouvant nous offrir l'hospitalité, elles nous indiquent l'Hôtel de Bruxelles. Nous allons y prendre nos quartiers.

La grotte de Massabielle avait des attirances ineffables pour Bernadette: c'était son ciel. Elle en a de bien douces aussi pour nous: nous nous y rendons sans tarder.

Quelle joie de se trouver au pied de cette grotte où la Reine du ciel daigna se manifester dix-huit fois à une humble enfant, lui dire son nom, en faire sa confidente et sa messagère; tout auprès de la source merveilleuse où germent et fleurissent les miracles; dans le rayonnement des centaines de cierges aux couleurs mariales, dont la flamme ardente et pure plaît tant à la Vierge; en face de ces innombrables ex-voto proclamant que, par la puissante bonté de Marie, les aveugles voient, les boiteux marchent, les malades obtiennent leur guérison!

Qui peut dire ce que mettent dans l'âme le calme imposant de la nature pyrénéenne, la voix grave du torrent et celle plus légère des feuilles frissonnantes, la prière aérienne qui descend aux quarts d'heure du clocher de la basilique: *O benigna! O Regina! O Maria!* et l'angélique salutation *Ave, Ave, Ave Maria* chantée toutes les heures par cinq cloches du campanile!

Nous ne pouvons détacher nos yeux de la Madone et de l'églantier fleuri qui enguirlande une partie de la miraculeuse anfractuosité. A travers les formes élégantes de la statue, nous contemplons la beauté de la céleste Vision de Bernadette, dont l'éclat surpasse la gloire des étoiles. Et nous sommes dans le ravissement... Et nous prions avec ferveur...

Autour de nous circulent quelques pèlerins. A leur tenue remarquablement religieuse, à leurs prières récitées à mi-voix, les bras tendus; à les voir baiser la terre sans respect humain, nous les jugeons des chrétiens de bonne trempe.

A la suite de cette théorie d'étrangers arrive Monseigneur Breynat, vicaire apostolique du Mackenzie. Sa Grandeur reconnaît instantanément notre Mère Générale

et paraît heureuse de la rencontrer. Après un court entretien, Monseigneur nous annonce qu'il dira sa messe à la grotte, demain matin. Nous nous proposons bien d'y assister.

Au-dessus de la grotte s'élève la triple basilique dont l'ensemble fait songer à celle du Mont-Royal. De plain-pied s'offre l'église du Rosaire que domine l'élégante basilique de Notre-Dame-de-Lourdes

Légère comme un rêve et belle comme un chant, avec une crypte monumentale à laquelle conduisent deux rampes demi-circulaires, à pente très douce.

Le Rosaire peut contenir six mille personnes. Cette chapelle, dont l'ornementation s'inspire du style byzantin, possède des mosaïques d'une grande beauté. La décoration du demi-cintre de l'abside représente la sainte Vierge les bras largement ouverts, accueillant les pèlerins dans son sanctuaire. Dans le champ d'or tout constellé d'anges se détache, en lettres brillantes, la devise de Monseigneur Schœpfer, évêque de Tarbes et de Lourdes: *Par Marie à Jésus.*

L'abside et les deux extrémités du transept groupent chacune cinq oratoires consacrés aux quinze mystères du rosaire. Les tableaux comprennent deux parties: en bas, une scène de la vie terrestre de Jésus ou de Marie; en haut, la scène correspondante dans le ciel. Ainsi le tableau de l'Annonciation représente Marie en prière dans sa petite chambre de la maison de Nazareth. L'archange Gabriel, debout au milieu d'un nuage lumineux, tient une banderole qui porte ces mots: *Ave, gratia plena, benedicta tu in mulieribus.* Dans le ciel, Dieu le Père semble attentif à la réponse de la Vierge. Le Saint-Esprit, sous la figure d'une colombe, plane au-dessus d'elle. Entre le ciel et la terre brille l'arc-en-ciel, signe de réconciliation.

Un détail intéressant complète l'harmonieux ensemble:

le tabernacle de l'autel est un fac-similé de la maison de Nazareth.

Les beaux titres donnés par l'Eglise à la Mère de Dieu dans ses Litanies sont gracieusement illustrés, au milieu de rinceaux et de feuillages, sur la frise qui se développe, à la naissance de la voûte, tout autour de la basilique.

Le maître-autel en marbre de Carrare, rehaussé de panneaux et de colonnettes aux teintes variées, parle artistiquement de Marie. A la partie antérieure, un bas-relief reproduit une de ses apparitions à Bernadette. Son monogramme, bleu sur fond d'ivoire, se détache sur la croix d'émail rouge qui brille à la porte du tabernacle. Au-dessus de l'autel et reposant sur un socle d'onyx, la statue de l'Immaculée, couronnée de topazes roses et d'aigues-marines, rayonne de la plus idéale beauté.

Les piliers et les murs de cet édifice sont entièrement revêtus d'ex-voto uniformes, en marbre des Pyrénées. On y lit des inscriptions bien touchantes. Qu'ils sont nombreux ceux que Marie a secourus!

Les rampes qui conduisent à la crypte de la basilique de Notre-Dame-de-Lourdes ont quatre cent pieds de longueur. Des statues de saints en marquent les étapes. Sainte Anne et saint Joachim y sont à l'honneur à côté de saint Martin, saint Remi, saint Bernard, saint Vincent de Paul, du bienheureux Grignon de Montfort, tous fils de la France, et de saint Hyacinthe qui représente la Pologne.

Le pape Pie X nous sourit dans un médaillon en mosaïque dominant la porte de la crypte. Sur le parchemin qu'il tient, on lit: *Immaculatæ Mariæ*, premiers mots du décret rendant obligatoires le 11 février, pour l'Eglise universelle, l'office et la messe propres de l'apparition de Notre-Dame.

Le pontife nous apparaît encore, dès l'entrée, dans le monument commémoratif de l'encyclique *Quam singulari*

Christus amore relative à l'admission des jeunes enfants à la sainte table. Dans ce groupe de bronze, le Pape est représenté à l'autel, au moment où il va donner la communion à un petit garçon et à une petite fille agenouillés à ses pieds.

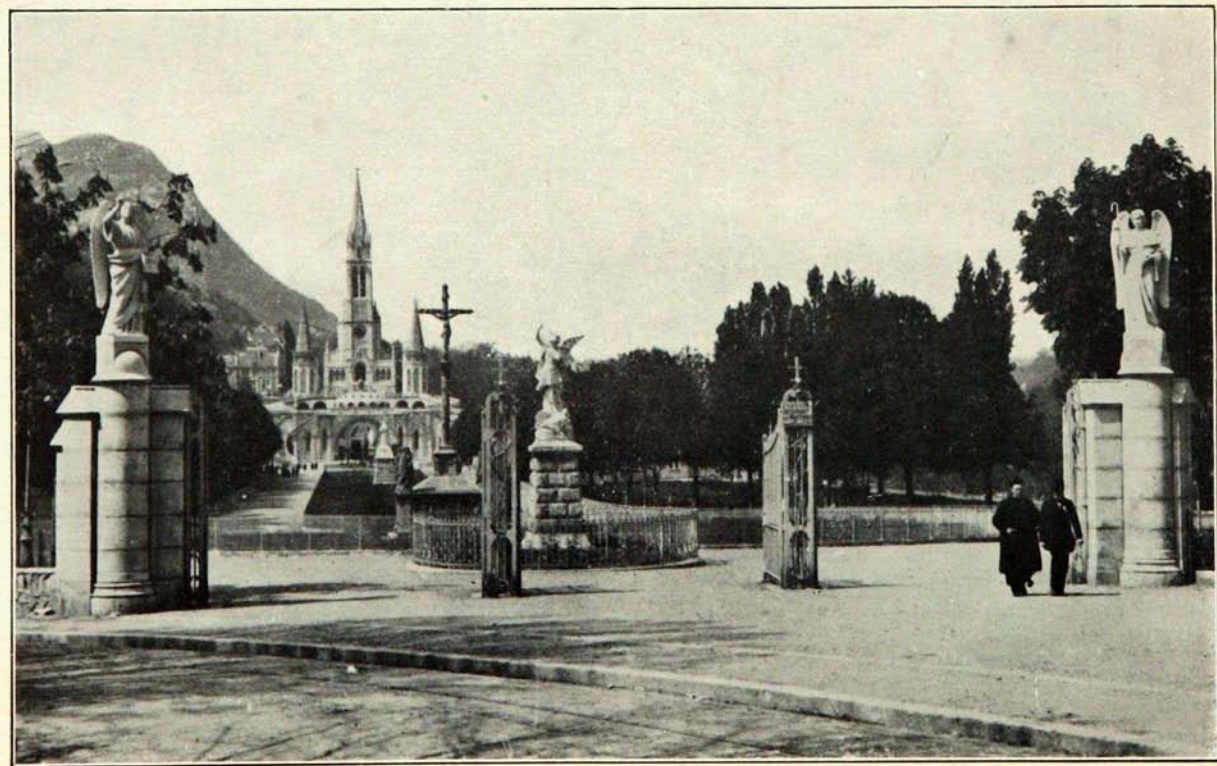
Un long couloir conduit à la crypte. Au milieu de cette forêt de colonnes qui forment trois nefs régulières, sous ces voûtes basses et sombres mais rendues gracieuses par des nervures de pierre blanche, en face de ces cinq chapelles absidales formant autant de petits sanctuaires, on se sent porté à la prière et au recueillement.

A quelque heure du jour où l'on se présente à la crypte pour se confesser ou pour faire bénir un objet de piété, on est sûr d'y trouver un des quatre aumôniers de Notre-Dame-de-Lourdes.

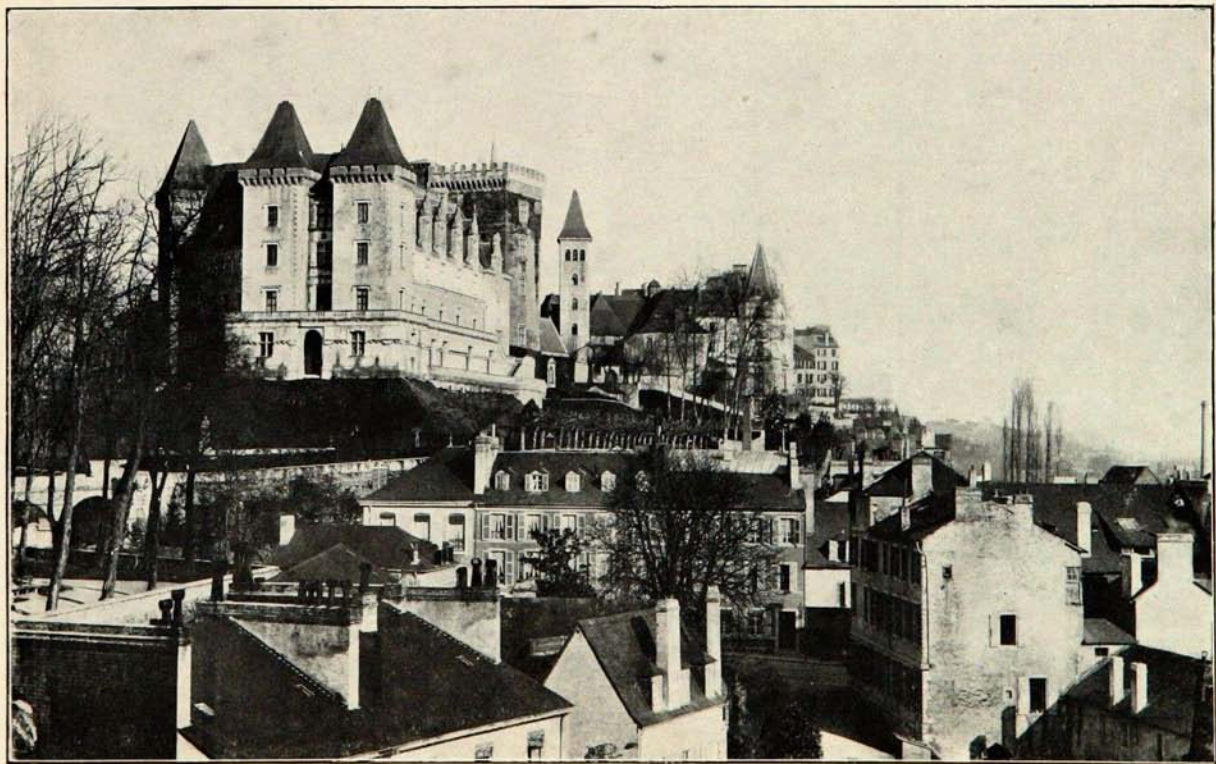
Au témoignage des connaisseurs, la basilique supérieure est une perle du style ogival du XIII^{ème} siècle. Commencée en 1862, grâce à la bienveillance de l'impératrice Eugénie, qui mit fin à l'opposition bureaucratique, elle fut livrée au culte le 15 août 1871. Trois ans plus tard, Sa Sainteté Pie IX lui conférait le titre de Basilique mineure et la dotait de son portrait en mosaïque placé, sur son ordre, au frontispice du monument.

La croix terminale de son élégant clocher brille à plus de trois cents pieds au-dessus du Gave. Sa nef, par l'harmonie de ses proportions, la pureté de ses lignes, la hardiesse de sa voûte et l'éclat de la lumière colorée qui émane de ses vitraux, nous rappelle la Sainte-Chapelle. Les murs disparaissent sous le marbre éloquent des ex-voto. La reconnaissance des pèlerins trouve encore son expression dans les cœurs d'or groupés en caractères alphabétiques de façon à reproduire les principales paroles de Notre-Dame à Bernadette.

Chaque nation catholique a fait à la Vierge de Lourdes l'hommage de son drapeau. Auprès de leur Mère commune,



LOURDES - L'ESPLANADE



PAU - Le CHÂTEAU de HENRY IV et vue de la Ville

tous les peuples fraternisent dans ce sanctuaire. C'est l'image passagère de l'éternelle union des élus dont Marie sera l'ineffable lien au séjour de la gloire.

Dans les dix-neuf verrières supérieures, les artistes ont résumé l'histoire du mystère de l'Immaculée Conception, depuis le commencement du monde jusqu'à la définition dogmatique de Pie IX.

Une autre série de vingt-trois vitraux éclairant les chapelles latérales retracent l'histoire de Notre-Dame-de-Lourdes, depuis la première apparition jusqu'au couronnement solennel.

Le chœur est entouré d'une grille dorée qui se rabaisse en table de communion. Un gracieux ciborium domine l'autel en marbre blanc. Entre les colonnettes d'or de ce ciborium apparaît la Vierge Immaculée aux mains jointes, fines et délicates, dans lesquelles brille un chapelet de nacre et d'or. Le visage de la Madone, aussi beau que pur et modeste, est voilé d'une gaze si légère qu'elle semble tissée de soie plutôt que de marbre. Son front est richement couronné. Douze lampes votives, dont quelques-unes étincellent de pierreries, sont suspendues en demi-cercle autour du sanctuaire. Une flamme toujours vive redit à Notre-Dame l'incessante prière de l'action de grâces.

La basilique si imposante de Notre-Dame-de-Lourdes est précédée d'une vaste esplanade peuplée de statues et coupée de larges allées bordées de platanes. A l'entrée, deux archanges : Gabriel et Raphaël. On rencontre ensuite successivement : saint Michel offert par un régiment d'infanterie ; le Calvaire des Bretons avec les armes de leur province ; l'apparition du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie par le diocèse d'Autun — autour du piédestal croissent des noisetiers de Paray-le-Monial ; le saint Curé d'Ars dont l'attitude et l'expression du visage dénotent l'extase. A l'extrémité de l'esplanade, en face de l'église du Rosaire, s'élève la statue de la Vierge couronnée, au milieu d'une

superbe roseraie. Celle que l'Eglise nomme *Rose mystique* voit à ses pieds la reine des fleurs dans ses plus belles variétés. Le nimbe qui entoure son front s'illumine à l'électricité et fait resplendir la beauté de ses traits.

Le couronnement solennel de Notre-Dame de Lourdes eut lieu le 3 juillet 1876 — lendemain de la consécration de la basilique — par Monseigneur Meglia, nonce apostolique à Paris, entouré de trente-cinq prélats, de trois mille prêtres et de cent mille fidèles. Consécration et couronnement, deux pages glorieuses entre toutes dans l'histoire du pèlerinage pyrénéen.

Le lit dans lequel coule aujourd'hui le Gave n'est pas celui que lui avait creusé la nature. A l'époque des apparitions, ce cours d'eau encerclait le rocher de Massabielle. Quand on conçut l'idée de l'esplanade, on le refoula de manière à obtenir le vaste terrain compris entre la montagne et la rivière. Du même coup, on agrandissait considérablement le parvis de la grotte qui peut contenir douze cents personnes debout.

Le soleil vient de disparaître derrière les sommets voisins de Massabielle. Nous repassons le Gave par le pont Saint-Michel et suivons la voie montante du boulevard central jusqu'au bureau du télégraphe. Notre Mère Générale a la délicate pensée d'expédier un message de bon souvenir aux Anciennes du pensionnat de Lachine dont la réunion annuelle aura lieu demain.

Dimanche, 21 novembre

Une température idéale prête le charme de sa douceur à la gracieuse fête de la Présentation de Marie au Temple. De bonne heure, nous nous acheminons vers la Grotte en

récitant le chapelet. La voix des rossignols pyrénéens se mêle à notre prière. Quelle suavité dans ce concert matinal qui s'éveille au faite des hauts platanes! La première messe est dite par Son Eminence le cardinal Bourne, archevêque de Westminster; la deuxième, par un Franciscain, préfet apostolique en Chine; Monseigneur Breynat monte ensuite à l'autel et nous donne la sainte communion; une quatrième messe est célébrée par le R. P. Lemius, o. m. i. Notre action de grâces se prolonge jusqu'au dernier évangile. L'audition de quatre messes, voilà donc les prémices de cette journée mariale.

A 9h. 45, le carillon de la basilique fait vibrer l'air de ses joyeuses envolées. Il annonce la grand'messe dominicale suivie d'une messe basse dite sur les onze heures. Nous les entendons toutes les deux au bénéfice de ceux qui font fi du précepte: Les dimanches messe entendras.

Tous les jours, dans l'après-midi, ont lieu le Salut du Saint-Sacrement et la récitation du chapelet précédée de la longue liste des actions de grâces et des recommandations aux prières. Invariablement, l'aumônier termine par cette formule: « Prions aussi, mes frères, aux intentions des adorateurs de Montmartre. » La prière, voilà donc la chaîne mystique qui unit Lourdes à Montmartre, ces deux intenses foyers de réparation. A la cérémonie quotidienne s'ajoute aujourd'hui le chant des Vêpres de la sainte Vierge par un chœur d'une trentaine d'enfants attachés au service des sanctuaires, voix fraîches et pures très agréables sans doute à l'Immaculée.

A l'issue des Vêpres, notre hôtelière, qui nous a accompagnées à la basilique, veut bien nous initier au parcours du Chemin de la Croix dans la montagne. Des divers points de Massabielle, on jouit d'une belle vue sur Lourdes et ses environs.

Une vieille forteresse échelonne ses remparts sur les flancs d'un rocher abrupt et dresse dans les airs sa tour

crénelée. Elle existait au temps de César. Charlemagne en fit le siège en 778, alors que les Sarrasins s'y étaient solidement établis. Pressé de se soumettre, le chef Mirat s'y refusait obstinément. Alors, l'empereur, inspiré d'en haut, lui proposa une autre suzeraineté que la sienne: celle de la Mère de Dieu, Notre-Dame du Puy-en-Velay. Touché de la grâce, l'infidèle l'accepta et voulut que son comté ne relevât jamais que d'Elle seule. Il se fit baptiser sous le nom de *Lorus* et se rendit avec ses soldats à Notre-Dame du Puy pour lui rendre hommage. Suivant l'usage des gentilshommes, il donna son nom au château-fort qui, depuis, s'appela *Lordum* ou Lourdes.

Ce fait met en lumière le motif des prédilections de la Vierge pour ce coin de terre pyrénéen. Il lui appartenait juridiquement depuis onze siècles lorsqu'elle apparut à la grotte de Massabielle. Elle s'y trouvait donc dans son domaine. L'existence et les droits de cette seigneurie sont prouvés par des actes authentiques dont l'histoire a conservé le texte.

Derrière l'antique forteresse, devenue musée régional, apparaît le pic de Ger couronné d'une croix qui s'illumine chaque soir comme celle du Mont-Royal. Un funiculaire, à traction électrique, permet d'en atteindre le sommet haut de trois mille sept cents pieds.

Du côté de Gavarnie, le long de la vallée du Gave, scintillent comme de gigantesques diamants, d'autres pics coiffés de neiges éblouissantes. Que de touristes passent à leur pied durant la belle saison! Rien ne les effraie: ni le danger des routes étroites côtoyant les abîmes, ni la menace continuelle des avalanches. Et pourtant, il est tels récits populaires qui font frémir.

Après avoir admiré le cadre grandiose de Lourdes, nous parcourons les stations du Chemin de la croix. Les personnages, en fonte, mesurent six pieds de hauteur. Ils sont

expressifs et nombreux : on en compte jusqu'à treize en un seul groupe.

La première station est précédée d'un fac-similé de la *Scala sancta*. Au prétoire où siège Pilate s'affirme la domination romaine : au-dessus du tribunal, la louve ; et sur l'enseigne portée par un vexillaire, les quatre lettres qui marquèrent, sous la république, l'union des deux classes de citoyens dans les décisions d'intérêt commun : S. P. Q. R.— *Senatus populusque romanus*, le Sénat et le peuple romain.

Au sommet de la montagne se dressent les trois croix de la douzième station, la plus belle de toutes. On a élevé à cet endroit un autel sur lequel on célèbre la sainte messe : expression saisissante du dogme catholique qui proclame que le sacrifice de la messe est le même que celui du Calvaire.

Outre la grotte naturelle du sépulcre, à la quatorzième station, nous en rencontrons deux autres converties en chapelles. L'une est dédiée à sainte Marie-Madeleine et l'autre à Notre-Dame des Sept Douleurs.

Au déclin de la montagne, nous nous arrêtons devant la croix celtique des Irlandais, véritable chef-d'œuvre de granit. Sur la face principale se détache un beau Christ ; les trois autres sont ornées de sculptures représentant les quinze mystères du Rosaire et les patrons de l'Irlande : saint Patrice et sainte Brigitte.

Depuis 1874, l'évêque de Tarbes et de Lourdes a fait de cette dernière ville sa résidence habituelle. Il habite un joli chalet à peu de distance de la Grotte. Le titulaire actuel du diocèse est Monseigneur Schœpfer, alsacien d'origine et chevalier de la Légion d'honneur.

Revenues à la basilique, nous assistons au défilé si pieux des paroissiens de Lourdes qui viennent, sous la direction de leur curé, faire une visite de jubilé. Ils récitent le ro-

saire en deux chœurs, l'entremêlant des strophes de l'*Ave, maris stella*.

« Le rosaire, écrivait le directeur d'une revue, c'est la prière populaire par excellence, la prière des foules. Récité publiquement et à haute voix, il déferle comme une vague, devient un fleuve majestueux aux longues ondes d'harmonie. »

C'est ce que nous constatons en écoutant ces milliers de voix répercutées par la montagne. Quelle puissance et quelle beauté!

Tout le monde aime à dire le rosaire. Sa monotonie même est un attrait, car elle le fait ressembler à notre vie qui est une succession de jours et de nuits, de dimanches et de fêtes, de saisons et d'années, comme il l'est lui-même d'*Ave*, de *Pater*, de mystères joyeux, douloureux, glorieux.

La ville de Lourdes possède de grands établissements pour recevoir les pèlerins malades. Nous visitons, à la chute du jour, celui que dirigent les Sœurs de la Charité de Nevers: l'Asile de Notre-Dame de Lourdes. Construit en pierre de taille, avec portes et fenêtres ogivales, il est à deux étages et peut hospitaliser six cents personnes.

Dans le couloir qui conduit à la chapelle, deux inscriptions rappellent les visites des archevêques de Bologne et de Milan devenus respectivement les papes Benoît XV et Pie XI. La première eut lieu en 1913; le seconde en 1921.

Pendant la dernière guerre, l'Asile Notre-Dame de Lourdes devint un hôpital militaire: vingt-cinq mille blessés français y furent soignés par les religieuses aidées d'infirmières laïques bénévoles. Et tandis que la charité humaine guérissait les corps, la miséricorde divine opérait, par Marie, des merveilles de grâce dans les âmes.

Avant de retourner à notre pension, nous allons à la Grotte dire la prière du soir et le rosaire. Oh! que l'on prie bien dans ce coin de terre privilégié!

Lundi, 22 novembre

Décidément, il n'y a pas à se fier aux étoiles. Plus d'une fois elles nous ont trompées. Hier soir encore, elles promettaient le beau temps et ce matin, c'est la pluie; mais, par bonheur, une pluie tiède et fine qui ne nous empêche pas de sortir.

Plusieurs visites remplissent la journée. A l'Hôpital municipal,¹ où vécut Bernadette Soubirous, depuis les apparitions jusqu'à son entrée au noviciat, nous rencontrons une religieuse de quatre-vingt-quatre ans, Sœur Stanislas, qui fut compagne de classe de la Voyante.

« C'était, nous dit-elle, une enfant obligeante, d'un caractère heureux, pleine de candeur et parfois malicieuse. Sa piété était simple, sans manifestation excessive. Elle aimait s'instruire et se plaignait de ses fréquents appels au parloir par les membres de la Commission d'enquête. Elle vécut six ans dans cette maison. Lorsqu'elle partit pour Nevers, elle avait eu le bonheur de voir l'inauguration de la crypte de la basilique. La chapelle demandée par la Vierge était enfin ouverte au culte! »

La chapelle du couvent où Bernadette fit sa première communion, où elle entendait chaque matin la messe et assistait aux réunions mensuelles des Enfants de Marie, est devenue un oratoire-souvenir. Une toile représentant l'apparition de la Vierge Immaculée à Massabielle couvre deux pans de mur.

Dans une armoire vitrée, on conserve plusieurs objets ayant appartenu à la Bienheureuse: son capulet blanc de première communicante, son chapelet, son crucifix, des cahiers de classe, trois lettres autographes à ses maîtresses, sa ceinture d'Enfant de Marie, un morceau de son voile d'inhumation.

(1) Cet Hôpital était, à l'époque des apparitions, une maison d'éducation pour les jeunes filles.

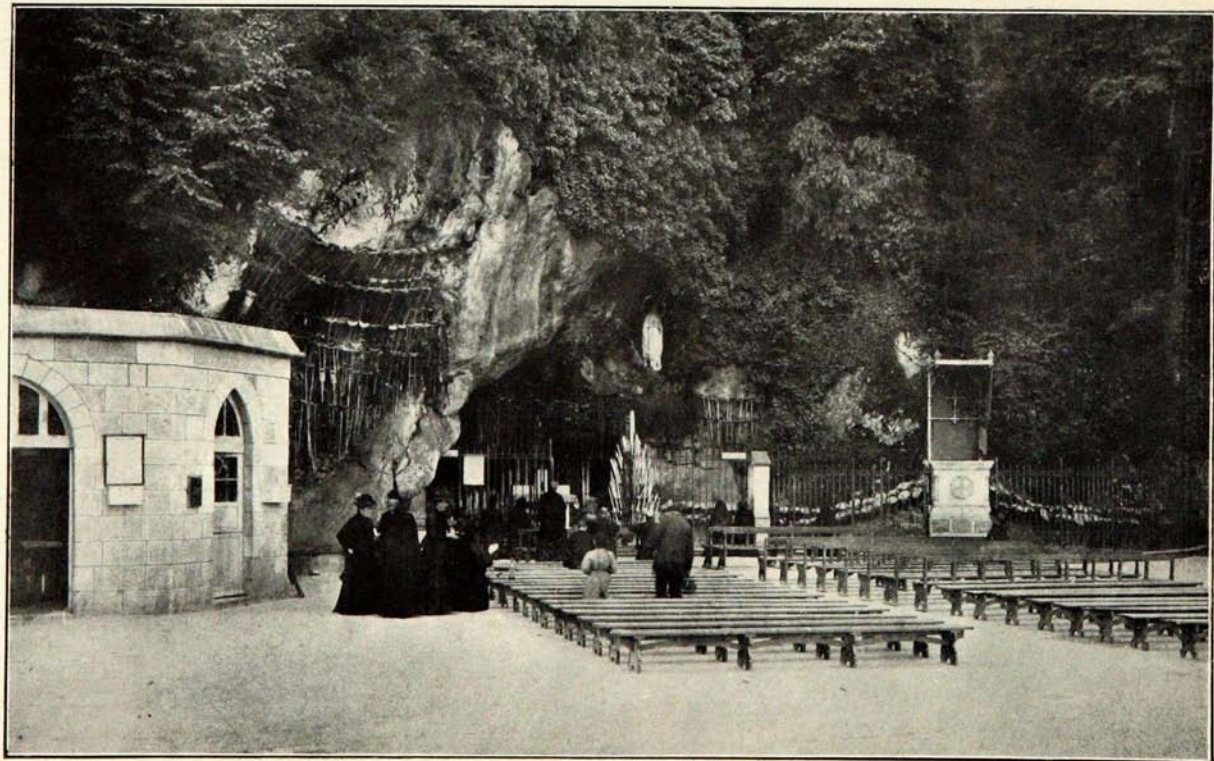
En nous montrant ces reliques, les religieuses racontent un fait relatif aux apparitions et qui les honore beaucoup.

Lorsque la sainte Vierge daigna se montrer à Bernadette, elle était, chacun le sait, vêtue d'une robe blanche et d'un voile de même couleur. Une ceinture bleu ciel se nouait à sa taille et retombait en deux longues bandes. C'était exactement l'habit que portaient leurs congréganistes dans leurs pieuses assemblées. Cette similitude porta les Sœurs à croire que la Dame de la grotte était la présidente des Enfants de Marie récemment décédée. Plus tard, quand la lumière se fit sur le mystérieux personnage, elles éprouvèrent une grande joie à la pensée que la Reine du ciel avait choisi pour vêtement terrestre les livrées de leurs élèves congréganistes. N'était-ce pas la plus délicate comme la plus évidente approbation?

Après avoir pris congé des bonnes Sœurs de l'Hôpital, nous nous dirigeons, à travers les allées de leur jardin, vers la maisonnette de monsieur Pierre Soubirous, le plus jeune des frères de Bernadette et son filleul. C'est un petit homme timide et modeste, au visage doux, éclairé de temps en temps par un franc sourire. Il parle peu, laissant aux autres de faire l'éloge de son angélique sœur. Les souvenirs qu'il possède d'elle sont en bien petit nombre: deux lettres soigneusement encadrées, un scapulaire et quelques images, des fragments de sa robe et de son voile restés bien noirs malgré trente ans de séjour dans la terre.

Le 14 juin 1925, monsieur Soubirous assistait, à Saint-Pierre de Rome, à la béatification de sa marraine. Il eut l'honneur d'offrir, ce jour-là, au Souverain Pontife l'écrin traditionnel renfermant les médailles d'or et d'argent à l'effigie de la Bienheureuse. Avec une bonté touchante, le Pape se pencha vers l'heureux frère, lui parla familièrement et le félicita d'être présent à l'apothéose triomphale de sa sœur.

Deux pauvres maisons de Lourdes ont abrité suc-



NOTRE DAME de LOURDES - La Grotte



LOURDES - Vue prise du CHÂTEAU FORT

cessivement la famille Soubirous: le moulin Boly où naquit Bernadette et le moulin Lacadé qu'elle habita après les apparitions. Nous entrons dans ce dernier logis composé d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage. Au rez-de-chaussée, on voit la cuisine avec ses vieux meubles et ses ustensiles suspendus par des clous autour de la cheminée; puis, le moulin qui a l'apparence d'une grande boîte carrée munie d'un levier pour actionner le mécanisme intérieur, d'un canal par lequel sortait le grain moulu et d'une auge destinée à le recevoir. Quand on songe que ce moulin primitif fut le seul gagne-pain d'une famille assez nombreuse, on ne s'étonne pas que l'on y ait souvent manqué du nécessaire.

Le premier étage servait de chambre à coucher. Le lit de Bernadette, protégé par une grille, est couvert de cha-pelets et de photographies, témoignant la reconnaissance des soldats blessés, français ou belges, redevables de leur guérison à la Thaumaturge des Pyrénées.

Au moulin Lacadé s'adosse un superbe magasin d'objets de piété appartenant à la veuve de Jean-Marie Soubirous, autre frère de Bernadette, décédé il y a une dizaine d'années. Une jeune fille, seule au comptoir en ce moment, nous fait voir combien l'iconographie de la Bienheureuse s'est enrichie depuis que l'Eglise l'a placée sur ses autels. Quelle étonnante variété de statues, de médailles et d'images! Aussi la fortune des neveux de la pauvre Bernadette d'autrefois est-elle en train de devenir considérable. C'est le cas de dire que la sainteté est utile à tout.

Nous passons les dernières heures de la journée au Panorama de Notre-Dame de Lourdes, devant une grande toile représentant Lourdes en 1858 et la dix-septième apparition avec le miracle du cierge. Cette reconstitution est très intéressante. Un amas de maisonnettes couvertes de chaume, au centre de la vallée, voilà le Lourdes ancien. Ce 7 avril, jour de l'avant-dernière apparition, la popula-

tion entière est réunie sur les bords du Gave, au pied de Massabielle, Bernadette, à genoux devant la grotte et ravie en extase, égrène son chapelet de la main gauche qu'elle tient élevée; la droite porte un cierge allumé dont la flamme passe entre les doigts de la main gauche sans qu'il paraisse aucune brûlure. Sur tous les visages se peint l'étonnement. Le docteur Dozous, montre en main, observe le phénomène étrange. En marge de la foule, on distingue à leurs uniformes le maire de Lourdes, les officiers de police et trois commissaires impériaux coiffés à la Napoléon III.

Devant cette scène, le gardien du Panorama fait le récit intégral de l'apparition et cite le témoignage du docteur Dozous qui constata que, l'extase finie, la flamme du cierge produisait sur la main de Bernadette sa morsure accoutumée.

Mardi, 23 novembre

En revenant de la messe, nous rencontrons dans la grande allée de l'esplanade une petite vieille Bretonne qui s'en va faire ses dévotions matinales à la basilique. Pensionnaire comme nous à l'Hôtel de Bruxelles, elle s'autorise de ce titre pour nous demander qui nous sommes et nous confier le motif de son séjour à Lourdes.

« J'aime beaucoup la sainte Vierge, nous dit-elle. Après avoir vu s'établir un à un mes enfants, je suis venue mourir au lieu de ses prédilections. Tous les jours je la visite et lui demande de venir me chercher quand je serai prête. C'est pour moi un grand bonheur de penser que je quitterai Lourdes pour le ciel. Il me semble que Marie descendra vers moi pour m'aider à monter. »

Passer de la terre au ciel en compagnie de la Vierge

Immaculée, voilà l'espérance qui berce l'âme de cette pieuse Bretonne. Nous la souhaitons, cette reconfortante espérance, à nos chères Sœurs malades qui préparent, dans la souffrance, leur voyage vers l'éternité.

Notre programme d'aujourd'hui comporte tout d'abord une visite à l'église paroissiale, œuvre de Monseigneur Peyramale. Elle est construite d'après le style roman et en belle pierre blanche. L'une des dix colonnes en marbre, d'une seule pièce, qui soutiennent la voûte porte le nom d'Henri Lasserre, l'historien de Notre-Dame-de-Lourdes. Une pierre funéraire consacrée à la mémoire des deux cent quatre-vingt-treize victimes de la grande Guerre porte cette inscription : *Seigneur, vous les avez couverts de gloire et d'honneur.*

Un autre monument du souvenir se voit dans la crypte : c'est celui de Monseigneur Peyramale. Il est surmonté d'une élégante statue de Notre-Dame. Deux mots gravés dans le marbre blanc de ce tombeau rendent hommage au digne curé : *pax, caritas.* L'histoire des Apparitions démontre la vérité de ce bref panégyrique.

De l'église paroissiale nous nous rendons à l'Orphelinat Bernadette tenu par les Sœurs de la Charité de Nevers. Le parloir où nous sommes introduites par la Supérieure ne nous parle que de Sœur Marie-Bernard. Nous y voyons sa statue, quelques-unes de ses photographies et des travaux confectionnés par elle durant ses longs mois d'infirmierie : bas de laine, aube et encadrements d'images brodés, garniture d'autel en filet. Sans être des chefs-d'œuvre de perfection, ces travaux révèlent une certaine habileté de la main.

Les orphelines de cette institution portent le capulet blanc quand elles sortent dans la rue. Ainsi coiffées, elles sont charmantes à voir, ces petites Bernadettes du vingtième siècle.

Le Carmel, voisin de l'Orphelinat, nous ouvre les portes

de sa chapelle grande et jolie. Nous y entrons. La nef est déserte; le chœur, silencieux. Seul se fait entendre le bruit de nos pas sur les dalles du pavé. Du perron élevé, comme d'un observatoire, nous regardons un moment, au départ, le paysage d'alentour. Plusieurs couvents apparaissent sur la rive droite du Gave. Le Carmel est situé en face même de la Grotte, ce qui permet aux religieuses de faire au moins le *pèlerinage du regard*, étant donné que la Règle n'en autorise point d'autre.

La majeure partie de l'après-midi est consacrée à des exercices pieux: récitation du rosaire, assistance au Salut du Très Saint-Sacrement, Chemin de la Croix à travers la montagne, visite du monument de la Reconnaissance inter-alliée élevé à la mémoire des soldats morts pour la patrie de 1914 à 1918.

C'est un immense bloc en pierre blanche que domine une croix et dont les angles sont décorés de statues. La face frontale présente un autel en marbre avec Christ en bronze très expressif et de grandeur naturelle. Sur le retable en mosaïque, on lit ces paroles: *Reconnaissance à Notre-Dame de Lourdes*. Au-dessus de l'arc qui abrite la statue de la Vierge, des lettres d'or reproduisent ce texte de l'Écriture: *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri*.

Chaque année, depuis l'armistice, on célèbre à cet autel une messe solennelle d'action de grâces.

La crypte du monument est divisée en plusieurs chapelles dont les murs seront bientôt entièrement couverts de médaillons en mosaïque d'or portant le nom, le prénom, l'année de la mort des soldats de la grande Guerre. On y voit aussi un autel semblable à celui de l'extérieur et un Chemin de la Croix d'une extrême finesse de dessin et d'expression.

Dans ce monument de la Victoire, on circule en pleine atmosphère de foi et de gratitude: le marbre prie, il se

souvient; il implore la miséricorde de Dieu et rappelle à ceux qui jouissent de la paix les héros qui l'ont achetée au prix de leur sang.

Mercredi, 24 novembre

Nous voici presque à l'issue de notre pèlerinage. Demain, nous quitterons Lourdes par le premier train. Une station de quelques heures à Pau nous permettra d'aller à Billère, prier sur la tombe de Monseigneur John Forbes, des Pères Blancs d'Afrique et frère de Monseigneur l'évêque de Joliette; puis, nous prendrons le rapide du soir en destination de Paris.

Mais quel sera l'emploi de cette dernière journée à Lourdes? Le programme en est vite fixé: nous la consacrerons entièrement à la prière. Plus aucune visite ne nous tente. Tous nos désirs, toutes nos aspirations s'en vont à la Vierge.

Notre rosaire à ses pieds se prolonge... L'Immaculée nous paraît plus belle, plus céleste... A nos pieux Avé, daignez, ô Marie, répondre par le sourire de vos lèvres et la munificence de votre cœur maternel!

À cause de la pluie qui tombe dru cet après-midi, nous renonçons à parcourir, une seconde fois, la Voie douloureuse de la montagne. Nous sommes déjà depuis une heure à la crypte lorsque les enfants de la maîtrise entonnent l'hymne à la sainte Vierge qui précède d'ordinaire la récitation du chapelet.

Bientôt l'hostie rayonne dans l'ostensoir d'or. Jésus nous bénit et sa bénédiction atteint, sans doute, tous ceux que nous aimons. Il sait si bien lire au fond des cœurs qui le prient.

L'office terminé, nous retournons à la Grotte. L'intérieur nous offre un abri et des prie-Dieu tout à côté de l'autel. A cet endroit, on perçoit nettement le bruit de la source miraculeuse qui surgit du sol près du rocher. L'eau est conduite par canalisation aux robinets, où elle coule à jet libre par plusieurs tubulures, et aux piscines aménagées, dans trois petits pavillons, pour l'immersion des malades.

Longtemps on s'est demandé si cette source existait avant le 25 février 1858, jour où on la vit jaillir sous la main de Bernadette.

Plusieurs géologues ont essayé de résoudre la question. Une étude de l'abbé Mailhet, du diocèse de Tarbes, semble y apporter la solution définitive.

« La source qui jaillit au niveau du sol de la Grotte, dit-il, est récente puisqu'elle a tout juste entamé la paroi de son bassin d'émergence. Elle provient d'une faille importante entre schistes et calcaires, de direction générale ouest-est, qui passe sous le parvis de la Grotte. L'eau accumulée dans cette faille se déverse dans le sous-sol de l'esplanade. Le 25 février 1858, une nappe d'épanchement fut déviée vers la Grotte où elle émerge depuis lors.

« Cette modification physique aux conditions géologiques déjà existantes ne s'explique pas naturellement. La source de la Grotte est donc miraculeuse. La sainte Vierge l'a fait surgir pour qu'elle soit le signe sensible permanent de ses apparitions et l'instrument de sa miséricordieuse bonté. »

Pleines de confiance dans la vertu de cette eau qui opère tant de merveilles, nous n'avons pas manqué d'en boire à chacune de nos visites à la Grotte. Ce soir, notre Mère Générale en fait expédier deux grosses bouteilles à Lachine. Puisse l'eau de Massabielle guérir nos chères malades ou les sanctifier de plus en plus par un accroissement d'amoureuse résignation!

Jeudi, 25 novembre

Il est 10 heures 8 minutes. Au clocher de la basilique viennent de s'éteindre les dernières notes de l'*Ave Maria* lorsque s'ébranle le convoi qui nous emporte vers Pau.

De la colline où nous cheminons, nos regards plongent dans le val, puis ils s'arrêtent sur les sommets qui l'enclosent de toutes parts. Lourdes nous apparaît comme un jardin fermé. Aux flancs de Massabielle, brille le plus bel ornement de ce jardin : le Lys immaculé, la Vierge toute pure. Nous la saluons d'un dernier Avé qui s'achève avec des larmes, pendant que Lourdes s'éloigne derrière nous et s'efface comme une pieuse vision. . .

A notre arrivée à Pau, nous prenons immédiatement la direction de Billère, petit village qui se glorifie du nom de l'un des évêques de Tarbes. Là se trouve le couvent des Pères Blancs, une véritable villa que la nature se plaît à embellir. Des espèces variées de conifères et d'arbrisseaux l'encadrent d'une verdure persistante et nuancée.

Nous écartons le gracieux rideau de rosiers fleuris qui voile la véranda, et bientôt nous sommes en présence du R. Père Supérieur. Ce vénérable vieillard est venu sur les bords de notre Saint-Laurent. Il connaît Québec et Montréal pour les avoir visités en compagnie de son Supérieur Général. Glorieux fondateur des missions de l'Ouganda, il est le seul survivant des dix religieux qui y furent envoyés en 1876.

« Les œuvres de Dieu prospèrent en Afrique, dit-il avec une visible satisfaction. L'Ouganda et le Soudan forment aujourd'hui une chrétienté de quatre cent mille pratiquants, répartis en onze diocèses, avec organisations de séminaires, d'écoles et d'hôpitaux. Les débuts ont été difficiles, il est vrai, mais quels fruits merveilleux recueillent actuellement nos missionnaires !

« Notre Société, continue-t-il, vient d'essuyer une grande perte dans la personne de Monseigneur John Forbes, un de vos compatriotes, décédé en notre maison le 13 mars dernier.

— Nous avons appris la nouvelle de sa mort, dit notre Mère Générale, et c'est pour prier sur sa tombe que nous sommes venues à Billère.

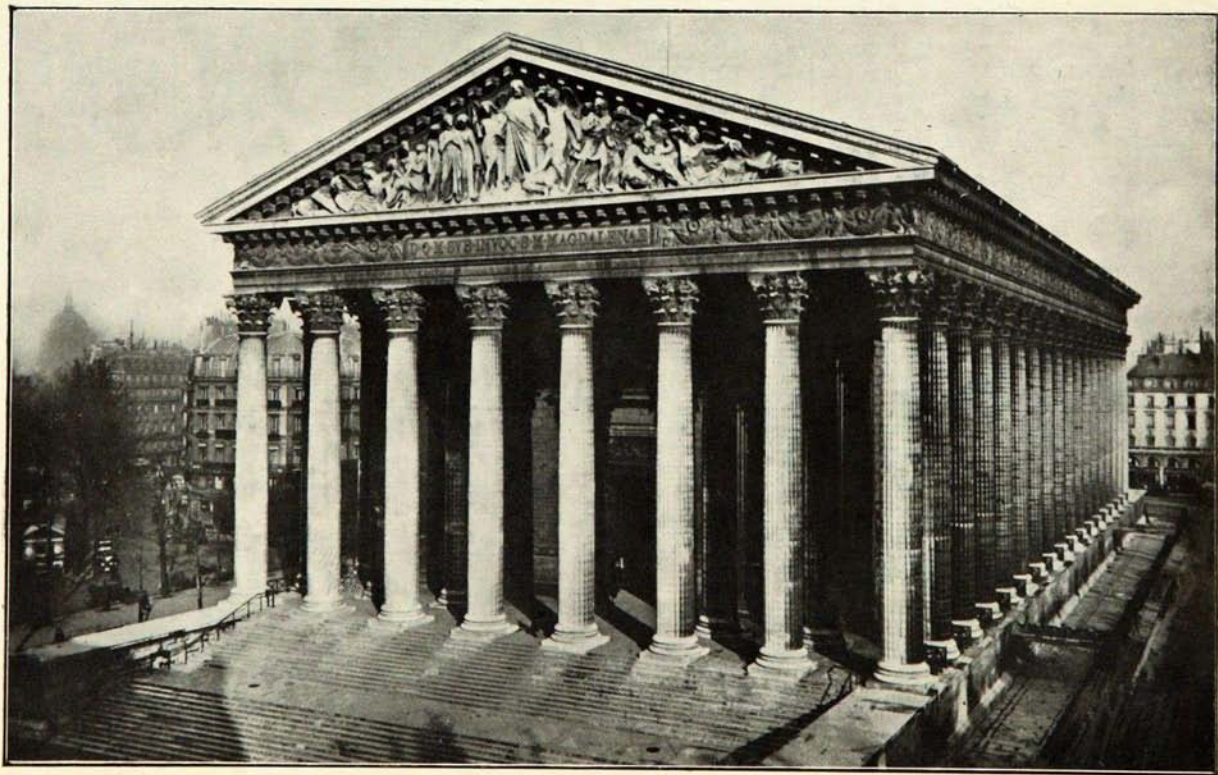
— Voilà un bien digne hommage rendu à la mémoire de ce vaillant évêque, reprend le R. Père Supérieur. L'apostolat de Monseigneur Forbes en Afrique a duré quarante ans. Partout il a passé en faisant le bien, en semant l'édification. Quelle vertu que la sienne!... Pendant sa maladie, nous avons admiré sa patience, sa résignation à la volonté de Dieu... L'âme de Monseigneur Forbes était celle d'un saint.

Nous gardons telle qu'il l'a laissée la chambre qu'il a occupée ici, dit-il en ouvrant une pièce voisine du parloir. Voyez sa table de travail, son fauteuil, son prie-Dieu, le lit où il exhala son dernier soupir... Rien n'a été changé: c'est la chambre du souvenir.

— Lui-même semble heureux de se trouver encore parmi vous. Et sa présence vous en vaut une autre, » dit notre Mère Générale, faisant allusion à deux photographies qu'elle vient d'apercevoir.

En effet, sur un même pan de mur et dans des cadres similaires figurent les portraits des deux évêques Forbes, frères selon la nature et dans les gloires de l'épiscopat.

A cause de l'heure avancée et de l'éloignement du cimetière paroissial, le R. Père Supérieur nous conseille d'aller, tout d'abord, prendre notre dîner à la pension Notre-Dame. Un frère convers nous y conduit par un chemin raccourci. La distance, quand même, nous paraît longue, embarrassées que nous sommes par nos parapluies ouverts et nos sacs de voyage.



PARIS - L'Église de la MADELEINE



PARIS ' La PLACE de la CONCORDE

La pension Notre-Dame paraît être ce que nous appelons à Montréal un *Foyer*. Clientèle et service, tout y est de bon ton. On nous invite à prendre place à table parmi les habituées, dames et jeunes filles, dont la conversation s'alimente des incidents de la matinée. A Pau, comme ailleurs, la vie est féconde en faits divers. Le repas terminé, chacune s'empresse de retourner au travail.

Un taxi, déjà, nous attend à la porte. Au départ, impossible de faire accepter plus qu'un merci à la généreuse hôtelière.

« A Notre-Dame, dit-elle, l'hospitalité s'exerce à titre gracieux envers les religieuses. »

Le cimetière de Billère est extrêmement petit. Des yeux, on en fait vite le tour. A travers les croix et les stèles pressées comme les plants d'une pépinière, nous apercevons, tout au fond, un bloc de marbre qui s'allonge sur un tertre de sable jaune fraîchement remué. C'est le monument funéraire que vient d'ériger Monseigneur Guillaume Forbes pour immortaliser le souvenir de son bien-aimé frère, évêque titulaire de Vaga et coadjuteur du Vicaire apostolique de l'Ouganda.

L'affection fraternelle a donné à ce monument de grandes proportions; elle y a fait graver en caractères indélébiles les dates importantes et les principales étapes de la vie du zélé missionnaire de l'Afrique centrale. Autour, sur le sol humide, achèvent de s'effeuiller des gerbes de chrysanthèmes. Les fleurs sont éphémères: elles symbolisent la brièveté de la vie humaine; le marbre, avec sa durée multiséculaire, fait songer à l'éternel bonheur qui attend le juste au delà de la tombe.

Notre pèlerinage aux restes vénérés de Monseigneur John Forbes se termine par la récitation du *De profundis* et des oraisons que l'Eglise met sur nos lèvres pour le repos de l'âme de ses enfants qui ne sont plus.

Revenues à Pau trois heures avant le passage du train de Paris, nous allons visiter le Château Henri IV construit au XIV^{ème} siècle — époque où Pau devint la capitale du Béarn — et décoré sous la Renaissance par Marguerite de Valois. Il s'élève à l'extrémité d'un promontoire, dans un site des plus pittoresques.

Un gigantesque donjon de brique, encore couronné de ses créneaux, domine la forteresse médiévale. Au pied de cette tour, une chapelle, érigée par le roi Louis-Philippe, a remplacé le corps de garde devant lequel s'abattait le pont-levis.

Les salles ouvertes au public occupent trois étages. Au premier se présente d'abord la salle des Gardes où l'on conserve sous verre le plan en relief du château primitif que les restaurations du XIX^{ème} siècle ont notablement modifié. Aux murs, deux tableaux: l'un représente Henri IV regardant Paris du haut de la tour de Saint-Germain-des-Prés; l'autre retrace la scène tragique de l'assassinat du roi.

Dans la salle suivante, dite des Officiers, on retrouve Henri IV moulé dans le bronze. Sa statue a pour pendant celle de Sully, son ministre et son ami. Deux armoires à doubles vantaux ornés de cartouches et de rosaces révèlent la perfection de la sculpture sur bois aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles.

La salle à manger offre un aspect imposant avec son plafond à solives apparentes, ses lambris de chêne encadrant de superbes tapisseries des Gobelins et son immense table à tréteaux que l'on dressait à l'heure des repas et que l'on démontait aussitôt après.

La demi-obscurité qui y règne est due à la profondeur extrême de l'embrasement de certaines fenêtres qui entament à la fois le mur de fortification et l'avant-mur, y compris la lice intermédiaire formant aujourd'hui un couloir de ronde.

Dans un encadrement de pierre blanche sculptée se dresse, en grandeur naturelle, la statue d'Henri IV exécutée par Pierre de Francheville après la victoire d'Ivry. C'est une œuvre précieuse comme document d'art et d'iconographie. La blancheur du marbre s'éclaire des rayons de l'originale physionomie du roi laquelle reflète, avec sa bonne humeur coutumière, la vaillance audacieuse et héroïque. Il y a du Bourbon et du César dans ce personnage.

Au sortir de la salle à manger, nous nous engageons dans l'escalier d'honneur aux paliers voûtés en arc d'ogive. Une floraison de H et de M, monogrammes d'Henri d'Albret et de Marguerite de Valois, son épouse, s'épanouit au milieu d'une incroyable variété de motifs de la Renaissance.

Trois salons occupent la moitié du deuxième étage. Le plus grand et le plus somptueux est celui des rois de Navarre. C'est là que s'accomplissaient les actes essentiels de la vie féodale.

En y entrant, les yeux se portent d'abord sur la monumentale cheminée en pierre blanche, avec chambranles brodés d'arabesques et fleuris de médaillons à l'antique. Sur la tablette, une pendule de cuivre incrustée d'écaïlle et surmontée des Trois Parques mire sa gracieuse silhouette dans une glace de Venise.

Les murs sont tendus de tapisseries brillantes illustrant les mois de l'année; puis, sur les consoles se dessinent les formes élégantes de superbes vases de Sèvres dont la décoration s'inspire de l'histoire d'Henri IV.

L'une des deux tables en noyer sculpté conservées dans cette pièce est le don du roi Bernadotte, Palois d'origine. On comprend sans peine que la mosaïque qui en forme le dessus soit composée de granit, de porphyre et d'agate de Suède.

La chambre d'Henri d'Albret et celle de la reine unies par une petite pièce irrégulière nommée le boudoir sont,

comme les salons voisins, ornées de tentures tissées soit à Bruxelles, soit aux Gobelins. *Henri IV chez le meunier Michaud*, *Henri IV se réconciliant avec Sully*, *Henri IV envoyant des vivres à Paris assiégé* sont des scènes d'un parfait réalisme. Quelle finesse de point et quelle souplesse de nuances dans ces tapisseries!

L'ameublement offre quelques pièces fort intéressantes : un cabinet d'origine espagnole, véritable monument avec portique à colonnes torsées, comportant vingt-deux tiroirs ornés d'incrustations d'ivoire; deux coffres-bahuts avec couvercles et panneaux merveilleusement sculptés. L'un d'eux sert de piédestal à la célèbre statue en bronze de Bosisio représentant Henri IV enfant.

Au troisième étage, nous visitons d'abord la chambre de Louis XIV, ainsi nommée parce que la housse du lit, son ciel et ses pentes de soie bleue garnies d'appliques à l'aiguille ont été confectionnés pour le roi Louis XIV par les Demoiselles de Saint-Cyr.

L'écran placé devant la cheminée aurait la même origine; *Jeanne d'Arc délivrant la France*, tel en est le sujet. On a emprunté ce sujet au frontispice de *La Pucelle* de Chapelain.

La chambre de Louis XIV et les deux salons suivants furent affectés, en 1848, au logement d'Abd-el-Kader et de sa famille. La décoration et le mobilier en font des pièces superbes. L'émir algérien y vécut néanmoins des jours d'ennui profond. Si belle que soit la cage, c'est une prison pour l'oiseau.

La chambre où naquit Henri IV renferme encore son berceau, une large carapace de tortue marine rongée sur les bords. Elle est suspendue à un trophée de drapeaux blancs surmonté d'un casque à panache, style Louis XIII. Ce décor d'apothéose fut conçu par la duchesse d'Angoulême, zélatrice naturelle des souvenirs bourbonniens.

Un grand lit à baldaquin, adossé au mur, provient, dit-on, du château de Richelieu. Ce meuble présente, sculptées en bas-relief, soixante-six effigies couronnées ou casquées et douze figurines en pied. Etrange idée du cardinal ! Pourquoi tant de témoins de son sommeil ?

Le lustre suspendu au plafond est un des plus beaux que nous ayons rencontrés. Guirlandes, pendeloques et boules sont en cristal de roche. Il paraît très ancien. Ses jours glorieux remontent probablement à l'époque où florissait la chandelle.

Devant la cheminée, un écran dont la tapisserie à des- sins de fleurs, de feuillages et d'animaux serait l'œuvre de Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV.

Sur les murs continuent à se dérouler les riches tentures tissées de soie, d'argent et d'or, reproduisant les tableaux des peintres du XVII^{ème} siècle : Le Brun, Poussin, Mignard. Des deux premiers, *Moïse au buisson ardent* et *Moïse sur le Nil* ; du troisième, une *scène mythologique* : curieux mélange d'inspiration chrétienne et païenne propre à la Renaissance.

Par la galerie Saint-Jean, où se lit l'histoire du Précurseur écrite à l'aiguille, nous atteignons l'escalier d'honneur, puis la cour dans laquelle se disperse le groupe des visiteurs, après avoir donné au guide officiel du château le pourboire d'usage.

Sans hésitation, nous traversons la Place royale remplie de gens qui flânent délicieusement, sous la caresse d'une brise tiède, en face des plus hauts sommets pyrénéens. La gare est là, tout au pied du promontoire. Nous y descendons dans un tramway-funivulaire.

A peine avons-nous pris passage à bord du rapide que la locomotive lance dans l'air ses deux coups de sifflet allègres et criards. Nous voilà en route.

Des quatorze heures du trajet, nous en passons une dizaine en vains efforts pour dormir. Le plus grand obstacle au sommeil n'est pas le bruit : personne ne bouge dans son compartiment, le convoi lui-même glisse silencieusement et sans heurt sur les rails ; mais les banquettes sont dures, elles deviennent même insupportables à la longue. Nous arrivons donc à Paris sans avoir pu reposer.

Vendredi, 26 novembre

Notre retour à la pension Sainte-Odile coïncide avec la clôture de la retraite des Veuves de guerre. L'heure tardive de la messe nous permet de l'entendre et d'y communier.

Avant la dispersion, l'une des retraitantes lit au nom de toutes, devant le Saint-Sacrement exposé, une formule fort touchante d'abandon à la volonté de Dieu. Chrétiennes vaillantes autant que femmes généreuses, elles offrent à Celui qui leur a pris leurs époux et leurs fils le sacrifice des joies familiales pour le salut de la France. Qu'elle doit être agréable au Ciel cette oblation ! Et qu'ils paraissent grands ces cœurs brisés, capables d'un geste aussi magnanime !

Un courrier de onze jours encombre agréablement notre table de travail. Nous sommes ravies de lire tant de nouvelles de notre lointaine famille. Sous le coup de la joie, Mère Générale écrit à Mère Assistante :

« Si, comme vous nous l'écrivez si aimablement, nos messages d'outre-mer mettent un rayon de soleil dans votre ciel, je puis assurer que nos cœurs sont irradiés de bonheur lorsque nous arrivent des lettres de Lachine. Ainsi, ce matin, Paris est sous le brouillard, mais notre chambre est

devenue resplendissante à la réception de votre bonne lettre du 18 novembre. »

Notre apparition à la table commune, pour dîner, paraît causer autant de plaisir que de surprise. Nos commensales nous font fête. Elles sont charmantes, ces dames; aussi, sommes-nous heureuses de les revoir. Naturellement, elles désirent connaître notre appréciation sur Sainte-Anne d'Auray, Lourdes, les provinces que nous avons traversées; mais leurs questions sont toutes discrètes, semblables à ces fleurettes printanières qui percent peu à peu le velours du gazon.

Samedi, 27 novembre

Dans le dessein d'enrichir notre bibliothèque générale, nous parcourons aujourd'hui quelques librairies parisiennes: Bloud et Gay, Saint-Paul, Vitte, de Gigord, Beauchesne. La moisson n'est pas très considérable, mais elle a de la valeur.

Nos achats terminés, nous regagnons la pension où nous attend madame Tourangeau toujours désireuse de nous être agréable. Sa complaisance pour nous ne chôme pas. Quel plaisir de la revoir et de partir en sa compagnie pour une nouvelle randonnée!

Par la rue de Grenelle, nous atteignons le Champ-de-Mars, place immense découpée en aires multiformes et plantée d'arbres régulièrement taillés. L'Ecole militaire le limite au sud. Cet établissement a la physionomie d'un palais. Il fut fondé sous Louis XV pour l'éducation de cinq cents gentilshommes destinés à la carrière des armes.

Tournant le dos à l'Ecole militaire, nous avons en face

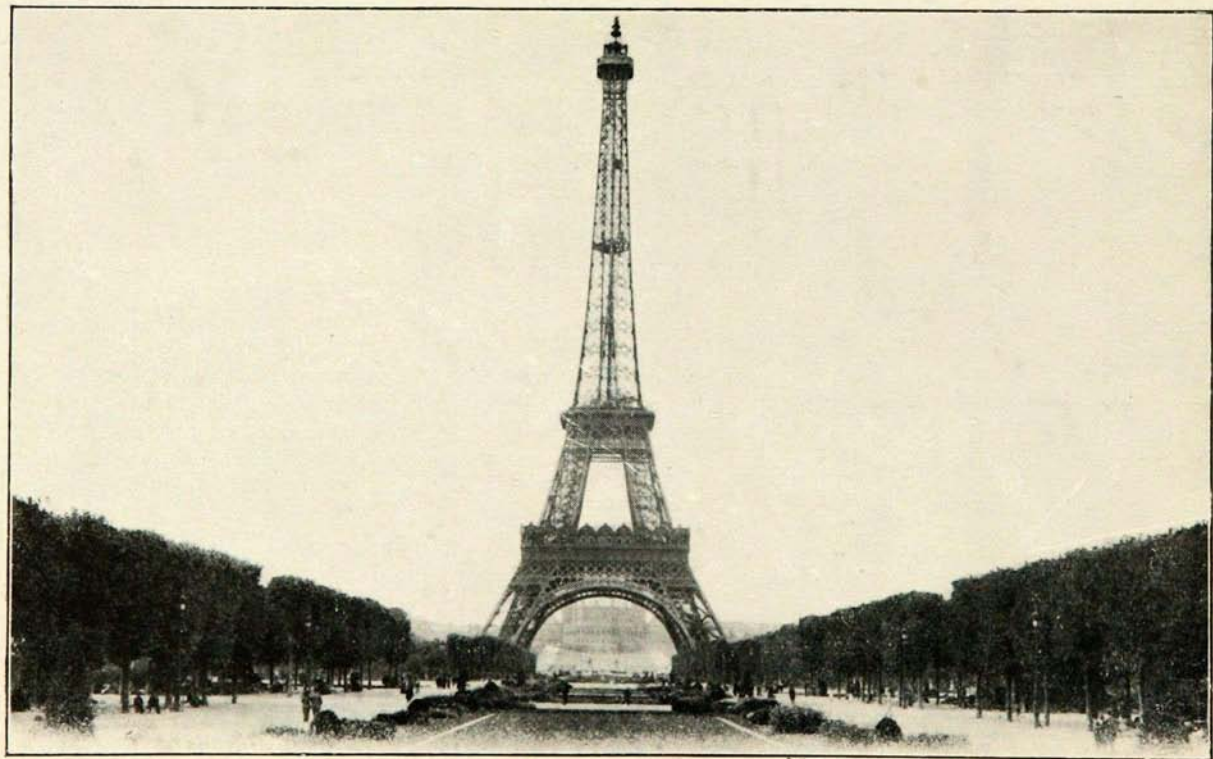
la tour Eiffel qui regarde de très haut les monuments les plus élevés de Paris, et surtout les humbles humains qui évoluent à ses pieds. Elle est divisée en trois étages accessibles au moyen d'ascenseurs et d'escaliers. La lanterne qui couronne le troisième est à neuf cent vingt-quatre pieds du sol et mesure elle-même soixante-quinze pieds de hauteur, ce qui porte à près de mille pieds l'altitude du phare électrique installé au sommet. La lumière diffusée par ce foyer atteint une distance de cinquante-trois milles.

A la plate-forme supérieure, les autorités militaires ont un poste de télégraphie sans fil d'où l'on expédie des messages jusqu'en Algérie et même au Sénégal. Ce puissant poste, réuni électriquement à l'Observatoire de Paris, reçoit de celui-ci chaque jour, à minuit, l'heure exacte qui est simultanément transmise à tous les points situés dans un rayon de deux mille deux cent cinquante milles. On comprend facilement que la transmission des signaux horaires ait lieu à minuit plutôt qu'à midi, quand on se rappelle que les ondes électriques ont, pendant la nuit, une portée plus grande que pendant le jour.

La tour Eiffel fut érigée pour l'exposition universelle de 1889. C'est une merveille d'architecture. On s'étonne qu'une telle masse de fer puisse offrir tant d'élégance.

En face de la tour Eiffel, sur la rive opposée de la Seine, apparaît un édifice de style oriental. Il se compose d'une rotonde centrale avec dôme et minarets, et de deux longues ailes dont la courbure donne à l'ensemble la forme d'un croissant. C'est le Trocadéro, glorieux mémorial de la capture d'un fort de Cadix par le duc d'Angoulême, en 1823. Construit pour l'exposition de 1878, ce palais est devenu musée de sculpture comparée et d'ethnographie.

D'étape en étape, nous arrivons à la place de l'Etoile d'où rayonnent comme d'un centre majestueux, douze avenues dont les noms rappellent des hommes célèbres ou d'illustres victoires : Hoche, MacMahon, Kléber, Marceau, la Grande



PARIS - La TOUR EIFFEL et le CHAMP de MARS



PARIS - L'ARC de TRIOMPHE et la PLACE de L'ETOILE

Armée, Victor Hugo, Wagram, Iéna, Friedland, Tilsitt, Presbourg.

La plus belle de ces avenues est celle des Champs-Élysées. Quel délicieux coup d'œil pour l'observateur ! Ses allées bordées d'arbres et ses plates-bandes de verdure se déroulent sur une longueur d'un mille et demi, jusqu'à l'obélisque de la Concorde, point vers lequel convergent toutes les lignes de cette harmonieuse perspective d'ensemble.

L'admirable ordonnance de la place de l'Etoile fut conçue par Napoléon Ier. On lui doit aussi l'érection de l'Arc-de-triomphe qui en occupe le milieu. C'est le plus grand de tous les monuments de ce genre. Il mesure cent soixante pieds de hauteur, cent soixante-quatre de largeur et soixante-douze de profondeur. Les Romains, même au temps des Césars, n'ont rien fait de semblable.

Cet arc est orné de groupes de sculpture représentant les principales victoires de l'empereur. Des écussons, placés sous les voûtes, portent les noms des autres batailles de la période napoléonienne et ceux des généraux qui s'y sont illustrés.

Depuis la guerre de 1914-18, l'Arc-de-triomphe est devenu le monument du Soldat inconnu. La *flamme du souvenir*, allumée par la main d'un maréchal, brûle perpétuellement au-dessus de la tombe du héros qui représente le million et demi d'hommes morts pour la France. Et la foule, comme une chaîne humaine, circule, du matin jusqu'à la nuit, autour de cette flamme symbolique. On s'arrête un moment, les fronts d'hommes se découvrent, on parle bas, on dépose des fleurs : la terre en est toute jonchée. Ce spectacle est vraiment imposant.

Unanimement nous décidons de couronner l'après-midi par une visite à la chapelle de la maison mère des Filles de la Charité, rue du Bac. Il y a indulgence plénière à gagner le 27 novembre, jour commémoratif de l'apparition de

la sainte Vierge à sœur Catherine Labouré, apparition qui fut l'origine de la médaille dite *miraculeuse*.

Nous y sommes témoins d'une manifestation de piété populaire digne de la France du moyen âge. Une foule compacte remplit le sanctuaire; et dans la cour intérieure du couvent, bien des pèlerins attendent leur tour pour y pénétrer. Le nôtre tarde tant à venir qu'il nous faut renoncer à voir de près la blanche statue de l'Immaculée, aux mains ruisselantes de rayons, qui nous apparaît au-dessus tifs de l'Incarnation du Verbe: le rachat de l'homme coudu maître-autel dans un décor de lumières et de fleurs.

Dimanche, 28 novembre

Premier dimanche de l'Avent. Nous nous rendons à Notre-Dame-des-Victoires pour assister à la grand'messe. L'office commence avec cette majesté grave qui fait la beauté de nos cérémonies. Le chant grégorien y mêle sa note exquise. Au prône, monsieur le curé rappelle les moppable et l'amour de Dieu pour sa créature; puis il exhorte ses paroissiens à l'humilité, à la reconnaissance et à l'espérance, sentiments que doit faire naître, dans un cœur chrétien, le mystère rappelé par la liturgie de l'Avent.

L'église Notre-Dame-des-Victoires fut construite en mémoire de la prise de La Rochelle sur les protestants.

Le souvenir d'un autre triomphe se rattache à ce sanctuaire. C'est le réveil religieux opéré dans cette paroisse, vers 1836, par l'abbé Desgenettes, après qu'il y eut établi l'archiconfrérie du très saint et immaculé Cœur de Marie.

La chapelle où le pieux curé reçut les communications du Ciel est richement décorée de peintures à la gloire de la

Vierge dont la haute statue domine l'autel. La flamme des cierges, comme la prière des fidèles, ne s'y éteint jamais. Et la ferveur obtient des miracles : mille ex-voto l'attestent. Dans cette chaude atmosphère que l'on prie bien ! Nous en faisons la douce expérience.

Monsieur l'abbé Grégoire, que nous n'avons pas rencontré depuis le 10 novembre, vient nous visiter cet après-midi. Les cours de la Faculté des lettres à l'Institut catholique l'intéressent et l'absorbent de plus en plus. Nous aimons à l'entendre parler de ses professeurs, surtout de l'abbé Calvet qu'il trouve fin psychologue autant que critique distingué.

Il est près de trois heures quand nous partons, en compagnie de monsieur et de madame Tourangeau, pour Saint-Denis distant de six milles environ de la capitale.

Le monument qui nous y attire, c'est la basilique, ancienne église abbatiale des Bénédictins et sépulture des rois de France. Construite par l'abbé Suger, conseiller de Louis VI et de Louis VII, elle demeure un des premiers spécimens du style gothique à peine dégagé du roman, ainsi que le prouve l'emploi simultané du plein cintre et de l'ogive dans son imposante façade.

Deux tours couronnaient jadis cette basilique. Il n'en reste plus qu'une : l'autre a été détruite par la foudre. Cette tour disparue évoque le souvenir de la monarchie française que l'orage révolutionnaire a brutalement renversée.

Non contente de faire périr le dernier représentant d'une longue théorie de souverains, la Révolution dispersa les cendres des monarques inhumés à Saint-Denis. Aussi, nous trouvons-nous présentement en face de tombeaux pour la plupart vides. Ceux de Louis XII et d'Anne de Bretagne, de François Ier et de Claude de France, d'Henri II et de Catherine de Médicis, que nous rencontrons dans le transept, sont les plus somptueux. A droite du chœur,

saint Louis est entouré de sa famille. Charles V voulut avoir à ses côtés le brave Du Guesclin pour témoigner, disait-il, qu'il ne mettait aucune différence entre porter le sceptre et le bien soutenir.

La crypte représente une vaste nécropole. Elle contient, entre autres caveaux funéraires, celui des Bourbons placé sous le sanctuaire de la basilique. C'est là que reposent les restes mortels — les seuls déclarés authentiques par notre guide — de Louis XVI et de Marie-Antoinette, de Louis XVIII, d'Adélaïde et de Victoire de France, filles de Louis XV, du duc de Berry et de ses enfants.

Dans une des chapelles de la crypte, on a relégué quatre statues colossales et quatre bas-reliefs destinés au monument du duc de Berry, qui devait être érigé sur la place Louvois où il fut assassiné. Les événements de 1830 mirent obstacle à l'accomplissement de ce projet.

Selon la tradition, la basilique Saint-Denis occupe l'endroit même où fut inhumé le premier évêque de Paris. Les principales phases de son martyre figurent parmi les nombreuses sculptures du portail. Un des autels du chœur lui est consacré ainsi qu'à ses glorieux compagnons de supplice : saint Rustique et saint Eleuthère.

Sur un panneau latéral de cet autel est peinte la célèbre oriflamme de Saint-Denis, bannière rouge et or, qui fut, aux grands âges de foi, l'étendard sacré de la France, le gage de la protection divine sur le royaume très chrétien. Depuis l'avènement des Capétiens jusqu'au règne de Charles VI, on porta l'oriflamme à la tête des armées. A la vue de l'enseigne royale, les soldats poussaient le cri de guerre : *Montjoie et Saint-Denis!* Et, pris d'un généreux enthousiasme, ils volaient à la victoire ou à la mort.

Par une association toute naturelle, une visite à saint Denis en appelle une à sainte Geneviève : tous deux étant les protecteurs de la ville de Paris.

Nous arrivons à l'église Saint-Etienne-du-Mont à l'issue des Vêpres. Les larges portes de la grille qui enclôt la nef suffisent à peine au passage de la foule. Emportés par ce flot humain, nous nous arrêtons où il s'arrête : dans une chapelle latérale, en face de la châsse de sainte Geneviève que la flamme de centaines de cierges fait resplendir. Le dernier ex-voto de la reconnaissance des Parisiens envers leur patronne date de 1918, époque où ils furent soustraits à l'invasion allemande comme autrefois à la fureur d'Attila.

En allant vers l'abside, nous rencontrons les monuments de Racine et de Pascal, modestes plaques de marbre encastées dans la muraille et dont l'épithaphe se réduit à un nom et à une date. C'est bien peu pour honorer de si grands hommes !

Au revers du retable de l'autel principal, nous lisons : *Sa Sainteté Pie VII a célébré une messe sur cet autel pendant la neuvaine de la fête de sainte Geneviève.* Cet événement eut lieu à l'occasion du voyage que fit, en France, le Souverain Pontife pour couronner Napoléon.

L'église quatre fois séculaire de Saint-Etienne possède des vitraux et des peintures murales remarquables. Le chœur est précédé d'un jubé en pierre sculptée. On y accède par deux escaliers en spirale dont les rampes délicatement ajourées enlacent des piliers ronds et nus qui s'élancent à la voûte. Cet avant-chœur aérien surprend les visiteurs étrangers, mais l'élégance de sa balustrade les remplit d'admiration.

Lundi, 29 novembre

Grâce au bienveillant intérêt de monsieur le Secrétaire du Commissariat canadien, nous recevons, ce matin, de monsieur le Directeur de l'Enseignement libre, une lettre nous autorisant à visiter quelques établissements supérieurs de son obédience.

A la faveur de ce haut patronage, nous nous présentons à l'Institut normal de Sainte-Geneviève, 33, rue d'Assas. Accueillies avec la plus grande amabilité par la directrice et la sous-directrice, nous causons de leur œuvre et de leur programme d'études qui embrasse, outre le cours primaire, le cours secondaire et la préparation à la licence. Un exemplaire de ce programme nous sera envoyé par madame la directrice à la rue Saint-Guillaume.

Sur son invitation, nous visitons quelques pièces de l'école. Faute d'espace, le cabinet de physique et le laboratoire de chimie occupent le même local, mais l'outillage est assez complet. La bibliothèque des professeurs et des élèves comprend douze cents volumes exposés sur de simples tablettes fixées aux murs d'une petite salle. Deux classes, ouvertes complaisamment devant nous, laissent voir la grande simplicité de leur ameublement. Les élèves paraissent sérieuses et distinguées. Elles sont nombreuses aussi : l'école en compte plus de deux cents.

L'installation d'un tel personnel dans un immeuble aussi étroit prouve, une fois de plus, qu'il n'est rien d'impossible au dévouement et à l'amour. Le groupe des professeurs composé, en majeure partie, des anciennes élèves de l'Institution est très attaché à l'œuvre de l'éducation chrétienne de la jeunesse française que l'on voudrait soustraire aux dangers de l'heure présente.

L'éducation à base religieuse, voilà bien le noble but, voire la raison d'être de la Ligue pour la liberté de l'enseignement. Tandis que dans les lycées, largement subven-

tionnés par l'Etat, on ne vise qu'au perfectionnement intellectuel, dans les pauvres maisons d'enseignement libre, on cherche avant tout à former des âmes, à leur donner des convictions solides, à les tremper comme l'acier de l'épée de Jeanne d'Arc.

Mardi, 30 novembre

Il pleut... Renoncerons-nous à sortir? Pluie du matin n'arrête pas le pèlerin, dit le proverbe, car elle dure peu. Dans l'espoir de voir bientôt le ciel se rasséréner, nous partons pour l'Ecole normale de la rue de Sèvres, la plus importante de la ville. Malheureusement, la directrice, suppléante de cours aujourd'hui, ne peut nous recevoir. Elle nous fait présenter ses excuses le plus poliment du monde.

Le succès d'un second projet nous fait bien vite oublier cette déception. Il est depuis longtemps résolu que, durant notre séjour à Paris, nous irons saluer un très digne ami de notre Communauté, monsieur l'abbé Gilloz, directeur de *l'Evangile dans la vie*. Nous le trouvons chez lui, nous attendant tous les jours: Mère Marie-Elise lui ayant annoncé notre visite. Sa collaboratrice, mademoiselle Joannes, qui personnifie le charme et la distinction de la femme française, est appelée au salon. Leur chaleureux accueil fait prendre à l'entretien le cachet de l'intimité. Nous causons amicalement et avec entrain. Le nombre de nos abonnements à *l'Evangile dans la vie* les enchante. Ils nous en remercient avec effusion.

Monsieur Gilloz, venu au Canada en 1925, se plaît à rappeler d'heureux souvenirs. Sa réception au Mont-Sainte-Anne est qualifiée d'inoubliable. Une des choses qu'il a le plus admirées en notre pays, c'est l'union du clergé.

« C'est à ce puissant facteur, conclut-il, qu'il faut attribuer les œuvres merveilleuses opérées en si peu de temps. »

Ami sincère du Canada, monsieur l'abbé Gilloz cherche à le faire connaître à ses compatriotes. Dans ce dessein, il organise une réunion pour janvier prochain. Le conférencier sera monsieur Eugène Lapierre, organiste de l'église Saint-Jacques de Montréal, en stage de perfectionnement professionnel à Paris.

« Ces réunions se multiplieraient, dit monsieur l'abbé, si les étudiants canadiens voulaient assumer la tâche qu'impose la laborieuse préparation d'un discours public. Mais ces jeunes sont ou trop affairés ou trop craintifs. Ce n'est pas le talent qui manque: j'en connais plus d'un qui figurerait avec honneur devant un auditoire français. »

Après un bref éloge de monsieur Lapierre, l'abbé Gilloz nous met sous les yeux un délicieux *Noël de France* dont la mélodie vient d'être écrite par l'organiste canadien. Et c'est l'auteur même de la légende, mademoiselle Joannes, qui est invité à le chanter.

NOËL DE FRANCE

I

Pour endormir Dieu nouveau-né,
 Sur sa pauvre couchette,
 Un angelet s'est incliné
 Préparant sa musette.
 « Enfant divin, dit l'angelet,
 Puis-je savoir l'air qu'il vous plaît
 Ouïr de préférence? »
 Et dans un sourire charmant,
 Jésus répondit tendrement:
 « C'est un Noël de France. »

II

L'angelet, de ce choix divin,
 N'a pas saisi la cause :
 Mais l'amour, il le pensait bien,
 Est là pour quelque chose.
 Alors, suppliant et discret,
 Il lui demanda le secret
 De cette préférence.
 « Angelet, n'as-tu pas appris,
 Dit l'Enfant, que j'ai deux pays :
 Le ciel, et puis la France? »

III

— Oui, vôtre il fut au temps jadis,
 Seigneur, il devait l'être.
 La France était un paradis
 Quand vous étiez son maître. »
 L'ange se tut. . . Jésus pleurait
 Et tout ensemble Il souriait.
 Était-ce à l'espérance?
 Oui, car sa Mère a dit tout bas :
 « Mon doux Jésus, ne pleurez pas,
 Je vous garde la France. »

IV

Et l'angelet, près du berceau,
 Chanta *Noël de France*.
 Et Jésus le trouva si beau
 Qu'Il lui dit : « Recommence » .
 Ses yeux se fermèrent pourtant,
 Et l'angelet, plus doux chantant,
 Redisait sa romance.
 bercé par ce chant qu'Il aimait,
 L'Enfant-Dieu crut qu'Il s'endormait
 Dans les bras de la France.

V

Et lorsque les rois d'Orient
 S'en vinrent dès l'aurore,
 L'Enfant leur dit en souriant :
 « J'attends quelqu'un encore... »
 On le vit tressaillir soudain :
 Il écoutait un chant lointain,
 Un beau chant de vaillance.
 L'angelet dit : « Qui vient là-bas ? »
 L'Enfant ouvrit ses petits bras,
 Et répondit : « La France ! »

Au moment du départ, nous acceptons, sur les instances de monsieur Gilloz, une invitation à dîner pour samedi prochain.

Une partie notable de l'après-midi se passe en courses pour remplir les mémoires de nos artistes en peinture du Mont-Sainte-Anne. A cet effet, nous allons du boulevard Saint-Germain à la rue Bonaparte, puis à la rue de Rivoli ; de la Ville l'Evêque à l'avenue Parmentier, mais sans beaucoup de succès. Et pourtant, que nous aurions aimé satisfaire les *desiderata* de nos chères Sœurs !

En revenant par la rue de Grenelle, nous nous arrêtons au magasin Brunet pour l'achat de ciboires destinés à nos maisons de Lachine. Nous y admirons des pièces d'orfèvrerie religieuse où se mêlent l'or, l'argent, l'ivoire, le lapis, l'opale et autres pierres précieuses. Mais, si beaux soient-ils, les ciboires qui brillent dans les vitrines ne contentent pas notre Mère Générale. Elle leur voudrait une coupe plus grande et, comme ornements, des émaux reproduisant les tableaux de nos chapelles du Mont-Sainte-Anne et de la maison mère. Ce désir, d'exécution facile pour monsieur Brunet, sera promptement satisfait.

Monsieur Brunet est un artiste qui joint à un goût délicat une connaissance parfaite de la liturgie. Il dessine

lui-même tout ce qu'il fait exécuter, même les soieries destinées à la confection des ornements sacerdotaux. Sa renommée a franchi les murs des monastères. Les Carmélites de Lisieux viennent de lui confier la châsse portative de leur sainte Petite-Thérèse; un moine bénédictin, sa crosse abbatiale. Déjà, la volute, faite de corne et de vieil argent, s'arrondit gracieusement.

« La corne, à l'état naturel, nous fait remarquer monsieur Brunet, ne s'associerait pas à l'argent; mais traitée par des agents chimiques, qui modifient sa couleur et la rendent translucide et luisante, elle fait bonne figure, comme vous voyez, à côté du métal. »

Quelles admirables transformations s'opèrent dans le monde physique! Que sont-elles, cependant, à côté de celles dont les religieuses éducatrices sont témoins dans le monde des âmes!

Le courrier nous apporte, de la part de monsieur Pierre Dupuy, l'horaire des cours à l'Institut catholique. Il est convenu que nous entendrons, vendredi prochain, l'abbé Calvet, professeur de littérature française, et lundi, le 6 décembre, l'abbé Jeanjean, professeur de psychologie expérimentale.

Mercredi, 1er décembre

Informées par monsieur le Secrétaire du Commissariat canadien de notre admission à la visite du Cours Dupanloup, nous partons, ce matin, pour Boulogne-sur-Seine, à une heure et demie environ de Paris.

Le Cours Dupanloup est un pensionnat de premier ordre établi au Parc des Princes, dans l'ancien hôtel du grand duc

Paul de Russie et dans plusieurs villas groupées autour de ce palais. On y reçoit non seulement les filles de la France mais encore les filles des Amis de la France. Les Américaines y viennent en grand nombre, attirées par le site enchanteur et le cadre somptueux de l'établissement, par les traditions d'élégance et de courtoisie françaises, une société choisie, des distractions de bon goût et des professeurs distingués.

Le Cours Dupanloup donne l'enseignement complet des programmes officiels : enseignement primaire conduisant au brevet supérieur et enseignement secondaire aboutissant au baccalauréat. Il offre, en outre, des classes pratiques de cuisine, de coupe et de couture, de sténographie et de dactylographie ; et plusieurs fois la semaine, des conférences sur l'histoire, la géographie, la littérature, l'histoire de l'art, la philosophie, le droit usuel, l'esthétique.

Les Dames de Saint-Maur — religieuses sécularisées — ont la direction du Cours Dupanloup. Nous avons l'honneur d'être reçues au parloir par madame la Supérieure et son Assistante. Cette dernière est la nièce de Frédéric Ozanam et porte son nom. L'éloge que nous lui faisons de l'œuvre sociale de son oncle paraît lui plaire. Comme nous, elle désire vivement l'honneur des autels pour ce chrétien dont l'ardente charité consuma la noble existence.

Nous emportons un excellent souvenir de l'esprit religieux et apostolique de ces Dames, de la distinction de leurs manières et de la cordialité de leur réception.

Pendant le trajet du retour, nous feuilletons avec intérêt l'histoire de leur Congrégation née à Paris en 1678. L'auteur nous fait d'abord connaître les illustres protections qui entourèrent le berceau de cette Communauté et favorisèrent ensuite son développement.

A la duchesse de Guise, Marie de Lorraine, est due la fondation des premières écoles des Dames de Saint-Maur.

Madame de Maintenon leur gagna les libéralités du roi Louis XIV. En retour, elle sollicita leur dévouement et leur compétence pour sa maison de Saint-Cyr, afin d'initier les Dames de Saint-Louis aux méthodes d'enseignement, de surveillance et de discipline. Après la révolution, la Providence se servit de Madame Lætitia Bonaparte, mère de l'empereur Napoléon, pour obtenir le rétablissement de l'Institut et la réouverture des écoles. Son Altesse Impériale voulut même honorer de sa présence la cérémonie de la reprise du costume religieux des Dames et la consécration des premières postulantes du siècle nouveau, dans l'oratoire du cardinal Fesch, orné pour la circonstance des tentures et des ornements de la chapelle impériale. Sous le règne de Louis XVIII, les Dames de Saint-Maur eurent pour protectrice Madame la duchesse d'Angoulême. Grâce à cette princesse, elles purent obtenir des subsides considérables pour agrandir leur noviciat. Les fondations de Monaco eurent lieu par l'influence de la princesse Caroline; celles d'Espagne furent royalement protégées par leurs Majestés les reines Marie-Christine et Victoria-Eugénia.

Outre l'enseignement, l'œuvre des Dames de Saint-Maur comprend les missions en Malaisie et au Japon. C'est ce qui leur a valu de participer à l'Exposition vaticane de 1925, en dédiant à Sa Sainteté Pie XI un exposé documentaire de leur Institut, ouvrage d'une belle tenue et abondamment illustré.

La visite de l'Institut normal catholique Desir est la dernière du genre. Des renseignements obtenus dans ces maisons d'enseignement secondaire, il ressort que trois années complémentaires au cours d'études de nos pensionnats affiliés à l'Université de Montréal peuvent suffire pour l'obtention du baccalauréat: deux consacrées aux lettres et une aux sciences.

Jeudi, 2 décembre

Nous nous accordons aujourd'hui le plaisir d'aller visiter l'exposition d'art de mademoiselle Marguerite Lemieux.

Aquarelles et peintures à l'huile, travaux en cuir et en étain repoussés, dessins pyrographiques, tissus divers décolorés à l'acide: tout ce brillant ensemble donne à sa chambre de l'Hôtel Jean-Bart l'aspect d'un salon d'amateur.

Formée à l'atelier des meilleurs maîtres de Paris, mademoiselle Lemieux vient d'être diplômée après avoir eu l'honneur de voir figurer deux de ses aquarelles à l'exposition de l'Ecole des Beaux-Arts. Bientôt elle retournera à Montréal en vue d'y établir un studio. Puisse-t-elle recueillir, dans sa ville natale, des succès proportionnés à ses connaissances artistiques!

Vendredi, 3 décembre

Jour consacré au Sacré-Cœur de Jésus. En esprit de réparation, nous passons une partie de la matinée à Montmartre. La basilique est remplie de fidèles. Pendant l'offrande du saint sacrifice, qui se prolonge jusque vers 11 heures, un prêtre passe et repasse devant la table de communion où s'agenouillent des centaines d'hommes et de femmes. Tous regagnent leurs places mains jointes et yeux baissés, avec une absence totale de respect humain, une visible émotion eucharistique que nous ne pouvons voir sans la partager humblement.

Oui, il est encore dans Paris des gens qui pratiquent admirablement leur foi catholique... Les faits ont maintes

fois prouvé que le Christ aime les Francs; à Montmartre, on est témoin que les Francs aiment le Christ.

En quittant la basilique, nous nous rendons chez les Sœurs de la Charité de Nevers, pour y prendre les reliquaires que nous a fait préparer, au nom de sa Communauté, Sœur Marguerite-Marie. Ce sont de très beaux objets et bien précieux puisqu'ils renferment un cheveu de la bienheureuse Bernadette, un fragment de son habit religieux, des morceaux de bois et de plomb détachés des bières où reposa son saint corps.

Nous sommes tout heureuses de ce nouveau témoignage d'affection des bonnes Sœurs de Nevers qui nous en ont donné bien d'autres.

A 2h. 15, nous avons l'avantage d'assister au cours régulier de monsieur l'abbé J. Calvet, avantageusement connu par son Histoire de la littérature française. Il parle aujourd'hui devant un auditoire de deux cents jeunes filles. Sa manière n'est pas celle du polémiste. Il raisonne avec une simplicité calme et ferme. La sérénité paraît être l'état habituel de son esprit. Ses pensées s'ordonnent avec une clarté et une précision extrêmes. On sent très vive en lui la passion des lettres, très ardent le zèle pour le bien, très puissante sa foi en l'avenir de la littérature française.

Le Renouveau catholique dans la littérature contemporaine, tel est le sujet de sa conférence.

« Actuellement, dit monsieur Calvet, une véritable renaissance se fait jour dans la vie intellectuelle de notre pays. De la mélancolie et de la désespérance, la poésie française passe à la gaieté et à l'espoir; après avoir pris son inspiration dans le blasphème, elle la cherche aujourd'hui dans le sentiment religieux.

« Flaubert maudissait le christianisme; Renan le raillait et dénigrait son divin Fondateur; Leconte de Lisle, païen jusqu'aux moelles, demandait au bouddhisme la fin ultime

de l'homme; Taine exilait le surnaturel et donnait dans le déterminisme; Anatole France, sceptique et épicurien, flétrissait ce que l'Eglise honore et vénère.

« Trois quarts de siècle ont passé. Parmi les maîtres d'aujourd'hui, je rencontre Claudel, Bourget, Bordeaux, Bazin, Goyau, Maritain, Mercier, Jammes, Le Cardonnel, Massis, Baumann: illustre pléiade qui représente l'honneur et la foi dans les lettres françaises. C'est dans la religion, l'évangile et la vie des saints que ces écrivains vont chercher les pensées profondes et les inspirations de la poésie.

« A la tête des initiateurs du mouvement contemporain marche Baudelaire. Le premier, il ébranla les âmes hostiles. Ce n'est pas qu'il soit sans reproche, mais il a senti jusqu'à la nausée l'amertume du péché. C'est lui qui a écrit dans un siècle de positivisme effréné: « Soyez béni, mon Dieu, d'avoir donné la souffrance pour expier nos voluptés. » Il a créé le frisson religieux et la nostalgie du divin. Le type de ces nostalgiques est Sully Prud'homme, âme noble et délicate dont la grande souffrance fut de ne pas croire.

« La génération des nostalgiques fut suivie de celle des chercheurs d'idéal — de 1880 à 1895. Ces *néo-chrétiens* — comme on les appelait — s'arrêtèrent en route. Il leur manquait la foi précise et la discipline morale. Cependant, en imposant à la littérature le vocabulaire religieux, ils opérèrent un renouvellement et un redressement qui produisirent d'heureux fruits.

« Une troisième génération d'écrivains prépara la renaissance contemporaine. Ce sont les convertis de la littérature du XIXème siècle: Coppée, Huysmans, Brunetière, Barrès, Péguy, Psichari. L'art et l'apologétique furent par eux renouvelés. Ils ont vigoureusement préludé à l'effort actuel et partant, aplani bien des difficultés. Ceux qui débutent aujourd'hui n'ont, pour ainsi dire, qu'à

se laisser porter. Le public et les éditeurs sont disposés à leur tendre la main.

« Oui, l'heure est à l'espérance. Nous assistons à l'aurore d'une grande littérature catholique qui l'emportera sur le romantisme. Comme celle du moyen âge et celle du XVII^{ème} siècle, elle exprimera les aspirations les plus élevées de l'âme humaine et n'ignorera plus que Dieu est la forme suprême de l'idéal. »

Historien et psychologue, le conférencier recherche ensuite les causes du nouvel essor littéraire.

« Je crois découvrir la première, dit-il, dans la mort du scientisme. Nous avons retrouvé le mystère, et les esprits libérés du scientisme marchent à la foi.

« La deuxième cause me paraît être la faveur croissante qui va à la philosophie de saint Thomas et à la méthode scolastique. La fixité du Credo catholique a conquis bien des écrivains de notre époque.

« Il est juste d'attribuer la troisième cause à la fondation d'établissements d'enseignement catholique libre où se forme notre élite intellectuelle.

« Le renouvellement de la liturgie catholique a puissamment avivé les sources de l'esprit religieux. On écrit la vie des saints, des moines; et ces ouvrages remportent de grands succès de librairie.

« La guerre elle-même a contribué au renouveau contemporain. L'épreuve a poussé vers Dieu les écrivains qui étaient en marche vers Dieu, et la victoire leur a apporté des enthousiasmes avec le désir des grandes choses. »

Cette conférence nous laisse une bienfaisante impression d'optimisme.

Au sortir de l'Institut catholique, nous prenons le taxi envoyé par monsieur Tourangeau pour nous permettre de

faire sans fatigue nos achats d'instruments scientifiques destinés aux futurs laboratoires du Noviciat et de l'Ecole normale. Nous visitons successivement les établissements Deyrolle, Nachet, de Fez, Radiguet et Massiot, mais sans faire aucun choix définitif. Ce choix est remis à la semaine prochaine.

Fidèle à sa promesse, madame la Directrice de L'Institut normal Sainte-Geneviève nous fait tenir, ce soir, une copie du programme d'études de sa maison. Une bibliographie pédagogique l'accompagne. Après examen, nous constatons que ces ouvrages se trouvent dans nos bibliothèques.

Samedi, 4 décembre

Le temps approche où nous quitterons la France pour la Hollande, la Belgique, l'Angleterre et l'Irlande, ainsi que le comporte notre itinéraire européen. En vue de ces dernières étapes, nous allons chercher des renseignements aux bureaux de l'Agence Cook.

Du même coup, nous organisons notre retour au Canada. L'horaire des transatlantiques consulté, nous décidons de nous embarquer sur le *Scythia* de la ligne Cunard, à Liverpool, le 8 janvier prochain. Voilà un plan bien arrêté. Plaise à Dieu que rien n'entrave son exécution!

Le retour! quelle grande joie il nous met dans l'âme! quelles ailes il donne à notre pensée!... Mais n'allons pas oublier que nous sommes encore à Paris et que nous avons pris, pour aujourd'hui même, l'engagement d'aller dîner avec nos distingués amis de la rue d'Armaillé.

A la table de monsieur l'abbé Gilloz, nous rencontrons

monsieur Eugène Lapierre, notre aimable compatriote, une nièce de l'excellent abbé, jeune fille intelligente qui suit des cours d'art au Louvre, puis mademoiselle Joannes, l'ordonnatrice de ce repas qui plaît aux convives et fait honneur au maître de la maison.

En France, on cause beaucoup à table. A peine y sommes-nous que l'usage bat son plein. Plusieurs sujets alimentent la conversation : les relations de la France avec le Canada devenues, depuis une dizaine d'années, plus fréquentes et plus fécondes ; le passage à Montréal de spécialistes français éminents dans les arts, les lettres ou les sciences sociales ; le développement rapide de l'instruction publique dans la province de Québec ; la Cité universitaire de Paris, boulevard Jourdan, et la brillante inauguration du pavillon canadien en septembre dernier ; enfin, *Maria Chapdelaine* dont le succès fabuleux — trois cents éditions — révolte encore plus qu'il n'étonne monsieur Gilloz.

« On ne peut jamais assez flétrir l'esprit sectaire qui a inspiré cet ouvrage, dit-il avec un accent d'indignation ; c'est l'esprit de Renan, d'Anatole France qui ridiculise, sous le voile, le catholicisme et ses adhérents. Et que d'autres défauts on peut reprocher à l'auteur, sans compter les inexactitudes injurieuses au pays qui lui a fourni matière à son roman. »

L'heure qui suit le dîner se passe au salon. Au moment du départ, monsieur Gilloz nous offre un exemplaire de chacun des ouvrages de mademoiselle Joannes : *Les regards de Jésus — O femmes ! ce que vous pourriez être...* après les avoir fait autographier par l'auteur.

Nous recevons aussi, de la part de nos hôtes, de respectueux messages d'amitié pour Mère Marie-Elise. Notre Mère Générale leur annonce que cette chère Mère vient d'écrire une *Histoire de la littérature française et canadienne* ; et sûre de leur faire plaisir, elle promet de leur en

adresser deux exemplaires à son retour au Mont-Sainte-Anne.

La proximité du boulevard Péreire nous invite à nous rendre à la Maison du Bon-Pasteur pour y voir une nièce de Sœur Marie-Théonas.

Cette jeune postulante nous édifie par son détachement, sa compréhension de la vie religieuse.

La maîtresse des novices, supérieure du couvent des Oblates de Béthanie, nous fait une courte mais intéressante visite. Elle nous apprend que sa Congrégation compte déjà soixante religieuses et trois établissements: Paris, Brest, Rome; que leur fondateur, le R. P. Eugène Prévost, en projette un quatrième dans son pays d'origine, le Canada.

La Maison du Bon-Pasteur édite les opuscules pieux composés par M.-E. de la Croix et imprimés avec tant d'art et de bon goût. Notre Mère Générale en achète une copieuse provision dont elle fera bénéficier ses filles à l'occasion.

Dimanche, 5 décembre

Après une messe basse à la pension, grand'messe à Saint-Sulpice. Les trois nefs de l'église peuvent à peine contenir les fidèles qui s'y pressent. L'office commencé, on s'absorbe dans les prières du missel ou la récitation du chapelet. Admirable est le recueillement de cette assemblée! Edifiante aussi la belle tenue de ces jeunes gens en uniforme bleu horizon, sans taches et sans faux plis! Ce sont des soldats en exercice du devoir dominical. Ceux-là serviront bien leur patrie qui servent bien leur Dieu.

A Saint-Sulpice, comme dans les autres églises de Paris, il se donne chaque dimanche, dans l'après-midi, trois cours

de religion : deux de catéchisme et un d'apologétique. L'horaire se voit dans le vestibule.

En ces lendemains de guerre, qui ont laissé sur le sol de la France victorieuse tant de ruines et dans son âme tant de blessures, l'Eglise se présente une nouvelle fois comme une grande maîtresse de vie spirituelle. Par l'effort constant de ses prêtres, elle tend à poursuivre le redressement des intelligences chez les adultes et à former l'âme des enfants par l'enseignement du catéchisme.

Une visite très agréable marque l'après-dîner : celle de monsieur l'abbé Bazinet, curé de Sainte-Agathe-des-Monts et frère de notre chère Sœur Marie-Isidore. Il s'embarque le 8 décembre pour le Canada. Ce sera donc bientôt fait. Enchanté de ce qu'il a vu en France et en Italie, il emporte cependant un regret : celui de n'avoir pu se rendre en Palestine. Au témoignage du médecin, son état de santé ne lui permet pas de subir de nouvelles fatigues. « Je revierdrai ! » voilà comment monsieur le Curé se console de sa déception.

A 5h. 30, nous assistons aux Vêpres à l'église des Carmes, rue de Vaugirard. Les fidèles occupent toutes les places de la nef laissées libres par les séminaristes, les professeurs et les étudiants de l'Institut catholique. Le distingué recteur, Monseigneur Alfred Baudrillart, assiste au chœur avec quelques chanoines. Sous la direction d'un confrère, les séminaristes exécutent les chants liturgiques en un parfait grégorien.

A l'issue de l'office monte en chaire monsieur l'abbé Enne, directeur du séminaire et prédicateur de l'Avent. Il prend pour texte ces paroles : *Le royaume de Dieu est au dedans de vous*. Son sermon peut se résumer ainsi : Le Christ est à l'œuvre en chacune de nos âmes pour y former le ciel. Il poursuit son œuvre de Rédempteur en faveur de tous les hommes ; mais il en est qui résistent à sa grâce.

Prions pour les pécheurs ; demandons que la rosée du ciel tombe sur leurs âmes en gouttes de lumière et de pardon.

Dans l'église des Carmes reposent les cendres de Frédéric Ozanam, l'éminent professeur de Sorbonne qui fut à la fois un illustre savant et un grand chrétien. Sa physionomie de saint se dessine de plus en plus. Ozanam monte dans la gloire. D'aucuns espèrent sa canonisation et se plaisent à répéter ces paroles du pape Benoît XV au sujet de Ferrini, professeur à l'université de Pavie : « J'aime, certes, les saints en étole, mais un saint en frac est de même fort de mon goût, et je désire vivement sur les autels ce professeur, la perle des laïques. »

Pie XI a exprimé des sentiments semblables à l'égard de ce même Ferrini qu'il connut intimement et dont il admira la haute vertu. Tout cela est de bon augure pour la cause qui intéresse les Français.

Voisin de l'église est l'ancien couvent des Carmes, aujourd'hui séminaire diocésain. En traversant la cour, nous nous arrêtons près du perron où furent massacrés cent onze prêtres par les révolutionnaires de 1792. Les victimes arrivaient de l'intérieur par un couloir étroit. Les égorgeurs les attendaient à l'extérieur, de chaque côté de la porte, l'escalier du perron se divisant en deux branches.

A chaque prisonnier était posée une question sur le serment d'adhésion à la Constitution civile du clergé. Si la réponse était négative, la victime était mise à mort à coups de sabres et de piques.

Le cadre historique de ce lugubre événement n'a pas changé ; mais les victimes, glorifiées par la béatification, brillent aujourd'hui d'un vif éclat au martyrologe de la sainte Eglise.

Lundi, 6 décembre

Le désir d'entendre monsieur l'abbé Jeanjean, professeur de psychologie expérimentale, nous amène à l'Institut catholique. Prévenu par mademoiselle Marguerite Lemieux, son élève assidue, que nous serions aujourd'hui dans son auditoire, il vient vers nous dès notre entrée dans la salle, avec un empressement tout imprégné de bonté, et nous donne la main en nous souhaitant la bienvenue.

Ainsi qu'il est d'usage, le conférencier commence par une définition :

« La psychologie expérimentale, dit-il, est une science spéculative ayant pour objet formel les lois positives des faits de conscience chez l'homme normal.

« Deux méthodes ont été proposées pour déterminer expérimentalement le plus ou moins d'intelligence générale. Celle de Binet-Simon a prévalu. Elle fera l'objet de ce cours.

« Disons d'abord que l'intelligence générale, considérée comme fonction pédagogique, en tant qu'elle peut s'appliquer aux situations concrètes de la vie, tient dans ces quatre mots : compréhension, invention, direction et censure. Ces quatre éléments interviennent toujours dans l'exercice pratique de l'activité intellectuelle. Ils suffisent à l'individu pour déterminer la solution d'un problème intellectuel en face duquel il se trouve placé.

« L'intelligence ainsi comprise, Binet devait choisir une méthode qui mît en évidence le degré de cette fonction dans les différents individus. Cette méthode reçut le nom d'*échelle métrique pour la mesure de l'intelligence*. Elle fait usage de *tests* gradués qui servent à faire connaître si tel élève est en avance ou en retard par suite de ses dispositions naturelles, le degré d'intérêt qu'il prend au monde

qui l'entoure, le degré de sa réflexion personnelle, le degré de ses aptitudes à se tirer d'embarras.

« Sans donner des résultats absolument certains et incontestables, les *tests* fournissent cependant de bonnes indications. Ils dénoncent l'élève anormal, celui dont il faut s'occuper à part et encore l'élève placé dans une classe trop faible pour lui.

« Les *tests de Binet* sont donc un précieux instrument de diagnostic mental. A ce titre, ils jouent un rôle très utile dans l'enseignement.

« L'ensemble de l'examen comprend une soixantaine de questions correspondant, par petits groupes de cinq, à chaque *âge d'intelligence*.

« Pour obtenir le succès désiré, l'examineur doit :

- 1° Opérer dans une salle silencieuse,
- 2° Mettre en confiance son sujet,
- 3° Noter ses réponses,
- 4° Ne pas suggestionner l'enfant, se contenter de répéter la question.

TESTS DE LA MÉTHODE BINET-SIMON

Tests de 4 ans :

- 1° Dire son nom, son sexe,
- 2° La date de l'examen, l'heure de la journée.
- 3° Faire nommer, en les montrant, des objets ordinaires.
- 4° Répéter trois chiffres qui ne se suivent pas.
- 5° Comparer les longueurs de deux lignes.

Tests de 5 ans :

- 1° Comparer les poids de deux boîtes.
- 2° Copier un carré.
- 3° Répéter une phrase de dix syllabes.
- 4° Compter quatre sous simples.
- 5° Refaire un rectangle coupé selon la diagonale; présenter comme modèle à obtenir un rectangle complet.

Tests de 6 ans :

- 1° Distinguer le matin et le soir.
- 2° Définir par l'usage des objets familiers.
- 3° Copier un losange.
- 4° Compter treize sous simples.
- 5° Comparer deux figures sous le rapport esthétique.
Quelle est la plus jolie?

Tests de 7 ans :

- 1° Indiquer la main droite, l'oreille gauche.
- 2° Décrire une gravure en disant ce que font les personnages.
- 3° Exécuter simultanément trois commissions simples.
- 4° Additionner les sous de 9 pièces d'un et de deux sous.
- 5° Nommer quatre couleurs (manière de découvrir le daltonisme, s'il existe chez l'enfant).

Tests de 8 ans :

- 1° Comparer de mémoire deux objets.
- 2° Compter de 20 à zéro — à rebours.
- 3° Lacunes à compléter dans une figure dessinée.
- 4° Donner la date complète du jour. Exemple: lundi, 6 décembre 1926.
- 5° Répéter cinq chiffres qui ne se suivent pas.

Tests de 9 ans :

- 1° Rendre la monnaie de 25 sous après l'achat d'un objet de 8 sous.
- 2° Définir un objet usuel autrement que par l'usage.
Exemple: Une table, comment est-ce fait?
- 3° Reconnaître différentes pièces de monnaie.
- 4° Enumérer les mois de l'année.
- 5° Répondre à des questions faciles: Que faire si on a froid? Que faire quand on a cassé un objet qui ne nous appartient pas?

Tests de 10 ans :

- 1° Faire comparer des poids différents dans de petites

boîtes d'égales dimensions. (On reconnaît alors les inquiets, les scrupuleux).

- 2° Copier un dessin de mémoire.
- 3° Dire une phrase absurde et demander à l'enfant ce qu'il en pense.
- 4° Répondre à des questions assez difficiles. Exemple: Que faire avant de commencer une action importante?
- 5° Faire deux phrases contenant trois mots donnés: un nom de lieu connu, un mot abstrait, un nom d'objet concret.

Tests de 12 ans:

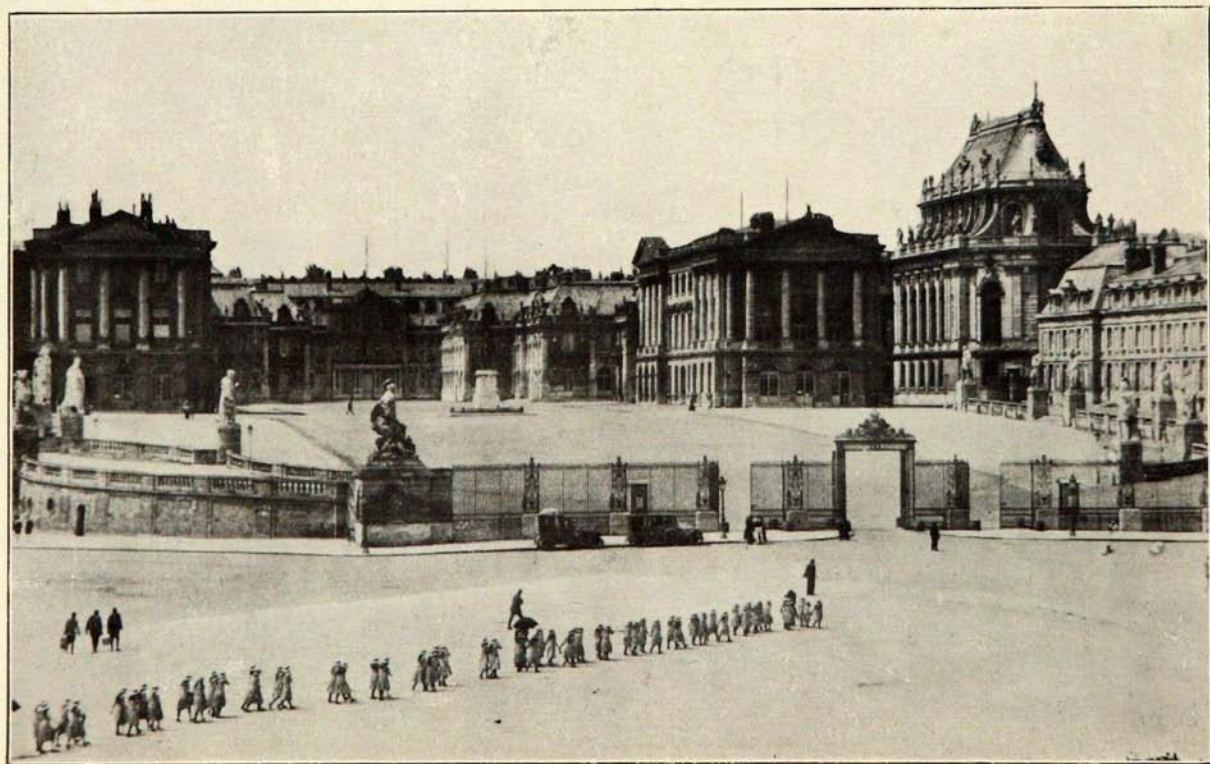
- 1° Résister à une suggestion sur la grandeur de deux lignes.
- 2° Faire entrer trois mots en une phrase.
- 3° Ecrire 60 mots en trois minutes.
- 4° Définir des mots abstraits.
- 5° Deviner le sens d'une phrase en désordre.

Tests de 15 ans:

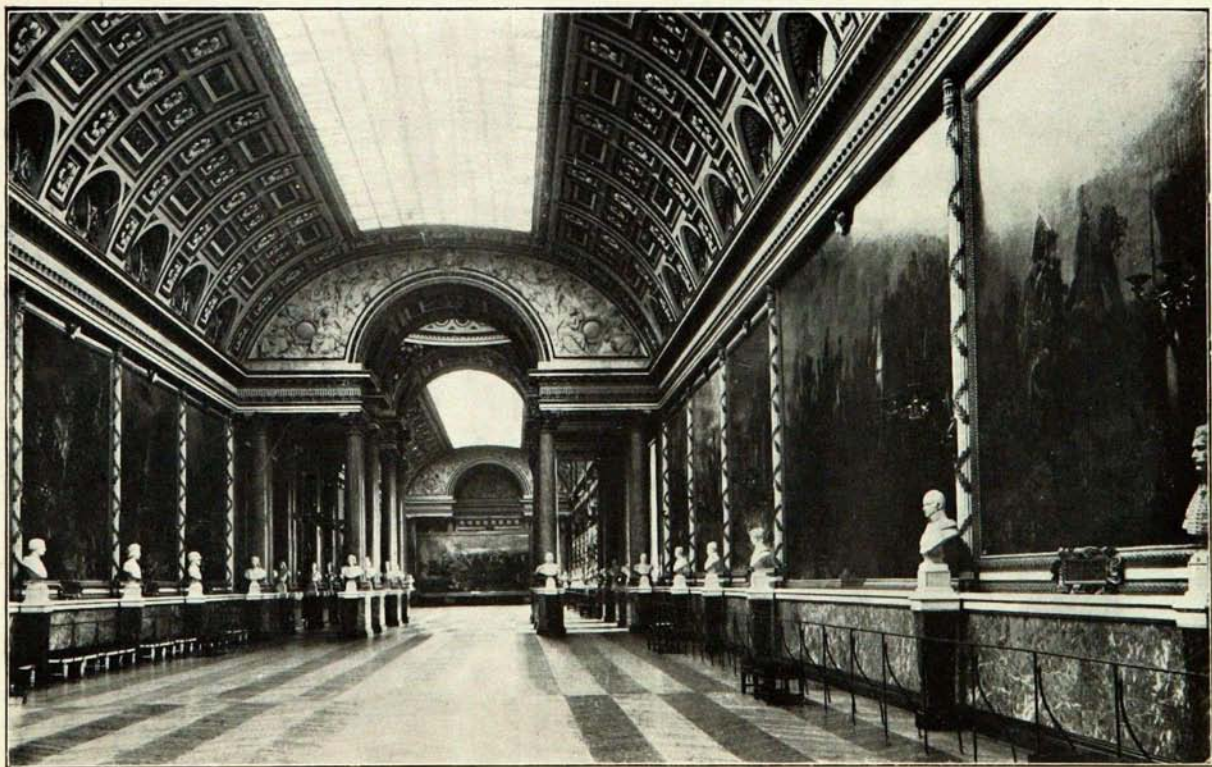
- 1° Répéter 7 chiffres qui ne se suivent pas.
- 2° Trouver trois rimes en *ance*.
- 3° Répéter de mémoire une phrase de 26 syllabes.
- 4° Interpréter le symbolisme d'une figure.
- 5° Résoudre un problème de faits divers.

Nous nous félicitons d'avoir entendu, par un professeur expérimenté, l'exposé d'une méthode pédagogique peu connue encore chez nous, bien qu'elle soit pratiquée en France depuis vingt ans.

De bonne heure, cet après-midi, nous retournons à la maison Deyrolle pour acheter nos deux cabinets de physique. Les instruments bien construits et bien assortis satisferont, nous en sommes sûres, les maîtresses intéressées.



VERSAILLES - Le PALAIS et la GRILLE d'HONNEUR



PALAIS DE VERSAILLES - La Galerie des Batailles

Mardi, 7 décembre

Nous acceptons aujourd'hui avec un très vif plaisir l'invitation, plusieurs fois réitérée par madame Delisle, d'aller visiter Versailles.

Le tramway, pris au quai du Louvre, nous amène en une heure à cette ville aux rues symétriques, aux grandes avenues plantées de trois rangées d'arbres. Versailles est une création de la royauté absolue; elle en a gardé le majestueux caractère.

Le palais, bâti sur une hauteur, est précédé d'une vaste place appelée *Place d'armes*. La cour royale, fermée par une haute grille dorée, à trois baies, renferme au centre un Louis XIV à cheval, et dans son pourtour, seize statues représentant, pour la plupart, des célébrités du grand règne.

Cette cour très solennelle se rétrécit jusqu'à la cour de marbre sur laquelle s'ouvre le corps central de l'édifice. C'est la partie la plus ancienne; elle date de Louis XIII. Les travaux de restauration qui s'y accomplissent actuellement sont dus à la générosité du millionnaire américain Rockfeller. Louis XV fit construire en style gréco-romain l'une des ailes qui enclosent partiellement la cour royale; l'autre aile, conçue dans le même goût, fut commencée par Napoléon Ier et terminée sous Louis XVIII.

L'œuvre de Louis XIV comprend le reste de cette immense construction dont la façade sur le parc n'a pas moins de quatorze cents pieds.

Les travaux commencèrent en 1661 sous la direction de Leveau. Mansart lui succéda en 1676, mais on peut dire que le principal architecte du monument fut Louis XIV lui-même, aucun plan, aucun détail même d'architecture n'ayant été adopté sans son approbation expresse.

De 1680 à 1789, ce palais fut la résidence ordinaire de la

cour et du gouvernement; la journée révolutionnaire du 6 octobre mit fin au séjour de la monarchie à Versailles. Le château abandonné fut longtemps négligé. Louis-Philippe lui rendit sa splendeur et le convertit en musée consacré à *toutes les gloires de la France*.

Ce musée national n'occupe, toutefois, qu'une partie du bâtiment; l'autre appartient au Parlement. En 1875, la république y fut proclamée, et tous les sept ans, le Congrès s'y réunit pour l'élection du Président.

Témoin d'un glorieux passé, le palais de Versailles en garde mémoire non seulement par le cachet de grandeur de son architecture, mais encore par la somptuosité de sa décoration intérieure.

Cette décoration est l'œuvre de sculpteurs tels que Pujet, Coysevox, Coustou dont le génie fécond a produit les statues et les bustes exposés dans les salles; elle est l'œuvre aussi des célèbres peintres Poussin, le Lorrain, Mignard, Lebrun qui rivalisaient d'ardeur et d'habileté afin de mériter les faveurs du roi.

La voix des arts est la seule qui se fasse entendre, avec celle du souvenir, dans ce palais désert où le silence, depuis plus d'un siècle, étend sa solennelle majesté.

Les officiers à casquettes galonnées d'or qui accompagnent les étrangers à travers les salles sont tous des mutilés de guerre. Privés d'un bras ou d'une jambe, ils n'en sont pas moins courtois. . . et ils savent leur histoire!

Nous entrons dans la chapelle par le vestibule qui donne accès à la tribune. C'est par là qu'arrivait le monarque; là qu'il prenait place, en face de l'autel, au milieu des membres de sa famille, soit pour assister au saint sacrifice, soit pour entendre la parole de Dieu.

Bossuet fut ici orateur sacré avec un rayonnement de gloire devant lequel s'inclinait l'auditoire d'élite. Et pour-

tant, il ne capitulait pas devant la vérité. Au milieu des éloges que l'évêque de Meaux se croit tenu d'adresser à la puissance royale, rien sur ses lèvres ne retentit avec plus de force que le néant des grandeurs humaines. Il démontre que l'autorité est faite pour maintenir l'ordre sans entraver les justes libertés. Il rappelle la dépendance absolue des princes vis-à-vis de « Celui qui, en leur prêtant sa puissance, leur commande d'en user pour le bien du monde, et leur fait voir, en la retirant, que leur majesté est empruntée ».

La chapelle, de style corinthien, est la dernière et la plus belle des œuvres de Mansart. Trois grandes peintures ornent la voûte en berceau : au centre, *le Père Éternel dans sa gloire*; au-dessus de la tribune du roi, *la Descente du Saint-Esprit*; à l'opposé, *la Résurrection du Christ*.

Une *Gloire céleste* en bronze doré surmonte le maître-autel en marbre. Les piliers et toutes les surfaces sont décorés de bas-reliefs. Les sculptures de la porte ouvrant sur la tribune et la serrure en cuivre ciselé méritent l'admiration.

Dans la partie centrale du palais donnant sur les jardins s'étend le grand appartement de Louis XIV. Les salles portent le nom du héros ou de l'héroïne évoqués par l'artiste dans les peintures allégoriques du plafond. C'est une sorte d'apothéose des victoires et des travaux, de la grandeur et de la puissance du monarque.

Le salon d'Hercule, long de soixante-quatre pieds, servait d'antichambre. On y voit de magnifiques bronzes décoratifs, une toile de Lebrun : *le passage du Rhin*, le *portrait de Louis XIV* par Mignard.

Le salon de Vénus, lambrissé des plus beaux marbres disposés en mosaïque, a des portes superbement sculptées et couronnées de bas-reliefs en cuivre doré. Le roi est ici représenté en empereur romain. Son chiffre et son emblème personnel, le *soleil*, apparaissent dans toutes les dé-

corations et jusque sur les boîtes de serrures et les boutons de portes.

L'objet le plus remarquable du salon de Diane est le *portrait de Louis XIV* par Rigaud. Le roi est debout, revêtu du manteau de velours et d'hermine retroussé sur le coude, de façon à laisser voir la culotte et le haut-de-chausse de soie blanche, le glaive à poignée d'or et les souliers blancs à boucles de diamants. Bien que Louis XIV n'ait jamais porté ce lourd manteau, aucun costume ne pouvait mieux répondre à la haute idée que le grand roi se faisait de sa dignité et de son pouvoir absolu.

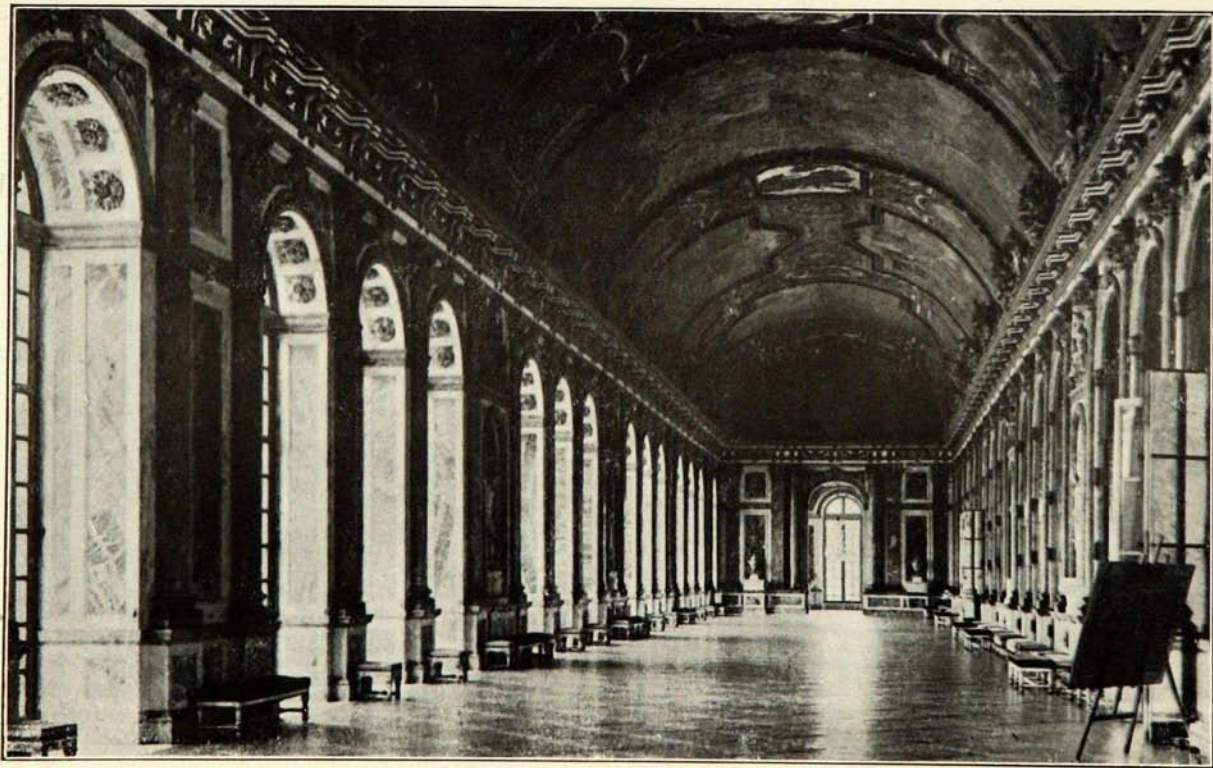
Les tapisseries murales du salon de Mars font partie de l'Histoire du roi, série de compositions dessinées par Lebrun et tissées aux Gobelins: *le sacre de Louis XIV, la prise de Dôle, celle de Dunkerque.*

Le salon de Mercure a aussi ses tapisseries murales: *Louis XIV au siège de Douai, la défaite des Espagnols près de Bruges.*

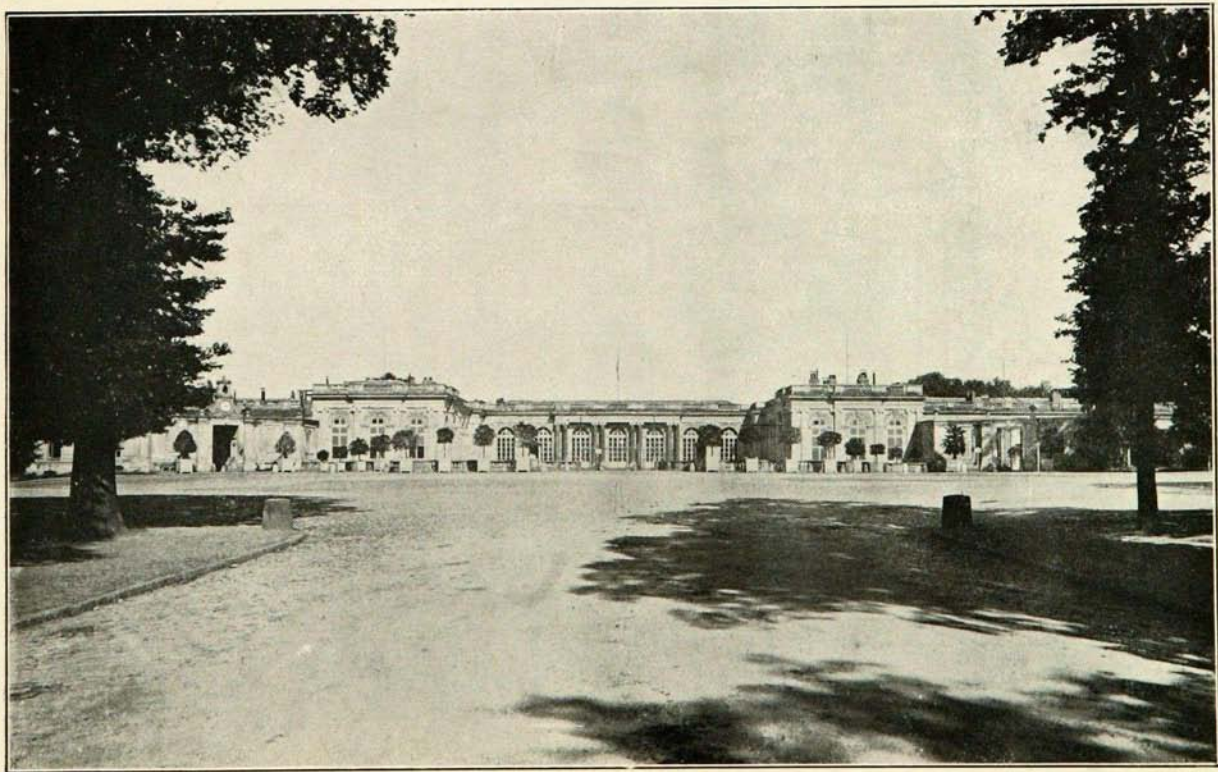
Au salon d'Apollon s'arrête le grand appartement du roi. C'était la salle du trône, et Louis XIV y donnait audience aux ambassadeurs. Les tapisseries représentent *l'entrevue de Louis XIV et de Philippe IV, l'audience du légat du Saint-Siège et celle de l'ambassadeur d'Espagne.*

La galerie des Glaces est la gloire du palais de Versailles. Elle mesure deux cent quarante pieds de longueur, trente-trois de largeur et cinquante de hauteur. Aux dix-sept fenêtres donnant sur les jardins correspondent dix-sept arcades garnies de glaces à biseau réunies par des cuivres ciselés.

La décoration tout entière a été dirigée par Lebrun; lui-même a peint au plafond, en trente sujets, les victoires de Louis XIV sur l'Allemagne, la Hollande et l'Espagne. L'encadrement de ces tableaux est fait d'une moulure sculptée et dorée.



PALAIS DE VERSAILLES - La Galerie des Glaces



VERSAILLES - Le GRAND TRIANON

Quel effet grandiose devait produire ce splendide ensemble lorsque, aux jours de grandes fêtes, la brillante pléiade des courtisans s'y réunissait autour du Roi-Soleil; alors qu'elle évoluait devant les glaces réfléchissantes, sous la lumière étincelante des lustres et parmi les orangers fleuris plantés dans des caisses d'argent!

Entre les faits modernes dont cette salle fut témoin, on cite la bénédiction pontificale donnée du balcon par le pape Pie VII, le 3 janvier 1804; la réception de la reine Victoria, en 1855; la signature du traité de Francfort imposé par l'Allemagne à la France en 1871; la paix de Versailles dont l'Allemagne, à son tour, fut forcée d'accepter les conditions dictées par la France et ses Alliés, le 28 juin 1919.

Le cabinet du Conseil est remarquable par ses sculptures, sa cheminée monumentale, les deux larges panneaux en relief et les bronzes qui la décorent.

Dans cette pièce, le roi tenait le conseil des ministres et travaillait chaque jour plusieurs heures avec eux. Les plus importantes affaires de l'Etat y ont été traitées.

Si la tradition est fidèle, le cabinet du Conseil avait d'autres destinations. Il servait aux audiences particulières. Louis XIV y invitait même certains familiers, tels que Molière, à dîner avec lui.

Du cabinet du Conseil nous passons dans la chambre à coucher de Louis XIV, celle même où il mourut. Une balustrade dorée précède le lit au-dessus duquel Coustou a représenté *la France veillant sur le monarque*. L'ameublement et la décoration de cette pièce sont comme au XVIIème siècle. Les traits délicats de la duchesse de Bourgogne revivent dans le marbre blanc d'un buste. Le portrait en cire du roi — forme médaillon — est réputé très ressemblant. La perruque dont l'a coiffé l'artiste est une de celles qui avaient encadré sa belle et majestueuse figure.

La salle suivante, dite l'Œil-de-bœuf, tire son nom d'une fenêtre ovale qui s'y trouve. La frise en stuc doré représente une chasse d'enfants; c'est une des plus belles œuvres décoratives de l'époque. L'un des tableaux, où le jeune Louis XIV et sa famille sont représentés avec les attributs des divinités de l'Olympe, fournit une preuve de l'adulation dont le roi était l'objet et à laquelle il se prêtait volontiers.

Une série de quatre pièces est désignée par notre guide sous le nom d'appartement de la reine.

Nous entrons d'abord dans la chambre à coucher habitée par Marie-Thérèse et par Marie Leczinska qui y décédèrent; elle le fut aussi par Marie-Antoinette jusqu'à son départ pour les Tuileries. Les portraits de ces princesses animent la pièce. Celui de Marie-Antoinette est de madame Vigée-Lebrun. Les tapisseries murales reproduisent trois pages de l'histoire d'Esther: *l'Evanouissement, le Couronnement et le Repas d'Assuérus*.

Le grand Cabinet de la reine servait à ses réceptions. C'est ici qu'avait lieu la présentation des dames admises à la cour. On y rencontre l'armoire à bijoux de Marie-Antoinette, le plus somptueux des meubles faits pour elle. Sur le parquet, un beau tapis de la manufacture royale de la Savonnerie; au plafond, une peinture: *Mercuré protégeant les sciences et les arts*.

L'Antichambre de la reine servait à ses repas au grand couvert auxquels le roi prenait part quelquefois. Le public y était facilement admis comme spectateur.

La belle salle des Gardes de la reine, aux murs revêtus de marbres diversement colorés, a conservé l'aspect qu'elle avait sous Louis XIV. Témoin de l'invasion des émeutiers du 6 octobre 1789, elle garde aussi le souvenir du dévouement des trois officiers royaux pour sauver les jours de Marie-Antoinette.

Quelques petites pièces adjacentes au grand appartement de la reine portent le nom de Cabinets de Marie-Antoinette, parce qu'elles furent entièrement refaites pour elle. Tout y est souriant et d'un goût délicat : la décoration blanc et or, les panneaux enguirlandés de roses, les meubles Louis XVI, les glaces brillantes, les gracieuses miniatures, les boutons de portes ou de tiroirs marqués au chiffre de Marie-Antoinette ; puis, au milieu de ces salles, où circule comme un souffle printanier, le buste en marbre de la jeune reine dans toute la fraîcheur de ses vingt ans.

Tout le bonheur des jours est dans leur matinée,

a dit le poète. Cette assertion se vérifia pour l'épouse de Louis XVI. La sérénité du matin de sa vie de reine ne semblait guère présager les orages du soir.

Nous quittons la partie centrale du palais pour l'aile du midi, occupée jadis par les princes du sang. On en a fait une galerie des Batailles, depuis Tolbiac jusqu'à la guerre franco-prussienne. Plusieurs des toiles qui couvrent les surfaces murales, longues de trois cent soixante-dix pieds et larges de quarante, portent la signature d'Horace Vernet, peintre plein de mouvement et de vie qui excelle à reproduire le plan d'une bataille, à ranger les corps de troupes, à les faire manœuvrer, à rendre l'attitude des combattants. Les tableaux d'*Iéna*, de *Friedland*, de *Wagram* illustrent parfaitement ces qualités.

Avec sa voûte au large cintre, moitié vitrée moitié caissonnée, sa frise corinthienne si imposante, ses pilastres enlacés de branches de laurier, sa double colonnade centrale, ses seize tables de bronze, véritables tableaux d'honneur où sont gravés les noms des princes, amiraux, connétables et généraux morts pour la patrie, ses quatre-vingts bustes de marbre immortalisant les traits des plus illustres de ces héros, la galerie des Batailles offre un coup d'œil grandiose. C'est une magistrale leçon d'histoire de France qui impressionne encore plus qu'elle n'instruit.

Il est bientôt une heure. Madame Delisle, qui veille à la sage distribution de notre temps, propose de consacrer les heures restantes à la seconde partie du programme : la visite des jardins et des Trianons. Il y a bien le dîner auquel nous sacrifions une trentaine de minutes, puis nous repartons. Comme il s'agit d'une assez longue distance à parcourir, nous montons en voiture.

Et nous voilà bel et bien dans les superbes jardins de Versailles dont nous avons admiré, cet avant-midi, la majestueuse ordonnance par une fenêtre de la galerie des Glaces.

Après la construction de son palais, Louis XIV chargea Le Nôtre de dépenser tout son art à un parc digne de la demeure royale. Celui-ci réussit à souhait, aidé d'ailleurs par la nature du sol, dont la déclivité fournissait une perspective naturelle. Mais l'eau manquait à Versailles, et le dessinateur rêvait de grands bassins qu'animent les divinités mythologiques, de véritables petites mers où s'agiteraient des flottilles pavisées représentant les forces navales des divers pays... Comment pourrait-il réaliser son dessein?... Le génie de l'homme vainc les plus grandes difficultés lorsque l'argent lui vient en aide. Les deux facteurs furent mis à contribution et le problème fut résolu. Un système de pompes aspirantes établi à Marly, sur les bords de la Seine, et combiné avec un vaste réseau de conduites hydrauliques, fournit à Versailles l'élément liquide qui lui faisait défaut.

L'eau ainsi canalisée alimente une multitude de fontaines, de bassins circulaires et d'autres pièces d'eau de grandes dimensions ; l'une d'elles, dite *des Suisses*, atteint en longueur deux mille cent pieds et sept cent vingt en largeur. Une autre, cependant, la dépasse : c'est le *grand Canal* qui affecte la forme d'une croix longue de plus de quatre mille pieds.

Les foules énormes, venues de toutes les parties de l'Eu-

rope pour voir jouer les *Grandes Eaux*, le premier dimanche des mois de la belle saison, se pressent surtout autour des bassins de *Latone*, d'*Apollon* et de *Neptune*, pour jouir des effets vraiment féériques qui s'y produisent. Lorsque la nuit est descendue sur le parc, que d'innombrables foyers se sont allumés au sommet des lampadaires, l'eau, retenue depuis longtemps prisonnière, s'élançe en jets superbes — atteignant jusqu'à vingt-cinq verges — de milliers d'endroits à la fois. Parmi les effluves électriques, elle retombe en pluie étincelante, en gouttelettes irisées. C'est un poudroiement cristallin, un ruissellement perlé traversé de rayons d'or. Spectacle indescriptible! disent les témoins.

Dans les jardins de Versailles, d'autres beautés charment les yeux. Que l'on parcoure l'allée du printemps, de l'été, de l'automne ou de l'hiver, l'allée d'*Apollon*, l'allée royale ou toute autre, on voit en marge des haies d'ifs et de buis régulièrement taillés, des parterres aux contours variés avec des pelouses veloutées et des massifs de fleurs; puis, de ci de là, des bosquets ombreux plantés d'arbres séculaires: le bosquet du roi, celui de la reine où l'on aperçoit des pavillons aux coupoles dorées, le bosquet de la colonnade avec un péristyle circulaire de trente-deux colonnes de marbre soutenant des arcades sculptées et une frise garnie de vases à l'antique.

Les statues sont innombrables dans ce parc. Toute la mythologie y est représentée. Que de vies d'artistes se sont consumées à embellir les alentours de la demeure du Roi-Soleil!

Au delà du bassin de Neptune partent de magnifiques avenues qui conduisent aux Trianons. Notre voiture s'engage sous une voûte de feuillage formée par les hêtres, les ormes roux et les chênes blancs de la route. L'air est doux, un peu brumeux comme à certains de nos jours d'octobre. L'hiver, ici, semble encore loin; au Canada, il est à nos portes.

Le grand Trianon est un immeuble à un seul étage, couvert d'un toit plat à l'italienne. Il présente deux ailes carrées réunies par un long péristyle de marbre vert et rose. Des pilastres de marbre blanc encadrent les fenêtres cintrées et font ressortir le style architectural de l'édifice.

Trianon fut construit par Louis XIV pour condescendre aux désirs de madame de Maintenon, fatiguée de la grande vie de Versailles, et se reposer lui-même des assujettissements de la cour et des soucis de l'administration. Le roi y fit de nombreux séjours embellis par la présence de son épouse et de l'aimable duchesse de Bourgogne.

Louis XV, Napoléon Ier, Louis-Philippe habitèrent tour à tour ce palais. Le souvenir que l'on y évoque particulièrement est celui de Napoléon : tant de pièces ont été restaurées et aménagées par lui ! Bien qu'encore tout éblouis des beautés de Versailles, nos yeux s'arrêtent néanmoins avec intérêt sur certains détails de décoration et d'ameublement : les glaces de Venise d'un salon et sa cheminée en marbre rouge rehaussé de bronze ciselé, les peintures : paysages et portraits en pied de rois et de reines, les fauteuils en tapisserie de Beauvais illustrant les fables de La Fontaine, un grand camée en albâtre oriental dont le sujet est un sacrifice au dieu Pan, plusieurs pièces décoratives en malachite offertes par Alexandre Ier de Russie à Napoléon, le surtout de table, monument gracieux composé de colonnettes et de minuscules bas-reliefs en biscuit de Sèvres, exécuté pour le dîner du mariage du Dauphin et de l'archiduchesse Marie-Antoinette.

La visite du grand Trianon a pour complément celle du musée des voitures où l'on conserve les trois carrosses qu'employa successivement Napoléon Ier lors de ses fonctions consulaires, de son couronnement et de son second mariage ; celui qui porta aux fonts baptismaux le roi de Rome ; la voiture du sacre de Charles X restaurée et ornée des armoiries impériales pour le baptême du fils de Napo-

l'éon III ; celle du baptême du duc de Bordeaux, la berline qui servit en 1896 aux souverains russes en visite à Paris. Autour de la saie, les chaises à porteurs de Marie Leczinska et de Marie-Antoinette, et des traîneaux fort curieux qui servaient aux promenades d'hiver de la cour dans les jardins de Versailles et sur le grand Canal.

Le petit Trianon, à peu de distance du grand, fut construit par Louis XV, à la fin de son règne. Louis XVI l'offrit à Marie-Antoinette, en 1774, comme don de joyeux avènement. La reine en fit, dès lors, son séjour favori.

Elle y résidait souvent des semaines entières, avec madame Elisabeth et ses amies, pour se soustraire à l'étiquette fatigante de la cour.

Malgré sa forme carrée, le petit Trianon ne manque pas d'élégance grâce à la balustrade qui le couronne et aux colonnes corinthiennes de sa façade principale. Le mobilier et l'ornementation sont de style Louis XVI ; partout des guirlandes enrubannées, des nœuds souples et gracieux. Sur les fines boiseries, d'habiles artistes ont sculpté les armes de la France, les lis bourbonniens et les initiales de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Des arbres exotiques, plantés par Bernard de Jussieu, ombragent le jardin ; une petite rivière le traverse.

Au delà de ce jardin se trouve le *Hameau de Marie-Antoinette*. On désigne ainsi un ensemble de maisons rustiques groupées autour d'un lac. Elles ont gardé leurs noms primitifs : la maison de la reine, le moulin, le poulailler, la laiterie, etc. C'est là que la reine et ses compagnes, vêtues de robes de linon, en chapeaux de paille et dans la plus aimable simplicité, menaient la vie de fermières. Le fruit de leur travail était distribué aux pauvres du voisinage. C'était ennoblir le plaisir en l'associant à la vertu.

Pressées par le déclin du soleil, nous quittons Versailles. Une telle visite produit dans l'âme une impression qui se

prolonge bien au delà de l'enceinte des cours ou des jardins. Aussi, notre conversation, durant le trajet du retour, roule-t-elle sur ces lieux chargés d'histoire.

La Seine est retraversée. . . C'est Paris dans l'agitation du soir naissant. . . Paris, dont les boulevards s'éclairent d'ampoules électriques diversement colorées. Que c'est joli cet alignement d'étoiles blanches, bleues, rouges, violettes ou roses que l'éloignement semble rapprocher graduellement!

Mercredi, 8 décembre

La fête de l'Immaculée Conception n'est pas obligatoire en France.

Par la pensée, nous nous reportons à notre cher pays où souvent, pour rendre hommage à la pureté sans tache de la Vierge, la terre se couvre, le 8 décembre, d'une neige éclatante de blancheur. Qu'elles sont belles, ce jour-là, nos églises et nos chapelles avec leurs autels parés de lis et ruisselants de lumières! Bien doux est le carillon marial de nos clochers d'argent! Bien suave le traditionnel

Salut! ô Vierge Immaculée,
Brillante étoile du matin!

Pour un moment, comme dans un rêve, voix de cloches et voix humaines forment un concert autour de nous. . . Et pourtant, dans le petit oratoire de la pension Sainte-Odile tout est silencieux; seules, les âmes prient.

A 7h. 30, une seconde messe est célébrée par un Père de la Société de Marie. Dans un sermon, après l'évangile, il exhorte les nombreuses Congréganistes auxquelles il s'adresse à renouveler avec amour, aux pieds de la Reine du

ciel, leur *pacte d'esclavage*, selon la formule du bienheureux Grignon de Montfort.

Après un mot sur la fête du jour, la conversation, au dîner, s'engage, par je ne sais quel hasard, sur le général Mangin décédé au cours de l'année dernière. Chacune des dames pensionnaires y va de sa note élogieuse.

Mangin, disent-elles, était un grand catholique et un tacticien très habile. Il fut le type accompli de l'officier français ouvert à tous les nobles sentiments comme aux idées les plus hautes. Sa culture était d'une profondeur et d'une étendue auxquelles atteignent bien peu d'hommes. Il était un des esprits les plus équilibrés, les plus sages, les plus pondérés de la France. Durant la guerre et depuis même, il a accompli de grandes choses pour sa patrie; mais il n'a pas donné toute sa mesure. Mangin aurait sauvé la France, s'il eut vécu. Sa mort mystérieuse éteint le plus brillant espoir.

Voilà ce que nous avons entendu aujourd'hui de Mangin. Hier, nos commensales faisaient à qui mieux mieux le pénégyrique de Monseigneur Alfred Baudrillart, autre personnalité de haut relief et dont les activités diverses remplissent la France et rayonnent au dehors.

Fils et petit-fils d'académicien, Monseigneur Baudrillart a été reçu parmi les Immortels en 1918, comme successeur du comte Albert de Mun. L'Académie française a couronné en lui, avec l'incontestable valeur de son œuvre historique, avec la fermeté de sa plume et la puissance de son verbe, la brillante et féconde propagande intellectuelle entreprise en faveur du renom français.

Sa Sainteté Benoît XV a récompensé à son tour le grand serviteur de l'Eglise en l'élevant à la dignité épiscopale et le nommant évêque titulaire d'Himéria.

Depuis 1907, Monseigneur Baudrillart est recteur de l'Institut catholique. Par des améliorations opportunes

et des initiatives heureuses, il a su non seulement grandir l'autorité de cet Institut aux yeux de la France chrétienne, mais en imposer la valeur à l'Université officielle.

Monseigneur Baudrillart est le fondateur du comité catholique des Amitiés françaises à l'étranger. Cette belle œuvre, grâce aux liens qu'elle établit entre la France catholique et le catholicisme de l'univers, prépare, au loin, l'avenir religieux. Depuis l'existence des Amitiés françaises, les universités catholiques de France ont vu venir à elles des jeunes gens — ecclésiastiques ou laïques — de nationalités diverses. Un bon nombre y sont admis chaque année gratuitement; ce sont des étudiants de la Pologne, de la Yougoslavie, de la Tchécoslovaquie, pays ruinés par la guerre et où l'enseignement supérieur commence à peine à se reconstituer.

De ce discours laudatif, il ressort avec évidence que Monseigneur Baudrillart possède un tempérament de savant, une âme d'entraîneur, un cœur de prêtre et de vrai Français.

Grave à certains jours, la note des conversations, pendant les repas, est plutôt joyeuse. La gaieté fleurit chez les dames françaises comme l'églantier sur les marges de nos routes canadiennes. Ce sont des causeuses toujours en veine de saillies piquantes, de propos spirituels et enjoués, de reparties heureuses et de bons mots. Elles sont habiles à dégager l'élément comique d'une situation.

Ce qui rend encore agréable la conversation de ces dames, c'est qu'elles connaissent et parlent bien leur langue. Elles possèdent un répertoire de mots variés, l'art délicat des nuances, le secret du mot juste autant que pittoresque. Ce grand bonheur d'expressions qui caractérise leur langage donne du lustre à la politesse de leurs manières comme à la justesse de leurs pensées.

Cet après-midi, nous faisons, tout d'une haleine, trois

courses assez considérables : l'une au Consulat américain, avenue de Tilsitt, afin d'obtenir nos visas d'entrée aux Etats-Unis ; l'autre à Passy pour prendre congé de la famille Tourangeau ; une troisième à la rue du Laos, chez le docteur Brisebois, frère de Sœur Marie-Nestor, et nous voici de retour avant 5 heures.

Après le souper, nous sommes appelées au parloir. Madame Caumartin vient nous présenter son mari, diplômé de la Faculté de médecine de Montréal, venu à Paris pour y suivre les cliniques les plus renommées. Le jeune docteur Caumartin est un fervent de la science, un ami de l'étude, cette route royale qui mène à l'éminence intellectuelle. Ses hautes visées le rendent digne de la béatitude proclamée par Pasteur : « Heureux celui qui porte en soi un idéal ! » Interrogé sur les sentiments religieux des médecins français qu'il accompagne dans les hôpitaux, il déclare que ces médecins sont, pour la plupart, des catholiques pratiquants, et que les autres ne sont nullement matérialistes.

Jeudi, 9 décembre

Le moment est venu de mettre la dernière main à nos malles que la Messagerie Cook doit envoyer chercher pour les expédier à Liverpool. Elles s'en iront par *petite vitesse*, nous a-t-on dit. C'est bien le mot puisqu'elles prendront un mois entier pour atteindre le port anglais. Pendant qu'elles iront ainsi leur « train de sénateur », nous nous arrêterons en route, visitant quelques coins de la Hollande et de la Belgique, mais surtout les familles de nos chères Sœurs originaires de ces pays ; puis, reprenant la *grande vitesse*, nous devancerons en Angleterre nos malles voyageuses.

Aux premières heures de l'après-midi, mademoiselle Marguerite Lemieux vient nous proposer la visite du Louvre. Il est tout naturel que ce musée ait des attirances pour une amie des arts.

Le Louvre, commencé par François Ier, fut la demeure des rois jusqu'à Louis XIV. Tous se sont plu à l'agrandir et à l'embellir. Ils en ont fait le plus vaste et le plus magnifique palais de l'Europe. Qui ne sait que, dans le langage littéraire, un *louvre* signifie encore un somptueux palais?

Sous l'empire, le Louvre devint un musée; il a depuis conservé cette destination. « Et la garde, qui veillait jadis aux barrières du Louvre » pour protéger la vie des monarques, veille aujourd'hui, à l'intérieur, sur des collections d'œuvres de maîtres.

Ces collections se composent de peintures, d'antiquités grecques, romaines et égyptiennes, de sculptures et d'objets d'art du moyen âge, de la renaissance et des temps modernes, de spécimens relatifs à l'ethnographie et à la marine.

Vu le peu de temps disponible pour une telle visite, il faut faire un choix. Nous optons pour le musée de peinture, et encore sommes-nous forcées de passer rapidement devant ses deux mille cinq cents tableaux. Presque toutes les écoles y sont représentées; c'est même le seul musée, dit-on, où l'on puisse étudier l'œuvre de certains peintres.

La galerie d'Apollon, longue de deux cent dix pieds et réputée la plus belle du Louvre, est la première qui s'ouvre devant le visiteur. Sa voûte offre un brillant ensemble de scènes allégoriques. Au centre, *Apollon vainqueur du serpent Python*, par Eugène Delacroix; quatre grands cartouches, dont trois dus à Lebrun, représentant la marche du jour: *Castor* ou l'étoile du matin, *l'Aurore*, le soir ou *Morphée*, la nuit ou *Diane*; quatre autres cartouches fi-

gurent les saisons et douze médaillons, les mois de l'année. C'est l'hommage de la Terre à la puissance d'Apollon, dieu du soleil.

Les panneaux des murs sont ornés des portraits des souverains français qui ont contribué à la construction ou à la décoration du Louvre. Ces portraits, exécutés aux Gobelins, sont d'une perfection telle qu'on les croirait dessinés au pinceau.

Tout autour de la salle brillent, dans de larges vitrines, les collections de gemmes, de bijoux, de pièces d'orfèvrerie et d'émaux. Cette dernière passe pour la plus riche de l'Europe. L'art de la peinture en émail fut surtout cultivé à Limoges dès le XII^{ème} siècle, atteignit son apogée quatre siècles plus tard et se perdit au XVIII^{ème} siècle. L'émail proprement dit est un verre coloré par des oxydes métalliques qui le laissent transparent ou le rendent opaque, et avec lequel sont décorées des plaques de métal désignées elles-mêmes sous le nom d'émaux. Que de fines aiguères, de vases en cristal de roche et en porphyre, de coupes en agate et en jaspé enrichis d'émaux limousins!

Une vitrine, dite des *diamants de la Couronne*, occupe le centre de la salle. L'attention y est d'abord attirée par le *Régent*, diamant de cent trente-six carats acheté par Philippe d'Orléans, régent pendant la minorité de Louis XV. Sa valeur actuelle est estimée à deux millions de dollars. Un autre gros diamant à reflets roses est surnommé le *Mazarin*, probablement à cause de son acquéreur. Dans ce riche voisinage se trouvent : la couronne de Charlemagne qui ceignit le front de Napoléon I^{er} et plus tard, celui de Charles X, l'épée de Napoléon avec garde incrustée de diamants, une montre offerte à Louis XIV par le dey d'Alger, la châtelaine de Catherine de Médicis étincelante de diamants, un gros rubis taillé en dragon ayant appartenu à Anne de Bretagne puis à François I^{er}.

Pour soustraire aux cambrioleurs des trésors si pré-

cieux, chaque soir on met dans une voûte de sûreté la vitrine qui les contient.

L'exposition des œuvres des maîtres en peinture commence dans le Salon carré, contigu à la galerie d'Apollon; elle se continue dans la grande Galerie, qui présente six cents verges de surface murale, et dans plusieurs autres salles de diverses dimensions.

Les tableaux de Raphaël y sont nombreux. Citons *Saint Michel* terrassant le démon, si grandement admiré par Louis XIV qu'il l'avait fait placer au-dessus de son trône; *la Sainte Famille*, dite de François Ier, donnée à ce monarque par le pape Léon X; *la Belle Jardinière* ou la Vierge avec l'Enfant-Jésus et saint Jean, — œuvre de maturité. Raphaël n'a rien produit de plus parfait.

La plus célèbre composition de Léonard de Vinci dans ce musée est *la Joconde*. Il fallut quatre ans d'essais pour fixer le sourire de cette Mona Lisa — sourire inimitable, désespoir des artistes qui veulent l'exprimer. Longtemps absente du Louvre, par suite d'un vol audacieux, *la Joconde* fut, après deux années de recherches, retrouvée en Italie et replacée parmi les œuvres de son auteur.

Le Titien occupe une place considérable au Louvre. Mentionnons *le Christ au roseau*, *les Pèlerins d'Emmaüs*, *la Mise au tombeau*, et parmi les Vierges, *la Vierge au lapin*, tableau idyllique plein de charme et de poésie.

Le portrait de François Ier et quelques autres mettent en relief le talent de physionomiste du Titien.

Les Noces de Cana par Paul Véronèse couvrent presque tout un mur du Salon carré. Mais il faut de l'espace aussi pour ces cent personnages! La plupart, paraît-il, représentent des contemporains de l'artiste. Les jeunes époux seraient François Ier et Eléonore d'Autriche; les musiciens, des peintres vénitiens, y compris Paul Véronèse lui-même. Dans les autres figurants de cette scène évangélique,

on croit reconnaître Charles-Quint, la reine Marie d'Angleterre et le sultan Soliman II.

Cet anachronisme bizarre n'est pas l'unique du genre dans les galeries de peintures. Il déplait néanmoins, comme tout ce qui défigure la vérité historique.

Du laborieux et fécond Nicolas Poussin, nous admirons ici, entre autres ouvrages, *le Jugement de Salomon*, œuvre classique par excellence, *les Bergers d'Arcadie*, une de ses meilleures productions, et *Diogène jetant son écuelle*, paysage très attachant.

Au Louvre, nous rencontrons les originaux de trois peintures qui nous sont bien familières : la *Jeanne d'Arc* d'Ingres, *l'Angélu*s et *les Glaneuses* de Millet. Parce que mieux connus, ces tableaux se détachent des autres comme des visages amis ressortent naturellement de la foule.

Lorsqu'on quitte le musée par la place du Louvre, on a devant soi l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, intéressante par son long passé, puisqu'elle date du XII^{ème} siècle. A cette heure avancée du jour, l'ancien monument est enveloppé d'ombre. Un réseau d'échafaudages semble peser lourdement sur ses vieilles épaules. Plusieurs fois déjà, on l'a restauré, mais le temps toujours destructeur effrite les pierres, crève le toit, ébranle les tours. C'est de l'un des campaniles que tombèrent, le 24 août 1572, les lugubres sonneries de la Saint-Barthélemy.

La nef éclairée par des cierges qui brûlent devant les autels gothiques, est divisée en deux parties par une haute grille; la première était jadis réservée au roi et à la cour. En face de la chaire se voit encore le banc royal, pièce monumentale de sculpture en chêne, ajourée comme une dentelle. Une lumière insuffisante rend impossible toute étude de détails à l'intérieur comme à l'extérieur. Nous renonçons donc à cette jouissance artistique et revenons à la rue Saint-Guillaume.

Dès notre arrivée à la pension, nous allons faire nos adieux à la Mère Supérieure, madame Bonnaud, retenue à sa chambre par la grippe. Il nous fait peine de la quitter : si attachante est la bonté, surtout lorsqu'elle s'auréole d'une exquise politesse ! Nous avons rencontré dans la maison qu'elle gouverne ce qui fait le charme de la vie ; aussi, nos jours passés à Sainte-Odile ont-ils été des plus agréables. Les religieuses, à l'instar de leur Supérieure, sont avenantes et officieuses ; elles ont eu pour nous des attentions vraiment fraternelles. La préparation toute discrète de notre dîner de voyage en est une nouvelle preuve. Ces prévoyantes hôtesse savent que les trains français et belges n'ont guère de wagons-restaurants, vu les brèves distances à parcourir.

Après le souper, les dames pensionnaires nous font leurs souhaits de voyage. La comtesse de Pellicar, à l'effet de nous être utile hors de la France, écrit à ses amies de Bruxelles, les Religieuses de Marie-Réparatrice, pour les prévenir de notre passage en Belgique et nous recommander à leur bienveillance. Voilà donc une nouvelle étoile qui se lève à notre horizon. . . Oh ! la bonne Providence, comme elle prépare nos voies !

Vendredi, 10 décembre

Le train Paris-Liège quitte la gare du Nord à 8h. 20. Il y a foule à bord. Heureusement, des places nous ont été réservées au moyen de fiches, sans quoi nous risquions de ne pouvoir trouver de sièges.

L'agrément de la route, c'est d'abord la succession des villages avec leurs physionomies propres, l'aspect des champs au repos attendant le sommeil de l'hiver, le cours

sinueux des petites rivières, aux eaux grises comme un ciel d'automne.

Aucun arrêt avant Compiègne, dont le nom rappelle la capture de Jeanne d'Arc par les Bourguignons, en 1430. De tous temps, cette ville fut un des séjours favoris des rois de France. Leur souvenir se rattache au superbe château qui existe encore ainsi qu'à l'immense forêt où ils se livraient aux plaisirs de la chasse. C'est dans la forêt de Compiègne que Foch, généralissime des armées françaises, reçut, le 8 novembre 1918, les cinq parlementaires de Berlin et leur communiqua les conditions de l'Entente au sujet de la paix sollicitée.

Nous entrons dans une région qui porte encore le sceau de la guerre : des maisons uniformément neuves ; ici et là, des monceaux de débris... Que de soldats ont passé par ces lieux ! Combien y ont versé leur sang pour la cause de la civilisation ! Le sol, labouré par les obus, est devenu le cimetière d'une légion de héros. D'instinct, nous songeons à nos compatriotes dont le dévouement et le courage apparaissent avec des splendeurs qui confinent à la légende. Ils ont fait l'admiration des Européens, « ces soldats qui combattaient avec des armes anglaises mais avec du sang français dans les veines » .

Un de ces braves d'ascendance française, frère bien-aimé de notre Mère Générale, tombait le 9 avril 1917, sous les balles ennemies, en plein poste de confiance. Cœur généreux, il s'était, dès les débuts de la guerre, enrôlé comme volontaire sous le drapeau étoilé de la république américaine. Vimy fut son tombeau ou plutôt son champ de gloire. Plus que jamais, en ce moment, son souvenir occupe la pensée de notre Mère Générale et son nom, dans une prière, passe sur ses lèvres.

Au pied d'un coteau, sur les bords de la Somme, apparaît Saint-Quentin, ancienne capitale des *Véromanduoens*, dont parle César dans ses *Commentaires sur la conquête*

des Gaules. Deux batailles perdues par les armées françaises sont les principaux événements de son histoire moderne : la première sous Henri II, la seconde pendant la guerre franco-prussienne. Saint-Quentin a beaucoup souffert de 1914 à 1918. Situé en pleine zone des hostilités, dans la fameuse ligne Hindenburg, il fut plusieurs fois pris et repris.

Ses habitants essayèrent horriblement la cruauté allemande et ses édifices furent presque totalement rasés.

Un moment d'arrêt à Maubeuge, ville limitrophe de la France, et nous entrons bientôt sur le territoire belge.

Avant d'arriver à Charleroi, nous passons au pied des hauteurs où se livrèrent, du 21 au 24 août, de sanglants combats. L'armée française, qui s'était portée vers le nord pour arrêter l'envahisseur, y fut taillée en pièces.

Nous descendons à Liège vers 1h. 30. En une vingtaine de minutes, nous traversons la ville, allant de la gare Guillemins à la gare Longdoz pour y prendre le train de Visé-sur-Meuse.

Liège est bâtie au revers d'une colline sur laquelle elle s'étage. Ses arbres et ses édifices ajoutent à son site des éléments de beauté. Sa population, ses richesses minières et son immense industrie en font une ville considérable. En 1914, lorsque l'Allemagne résolut de traverser la Belgique, Liège fut la première place qu'elle rencontra sur son passage. La résistance de chacun des douze forts tint longtemps en échec l'armée du Kaiser et retarda, au bénéfice de la France, sa marche envahissante.

A Visé, ville de la frontière belge, nouveau changement de train... pour Maëstricht cette fois!



CHAPITRE SEPTIÈME

EN HOLLANDE

Nous traversons à vive allure le Limbourg hollandais. Plus de compartiments dans les wagons : ils ne sont pas de mode en ce pays. Qu'ils sont étranges ces noms de villages écrits en gros caractères à la façade des petites gares ! Leur orthographe nous déconcerte. Comment lire ces associations de lettres, inusitées en français et en anglais ? Nous improvisons une prononciation qui ne semble pas très heureuse mais qui nous amuse bien. La rencontre de chaque nouveau village ramène la minute gaie.

Une heure d'attente à Maëstricht nous paraît interminable. Enfin ! voici le train de Heerlen ! En une demi-heure, il nous amène dans la jolie ville dont le nom fait battre nos cœurs, à la pensée que nous y rencontrerons les familles de nos chères Sœurs Marie - Gérard - Majella (Eyck), Marie-Colette (Spiertz), Marie-Hilda et Marie-Armella (Weimer).

Monseigneur Nicolaye, ancien missionnaire de la Colombie, et monsieur Henri Eyck, venus tous deux à notre rencontre, nous font de touchantes démonstrations d'amitié. Elles se continuent au foyer de monsieur Eyck où nous reçoit madame Eyck entourée de ses enfants. Chez tous les membres de cette famille l'émotion est vive. Le nom cent fois répété de Sœur Marie-Gérard-Majella fait monter des larmes aux yeux. Son portrait passe de mains en mains ;

on le regarde comme si on ne l'avait jamais vu. On écoute, avec un bonheur silencieux, tout ce que notre Mère Générale dit de cette chère Sœur, missionnaire depuis trente-deux ans. Mais la joie éclate quand elle annonce que la visite de Sœur Marie-Gérard-Majella au pays natal est chose possible, qu'elle aura lieu même avant longtemps... Quelle surprise! Jamais on n'avait espéré se revoir, et voilà qu'une parole de notre Mère Générale en donne l'assurance... Il faut que cette bienfaisante parole soit connue au plus tôt de la chère absente. Et l'on se met en frais de la lui communiquer.

Dans une salle brillamment illuminée, la table familiale, toute resplendissante du rayonnement des cristaux, est dressée pour le souper. Nous en acceptons l'invitation ainsi que Monseigneur Nicolaye, prié d'occuper la place d'honneur. A table comme au salon, on cause en français: tout le monde l'entend. Et c'est un charme de plus à cette agape dont le menu ne laisse rien à désirer.

Vers 8 heures, nous nous rendons, sous bonne escorte, à St. Clara, couvent des religieuses Franciscaines de la pénitence et de la charité chrétienne, où l'hospitalité nous a été gracieusement offerte. Outre la Mère Supérieure, dont l'accueil est très engageant, nous voyons Sœur Emérencía, de la famille Eyck, qu'il nous tardait de connaître.

Sœur Emérencía est l'économe de la Communauté: voilà un nouveau trait de ressemblance avec Sœur Marie-Gérard-Majella; nous en avons trouvé un premier, dès l'abord, dans la taille et les traits du visage. Sœur Emérencía s'est officieusement chargée de pourvoir à notre bien-être dans son couvent. Elle entre en fonction ce soir même en nous introduisant dans des chambres aménagées avec soin.

Samedi, 11 décembre

Malgré la fatigue d'hier, la nuit a été bonne pour les voyageuses.

La messe conventuelle n'a lieu qu'à 7h. 30 pour permettre aux élèves externes d'y assister. Ces enfants appartiennent à l'une ou l'autre des quatre écoles que dirigent les Franciscaines de Heerlen: primaire, moyenne (high school), commerciale, industrielle. Une centaine trouvent facilement place à côté des quatre-vingts religieuses de l'établissement.

Au déjeuner, nous retrouvons notre chère Sœur Emérenca qui s'est empressée de mettre le couvert et de servir les œufs, le fromage et le bon beurre de Hollande, sans oublier le pain d'épices traditionnel.

En attendant Monseigneur Nicolaye, nous sommes invitées, par la Directrice de l'école moyenne, à visiter ses classes qui ont la physionomie de celles des écoles de Montréal. Dans l'une d'elles, un professeur laïque donne le cours de géométrie. Au tableau noir, une élève s'efforce de démontrer que « deux triangles rectangles sont égaux lorsqu'ils ont l'hypoténuse égale et un angle aigu égal ». Dans une autre salle, une religieuse fait le français à des élèves peu avancées. Ce groupe, comme le précédent, paraît très attentif. Nous en complimentons la Directrice qui ajoute avec un brin de fierté naturelle à toutes les mères :

« Nos filles sont laborieuses; elles aiment l'étude et fréquentent assidûment l'école. »

Nous n'en sommes pas surprises. L'amour du travail caractérise le peuple hollandais: il est donc naturel d'en trouver l'heureux germe chez les enfants.

L'arrivée de Monseigneur Nicolaye interrompt l'intéressante visite. Nous le suivons, ainsi qu'il a été convenu,

chez les Sœurs de Saint-Joseph, fondation hollandaise vouée aux œuvres de charité.

Une route montante conduit à ce couvent situé sur une colline comme le Mont-Sainte-Anne. Point de gazon sur les talus, mais des rhododendrons arborescents qui s'apprêtent à fleurir.

« Si vous repassiez ici en janvier, dit Monseigneur, vous verriez un beau champ de corolles blanches et roses. On dirait une neige nuancée qui s'étend sur le vert lustré des feuilles de ces arbrisseaux. »

La chapelle présente tous les caractères du style gothique: voûte haute, autel élancé, fenêtres ogivales et vitraux peints. De plus, elle est grande et même riche avec sa table de communion en marbre, son parquet en carreaux céramiques, les ornements en cuivre doré de l'autel et du chœur.

L'aumônier des Sœurs de Saint-Joseph, monsieur l'abbé Van Oppen, est un ami de Monseigneur Nicolaye. Comme lui, il porte couronne de cheveux blancs et se repose, dans une demi-retraite, des fatigues d'un long ministère en Amérique. Il connaît Québec, Montréal et surtout les Etats-Unis dont il entend parler avec plaisir par notre Mère Générale. Dans un français correct, il nous entretient des personnalités ecclésiastiques qu'il a connues là-bas, de son attachement à ses paroissiens, des œuvres laissées dans un état prospère après avoir essuyé mille peines pour les rendre viables. Il semble dire, le bon vieillard: J'ai semé; d'autres moissonnent le fruit de mon labeur... Voilà ce qu'expérimentent tour à tour les ouvriers évangéliques. Il en sera ainsi, dans le champ du Père de famille, jusqu'à ce que les anges viennent recueillir les derniers épis qu'ils transporteront dans les greniers célestes.

Monseigneur Nicolaye, dont l'aimable prévoyance a fixé tous les points de notre programme, nous annonce en che-

min que nous prendrons le dîner chez lui, en compagnie de monsieur le Curé de Saint-Pancrace de Heerlen, son neveu. Une brève présentation a lieu en passant au presbytère, puis, au coup de midi, nous nous mettons à table.

La conversation s'alimente de deux sujets qui intéressent réciproquement les convives : la Hollande et le Canada. En Hollande, nous dit-on, existe une parfaite liberté religieuse ; les Communautés y sont nombreuses et florissantes. Dans toutes les parties du pays, voire dans le Limbourg catholique, le gouvernement construit les écoles, les meuble, les entretient, mais il laisse au clergé catholique ou protestant le choix des professeurs. Le pasteur est, de droit, président de la Commission qui régit les écoles et il les visite à son gré.

Au point de vue économique, la situation de la Hollande est excellente. La guerre, loin de lui nuire, a favorisé sa prospérité. Toutes ses industries progressent rapidement ; ses villes, en peu d'années, ont doublé leur population ; Heerlen, depuis l'exploitation de ses houillères, a quadruplé la sienne : elle compte actuellement quarante mille âmes.

Avant de nous quitter, monsieur le curé nous invite à la grand'messe dominicale dans son église.

« Nous lui donnerons, dit-il, toute la solennité compatible avec l'austère liturgie de l'Avent. De votre passage à Heerlen, il faut que vous emportiez le meilleur souvenir. »

Sur notre demande, Monseigneur Nicolaye veut bien nous conduire au cimetière de la ville. Nous désirons visiter, au champ du repos, les parents décédés de nos Sœurs missionnaires et prier sur leurs tombes, comme elles le feraient elles-mêmes avec tant de bonheur. Des lits de fleurs couvrent les tertres. Notre Mère Générale cueille quelques pensées qui parleront aux chères Sœurs de celles qui voyagent et de ceux qui sont arrivés au port. . .

Revenues au couvent à 4 heures, nous en repartons, après avoir fait nos exercices religieux, pour aller prendre le souper avec la famille Spiertz. Ainsi l'a décidé Monseigneur Nicolaye, et, de notre plein consentement, ses décisions font loi. Nous rencontrons donc, ce soir, le frère de Sœur Marie-Colette, deux de ses sœurs et leurs enfants. Une nièce, mademoiselle Maria Ritzen, la seule qui sache le français, interprète la famille et s'en acquitte bien. Elle traduit aussi couramment ce que dit notre Mère Générale sur l'état de santé de Sœur Marie-Colette, les services qu'elle rend à sa Communauté et le voyage qu'il lui sera permis de faire bientôt à Heerlen. Cette annonce provoque des larmes de joie... Il fait bon lire sur tous les visages l'attachement à cette sœur éloignée et l'impatience de la revoir. Notre Mère Générale, se servant d'une carte géographique à sa portée, fait mesurer la distance comprise entre la Colombie anglaise et la Hollande et donne sur l'Ouest canadien des détails intéressants.

A 6 heures précises, arrive Monseigneur Nicolaye. Ce prélat est l'ami de tous, c'est évident. Pendant le repas qu'il préside, tous les yeux sont tournés vers lui. On boit ses paroles comme le vin qui mousse dans les verres; on les savoure comme les mets délicieux dont la table est chargée.

A l'heure du départ, notre Mère Générale reçoit une garniture d'autel en filet brodé: remerciement expressif du bonheur qu'a causé sa visite. De chaudes poignées de mains traduisent aussi les sentiments que l'on ne peut exprimer. Comme dernier témoignage d'estime, quatre membres de la famille Spiertz nous accompagnent au couvent.

Avant de prendre notre repos, nous adressons à nos Sœurs hollandaises des cartes postales représentant quelques coins de Heerlen, l'église Saint-Pancrace — celle de leur première communion, sans doute, — le couvent St. Clara où elles ont fait leurs études et dans lequel on retrouve encore une de leurs maîtresses parmi les vénérables octogénaires de la maison.

Dimanche, 12 décembre

Une grand'messe chantée par les religieuses a lieu vers 7 heures. Les élèves n'y assistent pas. Comme nous l'avons maintes fois remarqué dans les églises et les couvents de France, l'assistance se tient à genoux pendant l'office, excepté aux deux évangiles. Il en est autrement au Canada où les fidèles règlent leurs attitudes rituelles sur celles du célébrant. Autre pays, autres mœurs.

Nous reprenons, après le déjeuner, la visite de l'école moyenne commencée hier matin. Les cabinets d'anatomie, de physique et de chimie sont encore sommairement outillés; par contre, la salle de dessin, où chaque classe passe trois heures par semaine, paraît bien pourvue de modèles de tous genres pour la reproduction d'après nature. La série des plâtres inclut les figures humaines. Les travaux des élèves, exposés sur les chevalets, méritent l'attention; sans être parfaits, ils sont quand même intéressants. On fait grand usage de la couleur dans les dessins décoratifs. Certains tracés de bordure révèlent du goût et de l'art.

A 10h. 30, le carillon de l'église Saint-Pancrace se met en branle. C'est la grand'messe paroissiale. Nous y arrivons assez tôt pour voir le célébrant faire le tour de la nef, à l'*Asperges*, afin de bénir les fidèles. Le goupillon dont il est muni a la forme d'une brosse ronde à long manche. Moins élégant que notre goupillon métallique, il est, toutefois, plus conforme à l'original. Pendant le sermon prêché par un Franciscain, le célébrant et les deux diacres se retirent à la sacristie; ils restent debout, à l'autel, durant le *Kyrie eleison* et le *Credo*.

La chorale chante une messe de Perosi. Le doyen de cette chorale est monsieur Ritzzen, beau-frère de Sœur Marie-Colette; monsieur H. Eyck est tout à la fois organiste et maître de chapelle. Tous les deux ont été récemment décorés, par Sa Sainteté Pie XI, de la médaille *Bene me-*

renti. Par cet acte de haute bienveillance, le Souverain Pontife a voulu récompenser chez le premier cinquante ans et chez le second quarante ans de dévouement au service du culte.

L'assistance est nombreuse: il semble que toute la population soit présente à la messe. Quel beau spectacle et combien consolant pour un pasteur! Il est édifiant aussi de voir avec quelle franche et simple dévotion l'on prie, avec quelle attention on écoute le prédicateur, avec quelle générosité on fait l'aumône pour secourir les protégés de la Saint-Vincent-de-Paul!

A l'issue de l'office, nous retournons au couvent où le dîner a été préparé pour Monseigneur et pour nous, un dîner abondant et des mieux apprêtés. Nous espérions que Sœur Emérençia le partagerait, mais la règle est inflexible... Fidèle à son rôle d'ange gardien, cette bonne Sœur veille à tous les détails du service avec autant de clairvoyance que d'amabilité.

Comme il est d'usage dans les Communautés religieuses, le Salut du Saint-Sacrement a lieu au cours de l'après-midi, mais la sainte hostie n'est pas exposée dans l'ostensoir. C'est du ciboire fermé et voilé que Notre-Seigneur bénit ses épouses qui le chantent et le prient.

Il existe dans la chapelle des Sœurs Franciscaines une installation du Chemin de la croix inverse de celle qui nous est familière. La première station se trouve du côté de l'épître, de sorte que le parcours s'effectue de droite à gauche. Cette rubrique ne doit pas étonner, puisqu'il est facultatif d'adopter l'ordre que l'on veut dans l'érection des stations de la Voie douloureuse. Cependant, pas plus que dans notre pays, elle ne se rencontre en Italie ou en France. Peut-être la retrouverons-nous en Belgique et en Angleterre.

Vers 4 heures, Monseigneur Nicolaye nous avertit que la famille Weimer nous attend. Outre monsieur Peter

Weimer de Heerlen, sa femme, ses enfants et petits-enfants, nous avons le plaisir de rencontrer madame Fell (Weimer) ainsi que monsieur Godefroy Weimer et sa femme, venus de Mayence pour nous épargner les ennuis inhérents à l'obtention d'un passeport allemand.

Cette nombreuse réunion présente un agréable coup d'œil. A côté des têtes grisonnantes se profilent des silhouettes d'adolescents, de fillettes et de garçonnetts, de frais visages de bambins, épanouis comme des roses entre les bras de leurs papas. Tout le monde est gai. Toutes les physionomies parlent : c'est une compensation au silence qu'impose à la langue l'ignorance du français. Mais ici comme ailleurs, il y a des interprètes et l'on s'en sert. Les questions se multiplient. Chaque détail concernant Sœur Marie-Hilda ou Sœur Marie-Armella semble ajouter une note de bonheur à l'allégresse générale.

Autour de la table où nous sommes invitées à nous asseoir pour le goûter, l'intimité s'accroît :

« Reviendront-elles quelque jour ? » demande-t-on avec anxiété.

La réponse affirmative de notre Mère Générale, transmise à tous instantanément, cause une visible émotion. Frères et sœurs accueillent cette nouvelle avec des sourires mêlés de larmes.

Comme l'heure n'est pas propice à la photographie, on dresse la liste des membres présents de la famille — en tout une vingtaine — et on la remet à notre Mère Générale. Cette liste accompagnera une lettre qui dira aux chères Sœurs Marie-Hilda et Marie-Armella les moments délicieux que nous avons vécu en cet après-midi du 12 décembre.

Oh ! comme elles se tromperaient, les chères Sœurs de là-bas, si elles se croyaient oubliées ! Nous pouvons les assurer que leur souvenir est vivace au foyer familial.

Elles-mêmes en feront, un jour, l'heureuse constatation. puisque, déjà, leur voyage en Hollande est résolu.

Lundi, 13 décembre

Ce matin, Monseigneur Nicolaye nous amène visiter l'hôpital dont se glorifie Heerlen. Cette construction, à peine achevée, a la forme d'un grand quadrilatère avec cour intérieure et parterres. L'un des deux principaux corps de bâtiments projette cinq ailes longues de soixante pieds chacune. Avec de telles dimensions, cet hôpital pourra loger six cents patients. Il abritera bientôt le bon Dieu: la chapelle belle et vaste est prête à Le recevoir.

Dans les longs corridors, nous rencontrons des religieuses et des médecins qui nous saluent et s'arrêtent même pour nous parler.

C'est l'heure du ménage. L'eau coule sur les tuiles blanches des parquets. On est propre en Hollande. Chaque matin, nous voyons les ménagères, balai en mains, laver à grands frais perron et trottoir.

La visite de l'hôpital terminée, nous retournons au couvent faire nos adieux aux bonnes Sœurs Franciscaines, les remercier de leur généreuse hospitalité. Un taxi, envoyé par monsieur Louis Geuskens, beau-frère de Sœur Marie-Gérard-Majella, nous y attend. Nous y montons avec nos malles. En traversant un beau square, nous passons au pied d'une statue du Sacré-Cœur qui en occupe royalement le centre. Cette intronisation en pleine ville, voilà bien l'hommage social réclamé par Notre-Seigneur au cours de ses apparitions à sainte Marguerite-Marie. Elle proclame hautement l'esprit de foi des citoyens de Heerlen.

A notre arrivée, la plus aimable bienvenue nous est souhaitée par monsieur et madame Geuskens. De leurs trois enfants, un seul est présent; leur plus jeune fils fait ses études comme pensionnaire dans un collège et leur unique fille a pris le voile dans un couvent de Maëstricht.

Les distingués maîtres de la maison ont réuni quelques convives pour ce dîner préparé en notre honneur: Monseigneur Nicolaye, monsieur l'abbé Jacques Eyck, curé de Berg-sur-Meuse, messieurs Frans et Henri Eyck, un fils de ce dernier avec sa jeune femme.

L'affabilité de tous crée une atmosphère très agréable. On respire les parfums d'une exquise politesse mêlés à ceux d'une engageante bonté. Les services se succèdent... la qualité des mets pas plus que la quantité n'est en défaut. C'est la perfection unie à l'abondance. Au moment du dessert, monsieur le curé de Berg se lève et, dans un discours français, il dit à notre Mère Générale le bonheur qu'elle apporte sa présence à Heerlen; il la remercie de la joie qu'elle répand dans les familles en les visitant et leur promettant le retour tant désiré des sœurs que l'on n'a pas vues depuis si longtemps!

Ces paroles sont suivies d'un chant hollandais qui paraphrase ce souhait du cœur: Qu'elle vive longtemps!

Monsieur et madame Geuskens ont admirablement fait les honneurs de leur maison. Monsieur Henri Eyck présente à notre Mère Générale, au départ, deux vases à fleurs en verre taillé et deux assiettes-souvenirs en argent avec peintures de paysages hollandais. La générosité prend toutes les formes; la gratitude cherche toutes les expressions. Nous en sommes extrêmement touchées.

Dans la voiture qui nous conduit à la gare de Heerlen prennent place messieurs Geuskens et H. Eyck. Ils nous accompagnent même jusqu'à Maëstricht. Pendant le quart d'heure d'attente du train de Louvain, arrive de Valkenburg une sœur de Sœur Marie-Colette, mademoiselle Anna.

N'ayant pu se rendre à Heerlen, elle a fait à pied, pour nous rencontrer, un trajet de plusieurs milles.

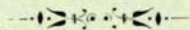
« Vous devez être bien fatiguée, lui dit notre Mère Générale.

— Le bonheur que j'éprouve, reprend mademoiselle Spiertz, me fait oublier mes fatigues. J'aurais été bien malheureuse de ne pas vous voir, d'être privée de la joie d'entendre parler de ma sœur!

— Ce bonheur n'est qu'un avant-goût de celui qui vous est réservé, reprend notre Mère Générale. Bientôt vous verrez votre sœur et la rencontre durera plus d'un quart d'heure. »

A ce moment le train s'ébranle... Nos bons amis nous saluent de la main pendant que nous sommes emportées vers la Belgique, quatrième pays prévu par notre itinéraire.

A notre arrivée à Louvain, deux Filles de Marie viennent au devant de nous et nous amènent à leur maison de la rue de Namur, autrefois collège pour les étudiants du diocèse d'Arras à l'Université de Louvain. Trois religieuses seulement l'habitent; elles en ont fait un *Foyer* pour les jeunes filles. L'affabilité de ces religieuses nous met à l'aise. Nous augurons un heureux séjour avec elles.





CHAPITRE HUITIÈME

À TRAVERS LA BELGIQUE

Mardi, 14 décembre

Deux églises, tels sont les premiers monuments visités à Louvain : l'église Saint-Michel où l'on admire une table de communion et des confessionnaux merveilleusement sculptés, et l'église Saint-Pierre, à moitié détruite par le bombardement des troupes allemandes en août 1914. Dans cette dernière église, on vénère une Vierge dont l'histoire se mêle avec celle de l'Université de Louvain.

Inaugurée en 1426, la veille même de la Nativité de Marie, l'Université de Louvain se mit sous le patronage du Siège de la Sagesse. Comment s'étonner, dès lors, qu'en vertu d'une tradition fervente, la Madone de Saint-Pierre reçût la visite des licenciés et docteurs nouvellement promus qui venaient lui offrir une pièce de monnaie ? La célébration du cinquième centenaire de l'Université de Louvain, en septembre dernier, fut l'occasion d'un hommage à Notre-Dame de Saint-Pierre. Il semble que cette Madone soit comme parée d'un surcroît de gloire par le souvenir même des ruines qui, il y a douze ans, s'accumulèrent autour d'elle. Elle fut une protégée ; elle échappa au péril ; on l'aime de l'affection que l'on a pour une aïeule sauvée par miracle.

Vers 10 heures, les Filles de Marie de l'Institut Pari-

daens nous envoient prier, par une de leurs grandes élèves, d'aller visiter leur établissement.

En chemin, nous rencontrons des groupes d'étudiants de l'Université, parlant diverses langues et uniformément coiffés d'un béret. La couleur de ce béret indique la nationalité de l'étudiant; un chiffre et un emblème, la Faculté à laquelle il appartient et le rang qu'il y occupe par ses années d'études. Ces groupes vont à pas pressés et pour cause: il faut, en dix minutes, se transporter d'un immeuble à un autre. Et ces immeubles, dispersés dans la ville, ont entre eux une distance assez considérable.

Notre arrivée à Paridaens est saluée par la Directrice de l'Institut. Ecole normale et pensionnat sont logés dans un ancien collège aux pièces vastes mais insuffisantes, quant au nombre. La chapelle, en style roman, est remarquable par le fini artistique de tout ce qu'elle contient. Dans le vestibule, deux écussons en chêne, de grandes dimensions: l'un du Souverain Pontife qui a approuvé la Congrégation des Filles de Marie; l'autre du Cardinal protecteur de cette Congrégation. Les stalles, la table de communion, les portes, tout est en chêne sculpté et d'une perfection de travail admirable. Les yeux suivent avec un indicible plaisir les guirlandes gracieuses qui courent sur les boiseries de la nef et du chœur; ils s'arrêtent ravis sur les figures d'anges qui environnent le tabernacle.

Combien de temps a dû coûter l'ornementation de cette chapelle! En Europe, on ne compte pas avec le temps, quand il s'agit d'une œuvre d'art; le seul souci, c'est de produire du parfait.

L'heure du dîner arrive bientôt. Une intéressante conversation s'engage, pendant le repas, sur des actualités. Nous apprenons que les écoles de Belgique entrent dans une phase nouvelle et que la situation devient problématique. Le laïcisme sature l'atmosphère respirée par les catholiques. Conséquemment, on apprécie moins l'éduca-

tion donnée par les religieuses. D'autre part, le nouveau ministère de l'Instruction publique inspire des appréhensions. Après avoir vécu dans la plus grande sécurité, les Congrégations s'inquiètent. L'avenir leur paraît peu rassurant. Sachant que le mal est contagieux et que des frontières ne sont pas une cloison étanche pour les idées, elles craignent que le gouvernement de la Belgique n'imité un jour celui de la France.

Le grand deuil qui a frappé la Belgique au début de la présente année fournit un nouveau sujet d'entretien. Quelle noble figure que celle du cardinal Mercier ! La Providence lui avait donné une intelligence qui en fit un homme supérieur, un cœur dont la puissance s'exerçait sur les masses comme sur les individus, une âme grande et forte, capable d'atteindre les cimes de l'héroïsme. Avant la guerre, il était en réputation surtout auprès des savants. On connaissait le brillant professeur qui avait renouvelé à l'Université de Louvain l'enseignement de la philosophie catholique ; on avait lu ses ouvrages avec admiration. Mais pendant la guerre, c'est sur l'homme que se sont fixés les yeux du monde entier, et il est apparu non seulement comme le défenseur des droits de la Belgique, mais encore comme le défenseur du droit humain.

« Tout parlait dans le cardinal Mercier, dit une religieuse qui l'a rencontré plus d'une fois : son front large et toujours serein, ses yeux bien ouverts, son regard franc et si doux, son geste calme et mesuré, sa haute taille qui lui permettait de s'incliner paternellement vers vous. Disparu, le cardinal Mercier n'est pas mort. Sa grande ombre plane encore sur Louvain dont il a fait la gloire. »

Les Filles de Marie possèdent une relique historique : la maison de Jansénius. Malgré ses trois cents ans, elle est encore debout et rend même service puisqu'on y a établi des classes. Une tour lui donne quelque air d'élégance. C'est dans cette tour, au deuxième, que se trouve la chambre de travail où l'évêque d'Ypres composa son *Augusti-*

nus. L'ameublement n'a pas changé: même table, même chaise. Au fond, une petite alcôve bien basse. En se penchant, on peut voir au plafond une peinture pâlie: l'œil de Dieu. Pour Jansénius, cet œil était celui d'un Juge qui fait trembler et non celui d'un Père qui rassure.

Avant que soit terminée la visite, monsieur l'abbé Lynch, neveu de Mère Marie-Philippe, vient nous saluer et nous offrir ses services. Avec lui, nous nous présentons chez le recteur de l'Université, Monseigneur Ladeuze, pour obtenir l'autorisation d'assister à un cours de pédagogie. Cette matière n'étant pas à l'horaire du jour, il nous y faut renoncer.

Sous une pluie battante, nous allons visiter la chapelle du Collège américain, jolie mais sans cachet particulier, puis nous retournons à la rue de Namur.

Une demi-heure d'entretien avec monsieur l'abbé Lynch nous permet de lui parler de sa tante religieuse et de recueillir maintes petites nouvelles que nous communiquons avec bonheur à Mère Marie-Philippe.

L'heure du souper nous fait jouir de la compagnie de nos bonnes hôtes. Dans un langage tout vibrant d'une émotion lente à s'éteindre, elles rappellent les souffrances de la Belgique durant la guerre, celles des Communautés religieuses en particulier, leurs propres angoisses en face d'une terrible situation, puis elles racontent l'incendie de Louvain.

Les Allemands entrèrent dans Louvain le 19 août. Ils frappèrent la ville d'une contribution de guerre, arrêtaient des otages, mais ils paraissaient disposés à épargner les édifices. Tout à coup, le 25 au soir, rendus furieux par un échec, ils allument l'incendie à divers endroits. Le bâtiment de l'Université est le premier atteint, et les manuscrits précieux, les livres rares de la bibliothèque deviennent la proie des flammes. Les soldats enfoncent les portes des

maisons, y mettent le feu au moyen de fusées et tirent sur les habitants qui tentent de sortir du brasier. En trois jours, le feu consuma quinze cents maisons, des églises et les plus beaux monuments. De l'antique cité savante, il ne restait presque plus rien. . .

Un écrivain français, flétrissant cet acte de l'Allemagne, disait: « La destruction de Louvain n'est pas seulement un crime contre la vie; c'est un crime contre l'esprit. Détruire les livres, c'est détruire la civilisation. »

Un comité international s'est donné pour tâche de relever l'Université et la bibliothèque. La réédification de ce dernier monument est surtout l'œuvre des Américains.

Mercredi, 15 décembre

C'est avec regret que nous quittons le couvent des Filles de Marie. Nous nous y sommes trouvées au mieux: entourées d'attentions et très bien logées.

Notre prochaine étape est Bruxelles. Nous y descendrons pour présenter nos hommages au R. P. Roberge, supérieur général des Clercs de Saint-Viateur et frère de notre chère Sœur Marie-de-la-Miséricorde. Revoir cet ami fidèle et si distingué, le féliciter de son rétablissement, c'est pour nous une perspective de bonheur.

A notre arrivée à Bruxelles, nous allons saluer les religieuses de Marie-Réparatrice, puis nous nous mettons en route pour Jette-Saint-Pierre, quartier de la banlieue où demeure le R. P. Roberge.

Soit complaisance ou intérêt, le chauffeur de notre taxi dévie de la ligne droite et nous fait passer à proximité du palais et des jardins royaux. A peu de distance se dresse,

sous un dais gothique, la haute statue de Léopold Ier, fondateur de la dynastie belge.

Une surprise attend l'étranger dans cette partie de Bruxelles: c'est d'apercevoir, en bordure d'une belle avenue, des pavillons chinois et japonais — constructions élégantes que des couleurs vives signalent au loin. Ces spécimens d'architecture orientale ont été transportés en Belgique sous le règne de Léopold Ier. Loin de déparer Bruxelles, ils y font l'effet de ces plantes exotiques que l'on acclimate dans certains parcs pour leur donner du relief.

Voici Jette-Saint-Pierre et bientôt la rue Léopold... La maison généralice des Clercs de Saint-Viateur a l'aspect d'une villa enclose dans un mur protecteur. Un parterre en avant, un jardin potager en arrière lui font, durant la belle saison, comme une couronne où s'unissent l'utile et l'agréable. A l'heure où nous nous y présentons, le R. P. Roberge, bréviaire en mains, fait de la marche au grand air. Averti par le concierge de notre arrivée, il vient à nous et manifeste une joie qui trouve écho dans la nôtre. Son état de santé si rassurant nous permet de causer assez longuement de nos familles religieuses: joies et deuils, un peu de notre voyage et beaucoup de chère Sœur Marie-de-la-Miséricorde ainsi que des nièces tant aimées de leur oncle. Le R. P. Supérieur nous apprend que, en octobre dernier, il a reçu la visite de monsieur Henri Bourassa, que monsieur l'abbé L. Perrin est devenu auditeur de la Congrégation des Religieux, deux nouvelles qui ne nous causent pas la moindre surprise.

Les moments heureux passent vite... Vers 4 heures, nous retournons au couvent de Marie-Réparatrice. La journée eucharistique s'achève... Devant le Saint-Sacrement exposé prient de nombreuses adoratrices. Après le Salut, le chœur des religieuses entonne le cantique: *Je suis l'Immaculée Conception*, plusieurs fois chanté en notre pensionnat de la maison mère. En l'écoutant, notre pensée

voyage de Bruxelles à Lourdes et de Lourdes à Lachine; et lorsque prend fin la pieuse mélodie, elle replie ses ailes et s'absorbe dans la récitation du rosaire.

Jeudi, 16 décembre

Il fait un froid intense à Bruxelles, mais pas de neige encore.

A 7 heures, messe conventuelle. L'autel est orné de chrysanthèmes blancs, don d'une main généreuse mais inconnue qui renouvelle ce geste depuis trois ans. On croit que c'est la reine.

Bruxelles est, comme Paris, une ville palpitante d'activité. Quoique plus petite que la capitale de la France, elle y fait songer par ses places et ses statues, son beau parc, les palais qui l'entourent, ses boulevards et sa grande avenue centrale.

La Grand'Place de Bruxelles est d'une saisissante beauté. D'un côté, l'Hôtel de ville, édifice de style gothique, à façade surmontée, au centre, d'une tour élancée dont la flèche porte la statue dorée de saint Michel, patron de Bruxelles. En face de l'Hôtel de ville, la Maison du roi, construction en style moitié gothique et moitié renaissance. Avec ces deux monuments, le quadrilatère de la Grand'Place est formé par les anciennes Maisons des corporations, dont l'ensemble architectural est d'un effet magnifique, et par quelques édifices modernes d'un goût excellent: le Palais des beaux-arts, la Banque nationale, le Palais de justice aux dimensions colossales et à la haute coupole.

L'église Sainte-Gudule, consacrée à la patronne de Bruxelles, est un des plus beaux monuments gothiques du

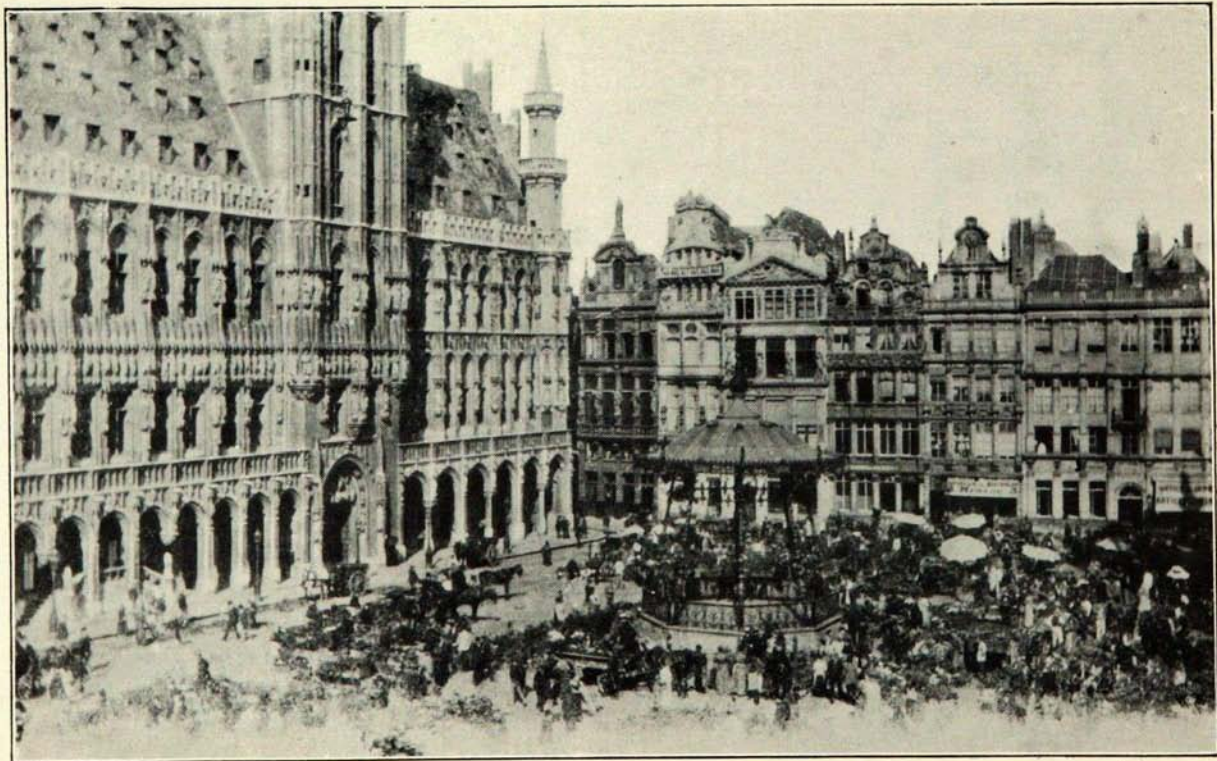
XIIIème siècle. Aux proportions grandioses d'une cathédrale, elle joint l'élégance des formes et la perfection de l'art. Que dire de ses verrières chaudement nuancées de bleu profond, d'or vif, de rouge incarnat, et chatoyantes comme des pages de missels du moyen âge? La chaire, pièce admirable de sculpture sur bois, représente un coin de l'Eden: nos premiers parents, personnages de grandeur naturelle, et l'arbre de la science du bien et du mal.

Le palais royal, le palais des Académies et ceux des Ministères sont des édifices imposants, quoique d'une architecture sobre.

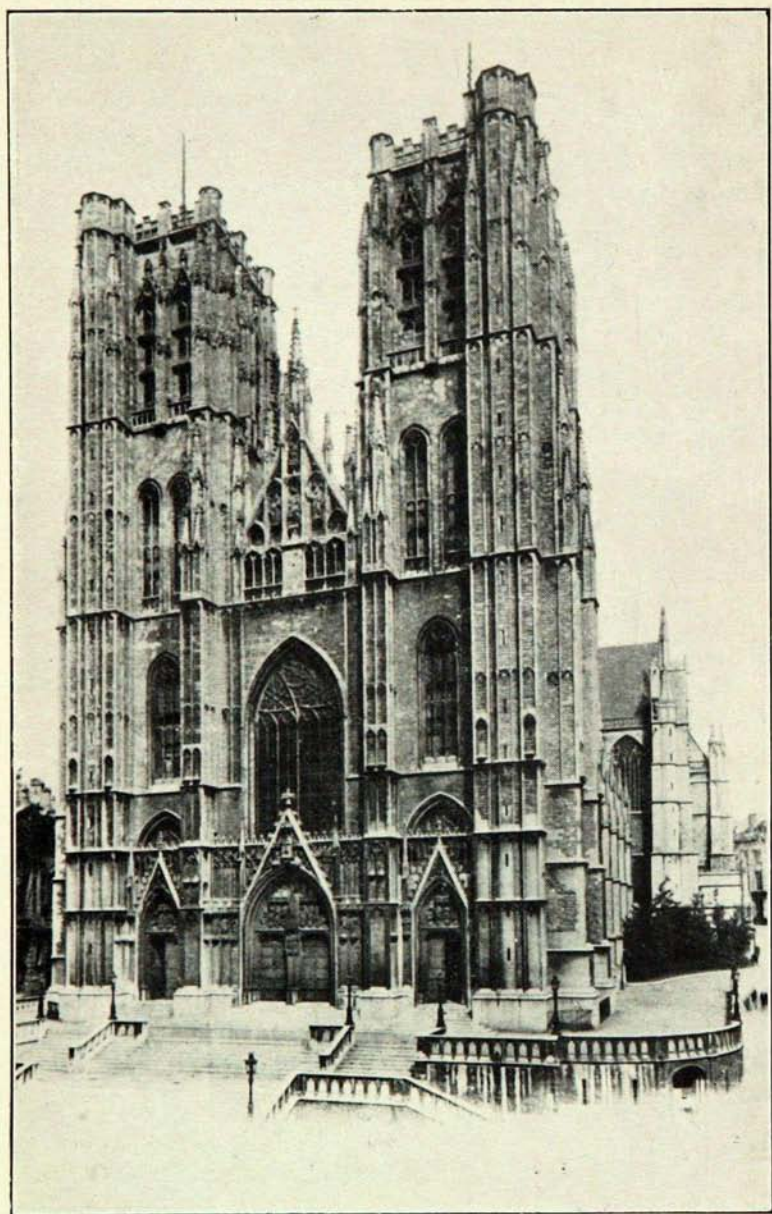
A Bruxelles, les Jésuites dirigent un collège renommé. L'immeuble occupe un vaste terrain; il est divisé en plusieurs corps formant pignons dentelés et présentant chacun une belle façade: spécimen intéressant d'architecture flamande. C'est dans ce collège que demeurent les hagiographes connus sous le nom de *Bollandistes*.

En traversant la ville, on rencontre, entre autres monuments, une statue équestre de Léopold II; la colonne du Congrès devenue le monument du Soldat inconnu; un arc en pierre sculptée érigé au cinquantenaire de l'Indépendance belge; le monument des Artilleurs tués de 1914 à 1918; il a la forme d'un faisceau de canons et porte au sommet une statue en bronze doré représentant un artilleur; le monument de Gabrielle Petit fusillée pendant la grande Guerre, par les Allemands, pour avoir porté des messages aux soldats Alliés; sur la place Royale, la statue couronnée de Godefroy de Bouillon, vision bienfaisante du moyen âge, glorieuse évocation de l'épopée des Croisades; l'image de cette vaillance dut soutenir la Belgique et son roi durant les jours malheureux de l'occupation germanique.

Les heures de l'après-midi s'embellissent de la visite du R. P. Roberge. Naturellement, nous causons un peu de ce que nous avons vu, dans Bruxelles, au cours de la matinée.



BRUXELLES - La place de l'HÔTEL de VILLE



BRUXELLES - La CATHÉDRALE, Église Ste GUDULE

Le R. Père Supérieur aime la Belgique qu'il habite depuis plusieurs années. Témoin de sa résistance héroïque pendant la guerre, il a de l'admiration pour cette gardienne du devoir, cette servante du droit, qui a payé des souffrances du martyre la gloire d'avoir préféré son honneur national aux faveurs de l'Allemagne.

« La nation belge, dit-il, a plus d'une affinité avec la nôtre, c'est encore ce qui nous la rend sympathique. Nous retrouvons chez elle nos mœurs, nos qualités et même certains de nos défauts. Elle forme, comme la nation canadienne, un pays de double culture; la langue y connaît les mêmes périls; elle y a les mêmes combats. Bien que le flamand ait été reconnu idiome national et qu'à ce titre on lui ait assuré une existence légale, il n'en est pas moins toujours menacé d'être supplanté par le français parlé de tout temps par les Wallons, Belges de race gauloise habitant la partie sud-orientale de leur pays. »

A la visite du R. P. Roberge succède une entrevue d'adieu avec la révérende Mère Supérieure. Dans le dessein de nous être agréable, elle fait appeler au parloir deux religieuses canadiennes, natives l'une d'Outremont, l'autre de Saint-Hyacinthe, et résidant en Belgique depuis sept ans.

Vendredi, 17 décembre

Le contact avec Bruxelles a été littéralement éphémère: il n'a duré qu'un jour. Ce matin, nous partons pour Moorseele, village de la Flandre occidentale où nous rencontrerons une sœur (mademoiselle Augusta Doornaert) et une cousine (madame Massélin) de notre chère Sœur Marie-Joseph-Calasanz, missionnaire dans la Colombie et l'Alaska depuis plus de quarante ans.

La campagne traversée témoigne de l'esprit de labeur et de méthode de ses habitants. Les champs sont bien labourés. A certains endroits, on voit encore de grandes plantations de choux et de navets qui résistent à la morsure du froid.

Sur les bords de l'Escaut, voici Oudenarde dont le nom réveille le lointain souvenir de la défaite du duc de Vendôme par le prince Eugène et Marlborough, en 1708.

A midi, nous descendons à Courtrai, — Kortryk en flamand — où il y a correspondance pour Moorseele. Prévenues par lettre de l'heure de notre arrivée à Courtrai, mademoiselle Doornaert et madame Massélis sont venues à notre rencontre. Quel accueil et quelle joie! C'est le renouvellement de ce que nous avons vu en Hollande; mais peut-on s'habituer à ces démonstrations si franchement cordiales?

Sur la route de Moorseele, ces bonnes dames nous confient qu'après nous avoir longtemps attendues, elles n'espéraient plus nous voir. S'étant figuré que nous entrerions en Europe par la France et que nous irions d'abord en Belgique, elles crurent, septembre passé, qu'elles seraient privées de notre visite. Aussi, grande fut leur surprise en apprenant, il y a quelques jours, que nous étions en chemin pour Moorseele.

Et maintenant, quel bonheur pour elles d'écouter notre Mère Générale parler de Sœur Marie - Joseph - Calasanz! Maints faits inédits de la vie de cette missionnaire les intéressent beaucoup. Les rares lettres que la Règle permet d'écrire ne peuvent tout contenir; d'ailleurs, que de choses l'humilité fait taire et laisser dans l'ombre!...

A un certain moment, les auditrices prennent la parole et c'est pour causer de la guerre. Elles le font avec une précision de détails qui prouve qu'elles en ont été non seulement les témoins mais les victimes. Il nous semble assis-

ter à leur départ précipité de Moorseele, fuyant devant l'invasion allemande et ne sachant où l'on s'arrêterait. Que de souffrances à l'étranger! privations extrêmes et de tous genres, dangers toujours menaçants des obus et des projectiles lancés des zeppelins; puis, le retour dans leurs foyers pillés et dévastés, les ennuis de l'occupation allemande se prolongeant encore durant de longs mois, alors qu'il fallait héberger les soldats et vivre, à cause de cela, dans des transes continuelles.

A 2h.30, nous arrivons à Moorseele. Bientôt nous sommes chez mademoiselle Doornaert. Un bon feu qui pétille nous réchauffe et cuit le dîner. Entre temps, mademoiselle Augusta nous présente le portrait de Sœur Marie-Joseph-Calasanz ainsi que la lettre écrite par cette dernière, en septembre, pour nous souhaiter la bienvenue dans son village natal: deux moyens heureux d'affirmer la présence de la chère absente.

Après le dîner, visite au cimetière pour réciter le *De profundis* sur les tombes des parents décédés. L'église paroissiale, toute neuve, offre un joli coup d'œil. Parmi les peintures décoratives figurent les armoiries de la Belgique, de la Flandre, de Moorseele.

Monsieur le curé de Moorseele nous reçoit avec beaucoup d'affabilité. Il est tout surpris de nous entendre dire que nous repartons demain, lui qui espérait nous donner une longue hospitalité. Sa ménagère, depuis trois mois, tient nos chambres prêtes et toutes choses à point pour nous recevoir.

Cet abbé paraît renseigné sur le Canada et les Etats-Unis. Ses questions attestent l'intérêt qu'il porte à l'étude de ces pays. Il s'exprime en bon français, mais ses préférences vont naturellement au flamand. Parlant des difficultés que créent dans la Belgique les deux éléments ethniques qui la composent, il est amené à faire connaître la condition actuelle de la langue nationale.

« Dans les Flandres, dit-il, on est revenu sincèrement au flamand, mais il a couru de graves périls. A la fin du siècle dernier, nous étions en voie de perdre notre langue. Et c'eût été grand dommage, car nous parlons ici la langue des Francs. Les Flamands sont les descendants des Francs de Clovis. »

De cette noble origine, dont il y a lieu d'être fier, nous félicitons monsieur le Curé. Après l'avoir remercié de ses offres généreuses d'hospitalité, nous le quittons pour nous rendre chez les Sœurs de la Sainte-Famille, communauté fondée à Moorseele, il y a environ soixante ans, et qui n'a pas encore essaimé. Ses œuvres propres sont l'instruction des enfants, le soin des vieillards et des malades.

Mère Lambertine, l'ex-supérieure, fait les honneurs de son couvent de la manière la plus engageante. Pleine de prévenances et de délicatesses, elle n'oublie rien qui puisse nous être utile ou nous faire plaisir. Près de la cheminée, où vient de s'allumer un feu bienfaisant, elle s'assied avec nous et s'informe de Sœur Marie-Joseph-Calasanz, son ancienne élève. Les souvenirs lointains évoqués prouvent que sa mémoire n'a pas soixante-treize ans. Rien, d'ailleurs, en elle, n'atteste cet âge. On dirait que, de chaque année, elle n'a pris que le printemps.

Le souper ne se fait pas attendre; le coucher non plus. Après avoir salué d'un pieux *bonsoir* Notre-Seigneur au tabernacle, nous entrons dans la grande chambre depuis longtemps aménagée pour nous.

Samedi, 18 décembre

Fête de Notre-Dame de l'Espérance, doux rayon dans le ciel de l'Avent. Où passerons-nous la fête de Noël? en Angleterre? en Irlande? Nous ne le savons pas encore.

Pas de messe au couvent ce matin. Monsieur le Curé vient, cependant, communier la révérende Mère Supérieure malade, et nous participons à la même faveur.

Mademoiselle Augusta, invitée par Mère Lambertine, prend le déjeuner avec nous. Sur la table, quatre jolies images encadrées de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus sourient aux convives. Mais nous ne sommes que trois: à qui donc est destinée la quatrième?

« A Sœur Marie-Joseph-Calasanz, répond Mère Lambertine, l'auteur de cette gracieuse surprise. Je la lui enverrai comme souvenir du passage de sa Mère Générale à Moorseele. »

A 8 heures, une grand'messe solennelle se chante à l'église: nous y assistons. Avant l'Offertoire, le célébrant, accompagné d'un diacre, se rend à la table de communion et donne à baiser aux assistants la patène dite *la paix*. Cette cérémonie, presque inusitée aujourd'hui, se pratiquait généralement dans l'Eglise primitive envers les fidèles qui allaient à l'offrande.

Revenues au couvent, Mère Lambertine nous fait visiter quelques pièces des quatre pavillons qui composent l'établissement. Dans son bureau, notre calendrier marial présente, parmi les teintes chaudes de son artistique décoration, sa Vierge couronnée d'étoiles et ses feuilletts pieux qui chantent, à toute heure, les Laudes de Marie. C'est le cadeau du nouvel an de Sœur Marie-Joseph-Calasanz à son ancienne maîtresse.

Avant de quitter la bonne Mère Lambertine, notre Mère Générale lui donne, pour les enfants de l'école, quelques

demi-douzaines d'opuscules sur la sainte communion; puis, nous partons avec mademoiselle Augusta et sa cousine qui veulent bien nous accompagner jusqu'à Bruges.

A Courtrai, le train stationne une heure et demie. Nous allons chez mademoiselle Vandeleine, nièce du R. P. Brabant et dépositaire du legs fait par ce missionnaire à notre hôpital de Victoria. A cause de la dépréciation subie par le franc belge depuis la guerre, la somme léguée a beaucoup perdu de sa valeur.

L'ancienne ville de Courtrai, riche en monuments historiques avant 1914, n'en possède plus qu'un seul: la tour de Philippe le Bel; les autres ont été détruits par les Allemands.

Le temps sombre de la matinée s'éclaire pour notre arrivée à Bruges. Ce que l'on remarque d'abord en traversant cette ville moyenâgeuse, ce sont les pignons à crêtes dentelées de ses maisons, les grands toits chargés de lucarnes, ses rues s'entrelaçant comme les fils d'une toile d'araignée, ses canaux aujourd'hui impropres à la navigation, mais qui se couvraient autrefois de voiliers marchands de toutes les nations. Bruges, à cause de sa prospérité commerciale, se nommait alors la *Venise du Nord*.

De la gare nous nous rendons directement, avec nos deux compagnes de voyage, à l'Institut normal des Dames de Saint-André. Sur notre appel, madame Augusta, maîtresse de Sœur Marie-Joseph-Calasanz, se présente au parloir. Avec sa passe blanche toute simple et son léger costume noir, madame Augusta paraît encore jeune. Et pourtant, maîtresse d'une élève bientôt septuagénaire, elle doit être au seuil de la vieillesse.

Le sujet principal de notre entretien, il est facile de le deviner. Sous tous climats, le cœur des religieuses institutrices est le même: il se dévoue, il s'attache, il se souvient. Madame Augusta parle de son élève avec affection. Nous l'assurons que Sœur Marie-Joseph-Calasanz lui

garde, malgré le temps et la distance, un fidèle souvenir, une sincère gratitude.

Heureuses de l'invitation qui nous est faite de visiter l'Institut normal demain après-midi, nous en remercions madame Augusta, et nous partons pour la Retraite du Sacré-Cœur, où nous demeurerons durant notre séjour à Bruges. Madame Massélin et mademoiselle Doornaert reprennent le chemin de Moorseele.

La Retraite du Sacré-Cœur de Bruges est un rameau détaché de la Retraite du Sacré-Cœur d'Angers, que nous avons connue par ses succursales de Rome et de Paris. Une œuvre est commune aux deux Congrégations: l'hôtellerie. Ici, les dames pensionnaires, toutes âgées, paraissent nombreuses. Elles sont logées dans l'ancien palais des ducs de Bourgogne dont on voit encore les armoiries dans les panneaux de verre de la porte principale. L'escalier d'honneur se divise, à sa partie supérieure, en deux bras conduisant à une double série de chambres. L'une d'elles est désignée comme étant celle de Marie de Bourgogne, fille unique de Charles le Téméraire.

Les religieuses et leurs novices habitent une maison bien modeste contigue à ce palais. C'est dans ce local que nous sommes installées.

Dimanche, 19 décembre

Dans la cathédrale de Saint-Sauveur, on chante, ce matin, la messe grégorienne que nous entendons dans nos églises durant l'Avent, depuis la publication du *Motu proprio* de Pie X. C'est dire que la Belgique, comme le Canada, suit les directions pontificales.

Cette église doit son origine à une chapelle fondée par saint Eloi. Sa tour massive, en brique, qui se termine par un campanile de style roman, appartient, par sa partie inférieure, au Xème siècle; la partie supérieure ne date que du siècle dernier. Aspect bizarre et disgracieux.

A 11 heures a lieu dans la chapelle du Saint-Sang une grand'messe selon le rite arménien. La foule, attentive aux cérémonies, l'est également au sermon, en français, fait par le célébrant qui rappelle le long martyre de l'Arménie :

« Après avoir souffert la persécution des gouverneurs romains, durant les premiers siècles de l'Eglise, dit-il, l'Arménie endure, depuis la fondation de l'islamisme, d'intolérables vexations, d'indicibles cruautés de la part de ses farouches voisins. Pendant la grande Guerre, les Musulmans ont affreusement torturé cette nation sans défense: noyades, incendies, fusillades, tout a été employé pour décimer le peuple arménien; il aurait été anéanti, si Dieu eut laissé libre cours à la rage de ses persécuteurs. Entendez aujourd'hui, par ma voix, l'appel au secours de ces chrétiens, vos frères, ruinés, épuisés par les souffrances et par les privations. Que votre cœur charitable leur verse abondamment l'aumône et la prière. »

Une collecte fait suite au sermon, puis l'office se poursuit dans sa pompeuse solennité.

En revenant à la pension, au moment où nous traversons la Grand'Place, le carillon du beffroi des Halles achève son concert aérien. Ce célèbre beffroi est une relique du XIIIème siècle. Il contient quarante-neuf cloches que font vibrer cent quatre-vingt-dix battants, et dont le clavier atteint quatre octaves. Aux quarts et aux demies, le carillon égrène quelques notes seulement; trois fois la semaine, il s'ébranle durant une heure, remplissant les airs de sa puissante sonorité.

A l'Institut normal, où nous retournons cet après-midi, nous trouvons madame Augusta toute prête à nous accompagner à travers la maison. L'établissement des Dames de Saint-André comprend plusieurs locaux en brique brune, construits à différentes époques autour d'un bâtiment central de couleur grise.

Les étudiantes, au nombre de deux cents, appartiennent toutes à des Congrégations religieuses. Quatre années d'études les préparent au brevet supérieur d'enseignement primaire. Elles suivent une règle commune sous la direction de la Supérieure de l'Institut. La propreté que nous admirons dans les salles est le fruit de leur travail. Chaque matin, les normaliennes vaquent au ménage de la maison. Durant la belle saison, elles ont aussi le soin du jardin : l'horticulture étant au programme de l'Ecole. A cette heure, plusieurs lisent ou écrivent dans leurs classes respectives ; un grand nombre, pour se délasser, jouent à la balle dans la cour de récréation, bravant, sans manteaux ni capelines, le souffle d'un vent glacial. Toutes paraissent bien portantes. Nous voudrions voir sur les joues de nos novices les roses qui s'épanouissent sur les leurs.

Les salles de classe sont très modestement meublées, mais pourvues d'un bon matériel d'enseignement. Le musée scolaire possède de copieuses collections des produits naturels ou industriels des divers pays. Avec de telles ressources que la leçon de géographie devient intéressante ! Une même salle sert aux démonstrations des sciences physiques et naturelles. Et elle n'est pas considérable. Le professeur s'adjoint deux ou trois élèves pour les manipulations, les autres, placées sur les gradins, suivent, de là, les phases de la leçon.

Toujours en compagnie de madame Augusta, nous visitons aussi le gymnase, les salles de coupe et de confection, d'art culinaire, de blanchissage : ces deux dernières établies au sous-sol.

Au moment de partir, nous saluons madame la Directrice des études qui nous exprime ses regrets de n'avoir pu nous rencontrer à temps. Dans l'espoir de recueillir quelques renseignements utiles, — les institutrices de carrière en peuvent toujours donner — nous acceptons de repasser par l'Institut demain matin.

Lundi, 20 décembre

Pour la troisième fois, nous retournons à l'Institut normal. Dans les parloirs, les stores sont baissés en signe de deuil: une ancienne religieuse, madame Lutgarde, connue de Sœur Marie-Joseph-Calasanç, vient de mourir. Ce départ pour l'éternité impressionne surtout madame Augusta et les vénérables contemporaines de la défunte.

Madame la Directrice des études se présente à nous avec un air engageant qui dit: Je suis toute à vous, mon temps vous appartient. Elle nous conduit d'abord dans une classe préparatoire de l'école d'application, afin de nous permettre d'observer l'emploi d'un appareil pour l'enseignement de la numération, inventé par les Frères de la Charité de Manage (Hainaut), et la méthode de calcul du Frère Dulcide; matériel didactique et livres (édition française) se trouvent à la librairie Desclée, De Brouwer, 10, Quai-aux-Bois, Bruges. Au témoignage de celles qui en usent, cet appareil et cette méthode assurent d'excellents résultats.

Le cours de lecture des tout petits comprend trois exercices: 1° l'identification de quatre à cinq cents objets: le loto de la Maternelle, édité par les Sœurs de Notre-Dame de Namur, en fournit un grand nombre; 2° la lecture de phrases simples dans le petit Album des Sœurs de la même Congrégation; 3° la formation de phrases semblables en

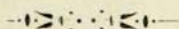
groupant, d'après l'ordre logique, des mots isolés, écrits par la maîtresse sur de petits morceaux de carton.

Quand les enfants ont fait ce premier pas en lecture, on leur met successivement entre les mains *Paul et sa petite sœur*, puis, *Paul et sa petite sœur ont grandi*, ouvrages charmants et formateurs à tout point de vue, publiés par les Sœurs de Notre-Dame de Namur.

L'histoire, dans les premières années du cours primaire, s'enseigne au moyen de tableaux à personnages mobiles. Table rase avant la leçon, le tableau s'anime pendant la récitation; il se peuple de figures d'hommes ou d'animaux que l'enfant fixe, par une épingle, à l'endroit convenable. N'est-ce pas un moyen ingénieux pour faciliter la reconstitution d'une scène historique?

Au cabinet des sciences physiques et naturelles, madame la Directrice nous fait voir, outre les instruments propres à la physique et à la chimie, plusieurs séries de tableaux zoologiques et botaniques au coloris vif sur fond noir ou blanc, et dont les dessins sont très expressifs. Quelques-uns présentent, à côté des types complets, les parties constitutives de ces mêmes types. C'est la synthèse qui s'accompagne de l'analyse pour devenir science complète.

On peut se procurer ces tableaux en Belgique, en Hollande, en Allemagne.





CHAPITRE NEUVIÈME

SOUS LE CIEL D'ANGLETERRE

Mardi, 21 décembre

Départ de Bruges pour Ostende où nous prenons le bateau qui nous conduit à Douvres. Assises sur le pont, pour échapper au mal de mer, nous suivons des yeux le littoral français, ses échancrures profondes, ses rochers à pic, ses falaises crayeuses déchiquetées par l'assaut séculaire des vagues.

Soudain, dans le ciel gris et bas court un souffle glacial de tempête. La lame se gonfle; elle devient si violente qu'elle saute pardessus bord et s'abat sur le pont avec fracas. Les passagers effrayés se retirent dans leurs cabines. Nous avons peine à regagner la nôtre, tant le roulis secoue le vaisseau. Au-dessus des abîmes qui se creusent planent les mouettes; elles seules défient la fureur des éléments.

Quelle mer méchante que la Manche! Notre Mère Générale a particulièrement souffert de ses malices. Cette traversée qui se fait en trois heures, quand le temps est favorable, nous en a pris quatre.

A la gare de Douvres, le train de Londres attend les voyageurs. Il démarre bientôt, côtoie quelque temps la mer, traverse en tunnel le rempart de calcaire dont la nature a protégé la partie méridionale de l'île, puis il

s'élançait à travers maints villages qu'enveloppe graduellement la brume du soir.

Il est bien 5 heures lorsque nous descendons à la gare Victoria, dans la capitale de l'empire britannique. Il ne nous reste plus qu'à nous faire conduire à Golders Green, dans la banlieue, chez les Sœurs de la Sagesse. Deux lettres nous y ont précédées : une de leur Supérieure Générale, l'autre du R. P. Fillaudeau, écrites toutes deux en vue de nous préparer la plus cordiale réception. Quelles délicatesses inspire la charité chrétienne ! Et qu'il fait bon rencontrer un foyer religieux aux différentes étapes de notre voyage !

Nous arrivons au couvent brisées de fatigue et gelées jusqu'aux moelles. On le devine... on s'empresse d'y remédier. Il est d'usage, dans les communautés d'Europe, où l'on vit presque sans feu, de réchauffer les lits glacés au moyen d'une bouillotte qu'on insère entre les draps, et de présenter aux hôtes qui ont pris froid une infusion de tilleul. A la Sagesse, on observe ces bienfaisantes coutumes d'hospitalité qui opèrent admirablement : nous en renouvelons l'expérience.

Mercredi, 22 décembre

Les vacances de Noël commencent aujourd'hui à *La Sagesse Convent* et dureront, par circonstance particulière, jusqu'au 18 janvier. Le personnel des élèves — jeunes filles et petits garçons — se compose de pensionnaires et d'externes. Plusieurs, venant de pays étrangers, diffèrent leur départ de quelques jours. Ces détails nous sont communiqués par la Mère Supérieure qui passe avec nous une partie de la matinée.

Dans l'après-midi, une religieuse veut bien nous accompagner aux bureaux Cook de la rue Piccadilly et nous conduire ensuite à *Westminster Abbey*, puis à la cathédrale catholique de Westminster dont le titulaire est le cardinal Bourne.

L'Abbaye de Westminster, belle église ogivale en forme de croix latine, fut bâtie au milieu du XIII^{ème} siècle. Désaffectée par Henri VIII, elle devint un Panthéon, une sépulture pour les familles royales et les hommes illustres de l'Angleterre. Son nom lui vient d'un couvent de Bénédictins établi primitivement à cet endroit et appelé *Westminster*, monastère de l'ouest, à cause de sa situation relativement à la ville.

Les chapelles du chœur et le bras droit du transept ou *Coin des poètes* renferment les monuments les plus intéressants, entre autres ceux des hommes d'Etat Pitt, Fox et Gladstone, des astronomes Newton et Herschel, de Haendel, le célèbre compositeur d'oratorios, du poète Shakespeare, du romancier Dickens, du poète américain Longfellow. Sur ce dernier monument se lit l'inscription: *Par ses admirateurs anglais.*

La chapelle absidale d'Henri VII, construite par lui-même, renferme son tombeau, celui de son épouse, Elisabeth d'York, des deux jeunes princes assassinés par Richard III dans la Tour, de Marie Stuart, de Marie Tudor et d'Elisabeth. Sur les portes de cette chapelle figurent les roses symboliques des deux maisons d'York et de Lancastre dont les prétentions rivales ne s'éteignirent qu'avec le mariage d'Henri Tudor et d'Elisabeth d'York.

La cathédrale catholique de Westminster ne doit pas être confondue avec *Westminster Abbey* qui est un temple protestant. Elle ressemble à Montmartre par son style byzantin et sera d'une richesse inouïe, si l'on en juge par les chapelles latérales que décorent jusqu'à la voûte des marbres fins et d'étincelantes mosaïques. Mais l'œuvre du

cardinal Bourne n'est pas terminée. La brique brune des murs intérieurs est encore à nu; les colonnes attendent aussi le revêtement qui fera leur beauté.

Le catholicisme fait, à notre époque, de grands progrès en Angleterre. Durant les quinze dernières années, on a enregistré cent soixante-sept mille conversions, dont plusieurs opérées dans les rangs de la noblesse ou du haut clergé anglican. Ce qui porte à plus de cinq cent mille le nombre des fidèles attachés à l'Eglise romaine.

Des cloîtres, des asiles catholiques de spiritualité, il n'y en avait que quatre au début du XIX^{ème} siècle; aujourd'hui les cloîtres d'hommes dépassent la centaine avec seize cents religieux; et l'esprit monastique, parmi les femmes, a fait surgir, du terroir même de l'Angleterre, plusieurs Congrégations nouvelles. Les maisons de Bénédictins, de Dominicains et de Jésuites installées dans Oxford sont considérées, depuis 1918, comme partie intégrante de l'Université.

D'après le cardinal Bourne, beaucoup d'Anglais, à la suite de la guerre, ont adopté des croyances, des pratiques catholiques qu'avant la guerre ils auraient repoussées, telles que la prière pour les morts, l'adoration de l'Hostie, le culte de la sainte Vierge, l'honneur rendu aux Calvaires, à ces Calvaires rencontrés en France sur le chemin des tranchées.

Le temps accompli de grandes choses; l'épreuve en opère davantage. Sa puissance sur les esprits et les cœurs bien disposés est irrésistible. Il faut souvent l'épreuve pour détacher les yeux de la terre et les tourner vers le ciel, pour aviver l'étincelle de foi qui sommeille sous la cendre des préjugés ou des vices. Le Christ triomphe, par l'épreuve, des peuples qui s'égarent. Il veut régner sur tous. Qu'il est consolant de le voir reprendre peu à peu ses droits sur l'Angleterre!

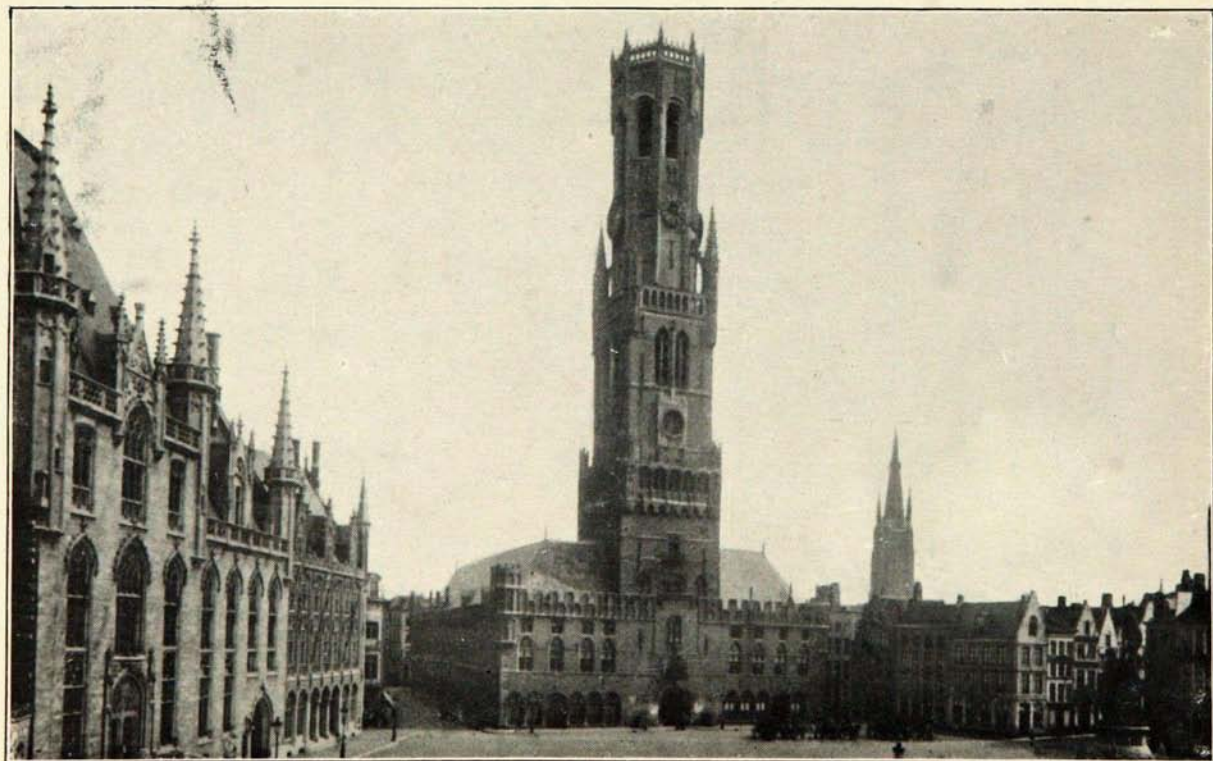
Jeudi, 23 décembre

Les religieuses du couvent, en ménage de Noël, nous offrent, comme guides dans la ville de Londres, deux de leurs grandes élèves tout à fait gentilles et fort renseignées. L'une est née à Bombay, d'une famille anglaise établie aux Indes; l'autre est une Française des environs de Paris, venue à Londres pour études spéciales d'anglais.

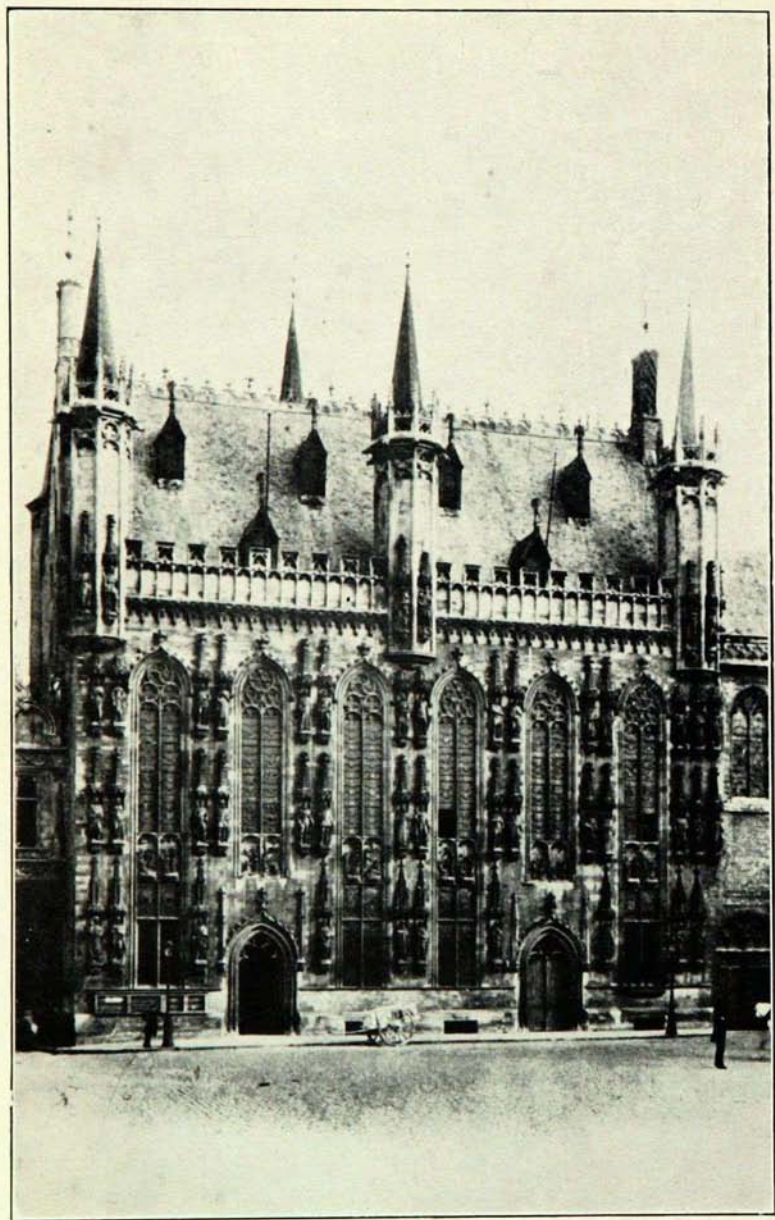
En leur compagnie, nous allons d'abord visiter la Tour de Londres, sur la rive gauche de la Tamise, le plus ancien monument de la ville utilisé aujourd'hui comme arsenal après avoir servi longtemps de forteresse et de prison d'Etat. Au milieu de sa double enceinte, on voit, de loin, se dresser la masse carrée de la tour Blanche érigée par Guillaume le Conquérant. Dans cette tour antique, on visite la chapelle Saint-Jean, monument d'architecture normande bien conservé. La plupart des autres fortifications sont dues à Henri III. Les douze tours de la cour intérieure ont été témoins des drames politiques relatés dans l'histoire d'Angleterre. Que de prisonniers y ont été égorgés après avoir languï dans la faim, l'obscurité, le désespoir! Les murs sont encore couverts d'inscriptions tracées par ces malheureux.

Très intéressante est la collection d'armures anciennes et modernes. Plusieurs cavaliers et fantassins, rangés d'après l'ordre chronologique, présentent un tableau fidèle des costumes militaires sous les rois d'Angleterre, depuis Edouard Ier jusqu'à Jacques II. Les vitrines contiennent des curiosités diverses: des armes étrusques, romaines, bretonnes; des haches d'armes indiennes; des armes asiatiques, l'épée, le casque et la selle de Tippoo-Saïb, dernier sultan de Mysore; deux canons pris par Wolfe à Québec; le manteau sur lequel il rendit le dernier soupir.

Les bijoux de la couronne sont postérieurs au règne de Charles Ier, les autres ayant été vendus après l'exécution



BRUGES - Le BEFFROI et le PALAIS du GOUVERNEUR



BRUGES - l'HÔTEL de VILLE

de ce roi. Tous mériteraient l'honneur d'être nommés, mais la liste en serait longue; mentionnons, du moins, les principaux: la couronne de Saint-Edouard faite pour le couronnement de Charles II et qui a presque toujours servi depuis; la couronne de la reine Victoria, chef-d'œuvre d'orfèvrerie moderne orné de plus de deux mille diamants, d'un saphir et d'un gros rubis donné au prince Noir par le roi Pierre de Castille; une autre couronne de reine, cercle d'or avec diamants et perles, qui ceignit le front de Marie d'Este, épouse de Jacques II; le sceptre en ivoire de cette princesse; celui de la reine Victoria portant une croix garnie de pierres précieuses; le sceptre de saint Edouard terminé par un globe contenant un fragment de la vraie Croix; un bassin en or servant à la distribution des aumônes de la reine le jeudi saint.

Cette visite achevée, nous quittons la citadelle historique pour l'église de l'Oratoire, bel édifice renaissance d'une grande richesse consacré à saint Philippe de Néri. Les matériaux, comme l'art qui les dispose ou les transforme, viennent de l'Italie: mosaïques couvrant les murs, noyer sculpté des stalles du chœur, marbre de la table de communion. Deux candélabres à sept branches, en bronze doré, rappellent ceux de l'arc de Titus. La ville de Brescia a fourni l'autel incrusté de pierres fines qui embellit la chapelle de la Vierge.

Faute de temps, nous nous arrêtons à peine au Musée d'histoire naturelle, grand bâtiment dont le corps central projette deux ailes flanquées de hautes tours.

La collection paléontologique renferme des spécimens rares: fossiles d'habitants des cavernes, des quadrupèdes dont les races sont éteintes: mastodonte du Missouri, mégalthérium de l'Amérique du Sud, mammouth de Sibérie, antilope gigantesque des Indes, kangaroo de l'Australie six fois plus grand que ceux de l'espèce actuelle.

Les mammifères occupent une vaste galerie que remplissent presque de leurs *immensités* les girafes, les hippopotames, les éléphants. A peine les phoques, les morses, les singes peuvent-ils y trouver place.

La collection ornithologique offre des représentants de toutes les classes d'oiseaux avec leurs nids, leurs œufs et leurs petits. Quelle intéressante variété! Un pavillon tout entier est consacré aux grandes espèces comme l'aoutruche, le casoar; les seules familles des colibris occupent plusieurs armoires.

La collection de minéraux est extrêmement riche: belles variétés de marbre et de granit, magnifiques cristaux, groupes de topazes et d'agates, blocs de jaspe, pépites d'or en monceaux considérables. Un objet curieux exposé parmi ces minéraux, c'est le *météorite de Melbourne*, le plus gros que l'on connaisse. Il pèse sept mille huit cents livres.

On passerait des semaines à parcourir l'étage consacré à la botanique et l'on n'aurait vu que sommairement ce qu'il contient: spécimens de la flore mondiale et des essences forestières, échantillons de fruits et de graines de toutes sortes. Les dessins de plantes exposés dans les vitrines passent pour être la plus belle collection du genre, tant sous le rapport de l'exactitude scientifique qu'au point de vue artistique. On voit ici une coupe du *Big Tree* de Californie, dont parlent certaines revues botaniques. Quel énorme tronc! Ce devait être le roi des géants californiens. En 1881, il s'affaissait sous le poids des ans. Les savants, qui ont compté ses couches ligneuses, font remonter son existence à l'an 556 avant Jésus-Christ.

Nos jeunes guides nous ramènent au couvent par le chemin de fer souterrain appelé en Angleterre le *Tube*, à cause de la forme qu'il affecte. Le convoi se compose de six voitures et file à une très grande vitesse. Tout est si bien ordonné dans ce service de transport qu'il est facile, même pour un étranger, d'atteindre son but. Les cartes rou-

tières, fixées aux parois du véhicule, le renseignent parfaitement sur le chemin à suivre et les stations qui le jalonnent. Aux têtes de lignes, des ascenseurs ou des escaliers mobiles amènent les passagers au niveau de la rue. Voilà qui est bien commode. On pousse néanmoins un soupir de soulagement quand, après avoir longtemps glissé sous terre, on émerge dans l'air frais et l'espace libre, et qu'on aperçoit, au firmament bleu, le sourire des premières étoiles.

Vendredi, 24 décembre

Hier soir, arrivait chez les Sœurs de la Sagesse un chanoine de Cambrai, monsieur l'abbé Flamand. Ancien professeur au lycée de Valenciennes puis à l'Université de Lille, il s'est fait, depuis la guerre, l'infatigable ouvrier de la reconstruction des églises dévastées du nord de la France, les églises de la « grande pitié » proclamée par Maurice Barrès. Lourde tâche que la sienne ! quatre-vingts églises à rebâtir, des centaines à restaurer, et cela, avec d'insuffisantes ressources. Sa mission est une grandiose leçon de foi, de patriotisme, de confiance et de ténacité. Marchant de l'avant, malgré tous les obstacles, il a résolu les plus graves problèmes financiers, techniques et même législatifs par les suggestions qu'il a faites au Parlement. Dieu bénit sensiblement son œuvre admirable. Avant longtemps, tous les sanctuaires démolis seront rendus au culte.

Le chanoine Flamand est venu à Golders Green pour aider de ses conseils les Sœurs de la Sagesse dans leurs plans de construction. Entre temps, il nous fait l'honneur de nous accompagner au *British Museum*. Ce musée doit son existence à un Acte du Parlement signé en 1753. Plusieurs fois agrandi, il est immense à parcourir.

C'est tout un monde de souvenirs, un véritable sanctuaire d'archéologie où l'on retrouve des spécimens de tous les âges et de toutes les civilisations.

Parmi les antiquités égyptiennes, signalons la célèbre *Pierre de Rosette*, bloc de basalte noir avec une triple inscription qui a donné la clef des hiéroglyphes. Les momies forment une collection importante par le nombre et la variété. Il y en a des centaines exposées debout dans les vitrines murales ou couchées parallèlement le long des salles, dormant leur sommeil séculaire dans des sarcophages couverts de signes mystérieux qui indiquent le nom et le rang du défunt, quelquefois même ses qualités.

Les antiquités grecques et romaines consistent principalement en bustes et statues d'empereurs, de guerriers, de divinités païennes et d'animaux fabuleux.

La galerie assyrienne comprend surtout des objets provenant des environs de l'ancienne Ninive et de la Mésopotamie : grands reliefs représentant des festins, des chasses au lion, des sièges de forteresses, des marches triomphales de vainqueurs avec prisonniers de guerre. Dans les vitrines, des cylindres couverts de caractères cunéiformes, des ustensiles en fer et en bronze, des colliers et des bracelets de femmes.

Dans la salle dite d'Ephèse se trouvent les débris du *temple de Diane* : fragments de colonnes, chapiteaux ioniques avec architraves ornées de bas-reliefs. C'est tout ce que les fouilles faites de 1869 à 1874 ont pu exhumer de ce fameux monument rasé par Constantin.

La salle Elgin contient les restes du *Parthénon d'Athènes*, septième merveille du monde et chef-d'œuvre de l'art grec. Ils furent acquis par lord Elgin, pendant son mandat d'ambassade en Grèce, et vendus par lui, en 1816, au Gouvernement de son pays. Tout autour de la salle se déroule la frise du Parthénon reproduisant, en bas-reliefs, la pro-

cession qui montait à l'Acropole, au couronnement des fêtes de Minerve, pour offrir à la déesse le vêtement tissé et brodé par les jeunes filles d'Athènes. Après la gracieuse théorie des jeunes Athéniennes viennent les animaux destinés aux sacrifices, puis, des troupes d'hommes et de femmes portant des offrandes dans des corbeilles ou de beaux vases placés sur leurs épaules, les joueurs de flûte et de cithare, les concurrents dans les jeux montés sur des chars, enfin, les jeunes Athéniens à cheval fermant le long cortège. Les deux frontons de l'édifice sont malheureusement très incomplets. Quoi qu'il en soit, ces débris révèlent le style le plus noble pour les formes, le plus majestueux pour les draperies.

Le Parthénon, construit sous Périclès, fut l'œuvre du sculpteur Phidias. Il subsistait encore tout entier en 1676. Les chrétiens l'avaient converti en église, puis les Turcs, en mosquée. Il fut détruit en 1687, dans un bombardement d'Athènes par les Vénitiens.

Le Musée britannique possède encore une autre merveille du monde antique : le *tombeau de Mausole* érigé à Halicarnassé (Asie Mineure), par Artémise, à la mémoire de son époux.

Ce monument, haut de cent trente pieds, s'élevait sur un soubassement entouré de trente-six colonnes ioniques et surmonté d'une pyramide de vingt-quatre degrés avec une statue du prince sur un char colossal tiré par deux chevaux. Avec les pièces mutilées de cet édifice gigantesque retrouvé en 1855, on a reconstitué : la statue de Mausole, des figures d'hommes et de femmes, un cheval, huit lions, quelques fûts de colonnes et des fragments notables de frises sculptées.

Ces ruines diverses font songer à l'inévitable destruction qui attend toutes choses ici-bas. L'homme passe comme ses œuvres ; mais, par bonheur, son âme, chef-d'œuvre de Dieu, est destinée à une glorieuse immortalité.

Aucune visite cet après-midi. Par la mauvaise température qui règne ici, en cette saison, on ne saurait quitter longtemps le coin du feu. Heureuses sommes-nous de trouver, dans la petite salle mise à notre disposition, une cheminée toujours flamboyante! A la chapelle, pendant l'oraison du matin et la sainte messe, des réchauds nous préservent du refroidissement. Nous ne pouvons que louer la généreuse charité de nos bonnes hôtes; elles oublient leurs propres maux pour adoucir les nôtres, car elles souffrent du manque de combustible dont elles n'ont pu faire provision le printemps dernier. Actuellement, les mineurs sont en grève et le charbon est si rare sur le marché, que le consommateur ne peut en obtenir qu'une très faible quantité chaque jour, à peine ce qu'il faut pour les besoins de la cuisine.

Après le souper, Mère Supérieure vient nous annoncer qu'il y aura messe de minuit dans la chapelle du couvent. Sœur Joseph-de-Montfort, organiste et maîtresse de chant, s'apprête à donner son premier exercice au cours de la soirée. Quant à nous, rien de mieux que d'aller prendre quelques heures de sommeil en attendant l'angélique *Gloria in excelsis Deo*.

Samedi, 25 décembre

Noël! A minuit, grand'messe célébrée par monsieur le chanoine Flamand. Le chœur des religieuses et des élèves exécute la messe Royale harmonisée par Dumont; pendant l'Offertoire, l'*Adeste fideles* en plain-chant. Dans la chapelle aux murs de marbre réfléchissant les rayons d'or du luminaire électrique, aucun rocher factice, aucune miniature de l'étable de Bethléem: l'Enfant-Jésus repose tout

simplement sur la table d'un autel latéral. Qu'Il tient peu de place parmi les jacinthes et les chrysanthèmes blancs!

Comme dans nos couvents, un léger réveillon suit la grand'messe, puis, tout rentre dans le silence et le repos.

Les messes de l'aurore et du jour ont lieu entre 9 et 10 heures. Nous y entendons un pieux commentaire du chant des anges: Gloire à Dieu au plus haut des cieus et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!

L'heure tardive du déjeuner nous prive de l'office à la cathédrale de Westminster. Nous nous étions pourtant bien promis d'y assister.

Quelque temps avant le dîner, notre Mère Générale s'assied devant la table qui lui sert d'écritoire et laisse courir sa plume sur une grande feuille blanche qu'elle adresse ensuite à Mère Assistante:

« C'est Noël au ciel et sur la terre, écrit-elle. Les anges l'ont chanté partout à l'heure solennelle où le Verbe Divin descendait parmi nous. Les âmes ont tressailli de joie... Et les nôtres se sont émues de peine... Une note de tristesse vibre dans notre chant noélique: la plus grande métropole n'est-elle pas un lieu d'exil à ceux qui n'y rencontrent que des étrangers?

« Jamais de ma vie je n'ai aussi vivement ressenti l'éloignement des êtres qui me sont chers. Les larmes que je n'ai pu réprimer ont donné un peu de ferveur, je crois, aux supplications que j'adressais au Divin Enfant, cette nuit, en faveur de notre Communauté, de chacun de ses membres et de tous ses intérêts.

« Est-il nécessaire de vous dire que nous comptons les jours et les heures qui nous séparent encore de l'heureux moment du retour au milieu de vous? Le climat de l'Angleterre est si maussade que nous jugeons imprudent d'aller en Irlande où règne la même température. Nous regrettons sincèrement de ne pouvoir rencontrer les parents

de nos Sœurs; mais, fatiguées comme nous le sommes et menacées de la grippe, il vaut mieux, je crois, éliminer quelques étapes de notre itinéraire.

« Cette décision prise, nous essaierons de devancer notre départ. Si Dieu le veut, Il saura bien arranger toutes choses à cet effet. »

La visite du couvent, tel est le passe-temps de notre après-midi de Noël. L'établissement des Sœurs de la Sagesse à Golders Green ne date que d'une quinzaine d'années. Arrivées les premières dans ce quartier, elles y ont acheté un grand terrain et une jolie maison de campagne construite par un favori de la reine Elisabeth. L'élégance de cet édifice révèle son origine. Il est à deux étages avec des tourelles, des vérandas, des fenêtres en saillie, des plafonds ornés de rosaces et des parquets en marqueterie. Depuis cette acquisition, les Sœurs ont fait bâtir, en marge, une aile considérable pour l'extension de leur pensionnat et une chapelle dont nous admirons la richesse.

Le souper de Noël a lieu, pour nous, vers 5h. 30. La table porte quatre couverts; elle est dressée devant la cheminée où rougeoient des blocs de houille, à défaut des bûches d'érable ou de chêne. C'est presque un événement que ce *Christmas supper*, en raison des préparatifs dont il a été l'objet. Qu'il a coûté de travail et de soucis aux pauvres cuisinières, ce traditionnel menu où figurent, parmi des plats variés, la dinde rôtie et le pouding au raisin! Sur l'invitation de Mère Supérieure, le chanoine Flamand et Sœur Joseph prennent place à table et nous sont une agréable compagnie.

Sœur Joseph-de-Montfort s'honore d'avoir été l'élève de monsieur le chanoine à l'Université de Lille. Elle lui doit en bonne partie les grades qui lui ont été conférés et paraît heureuse d'en faire hommage à son distingué professeur. D'une manière très délicate, elle rappelle les succès remportés par le Canada, lors de l'exposition coloniale britan-

nique tenue, en 1925, à Wembley, faubourg de Londres. Les blés de l'Ouest y furent honorablement primés, de même nos pommes fameuses, dont le parfum flottait dans l'avenue qui conduisait au pavillon où elles éclipsaient leurs rivales. Le beurre canadien attirait l'attention des visiteurs, moins encore par sa supériorité que par l'ingénieuse forme sous laquelle il se présentait. Utilisant la plasticité de ce produit, nos économistes en avaient fait fabriquer une statue du prince de Galles. Son Altesse la trouva parfaite. Elle fut ravie, dit-on, d'être moulée en beurre canadien.

Priée ensuite, par monsieur le chanoine, de nous parler de l'aide prêtée par la Sagesse de Golders Green aux Belges éprouvés par la dernière guerre, de l'hospitalité donnée aux soldats en permission et aux orphelins de Malines, la bonne Sœur aborde discrètement le sujet et glisse sur les détails qui mettraient en relief son mérite personnel. Son récit nous fait toucher du doigt la bonté généreuse de la Providence divine qui assiste visiblement ceux qui la représentent sur la terre.

Monsieur le chanoine Flamand est un des six cents Français qui furent conduits, comme forçats, en Lithuanie pour expier la défection des Alsaciens qui, dès le début de la guerre, tournèrent le dos à l'Allemagne et s'enrôlèrent dans l'armée française. Ses mois de captivité composent un long drame dont les scènes sont parfois d'une horreur indescriptible.

S'oubliant lui-même, il rappelle ensuite la vaillance de la population lilloise et les mauvais traitements qu'elle essuya de la part des Allemands. Et les églises, combien elles ont souffert!

« Les plus belles, dit-il, se trouvent rassemblées dans le nord de la France. Contre ces églises, nos ennemis s'acharnèrent avec une fureur particulière; ils voulaient détruire les œuvres d'art qui faisaient notre orgueil, et ils voulaient atteindre l'âme française dans les sanctuaires où vivent,

par la pierre ou par le souvenir, nos traditions nationales. Voilà ce qui explique le martyre de la cathédrale de Reims, cette merveille de l'art gothique, ce temple français par excellence où Jeanne d'Arc a prié, où nos rois étaient sacrés. La cathédrale de Reims fut bombardée à plusieurs reprises. Pendant toute la guerre, chaque fois qu'un échec les irritait, les Allemands reprenaient le bombardement, entamant les tours, meurtrissant le portail, brisant les saints de pierre. La restauration de ce monument est un problème dont l'art moderne ne saurait trouver la parfaite solution. Malgré tous les efforts, la cathédrale de Reims ne sera jamais ce qu'elle fut; elle portera toujours les stigmates de sa douloureuse mutilation. »

A l'issue du souper, nous faisons nos adieux à monsieur le chanoine Flamand que nous ne devons plus revoir.

Le beau jour de Noël touche à sa fin. Il va s'éteindre sans que nous ayons eu le bonheur d'entendre aucune de ces joyeuses volées que nos cloches canadiennes lancent dans les airs en cette grandiose solennité. A minuit, les campaniles d'alentour sont restés muets... La tristesse de ce silence nous fait comprendre combien le voix sacrée des cloches ajoute à l'éloquence des fêtes chrétiennes.

Dimanche, 26 décembre

Départ de Londres pour Birmingham où nous attendent les Sœurs de la Charité de Saint-Paul que nous avons reçues au Mont-Sainte-Anne et dans plusieurs de nos couvents depuis leur établissement à Ottawa.

Arrivées vers les 4 heures de l'après-midi à Selly Park, nous assistons presque immédiatement au Salut du Saint-

Sacrement chanté par les novices, car nous sommes ici à la maison mère de la Congrégation.

L'Assistante Générale, qui nous a souhaité la bienvenue, a diligemment organisé plusieurs services pour nous assurer la meilleure hospitalité. Aussi, les Sœurs s'empres- sent-elles soit à faire du feu au salon, soit à préparer nos chambres, soit enfin à nous servir un souper réconfortant. Sœur Magdalena, qui a vécu six semaines avec nous, à La- chine, pour étudier le français, paraît vouloir prendre pour elle la plus large part de ce dévouement.

Lundi, 27 décembre

La Saint-Jean l'Évangéliste est la fête patronale de la Supérieure Générale des Sœurs de la Charité de Saint-Paul. A cette occasion, il y a grand'messe à 9 heures et congé toute la journée. Mais la maladie grave de la bonne Mère jette de l'ombre sur la joie qu'apporte à ses filles le retour de sa fête. On la dit en voie de convalescence; cependant, la consigne est encore sévère. Nous n'espérons pas la voir avant le 1er janvier.

Mardi, 28 décembre

Notre démarche auprès de l'Agence Cook pour devancer notre départ nous donne quelque espoir. Si nos malles ar- rivent à temps à Liverpool, nous nous embarquerons sur l'*Aurania*, le 1er janvier. Mais où sont-elles à cette heure,

ces malles voyageuses? Un employé du Bureau se met immédiatement en devoir de les repérer.

Avant de retourner à Selly Park, nous nous arrêtons, sur l'inspiration de Sœur Magdalena, au Musée de Birmingham, le plus considérable de l'Angleterre après celui de Londres. Le corps central de l'édifice est consacré à l'art industriel et décoratif. Quelles riches collections il renferme! ouvrages de toutes dénominations, exécutés en or, en argent, en fer; sculptures sur bois et sur marbre; porcelaines orientales et autres, objets en verre, émaux de Limoges, bronzes japonais et chinois... Enumération bien incomplète et qui ferait des jaloux dans le monde des êtres sensibles. Mais ici, nulle crainte: les passions n'existent pas...

A force de diligence, nous revenons au couvent à midi. C'est grand congé. Tout le personnel fête aujourd'hui les saints Innocents. Les jeunes sont à l'honneur. On a choisi, dès le matin, de nouvelles officières générales parmi les novices. La supérieure elle-même se retrouve sous un voile blanc. Les courtes heures que dure son mandat se passent à visiter les divers services de la maison, à recevoir des hommages et des félicitations. Aussi ne paraît-elle pas trouver le fardeau bien lourd.

Au cours de l'après-midi, il y a audition de concert par radiotéléphonie, dans une salle du Collège attenant à la maison mère. La directrice de ce Collège, Sœur Paul-du-Sacré-Cœur, nous le fait ensuite visiter. Cinq professeurs, dont deux laïques, y enseignent à une quarantaine d'élèves que l'on prépare au baccalauréat. Quelques jeunes religieuses en suivent régulièrement les cours.

Mercredi, 29 décembre

De bonne heure, nous téléphonons au Bureau Cook en vue de connaître le résultat des recherches entreprises pour localiser nos malles. L'agent nous répond que notre bagage est à Londres et qu'il ne peut arriver à Liverpool avant le 8 janvier. Il s'en suit que nous devons abandonner le projet de nous embarquer pour l'Amérique le 1er janvier. Grande déception pour nous qui brûlons d'impatience de revoir notre famille religieuse! « Les situations, dit madame Swetchine, sont comme les écheveaux de laine ou de soie: pour en tirer parti, il suffit de les prendre par le bon bout. » En cette occurrence, le *bon bout*, n'est-ce pas l'acte d'acquiescement à la volonté divine cachée sous le voile des causes secondes? Aussi cherchons-nous dans le *fiat* l'heureux moyen de mettre à profit notre fâcheux contretemps.

La révérende Mère Assistante nous offre gracieusement, ce matin, d'aller passer la journée à Coleshill, village situé à neuf milles de Birmingham. Les Sœurs de la Charité de Saint-Paul y dirigent un orphelinat et un sanatorium pour les petits garçons tuberculeux — les filles tuberculeuses sont confiées aux Sœurs de Nazareth.

L'œuvre des *Homeless and Suffering Catholic Children*, fondée à Coleshill, a pour directeur Monseigneur Hudson dont le zèle accomplit des merveilles. Avec les seuls secours de la charité publique, ce prélat que l'on peut nommer à juste titre le *saint Vincent de Paul de l'Angleterre*, est parvenu à établir, dans les grandes villes de son pays, des *Homes* pour les orphelins, des sanatoriums pour les enfants victimes de la tuberculose. Quand ces orphelins ont acquis le développement physique nécessaire au travail et les connaissances religieuses indispensables à la vie chrétienne, ils sont envoyés, par groupes de cent environ, à la Charité de Saint-Paul d'Ottawa. Les religieuses les placent alors dans des familles canadiennes et les visitent en-

suite chaque année, pour s'assurer si les adoptants remplissent leurs obligations vis-à-vis des adoptés.

En arrivant à Coleshill, nous nous présentons d'abord au Bureau d'administration de l'œuvre. Monseigneur Hudson est absent. Six secrétaires, dont une religieuse et cinq laïques, font la correspondance et tiennent les archives. Tâche considérable que d'établir le dossier des milliers d'orphelins recueillis, élevés et patronnés, leur vie durant, par l'œuvre charitable de Monseigneur Hudson!

Le Bureau d'administration occupe quelques pièces seulement d'un immeuble nommé, d'après sa destination, le *Receiving Home*. On y reçoit les nouveaux venus. Si, au bout de trois semaines, on ne remarque chez eux aucun symptôme de maladie contagieuse, on les place avec ceux de leur âge. Les enfants de 2 à 5 ans, quel que soit leur nombre, sont réunis dans un même *Home*; ceux de 5 à 16 ans, divisés en groupes de vingt-cinq, ont, dans d'autres *Homes*, leurs quartiers respectifs et vivent, autant que faire se peut, la vie de famille dont ils ont été privés.

Ce sont les orphelins de la seconde catégorie que nous voyons d'abord. Tous paraissent très attachés aux religieuses, bien portants et joyeux. Ils sont actuellement en vacances: les plus jeunes s'amuse de mille manières sur de grandes plates-formes, à proximité des *Homes*; les plus âgés jouent à la balle dans les champs.

La propreté des pièces habitées par ces derniers et entretenues par eux est vraiment étonnante. Nous visitons d'abord les dortoirs. Le parquet ciré ne porte aucune égratignure: c'est qu'on a la précaution, avant d'entrer, d'échanger ses bottes contre des pantoufles aux semelles inoffensives. Les lits sont uniformément bien faits et rigoureusement alignés. Au lavoir, les porte-savon, les brosses et les peignes peuvent subir l'inspection la plus minutieuse.

Les portes du réfectoire s'ouvrent devant nous à l'heure du dîner. Les nappes de Noël sont encore toutes blanches. Autour des tables circulent sans bruit, mais avec diligence, de petits bonshommes habitués au service. Une dizaine d'autres lavent les plats dans l'office, les essuient et les rangent sur les dressoirs.

L'éducation des filles ne le cède en rien à celle des garçons. Quant à l'instruction, elles reçoivent le premier enseignement dans leurs *Homes* propres, puis, elles sont réunies aux garçons dans une *Central School* pour y compléter le cours élémentaire.

Voilà ce que fait la charité pour le bonheur actuel et les besoins futurs de ces orphelins. Elle trouve même, dans ses faibles ressources, un peu de superflu pour les jours de fête. C'est ce que proclament les arbres de Noël dont les branches ploient encore sous le poids des cadeaux, même après la copieuse distribution du 25 décembre.

La charité qui s'exerce envers les jeunes tuberculeux n'est ni moins généreuse ni moins compatissante. Pour eux on a fait construire de grands pavillons, trois longues vérandas où ils font la cure d'air sous leurs couvertures de laine rouge. Les décorations noéliques mettent partout une note de gaieté. Chaque patient se distrait à sa manière: les uns s'amuse avec des jouets, d'autres feuilletent des livres d'images, quelques-uns chantent, tous font mille façons aux visiteuses et paraissent heureux d'exhiber devant elles la variété de leurs étrennes.

Ces malades dont on espère la guérison reçoivent un enseignement classique compatible avec leur état de santé. Ils ont aussi, dans la journée, des heures de travaux manuels. On nous fait voir plusieurs armoires remplies de leurs confections: corbeilles à ouvrage, sous-plats, sacs de voyage, paniers de bureaux. Ces objets se vendent au bénéfice de l'œuvre.

La visite de l'établissement ne s'est pas faite tout d'une haleine. Sœur Benedict, supérieure de l'un des *Homes*, nous a bienveillamment invitées à l'interrompre pour prendre le dîner dans sa maison. Au moment du dessert, les jeunes Sœurs de la maison mère ont répété une partie du programme de la séance préparée pour leur Mère Supérieure Générale.

Le thé, pris au salon immédiatement après le dîner, nous est de nouveau servi au même endroit au moment du départ. La Supérieure du *Baby's Home* s'embarque avec nous et nous prie de descendre chez les tout petits. C'est pour eux l'heure du coucher. Une religieuse les entraîne doucement vers le dortoir. Ils ne semblent guère s'endormir. Quelques-uns se détachent du groupe et nous frôlent pour se faire caresser. Les autres, plus timides, fixent de loin sur nous leurs prunelles dilatées. Tous ont le teint rose comme les Enfants Jésus de nos églises. Il est évident que les soins ne manquent pas à ces infortunés.

Œuvre admirable que celle des *Homes* instituée par Monseigneur Hudson et confiée en partie aux Sœurs de la Charité de Saint-Paul! C'est une des manifestations les plus touchantes de la Providence divine. Lorsqu'on pénètre dans ces paradis en miniature où se prodigue le dévouement religieux, on bénit, du fond de son âme, les grands cœurs qui savent mettre un peu de ciel sur la terre pour les pauvres orphelins.

Jeudi, 30 décembre

Par mesure de prudence, nous transcrivons les documents que nous apportons de Rome afin de les expédier en double et par des bateaux différents à Lachine. Survenant

un naufrage — toujours possible, surtout en cette mauvaise saison, — un exemplaire de ces pièces parviendrait à destination, car il est peu probable qu'un même sort atteigne les deux navires.

Sœur Paul-du-Sacré-Cœur, dont nous avons fait la connaissance avant-hier, vient causer en français avec nous. Cette religieuse, anglaise de naissance, a fait ses études aux *Oiseaux* de Paris. De son séjour dans cette célèbre maison, elle a conservé, entre autres choses, une langue qu'elle aime à parler quand l'occasion la favorise. Elle s'en sert pour donner libre cours à ses souvenirs. Une de ses compagnes de pension fut madame Thellier de Poncheville, religieuse du Sacré-Cœur demeurant actuellement à Montréal, et sœur de l'éloquent prédicateur français bien connu dans notre pays.

En se retirant, Sœur Paul-du-Sacré-Cœur nous laisse comme lecture le *Monastère des Oiseaux*. Cet ouvrage du R. P. V. Delaporte, s.j., agrémentera nos loisirs à Birmingham.

Vendredi, 31 décembre

Nous allons en ville pour l'expédition de deux messages de bonne année: l'un s'en va vers Rome porter à notre vénéré Cardinal protecteur nos respectueux hommages et nos souhaits de longue vie; l'autre, adressé à Mère Assistante, renferme en trois mots nos vœux pour la Communauté, nos supérieurs ecclésiastiques et nos amis.

Grâce aux ailes rapides de la télégraphie, nous serons, demain, présentes à l'esprit des personnes auxquelles nous unissent les doux liens de la reconnaissance et de l'affection.

Le dernier jour de l'année, grave et solennel comme tout ce qui prend fin, nous invite à la récollection. Nous y consacrons les heures libres de l'après-midi. La chapelle du couvent devient le cénacle de notre choix. Pour méditer sur la brièveté du temps, comprendre les vérités qui illuminent la vie, entrevoir les réconfortantes perspectives de l'au delà, quel endroit plus favorable que la proximité du tabernacle? quelle lumière plus pénétrante que le regard divin de Jésus?

Encore une année qui va s'abîmer dans le gouffre profond où toutes les autres se sont jusqu'à présent anéanties! Identique à ses sœurs par son terme fatal et sa courte durée, elle en diffère, pour nous, par l'inoubliable événement qui la marque d'un cachet spécial. Année unique, embellie par le souvenir de Rome, tu brilleras désormais au firmament de notre vie comme ces astres d'or qui égayent de leurs rayons les solitudes immenses du ciel.

Samedi, 1er janvier 1927

Des sentiments divers se partagent nos cœurs en saluant l'aurore du nouvel an. D'abord, la joie, une joie religieuse: l'année qui sourit à la terre n'est-elle pas un présent de Dieu? la vie reflleurissant sous la rosée céleste? A la joie se mêle l'action de grâces envers l'Auteur de tous biens qui nous comble de faveurs: chacun de nos instants porte le sceau de sa bonté souveraine. Mais au moment où notre pensée se reporte vers notre Communauté, la tristesse envahit nos âmes. Cet extrait d'une lettre de Mère Générale à Mère Assistante en fait foi:

« Nos émotions de Noël sont plus profondément encore ressenties en cette fête de famille que nous passons si loin

de vous toutes. Dieu et nos bons anges peuvent seuls mesurer l'intensité de notre sacrifice que nous nous efforçons d'accepter généreusement. Cette privation voulue du Ciel est l'étreinte que j'offre de tout cœur à notre chère famille religieuse, suppliant Notre-Seigneur de lui donner quelque mérite. »

Après le déjeuner, la révérende Mère Assistante vient nous offrir ses vœux. C'est la seule analogie avec nos matinées du 1er janvier, aux traditions si charmantes; le reste en diffère beaucoup, puisque ici le jour de l'an ressemble à tout autre jour. Noël a toute la faveur.

Au cours de l'après-midi, les bonnes Sœurs de la Charité nous font visiter leur *High School* de Vernon Road. C'est un bâtiment en brique rouge avec fenêtres et portes ogivales encadrées de pierre blanche sculptée à maints endroits. Aux deux extrémités du corps principal parallèle à la rue s'avancent des ailes à toit aigu: agréable aspect et beau site. Un grand terrain approprié pour jeux de tennis et de hockey confine à une pièce d'eau. Deux équipes de jeunes filles s'en vont, au pas d'ensemble, remplacer dans la lice des concurrentes qui leur disputent la victoire.

L'école peut recevoir trois cents élèves externes; elle n'a ni chapelle, ni dortoirs, ni réfectoires. L'unique grande pièce est la salle de réception à deux étages avec galeries. Dans toutes les classes, même ameublement: bancs à dossier et pupitres doubles; comme décor mural, rien du tout, absence complète de tableaux noirs ou autres.

Les Sœurs résident à quelque distance de l'école, dans une maison assez spacieuse pour y loger vingt-sept pensionnaires. C'est là que nous prenons le thé avant de retourner à Selly Park.

Le courrier du soir nous apporte, des Fidèles Compagnes de Jésus, une lettre nous souhaitant la bienvenue dans leur couvent de Liverpool. Invitation très opportune

à laquelle nous serons heureuses de répondre dans quelques jours.

Dimanche, 2 janvier

Anniversaire de la naissance au ciel de notre vénérée Mère fondatrice. En union avec toute la Communauté, nous demandons à Dieu de glorifier l'humilité de sa Servante en la couronnant, sur la terre, de l'auréole des saints.

La révérende Mère Jean-l'Evangéliste, dont l'état de santé s'est amélioré, nous invite à l'aller voir. Elle écoute avec un vif intérêt ce que Mère Générale lui dit de Rome. Il semble qu'elle ait l'intention de faire elle-même ce voyage quand sa guérison sera complète. On lit sur son visage une grande satisfaction d'entendre louer l'extrême prévenance des religieuses préposées à notre service.

« Je bénis Dieu, dit la bonne Mère, de me fournir l'occasion d'exercer envers vous l'hospitalité que les couvents de Sainte-Anne donnent si souvent à nos Sœurs qui parcourent les campagnes canadiennes. Je ne puis oublier non plus l'accueil fait à nos deux Sœurs qui étudièrent le français chez vous. Puisse cet échange de bons offices établir entre la Communauté de Sainte-Anne et la nôtre des rapports durables de confraternité! »

Lundi, 3 janvier

Fête de sainte Geneviève, patronne de la première supérieure des Sœurs de la Charité de Saint-Paul de Birmingham, Mère Geneviève Dupuis.

Cette Communauté, née à Chartres avant la Révolution française, vint en Angleterre sur les instances de Monseigneur Wiseman, promu quelques années plus tard au cardinalat. L'hésitation des postulantes anglaises à entrer dans un noviciat où l'on parlait une langue inconnue détermina Mère Geneviève à demander au Saint-Siège la permission d'établir une maison de probation en Angleterre. De son côté, l'évêque, qui voulait confier aux Sœurs de la Charité des écoles mixtes non autorisées par leurs constitutions, croyant que la démarche de la Supérieure servirait son propre dessein, l'appuya fortement auprès des autorités romaines. Le noviciat sollicité s'ouvrit à Birmingham, et le rameau anglais de la Charité de Saint-Paul, devenu capable d'une vie autonome, se détacha du tronc français.

En soixante-quinze ans, la nouvelle Communauté a fondé soixante succursales dont une en Canada (Ottawa) et deux en Irlande. Son noviciat compte actuellement une cinquantaine de sujets.

La maison mère, construite à la façon des anciens monastères, est à deux étages. Les novices ont leurs quartiers à l'étage supérieur ainsi que les Sœurs anciennes et les malades. La bibliothèque et le réfectoire — deux grandes pièces contigües, aux fenêtres arquées en ogive — s'ouvrent d'un côté sur le cloître qui longe le corps central de l'édifice. La chapelle a l'aspect d'une église gothique avec sa voûte haute et son clocher élancé. Des verrières aux tons vifs reproduisent l'histoire primitive de la Communauté. Les trois autels sont en marbre blanc tout comme les statues de l'Immaculée Conception et de saint Paul qu'encadrent deux niches fixées aux colonnes du chœur.

Mardi, 4 janvier

La nouvelle de notre départ amène vers nous plusieurs religieuses que nous avons particulièrement connues pendant notre séjour à Selly Park. Une vénérable ancienne, Sœur Honoré, dernière survivante du groupe français, nous fait des adieux touchants. Maintes fois, elle est venue s'asseoir avec nous, devant la cheminée, pour parler la langue de son pays natal. Tout le printemps de sa vie semblait alors s'éveiller dans son âme. Les syllabes de France, comme la lyre d'Amphion, reconstruisaient, par une évocation magique, l'édifice de son lointain passé.

La révérende Mère Assistante met le sceau à toutes ses délicatesses en faisant monter avec nous, dans le taxi loué par elle, Sœur Magdalena qui nous accompagne à la gare. C'est donc cette bonne Sœur qui reçoit notre dernier mot de gratitude, notre dernier geste d'adieu.

Le train quitte Birmingham à 11 heures précises; il doit atteindre Liverpool à 1h.25. Durant le trajet, le ciel s'obscurcit et s'éclaire alternativement. De gros nuages promènent la pluie et la neige qui s'abattent sur les pâturages verts ou sur les toits de tuiles rouges des villages traversés. Ils sont curieux à voir, ces villages, avec leurs longues théories de bâtiments en brique, à facture identique et serrés les uns contre les autres comme pour se réchauffer ou se protéger. Avant d'arriver à Liverpool, nous traversons la Mersey qui se jette, par un vaste estuaire, dans la mer d'Irlande. Déjà, nous apercevons la forêt de cheminées fumeuses qui attestent la prospérité commerciale de Liverpool dont le port se range immédiatement, de par son importance européenne, après ceux de Londres et de Hambourg.

Vers 2 heures, nous descendons au couvent de Bellerive, chez les Fidèles Compagnes de Jésus. Leur affabilité nous met parfaitement à l'aise. La Supérieure nous a fait préparer une chambre où rien ne manque, pas même les

fauteuils pour le coin du feu et le rayon de bibliothèque chargé d'ouvrages choisis. Nous aurons, de plus, pour veiller à nos besoins, une jeune religieuse native de Montréal. Pouvons-nous désirer davantage?

Après le dîner, nous allons visiter le bon Dieu. Il est logé dans une chapelle petite mais d'un goût excellent. L'autel en marbre polychrome avec colonnettes d'onyx s'adosse à un mur d'un rouge vif. Sur les degrés s'étagent des pots de tulipes blanches et de jacinthes mauve, d'asperge plumeuse et de délicate fougère. Des plants d'araucaries, dispersés dans le chœur, complètent la gracieuse décoration.

Qu'il fait bon prier dans ce sanctuaire où n'arrive aucun bruit de l'extérieur ou de la maison!

Mercredi, 5 janvier

A la faveur du beau temps, nous prenons le tramway pour aller aux bureaux de la *Cunard* acheter nos billets de passage sur le *Scythia* et fixer tous les détails de notre prochain voyage. La *Cunard Building* est à deux pas des *docks*, bassins à flot sur les rives de l'estuaire de la Mersey, où stationnent les paquebots. Allons voir le *Scythia*, nous disons-nous. Dans les eaux calmes et grises du port, un steamer vient de jeter l'ancre. Il est encore tout haletant de sa course. D'où vient-il?... A-t-il navigué sous une bonne ou une mauvaise étoile?... Les voyageurs qu'il amène se dispersent bientôt sur la grande place Saint-Georges que domine, de son haut piédestal, la statue équestre du roi Edouard VII. Après les avoir un instant suivis de l'œil, nous nous mettons en recherche du *Scythia*... Introuvable! Il nous faut retourner à Bellerive sans avoir pu satisfaire notre curiosité.

Jeudi, 6 janvier

Messe basse à l'heure ordinaire et déjeuner, pour nous, au grand salon, à l'occasion de la fête des Rois.

La visite de l'établissement occupe agréablement la matinée. Trois immeubles ont été successivement achetés pour loger deux cents élèves pensionnaires et externes. Ces maisons ont des plafonds superbement décorés, des boiseries et des portes en chêne, des cheminées en marbre. On communique entre les deux premières par un tunnel qui traverse la rue. Ce tunnel, éclairé au moyen de lanternes, lambrissé de tuiles vernissées et pavé en *terrazzo*, sert de salle de récréation aux petites élèves. Elles y sont quand même fort bien pour prendre leurs ébats.

Le personnel religieux du couvent de Bellerive vient de perdre un de ses membres les plus précieux dans la personne de la préfète des études, enlevée soudainement par la mort quelques jours avant Noël. Son bureau est encore chargé d'épreuves d'examens qui attendent la correction. . . L'heure du repos, marquée par Dieu, a sonné beaucoup plus tôt que l'on ne s'y attendait. Rien d'impressionnant comme ces départs hâtifs pour l'éternité.

De bonne heure, cet après-midi, nous nous mettons en route pour Birkenhead, port sur la Mersey en face de Liverpool. De là, une voiture nous conduit à travers la campagne jusqu'au noviciat des Fidèles Compagnes de Jésus, où nous avons le plaisir de rencontrer une sœur de notre chère Sœur Marie-Julie-de-Jésus, Mère Frances Morin, sous-maîtresse des novices. Le noviciat, dont elle a présentement l'entière direction, à cause de la maladie de la Mère maîtresse, compte des sujets de plusieurs nationalités. Après deux ans, ces éléments divers composent un tout homogène, non seulement quant à la formation religieuse, mais encore pour ce qui est de la langue. Par esprit de famille, toutes ont appris, pendant ce laps de temps,

le français parlé à la maison mère. La règle du parloir est sévère: elle ne s'adoucit même pas pour les postulantes. Entrées au noviciat en août dernier, elles voient aujourd'hui leurs parents pour la première fois. Si l'on en juge par la joie qui s'épanouit sur leurs visages, le jour de l'Épiphanie les comble de bonheur.

La Congrégation des Fidèles Compagnes de Jésus, dont la maison généralice est actuellement en Belgique, fut fondée en France vers 1825, par la vicomtesse de Bonnault d'Houet, Marie-Madeleine de Bengy, morte en odeur de sainteté en 1858. Lors de la loi d'expulsion, les restes de la vénérée Mère furent transportés à Birkenhead. Son corps, exhumé une seconde fois, vingt et un an plus tard, fut trouvé intact. En 1916, la cour de Rome commençait les procédures de sa canonisation.

Vendredi, 7 janvier

Pour la messe du 1er vendredi, l'autel a renouvelé sa parure de fleurs naturelles: des tulipes de Hollande aux pétales soyeux mêlent leurs corolles d'or aux thyrses de lilas blanc. Quelle grâce et quelle fraîcheur environnent le Dieu qui s'immole! A l'issue du saint sacrifice, l'aumônier lit une formule de consécration au Sacré-Cœur, mais l'exposition du Saint-Sacrement n'aura lieu que dimanche prochain, après le retour des élèves. Plus nombreuses seront alors les adoratrices formant couronne autour du Roi d'amour.

Quant à nous, devant le tabernacle, nous rendons, aujourd'hui même, nos hommages de réparation à Jésus-Hostie. Et nous le prions, en toute confiance, de bénir notre

voyage. Si le bon Maître étend sur nous sa main divine, ne serons-nous pas à l'abri de tout péril?

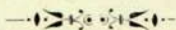
Malgré la pluie qui tombe incessamment, notre Mère Générale ne veut pas quitter Liverpool sans aller à *St. Gabriel's Convent*, chez les Humbles Servantes de la Mère de Dieu, où nos Sœurs Mary-Luca, Watkins et Coyle ont passé leurs jeunes années. Messagères de la gratitude de ces heureuses protégées, nous recueillons, de leurs maîtresses, les témoignages les plus favorables.

Samedi, 8 janvier

Chant à la messe. Les bonnes Sœurs appellent sur nous la protection de l'Etoile de la mer. Toute la matinée, ce ne sont que visites d'adieux. Chacune vient nous faire ses souhaits d'heureux voyage. Cette éloquente manifestation d'amitié clôt agréablement notre séjour à Bellerive.

A midi et demi, un taxi vient nous prendre pour nous conduire au port. Le *Scythia* est à son poste, lançant des colonnes de fumée noire, impatient de partir. Les mouettes s'appêtent à lui faire escorte. Comme le fier transatlantique, elles ont la passion du large.

Au moment de franchir la passerelle, nous apprenons que le maître d'hôtel a substitué à la cabine de notre choix une cabine mieux située et plus confortable. La bonne Providence renouvelle pour les voyageuses la surprise expérimentée en septembre sur le *Conte Biancamano*.





CHAPITRE DIXIÈME

LE RETOUR

A 2 heures précises, un son de sirène retentit. Le *Scythia* frémit dans tout son être. Comme un oiseau qu'on vient de mettre en liberté, il descend allègrement le cours inférieur de la Mersey; puis, tournant à gauche, il entre dans la mer d'Irlande et cingle vers Queenstown, notre prochaine escale. Deux prêtres irlandais, missionnaires en Australie, monteront à bord; mais leur présence ne nous assure pas la messe quotidienne, attendu que notre bateau appartient à une Compagnie protestante.

Dimanche, 9 janvier

A notre grand regret, pas d'office religieux pour les passagers catholiques aujourd'hui. Seuls, les anglicans ont leur service de 10 à 11h. 30, dans le salon de première. Les brillants échos qui nous en arrivent font croire que l'on y déploie beaucoup de solennité.

La mer, sombre hier sous un ciel de plomb, a pris ce matin la teinte azurée du firmament. Les rayons d'un pâle soleil d'hiver la couvrent d'une gaze argentée, délicieusement transparente. Ce spectacle nous retient quelque temps

sur le pont, malgré le froid intense qui nous saisit. Une dame Américaine vient à nous. C'est Mrs. Stern qui nous a envoyé un bouquet de tulipes durant le déjeuner. Notre Mère Générale la remercie en termes heureux.

10 - 15 janvier

Rien de bien remarquable à consigner au carnet du voyage. Notre navire file sans trêve vers New-York, où nous descendrons le 17 du courant, si le temps est favorable. La mer, que nous ne regardons plus que par le hublot de notre cabine, a parfois des accès de furie. Les vagues atteignent une hauteur telle qu'elles enveloppent le paquebot tout entier et vont fouetter les vitres de l'entrepont supérieur. Durant la tempête, la fanfare fait vibrer tous ses cuivres, pour dominer les mugissements du vent. S'il en est qui tremblent, nous n'avons pas peur. Le calme, fruit de la confiance, règne dans nos âmes. Nous croyons de plus en plus à l'efficacité des prières qui se font pour nous là-bas et dont nous avons tant bénéficié au cours de notre voyage.

Ce voyage, il touche presque à son terme. Si grande est notre impatience de revoir Lachine et toutes nos chères Sœurs, que nous comptons les jours comme les enfants à l'approche de Noël. Plus que trois!... C'est encore long... Nous voudrions dire: Plus qu'un!

Dimanche, 16 janvier

Une messe basse se dit à 10 heures dans une salle des passagers de seconde. L'autel improvisé sur lequel descend Notre-Seigneur est plus que modeste; mais, par contre, l'assistance nombreuse, présente aux saints Mystères, paraît fervente et recueillie. En guise de prône, le célébrant lit, sans commentaire, l'épître et l'évangile du jour, puis il annonce la collecte coutumière pour les Veuves des marins. De retour à notre cabine, nous complétons notre programme dominical par la récitation de l'Office de la sainte Vierge et par une lecture spirituelle dans *Les Regards de Jésus*, pages délicieuses où s'alimente notre âme depuis que nous sommes en mer.

Lundi, 17 janvier

Il est 9 heures. Depuis quelque temps, le navire s'est arrêté au poste de la quarantaine, immobile sur les eaux couvertes de fragments de glace. Les médecins et les douaniers accomplissent à bord leurs fonctions respectives. Toute inspection terminée, le *Scythia* lève l'ancre et atteint bientôt le grand quai de New-York.

Madame Kelley, dont l'ingénieuse prévoyance a trouvé moyen, malgré son absence en septembre dernier, de nous faciliter les préparatifs immédiats de l'embarquement, nous attend au retour avec de nouveaux projets d'obligeance. A ce moment commence, de sa part, une série de délicates attentions qui marquent chacune des heures de la journée. C'est de son hôtel que nous partons, ce soir, pour la gare. Sa main généreuse et charitable accomplit son dernier geste en défrayant les dépenses de l'ultime étape de notre voyage.

Mardi, 18 janvier

Au réveil, quel spectacle! La campagne canadienne étale glorieusement son paysage d'hiver. De tous côtés, la neige enveloppe les champs de sa blancheur d'hermine. Nos regards plongent dans ces plaines immenses comme dans une sorte d'éternité... Oh! que c'est beau!...

A l'admiration succède la prière matinale. Et les villages défilent toujours... Saint-Constant!... Adirondack!... Par delà le fleuve, nous saluons la bonne sainte Anne de notre sanctuaire... Montréal! Gare Windsor! En une minute, nous sommes hors du wagon.

Prévenues par télégramme de l'heure de notre arrivée, Mère Assistante et Mère Marie-Héliodore sont venues au devant de nous. Quelle joie de les revoir et de revoir en elles, par anticipation, la Communauté tout entière!

Une famille nombreuse, accrue de plusieurs Sœurs des maisons les plus rapprochées de Lachine, nous reçoit affectueusement au parloir du Mont-Sainte-Anne. Là, nous rencontrons aussi monsieur l'aumônier Fernet qui a bien voulu différer sa messe pour nous permettre d'y assister et de communier. La cloche interrompt bientôt les salutations... Un solennel *Magnificat* fait vibrer nos âmes, à notre entrée dans la chapelle illuminée comme aux plus grands jours. Le cantique de la Vierge, action de grâces de notre heureux voyage, nous aide à remercier Jésus-Hostie qui s'empresse de se donner à nous.

A 11h. 30, dîner conventuel. Après le *Benedicite* un chant s'élève:

Chantons de brillantes antiennes:
Magnificat! Alleluia!
Sur nos agapes canadiennes
Planent toujours ces refrains-là.

Aux souvenirs de l'Italie,
Profondément gravés en vous,
Mère, voyez tout embellie
La bonne table de chez nous.

Chantons les Sœurs Sacramentines,
La Sagesse et la Charité;
Chantons les Sœurs Bénédictines,
Louons leur hospitalité.
Mais dites-nous en confidence,
O Mère, tout bas, dites-nous,
Il vous manquait, même en la France,
La bonne table de chez nous.

Un *Benedicamus Domino* chaudement applaudi ouvre l'aimable feu de la récréation.

Au cours de l'après-midi, tout le personnel du Mont-Sainte-Anne se réunit dans la salle du noviciat. Les novices chantent cette adaptation au Prélude de l'Oratorio composé pour le 75ème anniversaire de l'Institut.

Louange à Toi qui gardas notre Mère,
Dieu tout-puissant, ô Dieu d'amour!
Verse en son cœur la grâce et la lumière,
Bénis encor son gai retour!

Après la dernière modulation qui s'éteint graduellement sur l'instrument sonore, notre Mère Générale prend la parole :

« Je vous remercie, mes bien chères Sœurs, dit-elle, des actions de grâces que vous venez de faire monter vers le Ciel pour le remercier de la protection visible dont il a entouré notre long et magnifique voyage. Oui, le bon Dieu nous a constamment comblées de ses bienfaits. Vous l'avez prié pour nous, je le sais, et nous avons touché du doigt l'infinie délicatesse de sa Providence.

« Vous venez de chanter le *gai retour*. Ah! oui, c'est bien gai le retour chez soi! Ce moment heureux, nous ne

pouvions le devancer que de nos désirs. Souvent, nous nous demandions quand nous reprendrions la chère vie commune, à quelle date nous nous retrouverions parmi vous. . . Nous avons maintenant la réponse à ces questions, puisque le *gai retour* est un fait accompli.

« En entrant dans cette salle, mes bien chères Sœurs, j'ai lu un désir au fond de vos yeux. Vous voudriez, n'est-ce pas, entendre parler de mon voyage? Je veux bien le faire, mais une seule causerie ne suffira pas pour tout dire: on voit tant de choses en cinq mois! Les événements sail-lants, voilà ce que je vous présenterai aujourd'hui. »

Après ce préambule, notre Mère Générale raconte son audience pontificale, les cérémonies de béatification dont elle a été témoin dans la basilique Saint-Pierre, ses visites aux églises et aux monuments les plus remarquables de la Ville Eternelle. Pour le plaisir et l'édification de ses auditrices, elle refait ses pèlerinages de France et termine en disant:

« Dans tous ces lieux de dévotion, nous avons beaucoup prié; et nous espérons, malgré les défauts de nos prières, que la Vierge et les Saints les ont entendues, qu'elles rejailliront en faveurs précieuses sur nous toutes, sur nos familles, nos bienfaiteurs, nos malades, nos élèves, sur tous ceux que nous aimons. »

Mercredi, 19 janvier

Cette journée est consacrée à la maison mère et au pensionnat de Lachine. Nos vénérées Anciennes ont, de droit, les prémices.

Sur les 9 heures, notre Mère Générale, accompagnée de

ses Assistantes, entre dans la salle commune toute pavoi-sée. L'oratoire de Sainte-Anne, avec ses multiples foyers lumineux, ne brille pas plus que les figures souriantes des Sœurs, ravies de voir et d'entendre leur Mère bien-aimée.

Après avoir embrassé d'un long regard toutes ses filles et leur avoir souri affectueusement :

« Me voici donc, enfin, de retour parmi vous ! leur dit-elle. Le cercle de famille, une des plus belles choses qui soient au monde, m'apparaît, à cette heure, sous son aspect le plus attrayant. Sur tous les visages, comme au fond de tous les cœurs, je lis l'expression sincère d'un accueil vraiment filial et sympathique. A mon tour, je voudrais vous dire ce que je ressens dans l'intime de mon âme... Désir intense mais irréalisable... »

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,

dit l'axiome littéraire. La règle est vraie des idées ; elle ne l'est pas autant des sentiments. Une émotion, plus elle est profonde et vive, moins elle est facile à exprimer. Le cœur a un langage que la langue ne peut traduire.

« Sûre que mon silence est compris de chacune, je vous invite à me suivre sans retard à Rome, où je veux vous faire assister à l'audience privée du Souverain Pontife, faveur insigne dont vous comprenez toute la valeur. De la ville des papes, j'essaierai de vous faire connaître les richesses, les œuvres d'art, les curieux souvenirs historiques d'où se dégage le parfum d'un lointain passé ; puis, fidèle à ma promesse de septembre, je vous dirai tout ce qui a fait de notre voyage un voyage idéal. »

Après cet entretien pieusement écouté, la Communauté se rend au réfectoire pour le dîner. Parmi les décorations se balance, à la suspension électrique centrale, un gentil *Scythia*, une des plus gracieuses merveilles de la confiserie moderne. Celui-là n'affronterait pas impunément l'océan, pensent tout bas les voyageuses.

Les malades reçoivent à leur tour la visite de notre Mère Générale, visite bien consolante pour les pauvres Sœurs souffrantes qui ont trouvé si longue l'absence de notre bonne Mère.

Le programme de réception au pensionnat s'intitule: *Psaume du voyage*. Il se déroule entre deux pièces symphoniques de Chaminade: le *Matin*, le *Soir*, véritables poèmes qui l'encadrent harmonieusement de grâce et de majesté.

La cantate a les accents d'un *Te Deum*. Dans une pieuse envolée, les voix fraîches et pures de la jeune chorale modulent la louange et la bénédiction.

Un silence imposant plane sur la salle enguirlandée de feuilles d'érable, quand une élève finissante s'avance et lit, avec une aisance empreinte de respect, l'adresse de circonstance à notre très honorée Mère Supérieure.

L'*Alleluia* du retour devait éclore sur les lèvres des benjamines. L'œil vif, la joue empourprée, avec un petit air d'innocente coquetterie, elles chantent pour demander congé:

Vous avez vu bien des fillettes,
 Bien des fillettes comme nous,
 Nulles n'étaient plus gentillettes
 Que vos petites bien à vous...

Non, les fillettes italiennes
 Ne gazouillent pas mieux que nous;
 Vous aimez mieux les canadiennes,
 Oui, vos petites bien à vous...

Et même la belle française
 Ne vous plaît pas autant que nous;
 Vous vous sentez bien plus à l'aise
 Avec vos petites à vous...

Un *beau congé* qui vient de vous...
Et les fillettes étrangères
N'estiment pas autant que nous
Un jour de liberté plénière,

Le moment est venu où les rôles vont changer. Notre Mère Générale, qui a longuement et attentivement écouté, prend la parole à son tour :

« Mes chères enfants, dit-elle aux élèves groupées sous ses yeux, je vous remercie de la brillante manifestation par laquelle vous accueillez mon retour. Le succès vous était assuré : le cœur et l'esprit sont d'excellents facteurs pour la préparation des belles fêtes. Vraiment, vous êtes bien renseignées sur notre voyage. Non seulement vous en avez retracé les principales étapes, vous avez même rendu nos sentiments. Il semble que vous ayez été nos compagnes. A la vérité, chères enfants, vous nous avez suivies dans tous les endroits de nos inoubliables pèlerinages. Nous y avons porté votre souvenir, vos intentions, sans oublier ni vos bons parents ni vos dévouées maîtresses. »

Notre révérende Mère ouvre alors, devant son auditoire charmé, deux pages de son journal : Lourdes et Lisieux.

Aux applaudissements de toutes, elle signe, en partant, la requête des Petites : moyen très efficace pour graver, dans ces mémoires d'enfants, l'événement qu'elles viennent de célébrer.

LE PSAUME DU VOYAGE

Un joyeux retour vient de clore le voyage de Mère Marie-Léopoldine, première supérieure générale déléguée par la Communauté de Sainte-Anne vers le Souverain Pontife, pasteur universel et père des Congrégations religieuses.

Comme on l'a dit heureusement, ce voyage n'est pas sans analogies avec les hymnes du Psalmiste royal. Si David chante les phénomènes de la nature et les merveilles de la création, il ne manque pas de s'élever, sur les ailes de la foi, jusqu'au souverain Seigneur de toutes choses. Les sommets neigeux de l'Hermon, les flancs boisés des montagnes de Galilée, le Jourdain au cours impétueux, la mer avec les soulèvements de ses flots, les plaines fertiles, les oiseaux du ciel, les fleurs des champs, le firmament qui se déploie comme une tente, tout lui parle de la puissance du Créateur, de son action providentielle sur les ouvrages de ses mains; tout lui raconte la gloire de Dieu et lui arrache ce cri d'admiration: Que tes œuvres sont belles, Seigneur!

Les Psaumes révèlent une âme pieuse. Tantôt ils prennent l'accent de la prière, tantôt ils traduisent, avec un charme délicieux, la confiance en la bonté divine, la reconnaissance pour les bienfaits reçus. Il en est qui se terminent par une magnifique doxologie, invitation véhémement à louer les attributs de Dieu dans un concert universel auquel prendront part les voix, les instruments, le souffle de toutes les poitrines, le battement de tous les cœurs.

Au cours de son voyage en Europe, — voyage dont les étapes, comme autant de versets, composent un psaume idéal, — l'âme de notre Mère Supérieure, à l'instar de celle du Chantre sacré, a vibré en face d'admirables spectacles. La religion et l'art, plus encore que la nature, lui ont ouvert des sources de joie.

Qui rendra l'intensité des émotions ressenties à Lourdes, dans ce cadre de mystérieuse grandeur, où la Vierge Immaculée a établi son trône de grâce, — à Nevers, auprès de la bienheureuse Bernadette que le Pape vient « d'enchâsser comme une perle fine et précieuse dans l'écrin de l'Eglise », — à Auray, où la bonne sainte Anne, sans doute, lui fit l'accueil d'une mère à sa fille bien-aimée, — à Paray-le-Monial, en ce jour grandiose de la première fête officielle de la royauté du Christ, — à Montmartre, dans ce temple de la prière permanente que le Soleil eucharistique inonde, nuit et jour, de ses rayons divins?

Quelle rose mystique ne dut-elle pas cueillir dans la chapelle qu'embaume de son aimable sainteté la petite Fleur du Carmel de Lisieux! Quelles impressions n'a-t-elle pas éprouvées devant la splendeur des basiliques romaines, ces éternels monuments du génie chrétien; — dans Saint-Pierre, à l'entrée triomphale du Chef suprême de l'Eglise; — aux pieds du Souverain Pontife, « la merveille des merveilles de Rome » !

Ces ineffables visions de foi et d'art, qui ont élevé son âme aux cimes du bonheur, auront l'immortalité des grands souvenirs. Elles éveilleront souvent en notre Mère ce chant de gratitude et d'admiration jailli du cœur de David, — chant qui devient, pour elle et pour ses filles, la dernière strophe du *Psaume du voyage*:

« Béni soit le Dieu qui a couronné l'homme de gloire et d'honneur! Que son nom très saint soit loué d'éternité en éternité! Alleluia! »

BIBLIOTHÈQUE
SANT-SULPICE

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre premier: Le départ	10
Chapitre deuxième: New - York	14
Chapitre troisième: Vers l'Italie	20
Chapitre quatrième: De Naples à Rome	41
Chapitre cinquième: Dans la Ville Eternelle	50
Chapitre sixième: Au pays de nos ancêtres	215
Chapitre septième: En Hollande	381
Chapitre huitième: A travers la Belgique	393
Chapitre neuvième: Sous le ciel d'Angleterre	412
Chapitre dixième: Le retour	443

BNQ



000 167 399